Lewis Hans

Bacons Advancement of Learning

Cyclop. p. 395

Sir de Golafre Hans.

Gibbon 177

RB61039

Library

of the

University of Toronto

NEVF LIVRES DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES.

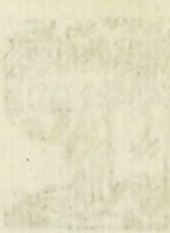
COMPOSEZ PAR FRANÇOIS BACON, BARON DE VERVLAM & Vicomte de Sainct Aubain.

ET TRADVITS DE LATIN EN FRANCOIS par le sieur de GOLEFER, Conseiller & Historiographe du Roy.

A PARIS,
Chez IACQVES DVGAST, ruë Sainct Iean de Beauuais, à l'Oliuier de Robert Estienne, & en sa boutique au bas de la ruë de la Harpe.

M. DC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES.



A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

Le ſoin qu'il vous plaiſt prendre de ceux qui ont eſté ſi heureux, que d'eſtre bien veuz de feu Monſeigneur le Mareſchal d'Effiat; me fait eſperer que vous trouuerez ſupportable la hardieſſe que je me donne de vous dedier cette Tra-

duction; à laquelle j'ay trauaillé par ſon commandement durant deux annees; & fait Imprimer pour la luy preſenter au retour de ce voyage; qui euſt eſté entierement glorieux à la France, ſi vne mort tant prejudiciable à tout l'Eſtat n'en euſt retardé le bon ſuccez. L'honneur que j'ay poſſedé d'eſtre en ſon ſouuenir dans des affaires où je n'eſtois nay ny inſtruit, me faiſoit attendre la continuation des effets infaillibles de ſa bien-veillãce. Si bien que l'on pourroit tout dire de moy *(aux termes du Prouerbe)* ſi l'on pouuoit dire que j'en ſuis ingrat apres ſa mort. *Or eſtouffer en ſa naiſſance ce Liure qui doit voir le jour, apres que celuy, qui eſt cauſe de ſa vie, a perdu la ſienne; ce ſeroit mettre en oubly les bien-faits receuz: au lieu de les publier & mettre en veuë*

par quelque eſpece de recognoiſſance les merites de ſon excellente vertu ; puis que Salomon m'apprend, que **la Memoire du Iuſte reſte auec loüanges.** *C'eſt pourquoy je ne crains pas de vous offrir,* MONSEIGNEVR, *ce Liure en ſon entier, où vous prendrez plaiſir dans le recit des actions & des inclinatiõs genereuſes d'vn perſonnage tant illuſtre, de vous repreſenter celuy qui ſe faiſoit eſtimer par le reſte des hommes, & vous engageoit à l'aymer auec paſſion. Ce ſera vn tableau pour vous, & vn modelle pour ceux qui voudront apprendre à bien ſeruir leur Roy auec vne fidelle dexterité. Que ſi cette Epiſtre, que ie vous preſẽte,* MONSEIGNEVR, *n'eſt eſcrite comme il faut, c'eſt à dire auec toute ſorte de politeſſe, ie vous ſupplie tres humblement de vous reſſouuenir que les*

legeres afflictions ſçauent parler auec eloquence pour ſe bien expliquer: mais que celles qui ſont au poinct où ſe trouuent les miennes, tombent en vne ſi grande confuſion, que c'eſt beaucoup que j'aye encores quelque parole pour vous dire la perte que j'ay faite, & le deſſein que j'ay d'obſeruer vn ſilence continuel: ſi vous ne me commandez de taſcher d'exprimer le mieux qu'il me ſera poſſible l'exceds de vos perfections eminentes, en quoy je feray tous les efforts poſſibles à celuy qui veut eſtre auec la plus profonde ſouſmiſſion que l'on ſçauroit deſirer,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble
& tres-obeïſſant
ſeruiteur,
DE GOLEFER.

A TRES-HAVT

ET

TRES-PVISSANT SEIGNEVR

MESSIRE

ANTOINE RVZE',

MARQVIS D'EFFIAT

ET DE LONIVMEAV, &c.

Cheualier des Ordres du Roy, Conſeiller en ſes Conſeils, Gouuerneur & Lieutenant General pour ſa Majeſté és Prouinces du haut & bas Auuergne, pays de Combraile & Bourbonnois, Mareſchal de France, Grand Maiſtre de l'Artillerie & Sur-Intendant des Finances.

MONSEIGNEVR,

Ie viens vous rendre les deuoirs de mon obeyſſance en vous offrant cet Oeuure ; où ie fais parler François les Sciences, qui croyoient ne pouuoir eſtre bien entenduës qu'en langage Latin. Mais ie taſche de monſtrer ſur cette occurrence, que noſtre langue n'eſt pas ſi

pauure; qu'elle n'ait de ſemblables treſors. I'aurois heureuſement executé mon deſſein: ſi i'auois peu ioindre auec l'vtilité qui eſt en ce liure, la politeſſe du diſcours qui vous eſt naturelle; & qui s'explique en vous auec beaucoup plus de grace, qu'elle ne fait en ceux qui l'ont acquiſe par le trauail; & qui la contraignent ſouz les regles de l'Art. Ce grand Chancelier d'Angleterre Baccon à qui ie ſers d'interprete, me ſçauroit bon gré, s'il viuoit encores, de vous auoir fait trouuer ſa doctrine agreable: tant pource que ſon iugement qui ne pouuoit eſtre ſurpris, auoit ſenty la force de voſtre Genie, dans l'honneur de voſtre conuerſation; qu'à cauſe qu'il eſtoit engagé à la recognoiſſance des biens-faits, dont vous l'auiez obligé par vos recommandations aupres du Roy ſon Maiſtre, qui en voſtre faueur MONSEIGNEVR, luy reſtablit ſa penſion; que ſon mal-heur luy auoit fait perdre. Auſsi ne pouuiez-vous mieux employer le credit que vous auiez aupres de ce Prince l'honneur des Sciences, qui ſçeuſt recognoiſtre & admirer l'excellence de voſtre Eſprit, en la negociation de cette Ambaſſade extraordinairement honorable: où vous reüniſtes par vn traicté de mariage deux Royaumes, que les pretenſions d'vne des plus grandes puiſſances de l'Europe, vouloient touſiours tenir diuiſez. Ce qui vous donna l'aduantage, de vous eſtre veu en meſme temps le fauory de deux Roys, par vn bon-heur qui n'arriue que fort rarement entre les hommes. Mais les eſtrangers meſmes ne l'ignorent pas: il me ſuffit de remarquer que vous ne peuſtes ſupporter l'abaiſſement iuſques au dernier meſpris de ce digne perſonnage, qui reſſentiſt au beſoin le ſecours fauorable que vous luy donnaſtes, à cauſe de ſes merites. En recognoiſſance des biens qu'il a receu de vous, MONSEIGNEVR, ſon Eſprit vous fait voir par

moy les Sciences en leur pureté: & i'oſe me promettre, que vous trouuerez dans cet Ouurage dequoy vous deſennuyer; quand vous pourrez vous laiſſer aller à vos loüables inclinations.

Le premier Liure diſcourt en general, des perfections des Sciences; du merite des gens ſçauans, auec la reſolution de ce qu'on peut leur objecter; de la neceſsité qu'il y a d'eſtre habille en ce genre, pour bien reüſsir, dans la conduitte d'vn Eſtat; des exemples remarquables, par leſquels il paroiſt, que meſmes il y a eu des hommes doctes qui ont eſté grands Capitaines; & de l'vnion des armes & des lettres és perſonnes des deux plus grands Monarques de l'antiquité, à ſçauoir de Jules Ceſar & d'Alexandre le Grand. Mais i'ay tort de vous marquer des exemples eſtrangers; puiſque vous en auez des domeſtiques. Car le bon-heur de voſtre naiſſance vous a donné vn pere, qui ſous vn Roy tres-eloquent, a defendu par ſa doctrine la verité de la Foy, contre les premiers efforts de l'hereſie de noſtre temps; ainſi que nous le voyons dans les Oeuures qu'il a laiſsé: & par ſa Valeur a retenu dans le ſeruice de ce meſme Roy cette Prouince, dont le gouuernement luy fut alors donné; cette Prouince, diſ-ie, qui ſe dit maintenant heureuſe d'auoir pour Gouuerneur celuy en qui le plus grand Monarque de l'Vniuers recognoiſt ces perfections hereditaires, qu'il recompenſe d'vne infinité de faueurs.

Le ſecond commence la diſſection du corps entier de tout le ſçauoir humain; & ſe diuiſe en trois principales parties, qui ont rapport aux trois maiſtreſſes facultez qui ſe trouuent en l'Entendement; à ſçauoir en l'Hiſtoire qui eſt placée dans la Memoire; en la Poëſie qui occupe l'Imagination; & en la Philoſophie qui fait ſa demeure dans le raiſonnement.

Tout autre que vous, MONSEIGNEVR, ſeroit fort ſatis-fait, qu'on luy preſentaſt ce tableau racourcy de toutes les richeſſes de l'Ame. Mais i'ay occaſion de craindre que la generale cognoiſſance que vous auez de tout ce qui s'eſt paſsé chez nous, & chez les eſtrangers, ne vous faſſe tenir peu de compte de cette premiere partie. Que la ſeconde ſe trouue au deſſouz de la viuacité de voſtre eſprit. Et que vos lumieres naturelles ayent preuenu tout ce que noſtre Philoſophie vous pourroit apprendre. Mais la choſe eſt tres-belle en ſoy; & peut-eſtre prendrez-vous plaiſir à l'examiner, pour y recognoiſtre le fort & le foible. I'oſe l'eſperer, au moins s'il arriue, que vous puiſsiez vous attacher à la lecture de l'exemple de la Philoſophie Parabolique traictée en ce Liure, ſur le ſujet de la Police: où ie vous ſupplie tres-humblement, MONSEIGNEVR, d'admirer, comment vous auez ſçeu vaillamment mettre à execution en guerre, tout ce qui eſt preſcrit en cet enſeignement Moral. Et ie m'aſſeure que ie ne ſeray pas le ſeul qui meditant ſur ce ſujet, dira que la iournée de Sainct Ambroiſe vous doit faire nommer le Perſée François; à cauſe de la promptitude que vous apportaſtes en cette importante entrepriſe; & pour l'heureuſe iſſuë qu'eut ce combat remarquable: où le cheual ſur lequel vous eſtiez monté fut bleſsé en quatre endroits; & de ce ſang (pour parler auec la fable) deuoit pluſtoſt eſtre engendré le Pegaſe, que de celuy de Meduſe; qui dans l'ordre naturel eſtoit moins propre à telle generation.

Le troiſieſme contient principalement le traicté de la haute & de la premiere Philoſophie, que mon Autheur nomme Sapience, qui embraſſe la cognoiſſance des choſes diuines & humaines, & toutes ſes deſpendances qui ſont d'vne

tres-grande conſideration. Ce qui donnera de l'entretien à voſtre eſprit qui ſe nourrit des choſes ſublimes; quand vous pourrez luy donner la liberté de ſa vraye Application.

Le quatrieſme qui merite d'eſtre leu auec grande attention, nous eſtalle vne doctrine de l'Homme, diuiſée en deux, à ſçauoir en Philoſophie de l'Humanité; & en celle de la Ciuilité. Nous conſiderons dans la premiere les miſeres, auſquelles nous ſommes ſujets. Et ſur cette rencontre l'Autheur nous baille ſur la Medecine, des obſeruations que l'on n'y auoit pas encores fait. C'eſt en quoy ie crois vous auoir appreſté vn agreable diuertiſſement, MONSEIGNEVR, & qui eſt capable de ſoulager les incommoditez, qui vous ſont causées par la trop penible occupation que vous prenez pour le bien de la France. Mais apres auoir parlé de l'abaiſſement & de la foibleſſe de l'homme, il voudroit le releuer par les grandes prerogatiues qu'il doit obtenir par deſſus toutes les autres creatures ſublunaires. Il trouue pourtant que cette partie eſt defectueuſe; pour ce qu'elle n'a iamais eſté bien traictée. C'eſt pourquoy afin de ſuppleer à ce grand defaut, ie propoſe à ceux de noſtre aage l'eminence de vos perfections; & ie donne à la poſterité vne tres-certaine aſſeurance, que vous auez eſté tellement accomply, que vous deuez obtenir tous les priuileges, que l'on ne peut refuſer à celuy qui eſt parfaictement vertueux. Quant à l'autre portion de la Philoſophie de Ciuilité ou de bien-ſceance, qui regarde le corps tenu proprement; ie n'ay à dire autre choſe, ſinon que vous y prendrez plaiſir; puiſque vous eſtes le Parfait Courtiſan.

Le cinquieſme eſt entierement occupé, ſous le nom general de Logique, à l'Art d'inuenter des Arguments. Où vous y remarquerez, s'il vous plaiſt, MONSEIGNEVR,

vn traicté particulier d'vne Topique ou d'vn lieu d'argumenter ſur le ſujet. De ce qui eſt peſant; & de ce qui eſt leger. Et vous iugerez infailliblement que cette piece vient de la ſubtilité du grand Baccon.

Le ſixieſme a pour matiere l'Elocution, qui eſt tirée de la Grammaire, & employée au poinct qu'il faut, par la Rhetorique. L'vn & l'autre de ces deux Arts ne meriteroit pas que ie vous en parlaſſe, s'ils n'auoient quelque choſe de gentil & d'ingenieux, qui vous fera volontiers lire ce que vous n'auez trouué en aucune autre part; redigé dans cet ordre qui nous donne des exemples nouueaux.

Le ſeptieſme traicte de la Morale qui doit regler la volonté de l'homme, qui ſe trouue en deſordre, à cauſe de ſes affections; deſquelles l'on a fort bien parlé, mais non du moyen qu'il y a de les ranger à la raiſon. Surquoy l'Autheur rapporte vne comparaiſon fort iuſte, quand il dit; que c'eſt faire de meſmes que les maiſtres eſcriuains, qui expoſent de belles pieces & bien eſcrites: mais qui ne propoſent pas la maniere, comment il faut tenir la plume; & comment il faut former les lettres. C'eſt vn vice quaſi commun à tous les hommes: dont vous eſtes pourtant exempt, MONSEIGNEVR, Car encores que vous ſoyez touché des pointes des affections; pource que vous auez des ſentiments plus delicats, que n'auoient ces Anciens qui faiſoient gloire d'eſtre inſenſibles, voſtre douceur naturelle reuient touſiours: meſmes és plus iuſtes occaſions que vous auez de vous eſmouuoir, dans les continuelles atteintes d'importunité que l'on vous donne.

Le huictieſme, eſt le Liure que ie vous dedie plus particulierement, MONSEIGNEVR, d'autant qu'il regarde la Ciuilité dans la conuerſation: où vous vous faictes admirer:

admirer : veu qu'il fait mention de l'Art d'entendre bien les affaires, en quoy vous obligez toute la France ; & en ce qu'il parle de la Science d'Eſtat, en laquelle vous eſtes ſi excellemmẽt docte, que vous n'y pouuez rien apprendre, mais pluſtoſt y adjouſter le ſecret des Finances ; dont il n'eſt point parlé : bien qu'elles ſoient les ſeules qui donnent le mouuement & la vigueur à vn Royaume. Ie publie, MONSEIGNEVR, que vous eſtes ſeul capable d'en dire des merueilles. Car qui a iamais de ſon pur trauail fait reuenir à l'Eſpargne les centaines de millions ; auec leſquelles noſtre Monarque s'eſt rendu le maiſtre abſolu de ſes peuples ; s'eſt fait redouter à tous ſes voiſins ; & s'eſt fait honnorer par tous les eſtrangers? L'intelligence que vous auez en cela, vous a fait prendre garde au peu de ſoing qu'auoient ceux qui les manioient, de verifier leurs eſtats au Conſeil. Et pour remedier à ce deſordre, auſſi toſt que ſa Majeſté vous a eu honnoré de cette importante charge de Sur-Intendant, vous auez fait arreſter vingt-cinq comptes de l'Eſpargne, cent des Parties Caſuelles, tant de l'ordinaire de leurs charges, que des moyens extraordinaires qui eſtoient entre leurs mains & en celles des Traittans ; ſans compter ceux de l'extraordinaire des Guerres & de la Cauallerie Legere. Ou pour le dire en vn mot, il ſe trouuera plus de cinq cens Eſtats veus, apoſtillez & verifiez de voſtre main, qui ont tous fait venir de l'argent dans les coffres du Roy. Apres cela, qu'y a-il à dire, ſinon que vous eſtes le ſeul qui pouuez faire ces vtiles recherches & en venir à bout. Auſſi eſt-il vray qu'il ne ſe paſſe heure du iour que vous n'y trauailliez : ſans que meſmes vous meſnagiez pour voſtre ſanté, le temps que l'on derobe aux affaires, quand l'on voyage. Voſtre carroſſe vous ſert de cabinet, dans lequel vous faites

lire les propoſitions que l'on vous a preſenté pour le bien des affaires de ſa Majeſté. Ie puis aſſeurer cette verité : puis qu'il vous a pleu, MONSEIGNEVR, m'honnorer parfois d'vne ſi agreable commiſsion.

Le neufieſme & qui cloſt tout l'Ouurage, comme par forme de vœu, donne vne ouuerture particuliere à ce qui eſt deffectueux dans l'vſage legitime & permis de la raiſon, touchant les choſes qui regardent la Diuinité. Mais ie vous en ay ouy parler auec tant d'addreſſe & de fermeté, que ie puis croire que vous eſtes capable d'en donner les vrays preceptes. L'excellent raiſonnement, que ie vous ouys faire il n'y a pas long temps ſur le paſſage de l'Eſcriture ; où il eſt dit qu'Elizée receut le double eſprit de ſon maiſtre Elie, me fit cognoiſtre que vous entendiez parfaictement bien l'emanation du Binaire qui part de l'Vnité ; & qui pour cette cheute rendoit double l'eſprit d'Elizée, comme dependant de celuy d'Elie ; ainſi que ce tres-docte & tres-religieux Prelat (qui a joint la Cabale Hebraique auec les ſaines reſolutions de la Theologie Chreſtienne) en auoit premierement touché quelque choſe par forme de propos de table. Ie fus auſsi rauy d'eſtonnement, quand ie vous ouys appliquer ſur ce qu'il diſoit ; Que la diuiſion de l'eſprit de Moyſe aux Septante, qui gouuernerent apres luy les enfans d'Iſraël, ſignifioit la participation de ſon eſprit & non ſa deſvnion, ou ſon partage: En la meſme ſorte, *adjouſtates-vous*, qu'vn ſeul flambeau en peut allumer cent, encores qu'il ne perde rien de ſa lumiere, ny de ſon eſclat. *Qu'eſtoit-ce à dire autre choſe, ſinon que vous penetriez iuſques au fonds de ce ſecret du Vieil Teſtament ?*

Mais ie ſuis fort-ayſe de finir auec ce dernier Liure, puis que j'ay eſpuiſé ce peu que j'auois de paroles ; pour ne dire que

la moitié de ce qu'vn autre plus eloquent que moy eſcriroit de l'excellence de vos perfections auec beaucoup de grace; mais non auec plus de verité; ny d'affection à teſmoigner les obligations que i'ay à voſtre naturel bien-faiſant. Auſsi taſcheray-je tant qu'il plaira à Dieu de prolonger ma vie, d'obeyr ſi parfaitement à vos commandemens, que ie ne trouueray rien d'impoſsible, quand meſmes il faudroit entreprendre vn Ouurage plus difficile que n'eſt ceſtuy-cy: qui vous eſt offert auec toute ſorte de ſouſmiſsion, par celuy qui fait gloire de ſe dire,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant
& tres-obligé ſeruiteur,
DE GOLEFER.

NOLI
ALTVM SAPERE

GVILLAVME RAVVLEY

PROFESSEVR EN LA SACREE Theologie, & Chapelain de Monſeigneur l'Illuſtriſſime François, Baron de Verulam & Vicomte de Sainct Aubain.

SALVT AV LECTEVR.

PVIS qu'il a pleu à Monſeigneur mon Maiſtre de me faire tant d'honneur, que de ſe ſeruir de moy en l'impreſſion de ſes Oeuures; ie crois qu'il ne ſera pas hors de propos de donner quelque aduis au Lecteur, touchant ce qui concerne ce premier Tome. Que l'on ſçache doncques que mondit Seigneur a mis en lumiere en langage vulgaire, il y a ſeize ans, ce traicté de la Dignité & de l'Accroiſſement des Sciences; qu'il l'a diuiſé ſeulement en deux Liures: & qu'il le dedia alors à ſa Majeſté Royale, ainſi qu'il fait maintenant. Peu de temps apres il s'aduiſa

de le faire traduire en Latin : pource qu'il auoit appris que les Eſtrangers ſouhaittoient auec paſſion de le voir ; & qu'il ſouloit dire. *Que les Liures que l'on compoſoit en langage moderne, ſeroient bien toſt banqueroute.* Et c'eſt cette Verſion faite par de tres-habilles hommes, reueuë & corrigée par luy meſme, qu'il donne à preſent. Pour ce qui eſt du premier liure, il n'y a que fort peu de changé: mais les autres huict qui apprennent les diuiſions des Sciences ; & qui eſtoient contenus auparauant ſouz vn ſeul, ſe font maintenant voir, & paroiſſent comme vn Ouurage nouueau. Or la principale cauſe qui meut ſa Grandeur à le retracter & à l'eſtendre en tout plein de choſes, fut qu'en ſon *Grand Eſtabliſſement*, qu'il fit long temps apres imprimer, il mit les Diuiſions des Sciences pour premiere partie; que l'Organe Nouueau deuoit ſuiure; l'Hiſtoire naturelle apres, & ainſi conſecutiuement. Ce fut pourquoy ayant trouué cette partie de la diuiſion des Sciences deſia faicte, quoy que non ſuiuant le merite du ſujet, il iugea qu'il feroit treſbien de la reietter & de la reduire en vn Ouurage entier & acheué. Et c'eſt par ce moyen qu'il pretend de ſe deſobliger de ce qu'il a promis touchant la premiere partie de *l'Eſtabliſſement*. Pour ce qui eſt de ce trauail, ce n'eſt pas à moy qui n'ay aucune capacité, d'en parler, ie crois pourtant qu'on ne luy peut donner des loüanges qui luy ſoient plus propres, que celles que Demoſthene ſouloit quelquefois publier en faueur des actions genereuſes des anciens Atheniens, *Qu'il*

n'y auoit que le ſeul Temps qui les peuſt dignement loüer. Ie ſupplie de tout mon cœur, Dieu qui eſt treſbon & tres-grand, que l'Autheur & celuy qui le lira, en rapportent vne ſi grande, & vne ſi durable vtilité, comme l'ouurage le merite.

DE LA

DIGNITÉ

ET DE

L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS BARON de VERVLAM
& Vicomte de S. Aubain.

LIVRE I.

SIRE,

Il y auoit en l'ancienne Loy des offrandes volontaires qui dependoient de la deuotion d'vn chacun; & des sacrifices journaliers que l'on deuoit neceſſairement faire par deuoir de Religion. Ie croirois volontiers que les Souuerains pourroient deſirer de leurs ſubjets vne choſe

pareille, à ſçauoir qu'vn chacun d'eux leur offrit non ſeulement des preſents par forme de tribut; mais auſſi des teſmoignages de bonne volonté, comme des arres de l'affection qu'ils ont à leur ſeruice.

Quant au premier, j'eſpere de n'y pas manquer; mais ie me ſuis treuué empeſché comment ſatisfaire au dernier. En fin, ie me ſuis reſolu de vous preſenter quelque choſe qui s'adreſſaſt plus particulierement à l'Excellence de voſtre perſonne ſacrée, qu'elle ne touchaſt les affaires de voſtre Royaume.

Car m'eſtant fort ſouuent entretenu auec vn contentement indicible des rares qualitez qui ſe remarquent en vous, SIRE, ſans m'arreſter à vos perfections qui ſont cogneuës d'vn chacun, ny à la puiſſance que la Fortune vous a mis en main; ie me ſens rauy d'admiration quand ie conſidere auec quelle eminence vous poſſedez les Vertus & les Facultez que les Philoſophes nommét Intellectuelles, à ſçauoir la bonté de l'Entendement qui vous rend capable de tant de hautes cognoiſſances; la fermeté de Memoire; la viuacité de l'Eſprit; l'aiſée Intelligence de ce qui eſt le plus difficile; l'admirable Eloquéce & la facilité de vous exprimer. Quand diſ-je, ie prens garde à ces Vertus Royales, cette maxime de Platon me vient en la penſée, *Que la Science n'eſt autre choſe qu'vne Reſouuenance; que l'Eſprit cognoit toutes choſes naturellement, quand il a recouuré ſa propre lumiere, que l'obſcurité du corps où il eſtoit en priſon luy déro-*

boit. Que ſi cela ſe peut trouuer veritable en quelqu'vn, cela ſe remarque auec tres-grand eſclat en V.M. qui a vn Genie ſi prompt, qu'elle entend d'abbord ce qui luy eſtoit auparauant incognu. Donques ce que l'Eſcriture Saincte aſſeure du plus ſage de tous les Roys, qu'il auoit vn cœur comme le ſable de la mer, duquel encores que l'amas ſoit fort grand, les parties ne laiſsét pas d'eſtre fort menuës. I'en puis aſſeurer le meſme de voſtre eſprit, qui eſt tellement merueilleux en ſon temperament, pour parler en cette ſorte, qu'encores qu'il comprenne les Sciences les plus releuées, ſi ne meſpriſe-il pourtant les moindres choſes & ne les laiſſe point eſchapper; encores qu'il ſoit tres-difficile & quaſi impoſſible en Nature qu'vn meſme inſtrument puiſſe bien façonner les grands & les petits ouurages. Pour ce qui eſt de la politeſſe de voſtre langage, j'en puis publier ce que Cornele Tacite a dit d'Auguſte Ceſar: *Il parloit facilement, ſans s'eſloigner neantmoins de la grauité conuenable à vn Prince de cette importance.* Que ſi nous conſiderons biẽ ce qu'il en eſt, il ſe trouuera que tout diſcours, ou recherché, ou affecté, ou imité, ſe ſent de la ſeruitude, & ne ſe peut dire maiſtre de ſoy-meſme; encores que d'ailleurs il paſſe pour treſbõ. Mais voſtre façon de parler eſt veritablement Royalle, elle coule comme ſi elle ſortoit d'vne fontaine: en ſorte neantmoins qu'elle ſe reſerre & ſe ramaſſe dans ſes ruiſſeaux, ainſi que l'ordre de la nature le deſire: elle eſt pleine de facilité & de bon-heur à s'exprimer; elle n'imite perſonne, auſſi eſt-elle inimitable. La Vertu

& la Fortune ſemblent ſe debatre en la conduite de voſtre famille Royalle, & en l'adminiſtration de voſtre Eſtat fleuriſſant : car vos bonnes mœurs ſont conformes à la felicité de voſtre regne, vos eſperances nourries dans vne longue patience, & retenuës dans les bornes que la Pieté vous auoit preſcrit, ont heureuſement reüſſi; vous auez religieuſement gardé la foy conjugale, auſſi eſt-il ſorty de voſtre chaſte mariage de treſbeaux enfans : vous auez touſiours eſté pacifique, & comme vn Prince veritablement Chreſtien vous n'auez point eu de guerre auec les Potentats vos voiſins, qui auoient vne meſme inclination que vous. Et il eſt croyable qu'il y a vne ſemblable emulation pour voſtre gloire entre les vertus que la Nature vous a infuſes & celles qui vous ſont acquiſes par voſtre trauail, qui vous a donné toute ſorte d'erudition & de doctrine. Car il eſt mal-aiſé de trouuer vn Roy depuis la naiſſance de Ieſus-Chriſt qui vous fut comparable en la cognoiſſance des Sciences, tant diuines qu'humaines : Celuy qui ſera curieux de feuilletter les Annales des Empereurs & des Roys vous l'aſſeurera auſſi bien que moy. Et à vray dire les Monarques croyent auoir beaucoup fait quād ils ſçauent quelque choſe qu'ils ont appris des autres; quād ils peuuent ſeulemēt s'attacher à l'eſcorce de la doctrine, & quand ils ayment & eſleuent aux honneurs les habilles hommes : Mais qu'il ſe rencontre vn Roy nay Roy qui ait puiſé dans la plus claire ſource de la Sciene, & meſme qui ſoit comme changé en la meſme ſource du ſçauoir, cela

eſt merueilleux. C'eſt vous, SIRE, qui auez la cognoiſſance des lettres diuines & humaines, en ſorte que vous eſtes remarquable en trois façons, comme l'eſtoit autresfois Hermes Triſmegiſte, en ce que vous poſſedez vne puiſſance Royalle, vne illumination d'vn grand Preſtre, & la ſcience d'vn parfait Philoſophe. Doncques puis que cette derniere perfection qui vous appartient proprement, vous donne vn tres-grand aduantage pardeſſus les autres Roys; il eſt iuſte que la memoire en demeure à iamais grauée dans quelque Ouurage d'importance, qui enſeigne à la poſterité quelle a eſté voſtre grandeur, & conſerue l'image d'vn Prince ſi remply de doctrine & de ſuffiſance: puis qu'il ne ſuffit pas que la renommée le publie par tout durant noſtre ſiecle, & que toutes les Hiſtoires en faſſent vn honorable recit. C'eſt pourquoy, pour reuenir à mon diſcours, i'ay iugé que ie ne pouuois vous preſenter aucune choſe qui vous fut plus agreable que quelque Traicté qui peuſt fournir à ce deſſein. Ie l'ay diuiſé en deux parties. La premiere (qui pour n'eſtre pas ſi importante ne doit pas eſtre pourtant negligée) traitera de la Dignité de la Science; de l'ample recommandation des bonnes lettres; & meſmes du merite de ceux qui s'employent auec ſoing & auec jugement pour les rendre recommandables. Et la derniere piece, qui eſt la principale, monſtrera le degré où elles ſont paruenuës; & ce qui s'eſt fait pour les eſleuer juſques à ce poinct. De plus, il touchera les choſes qui ſemblent manquer à leur perfection. Et bien

que ie n'y voye rien qui vous y doiue estre particulierement remarqué, ny en quoy ie doiue conjurer vostre Majesté de prendre garde; si est-ce que vous proposant vne grande diuersité de choses, j'espere qu'elles eschaufferont vostre esprit Royal, & luy feront produire des effets dignes de son Genie, qui seul est capable de donner les bornes qui sont necessaires aux Arts & aux Sciences.

A l'entrée de la premiere partie, pour retrancher ce qui ne sert de rien sur ce subjet; & pour imposer silence à ceux qui voudroient objecter quelque chose contre la dignité des lettres, que ie veux authoriser par ce qu'en disent les grands personnages; je feray voir qu'elles ne doiuent pas estre injustement ny indignement traictées comme elles sont par les ignorans: les vns estans poussez de l'esprit de jalousie, tels que sont les Theologiens; les autres du vent d'ambition, tels que sont les Politiques; & les autres leur ayans fait injure par les fautes qu'ils ont faites, tels que sont les gens mesmes de lettres. Les premiers disent que la Science doit estre mise au nõbre des choses desquelles il se faut sobrement seruir, & auec precaution: Que le trop grãd desir de sçauoir causa le premier peché qui fit choir l'homme, & mesmes qu'elle porte quant & soy quelques restes du venin de ce premier serpẽt. Car à mesure qu'elle s'insinuë, elle enfle celuy qui la possede. Et au dire de Salomõ, *On ne cesse iamais de faire des liures, & la trop grande lecture afflige le corps.* Et en vn autre endroit: *En vne grande Sageſſe il y a vn extreme trauail plein de chagrin.* Et ail-

leurs: *Qui augmente la ſcience augmẽte la douleur.* Et S. Paul dit: *Ne nous laiſſons pas tromper par vne vaine Philoſophie.* Et meſmes nous ſçauons par experience que les plus ſçauants hommes ont eſté des Hereſiarques, qu'és ſiecles où la Science a le plus fleury on s'eſt laiſſé aller à l'Atheïſme : & que la conſideration des cauſes ſecondes nous oſte la meditation de la premiere. Mais pour renuerſer les mauuais fondemens de cette fauſſe propoſition, chacun ſçait que ceux qui l'aduãcent ne prennent pas garde que cette Science qui fit cheoir Adam n'eſtoit pas cette premiere & pure cognoiſſance naturelle, par la lumiere de laquelle il impoſa, conformément à la nature, le nom à chacun des animaux qui ſe preſenterẽt à luy dans le Paradis; mais ce fut cette ſuperbe Science *Du bien & du mal,* qui fut cauſe qu'il deſobeït, & qu'il ambitionna de s'eſtablir vne loy à ſoy-meſme. Et à vray dire, il n'y a aucune ſorte de ſçauoir, pour grand qu'il ſoit, qui enfle l'eſprit ; veu que rien ne le peut remplir ny luy ſuffire que Dieu ſeul & ſa diuine contemplation. D'où vient que Salomõ parlant des deux principaux ſens, de *L'Ouye & de la Veuë,* dit: *Que l'œil ne ſe laſſe iamais de voir, ny l'oreille d'ouyr.* Que ſi vne choſe n'eſt pas remplie ; il s'enſuit qu'elle eſt plus grande que ce qu'elle contient. Et le meſme Sage determine cecy ſemblablement de la Science meſme & de l'Ame de l'homme ; (dont les Sens partent pour aller à la deſcouuerte) en ces termes qu'il a adjouſtez à la deſcription qu'il a faite de la creation de l'Vniuers : *Dieu a creé toutes choſes afin que chacune paroiſſe belle en ſa ſaiſon:*

Et il a mis le monde au dedans de leur cœur : mais l'homme ne ſçauroit comprẽdre l'ouurage que Dieu a fait depuis le commencement iuſques à la fin. Il ſemble vouloir dire par là que Dieu a formé l'Ame de l'homme comme vn miroir ſuſceptible de l'image du monde, qu'elle deſire receuoir auec la meſme paſſion, que l'œil a pour la lumiere : & non contente de prendre plaiſir à remarquer la diuerſité & la viciſſitude des temps, elle eſt ſi hardie que de taſcher d'auoir la cognoiſſance des loix immuables de la Nature & de ſes decrets inuiolables. Et bien qu'il ſemble vouloir dire que l'homme ne peut comprendre cette grande œconomie naturelle qu'il nomme, *L'ouurage que Dieu a fait depuis ſon commencement iuſques à ſa fin.* Si eſt-ce que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il faut rejetter ſur les empeſchemens qui luy viennẽt de la part de la doctrine ; tels que ſont la briefueté de la vie, la longueur des eſtudes, les mauuaiſes inſtructions, & quantité d'autres ſemblables incommoditez, auſquelles les hommes ſont ſubjets. Car il n'y a rien en l'Vniuers que l'homme ne puiſſe cognoiſtre, comme le meſme Salomon le monſtre clairement en ces mots : *L'Eſprit de l'homme eſt comme le flambeau de Dieu, par le moyen duquel il voit clair dans le plus caché de toutes choſes.* Que s'il eſt vray que l'homme ſoit capable de tout ſçauoir, il ne faut aucunement craindre que l'orgueil & l'excez vienne des ſciences, quelque grand qu'en ſoit le nombre ; mais il faut ſoupçonner leur qualité. Car pour ſi peu qu'on en prenne ſans ſon antidote, ou correctif, elle a quelque choſe de malin & de venimeux

meux qui engendre des vents, ou pluſtoſt des vanitez dans l'eſprit. Cét antidote, ou ce parfum qui eſtant meſlé auec la Science, la tempere & la rend fort ſalutaire, s'appelle *La Charité*, comme l'Apoſtre le met en ſuite de ces mots, *La Science enfle*, mais, adjouſte-il, *La charité edifie*. Ce qui ſe rapporte fort bien à ce qu'il enſeigne ailleurs : *Si ie parle toutes les langues des hommes & des Anges, & ſi ie n'ay pas la Charité, ie ſuis comme l'airain qui reſonne, ou la cymbale qui tinte.* Et à la verité c'eſt vne choſe fort belle, que de les auoir à cõmandement; mais ſi cette cognoiſſance n'eſt accõpagnée de Charité; & ſi elle ne tourne au bien du genre humain, celuy qui l'a en deuient ſuperbe pluſtoſt que ſage. Quant à ce que Salomon condamne l'excez de lire & de compoſer des liures, & le tourment que donne la Science; comme auſſi quant à l'aduis que Sainct Paul nous donne, *De ne nous laiſſer ſeduire à vne vaine Philoſophie*, on peut dire que la vraye interpretation de ces paſſages, monſtre manifeſtement qu'elles doiuent eſtre les vrayes limites, dans leſquelles la ſcience humaine doit eſtre bornée; en ſorte neantmoins qu'elle puiſſe, ſans aucune reſtriction, cognoiſtre vniuerſellement la nature de toutes choſes. La premiere borne, empeſche que nous ne colloquions en ſorte la beatitude dans la Science, que nous nous oublions de noſtre condition mortelle. La ſeconde, eſt poſée de crainte que nous n'en vſions ſi mal qu'elle nous afflige pluſtoſt qu'elle ne nous conſole. Et, la troiſieſme eſt miſe, afin que nous ne croyons pas, pouuoir attaindre à la cognoiſ-

ſance des myſteres diuins, par la conſideration des choſes naturelles. Pour ce qui eſt de la premiere, Salomon en parle fort eloquemment ſous ſon nom. *I'ay aſſez bien cognu*, dit-il, *que la Sageſſe eſt autant eſloignée de la folie, que l'eſt la lumiere des tenebres. Le Sage a ſes yeux à la teſte; le fol marche dans l'obſcurité; mais auſſi ay-je bien appris, que l'vn & l'autre doit neceſſairement mourir.* Quant à la ſeconde, il eſt tres-vray, que la Science ne cauſe aucune inquietude ou agitation d'eſprit, que par accident. Car toute ſcience & toute admiration, qui eſt ſa ſemence, eſt de ſoy agreable. Mais quand nous n'adaptons pas bien à nos affaires, les concluſions que nous en tirons, & quand elles viennent à cauſer en nous des frayeurs qui eſbranlent noſtre conſtance, ou des paſſions immoderées, c'eſt delà que s'eſleue cette agitation & ce trouble de l'Ame dont nous parlons: Car alors la Science n'eſt pas *La Lumiere ſeche*, que le ſolitaire Heraclite attribuoit à la belle Ame, mais elle deuient moite & moüillée des humeurs des affections. Pour ce qui regarde la troiſieſme borne, elle requiert vne plus exacte recherche, & il ne la faut pas traiter en paſſant. Car ſi quelqu'vn penſe, qu'il puiſſe tirer aſſez de clarté de la cognoiſſance des choſes ſenſibles & materielles, pour cognoiſtre par elles la nature & la volonté de Dieu: *Malheur à luy, il eſt deceu par vne vaine Philoſophie.* Car à vray dire, la conſideration des creatures, cauſe la Science que l'on en a: & engendre la ſeule admiration de Dieu, en quoy conſiſte vn ſçauoir aucunement entrecoupé.

C'eſt pourquoy vn certain Platonicien a dit fort à propos, *que les Sens de l'homme repreſentoient tres-bien le Soleil, qui deſcouure ce qui eſt ſur terre; & ſeele ce qui eſt au Ciel, & les Eſtoilles meſmes.* Car ils monſtrent les choſes naturelles & cachent les diuines. D'où vient que quelques vns de la bande des plus doctes, ſont tombez dans l'hereſie; parce qu'ils ont eſté ſi temeraires que d'oſer auec des aiſles de cire voler iuſques dans l'Empirée. Quant à ceux qui ont opinion que les hommes profonds en ſcience, ſe portent aiſément à l'Atheiſme; & qui croyent que ceux qui ignorent les cauſes ſecondes recognoiſſent plus religieuſement la premiere; Ie leur ferois volontiers cette queſtion de Iob: *S'il faut mentir pour Dieu; & ſi c'eſt vne choſe bien ſeante, de proferer quelque parole pleine de tromperie en ſa faueur: afin de luy faire plaiſir?* Car on ſçait aſſez, que Dieu n'opere rien d'ordinaire dans la nature, que par les cauſes ſecondes. Que s'ils croyoient le contraire, ce ſeroit vne pure impoſture, controuuée comme pour l'amour de Dieu, & ce ne ſeroit autre choſe qu'immoler à l'Autheur de la verité l'immonde victime de la menſonge. Bien loing de là il eſt tres-certain & meſmes experimenté, qu'vne legere cognoiſſance de la Philoſophie, peut tourner vn homme à l'Atheiſme; de meſme que ſon entiere & parfaite intelligence, le peut ramener à la vraye religion. Car à l'entrée de cette ſcience, les cauſes ſecondes, comme les plus proches des Sens, ſe coulent dans l'eſprit de l'homme, qui s'y attache & prend plaiſir de s'en entretenir. Si bien qu'il ſeroit à

craindre, que celuy qui s'en laisseroit charmer, mist en oubly la cause premiere, s'il ne passoit plus outre iusques à cognoistre la dependance des causes, leur suite & leur liaison, & s'il ne consideroit les œuures de la prouidence. Car alors il croiroit facilement selon la narration fabuleuse des Poëtes, que le plus haut & le dernier anneau de la chaisne de Nature, est attaché au pied du throsne de Iupiter. En vn mot, que personne sous pretexte de retenuë ou de modestie sans sujet, ne croye qu'on se peut par trop auancer en la cognoissance des liures de Theologie, qui traitent de l'Escriture, ou de ceux de Philosophie, qui parlent des creatures. Au contraire, qu'à l'enuy l'vn de l'autre on s'excite à se rendre parfait en l'vne & en l'autre de ces Sciences; pourueu qu'on n'en deuienne pas plustost superbe que charitable, & qu'on ne tourne ce que l'on a appris plus à vanité qu'à vn bon vsage. Bref, qu'on donne à chacune de ces doctrines ce qui luy appartient, sans les meslanger & les confondre inconsiderément.

Il faut maintenant venir aux injures que les Politiques disent contre les Sciences, les voicy: Que les Arts ramolissent les courages, & rendent les hommes incapables d'acquerir de la gloire dans les armes. Qu'ils peruertissent les esprits de ceux qui sont dans la vie ciuile; parce qu'ils les rendent trop curieux à cause de leur diuerse lecture: ou par trop opiniastres, parce qu'ils s'attachent à la rigueur des loix; ou par trop orgueilleux, à cause qu'ils sçauent grande quantité d'exemples; ou par trop extraua-

gants à cauſe qu'ils en ſçauent beaucoup de diſſemblables. Qu'ils deſtournent les hommes des affaires, & les empeſchent de rien entreprendre, leur faiſant aymer le repos & la ſolitude. Qu'eſtant introduits dans les Eſtats ils ſont cauſe que la diſcipline relaſche, à meſure qu'on s'amuſe pluſtoſt à diſputer qu'à obeïr. D'où vient que Caton le Cenſeur, qui peut eſtre compté entre les premiers Sages, ayant veu que toute la ieuneſſe Romaine couroit apres l'eloquent Philoſophe Carneades qui eſtoit venu à Rome en ambaſſade, opina en plein Senat que l'on depeſchaſt ſes affaires, & qu'au pluſtoſt on le renuoyaſt, de crainte qu'il n'infectaſt, & ne charmaſt les eſprits des Romains & qu'il ne changeaſt, lors qu'ils y penſeroient le moins, leurs mœurs & leurs couſtumes. Ce qui meut Virgile (qui prefera la reputation de ſa patrie à l'eſtime des lettres) à faire diſtinction entre les maximes d'Eſtat, ou loix Politiques & les Sciences; attribuant celles-là aux Romains, & les autres aux Grecs, en ces vers ſi celebres:

Mais, ô Romain ſouuiens-toy de regner
Auec tes loix, qu'elles ſoient ta ſcience.

De plus, Anytus accuſateur de Socrate, le chargea d'auoir induit par la force de ſes diſcours & par la verité de ſes raiſons, la jeuneſſe à ne tenir compte de l'authorité des Loix; & à meſpriſer les couſtumes introduites dans la Republique; & il luy reprocha qu'il faiſoit profeſſion d'vne Science pernicieuſe & dangereuſe par laquelle celuy qui y eſtoit inſtruit rendoit bonne vne meſchante cauſe, & terniſſoit la

naïfue beauté du vray, par le fard d'vne eloquence recherchee.

Mais toutes ces accusations ont plus d'apparence que de verité. Car l'experience nous fait voir, que de mesmes qu'il s'est rencontré des hommes qui ont esté tout ensemble & doctes & genereux ; qu'il s'est aussi passé des temps remarquables, tant à cause que l'art militaire y a esté en vogue, que par ce que les bonnes lettres y ont grandement fleury. Pour ce qui est des hõmes i'allegueray ces deux Princes illustres, Alexandre le Grand & Iules Cesar, dont l'vn fut Disciple d'Aristote en Philosophie, & l'autre ambitionna d'aller du pair auec Ciceron. Ou si quelqu'vn ayme mieux que ie luy propose, ceux qui de sçauans hommes sont deuenus grands Capitaines : que les grands Capitaines qui ont esté fort sçauants, ie le prieray de considerer, quels furent le Thebain Epaminondas & l'Athenien Xenophon : dont le premier ruina la puissance des Lacedemoniens ; & l'autre commença à frayer le chemin qu'on tint apres pour renuerser la Monarchie des Perses. Mais cet assemblage des armes & des lettres paroist plus dans les reuolutions des temps qu'aux personnes ; d'autant qu'vn siecle est vn object plus estendu que n'est l'homme. Car durant les mesmes années qu'ont vescu les grands guerriers parmy les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs & les Romains, alors mesmes il s'est rencontré des personnages signalez en toute sorte de doctrine. Si biẽ qu'vn mesme siecle a donné & de doctes Philosophes & de grands Ca-

pitaines, & il faut qu'il arriue en cette ſorte; car de meſme qu'en l'homme la force du corps deuance de ſi peu celle de l'Eſprit, qu'on peut dire qu'elles arriuent en meſme temps. Ainſi dans les Eſtats les armes qui ſe peuuent comparer au corps, & les Sciences qui ont vn grand rapport à l'eſprit, ſe rencontrent enſemble & s'entreſuiuent de fort prés.

Il n'y a non plus aucune apparence de croire, que la doctrine puiſſe pluſtoſt nuire que profiter à ceux qui viuent dans la ſocieté ciuile. Et à vray dire, nous ſçauons que c'eſt beaucoup hazarder, que de mettre vn malade entre les mains des Empyriques, qui ſe vantent d'auoir vn medicament vniuerſel, auec lequel ils promettent de guarir toutes ſortes de maladies, ſans en cognoiſtre les cauſes, ny le naturel de ceux qu'ils traictent, ny les ſymptomes dangereux qui arriuent dans le mal, ny la vraye methode de donner la guariſon. Et c'eſt en la meſme ſorte que ceux-là s'abuſent qui pour gaigner leur cauſe & leur procez ſe ſeruent du miniſtere de certains Aduocats plus entendus à la pratique, que conſommez en la cognoiſſance du Droict; qui ne ſçauent que dire s'il ſe preſente quelque nouuuelle queſtion qu'ils n'ayent point accouſtumé de decider. Comme auſſi c'eſt vne choſe tres-dangereuſe quand le ſouuerain gouuernement d'vn Royaume eſt principalement donné à des Conſeillers Empyriques. Au contraire, il eſt quaſi impoſſible de rapporter vn exemple d'vne Republique mal gouuernee par des perſonnages remarquables en doctrine. Car bien que

parmy les Politiques, l'on nomme d'ordinaire les doctes hommes des Pedants ; toutesfois l'Hiſtoire qui nous apprend la verité de ce qui s'eſt paſſé, nous teſmoigne en pluſieurs endroits, que les Princes laiſſez en bas âge ont mieux gouuerné, nonobſtant leur minorité, que ceux qui ont pris le gouuernement eſtans majeurs ; & ce pour la meſme cauſe qu'objectent les Politiques ſur ce ſujet, parce que leurs gouuerneurs auoient la Regence de leurs Royaumes. Qui ne ſçait que les cinq premieres années de l'Empire de Neron, tant renommées, ſe paſſerent ſous la conduitte de Seneque ſon precepteur? Et meſmes le ieune Gordien fut obligé à ſon precepteur Miſithée, des dix années qui luy acquirent tant de gloire. L'Empire d'Alexandre Seuere ne fut pas moins heureux que celuy des autres: alors qu'y eſtant entré fort ieune, toutes choſes eſtoient expedices par des femmes conſeillees par des precepteurs. Mais iettons noſtre veuë ſur le * Pontificat des Papes de noſtre ſiecle, & principalement ſur celuy de Pie ou de Sixte cinquieſme, que l'on n'eſtimoit à leurs commencemens que de pauures Religieux, peu ou point verſez dans les affaires du monde, & nous trouuerons qu'eux & ceux qui ont eſté promeus à la Papauté pour les meſmes raiſons, ont fait des choſes beaucoup plus remarquables que les autres, qui de grands hommes d'Eſtat, & de fauoris des Princes y ſont paruenus. Et bien qu'il faille confeſſer, que ceux qui paſſent leur vie dans l'eſtude des Sciences ne ſoient pas bien entendus, ny

* Ce mot eſt mis dãs le Latin, pour la diction Angloiſe, qui ſignifioit le gouuernement de l'Eueſque de Rome, ainſi que Maugard l'a traduit.

fort

fort ſoigneux à prendre les occaſions: ny à traitter les affaires, que les Italiens nomment, *Raiſons d'Eſtat*, deſquelles le ſeul nom eſtoit odieux à Pie cinquieſme, qui ſouloit dire. *que c'eſtoient de pures inuentions des meſchants, leſquelles eſtoient contraires à la religion & aux Vertus Morales.* Si y a-il vne autre choſe qui couure bien ce defaut, c'eſt qu'ils marchent promptement & ſans treuuer d'obſtacle, par l'aſſeuré & plain chemin de la Religion, de la Iuſtice, de l'honneſteté & des vertus Morales: & quiconque ſuit ce ſentier ſans ſe fouruoyer, n'a non plus affaire d'autre choſe pour ſa direction, que le corps bien ſain a beſoin de Medecine. Mais la vie d'vn hõme ne peut fournir aſſez d'exemples à vn autre, pour le redreſſer en toutes ſes actions. Car de meſmes qu'il ſe rencontre, qu'vn petit fils & vn arriere petit fils reſſemble mieux à ſon ayeul & à ſon biſayeul qu'à ſon pere: auſſi arriue-il ſouuent que ce qui ſe paſſe auiourd'huy eſt plus ſemblable à ce qui s'eſt fait il y a longues années, qu'à ce qu'on voit preſentement. Bref, l'eſprit d'vn homme eſt auſſi peu de choſe, au reſpect de toutes les Sciences, comme ſont les reuenus d'vn particulier à l'eſgal du threſor public.

Que ſi l'on accorde que ces deprauations, & que ces empeſchemens dont les Politiques chargent les Lettres, ſont en effect veritables; auſſi faut-il dõner aquis, que la doctrine eſt vn plus ſouuerain remede à celuy qui la poſſede, qu'elle ne luy fait de mal. Car ſuppoſons, que l'eſtude rende l'eſprit incertain

& inquiet par vne vertu occulte; si est-ce qu'il apprend clairement comment il se faut demesler de ce que l'on a pensé; iusques où il faut deliberer quelque chose, & quand il la faut resoudre: De plus il monstre, comment il faut auant la resolution, tirer en longueur vne affaire sans danger. Et mesmes demeurons d'accord, qu'il rende les esprits opiniastres & bourrus; aussi apprend-il quelles sont les choses qui consistent en demonstrations, & quelles sont celles qui sont seulement fondees sur des conjectures; & mesmes il propose aussi bien l'vsage constant des distinctions, & les exceptions, comme celuy des regles & des principes. De plus, disons qu'il seduit les esprits, & les destourne, par l'inegalité ou par la difference des exemples, ie l'accorde sans en estre asseuré: mais ie sçay assez qu'il explique, tant ce qu'importent les conjectures, comme en quoy consistent les defauts des comparaisons; & ce qu'il faut obseruer aux applications; en sorte qu'il corrige generalement plustost les esprits qu'il ne les gaste. Et c'est par la force & par la diuersité des exemples, que les bonnes Lettres insinuent de toutes parts ces remedes. Celuy qui prendra garde aux fautes qu'a commis Clement septiesme, fort particulierement remarquees par Guichardin, qui estoit comme son domestique; & aux irresolutions de Ciceron, qu'il a si bien exprimé dans ses Epistres escrittes à Atticus, esuitera entierement l'inconstance & les diuers changemens d'aduis. Celuy qui remarquera en

quoy a failly Phocion, il abhorrera l'opiniaſtreté: Celuy qui lira la fable d'Ixion, rejettera toute ſorte de vaines eſperances, & diſſipera telles & ſemblables nuees. Bref, celuy qui conſiderera quel a eſté Caton le ſecond, ne voyagera iamais aux Antipodes, & ne s'obſtinera à faire ce qui eſt contraire au temps qui court.

Quant à ceux qui diſent que les gens de Lettres ſont pareſſeux, & qu'ils ayment le repos & la ſolitude: ie leur reſponds qu'ils font vn changement merueilleux, en ce qu'ils rendent les Sciences cauſe de la pareſſe, qui au contraire accouſtument l'ame à vne continuelle agitation: & meſmes on peut veritablement aſſeurer, que nulle ſorte de perſonnes n'ayme les affaires, entant qu'affaires, que les ſeuls ſtudieux. Car aucuns affectionnent quelque choſe, pour ce qu'ils en retirent du profit. Par exẽple ceux qu'on louë à la place pour trauailler, ſe plaiſent au trauail, à cauſe du payement qu'ils en attendent: d'autres s'employent, afin d'acquerir de l'honneur, car ils trauaillent afin d'eſtre veus & eſtimez, & ſans cela ils ne ſeroiẽt pas recogneus. D'autres ſont bien aiſes de teſmoigner ce qu'ils peuuent dans leur fortune, en auançant leurs amis, & ſe vengeant de leurs ennemis. D'autres s'occupent à quelque exercice, qui leur eſt agreable, pour en tirer de la ſatisfaction, & pour s'en reſiouyr. Bref, d'autres trauaillent afin de venir à bout de ce qu'ils ont entrepris. Si bien que telles gens agiſſent auec vigueur, afin de ſe faire loüer, ou afin de ſe complai-

re à eux meſmes : ſemblables en cela aux glorieux, deſquels (comme on dit d'ordinaire) la valeur ſe retreuue dans les yeux de ceux qui les regardent. Les ſeuls habilles hommes prennent le trauail, & l'occupation, comme vne choſe naturelle & auſſi ſalutaire à l'eſprit, comme l'exercice eſt profitable à la ſanté du corps : & c'eſt cela ſeul qu'ils conſiderent, ſans s'attacher au profit qui en reuient ; en ſorte qu'ils ne ſe laſſent iamais, quand ils ont entrepris quelque choſe, qui ſoit digne de l'employ de leur eſprit & qui le puiſſe lier. Que s'il ſe rencontre quelques-vns grandement verſez dans les lettres ; mais qui au reſte ne ſoient pas propres à l'action ; ce deffaut ne leur vient pas de leur eſtude, mais pluſtoſt d'vn naturel debile & mol, qui relaſche leur corps & leur eſprit ; tels que ſont ceux dont parle Seneque : *Il y a certains hommes*, (dit-il) *qui aiment tellement l'ombre & le couuert, qu'ils eſtiment que tout ce qui eſt expoſé au iour eſt trouble & broüillé.* Il peut arriuer que les perſonnes de ce naturel s'addonnent aux Sciences, mais la ſcience ne les rend pas tels. Que ſi quelqu'vn opiniaſtre que l'eſtude fait perdre beaucoup de temps, qui s'employeroit plus vtilement ailleurs. Ie luy reſpondray qu'il n'y a point d'homme tellement occupé, qui ne puiſſe par fois prendre du repos, attendant que les affaires reuienent, s'il n'eſt incapable de les acheuer, ou peu ſoigneux de les entreprendre dignement, quels qu'ils ſoient. Il faut maintenant ſçauoir à quoy & comment il doit employer ce temps qu'il a de reſte : ſi à l'e-

ſtude ou aux voluptez, ſi à ſe donner du paſſe-temps, ou à apprendre quelque choſe, comme Demoſthene reſpondit fort bien au voluptueux Æſchine, qui luy reprochoit, *Que ſes Harangues ſentoient la lampe: Ce que vous dites eſt veritable; mais il y a vne grande difference entre ce que vous & moy faiſons à la lampe.* C'eſt pourquoy il ne faut pas craindre que les Sciences empeſchent de trauailler, au contraire elles chaſſent la pareſſe & la volupté, qui ſe gliſſent d'ordinaire inſenſiblement, au preiudice & des affaires & de l'eſtude.

Quant à ce qu'on objecte, que la Doctrine renuerſe l'authorité qui eſt deuë aux Loix & à ceux qui gouuernent, c'eſt vne pure calomnie, & qu'on ne peut pas croire eſtre ſeulement probable. Car quiconque aſſeure qu'vne obeyſſance aueugle oblige plus eſtroittement, que ne fait vn deuoir recogneu, doit de meſmes proteſter, qu'vn aueugle qui eſt conduit par la main d'vn autre, marche plus ſeurement que celuy qui ſe ſert de ſes yeux en plein iour. Au rebours de cela, il eſt tout vray que les Sciences rendent les hommes plus doux, plus traitables, plus dociles & mieux diſpoſés à ſe laiſſer gouuerner; cõme au contraire l'ignorance les rend plus obſtinés, plus ſeditieux & plus refractaires aux commandemens des ſuperieurs. Ce qui ſe remarque aſſés dans l'hiſtoire où l'on voit qu'aux temps, où l'ignorance & la barbarie ont regné, il y a touſiours eu des tumultes, des ſeditions & des changements.

Pour le regard de ce que Caton le Cenſeur defen-

dit qu'on n'eut pas à eſtudier en Grec, il fut puny ſur ſes vieux iours du blaſpheme qu'il auoit proferé contre les Lettres; alors qu'à l'aage de ſoixante & dix ans, il eſtudia comme eſtant encores vne fois enfant, pour monſtrer que ceſte cenſure precedante partoit pluſtoſt d'vne grauité affectée que d'vn propos deliberé. Et encores que Virgile ſe ſoit donné la liberté en ſes vers de meſpriſer tout le reſte du monde, aſſeurant que les Romains auoient les maximes de gouuerner, & que les autres nations n'auoient que les autres Arts & les autres Sciences de moindre importance: Si eſt-il manifeſte qu'ils ne commenderent pas ſouuerainement à tout l'Vniuers, qu'ils n'euſſent parfaictement eu la cognoiſſance de tous les Arts & de toutes les Sciences. Car ſous les deux premiers Ceſars, qui furent des Empereurs tres-puiſſans, veſquirent en meſme temps Virgile le plus excellent de tous les Poëtes, Tite-Liue le premier des Hiſtoriens, Marc Varron le plus grand Antiquaire qui ait iamais eſté, & Marc Ciceron le plus eloquent Orateur, ou peu s'en faut, qui ait iamais harangué: Tous chacun en leur profeſſion les plus habilles qui euſſent eſté iuſques alors. Et pour ce qui eſt de l'accuſation de Socrate, ie n'ay à dire que ce mot; qu'il faut ſe reſouuenir en quel temps elle a eſté propoſee, à ſçauoir ſous le regne des trente tyrans, les plus cruels, les plus meſchans & les moins capables de gouuerner. Mais leur regne eſtant finy, & les choſes ayant changé de face, ce Socrate, qu'ils auoient declaré vn meſ-

chant & vn ſcelerat fuſt mis au nombre des Heros, & l'on rendit à ſa memoire toutes ſortes d'honneurs diuins & humains. Et ſes controuerſes, par leſquelles on diſoit auparauant qu'il corrompoit les mœurs, eſtoient tenues par apres pour des ſouuerains preſeruatifs de l'Ame & des meſmes mœurs. Que cela ſerue de reſponſe aux Politiques, qui auec vne grauité orgueilleuſe, & affectee, ont oſé attaquer les Sciences auec iniures : & ie ne croyois pas que ceſte refutation fut maintenant neceſſaire, ſi ie ne iugeois que ce mien liure paſſera à la poſterité. Car depuis que la Royne Elizabeth & voſtre ſacrée Majeſté, tous deux Princes tres-ſçauans, auez fauorablement paru en Angleterre, comme les deux brillantes eſtoilles de Caſtor & de Pollux, vos ſubjets ont appris à cherement aymer & honorer les Lettres.

Ie paſſe maintenant au troiſieſme genre de blaſme, qui eſt le plus grand de tous, qu'on tire de ceux-là meſme qui ont eſtudié, à ſçauoir ou de leur fortune ou de leur mœurs, ou de leur ſorte d'eſtude. Le premier eſt hors de leur puiſſance ; le ſecond hors la choſe ; ſi bien que le dernier reſte à decider. Mais puiſque nous en traittons plus ſelon l'opinion du vulgaire qu'en verité, il ne ſera pas hors de propos de parler des deux premiers.

Doncques le grand meſpris & le peu d'eſtime qu'on fait des lettres, eu eſgard à la fortune des hõmes doctes, vient ou de leur pauureté, ou de leur ſorte de vie retirée, ou de leur ordinaire occupation,

qui n'eſt gueres releuée.

Quant à ce que l'on dit qu'ils ſont pauures, & qu'il arriue pour l'ordinaire qu'ils ſont de bas lieu; comme auſſi qu'ils ne s'enrichiſſent pas ſi toſt que les autres, qui ne penſent à autre choſe qu'à faire quelque gain; il me ſemble, ſauf leur meilleur aduis, qu'il ſeroit à propos de laiſſer entreprendre aux freres médians les loüanges de la pauureté, & n'y point toucher; puiſque Machiauel leur defere cet honneur que d'en parler de la ſorte: *L'Ordre Eccleſiaſtique euſt pris vn grand coup ſi le reſpect que l'on rendoit aux Freres Mandians, & aux Moines n'eût contrebalancé au luxe & à l'excez des Prelats.* Diſons ſemblablement, que les Roys au lieu de gouuerner leurs peuples doucement, & par ainſi les rendre heureux, les euſſent traictez rudement; & leur Empire eut degeneré en Barbarie. Et que les Nobles d'extraction, au lieu de viure noblement, fuſſent deuenus roturiers, ſi ces gens doctes, quoy que pauures, n'euſſent empeſché ce deſordre en donnant de bonnes loix, & en bien poliçant les Royaumes. Mais, ſans m'arreſter dauantage à ces loüanges qui leur ſont iuſtement deües, ie remarqueray, comme choſe digne de conſideration, combien les Romains, qui n'admettoient rien d'extraordinaire, ont eſtimé la pauureté durant quelques ſiecles, iuſques à la tenir pour ſacree & digne de veneration. C'eſt ainſi qu'en parle Tite Liue, *Ou ie me laiſſe aueugler à l'Amour que i'ay pour mon ouurage, ou iamais il n'y eut Republique ny plus floriſſante, ny plus ſaincte, ny plus abondante en bons exemples; ny où*

l'auarice

l'auarice & la luxure ſoient venuës plus tard ; ny où l'on ait tant, ny ſi long temps honnoré la pauureté & l'eſpargne. Meſmes depuis que Rome ne fut plus ce qu'elle ſouloit eſtre en vertu, nous liſons que le Dictateur Ceſar ayant proteſté de reformer la Republique, qu'vn de ſes amis opina qu'il n'y auoit rien de plus expedient à cet effect, que d'empeſcher que l'on ne tint plus tant de compte des richeſſes. *A la verité*, dit-il, *ces maux prendront fin, auec l'honneur qu'on rend à l'argent. Si les Magiſtratures & les autres choſes deſirables ne ſont plus venales.* Bref, de meſme qu'on a veritablement dit, *Que la rougeur eſt la couleur de la Vertu* ; Bien que par fois elle ſoit la marque du peché ; en meſme ſorte pouuez vous conclurre que la pauureté eſt la fortune de la Vertu ; combien que par fois la grande deſpenſe & le peu de ſoin la cauſent. En voicy l'opinion de Salomon: *qui ſe haſte d'auoir des richeſſes ne ſera pas ſans coulpe. Achepte la Verité, mais ne vends pas la Science & la Prudence.* Comme s'il iugeoit qu'il eſt iuſte d'acquerir par argent le ſçauoir : mais qu'il ne faut point s'en ſeruir, pour acumuler des threſors.

Et à quoy ſert-il de reprocher aux gens doctes, qu'ils ſont particuliers & retirez : puis que c'eſt vn dire commun : Que le loiſir & la ſolitude, ſans pareſſe & ſans luxe, ſont preferables à la vie ciuile & embaraſſee d'affaires ; parce que l'on viſt en ſeureté, l'on eſt libre, l'on mene vne douce vie, l'on eſt plus honoré, ou au moins l'on eſt exempt de receuoir des indignitez: & tous en demeurent d'accord, tant ceſte verité exprime naïfuement bien la penſee des

hommes, & appreuue leur consentement. Ie me contenteray de dire, que les habilles hommes, qui ne sont pas cognus dans les Royaumes; parce qu'ils ne vont pas d'ordinaire en conuersation, sont semblables aux images de Cassius & de Brutus, desquelles Tacite parlant, sur ce qu'on ne les auoit pas porté comme plusieurs autres aux funerailles de Iunie. *Elles auoient*, (dit-il) *vn merueilleux esclat; parce qu'elles ne paroissoient pas.*

Et pour preuue des occupations viles & infames des gens d'estude l'on objecte. Qu'ils instruisent les enfans & la ieunesse: & que cet aage estant mesprisable de soy, l'on ne tient aucun compte des precepteurs. Mais au reste, si l'on determine ceste affaire, non selon l'opinion du vulgaire, mais auec vn sain iugement, on verra combien est iniuste ceste iniure; en ce que l'on est plus curieux de voir ce qu'on met dans vn pot neuf, que dans celuy qui a desia tenu quelque chose; & l'on est plus soigneux de rapporter quelque bonne terre au pied d'vne nouuelle plante, qu'à vne autre qui a desia pris de fortes racines. D'où il appert, que le principal est de donner de bons commencemens, tant aux choses naturelles qu'aux hommes. Escoutez de grace, ce qu'en disent les Rabins. *Vos ieunes hommes auront des visions, & les vieillards feront des songes.* D'où ils concluent, que la ieunesse est d'autant plus preferable à la vieillesse; que la reuelation paroist plus clairement par les visions que par les songes. Mais voicy vne chose grandement remarquable, qu'encores

que les precepteurs ſeruent de riſee ſur les Theatres, comme ſinges de la tyrannie; & qu'auec le temps on ait negligé de les choiſir, la vieille plainte qui a eſté faicte aux bons ſiecles paſſez reſte touſiours, qu'on prend vn grand ſoing à faire de bonnes Loix dans les Royaumes: mais qu'on ne donne aucun ordre à bien faire inſtruire la ieuneſſe. * Et ceſte plus importante portion de l'ancienne diſcipline, a eſté comme r'appellee de ſon banniſſement, & receuë dans le College des Ieſuites; deſquels quand ie conſidere l'induſtrie & la capacité, tant à bien enſeigner qu'à apprendre les bonnes mœurs, ce dire d'Ageſilaus à Pharnabaze me vient en la penſee. *Puis que vous eſtes tel, ie ſouhaiterois que vous fuſſiez des noſtres.* Voyla en ſomme tout ce qu'on peut reprocher aux gens doctes, à cauſe de leur fortune & de leur condition.

* Remarquez ce lieu.

Pource qui concerne les mœurs, cela regarde pluſtoſt les perſonnes que les ſciences. Il s'en r'encontre de meſchants & de bons comme en toutes les autres conditions & profeſſions. Et ce qu'on dict eſt tres-veritable que: *Quel eſt l'eſtude, telles ſont les mœurs*: & que la Science, ſi elle n'eſt receuë dans des eſprits perdus de deſbauche, corrige le mauuais naturel & le change en mieux.

Mais quand ie conſidere cecy meurement, ie ne vois pas que les Sciences puiſſent encourir aucun blaſme, par les mœurs des ſçauans hommes, entant que tels, ſi d'auenture on ne leur veut imputer à crime le meſme, dont l'on a autrefois blaſmé De-

mosthene, Ciceron, le second Caton, Seneque & plusieurs autres; de ce que lisans que les actions & les maximes qui regardoient les mœurs des Siecles passez, estoient meilleures que celles de leur temps, ils se sont efforcez auec trop d'ardeur de regler ceste corruption au niueau de ces anciens preceptes d'honnesteté; & d'impoſer dans vn temps de dissolution, les mesmes loix qui estoient en vigueur, sous la seuerité de l'ancienne discipline: Toutesfois ils peuuent estre amplement satisfaits sur ce sujet, dans les endroits où l'on en traicte particulieremẽt: Car Solon estant interrogé, s'il auoit donné de bonnes Loix à ses Citoyens: *Les meilleures,* (respõdit-il) *de celles qu'ils ont voulu receuoir.* Et Platon voyant que les Atheniens estoient tellement desreglez, qu'ils ne le pouuoient souffrir, ne voulut prendre aucune charge dans la Republique, disant: *qu'il falloit traitter auec ceux de son pays comme l'on fait auec ses pere & mere, à sçauoir qu'il les faloit persuader, non pas les forcer; & les gaigner par prieres, & non pas les auoir par conteſtations.* C'est le mesme sentiment de ce Conseiller de Cesar en ces mots: *Ne remettant pas les choses à leurs premiers reglemens, qui sont mesprisez à cause de la corruption des mœurs.* Ciceron reprend en Caton vne mesme faute, escriuant à son amy Atticus. *Caton prend fort bien les affaires, mais il nuist par fois à la Republique: car il parle comme s'il viuoit dans celle de Platon, & non pas entre la lie du peuple Romain.* Le mesme Autheur excuse auec vne fort molle interpretation, la dureté des dits & des preceptes des Philosophes. *Ces Precepteurs*

& ces Maiſtres (dit-il) *ſemblent auoir porté plus auant que la Nature ne le deſire, les obligations des deuoirs, en ſorte que quand nous aurions fait le plus que nous aurions peu, neantmoins pour voſtre regard nous n'aurions fait que ce qu'il faut.* Bien qu'il peuſt dire de ſoy-meſmes : *Ie ne fais pas ce que ie conſeille aux autres:* parce qu'il a choppé auſſi bien qu'eux, mais non pas ſi lourdement.

Voicy vne autre choſe qu'on peut parauẽture objecter auec raiſon aux gens Sçauants : Qu'ils cõſiderent plus l'honneur & le profit de leur patrie & de ceux de qui ils dependent, que leur propre intereſt & leur propre fortune. C'eſt ainſi qu'en parloit Demoſthene à ceux qui habitoient Athenes auſſi bien que luy. *S'il vous plaiſt de conſiderer quels ſont mes conſeils, vous trouuerez que ie les donne, non pour deuenir grand parmy vous, ny pour vous rendre meſpriſables parmy les Grecs : mais ils ſont tels que bien ſouuent ils me mettent en danger en les vous expoſant : & ils vous rapportent touſiours de l'vtilité, quand vous les ſuiuez.* Ainſi Seneque apres auoir conſacré à la gloire eternelle des Sçauants Precepteurs, les cinq premieres annees de Neron, ne ceſſa jamais au peril de ſa vie (qu'il y laiſſa en fin) d'admoneſter librement & franchement ſon Prince deſia perdu en toute ſorte de vices. En effect on ne ſçauroit faire autrement ; car la Science fait que l'homme cognoiſt ſa fragilité, l'inſtabilité de la Fortune, la dignité de l'Ame, & à faire dignement ſon deuoir; Et ceux qui ſçauẽt cela ne peuuent croire qu'il faille conſtituer leur ſouuerain bien en vne Fortune quelque grande qu'elle puiſſe

eſtre. C'eſt pourquoy ils viuent comme s'ils eſtoient obligez de rendre compte à Dieu & à ceux qui ſont leurs Seigneurs apres Dieu, ſoit à leurs Roys ou aux Eſtats dans leſquels ils viuent, auſquels ils ſemblent dire : *Voilà ce que i'ay profité pour vous*, & non pas : *Voilà ce que i'ay gaigné pour moy*. Mais les Politiques, qui ne ſont pas nourris dans l'eſtude, qui apprend quel eſt le deuoir d'vn chacun ; & qui ne s'attachent pas à la conſideration du bien public ; rapportent tout à eux-meſmes comme s'ils eſtoient le centre du monde, & comme ſi c'eſtoit à eux & à leurs Fortunes que toutes les lignes deuſſent aboutir : Mais au reſte, ils ne prennent aucun ſoin des affaires de l'Eſtat, bien qu'ils le voyent eſtre en danger de ſe perdre, pourueu qu'ils ſe garantiſſent dans vn eſquif auec leurs biens, ils ne demandent autre choſe. Là où ceux qui ſçauent par Science, comment il ſe faut bien comporter dans le monde, & qui ont leur propre honneur en recommendation, ne peuuent eſtre eſbranlez par quoy que ce ſoit, ils demeurent touſiours les meſmes, quelque peril qu'il y ait. Que ſi par fois ils guarantiſſent leur vie parmy les ſeditions & parmy les reuolutions des Eſtats, il faut croire qu'on a pluſtoſt reſpecté leur vertu, que leurs ennemis meſmes reuerent, qu'ils ne ſe ſont ſauuez par ruſes & par fineſſes. Au reſte, il n'eſt pas beſoin d'vne plus longue defenſe pour ſouſtenir quelle eſt la conſtante fidelité & la vraye ſoumiſſion de ceux qui ont eſtudié ; & quoy que par fois la mauuaiſe fortune empeſche qu'elles ne paroiſſent,

& qu'elles ſoient condamnées par les pernicieuſes maximes des Politiques; elles ne laiſſent pourtant d'eſtre hautement loüées & publiées par tout.

Voicy vne autre imperfection qu'on remarque aux gens ſçauans, & que l'on peut pluſtoſt excuſer en eux que la nier. C'eſt qu'ils ne vont pas librement, & ne ſont pas bien auec ceux à qui ils ont à faire; & auec qui ils viuent; & ce defaut vient de deux cauſes. La premiere eſt, qu'ils ont vn grand courage qui ne leur permet de faire la cour à qui que ce ſoit; veu que c'eſt à l'amoureux, & non pas au ſage à dire. *Nous ſommes vn aſſez grand theatre l'vn à l'autre.* Ie ne nieray pas pourtant que celuy qui n'a point vn eſprit ſoupple; & qui ne ſçait clorre & ouurir l'œil de ſon ame quand il veut, eſt priué d'vne faculté fort neceſſaire pour entreprendre de grandes choſes. La ſeconde cauſe vient de leur probité de mœurs, & de leur ſimplicité; ce qui remarque en eux pluſtoſt vn choix fait auec iugement qu'aucun defaut: Car les vrayes & les recogneuës bornes de la ciuilité, ne võt pas plus auant que de cognoiſtre le naturel de quelqu'vn, afin de viure auecques luy ſans l'offenſer; que de luy donner du conſeil s'il en a beſoin, ſans pourtant nous preiudicier en rien. Mais taſcher d'auoir ſes bonnes graces afin d'en cheuir, & d'en faire tout ce que l'on voudra, c'eſt à faire à vn homme caut & double, ce qui eſt fort vicieux en amitié, & qui n'oblige pas les Princes. Et ceſte couſtume d'Orient, qui defend de jetter la veuë ſur les Roys, eſt à la verité barbare, mais elle emporte vne grande ſignification.

Car il n'eſt pas permis aux ſubjets de penetrer curieuſement dans les cœurs des Roys, que l'Eſcriture nomme impenetrables.

Il reſte à reprocher aux ſçauans hommes vne ſeule choſe, dont ils ont eſté ſouuent blaſmez, auec laquelle ie finiray ceſte partie de mon diſcours. C'eſt à ſçauoir que l'on remarque en tout plein de petites choſes exterieures, qu'ils ne ſçauent pas garder la bien-ſeance; comme en la mine, au geſte, au marcher, & en la conuerſation ordinaire; d'où vient que les ignorans veulent coniecturer de ces menus defauts, quels ils ſont dans les affaires d'importance; en quoy ils ſe trompẽt fort ſouuent. Et qu'ils ſçachent que Themiſtocle a reſpondu en leur faueur, alors qu'eſtant prié auec inſtance de ioüer du Luth, il repartit à vray dire vn peu bien auãtageuſement pour luy, mais au reſte fort bien ſuiuant noſtre propos. *Qu'il ne ſçauoit pas toucher le luth: mais qu'il entendoit bien comment il faloit faire vne grande ville d'vn petit village.* Et pour en parler auec verité, il y a pluſieurs grands perſonnages capables de gouuerner vn Royaume, qui ſont fort impertinens dans les compagnies, & qui n'ont pas d'entregent. Mais il faut renuoyer à Platon ceux qui mettent ces choſes en auant; à l'endroit de ſes Oeuures, où il loüe Socrate ſon Precepteur, qu'il cõpare aux boëtes des Apoticaires ſur leſquelles on peignoit des Singes, des Hibous, & des Satyres: mais au reſte qui contenoient au dedãs pluſieurs precieuſes liqueurs, & de fort ſouuerains medicaments: recognoiſſant par ceſte ſimilitude qu'il auoit

quelques

quelques defauts, & meſmes quelques imperfectiõs ſelon la croyance & l'eſtime du peuple, bien qu'il eut ſon ame enrichie de toute ſorte de cognoiſſances & de vertus; mais que ce ſoit aſſez parlé des mœurs des ſçauans hommes.

Au reſte i'aduertis le Lecteur, que ie n'entreprends pas la cauſe & defenſe, de ceux qui ont fait profeſſion des bõnes Lettres auec trop de baſſeſſe & d'infamie, en ſorte qu'eux & les Sciences meſmes en ont encouru du deshonneur; tels qu'eſtoient entre les Romains, ſur la fin de l'Empire, certains Philoſophes qui entroient dans les bonnes maiſons pour s'y mettre à table ; leſquels l'on peut à propos nommer des *Eſcornifleurs à longue barbe*. L'vn deſquels eſt fort gentiment deſcrit par Lucian, quand il dit, qu'eſtant en carroſſe auec vne grãde Dame, elle luy commanda de prendre ſur luy ſon petit chien qu'elle auoit eu de Malte; ce qu'ayant fait auec plus de ſoumiſſion que de bien-ſeance : vn petit Page ſe mocquant de luy, dit. *Ie crains que noſtre Philoſophe de Stoïque qu'il eſt, ne deuienne* * *Cynique*. Mais rien n'a tant diminué l'authorité des Sciences, qu'a fait vne trop baſſe & trop infame flatterie; dans laquelle ſe ſont laiſſez aller pluſieurs perſonnages qui auoient eſtudié, diſans dans leurs vers, que celle qui eſtoit veritablement vne Hecube, eſtoit vne Helene : & nommans Fauſtine vne Lucrece, comme le remarque du Bartas. Sans que i'appreuue, la couſtume receuë de dedier ſes Oeuures à ceux que l'on courtiſe : veu que les Liures, dignes de porter le nom de Liures, doiuẽt eſtre

* La gẽtilleſſe du mot cõſiſte en ce que l'on nõmoit vne certaine ſorte de Philoſophes, Cyniques; parce qu'ils eſtoient mordans comme des chiens, Diogene en eſtoit le chef.

seulement mis sous la sauue-garde & sous la protection de la Verité & de la Raison. Les Anciens faisoient bien mieux à mon gré, qui les presentoient à leurs amis, ou à leurs esgaux, ou y faisoiẽt seruir leur nom de titre. Que si par fois ils les consacroient aux Roys, ou aux Grands du siecle, cela se faisoit auec ceste consideration; à sçauoir quand ce dont le Liure traictoit, estoit conforme à leur humeur : mais ces choses doiuent plustost estre reprises que defenduës. Non que ie blasme les doctes hommes de s'addresser par fois à ceux qui sont en faueur, & qui possedent de grands biens. Car Diogene interrogé par mocquerie; *Pourquoy c'estoit que les Philosophes faisoient la cour aux riches? & pourquoy les riches ne la faisoient pas aux Philosophes?* repartit fort vertement. *Cela arriue, parce que les Philosophes cognoissent dequoy ils ont besoin, ce que ne font pas les riches.* A cecy ne se rapporte pas mal ce qu'Aristippe fit pour obtenir de Denys ce qu'il luy demãdoit. Car ayãt veu qu'il ne l'escoutoit pas, il se jetta à ses pieds, comme s'il l'eut voulu adorer; & pour lors ayant presté l'oreille, il luy accorda sa demande. Quelque temps apres vn certain qui honoroit grandement la Philosophie, l'ayant repris de ce qu'il auoit fait tort à sa profession, de s'estre jetté aux pieds du Tyran, il luy respondit : *Que ce n'estoit pas sa faute, mais celle de Denys qui auoit ses oreilles aux pieds.* Et celuy-là fut tenu pour bien aduisé, & non pour poltron, qui en vne dispute qu'il eut auec l'Empereur Adrian, le luy quitta, en disant. *Qu'il estoit iuste de ceder à celuy qui commandoit à trente legions.* C'est pour-

quoy il ne faut pas blasmer les doctes hommes, qui selon l'ocurrence des temps, sçauent rabattre quelque chose de leur grauité ordinaire, soit qu'ils y soiét contraincts, soit que l'occasion le desire. Et bien que d'abord cela paroisse bas & abjet, si est-ce que si l'on y prend garde de prés, on iugera que c'est seruir au temps, & non à la personne.

Ie passe maintenant aux fautes que les sçauans hommes commettent, & aux legers amusemens ausquels ils employent leurs estudes, ce qui est mon principal subjet. En quoy ie ne pretends pas iustifier ces erreurs: mais i'espere par mon exacte recherche, & par ma censure, faire voir ce qu'il reste d'entier & de bon, & le preseruer de calomnie. Car c'est la coustume (principalement des enuieux) de taxer ce qui n'a aucun vice, & qui est demeuré en son entier; & ce à cause de ce qui est dans la deprauation; comme les Payens faisoient en la primitiue Eglise, lors qu'ils accusoient les Chrestiens des crimes dont les Heretiques sont coulpables. Sans que pourtant i'entreprenne d'examiner exactement ces fautes, n'y que ie recherche pourquoy on ne s'aduance pas dans la cognoissance des Lettres; ce sont choses secrettes & incogneuës au vulgaire, ie parleray seulement des choses communes & cogneuës d'vn chacun, ou peu s'en faut.

Doncques ie remarque principalement trois choses vaines & inutiles dans l'estude, qui ont donné subjet à la calomnie. Car nous croyõs que cela est vain, qui est faux ou friuole, où il n'y a point de verité, &

qui n'eſt pas conforme à l'vſage. Nous nommons ſemblablement vains & legers ceux qui croyent legeremẽt les choſes fauſſes : ou qui ſont curieux d'apprendre les choſes de peu d'importance. Or la curioſité ſe remarque, ou és choſes, ou aux paroles: c'eſt à ſçauoir quand on employe ſon temps à des badineries ; ou quand on prend trop de peine à choiſir des mots. C'eſt pourquoy il n'eſt pas moins conforme à l'experience certaine qu'à la droite raiſon, de propoſer trois intemperaments dans les Sciences. Le premier conſiſte en la doctrine phantaſtique. Le ſecond, en celle qui diſpute touſiours. Et le troiſieſme en celle qui eſt fardée & delicate : ou ſi vous aymez mieux ; Ce ſont de vaines imaginations, de vaines contentions, ou de vaines affectations.

Ie commenceray par le dernier, qui ſe remarque en vne abondance de paroles. Et ie diray qu'encore qu'autre-fois il ait eſté priſé, il a principalement paru du temps de Luther ; & c'eſt ce qui a donné la vogue aux Predicateurs, qui montoient alors en Chaire pour flater & pour attirer le peuple, & ce auec vn diſcours vulgaire & facile. Adiouſtez qu'en ce meſme ſiecle l'on haïſſoit & l'on meſpriſoit le ſtyle des Scolaſtiques, qui ſe ſeruoient d'vn genre d'eſcrire tout different: & faiſoient des mots nouueaux & rudes, ſans ſe ſoucier des ornements de l'Oraiſon ny de l'Eloquence ; pourueu qu'ils exprimaſſent leurs penſées en peu de mots, & ſans circonlocution. D'où il arriua que peu apres on faiſoit plus de compte des mots que de ce qu'ils exprimoient, pluſieurs affe-

Maugard en ſa traduction, adiouſte en cet endroit pluſieurs choſes qui ne ſe trouuent dans le Latin, qui a ſans doute eſté corrigé par l'Autheur.

ctans dauantage de faire vne bonne phraſe, vne periode bien arrondie & bien cadancée; & d'employer les figures de Rhetorique, que de dire quelque choſe de bon, de bien arraiſonné, de fort ingenieux, ou qui parut partir d'vn bon iugement. Ce fut alors que Oſorius Eueſque de Portugal eſcriuit d'vn ſtyle copieux & deſtaché. Alors meſmes Sturmius trauailla amplement & auec labeur ſur l'Orateur Ciceron, & ſur le Rhetoricien Hermogene. En ce meſmé temps Carrus & Aſcamus parmy nous, eſleuans aux cieux Ciceron & Demoſthene en leurs harangues & en leurs eſcrits, inuiterent les ieunes hommes à ſuiure ce poly & fleury genre d'eſcrire. Et ce fut pour lors qu'Eraſme priſt occaſion d'introduire cet Echo qu'il fit pour rire. *I'ay employé dix ans à lire* * *Ciceron*, auquel l'Echo reſpondit *One* * c'eſt à dire, *O Aſne*. Et la doctrine des Scolaſtiques, cõmença d'eſtre tout à fait meſpriſée comme rude & barbare. Et pour le dire en vn mot on s'eſtudioit plus en ce temps-là à l'affluence * *des paroles* qu'au merite *des choſes*.

Doncques le premier intemperament des Sciences, eſt quand on s'eſtudie plus à bien parler qu'à traicter quelque choſe de bon. Et bien, que i'en aye rapporté des exemples modernes, toutesfois ces impertinances ont quelques fois plus, quelque fois moins pleu par le paſſé: & il en ſera de meſmes à l'aduenir.

Et il ne ſe peut faire autrement; que le vulgaire groſſier, n'eſtime ou ne meſpriſe la doctrine, quand il void des liures fleuris & diuerſifiez, comme le

* Pour retenir la grace de l'Echo, il faut garder l'ablatif Latin *Cicerone*.

* I'ay adiouſté, *c'eſt à dire*, pour rendre le paſſage plus intelligible.

* I'ay adiouſté *des paroles* pour vne plus grande facilité.

* I'ay adiouſté *des choſes*, pour rendre le ſens plus clair.

commencement d'vne Patente, qui eſt tiré à diuers traits de plume, encores que ce ne ſoit que la premiere lettre. Quant à moy, il me ſemble que l'extrauagance de Pygmaleon, eſt la vraye repreſentation, & comme l'embleme de ceſte vanité. Car que ſont autre choſe les mots, que l'image de ce qui eſt? en ſorte que ſi la raiſon ne les anime vigoureuſement; les aymer, c'eſt la meſme choſe que de mourir d'amour pour vne ſtatuë.

Et ie ne ſuis pas d'auis que l'on condamne inconſiderement, celuy qui oſte les eſpines qui ſont en la Philoſophie, & qui illumine ſes tenebres. L'on en voit de remarquables exemples en Xenophon, en Ciceron, en Seneque, en Plutarque, & meſmes dans Platon; & outre cela l'on en retire de l'vtilité. Et bien que cela empeſche en quelque façon l'exacte cognoiſſance de la verité, & eſmouſſe la pointe de l'eſtude de la Philoſophie, parce que l'eſprit s'y arreſte; & l'ardente ſoif d'vne plus ample recherche, demeure eſteinte; ſi eſt-ce que ſi quelqu'vn s'en ſert à quelque vſage ciuil, comme à haranguer, à conſulter, à perſuader, à argumenter, & à ſemblables choſes, il treuuera en bon eſtat dans ces Autheurs tout ce qu'il y voudra chercher. Neantmoins ſon excez eſt ſi iuſtemẽt meſpriſable, qu'ainſi qu'vn Hercule voyant dãs vn Temple la ſtatuë d'Adonis, qui eſtoit le fauory de Venus, dit en colere. *Tu n'és rien de ſacré*, de meſmes tous les Hercules luiteurs en matiere de Sciences, c'eſt à dire ceux qui auec vn grand & laborieux eſtude ſe mettent en

queſte de la verité, meſpriſent facilement ces delices & ces delicateſſes, parce qu'elles ne contiennent rien de diuin.

» L'autre genre de ſtyle eſt vn peu meilleur, mais » il ne laiſſe pas d'auoir quelque choſe de vain, il » ſucceda à ce premier redondant & copieux: Il con- » ſiſte en pointes, en periodes conciſes, & en vn diſ- » cours plus ramaſſé qu'eſtendu. D'où vient que les » choſes qui ſont traictees en ceſte ſorte, ſemblent » plus gentilles, qu'elles ne le ſont en effect. Seneque » en a touſiours vſé: Tacite & Pline ſecond s'en ſont » ſeruis auec plus de moderation, mais auiourd'huy » il n'eſt pas agreable. Ceux qui ſont mediocrement » doctes l'eſtiment, & par ainſi il fait quelque hon- » neur aux Sciences; mais ceux qui iugent le mieux » & le plus delicatement y prennent du deſgouſt » auec raiſon, en ſorte qu'on le peut mettre au nom- » bre des intemperamens des Sciences; puis qu'il eſt » vne cajolerie, qui tend à attraper ceux qui s'y plai- » ſent. Voyla, quant au premier intemperamment des » Sciences.

Tout ce qui eſt marqué auec double virgule, eſt adiouſté à l'exemplaire Latin: Maugard ne le traduit pas de l'Anglois.

Celuy qui ſuit, ſe treuue dans les choſes meſmes que nous auons mis au milieu, & l'auons nommé *Vne broüillonne ſubtilité*, qui eſt pire que l'autre. Car comme la verité des choſes eſt preferable à l'ornement des mots; auſſi eſt-il plus faſcheux de ne treuuer pas de realité dans les meſmes choſes, que de rencontrer du vent dans les paroles. Sur quoy nous deuons rapporter à noſtre temps la reprimande, qu'a fait autrefois ſainct Paul; car elle ſemble atta-

quer non ſeulement la Theologie, mais toutes les autres Sciences. *Euite la prophane nouueauté des mots, & les oppoſitions du faux nom de Science.* Où il propoſe deux ſignes & deux marques infaillibles, qui monſtrẽt vne ſcience ſuſpecte & fauſſemẽt recherchee; c'eſt à ſçauoir l'vſage nouueau des mots, & la ſeuerité de la doctrine, à qui on s'oppoſe, que l'on debat, & contre laquelle l'on entre en diſpute. Et de meſmes que les vers s'engendrent de pluſieurs choſes qui ſubſiſtent en la vigueur de leur nature, ainſi d'vne vraye & ſolide cognoiſſance des choſes, où ſe laiſſe imprudemment aller à des ſubtiles, vaines, dangereuſes, & (pour ainſi parler) vermoluës queſtions, qui dans la chaleur de la diſpute paroiſſent eſtre ſouſtenables; mais au reſte, elles n'ont aucun fondement & ne ſeruent à rien. Ceſte ſorte de doctrine peu ſolide, & qui ſe deſtruit d'elle-meſme, a eſté principalement en vogue parmy pluſieurs des Scolaſtiques, qui ont eu beaucoup de loiſir, & qui n'ont pas manqué d'eſprit; mais qui d'ailleurs n'ont eu gueres d'acquis; d'autant que leur Science eſtoit bornee dans les eſcrits de fort peu d'Autheurs, & entre autres de ceux d'Ariſtote leur dictateur; de meſmes que leurs corps eſtoient r'enfermez dans les cellules de leurs Monaſteres: ces perſonnes qui ignoroient, pour la plus-part, l'Hiſtoire naturelle & celle du temps, ont fait ſur peu de matiere, mais auec vn extreme labeur, ces grands volumes qu'ils nous ont laiſſé, que nous pouuons nommer, de grandes toilles tiſſues auec

fort

fort peu de fillet, par le continuel mouuement de la nauette, c'eſt à dire de l'eſprit. Et à vray dire, quand l'eſprit de l'homme traicte les choſes materielles, conſiderant leur nature & les œuures de Dieu, il en parle ſelon ſon ſujet, & s'y arreſte; mais quand il ſe refleſchit ſur ſoy, comme l'araignee qui fille ſa toille; c'eſt alors qu'il n'eſt pas limité, à quoy que ce ſoit; & pour lors il fille des toilles de doctrine, qui ſont merueilleuſement fines & bien faites, mais au reſte qui ne peuuent ſeruir de rien.

Ceſte ſubtilité inutile, ou pluſtoſt ceſte curioſité eſt double, & ſe conſidere ou en la matiere meſmes, telle qu'eſt l'inutile contemplation & vaine controuerſe, dont il s'en rencontre bon nombre en Theologie & en Philoſophie; ou en la ſorte & en la methode de traicter quelque ſujet. La methode des Scolaſtiques eſtoit celle-cy. Ils formoient des objections ſur chaque choſe propoſee, & en donnoient des ſolutions, qui pour l'ordinaire n'eſtoient que des diſtinctions; bien que toute la force des Sciences conſiſte, de meſme que la jauelle de roſeaux de cét Ancien, non en chaque roſeau ſeparé, mais en tous liez enſemble. Car dans la ſymmetrie de la Science (en laquelle toutes ſes parties ſe ſouſtiénent les vnes & les autres) ſe rencontre & ſe doit rencontrer le vray moyen de rejetter les objections de ceux qui ne ſont gueres ſçauans. Au rebours, ſi vous prenez à part tous les axiomes, comme des roſeaux de la jauelle, il ſera fort aiſé de les affoiblir & de

les fleſchir, ou de les rompre ſi vous voulez. En ſorte que ce que l'on diſoit autresfois de Seneque: *Qu'il oſtoit le poïds aux choſes par la diminution de ſes mots*, peut à bon droict eſtre prononcé des Scolaſtiques qui *Affoibliſſent entierement les Sciences par leurs foibles queſtions.* Et ne ſeroit-il pas plus à propos pour rendre vne grande ſalle fort claire, d'y mettre vn gros flambeau allumé; ou d'allumer ceux qui ſont au chandelier qui y eſt ſuſpendu, que d'aller de coing en coing y porter la foible lumiere d'vne lanterne? Ceux-là ne procedent pas auec plus de raiſon qui ne taſchét de faire clairement voir la verité par argumens, par authoritez, par comparaiſons & par exemples; mais qui ne s'amuſent à autre choſe qu'à retrancher les petites difficultez, à inuenter des ſubtilitez, & à reſoudre les doubtes; faiſans par ce moyen naiſtre vne queſtion de l'autre; ainſi que l'on remarque en la ſimilitude precedente, que la lanterne eſtant portee en vn certain lieu de la ſalle, les autres ſont deſtituez de lumiere, & reſtent en obſcurité. Si bien que la fable de Scylla repreſente naïfuement bien ce genre de Philoſophie: Car les Poëtes feignent que ce monſtre eſtoit vne tres-belle fille du nombril en haut, mais que le reſte de ſon corps,

Se terminoit en maſtins aboyans.

Vous trouuez de meſmes parmy les Scolaſtiques des choſes en general qui ſont tres-belles, & nullement mal inuentees; mais quand vous venez plus bas aux diſtinctions & aux deciſions qui ont eſté trouuees pour le bien de la vie politique, elles ſe fi-

niſſent en de monſtrueuſes queſtions, dans leſquelles on ne fait que crier & comme aboyer. Doncques ce n'eſt pas merueilles, ſi ce genre de doctrine a eſté meſpriſé par les gens meſmes de peu ; qui ont d'ordinaire accouſtumé de meſpriſer la verité à cauſe des controuerſes qui s'y meuuent ; & de croire que tous ceux-là errent qui ne ſont jamais d'accord entr'eux : Et quand ils remarquent que les Doctes diſputent, juſques à s'entr'eſgorger pour des choſes de neant, ils diſent librement comme Denys de Syracuſe : *Ce ſont des paroles de vieillards qui n'ont rien à faire.* Neantmoins il eſt tres-certain que ſi les Scolaſtiques euſſent joint au grand deſir qu'ils auoient de trouuer la verité, & au continuel exercice de leur eſprit, la diuerſité & la multiplicité de la lecture ; & qu'ils ſe fuſſent attachez à entendre les choſes, ils euſſent eſté de grandes lumieres ; & ils euſſent merueilleuſement auancé les Arts & les Sciences. Mais c'eſt aſſez parlé du ſecond intemperament.

Quant au troiſieſme, qui porte quant & ſoy la fauſſeté & le menſonge, il eſt le plus infame de tous : d'autant qu'il deſtruit la nature & l'ame de la Science, qui n'eſt autre choſe que l'image de la verité ; Car la verité d'eſtre, & la verité de cognoiſtre ſont de meſmes, & ne different non plus que le rayon direct fait du rayon refleſchy. Par conſequent ce vice, ou cette maladie eſt double, ou pluſtoſt redoublée ; à ſçauoir, l'impoſture & la credulité ; cette derniere eſt deçeuë, & la premiere deçoit. Et bien qu'elles reſſemblent eſtre de differen-

te nature, à ſçauoir qu'vne d'elles procede de certaine fineſſe & l'autre de ſimplicité, ſi eſt-ce que ſouuentefois elles ſe rencontrent enſemble: Car comme dit le Vers:

Fuy l'Enqueſteur, car il eſt babillard.

Comme s'il vouloit dire que celuy qui eſt curieux s'amuſe à peu de choſe, & il arriue ſemblablement que celuy qui eſt de facile creance deçoit auſſi ſans ſcrupule: Par exemple, s'il adjouſte facilement foy aux bruits communs, il les amplifie & les augmente auec la meſme facilité qu'il les a creus. Ce que Tacite veut prudemment dire en ces mots: *Ils inuentent & croyent enſemblement.* Tant la volonté de tromper & la facilité de croire ſont proches voiſines.

Cette facilité de croire toutes choſes, & de receuoir toutes nouuelles pour bonnes, de quelque part qu'elles viennent, eſt de deux ſortes ſelon le ſubject qui ſe preſente. Car où l'on croit à quelque relation que l'on a ouy faire, ou à quelque Fait, comme diſent les Iuriſconſultes, ou à vne certaine doctrine enſeignée.

Quant au premier genre, l'on peut remarquer combien cét erreur a raualé l'authorité de certaines Hiſtoires Eccleſiaſtiques; auſquelles elle fait raconter, ſans beaucoup de certitude, les miracles des Martyrs, des Hermites, ou Anachoretes, & des autres ſaincts Perſonnages qui ont eſté faits par leurs Reliques, ſur leurs tombeaux, dans leurs Chappelles & par les Images qui les repreſen-

tent. Nous remarquons le meſme defaut dans l'Hiſtoire Naturelle, où il ſe trouue pluſieurs choſes approuuées & eſcrites auec peu de choix & ſans iugement ; comme l'on voit dans les liures de Pline, de Cardan, d'Albert, & dans les Oeuures de pluſieurs Arabes, qui ſont toutes pleines d'Hiſtoires fabuleuſes & inuentées ; non ſeulement incertaines & nullement approuuées : mais manifeſtement conuaincuës de fauſſeté, au grand deshonneur de la Philoſophie naturelle, pour le regard des perſonnes iudicieuſes, & qui n'ayment pas le menſonge. Et c'eſt en quoy Ariſtote paroiſt ſage & ſans reproche, qui ayant eſcrit vne exacte & curieuſe Hiſtoire des animaux, n'y a que fort peu adjouſté de choſes feintes ; meſmes il a fait vn petit Recueil des Hiſtoires admirables qu'il a jugé dignes d'eſtre racontees, eſtimant auec vne grande prudence, qu'il ne faut pas temerairement confondre les choſes apparemment veritables (qui ſont dans la Philoſophie & dans les Sciences comme certains fondemens d'experience) auec des choſes dont on peut doubter ; ny auſſi ſupprimer les choſes rares & extraordinaires qui paroiſſent incroyables à pluſieurs, & en deſnier la cognoiſſance à la poſterité.

Mais l'autre facilité de creance, que l'on donne non à l'Hiſtoire, ou aux relations ; mais aux Arts & opinions eſt double ; à ſçauoir quand nous croyons par trop ou aux Arts, ou à leurs Autheurs. Il y a principalement trois ſortes d'Arts, qui conſiſtent

plus en phantaſie & en creance, qu'en raiſon & en demonſtrations, l'Aſtrologie, la Magie naturelle & l'Alchymie ; bien qu'elles tendent toutes à quelque choſe de releué : Car l'Aſtrologie fait profeſſion d'apprendre l'influence & la domination qu'ont les choſes ſuperieures ſur les inferieures. La Magie ſe propoſe de retirer la Philoſophie naturelle de la diuerſité des ſpeculations auſquelles on l'employe, pour l'appliquer à la grandeur des operations. Et le deſſein de la Chymie eſt de tirer & de ſeparer les parties heterogenées ou diſſemblables, qui ſont cachees & meſlangees dans les corps naturels, purifier ces corps ; les mettre en liberté ; & leur donner la maturité qui eſt neceſſaire à leur perfection. Mais les voyes & les raiſons, par leſquelles on croit qu'il faut venir à bout de ces Sciences, tant en la Theorie, qu'en la Pratique ſont pleines d'erreurs & de badineries ; outre ce, on ne les enſeigne pas franchement d'ordinaire ; mais on y vſe d'artifices & d'obſcurité. Mais l'on eſt obligé de comparer la Chymie au laboureur d'Eſope, qui eſtant ſur le poinct de mourir diſt à ſes enfans, *Qu'il auoit enfouy dans ſa vigne vne grande quantité d'or : mais qu'il ne ſe ſouuenoit pas en quel endroit c'eſtoit.* Eux ayant tourné auec des hoyaux toute la terre de cét heritage, n'y trouuerent point cét or ; mais au temps des vendanges ils y firent vne treſbonne recolte, qui procedoit de ce qu'ils auoient bien foſſoyé tout à l'entour des ſouches de la vigne : [*Il en eſt de meſme des Chymiſtes qui*

Ce qui eſt dans ces cro-

ont trauaillé, & qui ont taſché] de faire de l'or : car ils ſont cauſe qu'on a rencontré vne infinité de belles inuentions & de rares experiences, qui ont ſeruy tant pour deſcouurir ce que l'on ne voyoit point de la nature, que pour trouuer pluſieurs choſes grandement vtiles à la vie de l'homme.

chets, eſt à dire dans l'Exemplaire Latin imprimé à Paris, que i'ay ſuppleé par celuy de Londres.

Mais cette facile creance que l'on adjouſte aux Autheurs des Sciences, à qui l'on donne vne authorité abſoluë, comme s'ils eſtoient des Dictateurs; & non vn ſimple pouuoir de dire leur aduis, comme s'ils eſtoient des Conſeillers, a porté vn grand dommage aux Sciences; & a eſté la principale cauſe qu'on les a calomniees & meſpriſees, en ſorte que l'on n'a daigné d'y trauailler pour les augmenter; & pour les rendre dauantage cogneües. D'où il eſt arriué que ceux qui ont inuenté les Arts mechaniques, n'ont pas fait grand choſe : mais le temps a ſuppleé & parfait ce qui eſtoit à dire en cette inuention. Comme au contraire, ceux qui ont donné les Sciences ont eu de tres-grandes cognoiſſances qui ſe ſont perduës par ſucceſſion de tẽps. Par exẽple l'Artillerie, la Nauigation & l'Imprimerie ont eſté au cõmencemẽt des Arts defectueux & groſſiers; en ſorte que ceux qui entreprenoiẽt d'y trauailler s'y trouuoiẽt bien empeſchez: mais depuis on les a tellement perfectionnez, qu'ils ſe practiquent maintenant auec grand' facilité. Tout au rebours de la Philoſophie & de la doctrine d'Ariſtote, de Platon, de Democrite, d'Hypocrate, d'Euclide & d'Archimede, qui ont eu grand' vogue tant que ces grands hommes ont veſcu : mais ſe ſont

abatardies par apres, & ont perdu leur plus grand luſtre; Voicy la raiſon de cette difference. C'eſt que pluſieurs perſonnes ont employé leur induſtrie pour acheuer les Mechaniques, au lieu qu'és Arts liberaux & aux Sciences, pluſieurs ont captiué leurs eſprits ſous la doctrine particuliere d'vn ſeul; qu'ils ont pluſtoſt diffamé qu'ils n'ont rendu recommendable: Car de meſmes que l'eau ne montera jamais plus haut que ſa ſource: ainſi la doctrine tiree d'Ariſtote ne ſurmontera pas la doctrine du meſme Ariſtote. C'eſt pourquoy encores que j'appreuue cette maxime: *Qu'il faut que celuy qui apprend croye*, ſi faut-il tenir cette autre: *Qu'il faut que celuy qui eſt deſia ſçauant ſe ſerue de ſon iugement*: Veu que les diſciples ne ſont obligez d'adjouſter foy à ce que leur diſent leurs Maiſtres, qu'auſſi long temps qu'ils ſont ſous leur puiſſance, ſans qu'il leur ſoit permis de l'examiner alors: mais ſont-ils pleinement inſtruicts, ils ont la liberté d'en iuger; puis qu'ils ne ſont pas engagez à vn perpetuel eſclauage. C'eſt pourquoy pour acheuer cette partie de mon diſcours, ie diray ſeulement ce mot: Qu'il faut en ſorte honorer les graues Autheurs, que l'on reſerue portant l'honneur qui eſt deu au Temps, qui eſt l'Autheur des Autheurs, & qui met en euidence la Verité.

Mais outre les trois intemperaments, ou maladies des Sciences que nous venons de deſcouurir, il s'en trouue d'autres qui ſont pluſtoſt des humeurs peccantes que des maux formez. Or pour ce qu'ils ne ſont pas tellement cachez qu'ils ne ſoient veus & repris

repris de pluſieurs perſonnes, j'en diray quelque choſe.

Le premier paroiſt dans l'eſtude par trop affectionné de ces deux extremitez, de l'Antiquité & de la Nouueauté: En quoy ces deux filles du Temps n'imitent que trop bien la gloutonnie de leur pere, qui deuore ſes propres enfans; car elles s'entremangent: en ce que l'Antiquité ne peut ſouffrir les choſes nouuelles: De meſme que la Nouueauté ne ſe contente pas d'inuenter les choſes qui n'ont plus eſté; mais veut exterminer tout ce qui eſt ancien. Mais il ſe faut regler en cecy par l'aduis du Prophete, qui dit, *Arreſtez-vous ſur les voyes anciennes, & conſiderez quel eſt le bon, & le droict chemin, & marchez-y.* L'Antiquité merite bien ce reſpect qu'on s'y arreſte vn peu; & que l'on deſcouure de là quel eſt le bon ſentier qu'il faut tenir: mais apres l'auoir veu, il ne faut plus y demeurer, il faut en partir gayement; & pour dire vray, l'Antiquité du ſiecle eſt la ieuneſſe du monde: car nous ſommes dans vn vieux temps; parce que le monde eſt deſia caſſé de vieilleſſe, & non à cauſe de la ſupputation que nous faiſons en retrogradant, quād nous cōmençons par noſtre ſiecle.

L'autre defaut, qui vient de cette premiere humeur peccante, eſt vn certain ſoupçon & deffiance, que nous auons que l'on ne peut plus inuēter, ce dequoy le monde s'eſt ſi long temps paſſé. Comme ſi l'objection que Lucian fait à Iupiter & aux autres Dieux des Payens pouuoit eſtre faite au Temps, quand cet Autheur *S'eſtonne de ce que ces Dieux ont*

autrefois, & non de son temps, engendré tant d'enfans: & quand poursuiuant sa raillerie il demande: *S'ils auoient soixante & dix ans, ou s'ils en estoient empeschez par la Loy Pappie qui defendoit aux vieillards de se marier?* Il semble de mesmes que les hommes craignent que le Temps ne soit trop aagé, & qu'il ne puisse plus engendrer. Mais c'est de là qu'il faut remarquer leur legereté & leur inconstance; d'autant qu'ils s'estonnent d'ordinaire comment vne chose commencee se pourra acheuer; & comment, apres qu'elle est acheuee, elle n'a pas plustost esté faite. Ainsi l'entreprise que faisoit Alexandre d'aller conquerir l'Asie, fut tenuë au commencement pour grande & fort difficile; mais par apres Liue la louë si hautement qu'il dit de ce grãd Monarque: *Il n'a rien ozé que bien mespriser les choses vaines.* Le mesme arriua à la nauigation que Colomb fit en Occident. Mais cela eschet encores plus souuẽt dans les choses qui partent d'esprit, comme il se voit en plusieurs propositions d'Euclide, lesquelles auant leurs demonstrations paroissent esmerueillables & incroyables; mais apres qu'on les a clairement faites voir, l'esprit s'en saisit par maniere de Retraict, ainsi que disent les Iurisconsultes, comme luy estant auparauant cogneues & familieres.

L'autre defaut, semblable à celuy que nous venons de descrire, se trouue en ceux qui croyẽt que la meilleure de toutes les sectes & de toutes les heresies qui ont esté contestees & debatuës, a tousiours subsisté à l'exclusiõ des autres. C'est pourquoy, leur croyan-

ce eſt que ſi quelqu'vn venoit encores de nouueau à les reuoir & à les examiner, qu'il retomberoit dãs les opinions qui auroient eſté auparauant rejettees & miſes en oubly : comme ſi le menu peuple ou les gẽs du temps, pour contenter la populace, n'auoient pas ſouuent approuué ce qui eſt plus commun, & de legere importance que ce qui eſt ſolide & ferme. Car le Temps eſt ſemblable au fleuue, qui nous renuoye à bord les choſes legeres & pleines de vent, & met à fonds ce qui eſt maſſif & peſant.

Le defaut qui ſuit eſt different des autres, & conſiſte en ce que l'on reduit trop toſt & opiniaſtrement les Sciences aux Arts & aux Methodes ; & lors que cela arriue, la Science ne profite ſouuentesfois que fort peu ou rien du tout. Car de meſmes que quand les membres & les delineaments des jeunes hommes ont pris leur juſte croiſſance, & ſont bien formez, à peine croiſſent-ils dauantage. Ainſi la Science tant qu'elle eſt eſpanduë en Aphoriſmes & en obſeruations, elle peut croiſtre & s'agrandir ; mais quand on la reſtraint dãs des Methodes, on la peut parauẽture polir & embellir, & meſmes la dreſſer à l'vſage des hõmes ; mais elle ne peut prendre aucun acroiſſement.

L'autre erreur qui viẽt apres, & que je remarque en dernier lieu, ſe trouue en ce qu'alors qu'on a la cognoiſſance de chaque Art & Sciẽce en ſon ordre, on ne tient plus compte de cognoiſtre vniuerſellement les choſes, ny la Philoſophie premiere : ce qui nuit grandement au progrez des Sciences. Car comme on ſe met en ſentinelle ſur les tours & ſur les lieux

eminents : ainſi eſt-il impoſſible de deſcouurir les parties eſloignees & interieures de quelque ſcience, ſi l'on s'y arreſte comme en vn lieu plein & vny, & ſi on ne monte à quelque autre qui ſoit plus releuée pour voir de plus loin.

Vn autre defaut procede du grand reſpect & comme de l'adoration que l'on rend à l'eſprit humain ; d'où vient que les hommes ſe ſont tirez de la contemplation de la nature, & de l'obſeruation de l'experience, pour ſe porter à leurs propres penſees & aux inuentions de leur eſprit, allans haut & bas. Au reſte, Heraclite a fort à propos attaqué ces gallants hommes pleins de leurs propres opinions, & s'il faut ainſi parler, ces intellectualiſtes, que l'on tiét pour des ſublimes & diuins Philoſophes. *Les hommes*, dit-il, *cherchent la Verité dans leurs Microcoſmes*, * *& non dans le grand Monde.* Ils ne daignent le conſiderer, d'autant qu'ils le tiennent cõme l'alphabet de la nature, & cõme le premier apprentiſſage dans les Oeuures de Dieu. Que s'ils n'en vſoient pas de la ſorte, peut-eſtre monteroient-ils inſenſiblement & comme par degrez à la cognoiſſance du liure des creatures, apres auoir paſſé par les Lettres Simples * & par les Syllabes*. Mais ces perſonnes ſemblent forcer & inuoquer leurs eſprits par vne continuelle agitation ; afin qu'ils leur reuelent ce qui doit arriuer ; & afin qu'ils leur rendent des Oracles par leſquels ils ſont trompez à bon droict ; mais auec vne douce tromperie.

* C'eſt à dire en eux qui ſont le petit monde.

* C'eſt à dire par le ſimple eſtre.
* C'eſt à dire par les Vegetaux.

Voicy vne autre imperfection ſemblable au de-

faut remarqué cy-dessus; C'est que les hommes rempliſſent & infectent les doctrines dont ils ſont les autheurs, de certaines opinions & reſolutions particulieres, dont ils font grand' eſtime, ou de certains arts, auſquels ils ſont particulierement adonnez, gaſtans toutes choſes auec ce qui les contente, & les fardant d'vn fard qui eſt grandement trompeur. Ainſi Platon a meſlé la Theologie auec ſa Philoſophie. Ariſtote a joint la Logique à la ſienne; Et la ſeconde eſcole de Platon, à ſçauoir Proclus & les autres, ont adjouſté les Mathematiques. Et telles gens ſouloient cherir ces Sciences, ou Arts qui leur eſtoient particuliers, comme leurs enfans aiſnez. Mais les Chymiſtes ont forgé de quelques petites experiences vne nouuelle Philoſophie dans les feux de leurs fourneaux. Et Gilbert mon compatriote en a inuenté vne autre ſur la vertu de l'aymant. Ainſi Ciceron, au lieu où il raconte les diuerſes opinions de ceux qui parloient de la nature de l'Ame, rapportant celle d'vn Muſicien qui vouloit qu'elle fuſt vne harmonie, dit de bonne grace : *Ceſtuy-cy ne s'eſt pas eſloigné de ſon Art.* Mais Ariſtote parle fort bien & fort prudemment de cette eſpece d'imperfection en ces termes : *Ceux qui ne traitent que de peu de matiere s'en demeslent aiſement.*

Il y a encores vne autre erreur; à ſçauoir, vne impatience d'eſtre en doute, & vne trop grande haſte à iuger d'vne choſe aueuglettes ſans auoir deuëment ſuſpendu ſon iugement: Car il ſe trouue dans la contemplation, auſſi bien que dans l'action, ce chemin fourchu, duquel les Anciens ont ſi ſouuent parlé,

dont l'vn estoit plein & facile à tenir à son commencement, mais à sa fin on n'y cognoissoit pas de route: Et l'autre tout au contraire estoit fort scabreux & rude à son entree; mais à mesure qu'on s'y auançoit on le trouuoit beau & vny. Il en est de mesme dans les Speculations, si quelqu'vn commence à y entrer par les choses qui sont certaines, il finira par les douteuses; mais si d'abord il rencontre des difficultez, pourueu qu'il ait patience, en fin il s'en resoudra.

Vn semblable defaut se trouue en la sorte d'apprendre les Sciences; c'est à dire par abregé, il est pour l'ordinaire imperieux & fait le Maistre, tãt s'en faut qu'il soit franc & libre; & il est tel qu'il doit plustost estre creu qu'examiné. Non que ie nie que l'on ne doiue retenir cette sorte d'escrire, aux Abregez & Liures Sommaires que l'on a d'ordinaire à la main: mais il ne la faut pas obseruer, quand l'on descrit amplemẽt les Sciences; il faut euiter l'vne & l'autre des extremitez: tãt celle en laquelle se trouuoit l'Epicurien Velleius, qui ne craignoit rien tant, que d'estre veu douter de quelque chose, que celle à laquelle panchoit Socrate & l'Academie qui laissoit toutes choses en doute: Il faut plustost aller franchement & traiter les choses ou plus amplement, ou moins amplement, selon qu'elles auront esté, ou plus, ou moins approuuees par la droicte raison.

Il y a d'autres erreurs, qui se mõstrent dans les desseins que font les hommes, & ausquels tendent tous leurs efforts & tous leurs trauaux. Car les Autheurs les plus graues & les plus diligens, qui ont inuenté les

Sciences doiuent principalement taſcher d'adjouſter quelque choſe d'excellent à la doctrine dont ils font profeſſion. Au contraire ceux-cy ſe contentent de s'arreſter à des choſes bien moindres, comme d'eſtre ſubtils Interpretes, ou diſputer vigoureuſement, ou d'abreger methodiquemẽt quelque matiere: & par ce moyen les reuenus & les rentes des Sciences viennẽt à s'augmẽter, & nõ pas leur patrimoine & leur heritage.

Mais le plus grand defaut de tous, ſe remarque en ce que l'on ne tourne pas les Sciences au droit vſage, & à la vraye fin, pour laquelle elles ont eſté trouuees. Car aucuns deſirent de ſçauoir pour contenter leur curioſité naturelle, & qui ne ſe ſatisfait iamais; d'autres pour plaiſir & pour en tirer du contentement; d'autres pour en acquerir de la gloire; d'autres pour paroiſtre les premiers dans les diſputes; & pluſieurs pour en tirer du profit & pour en gaigner leur vie: mais il y en a fort peu qui s'en ſeruẽt afin d'employer, pour le biẽ des hõmes, leur Raiſon, qui eſt vn preſent que Dieu leur a fait. Cõme ſi l'on recherchoit dans la Science vne couchette ſur laquelle l'eſprit remuãt & inquiet ſe repoſaſt; ou vne halle ou galerie dans laquelle il ſe pourmenaſt, luy qui va par tout, & qui n'affecte point de lieu particulier; ou vne haute tour d'où il regardaſt, luy qui eſt hautain & ſuperbe: ou vne citadelle & vn fort, cõme ſi c'eſtoit pour y reſiſter & pour y faire la guerre: ou vne boutique pour y trafiquer & pour y faire du gain, & non pas pluſtoſt vn magazin & vn lieu à mettre de grandes richeſſes pour la gloire du Createur de toutes choſes, & pour le

ſoulagement du genre humain. Car à vray dire les Arts & les Sciences deuiendroient tres-belles, & ſeroient grandement eſtimables. Si l'on conjoignoit plus eſtroitement que l'on n'a fait par le paſſé, la contemplation & l'action ; d'autant que cette conjõction ſeroit ſemblable à celle des deux plus hautes planetes, à ſçauoir de Saturne ; qui rend les hommes poſez & contemplatifs ; & de Iupiter qui les fait eſtre ſociables & actifs. Non que ſous le mot de practiquer & d'agir j'entende parler de la Science lucratiue, & qui fait profeſſion de gaigner ; pour ce que ie ſçay de combien elle recule l'auancement & le progrez des Sciences : ſemblable en cela à la pomme jettee deuant les yeux d'Athalante qui empeſche ſa courſe, lors qu'elle ſe courbe pour la prendre ;

S'eſcartant de ſa courſe elle prend l'or qui roule.

Sans pourtant que j'appreuue ce que l'on diſoit de Socrate : Qu'il faiſoit deſcendre la Science du Ciel pour luy faire ſeulement habiter la terre : C'eſt à dire, je ne ſuis pas d'aduis que l'on quitte la cognoiſſance de la Philoſophie de la Nature, pour s'appliquer entierement à celle des mœurs & à la Police. Mais comme le Ciel & la Terre conſpirent & conſentent au bien & à la ſanté de l'homme ; ainſi le but de l'vne & de l'autre de ces deux Philoſophies doit eſtre, de rejetter tout ce qui eſt de vain, d'invtile & d'infructueux dans la cõtemplation ; & de conſeruer & maintenir tout ce qui s'y rencontre de ſolide & d'vtile ; de crainte que ſi la Science ne ſert qu'à ce qui donne du plaiſir, elle ne ſoit tenuë pour vne putain :

tain: & ſi elle n'eſt propre qu'à gaigner de l'argent, elle ne ſoit priſe pour vne ſeruante : veu qu'il faut que ce ſoit vne legitime eſpouſe, deſirable pour les enfans qu'elle doit faire, pour le bien que l'on en doit attendre, & pour le ſoulagement que l'on en doit eſperer.

Il me ſemble que i'ay deſia aſſez amplement traicté, & fait vne aſſez particuliere diſſection des principales humeurs peccantes, qui non ſeulement empeſchent le progrez des Sciences, mais ont eſté cauſes que l'on les a blaſmees. Que ſi d'auenture i'ay porté le fer trop auant pour les ouurir, que l'on ſe ſouuienne, *Que les playes que l'amy fait à ſon amy partent d'vne franche bienueillance; & que les baiſers de l'ennemy ſont pleins d'vne flateuſe tromperie.* En tout cas, i'eſpere m'eſtre acquis de la creance en ce que ie diray cy-apres, touchant la loüange des Sciences; puis que i'ay parlé ſi franchement de leurs defauts; ſans que i'aye pourtant reſolu d'en faire vn Panegyrique, ny de chanter vne Ode en faueur des Muſes; bien qu'il y ait long temps que l'on ne leur ait pas rendu les honneurs qu'elles meritent. Mais i'ay bien determiné de contrepeſer au vray les Sciences auec les autres choſes, pour ſçauoir quel eſt leur iuſte poids, & pour apprendre par les teſmoignages des Eſcritures, tant Sacrees que prophanes, quelle eſt leur valeur & leur prix.

Et en premier lieu, Voyons quelle eſt la Dignité des Sciences dans l'Archetype, ou dans l'Exemplaire; c'eſt à dire dans les Attributs & dans les Actes de

Dieu, entant que les hommes les cognoissent par reuelation ; & qu'il leur est permis d'en rechercher la cognoissance. Mais le mot de Science n'est pas assez significatif en cét endroit ; veu que toute doctrine est vne Science acquise, & que nulle cognoissance en Dieu est acquise, mais originelle. C'est pourquoy il y faut trouuer vn autre nom, & c'est celuy de Sageſſe, selon la saincte Escriture.

Et voicy comment. Nous remarquons aux œuures de la creation vne double emanation de la Vertu diuine ; dont vne se rapporte à la Puissance ; & l'autre à la Sageſſe. La premiere paroist principalement en la creation de la masse de la matiere ; la seconde, en la belle disposition de la forme. Cela posé, il faut remarquer que rien n'empesche en l'histoire de la creation, que cette masse & matiere confuse du Ciel & de la terre n'ait esté creée en vn seul moment ; bien qu'on luy assigne six iours pour sa disposition & pour son arrangement, tant Dieu a remarquablement distingué les œuures de la puissance & de la sageſſe. Adjoustez à cela que l'on ne lit pas pour ce qui regarde la creation de la matiere que Dieu ayt ainsi parlé : *que le Ciel & la terre soient faits*, ainsi qu'il est dit des œuures qui suiuent, mais nuëment & auec efficace, *Dieu a creé le Ciel & la terre* ; en sorte qu'il semble que la matiere ayt esté faicte auec la main, & que la forme ayt esté introduite en maniere de Loy & d'Ordonnance.

Paſſons de Dieu aux Anges, dont la nature eſt ſi noble qu'elle eſt la plus proche du Tout-puiſſant. Nous voyons dans les ordres qui ſont parmy eux, au moins ſi nous deuons adjouſter foy à cette celeſte Hierarchie de Denys Areopagite, que les Seraphins, qui ſont Anges d'amour, y tiennent le premier ordre: Le ſecond eſt donné aux Cherubins, qui ſont Anges qui illuminent: Et le troiſieſme & les ſuyuans ſont accordez aux Troſnes, aux Principautez & aux autres Anges de Puiſſance & de Miniſtere; d'où il reſulte que les Anges de Science & d'Illumination, vont auant ceux de commandement & de puiſſance.

Mais pour deſcendre des Eſprits & des Intelligences aux formes ſenſibles, & qui ſont dans la matiere; nous liſons que la lumiere a eſté la premiere des formes creées; qui eſtant dans les choſes naturelles & corporelles, correſpond à la Science, qui eſt dans les choſes ſpirituelles & incorporelles.

Nous voyons de meſmes au denombrement des jours, que celuy auquel Dieu ſe repoſa; & auquel il conſidera ſes œuures, fut benit par deſſus tous les autres, durant leſquels l'Vniuers fut creé & ordonné.

Apres que la creation fut acheuee, nous liſons que l'homme fut mis dans le Paradis; afin qu'il y trauaillat, & ce trauail ne pouuoit eſtre autre que celuy qui eſt propre à la contemplation; c'eſt à dire, qui a pour fin non vne neceſſité de trauailler; mais vn plaiſir & vne promptitude d'agir ſans faſ-

cherie. Car alors n'y ayant eu aucune contradiction de la part de la creature, & *La sueur n'ayant pas couuert encores le visage de l'homme*; il s'ensuit de necessité que les actions humaines estoient employees au contentement & à la meditation, non pas au trauail & à l'ouurage. De plus, les premieres actions que l'homme fit dans le Paradis, à sçauoir l'inspection des creatures, & l'imposition des noms comprindrent deux parties sommaires de la Science. Car celle qui fut cause de sa cheute (ce que nous auons desia remarqué cy-dessus) n'estoit pas vne Science naturelle touchant les creatures: mais vne Science Morale du Bien & du Mal, qui procedoit de cette supposition; Que les Commandemens & les defences que Dieu faisoit, n'estoient pas des principes du bien & du mal; mais que ces choses prouenoient d'ailleurs: si bien qu'il en voulut prendre cognoissance, afin de se departir entierement de Dieu; & à fin de ne dependre d'autre que de soy, & de sa propre volonté.

Passons maintenant à ce qui arriua auſſi toſt apres la cheute de l'homme. Nous lisons dans la Saincte Escriture, où il y a vne infinité de mysteres, sauf la verité Historique & Litterale, l'image de deux vies, à sçauoir de la Contéplatiue & de l'Actiue és personnes d'Abel & de Caïn, & en leur premiere façon de viure: Vn d'eux estãt Pasteur, qui represente tresbien la vie contemplatiue; à cause qu'il viuoit doucement & en repos; & qu'il auoit la liberté de considerer le Ciel quand il vouloit; & l'autre estant Laboureur

touſiours occupé au trauail, & qui ne deſtournoit jamais ſa veuë de deſſus la terre. Mais il y faut remarquer que Dieu fauoriſa & choiſit le Paſteur, & non pas le Laboureur.

De meſmes entre le peu de choſes que les ſacrees Annales racontent eſtre arriuees dans le ſiecle deuãt le Deluge, elles ont particulierement remarqué ceux qui ont inuenté la Muſique, & qui ont mis premierement en œuure les metaux. Le ſiecle apres le Deluge eſt remarquable par la rigoureuſe punition que Dieu fit de la ſuperbe des hommes en confondant les langues; par où le libre commerce des Sciences fut oſté, & leur mutuelle communication fut interrompuë.

Conſiderons maintenant le Legiſlateur Moyſe, qui fut le premier qui eſcriuit les Oeuures de Dieu; & qui eſt loüé dans l'Eſcriture, *Pour auoir eſté ſçauant & fort entendu en toutes les ſciences cogneuës par les Egyptiens:* qui ſont en reputation d'auoir eſté les premiers qui ont aymé les Lettres. Et qu'ainſi ne ſoit, Platon introduit vn Sacrificateur Egyptien, diſant à Solon: *Vous autres Grecs eſtes touſiours enfans, n'ayans aucune Sciẽce d'Antiquité; ny aucune Antiquité de Science.* Parcourons la Loy Ceremoniale, & nous y trouuerons que certains tres-doctes Rabins y ont diligemment trauaillé, non ſeulement pour y remarquer les figures qui ont repreſenté le Chriſt; la diſtinction du peuple eſleu & des Gentils; l'exercice d'obeïſſance & pluſieurs autres ſacrées couſtumes contenuës en cette meſme Loy; mais meſmes pour trouuer par-

fois le ſens Naturel ; & par-fois le ſens Moral des ceremonies que l'on y obſeruoit : Par exemple à l'endroit où il dit de la lepre : *Si la lepre fleurit courant en la peau ; l'homme ſera reputé net & pur : & il ne ſera pas ſeparé des autres. Mais quand on aura veu en luy la chair viuante, il ſera alors ſoüillé ſelon le iugement du Preſtre qui le ſequeſtrera, comme il voudra.* Vn de ces Rabins tire de là ceſte maxime en nature. *que la pourriture eſt plus contagieuſe auant qu'eſtre formée qu'apres qu'elle l'eſt.* Vn autre en infere cét autre enſeignement Moral. *que les hommes les plus débauchez corrompent moins les mœurs publiques, que ceux qui ſont mediocrement meſchans, & ſubjets à quelque imperfection particuliere :* De ſorte qu'outre le ſens Theologique, qui eſt en ce lieu, & en pluſieurs autres de ceſte Loy, on y peut apprendre quantité de belles choſes concernant la Philoſophie.

Outre cela, ſi quelqu'vn lit diligemment ce beau liure de Iob, il iugera qu'il eſt plein & comme gros des myſteres de la Philoſophie naturelle ; par exemple ce paſſage, *qui eſtend l'Aquilon ſur le vuide, & qui ſuſpend la terre ſur le rien* ; ſe peut fort bien rapporter à la Coſmographie & à la rondeur de la terre ; car ces mots expriment fort clairement la terre ſuſpenduë, le Pole Arctique & la connexité du Ciel : & ces autres deux: *Son eſprit a embelly les Cieux, & par ſon aſſiſtance, comme par la main d'vne ſage femme la couleuure tortuë a eſté tiree : & Pourras-tu bien ioindre les brillantes Eſtoilles Pleiades, ou rompre le circuit de l'Ourſe*, ſe peuuent tres-

bien approprier à l'Aſtrologie & aux Aſtres. Car l'immuable configuration des Eſtoilles fixes, qui ſont touſiours eſgallement diſtantes les vnes des autres eſt tres-elegamment deſcrite par ces paroles. Cet autre lieu. *qui fait l'Ourſe, & Orion, & les Hyades, & les Aſtres interieurs du Midy*; eſt ſur le meſme ſujet : où de plus il ſignifie quele Pole Antarctique eſt au deſſous de nous : ce qu'il remarque par ces mots des interieurs du Midy : dautant que les eſtoilles du Midy ne ſe deſcouurent pas de noſtre Hemiſphere. Et cet endroit. *N'eſt-il pas vray que vous m'auez tiré comme l'on fait le laict? & que vous m'auez caillé comme l'on fait le formage?* ſe peut entendre de la generation des animaux : & cet autre. *L'argent a ſes commencemens de veines: & l'or a vn lieu où il ſe forme: le fer eſt pris dans la terre; & la pierre fonduë par la chaleur ſe change en airain:* Sentent des metaux comme auſſi tout ce qui ſuit en ce meſme chapitre.

Nous remarquons ſemblablement en la perſonne de Salomon, que le don de Sapience, tant en la demande qu'il en fit à Dieu, qu'à l'octroy qu'il en eut, fut preferé à toute ſorte de beatitude terreſtre & paſſagere. En vertu dequoy ce grand Prince pleinement inſtruit en toutes choſes, redigea par eſcrit, non ſeulement ces excellentes Paraboles & Aphoriſmes qui contiennent vne Philoſophie diuine & morale ; mais auſſi il compoſa l'Hiſtoire naturelle de tous les Vegetaux à les prendre *Depuis le Cedre qui s'eſleue ſur la montagne iuſ-*

ques à la mouſſe qui s'applatiſt ſur la muraille, qui n'eſt autre choſe qu'vne plante commencee ; & le milieu d'entre la pourriture & l'herbe. Il fit auſſi vn Traicté de tout ce qui reſpire & qui a mouuement. Et bien que ce meſme Roy excellat en richeſſes tous les autres Potentats, en Palais ſuperbement edifiez, en nauires, en ſuite, en reputation ; & en tout ce qui rend vn grand Prince recognu par l'Vniuers ; Si eſt-ce qu'il ne s'attribuë ny ne s'approprie de tout cela autre choſe, que la gloire qu'il conſtituë en la recherche & en la cognoiſſance de la Verité. C'eſt ainſi qu'il en parle en bons termes : *C'eſt la gloire de Dieu de cacher le Verbe : & c'eſt la gloire du Roy d'en rechercher l'arraiſonnement**. Comme ſi la Majeſté Diuine ſe plaiſoit à ce jeu innocent & aymable des enfans qui ſe cachent afin qu'on les trouue ; & comme s'il n'y auoit rien de plus honorable aux Roys, que de joüer à ce jeu auec Dieu ; veu principalement qu'ils commandent à tant d'eſprits, & qu'ils poſſedent tant de richeſſes, auec leſquelles ils peuuent deſcouurir toutes ſortes de ſecrets.

* C'eſt à dire, c'eſt la grandeur de Dieu de garder ſon ſecret, & c'eſt l'honneur du Roy de le pouuoir cõprendre.

C'eſt ainſi qu'a procedé Dieu apres la venuë de noſtre Sauueur : car il a premierement monſtré dans le Temple, où il a diſputé contre les Docteurs, & contre les Preſtres, quel eſtoit ſon pouuoir en chaſſant l'ignorance, qu'en ſurmontant la nature dans les grands miracles qu'il a faits ; Et le S. Eſprit eſt principalement venu ſous la figure & ſous la repreſentation, & ſous le don des Langues, qui ſont à vray dire les Chariots de la Doctrine.

De

De plus, lors que Dieu a choisi ceux qui deuoient publier l'Euangile par tout l'Vniuers, il a au commencement appellé à soy des hommes ignorants, & qui ne sçauoient autre chose, que ce que le S. Esprit leur auoit appris; afin qu'il peust plus euidemment monstrer sa vertu diuine, qui venoit immediatemẽt de luy; & qu'il peust en cette sorte confondre la sagesse humaine. Mais apres auoir ainsi executé sa volonté, il a enuoyé en ce monde aussi-tost apres & par succession de temps sa Verité Diuine accompagnee des autres sciences comme de ses suiuantes. Et c'est pourquoy la plume de S. Paul (qui a esté le seul sçauant entre les Apostres) a esté principalement occupee par le commandement de Dieu, à escrire selon le nouueau Testament.

Et nous sçauons, que plusieurs anciens Euesques & Peres ont esté grandement versez en la doctrine des Payens: En sorte que l'Edict de Iulian, portant defense aux Chrestiens de ne point estudier, fut tenu auoir esté vne plus dangereuse machine pour attaquer la Foy Chrestienne, que n'auoient esté les persecutions des Empereurs ses deuanciers. Mesmes des gens de bien & de grande probité ne sceurent prendre en bonne part la jalousie & l'enuie que Gregoire premier, Euesque de Rome, d'ailleurs fort grand hõme, portoit aux Autheurs Payens, & aux antiquitez, dont il vouloit faire perdre la memoire. Au contraire de ce que fit l'Eglise Chrestiẽne, qui seule ramassa, & pour le dire ainsi, recueillit en son sein les precieuses Reliques de la Doctrine Payenne, qui se fussent

perduës dans les desordres que les Scythes causerent lors qu'ils sortirent des parties Septentrionnales; & dans les rauages que firent les Sarazins lors qu'ils vindrent du costé d'Orient. Et de fraische memoire nous pouuons voir combien les Iesuites (qui se sont rendus grands personnages dans les Sciéces par leur propre estude, & en partie à l'enuy des autres) ont par leur grande capacité puissamment seruy à la manutention & à l'establissement du siege Romain.

Lieu remarquable.

Mais afin d'acheuer cette partie, ie diray que les bonnes Lettres rendent principalement deux bons offices & deux seruices signalez à la Religion & à la Foy, outre l'embellissement & l'esclaircissement qu'elles luy donnent. Vn est, qu'elles incitent efficacement les hommes à celebrer les loüanges de Dieu: Car de mesmes que les Pseaumes & les autres Escritures nous inuitent souuent à la contemplation & à l'exaltation de ses œuures merueilleuses: Ainsi si nous nous contentions de considerer ce que nos seuls sens en apprennent, nous ferions la mesme injure au Tout-puissant que si nous jugions par la monstre qui se voit à la boutique d'vn Lapidaire, de la quantité de pierreries qu'il a dans son magazin. L'autre est, que la Philosophie est vn singulier remede & vn souuerain preseruatif contre l'infidelité & contre les erreurs. Car nostre Seigneur dit: *Vous errez à faute de sçauoir les Escritures, & la Puissance de Dieu.* Où il nous propose deux Liures à feuilleter afin de ne pas faillir. Premieremét le volume des Escritures qui nous apprennent quelle est la volonté de Dieu; & en

ſecond lieu, le Liure des creatures qui nous mõſtrent ſa puiſſance ; dont le dernier eſt comme la clef du premier, qui non ſeulement donne à noſtre entendement vne ouuerture à la vraye cognoiſſance des Eſcritures, par les regles generales de la raiſon & par les Loix du diſcours ; mais il ouure principalement noſtre Foy en ſorte que nous entrons en vne ſerieuſe conſideration de la Toute-puiſſance diuine, dont les characteres ſont tres-bien grauez & burinez dans ſes œuures. Mais c'eſt aſſez parlé des teſmoignages & des jugements de Dieu, concernans la vraye dignité & le prix de la ſcience. Pour ce qui eſt des teſmoignages des hommes, & des argumens qu'on tire à ce ſujet, il y en a tant qu'il eſt plus à propos d'en remarquer quelques-vns, que de les rapporter tous. Donques en premier lieu, il faut ſçauoir que ç'a eſté vn fort haut degré d'honneur parmy les Payens, que de ſe faire adorer comme ſi on eſtoit Dieu : ce qui eſt defendu parmy les Chreſtiens à l'eſgal du fruict auquel il n'eſtoit pas permis de toucher. Nous parlons maintenant ſeparement des jugemens humains ; & comme nous auons commencé à dire ; ce que les Grecs nommoient Apotheoſe, & les Latins vn enrollement entre les Dieux eſtoit le plus grand honneur qu'vn homme peuſt rendre à l'autre : à lors principalement qu'il eſtoit volontairement deferé ſelon l'opinion d'vn chacun, & ſelon la croyance que l'on auoit qu'il le falloit rendre, & non quand l'on y eſtoit forcé par vn Edict general : comme il ſe practiquoit parmy les Romains

en faueur des Cesars: & ce pendant ce haut poinct de gloire n'estoit qu'vn degré & vne borne mitoyẽne. Car on mettoit au dessus des hõneurs humains ceux que l'on nommoit heroïques & diuins, qui estoient distribuez en cette sorte par les anciens; A sçauoir, que ceux qui auoient les premiers formé les assemblees ou republiques, les Legislateurs, ceux qui auoient tué les Tyrans, les Peres de la Patrie, & ceux qui s'estoient bien comportez en l'administration des affaires publiques, estoient honorez seulement du titre de Heros & de Demy-Dieux, tels qu'estoient *Thesee, Minos, Romule,* & les autres. Mais ceux qui estoient les autheurs & les inuenteurs des notueaux Arts; & qui auoient apporté quelque notable vtilité à la vie humaine; ceux-là, dis-je, estoient mis au nombre des plus grands Dieux, comme le furent *Cerés, Bacchus, Mercure, Apollon,* & plusieurs autres. Car les premiers ne peuuent obliger que ceux d'vne nation, & encores vne seule fois dans vn siecle: Semblables en cela aux douces rosees qui viennent en saison; lesquelles causent beaucoup de bien, & pour cet effect sont fort desirables; mais au reste, elles ne sont vtiles qu'au temps qu'elles tombent; & qu'aux contrees où elles s'espandent. Mais les bien-faits que l'on reçoit des derniers, sont semblables aux presents qui nous viennent du Ciel & des Astres: ils sont perpetuels en temps, & infinis en lieux. De plus, il y a tousiours de la dispute & du trouble en ce que les premiers donnent là où les derniers portent en leurs dons le

charactere de la presence de Dieu ; car ils viennent auec vn *Doux souffle de vent sans tumulte & sans bruit.*

Et à vray dire, la doctrine qui est employee au bien du public, aux moyens qu'elle donne de reprimer l'insolence de ceux qui entreprennent par trop sur les autres, ne cede quasi point en merite à cét autre bien-fait; dont elle soulage les hommes dans les incommoditez, esquelles ils sont subjets naturellement: Et cette sorte d'aduantage fut tresbien representé par cette feinte relation du theatre d'Orphee; où tous les animaux & tous les oyseaux s'assembloient, sans se ressouuenir de ce à quoy ils estoient enclins de leur propre nature ; en sorte que ne pensans ny à la proye, ny au passe-temps, ny à la querelle, ils se trouuoiẽt ensemble en amitié & en concorde par la douce harmonie du Luth. Mais quand ce son venoit à cesser, ou n'estoit plus ouy à cause d'vn autre qui estoit plus grand, à l'heure mesme tous ces animaux reuenoient à leur premier naturel. En quoy les inclinations & les mœurs des hommes sont fort bien depeintes, qui sont agitees par vne grande diuersité d'appetits indomptables; à sçauoir de gain, de volupté, & de vengeance. Mais autant de fois que ces mesmes hommes prestent l'oreille aux preceptes & aux persuasions de la Religion, des Loix, de ceux qui dans leurs Liures, & par leurs predications paroissent estre Maistres en l'Eloquẽce, ils recherchent la paix, & viuent en amitié. Mais si au lieu d'ouyr ces choses profitables, on n'entend parler que de se-

ditions & de tumultes, tout s'affoibliſt & retombe en deſordre & en confuſion.

Mais cela ſe voit encores plus clairement, quand les Roys meſmes, ou les Grands, & ceux qui gouuernent dans vn Eſtat ſont doctes. Car encores que celuy-là ſembla trop parler pour ſoy, qui a dit, *Qu'alors les Republiques deuiendroient bien-heureuſes, quand les Philoſophes regneroient, ou quand les Roys philoſopheroient.* Neantmoins l'experience nous apprend, que ces ſiecles ont eſté fortunez, durant leſquels des Princes doctes ont veſcu, comme auſſi quand ceux qui gouuernoient l'Eſtat eſtoient ſçauans. Et bien que les Roys meſmes ayent leurs defauts & leurs vices, eſtans ſubjets aux paſſions & aux mauuaiſes habitudes, comme le reſte des hommes, ſi eſt-ce que s'ils ſe trouuent illuminez par le flambeau de la doctrine, les cognoiſſances qu'ils ont deſia de la Religion, de la Prudence & de l'honneſteté les retiennent & les empeſchent de tout excez trop precipité; & auquel il n'y a plus de remede: & ils ne commettent aucune faute, s'aduiſans de ce à quoy leurs Conſeillers & leurs domeſtiques ne prennent pas garde. Et ſi ces meſmes Conſeillers d'Eſtat ſont ſçauans, ils fondent leurs opinions ſur des maximes plus ſolides, que ceux qui n'ont autre choſe que l'experience. Car ceux-là préuoient de loin les dangers, & y donnét l'ordre auant qu'on y tõbe: au lieu que ceux-cy n'ont point d'autre prudence, que celle que l'vrgente neceſſité des affaires leur donne ſur l'heure; & ne conſiderent pas ce

qui peut arriuer: s'asseurans de se garentir dans le peril mesme, par la dexterité de leur esprit.

Ie remarqueray briefuement, & par le rapport d'aucuns notables exemples, les temps qui ont esté bien fortunez sous des Princes sçauants : & ie diray que ce bon-heur a principalement paru dans ce siecle, qui s'est escoulé depuis la mort de l'Empereur Domitian, iusques à l'Empire de Commode; durant lequel ont regné six doctes Empereurs : ou au moins qui ont fait grande estime de la Science. Aussi est-il vray, que Rome qui estoit pour lors l'abregé de l'Vniuers, estoit au plus haut periode de sa grandeur en ce temps-là : ce qui auoit esté predit en songe à Domitian le iour auant qu'il fust tué: car il luy fut aduis, Qu'il luy estoit suruenu sur les espaules vne teste d'or : & cette prediction fut accomplie par l'entresuite de ces siecles d'or, desquels ie diray quelque chose en peu de mots.

Nerua fut grandement docte ; il eut pour amy cet Apolloine Pythagoricien, & fut comme son disciple, aussi mourut-il quasi en prononçant ce Vers d'Homere :

Vange, ô Phebus, par tes fleſches mes larmes.

Trajan ne fut pas sçauant à la verité, mais il admiroit la Science, & faisoit du bien aux gens de Lettres : il dressa des Bibliotheques : & l'on a laissé par escrit que l'on voyoit de bon œil dans son Palais les Professeurs des Sciences, & ceux qui enseignoient la ieunesse; bien que ce fust vn Empereur fort vaillant.

Adrian fut le plus curieux de tous les hommes, & ne sceut iamais estre satisfait en la recherche de toutes sortes de secrets.

Antonin estoit subtil, & tel qu'vn qui exerce son esprit en disputes dans l'escole ; d'où vient qu'on le nomma le *Coupeur de* * *Cumin*. Pour ce qui est des Freres à qui on attribuoit le nom de Diuins, Lucie Commode fut instruit dans les lettres humaines, & Marc eut le surnom de Philosophe. Tous ces Princes furent aussi bons comme ils estoient sçauants. Nerua fut vn Empereur tres-clement, qui donna Trajan à l'Vniuers, s'il ne luy fist pas d'autre present. Trajan fut le plus grand Prince, tant en la guerre, qu'en la paix, de tous ceux qui ont iamais regné, il porta fort loing les bornes de l'Empire, il se monstra merueilleusement modeste dans la grandeur de sa puissance, & il fit bastir quantité de beaux edifices: Et ce fut de là que Constantin le nomma par enuie *Parietaire*, * pource que son nom estoit graué dans vne infinité de murailles. Adrian se mit en peine de reparer auec vn grand soin, & vne grande despense en chaque genre de choses, tout ce que le temps, qui luy en enuioit la gloire, auoit gasté & ruiné. Antonin, qui à bon droict porta le nom de *Pie*, fut agreable à tous les Ordres, à cause de sa naifue & de sa naturelle bonté: & son Empire, bien que de fort peu de duree, fut exempt de misere. Lucie Commode ceda en bonté à son frere, mais il surpassa en cette vertu tout plein d'autres Empereurs. Marc fut vn Prince nay pour seruir de modelle de Vertu ; & contre lequel

* C'est vne graine, ou semence fort petite.

* Qui est vne herbe qui croist sur les parois.

quel ce bouffon des Dieux n'eut rien à dire en leur banquet, ſinon qu'il auoit eſté trop patient à ſouffrir les mœurs de ſa femme. Et il eſt permis à vn chacun de remarquer en la ſuitte continuelle de ces ſix Princes, comme dans le plus grand tableau de l'Vniuers, les fruicts bien-heureux de la Science, qui eſtoit poſſedée par les Empereurs.

Mais on ne remarque pas ſeulement, ce que peut la Science dans le maniement des affaires publiques, & dans les Arts qui fleuriſſent en temps de paix : on admire en temps de guerre quelle eſt ſa force & ſon pouuoir : comme il ſe voit clairement dans les exemples d'Alexandre le Grand, & du Dictateur Ceſar, deſquels i'ay fait mention cy-deſſus. Ce ſeroit peine perduë que de monſtrer leurs genereuſes actions, qui ont eſté des miracles cognus par tout le monde. Mais ie iuge qu'il ne ſera point hors de propos, de dire quelque choſe de l'amour & de l'affection qu'ils ont eu pour les Lettres, & meſmes comment ils y ont excellemment bien reüſſi.

Alexandre fut nourry & inſtruit par ce grand Philoſophe Ariſtote, qui luy dedia certains Liures de ſa Philoſophie. Calliſthenes & pluſieurs autres habilles hõmes, eſtoient touſiours auprés de luy dãs ſon armée ; meſmes il les eut touſiours pour compagnons de ſes voyages & de ſes entrepriſes guerrieres. Mais on peut monſtrer par pluſieurs raiſons quelle eſtime il a fait des Sciences, comme par l'enuie qu'il porta à la fortune d'Achille qui auoit eu Homere pour eſcriuain du Panegyrique de ſes hauts

faits d'armes, par le iugement qu'il donna sur la riche cassette de Darius, qui fut trouuée entre ses despoüilles ; dans laquelle, comme on disputoit quelle chose y deuoit estre principalement mise, les autres estans de differens aduis, il opina qu'il y faloit cherement conseruer les Oeuures d'Homere ; par la lettre pleine de reproches qu'il escriuit à Aristote, sur ce qu'il auoit fait imprimer sa Physique, où il l'accuse d'auoir diuulgué les mysteres de la Philosophie : Et y adjouste qu'il aymeroit beaucoup mieux deuancer le reste des hommes en sçauoir & en cognoissance, qu'en grandeur & en pouuoir.

On pourroit encores rapporter en ce lieu d'autres choses semblables : Mais sa science paroist principalement dans ses dits notables, & dans ses responses pleines d'erudition : où dans ce peu qui nous en reste, l'on voit de belles marques de chacune des Sciences.

Rapportez à la Morale, ce qu'il dit sur le subject de Diogene, où vous considererez, s'il vous plaist, s'il n'a pas voulu mettre en auant vne des plus importantes questions de cette Philosophie : *A sçauoir si celuy qui ioüist des biens externes est plus heureux que celuy qui les mesprise.* Car voyant que Diogene se contentoit de si peu de chose, il se tourna vers ceux qui estoient autour de luy, qui se mocquoient de la condition de ce Philosophe, & leur dit : *Si ie n'estois Alexandre, ie souhaiterois d'estre Diogene.* Mais Seneque a preferé Diogene à Ale-

xandre dans cette comparaiſon, en ces termes: *Il y auoit plus de choſes que Diogene n'euſt pas voulu receuoir, que de celles qu'Alexandre luy euſt peu donner.*

Rapportez à la Phyſique ce qu'il diſoit d'ordinaire, *Qu'il recognoiſſoit principalement en deux choſes qu'il eſtoit mortel, au Sommeil & à l'Amour qu'il portoit aux femmes.* Ce qui eſt tiré de la plus profonde Philoſophie naturelle, & qui ſent mieux ſon Ariſtote & ſon Democrite, que ſon Alexandre; veu que tant la neceſſité, que la ſuperfluité de nature, deſignées par ces deux choſes cy-deſſus remarquees, ſont comme les gages de la mort.

Rapportez à la Poëſie le diſcours qu'il tint à ce flateur ordinaire qui le nommoit Dieu, quand l'ayant fait appeller, apres qu'il eut eſté bleſſé, & comme le ſang luy ſortoit de ſa playe, *Regarde*, dit-il, *c'eſt le ſang d'vn homme, & non vne liqueur telle que celle qu'Homere aſſeure eſtre deſcoulee de la main de Venus, lors qu'elle fut bleſſee par Diomede*, ſe mocquant par là des Poëtes, de ceux qui les flattent, & de ſoy-meſme.

Rapportez à la Dialectique cette reprehenſion des ſubtilitez de Logique, deſquelles on vſe pour rejetter, ou tourner les argumens contre celuy qui les fait: Cette reprehenſion, diſje, qui parut en ce qu'il repartit ſi à propos à Caſſander qui vouloit eluder l'accuſation de ceux qui s'eſtoient venus plaindre de ſon pere Antipater. Car Alexandre ayant dit entre autres choſes, *Crois-tu, que ces gens fuſſent venus de ſi*

loing, ſi la iuſte cauſe de leur plainte ne leur euſt fait entreprendre ce grand voyage ? Et Caſſander luy ayant reſpondu : *C'eſt cela meſmes qui leur a donné la hardieſſe de le faire : parce qu'ils ont eſperé que la longue diſtance des lieux empeſcheroit que l'on ne deſcouuriroit pas leur calomnie. Voilà*, repartit le Roy, *des deſtours d'Ariſtote, qui conduiſent deçà & delà.* Il ne laiſſoit pourtant de ſe ſeruir fort à propos de cet art, qu'il reprenoit en autruy, quand il en eſtoit beſoin: & quand le bien de ſes affaires le requeroit : Comme il arriua quand Calliſthenes (qu'il haïſſoit ſecretement ; parce qu'il ne trouuoit point bon qu'on le mit au nombre des Dieux) eſtant en vn feſtin prié de faire pour plaiſir, ſans ſe preparer, vn diſcours ſur tel ſubjet qu'il luy plairoit; d'autant qu'il eſtoit tres-eloquent: & quand le leur ayant accordé, il fit merueilles en la loüange des Macedoniens, auec applaudiſſement d'vn chacun : à quoy Alexandre n'ayant pas pris plaiſir, luy dit : *Il eſt aiſé d'eſtre eloquent en vne bonne cauſe; mais change de diſcours*, adjouſte-il, *& nous faits entendre ce que tu peux dire contre nous.* Ce que Calliſthenes entreprit, & executoit ſi vertement, & auec tant de poincte qu'Alexandre l'interrompant, luy dit : *La mauuaiſe affection donne de l'Eloquence, auſſi bien que la bonne cauſe.*

Rapportez à la Rhetorique, de laquelle dependent les figures & les ornemens du langage, ce tres-eloquent vſage de Metaphore, auec laquelle il attaqua Antipater qui gouuernoit iniquemẽt & auec tyrannie. Car vn de ſes amis le loüant en la preſence d'Alexandre de ce qu'il eſtoit tellement mode-

ſte qu'il ne s'eſtoit pas laiſſé aller au luxe des Perſans, comme le reſte de ceux qui commandoient dans l'armee; & qu'il n'auoit pas changé ſon ancien veſtement à la Macedoniene pour s'habiller de pourpre au meſpris de ſa nation. *Mais,* luy repartit Alexandre, *Antipater eſt tout pourpre en ſon interieur.* Voicy vne autre remarquable Metaphore. Quand Parmenio l'abborda aux campagnes d'Arbelle, & luy monſtra la puiſſante armee des ennemys en laquelle il y auoit vne infinité de feux, qui repreſentoient durant la nuict vn autre firmament remply d'eſtoilles: & comme il luy conſeilloit de les attaquer à l'heure meſme, *Non*, luy dit Alexandre, *Ie ne veux pas deſrober la Victoire.*

Rapportez à la Politique ceſte graue & prudente diſtinction digne de remarque, & que la poſterité a receu auec applaudiſſement, par laquelle il diſtinguoit ſes deux principaux amis Epheſtion & Craterus en diſant: *Qu'vn d'eux aymoit Alexandre, & l'autre le Roy*: mettant vne tres-notable difference entre les fideles ſeruiteurs des Roys; d'ont aucuns ont vne veritable affection pour la perſonne de leurs maiſtres, & les autres ſont portez à ceſte bien-veillance: par ce qu'ils honorent la Royauté meſmes. De plus, il faut conſiderer comment il reprenoit bien l'erreur ordinaire aux Conſeillers des Princes, qui donnent pour le plus ſouuent leurs conſeils comme ils jugent eſtre vtile à leur conduite & à leur fortune, & non au bien de leurs Souuerains. Car Darius ayant offert des conditions fort aduantageuſes à Alexandre &

Parmenio, ayant dit, *Quant à moy ie les accepterois, ſi i'eſtois Alexandre.* Il luy repartit, *Et moy auſsi, ſi i'eſtois Parmenio.* Bref, conſiderez de prés ce prompt & ſubtil repart qu'il fit à ſes amys, qui luy demandoient quelle choſe il faiſoit eſtat de garder pour luy, puis qu'il en donnoit tant & de ſi grandes? *l'Eſperance*, leur reſpond-il, ſçachant pour vray, que tout bien compté, l'Eſperance eſtoit le vray lot & comme l'heritage qui appartenoit à ceux qui aſpirent à ce qui eſt de ſupréme. Ce fut ce que Iules Ceſar ſe reſerua, alors que s'en allant aux Gaules il eſpuiſa toutes ſes richeſſes par ſes grãdes liberalitez. Et Héry Duc de Guiſe, Prince tres-genereux, mais qui auoit trop d'ambition, en fit autant; auſſi diſoit-on de luy, *qu'il eſtoit le plus grand vſurier de France, pource que toutes ſes richeſſes eſtoient en papiers, & qu'il auoit mis tout ſon patrimoine en obligatiõs.* Au reſte, ie crains que ie ne me ſois par trop eſtendu à raconter ce qui eſtoit digne d'admiration en ce Prince; entant que j'en parle non comme d'Alexandre le Grand, mais comme d'vn diſciple d'Ariſtote.

Quant à ce qui eſt de Iules Ceſar, nous n'auons à faire de conjecturer quel eſtoit ſon grand ſçauoir, ny par ſa nourriture, ny par ceux qui ont eſté ſes amis & ſes familiers, ny par ſes reparts: Nous le ſçauons aſſez par les Liures qu'il a mis en lumiere; aucuns deſquels nous reſtent, & les autres ſont miſerablement perdus. En premier lieu, nous auons cette merueilleuſe Hiſtoire de ſes Guerres, à laquelle il a donné le nom & le titre de Commentaires: où tous ceux qui

les liſent remarquent auec eſtonnement, la fermeté qui exprime les choſes auec poids ; les naïfues repreſentations, tant des actions que des perſonnes, auec vne tres-grande pureté de langage, & auec vn diſcours fort net & fort intelligible. Sans que ces grãds aduantages luy fuſſent naturels, il les acquit par preceptes & enſeignemens, comme le teſmoigne le Liure qu'il a fait de l'Analogie, qui n'eſt autre choſe qu'vne Philoſophie touchant la Grammaire: dans laquelle il s'eſtudia de faire, que l'on ſe pourroit librement ſeruir du mot qui auroit eſté inuẽté à plaiſir ; & que l'on chãgeroit la couſtume de parler confuſément en vne façon ordonnee de parler en la ſorte que l'on voudroit, & que l'on adapteroit fort bien & non ſelon la phantaiſie du vulgaire, les paroles, qui ſont les images des choſes.

Nous auons auſſi de luy, la correction du Calandrier faite par ſon Edict, qui n'eſt pas vne moindre marque de ſa doctrine que de ſa puiſſance ; en ce qu'elle teſmoigne qu'il a conſtitué vne pareille gloire, de cognoiſtre les Loix que les Aſtres obſeruent dans les Cieux, que d'en preſcrire aux hommes ſur la terre.

L'on remarque auſſi du Liure qu'il a intitulé *Anti-Cato*, qu'il n'auoit pas moins d'affection à ſurmonter dans la diſpute, par la force de ſon Eſprit, que de vaincre dans la guerre par la puiſſance de ſes armes; puis qu'il auoit entrepris de faire à coups de plume, auec le plus grand eſcrimeur, qui veſquit de ce temps-là, à ſçauoir l'Orateur Ciceron.

De plus, nous tirons de ſon recueil d'Apophtegmes, qu'il a eſtimé qu'il luy eſtoit plus honorable de ſe changer en quelque façon en tablettes, dans leſquelles il eſcriroit ce que les autres auroient prudemment & grauement dit, que de voir que ce que luy-meſme auroit proferé, fut tenu comme vn Oracle, ainſi que l'affectent pluſieurs Princes impertinents & preuenus de flatterie. Neantmoins ſi ie voulois rapporter pluſieurs choſes qu'il a dit, ainſi que j'ay fait d'Alexandre, elles ſeroient telles que Salomon les remarque, *Les paroles des Sages ſont comme des aiguillons, & comme des cloux fichez bien auant.* Mais ie me contenteray d'en propoſer trois, qui ſont conſiderables, non tant à cauſe de l'eloquence, comme à cauſe de la vigueur & de l'efficace qui s'y rencontre.

Premierement donques, ie dis qu'il a falu de neceſſité, que celuy-là fuſt le maiſtre de bien dire, qui a peu par vn ſeul mot reprimer dans vne armee, la ſedition des ſoldats mutinez: ce qui ſe paſſa en cette ſorte. C'eſtoit la couſtume des Romains, quand les Generaux d'armees parloient à leurs troupes, de les nommer Soldats; & quand les Magiſtrats haranguoient au peuple de l'appeller Quirites Les ſoldats de Ceſar ſe mutinoient vn jour, & demandoient leur licentiement auec ſedition: non qu'ils euſſent deſſein de s'en aller, mais afin de faire leur condition meilleure par cette demande. Mais luy, ferme & reſolu, ayant commandé qu'on fit ſilence, commença de parler en cette ſorte; *Moy, ô Quirites,* ſignifiant par ce mot qu'ils eſtoient deſ-ja licentiez: dequoy

dequoy les ſoldats eſtans touchez & bien eſtonnez, ils ne ceſſoient d'interrompre ſon diſcours; & ſans plus demander leur congé, ils requeroient auec inſtance qu'il les nommaſt Soldats.

Voicy ſur quoy il dit vn autre fort bon mot. Il affectoit grandement le nom de Roy, & pour cet effect il attira pluſieurs perſonnes, qui vn iour en paſſant luy crierent *Viue le Roy* : mais comme il eut remarqué que ce cry n'eſtoit pas aſſez fort, & qu'il partoit de la bouche de peu de perſonnes, il tourna cette affaire en raillerie; & comme ſi on c'eſtoit trompé en luy donnant cette qualité, il leur repartit: *Ie ne ſuis pas Roy, mais Ceſar.* Mot de telle importance qu'à peine en peut-on expliquer la force & le poids; encores qu'on le conſidere de bien prés : car il ſembloit ainſi refuſer ce titre; mais ce n'eſtoit pas tout de bõ. De plus, il monſtroit par là vne tres-grande confiance & magnanimité : comme ſi le nom de Ceſar eſtoit plus illuſtre que celuy de Roy, ce qui arriua, & s'obſerue iuſques aujourd'huy. Mais il marquoit principalement par ce grand artifice quelle eſtoit ſa fin. Car il vouloit dire que le Senat & le peuple Romain debatoient auec luy pour vne choſe de peu : c'eſt à dire pour vn ſeul nom; car il auoit deſia vſurpé long temps auparauant la puiſſance Royale : & meſmes pour vn nom que portoient pluſieurs familles, meſmes fort petites : car le ſurnom de Roy eſtoit particulier à certains Romains, comme nous en remarquons quelque choſe de ſemblable en noſtre langue.

Bref, ie veux icy rapporter vne parole qu'il dist fort à propos, comme il se fut rendu le maistre de Rome, apres la guerre declaree; & qu'il fut entré dãs le lieu où l'on gardoit religieusement le tresor public; à fin d'en tirer l'argẽt pour faire la guerre: comme Metellus, qui estoit pour lors Tribun, s'y opposoit, Cesar luy dit: *Tu es mort si tu ne t'arreſtes:* Et puis reuenant vn peu à soy, il adjousta: *Ieune homme, i'ay plus de peine à le dire qu'à le faire.* Repart si merueilleux à cause du meslange de la terreur & de la clemence qui s'y trouuoient, que l'on n'eust sceu rien dire de mieux.

Mais il suffira de remarquer touchant Cesar, qu'il est tout clair qu'il a bien sceu cognoistre sa grande capacité, comme il appert en ce qu'aucuns s'estonnans du dessein que Lucius Sylla auoit de quitter la Dictature, il dist en se mocquant subtilement: *Sylla n'a sceu que c'estoit des Lettres, il n'a peu dicter.*

Mais il est temps de mettre fin à ce discours, qui nous apprẽd que les vertueux exercices des Armes & des Lettres se rencontrent quasi tousiours ensemble. Car qu'y a-il à dire apres que l'on a rapporté les exemples d'Alexandre & de Cesar? Toutesfois ie suis forcé de faire le recit d'vn autre qui est de grande consideration & fort rare; pource qu'aussi tost apres que l'on s'en est mocqué on la tenu pour vn miracle. Il est du Philosophe Xenophõ, qui au partir de l'escole de Socrate, s'en alla en Asie auec Cyrus le plus ieune, à la guerre que l'on faisoit contre le Roy Artaxerces. Il auoit fort peu d'aage en ce temps-là; sans

qu'il euſt auparauãt veu aucune armee ny rangee en bataille, ny campee, & ſans qu'il euſt cõmandement; mais il ſuiuoit comme volontaire pour l'amitié qu'il portoit à Proxenus. Il eſtoit par hazard preſent, quãd apres la defaite & la mort de Cyrus, Falinus fut depeſché par le grãd Roy vers les Grecs, qui n'eſtoient qu'vne poignee d'hommes, reſerree dãs le milieu des Eſtats de Perſe, eſloignée de leur patrie par vne longue diſtãce de chemin, & ſeparee par plũſieurs grandes & profondes riuieres qui leur en empeſchoient l'abord. Son ambaſſade tendoit à ce qu'ils ſe rendiſſent à la mercy du Roy, apres auoir quitté les armes. Mais auant que l'on euſt reſpondu publiquement à cet Ambaſſadeur, pluſieurs de l'armee parloient familierement à luy, & entr'autres Xenophon, qui luy tient ce diſcours: *Et comment ſe peut faire ce que vous deſirez, ô Falinus? il ne nous reſte plus rien que ces deux choſes, les Armes & la Vertu, qui ne nous ſeruira de rien ſi nous ſommes vne fois deſarmez.* A quoy Falinus reſpondit en riant: *Ieune homme vous eſtes, ſi ie ne me trompe, Athenien & Philoſophe: Ce que vous dites a fort bonne grace, mais vous vous trompez grandement, ſi vous croyez que la vertu de ceux de voſtre pays ſoit eſgale aux troupes du Roy.* Voilà en quoy conſiſte la mocquerie: Voicy quel fut le miracle. Cet Eſcolier nouuellement ſorty de l'eſcole, & ce Philoſophe, apres la defaite des Generaux de l'armee & des Lieutenans qui moururẽt par trahiſon, r'amena dans la Grece depuis Babylone dix mil hommes de pied, à trauers les Eſtats du Roy, & en deſpit de toutes ſes troupes. Cet exploict

genereux eſpouuanta tout le monde; & dés ce temps là il accreut le courage des Grecs, iuſques à leur faire entreprendre d'entrer dans le Royaume du Roy de Perſe & le ruiner; bien toſt apres Iaſon le Theſſalien y penſa & le reſolut. Ageſilaus Lacedemonien le tenta & commença de faire. Et Alexandre Macedonien enfin en vint à bout, y ayans eſté tous pouſſez par l'action genereuſe de cét homme ſçauant, qui les auoit deuancez.

Paſſons de cette vertu Heroïque & Militaire à celle que l'on nomme Morale, & qui eſt propre aux particuliers: Premierement ce dire du Poëte eſt tres-certain:

Il eſt vray que d'auoir Bien appris les Sciences,
Rend les hommes plus doux & ſans brutalité.

Car la doctrine polit les hõmes: mais auſſi eſt-il neceſſaire que l'on remarque ce mot de *Bien*: veu qu'vne cognoiſſance confuſe fait de contraires effets: le ſçauoir, diſ-je, retranche la legereté, la temerité, & l'inſolence; d'autant qu'il repreſente les perils & les difficultez, qui ſont en la choſe que l'on entreprend, & met en balance les poids des raiſons & des argumens que l'on y propoſe: Il a pour ſuſpect ce qui ſe preſente d'abord à l'eſprit, & à quoy il prend plaiſir, & apprend à ſuiure vne route cogneuë. La Science retranche la vaine & la trop grande admiration, qui eſt la racine de toute foible reſolution; d'autant que nous admirons les choſes; ou parce qu'elles ſont nouuelles, ou parce qu'elles ſont grandes. Pour le regard de la nouueauté, il n'y a perſonne de ceux

qui ſont profonds en ſcience, ou eſleuez en contemplation, qui n'ait ce mot graué dans ſon cœur: *Il n'y a rien de nouueau ſur la terre.* Et nul ne s'eſmerueillera de voir joüer des marionnettes, ſi ayant mis la teſte entre les tapiſſeries, il voit les reſſorts & les filets d'archal qui les font mouuoir. Quant à ce qui eſt de la grandeur; de meſmes qu'apres qu'Alexandre le Grand eut accouſtumé de bailler & de gaigner de grandes batailles en Aſie: quand on luy portoit par fois des nouuelles de la Grece, touchant ce qui s'y paſſoit pour ſon ſeruice en ſes armees, qui eſtoient par fois occupees à prendre le paſſage d'vn pont, ſe ſaiſir de quelque chaſteau, ou pour le plus employees au ſiege de quelque bourg. Alexandre, diſ-je, auoit accouſtumé de dire: *Qu'il luy eſtoit aduis qu'on luy portoit les nouuelles de la bataille des grenoüilles, & des rats dont Homere a parlé.* Ainſi à vray dire, il ſemblera à quicõque cõſiderera la machine de l'Vniuers, que le globe de la terre (en y cõprenant tous les hommes, pourueu que vous en exceptiez la diuinité des Ames) ne ſera pas plus gros qu'vne formiliere, qui n'eſt qu'vn petit monceau de pouſſiere, à l'entour duquel il y a pluſieurs formis qui rampent & qui vont en haſte, dont les vns portent des grains à leurs petites bouches; & les autres leurs œufs; & d'autres ne ſont chargez de quoy que ce ſoit. De plus, la Science oſte ou rabat pour le moins la crainte de la mort & de la fortune contraire, qui ſont les deux choſes qui nuiſent le plus aux vertus & aux mœurs: Car ſi quelqu'vn penſe profondement à ſa condition mortelle; & s'il con-

sidere combien la nature des choses est corruptible, il sera du mesme aduis d'Epictete, qui sortant vn jour de son logis, vist vne femme qui pleuroit; pour ce qu'elle auoit cassé vn pot de terre; & le lendemain en ayãt remarqué vn autre qui souspiroit, & qui jettoit quantité de larmes pour la mort de son fils, dit ces paroles: *Ie vis hier casser ce qui estoit fresle, & i'ay veu aujourd'huy mourir vn mortel.* C'est pourquoy Virgile a fort à propos & fort sagement accouplé la cognoissance des causes auec la resolution de ne rien craindre, comme estant deux choses inseparables.

Heureux celuy qui cognoist d'où deriue
Tout ce qui est sans que les maux diuers
Luy facent peur, ny le Destin peruers,
Ny le trajet de l'infernale riue.

Ce seroit chose ennuieuse de descrire par le menu les remedes que la Science fournit à toute sorte de maladies qui arriuent à l'Ame, en purgeant parfois les humeurs peccantes; en ouurant les obstructions; en aydant la digestion; en excitant l'appetit, & guarissant fort souuent ses playes, ses vlceres & choses semblables. Donques ie concluray auec ce mot qui semble tout cõprendre: c'est à sçauoir que la Science dispose & tourne en sorte l'esprit, qu'il ne manque jamais entierement, & qu'il ne se congele jamais, par maniere de dire, en ses defauts; mais il pousse tousiours auãt, & va au progrez. L'ignorant ne sçait que c'est que de descendre en soy-mesme, ny de se rendre raison, & s'il n'entend pas combien est douce la vie qui se sent deuenir meilleure de jour à autre. Que si par fortune il possede quelque vertu, sans doute il en tirera de

la vanité, & en fera monſtre par tout; & il s'en ſeruira peut-eſtre à propos, encores qu'il meſpriſe de la cultiuer & de l'accroiſtre. Au ſurplus, s'il a quelque vice il aura la fineſſe & l'induſtrie de le couurir & de le cacher; mais non de le corriger; ſemblable au mal aduiſé moiſſonneur qui a touſiours moiſſonné ſans auoir jamais eſguiſé ſa faucille. Au contraire, l'homme ſçauant ne ſe ſert pas ſeulement de ſon eſprit en l'exercice de la vertu; mais il ſe corrige inceſſamment & il s'aduance en la meſme vertu. Et afin que ie le die en vn mot, il eſt tres-certain que la verité & la bonté ont entr' elles la meſme difference qui ſe trouue entre le ſeau & l'emprainte: car la Verité ſeelle la Bonté; & au rebours les vagues des vices & des agitatiõs de l'ame, viénẽt des nuées de l'erreur & de la fauſſeté.

Mais paſſons de la Vertu à la Puiſſance & à la Domination, & conſiderons s'il ſe trouue quelque part vn pouuoir ſi abſolu qu'eſt celuy dont l'habile homme pare & couronne la Nature. Nous voyons que la dignité du commandemẽt ſuit la dignité de la choſe à laquelle on cõmande. L'Empire ſur les brutes & ſur les troupeaux, tel qu'eſt celuy des bergers & des bouuiers, eſt fort abjet: L'Empire ſur les enfans, tel qu'eſt celuy des Mes d'eſcole, n'eſt pas beaucoup honorable: & il y a plus de deshõneur que de gloire à cõmander aux ſeruiteurs: & la dominatiõ des Tyrãs ſur vn peuple abatu & sãs courage n'eſt gueres plus à priſer: d'où vient que l'on a touſiours jugé qu'il y a plus de cõtentement de poſſeder des hõneurs dans les Monarchies & Republiques qui ſont libres que ſous les Tyrans;

pour ce que l'on commande bien plus honorablement ſur ceux qui veulent obeïr que ſur ceux qui ne le veulent pas, & qu'il faut contraindre à cela. C'eſt pourquoy Virgile voulant, auec vn tres-grand artifice, choiſir entre les honneurs humains, les plus grands, pour les attribuer à Auguſte Ceſar, dit ces propres mots:

Le peuple obeiſſant prend loy de ſa victoire;
Et meſmes il aſpire à l'immortelle gloire.

Mais l'Empire de la Science eſt beaucoup plus releué que celuy que l'on a ſur les volontez, quelques libres qu'elles ſoient, & ſans eſtre contraintes. Car il exerce ſa domination ſur la raiſon, ſur la foy, & meſmes ſur l'entendement, qui eſt la plus haute partie de l'ame, & qui gouuerne la volonté meſmes. Et à vray dire, il n'y a aucune puiſſance ſur terre, qui erige, par maniere de dire, ſon troſne & ſon ſiege dans les eſprits & dans les ames des hõmes, dans leurs penſees, dans leurs phantaiſies, dans leur conſentement & dans leur foy, comme font la Doctrine & la Science; d'où procede ce deteſtable & exceſſif contentement que reçoiuent les Hereſiarques, les faux Prophetes & les grands impoſteurs, quand ils voyent qu'ils commencent à regner dans la croyance & dans les conſciences des hommes. Certes il eſt ſi grand, que quiconque en a vne fois gouſté, il ne peut plus ſe reſoudre, quelques perſecutions qui s'en enſuiuent, & quelques tourmens qu'il puiſſe ſouffrir de renoncer à cette ſupréme authorité. Et comme c'eſt ce qui eſt nommé dans l'Apocalypſe: *L'abyſme, ou la pro-*

profonde demeure de Satan. Auſſi au contraire, le juſte & le legitime pouuoir que l'on a ſur les eſprits des hommes, qui eſt eſtably par l'euidence meſme, & par la tres-douce recommandation de la verité, a vn fort proche rapport à la puiſſance de Dieu.

Pour ce qui regarde les biens & les honneurs, la Science ne ſe contente pas d'enrichir liberalement les Royaumes & les Republiques; mais elle fait du bien aux particuliers, & accroiſt leurs fortunes & leurs richeſſes. Car il y a long temps que l'on a remarqué qu'Homere donne à viure à beaucoup plus de perſonnes que Sylla, que Ceſar, ny qu'Auguſte, encores qu'ils ayent diſtribué quantité de bleds: qu'ils ayent ietté grand nombre de pieces d'argent: & qu'ils ayent partagé pluſieurs arpens de terre. Et il eſt fort mal-aiſé de dire au vray, lequel des deux, ou les armes, ou les lettres, en a le plus enrichy. Meſmes ſi nous parlons de la ſupreme puiſſance; bien qu'il ſoit vray que les armes, ou le droict ſucceſſif ayent fait pluſieurs Roys: ſi faut-il aduoüer que le ſouuerain Pontificat, qui eſt allé du pair auec la Royauté, a eſté donné ordinairement aux habilles hommes.

Quant à l'agreable ſatisfaction que baille la Science, elle ſurpaſſe toute ſorte de delices: Pourquoy non? N'eſt-il pas vray que les plaiſirs de l'ame excederont les reſiouyſſances qui touchent les ſens, auec le meſme aduantage que l'heureuſe iſſuë d'vn deſſein eſt preferable aux accords de quelque air agreable, ou à quelque ſomptueux banquet? & par vn

ſemblable progrez ne faudra-il pas que les contentemens qui ſe trouuent en l'entendement deuancent de bien loin les affections? Le degouſt ſuit bien toſt ce qui eſt delicieux, qui perd ſa fleur & ſa grace quand il a duré vn peu long temps; par où nous apprenons que ce n'eſtoit pas de vrayes voluptez & ſans meſlange; mais leurs ombres trompeuſes qui ſont neantmoins agreables, non tant à cauſe de leur qualité, qu'à cauſe de leur nouueauté: D'où vient que les voluptueux pour l'ordinaire, & les Princes ambitieux, deuiennent en leur vieilleſſe quaſi touſjours triſtes & melancholiques. Mais on ne ſe ſaoule point de ſçauoir; au contraire apres auoir appris, ſuccede le deſir d'apprẽdre de nouueau. C'eſt pourquoy, de neceſſité, le bien de ce contentement eſt ſimple, & ne vient pas par accident ou par fraude: Et meſmes cette volupté depeinte par Lucrece, ne tient pas la derniere place dans l'ame.

Quel plaiſir! la mer groſſe, les vents troublans ſon calme,

&c.

C'*eſt vn agreable ſpectacle*, dit-il, *à celuy qui eſt debout, ou qui ſe pourmene ſur le riuage de la mer, de voir vn vaiſſeau agité de la tempeſte: & c'eſt vne choſe fort plaiſante que de conſiderer du plus haut d'vne tour deux armées qui entrent en bataille. Mais l'homme ne trouue rien de plus doux que d'auoir ſon ame ſituée par le moyen de la Doctrine, dans la citadelle de la verité: d'où elle puiſſe deſcouurir les erreurs & les trauaux des autres.*

Bref, laiſſons à part ce que l'on dit communément; que l'homme ſçauant a le meſme aduantage ſur l'i-

gnorant, qu'il a ſur les beſtes brutes: que l'homme par l'ayde de ſa doctrine monte au Ciel auec l'eſprit; où il ne peut ſe trouuer auec le corps, & autres choſes ſemblables. Et concluons cette diſpute de l'excellence des Lettres, en diſant qu'elle donne le bien de l'Immortalité & de l'Eternité; à quoy l'homme aſpire par l'inclination de ſa nature, comme le teſmoignent la generation des enfans, l'anobliſſement des familles; les baſtimens, les fondations, les tombeaux, la reputation, & en ſomme, tout ce que les hommes ſouhaitent auec paſſion. Mais nous voyons de combien plus longue duree ſont les ouurages d'Eſprit & de Science, que ne ſont ceux qui partent de la main d'vn ouurier. N'eſt-il pas vray que les vers d'Homere ont duré deux mil cinq cens ans & plus, ſans que l'on y ait trouué de dechet d'vne ſyllabe, ou d'vne lettre? & durant ce meſme temps vne infinité de Palais, de Temples, de Chaſteaux & de Villes ont eſté ruïnees & renuerſees ſans-deſſus-deſſous. On ne peut r'accommoder les portraits ny les ſtatuës de Cirus, d'Alexandre, de Ceſar, ny meſmes des Roys & des Princes qui ont veſcu il n'y a pas long-temps; par ce que les originaux deſ-ja vſez de vieilleſſe ne ſont plus; & les copies que l'on en fait de jour en jour ſe trouuent fort eſloignees de la premiere & naïfue repreſentation. Mais pour ce qui eſt des images des eſprits, on les rencontre touſiours en leur entier dans les Liures, ſans que le temps les gaſte; d'autant qu'on les peut continuellement renoueler; encores qu'à bien parler on ne les doiue pas

nommer images; d'autant qu'elles engendrent perpetuellement, qu'elles jettent leurs semences dans les esprits des hommes; & qu'elles appreſtent & produiſent pour les aages à venir vne infinité d'actions & d'opinions. Que ſi l'on a trouué, que c'eſtoit vne rare & admirable inuention que d'auoir fait vn nauire qui tranſporte d'vn pays à l'autre des richeſſes & de la marchandiſe: & qui par la communication des choſes neceſſaires à la vie, approche en quelque ſorte les regions fort eſloignees: A combien plus forte raiſon doit-on faire eſtime des Sciences, qui comme des vaiſſeaux qui voguent ſur l'Ocean du Temps, ramenent les annees les plus reculees par la reſſemblance des eſprits, & par les meſmes modes & inuentions? Au ſurplus, nous voyons que certains Philoſophes les plus ſenſuels; qui n'auoient rien de diuin, & qui nioient tout à plat l'immortalité de l'Ame, ont pourtant aduoüé, par la force de la verité qui les y contraint, qu'il y auoit apparence de croire que tous les mouuemens & toutes les actions que l'ame humaine pouuoit faire ſans l'organe du corps, ſubſiſtoient apres la mort, comme par exemple les mouuemens de l'entendement & non pas des affections; tãt la Science leur a ſemblé vne choſe immortelle & incorruptible. Quãt à nous qui ſommes illuminez d'vne reuelation diuine; & qui ne tenons compte de ces petites choſes, ny de ces obſtacles des ſens nous ſçauons que non ſeulement l'eſprit, mais auſſi les affections bien purifiees, & non ſeulement l'ame; mais auſſi que le corps receura en ſon temps

l'immortalité. Mais que l'on ſe ſouuienne, que dans la preuue de la dignité de la Science, tant icy qu'aux autres endroits où il a eſté neceſſaire, j'ay touſiours meſmes dés le commencement, mis difference entre les teſmoignages diuins & les teſmoignages humains; ce que j'ay ſans ceſſe obſerué en expliquant ſeparément l'vn & l'autre.

Et bien que cela ſoit, ie ne me promets pourtant pas, quelque diſcours & action que ie faſſe en faueur de la Science, de reuoquer les jugemens, ny du Coq d'Æſope, qui prefera le grain d'orge à la pierre precieuſe; ny de Midas, qui ayant eſté nommé arbitre entre Apollon, qui preſide parmy les Muſes, & Pan qui commande aux troupeaux, donna le prix à celuy qui eſtoit le plus riche; ny de Paris, qui ayant meſpriſé la Sageſſe & la Puiſſance, jugea en faueur de la Volupté & de l'Amour; ny d'Agrippine qui choiſit ce party, *Qu'il tue ſa mere pourueu qu'il regne*, deſirant l'Empire à ſon enfant ſous vne condition deteſtable; ny d'Vlyſſe qui prefera vne vieille à l'immortalité. Ce ſont des repreſentations de ceux qui ont plus eſtimé les choſes qui paſſoient en couſtume, que ce qui eſtoit bon; & tels autres jugemens rendus par le vulgaire. Ie ſçay que cela ne ſe reformera pas; mais auſſi ſçay-ie bien que cecy ſurquoy la Science eſt appuyee, comme ſur vn ferme fondement, & qui ne peut manquer, ne perira jamais. *La Sageſſe a eſté iuſtifiee par ſes enfans.*

Fin du premier Liure.

NOLI ALTVM SAPERE

DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De François Baron de Verulam & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE II.

A SON ROY.

SIRE,

C'eſt vne choſe bien-ſeante, encores que par-fois elle arriue autrement, que ceux qui ont quantité d'enfans, & qui ſemblent continuellement regarder leur immortalité en leurs arriere-nepueux, ſe tourmentent plus que le reſte des hommes à deuiner quels ſeront les temps à venir, durant leſquels

ils ſçauẽt que ces chers gages de leur amitié doiuent paſſer leur vie. La Royne Elizabeth a pluſtoſt logé dans le monde en paſſant, qu'elle n'y a fait vne demeure certaine ; parce qu'elle n'a pas eſté mariee, ſans auoir pourtant laiſſé de rendre ſon Empire fleuriſſant, & grandemẽt heureux en pluſieurs choſes. Mais il eſt fort conuenable à voſtre Majeſté, non ſeulement de faire quẽ voſtre ſiecle ſoit remarquable par vos vertus ; mais auſſi de porter voſtre ſoin dans les choſes dignes de memoire, & qui meritent d'eſtre eterniſees ; puis que Dieu vous a fait la grace d'auoir tant d'enfans, pour dignement perpetuer voſtre nom ; & puis que voſtre aage vigoureux & voſtre couche feconde vous en promettent encores d'autres. Or il n'y a rien de plus digne, ny de plus excellent, que ſi l'on donne au monde pour l'embellir le ſolide & l'vtile progres des Sciences, ſi d'auenture l'affection que ie porte aux lettres ne me fait parler contre la Verité. Car iuſques à quand nous appuyerons nous ſur l'authorité de certains Autheurs peu en nombre, comme ſur des colomnes d'Hercule pour n'aller pas plus auant en cette matiere: puis que voſtre Majeſté nous conduit en noſtre nauigation, & qu'elle la rend bien fortunee, comme eſtant vne brillante conſtellation, & de bon augure.

Mais pour reuenir à noſtre propos, reſſouuenons nous & conſiderons que c'eſt que les grands hommes & les autres ont contribué iuſques à preſent pour l'augmentation des lettres, & que c'eſt qu'ils ſe ſont oubliez d'y adjouſter : faiſons-en vne particuliere

liere diſſection auec des termes maſles & pleins de vigueur ſans digreſſion ny amplification. Que l'on ſuppoſe donc, ce qu'vn chacun accordera, qu'il n'y a rien de ſi haut ny ſi difficile, dont on ne vienne à bout, ou par vne grande recompenſe, ou par vn prudent & ſalutaire conſeil, ou par vn continuel trauail. Le premier eſt cauſe qu'on l'entreprend; l'autre oſte toute ſorte de difficultez & d'erreurs: & le dernier ſecourt la foibleſſe des hommes; mais le conſeil prudent & ſalutaire tient le premier rang entre les trois; & il n'eſt autre, qu'vne declaration & vne deſcription de la droicte voye qu'il faut ſuiure, pour paruenir à l'execution de la choſe qu'il propoſe. *Car*, ſelon le prouerbe, *le boiteux qui eſt dans le chemin, va plus viſte que celuy qui court hors le chemin.* Et Salomon dit fort à propos ſur ce ſubjet: *Si le tranchant eſt eſmouſſé, il faut frapper auec plus de force. Mais la Sageſſe eſt forte par deſſus tout.* Par où il veut dire que ſi l'on choiſit prudemment vn moyen pour conduire vne choſe à ſa perfection, l'on en vient à bout auec plus d'efficace que quand l'on s'y prend de toute ſa force. Ie ſuis obligé de tenir ce diſcours ſans prejudice de l'honneur qui doit eſtre rendu aux habiles hommes; pour ce que ie vois & ie remarque que toutes leurs œuures & leurs actions ont pluſtoſt viſé au faſte & à la recommendation de leur nom, qu'au progrez & à l'augmentation des Sciences meſmes; & que c'eſt pour cela que le nombre des gens de Lettres s'eſt accreu, ſans que les Arts en ayent receu aucun accroiſſement.

Or l'on considere principalement trois choses quand on trauaille à l'augmentation des Sciences; à sçauoir les endroits où l'on les enseigne; les Liures qui en traittent; & les personnes qui en font profession. Car de mesmes que l'eau de pluye ou de fontaine s'escarte & se perd aisement, si l'on ne la ramasse en certains reseruoirs où elle est conseruee par cette vnion & par cet assemblage; & c'est pourquoy l'industrie de l'homme a inuenté les aqueducs, les cisternes, les estangs, & les a enrichis de toute sorte d'embellissemens, qui ne font pas dauantage paroistre la magnificence & la grandeur de ces ouurages que leur vtilité & leur necessité. Ainsi cette liqueur precieuse de la Science, soit qu'elle vienne par l'inspiration diuine, soit que les sens la donnent, periroit soudain, & s'esvanoüiroit entierement si elle n'estoit maintenuë par les Liures, par les traditions, par les conuersations, & principalement dans certains lieux destinez à ces choses, tels que sont les Academies, les Colleges, les Escoles: où sans cesse l'on en parle, & où elle accroist & se ramasse auec beaucoup d'abondance & d'vtilité.

Premierement, l'on trouue qu'il y a quatre choses qui cõcernent les lieux où l'on enseigne la Science, à sçauoir la construction des bastimens; l'assignation des reuenus; l'octroy des priuileges, & les regles que l'on obserue en l'instruction: & tout cela tend, pour l'ordinaire, à la retraitte & au repos, & donne le relasche des soins & des desplaisirs. C'est cela mesmes que Virgile desire que l'on obserue quand l'on

veut placer des ruches à mouches à miel.

Il faut premierement choiſir vne demeure
Aux mouſches, où le vent n'habite en aucune heure.

Il y a auſſi deux choſes qui regardent particulierement les Liures. Premierement, les Bibliotheques, dans leſquelles comme dans des Mauſolees, repoſent les Reliques ſacrees des anciens Saincts. Secondemẽt les nouuelles editions des Autheurs plus correctement imprimees, plus fidelement traduites, auec de meilleurs Commentaires; auec de plus exactes Annotations, & choſes ſemblables.

Pour ce qui eſt des perſonnes de Lettres, outre qu'elles doiuent eſtre eſtimees & aduancees, il reſte deux choſes à faire en leur faueur, recompenſer & deſtiner les Profeſſeurs és Arts qui ſont deſia inuentez & cognus; & en faire de meſmes dans les parties de la Science, qui ne ſont encores pas bien polies, ny bien acheuees.

Ce ſont en ſomme les choſes que les grands Princes, & que les illuſtres perſonnages ont fait pour les bonnes Lettres. Mais quand il eſt queſtion de nommer particulierement ceux qui les ont bien traitees, je me reſſouuiens de ce qui pouſſa Ciceron à rendre graces, apres ſon retour, à tout le monde ſans aucune diſtinction: *Il eſt mal-aiſé*, dit-il, *que l'ingrat n'oublie quelqu'vn.* Reſoluons nous pluſtoſt par le conſeil des eſcritures de regarder ce qui nous reſte de carriere à courre, que de tourner noſtre veuë, pour voir ce que nous auons laiſſé derriere noſtre dos.

Mais ie m'eſtonne premierement, de ce que tous les Colleges de l'Europe les mieux fondez ſont deſtinez à la profeſſion de certaines Sciences, & non à l'eſtude libre & vniuerſel de toutes & de tous les Arts. Car celuy qui eſtime qu'il n'y a point de doctrine qui ne ſe doiue rapporter à l'vſage & à l'actiõ, il en juge fort ſagement. Il eſt neantmoins fort facile, de ſe laiſſer couler par cette croyance dans cette erreur, que la fable ancienne touche, quand elle feint que tous les membres du corps entrerent en diſpute contre le ventre, & luy reprocherent qu'il ne donnoit ny le mouuement comme les muſcles; ny le ſens comme la teſte, bien qu'il fut vray qu'il diſtribuat la viande cuite & digeree à tout le reſte du corps. De meſmes, celuy qui croit que le temps que l'on paſſe à l'eſtude de la Philoſophie & à la contemplation eſt invtilement & vainement employé: celuy-là ne prend pas garde que c'eſt de là que toutes les Profeſſions, & que tous les Arts tirent leur ſuc & leur force en particulier. Et c'eſt ce qui me perſuade que le principal ſubjet du retardement juſques à preſent du progrez deſirable de la doctrine, vient de ce que ce n'eſt qu'en paſſant que l'on a penſé à ces Sciences fondamentales, & que l'on ne les a pas humees à longs traits. Car ſi vous deſirez qu'vn arbre rapporte beaucoup plus de fruict qu'à l'ordinaire, il ne faut pas vous trauailler à eſmonder ſes branches, il faut chauſſer de bonne terre ſa racine, ou vous ne ferez rien. De plus, il faut remarquer que cette fondation de Colleges & de

Communautez que l'on deſtine pour enſeigner, a non ſeulement nuit au progrez des Sciences ; mais a porté vn grand dommage aux Royaumes & au Republiques. Car c'eſt de là qu'il arriue que les Princes ayans à choiſir des miniſtres capables du gouuernement de l'Eſtat, ils n'en trouuent quaſi point auprés d'eux; parce que l'on n'apprend rien dans les Colleges qui ſoit à cet vſage : & ceux qui ſont bien nais & de bon naturel n'y ſont pas inſtruits, entre les autres Arts, dans l'Hiſtoire, dans les Langues qui ont cours, & dans les Liures qui traittent de la Politique, ce qui les rendroit habiles au maniement des affaires publiques.

Mais parce que les fondateurs des Colleges *Plantent*, & ceux qui ont eſtably les leçons publiques *Arrouſent*, il s'enſuit que ie die par ordre ce qu'on peut deſirer. Quant à moy, j'improuue grandement le peu de gages que l'on donne principalement en ce Royaume, aux Profeſſeurs & à ceux qui enſeignent les Arts. Car il importe beaucoup pour l'auancement des Sciences que l'on choiſiſſe pour Lecteurs en chaque genre d'icelles, ceux qui ſont les plus ſages, & les plus habiles ; puis que l'on ſe ſert de leur trauail, non pour vne affaire de peu de duree ; mais pour fournir & pour perpetuer la Science aux ſiecles à venir. Ce qui ne peut eſtre que par telles recompenſes ; & ſous telles conditions, que le mieux entendu & le meilleur Maiſtre en cet Art, en ſoit pleinement content ; en ſorte qu'il ne luy ſoit pas faſcheux de s'en tenir là tant qu'il viura, ſans qu'il

aille chercher vn autre employ. Donques pour faire fleurir les Sciences, il faut obſeruer la Loy Militaire eſtablie par Dauid: *Que le butin fuſt egalement partagé entre celuy qui alloit au combat, & celuy qui gardoit les hardes*: autremẽt on les auroit laiſſees à l'abãdon. Ainſi ceux qui enſeignent, ſont cõme les cõſeruateurs & les gardes du magazin de la doctrine; d'où par apres on peut tirer l'ornemẽt de toutes les Sciẽces. C'eſt pourquoy il eſt raiſonnable que la recompenſe qu'on leur donne, vaille autant que les gains de ceux qui ſont dans les affaires. Que ſi on n'accorde pas à ces habiles hommes, qui ſont comme les peres, ce qui eſt deu à leur merite, cecy s'enſuiura:

Les enfans ſans vigueur feront voir l'abſtinence
Que leurs peres ont fait.

Ie remarqueray maintenãt vn autre defaut, lequel à fin de biẽ exprimer, il ſeroit beſoin que j'inuoquaſſe à mõ ayde quelque Alchymiſte; veu que cette ſorte de gẽs perſuade aux perſonnes curieuſes de vẽdre leurs Liures, & de faire baſtir des fourneaux; de quitter les Muſes, comme ſi elles eſtoient des vierges ſteriles; & de ne faire eſtime que de Vulcan. Car il faut à la verité, cõfeſſer qu'en certaines Sciences, principalement en la Phyſique & en la Medecine, on ne peut par le moyen des ſeuls liures penetrer dãs les ſecrets de la contemplation; ny recueillir les fruicts de la vie actiue. Les hõmes ont dõné d'autres choſes pour cet effet: car nous voyõs que les Spheres, que les Globes, que les Aſtrolabes, que les Cartes, & autres choſes ſemblables ne sõt pas moins neceſſaires à l'eſtude de l'Aſtronomie, & de la Coſmographie, que le ſont les

Liures. Nous voyõs auſſi en certaines Eſcoles de Medecine, des jardins, où il y a toutes ſortes de ſimples, à fin que l'on apprenne à les cognoiſtre; & meſmes on ne manque pas de corps morts pour ſeruir de ſujets aux remarques qui ſe font dans les diſſections. Mais c'eſt peu de choſe que cela. Il faut generalemẽt tenir pour conſtant que l'on ne peut gueres s'auancer à la deſcouuerte des ſecrets de Nature, ſi l'õ ne baille dequoy fournir aux grandes deſpenſes, auec leſquelles il faut venir aux experiences de Vulcã & de Dedale: c'eſt à dire de la fournaiſe & de la machine, ou de quelque choſe de ce gẽre. C'eſt pourquoy de meſme qu'il eſt permis aux Secretaires & aux Agẽts des Princes, de dreſſer le cahier des frais qu'ils ont faits pour diligẽment rechercher & trouuer de nouuelles inuẽtiõs & des ſecrets d'Eſtat; auſſi faut-il entieremẽt rẽbourſer ceux qui ont fait des deſpenſes en la deſcouuerte & recherche de la nature : autrement nous ne ſçaurions pas certainement pluſieurs choſes dignes d'eſtre appriſes. Car ſi Alexandre a donné à Ariſtote vne grãde ſomme d'argent: à fin qu'il euſt à ſes gages des Veneurs, des Pipeurs & Oiſeleurs, des Peſcheurs & autres, qui firent que par leur bonne inſtruction, il deſcouurit fort bien l'Hiſtoire des Animaux: Certes, quelque choſe de plus grand eſt deu, non à ceux qui broſſent dans les taillis de la nature ; mais qui trouuent le chemin dans les labyrinthes des Arts.

De plus, il faut obſeruer vn autre defaut qui eſt fort conſiderable; à ſçauoir vne certaine negligence des Recteurs des Academies, à conſulter; & le peu de ſoin des Roys & des Superieurs à viſiter pour

conſiderer diligément ſi l'on doit continuer, ou ſupprimer les leçons publiques, les diſputes & les autres exercices qui ſe font, & que l'on a pratiqué des long temps, & iuſques en nos iours dans les Eſcoles; & ſi l'on doit en introduire d'autres en leurs places. Car entr'autres regles & Royales obſeruations qu'il a pleu à voſtre Majeſté de donner, ie remarque particulierement celle-cy: *En toute couſtume, ou exemple, il faut conſiderer les temps auſquels telle choſe a eſté commencée: Car ſi le deſordre, ou l'ignorance viuoient pour lors, cela diminuë beaucoup de ſa dignité & la rend tout a fait ſuſpecte.* Partant, puis que les Statuts des Academies ont eſté premierement donnez, pour la plus part, durant des temps où l'on viuoit quaſi auſſi groſſierement, & auec autant d'ignorance que l'on fait aujourd'huy, il eſt à propos de les examiner de nouueau. I'allegueray ſur ce ſubject vn ou deux exemples, en des choſes qui ſe preſentent à nous tous les iours, & qui nous ſont fort familieres. Les gens de Lettres ont accouſtumé, bien que mal, ſelon mon iugement, d'apprendre trop toſt la Logique & la Rhetorique, qui ſont des Arts plus propres à des perſonnes auancees en aage, qu'à des enfans & à des apprentifs: veu qu'elles ſont, ſi l'on y prend garde de prés, les deux Arts les plus importans, & les Arts des Arts; l'vn qui ſe rapporte au iugement, & l'autre à l'ornement; meſmes elles contiennent la regle & l'ordre de diſpoſer & d'embellir les choſes, ſur leſquelles on doit traitter. C'eſt pourquoy vouloir que les eſprits groſſiers, qui n'entendent pas les choſes,

&

& qui n'ont pas encores fait prouiſion de ce que Ciceron appelle vne foreſt, ou vn magazin; c'eſt à dire, qui n'ont pas vne grande quantité de materiaux: cõmencent par ces Sciences, comme ſi quelqu'vn vouloit apprendre à pezer, meſurer, ou embellir le vent; cela ne fait pas d'autre effect, ſinon que la Vertu & la faculté de ces Arts qui ſont treſbeaux, & qui s'eſtendent fort loin ſont meſpriſables; qu'ils degenerent en des Sophiſmes d'enfans & en des affectations ridicules, & qu'ils perdent pour le moins beaucoup de leur reputation. De plus la preſſe que l'on ſe donne à les apprendre trop toſt & hors de temps, a neceſſairement eſté cauſe qu'on les a traittez laſchement & foiblement, afin de s'accommoder à la portee des enfans. Voicy l'autre exemple de l'erreur deſia enuieilly dans les Academies: c'eſt que l'on nuiſt grandement à l'inuention & à la memoire; parce qu'on les diuertiſt plus qu'il ne faut, és exercices que l'on pratique dans les Eſcoles, où l'on fait pluſieurs Oraiſons entierement premeditees, que l'on recite en meſmes termes qu'on les a dreſſees, enquoy il n'y a aucune inuention: ou bien on les fait ſur le champ; & dans cette rencontre la memoire ne paroiſt que fort peu. Veu que dans la pratique ordinaire de la vie on n'vſe que par-fois de l'vn & de l'autre ſeparément, au lieu que l'on ſe ſert d'ordinaire du meſlange des deux: c'eſt à ſçauoir des Notes, ou des Commentaires, & du mot promptement dit: en ſorte que par ce moyen, les exercices ne ſe rapportent pas à ce qui ſe pratique le plus; & l'image ne correſpond pas à la

vie : bien que tels exercices doiuent touſiours eſtre le plus qu'il ſe peut, conformes à la ſorte de vie qui eſt en vſage ; autrement ils peruertiront les mouuemens & les facultez de l'ame ; tant s'en faut qu'ils les preparent. Cette verité paroiſt euidemment, quand ceux qui regentent dans les Colleges font leurs leçons, ou quand ils entrent en quelque charge publique : car ils remarquent bien-toſt en eux ce defaut, non pourtant ſi toſt que les autres. Mais ie concluray cette partie qui concerne la correction de ces Inſtitutions des Colleges auec cette periode tiree d'vne des Epiſtres de Ceſar eſcrite à Oppius & à Balbus : *Or comment cela ſe puiſſe faire, certaines choſes m'en viennent en la penſée, & pluſieurs autres ſe peuuent inuenter: Ie vous prie d'y penſer.*

L'autre defaut que j'obſerue va encores plus auant que ne fait celuy que ie viens de remarquer. Car de meſme que la bonne conduite & la bonne Inſtitution des Colleges ne ſert pas de peu au progrez des Sciences : auſſi ſeroit-ce leur perfection entiere, ſi tout autant qu'il y en a dans l'Europe, auoient vne eſtroite vnion & vne mutuelle correſpondance entr'eux. Car nous voyons que les Ordres & les Congregations qui ſe trouuent en pluſieurs Royaumes fort eſcartez ſe reuniſſent en vne meſme ſocieté & comme fraternité, & s'y conſeruent en ſorte que tous ceux qui viuent ſous ces loix communes, n'ont tous pour les gouuerner que des Prouinciaux, ou des Generaux, qui ſont obeys par vn chacun d'eux. Et

à vray dire, comme la nature fait naiſtre la fraternité dans les familles : les Arts mechaniques la prennent dans les Confrairies. Le ſacre rend tous les Roys freres ; & tous les Eueſques le ſont auſſi entr'eux. Les Vœux & les Regles font que les Religieux ſont tous freres dans leurs Ordres ; de meſmes il ne ſe peut faire que la Science qui illumine les eſprits, ne cauſe vne grande & inſigne fraternité entre les hommes ; puis que Dieu meſmes eſt nommé le pere de lumiere.

En fin ie me plains, comme i'ay deſia fait cy-deſſus en paſſant, de ce que l'on n'a iamais, ou fort rarement, deſtiné d'habiles gens, pour eſcrire & pour faire la recherche des parties des Sciences ; à la perfection deſquelles on n'a pas encores aſſez trauaillé. A quoy ſeruiroit beaucoup ſi l'on en faiſoit comme vne reueuë, & que l'on remarquaſt leſquelles ſont abondantes & les plus augmentées ; & leſquelles ſont ſteriles & abandonnées. Car l'opinion de l'abondance eſt vne des cauſes de la pauureté ; & la multitude des Liures porte quant & ſoy pluſtoſt vn ſigne d'excez que de defaut. Et pourtant cette ſuperfluité, pour en iuger ſainement, doit eſtre oſtee, non par le retranchement des Liures qui ont eſté deſia faits ; mais par l'impreſſion d'autres qui ſoient beaucoup meilleurs, & qui ſoient tels, que reſſemblans le ſerpent de Moyſe, ils deuorent les ſerpens des Magiciens.

Les remedes de tous ces defauts que nous auons remarqué, excepté de ce dernier, & meſmes

de ce dernier, pour ce qui regarde ſa partie actiue, concernant la deſtination de ceux qui doiuent eſcrire, ſont des entrepriſes veritablement Royales: ſi bien que tout homme particulier qui voudroit taſcher d'en venir à bout, ſeroit ſemblable à Mercure, qui eſt en vn carrefour; qui peut monſtrer le chemin auec le doigt; ſans qu'il puiſſe ſe mouuoir d'vne place. Mais cette partie ſpeculatiue qui contient l'examen des defauts, qui ſont en chaque Science peut tomber ſous la cognoiſſance d'vn homme particulier. C'eſt pourquoy i'ay reſolu de parcourir generalement toutes les Sciences & les reuoir fidelement; & auec vne curieuſe & aſſiduelle recherche, remarquer quelles parties reſtent negligees & mal cultiuees pour n'eſtre encores polies, ny reduites à l'vſage, par l'induſtrie des hommes: afin que ce delineament & cet enregiſtrement apporte de la lumiere aux deſſeins publics, & aux volontaires trauaux des particuliers, auec cette reſolution pourtant de monſtrer ce que l'on y obmet maintenant, & ce que l'on y deſire, ſans que j'entreprenne de reprendre les fautes qui s'y commettent, ny les mauuais ſuccez qui s'y rencontrent. Car c'eſt autre choſe de faire voir les lieux qui ſont en friſche, & autre choſe de corriger & reprendre la ſorte du labourage.

Ie ſçay bien que j'entreprens vne grande œuure & fort difficile: & meſme ie recognois que mes forces ſont trop petites pour ce deſſein: Toutesfois ſi l'extreme paſſion que i'ay pour les Lettres me porte à l'execution de ce que ie deſire, j'eſpere vſer d'vne

excuſe pleine d'affection; & de dire qu'il n'eſt permis à aucun d'aymer, & d'eſtre ſage tout enſemble. Ie n'ignore pas qu'il faille laiſſer la meſme liberté de juger aux autres que j'ay priſe pour moy: mais auſſi receuray-ie librement d'eux ce deuoir d'humanité comme ie le leur ay franchemẽt rendu. *Car celuy qui monſtre le chemin à celuy qui s'eſgare*, &c. Ie préuois auſſi que l'on reprendra pluſieurs, des choſes que ie pretends dans mon Liure eſtre obmiſes & à deſirer: comme ſi aucunes auoient deſia atteint leur perfection, & eſtoient maintenant cognuës: comme ſi d'autres auoient plus de curioſité, qu'elles ne rapportent de fruict & d'vtilité: comme ſi d'autres eſtoient par trop difficiles; & qu'il fut quaſi impoſſible de les conduire à leur perfection. Quant aux deux premieres, les choſes meſmes parleront pour ſoy: Pour ce qui regarde l'impoſſibilité, c'eſt ainſi que ie la reſous. Qu'il faut croire que toutes choſes ſont poſſibles & faiſables, quand quelques-vns en peuuent venir à bout, bien que tous n'y reuſſiſſent pas, quand pluſieurs le peuuent faire conjointemẽt & non vn ſeul, quand elles arriuent en ſuite, & non en meſme temps: bref, quand elles viennent par le ſoin & aux deſpens du public, & non par les richeſſes ou par l'induſtrie des particuliers. Que s'il y a quelqu'vn qui ayme mieux ſe ſeruir de ce dire de Salomon. *Le pareſſeux dit, le Lyon eſt au chemin*: que de celuy de Virgile, *Ils peuuent, parce qu'ils croyent pouuoir*. Ie ſeray ſatisfait ſi mon trauail paſſe pour vn grand vœu & pour vn deſir loüable. Car de meſmes qu'il faut que celuy qui fait vne que-

ſtion fort à propos, ne ſoit pas ignorant de ce qu'il demande: ainſi le ſens ne paroiſtra pas foible qui ſouhaitera des choſes qui ne ſont pas impertinentes.

Diuiſion vniuerſelle de la doctrine humaine en Hiſtoire, Poëſie & Philoſophie, conformément aux trois facultez de l'Entendement, à ſçauoir la Memoire, la Phantaſie & la Raiſon: & cette meſme diuiſion concerne ce qui eſt de la Theologie.

CHAPITRE I.

CETTE diuiſion de la doctrine humaine eſt tres-veritable; qui eſt tiree de la triple faculté de l'Ame raiſonnable où eſt le ſiege de la Science. L'Hiſtoire ſe rapporte à la Memoire, la Poëſie à la Phantaſie, la Philoſophie à la Raiſon. Nous n'entendons autre choſe en ce lieu-cy par la Poëſie qu'vne hiſtoire feinte ou les fables: Car le Vers eſt vn certain charactere & marque du ſtyle: & meſmes on le met entre les embelliſſemens de l'oraiſon, comme il ſe verra en ſon lieu.

L'hiſtoire traite proprement des choſes particulieres qui ſont determinees par le lieu & par le temps. Car encores que l'Hiſtoire Naturelle ſemble faire mention des Eſpeces; cela arriue de ce que l'on fait de pluſieurs choſes naturelles vne commune ſimilitude ſous vne ſeule eſpece; en ſorte que ſi vous en entendez vne, vous ſçauez toutes les autres. Mais

s'il se trouue des indiuidus qui soient vniques en leur espece comme le Soleil & la Lune, ou qui soient grandement esloignez de leur espece comme les Monstres; L'Histoire Naturelle n'en parle pas moins pertinemment que fait l'Histoire Ciuile de chaque particulier. Et toutes ces choses regardent la Memoire.

La Poësie prise au sens que nous auons dit cy-dessus, a pour subjet les choses particulieres, qui sont inuentees à l'exemple de ce qui est veritable dans l'Histoire; en sorte neantmoins qu'elle dit d'ordinaire des choses incroyables ; & en inuente & en aduance comme il luy plaist, qui ne sont & qui ne peuuent arriuer en l'estre des choses ; de mesmes que fait la peinture. Et c'est le propre de la Phantasie.

La Philosophie ne considere pas les choses particulieres, ny les premieres impressions qu'elles font, mais les cognoissances que l'on en tire; & elle s'occupe à les composer & à les diuiser selon la Loy de Nature ; & selon ce qui paroist en elles ; & c'est le deuoir & l'ouurage de la Raison.

Celuy qui penetrera jusques dans la source des choses intellectuelles, verra cecy aisément. Les Indiuidus ou les choses particulieres seules touchent le Sens, qui est la porte de l'Intellect. Leurs images & leurs empreintes receuës par le sens sont grauees dans la memoire, & s'y coulent d'abord toutes entieres en la mesme sorte qu'elles se presentent : Apres cela l'ame de l'homme les

repaſſe & les rumine, & tantoſt elle les reuoit ſimplement, tantoſt elle les imite comme en ſe joüant; & tantoſt elle les digere en les compoſant & en les diuiſant. D'où il reſulte clairement que ces trois eſcoulemens, à ſçauoir * l'Hiſtoire, la Poëſie & la Philoſophie, ſortent de ces trois fontaines, de la Memoire, de la Phantaſie & de la Raiſon, ſans qu'il y en ayt ny plus ny moins, car nous comptons l'Hiſtoire & l'Experience pour vne meſme choſe: de meſmes que nous tenons que la Philoſophie & les Sciences ne ſont pas ſeparees.

* Ie ſupplee ce mot qui ne ſe trouue pas dans le texte Latin de l'impreſſion de Paris.

Ie crois qu'il n'eſt pas beſoin d'introduire vne autre diuiſion pour ce qui regarde les choſes Theologiques, & à vray dire ce qui eſt inſpiré & ce qui tombe ſous les ſens, eſt different en leur realité & en la ſorte de s'inſinuer: mais l'eſprit de l'homme eſt Vn; & ſes organes & ſes cellules ſont de meſme façon. Si bien que cela ſe fait comme ſi diuerſes liqueurs eſtoient miſes dans vn meſme vaiſſeau par pluſieurs entonnoirs: d'où vient que la Theologie eſt compoſee ou de l'Hiſtoire ſacree ou des Paraboles, qui ſont comme vne poëſie diuine: ou des preceptes & enſeignemens qui paroiſſent vne ſolide & durable Philoſophie. Quant à ce qui concerne cette partie qui ſemble eſtre ſuperfluë, à ſçauoir la Prophetie, c'eſt vn genre d'Hiſtoire; par ce que l'Hiſtoire diuine a cet aduantage ſur l'humaine, que la relation peut auſſi bien preceder la choſe faite que la ſuiure.

Diuiſion de l'Hiſtoire en Naturelle & Ciuile, en comprenant l'Eccleſiaſtique & celle des Lettres ſous la Ciuile. Diuiſion de l'Hiſtoire naturelle en Hiſtoire des choſes qui ſont ſelon l'ordre de la generation: contre l'ordre de la generation; & des Arts.

CHAPITRE II.

L'HISTOIRE eſt ou Naturelle ou Ciuile. La Naturelle traite de ce que la Nature fait. La Ciuile contient les faits & les actions des hommes. Et à vray dire, les choſes diuines ſe remarquent auec eſclat dans l'vne & dans l'autre; mais principalement dans celle qui parle des hommes: en ſorte qu'on leur attribuë vne eſpece d'hiſtoire à part, que l'on nomme d'ordinaire Sacree ou Eccleſiaſtique. Quant à moy, ie fais tant d'eſtime des Sciences & des Arts, que ie croys qu'il leur faut donner vne Hiſtoire ſeparee des autres, que j'entends eſtre compriſe ſous l'Hiſtoire Ciuile, comme auſſi l'Eccleſiaſtique.

Les materiaux ſeruans à la diuiſion de l'Hiſtoire Naturelle, ſeront tirez de l'eſtat & de la condition de la Nature meſmes, qui ſe trouue triple: & qui eſt comme ſouſmiſe à vn triple regime: Car ou elle eſt libre, & va touſiours d'vn meſme train, telle qu'elle paroiſt dans les Cieux; dans les animaux, dans les plantes & dans tout ce qu'elle met en eui-

dence. Ou elle pert quelque chose de sa vertu par la malignité, par l'extraordinaire resistance de la matiere, & par la violence de ce qui l'empesche d'agir, cõme il se voit dans les Mõstres. Ou en fin elle est reserree, formee & cõme renouuellee par l'Art & par le trauail de l'hõme; ainsi qu'il se verifie dans les choses artificielles. Diuisons dõques l'Histoire Naturelle en Histoire des choses qui suiuent l'ordre de la generatiõ; en celles qui vont cõtre l'ordre de la generation; & en celle des Arts, que nous auons aussi accoustumé de nommer l'Histoire des Machines & Experimentale. La premiere monstre quelle est la liberté de la Nature: La deuxiesme, quelles sont ses fautes: & la troisiesme quels sont ses liens. Quant à moy, ie mets volontiers l'Histoire des Arts comme vne espece d'Histoire Naturelle; d'autant que c'est vne opinion desia receuë de long-temps, que l'Art est quelque chose de different de la Nature, & que les choses artificielles sont bien esloignees des naturelles; d'où procede ce mal que plusieurs qui ont escrit de la Nature, croyent en auoir assez pleinement traité, pourueu qu'ils ayent fait l'Histoire des Animaux ou des plantes, ou des mineraux, sans se soucier de parler des experiences des Arts Mechaniques. Mais il se glisse aussi dans l'esprit des hommes vn mal bien plus subtil; c'est à sçauoir que l'on croit que l'Art est vne chose adjoustee à la Nature, cõme s'il consistoit seulemẽt en cela que d'acheuer la nature cõmencee; ou de la redresser quand elle panche au mal; ou la deliurer quãd quelque chose l'ẽpesche; & nõ la tourner

ſans deſſus deſſous, la chãger ou l'ébrãler juſques dãs ſon interieur. Et c'eſt cela meſmes qui a eſté la cauſe que l'õ a trop toſt deſeſperé dãs les choſes humaines: On deuoit tout au cõtraire tenir pour certain, que les choſes artificielles ne differoient point des naturelles en la forme ou en l'eſſence, mais ſeulemẽt en la cauſe efficiẽte. Veu que l'hõme n'a aucũ pouuoir ſur la Nature que pour le regard du mouuemẽt, c'eſt à ſçauoir pour auãcer ou pour reculer les corps naturels; mais quand l'on accorde ce pouuoir à l'hõme, en joignant (cõme l'on dit) les choſes actiues aux paſſiues: Il peut tout; mais quand on le luy deſnie, il n'a aucune puiſſance. Et il n'importe ſi les choſes ſont ordonnees à certain effet que cela ſe faſſe par le moyen de l'hõme ou ſans ſon moyẽ. L'or par fois eſt cuit par le feu; par fois il ſe trouue tout pur dãs les ſablons; & ce par le ſeul miniſtere de la Nature. L'arc-en-Ciel ſemblablemẽt eſt formé en l'air dãs vne nuée groſſe de pluïe, & l'on en fait vn parmy nous auec vn eſpanchement d'eau. Donques la nature gouuerne tout, mais ces trois choſes s'entreſuiuent. Le cours de la Nature, ſon eſtenduë dans ſa courſe & l'Art, où l'homme qui eſt adjouſté aux choſes. C'eſt pourquoy il les faut compredre toutes trois dans l'Hiſtoire Naturelle: ce que C. Pline a fait pour la pluſpart. Pline, diſ-je, qui ſeul a tresdignement pris le deſſein de l'Hiſtoire Naturelle; mais il ne l'a pas ſceu bien mettre en execution, & meſmes l'a tres-mal traitée.

La premiere eſt aſſez bien tenuë: mais les autres deux ſont en ſi mauuais ordre qu'il les faut placer

parmy les choſes que l'on doit deſirer. Car on n'a pas encores fait vn aſſez ample traicté des œuures de Nature, qui s'eſcartent & qui ſe fouruoyent du cours ordinaire des generations, des productions, & des mouuemens; ſoit pour le regard des enfantemens extraordinaires, qui ſont arriuez en certains pays & en des lieux particuliers; ſoit pour ce qui eſt des euenemens des temps, qui n'ont pas accouſtumé d'arriuer en la ſorte: ſoit touchant *La ſubtilité*, comme dit celuy-là, *des cas qui arriuent*: ſoit concernant les effects des proprietez occultes: ſoit quant à ce qui eſt vnique en ſon eſpece dans la nature. Non que ie vueille nier qu'il ne ſe trouue aſſez de Liures, meſmes plus qu'il n'en faudroit, pleins d'experiences fabuleuſes, de ſecrets inuentez contre la verité, & d'impoſtures friuoles, le tout pour donner du plaiſir, & pour ſatisfaire par leur nouueauté, ceux qui s'en entretiennent. Mais ie ne puis rencontrer aucune ſerieuſe & exacte relation des choſes extraordinaires & merueilleuſes en la nature; ny aucun vray recit qui rejette comme il faut & qui banniſſe publiquement, pour ainſi parler, les meſonges & les fables qui ſont tant en vogue. Car l'on vit aujourd'huy de telle façon, que ſi l'on adjouſte foy aux fauſſetez que l'on dit des choſes naturelles, tout le monde le croit; ſoit pour le reſpect que l'on rend à l'antiquité; ſoit que l'on ne vueille pas prendre la peine de les examiner; ſoit que l'on eſtime que telles choſes receües ſoient de tres-riches ornemens de l'Oraiſon, à cauſe de leurs ſimilitudes & de leurs comparaiſons: cela eſt fait

pour touſiours l'on ne les rejette, ny retracte plus apres cela.

Cét ouurage qu'Ariſtote a rendu recommandable par ſon exemple, ne tend à autre fin que pour contenter les curieux & les foibles eſprits; de meſme que font les joüeurs de gobelets & de paſſe-paſſe; il eſt neantmoins fondé ſur deux principales cauſes; l'vne & l'autre de tres-grande importance. La premiere, afin que l'on corrige les defauts qui ſe trouuent dans les maximes que l'on tire le plus ſouuent des exemples triuiaux & communs. L'autre, afin que l'on paſſe librement & ſans obſtacles des miracles de la Nature à ceux de l'Art; en quoy il n'y a autre choſe à faire que de ſuiure diligemment les piſtes de la nature: veu qu'elle s'eſcarte volontairement, afin qu'on la puiſſe ramener là meſmes quand l'on veut. Sans que ie ſois la cauſe que l'on excluë de cette Hiſtoire de ce qui eſt merueilleux: les narrations ſuperſtitieuſes des malefices, des ſorcelleries, des enchantemens, des ſonges, des deuinations & de telles choſes; pourueu que l'on ſoit certain du fait, & de ce qui eſt arriué. Car l'on ne ſçait encores pas au vray, en quoy & iuſques où, les effects que l'on dit eſtre ſuperſtitieux, participent des cauſes naturelles. C'eſt pourquoy encores que nous condamnions auec raiſon l'vſage & la pratique de tels Arts: toutesfois nous tirerons de leur ſpeculation, en les bien conſiderant, vne cognoiſſance qui ne nous ſeruira pas de peu, non ſeulement pour bien diſcerner les crimes commis par telles gens; mais auſſi

pour penetrer plus auant dans les secrets de la nature. Sans qu'il faille craindre d'entrer & de penetrer dans ces cauernes & dans ces lieux reculez, quand on n'a point d'autre but que de rechercher la verité, ce que vostre Majesté a confirmé par son propre exemple. Car elle est entree auec prudence & auec subtilité dans ces ombres auec ces yeux clairs-voyans de la Religion & de la Philosophie naturelle; en sorte qu'elle a paru entierement semblable au Soleil, qui passe par des lieux salles sans y prendre aucune tache. Mais ie suis d'aduis que l'on traicte separément ces relations que l'on joint auec les choses superstitieuses; & que l'on ne les mesle pas auec ce que l'on dit des choses pures & entierement naturelles. Quant à ce que l'on asseure des prodiges & des miracles des Religions; ou il n'est pas vray, ou il n'est aucunement naturel. C'est pourquoy cela ne regarde pas l'Histoire naturelle.

Pour ce qui est de l'Histoire *de la Nature sousmise & fabriquee*, que ie nomme d'ordinaire *Mechnaique*: Ie trouue que l'on y a fait certains recueils sur l'Agriculture & sur plusieurs Arts Mechaniques: mais ce qui est le pire en ce genre, l'on mesprise & mesmes l'on rejette les experiences ordinaires & communes à chaque Art, qui seruent neantmoins autant ou plus pour l'interpretation de la nature que celles que l'on ne fait que fort rarement. Car l'on offence les bonnes lettres, si d'auenture les hommes doctes se sousmettent à la recherche & à la remar-

que des choſes mechaniques, ſi elle ne ſe fait pour les ſecrets de l'Art, ou des choſes grandement rares & ſubtiles. De fait Platon ſe mocque auec raiſon de ce defaut plein de vaine & de hautaine arrogance, quand il introduit le Philoſophe Hippias qui prenoit plaiſir à ſe vanter, diſputant auec Socrate qui conſtituoit ſon contentement à rechercher la vraye & la ſolide verité. Et comme ce grand homme eut entrepris de diſcourir de la beauté ſelon ſa façon de diſputer libre & eſtenduë, il rapporta premieremẽt l'exemple d'vne belle jeune fille, apres celuy d'vne belle cauale ; & enfin celuy d'vn pot de terre bien fait. Hyppias ne pouuant ſupporter ce dernier, dit: *Si ie n'eſtois retenu par diſcretion, ie m'offencerois ſans doute de diſputer auec celuy qui allegueroit des exemples ſi vils & ſi abiets.* A quoy Socrate luy repartit : *A la verité cela vous ſieroit bien ; puis que vous eſtes ſi braue & ſi bien chauſſé :* & d'autres choſes par mocquerie. Car l'on peut aſſeurer que les exemples que l'on rapporte des choſes releuees n'enſeignent pas auec toute ſorte de certitude. Ce qui eſt fort bien repreſenté dans ce rapport que l'on fait d'ordinaire de ce Philoſophe, qui regardant les Eſtoilles en haut, tomba dans l'eau. Car s'il euſt porté ſa veüe en bas, il les euſt peu voir dans cet element tranſparent ; mais s'eſtant occupé à conſiderer le Ciel, il ne peut voir l'eau dans les Eſtoilles. Il en arriue ſouuent de meſmes ; pour ce que les choſes petites & baſſes ſeruent beaucoup plus à la cognoiſſance des grandes ; que les grandes ne ſont à celles des

petites, ſuiuant la remarque qu'en a treſbien fait Ariſtote, *Que la nature de chaque choſe ſe deſcouure dans ſes moindres petites portions.* Et c'eſt la cauſe pourquoy il recherche la Nature de la Republique premierement dans la famille & dans les ſimples relations ou correſpondances qui ſe trouuent dans la ſocieté ; c'eſt à ſçauoir du mary & de la femme ; des peres & des enfans ; du maiſtre & du ſeruiteur : ce qui ſe rencontre en la moindre petite maiſon. Et c'eſt ainſi qu'il faut deſcouurir la nature de cette grande cité ; c'eſt à dire de tout ce qui eſt en l'Vniuers, & ſon ordre, dans chaque premier accord, & dans les moindres portions des choſes : comme l'on a veu que ce merueilleux ſecret en nature, qui conſiſte en ce que le fer touché de l'aymant ſe tourne ſans ceſſe vers les poles, a eſté premierement experimenté ſur des eſguilles, que deſſus de groſſes barres de fer.

Que s'il faut adjouſter foy à ce que ie dis, j'eſtime que l'vſage de l'hiſtoire Mechanique eſt grandemẽt vtile, & comme le fondement de cette Philoſophie Naturelle, qui ne ſe pert pas dans la fumee des ſubtiles & des ſublimes ſpeculations ; mais qui rend de grands effects pour le bien de la vie de l'homme. Et cet vſage n'aydera pas ſeulement pour le preſent, en rapportant & en liant les obſeruations que l'on fait dans vn Art pour les faire ſeruir aux autres ; pour de là en tirer de nouuelles commoditez : ce qui ſe doit faire quand les experiences des Arts differents viendront à eſtre cogneuës pour l'homme ſeul ; mais cette autre vtilité en prouiendra, qu'il donnera vne

plus

plus grande lumiere, que l'on n'a encores iamais euë à la recherche des cauſes de tout ce qui eſt, & à l'eſtabliſſement des maximes des Arts. Car de meſmes que vous ne cognoiſſez iamais bien la bonté d'vn eſprit, que vous n'aurez pas prouoqué à quelque diſpute: & comme Prothée ne ſe portoit point à ſes diuers changemens, qu'alors qu'on le tenoit lié & garroté: De meſmes la Nature ſe ſentant preſſee & tourmentee par l'Art, monſtre mieux ce qu'elle ſçait faire que quand on la laiſſe en ſa liberté.

Mais auant que de mettre fin à cette partie de l'Hiſtoire Naturelle que nous nommons Mechanique ou Experimentale, j'adjouſteray cecy : Que le corps de cette Hiſtoire doit eſtre compoſé, non ſeulement de ces Arts Mechaniques ; mais auſſi de cette partie des Sciences liberales qui conſiſte en l'execution ; comme auſſi de pluſieurs pratiques qui ne ſont encores pas reduites en Art; afin de ne laiſſer paſſer choſe quelconque qui ſerue à la ſatisfaction de l'entendement. Et c'eſt tout ce que contient la premiere Diuiſion de l'Hiſtoire Naturelle.

Seconde Diuiſion de l'Hiſtoire Naturelle, tirée de ſon vſage & de ſa fin en Narratiue & en Inductiue. Que la meilleure fin de l'Hiſtoire Naturelle eſt de ſeruir & d'eſtre neceſſaire à l'eſtabliſſement de la Philoſophie; & l'Inductiue regarde cette fin. La Diuiſion de l'Hiſtoire des Generations conſiſte en l'Hiſtoire des choſes celeſtes; en l'Hiſtoire des Meteores; en l'Hiſtoire du Globe de la terre & de la mer; en l'Hiſtoire des Maſſes, ou des grandes aſſemblées, & en l'Hiſtoire des Eſpeces, ou des moindres aſſemblées.

Chapitre III.

L'Histoire Naturelle a vn triple ſubjet, comme nous auons dit, & eſt double en vſage. Car l'on s'en ſert, ou pour cognoiſtre les choſes meſmes que l'on eſcrit; ou comme eſtant la matiere premiere de la Philoſophie. Et cette premiere ſorte qui ſe plaiſt au recit de quelque choſe; ou qui eſt vtile à cauſe de l'vſage des experiences, & qui a eſté inuentee à ce plaiſir & pour cette commodité, eſt beaucoup moindre que celle qui eſt le recueil & le magazin de la vraye & de la legitime induction; & qui preſente la premiere mamelle de la Philoſophie. Nous diuiſerons donc pour la ſeconde fois l'Hiſtoire Naturelle en Narratiue & Inductiue: & ie place cette derniere entre les choſes qui ſont à deſirer. Et qu'aucun ne ſe laiſſe eſbloüir, ſoit par la reputation

des grands hommes du temps passé, ou par les gros volumes qui ont esté faits par ceux d'aujourd'huy: chacun sçait que l'on a assez amplement traicté de l'Histoire Naturelle; que la diuersité que l'on y a remarqué est agreable, & que l'on y a rapporté vne diligence fort curieuse. Toutesfois, si l'on en retranche les fables, l'antiquité, les citatiõs des Autheurs, les cõtrouerses peu necessaires, les discours inutiles, & les enjoliueures, le tout ne deuant seruir que de propos de table & de serees aux habilles hommes, & nõ estre admis pour introduire la Philosophie: tout cela ne sera pas grand' chose, & mesmes sera fort esloigné de cette Philosophie dont nous portons l'idee dans nostre esprit. Premierement, il faut souhaiter ces deux parties de l'Histoire Naturelle dont nous auõs desia parlé; à sçauoir de ce qui arriue contre l'ordre des generatiõs, & des Arts; ces deux choses estãt de tres grãde importãce. Apres cela, dãs cette troisiesme partie generale qui reste, qui est des Generatiõs, elle satisfait seulement à vne des cinq parties qui se trouuent par ordre en l'Histoire des Generations. La premiere est des choses celestes, qui contient les Phenomenes toutes simples & sans aucuns preceptes. La seconde est des Meteores, en y comprenant les Cometes & les regions, comme ils disent, de l'air; & l'on ne rencontre aucune bonne Histoire des Cometes, des Meteores qui paroissent en feu, des vents, des pluyes, des tẽpestes, & des autres choses semblables. La troisiesme est de la terre, de la mer (entant que ce sont les principales parties qui composent l'Vniuers)

des montagnes, des fleuues, des flux & reflux, des sablons, des forests, des Isles, & de la figure mesme des terres fermes & de leur estenduë : où l'on recherche plus diligemment les choses naturelles, que l'on n'y remarque ce qui concerne la Cosmographie. La quatriesme est des communes masses de la matiere que nous nommons grandes assemblees, & vulgairement les Elemens : car on ne trouue pas vne Histoire entiere du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre ; de leurs natures, de leurs mouuements, de leurs effects & de leurs impressions. La cinquiesme & la derniere est des ramas exquis de la matiere que nous nommons des moindres assemblees, & communément des Especes. Et c'est en ce seul genre d'Histoire qu'a paru l'industrie de ceux qui ont escrit : en sorte neantmoins qu'elle s'est beaucoup plus estenduë sur les choses superfluës, comme sur les representations des animaux, des plantes & autres choses semblables, qu'elle n'a esté riche en solides & exactes obseruations que l'on doit mettre dans l'Histoire Naturelle. Et afin de le dire en vn mot, nous n'auons aucune Histoire Naturelle, soit que nous considerions ce qu'elle recherche; soit que nous prenions garde à ce qu'elle traite, qui se rapporte au dessein, dont nous parlons, qui est d'establir la Philosophie. C'est pourquoy nous publions que l'Histoire Inductiue est à dire : & que ce soit assez touchant l'Histoire Naturelle.

Diuiſion de l'Hiſtoire Ciuile en Hiſtoire Eccleſiaſtique, & en Hiſtoire des Sciences, qui eſt dite Ciuile, en retenant le nom de ſon genre. Que cette partie nous manque; & les preceptes pour la remettre.

CHAPITRE IV.

I'ESTIME que l'on peut fort bien diuiſer l'Hiſtoire Ciuile en trois eſpeces; Premierement en Sacree, ou Eccleſiaſtique : Secondement en Ciuile, qui eſt celle qui retient le nom du genre : Et en dernier lieu en celle des Sciences & des Arts. Ie commenceray par ceſte derniere eſpece, qui eſt l'Hiſtoire des Sciences, que ie mets entre les choſes qui nous manquent; pour les autres deux, nous les auons. Et à vray dire, ſi l'Hiſtoire du monde en eſt priuee, l'on pourra fort bien la comparer à la ſtatuë de Polypheme qui a l'œil creué; Veu que cette partie de l'image defaut, qui rapporte le mieux l'eſprit & le naturel de quelqu'vn. Et bien que ie die que nous ne l'auons pas, ie ne laiſſe pourtant de recognoiſtre que dans les Sciences particulieres des Iuriſconſultes, des Mathematiciens, des Rhetoriciens, & des Philoſophes l'on en fait quelque legere mẽtion; & que l'on rapporte quelque choſe des ſectes, des Eſcoles, des Liures, des Autheurs, & des temps, durant leſquels toutes ces Sciences ont eſté

en eſtime: comme auſſi l'on trouue quelques petits traitez infructueux, touchant ceux qui ont eſté les Inuenteurs des choſes & des Arts: Mais ie ſouſtiens que l'on n'a point veu juſques à maintenant vne entiere & parfaite hiſtoire concernant les Sciences. C'eſt pourquoy ie mettray en auant & l'Argument & le moyen de la faire, & d'en vſer.

L'argument n'eſt autre choſe que ſe reſſouuenir du plus loin qu'il ſe puiſſe, quels ont eſté les Arts & les Sciences; & en quels aages du monde, & en quelles contrees elles ont eſté en vogue; De plus, auoir la memoire de leurs antiquitez, de leurs progrez & de leurs acheminemens par les diuerſes parties du monde. Car elles ne paſſent pas moins d'vn lieu à autre, que font les peuples; Comme auſſi raconter leurs decadances, & la ſorte en laquelle elles ont eſté oubliees & remiſes. Il faut de meſmes remarquer en chaque Art l'occaſion & l'origine de ſon inuention, la maniere & la diſcipline auec laquelle il le faut enſeigner; la façon & les inſtitutions pour le cultiuer & pour l'exercer. Il faut ſemblablement adjouſter les ſectes & les remarquables controuerſes auſquelles ſe ſont portez les hommes doctes: les calomnies auſquelles ils ont eſté ſubjets; & les honneurs & les loüanges qu'on leur a fait & rendu. Bref, il faut parler des principaux Autheurs, des meilleurs Liures, des Eſcoles, de leurs ſucceſſions, des Academies, des Societez, des Colleges, des Ordres; bref, de tout ce qui regarde les Lettres. Mais auant toutes choſes, ie deſire que l'on die quelles ont eſté

les cauſes des euenements ; en quoy conſiſte la beauté de l'Hiſtoire Ciuile, & meſmes ce qui en eſt, comme l'Ame: Par exemple, que l'on traite quels ſont les naturels des peuples ſelon leurs contrees ; s'ils ſont capables ou incapables d'apprendre pluſieurs choſes. Il faut auſſi faire mention des accidents qui ſont arriuez de temps en temps; de ce qui s'eſt oppoſé aux Sciences, ou de ce qui leur a eſté fauorable : il faut parler des deuotions & des meſlanges des Religions ; des Loix qui ont eſté faites ou contre ou pour. Bref, des vertus inſignes, & de l'effort vtile de certains hommes en l'auancement des Lettres, & choſes ſemblables. Mais ie deſire cela, en ſorte que l'on ne perde pas le temps, à la façon des Critiques, en loüanges & en reprehenſions: que l'on raconte les choſes en forme d'Hiſtoire; & que l'on interpoſe ſon jugement auec beaucoup de moderation. Et ie donne pour aduis ſur la maniere de compoſer cette Hiſtoire, que l'on ne doit pas ſe contenter d'en tirer les materiaux des Hiſtoires & des Critiques, mais que l'on ſe doit ſeruir de tous les meilleurs Liures, à les prendre de la plus profonde antiquité : & ainſi de ſuite, de cent en cent ans ou moins, à les compter par ordre, ainſi qu'ils ont eſté compoſez durant ces temps-là : à fin que non en les liſant entierement (ce qui ne ſeroit jamais faict) mais en les parcourant, & en y obſeruant l'Argument, le Style & la Methode, le Genie des

Sciences de ce temps-là, ſoit comme par vn certain enchantement rappellé d'entre les Morts.

Voicy ce qui regarde l'vſage. Ie ne ſouhaite pas que l'on celebre l'honneur & la pompe deuë aux Sciences auec tant d'images eſpenduës parcy parlà; ny que ſuiuant la grande paſſion que nous auons pour elles, tout ce qui les concerne, ſoit curieuſement recherché, ſceu & conſerué; mais principalement pour vne cauſe graue & ſerieuſe; qui eſt telle (pour la dire en vn mot) que nous croyons que l'on ſe peut approcher de fort prés de la prudence & de l'induſtrie des hommes doctes par cette narration que nous auons deſcrit; & par ce moyen que l'on peut remarquer, tant les mouuemens des choſes Intellectuelles que des Ciuiles; & les agitations, enſemble les vices & les vertus: & l'on peut de là en tirer vn treſbon reglement. Car ie ne juge pas que les Oeuures de S. Auguſtin & de S. Ambroiſe, ayent tant de pouuoir à faire deuenir vn Eueſque ou vn Theologien homme de bien, comme ſi on lit & feuillete auec eſtude l'Hiſtoire Eccleſiaſtique; & c'eſt ce que j'eſtime qui arriuera aux ſçauans par la Lecture de l'Hiſtoire des Sciences. Car ce qui n'eſt pas ſouſtenu par des exemples, ou par la memoire des choſes arriuees, eſt ſubjet à deſchoir; & on le juge plein de temerité. Mais que ce ſoit aſſez parlé ſur le ſubjet de l'Hiſtoire des Sciences.

De la

De la Dignité & de la difficulté de l'Hiſtoire Ciuile.

CHAPITRE V.

L'HISTOIRE Ciuile particuliere vient en ſuitte, dõt la dignité & l'authorité eſclate grandement dans tout ce que les hommes ont eſcrit. Car elle prend ſouz ſa foy les exemples des Anciens, les viciſſitudes des choſes, les fondements de la prudence ciuile; bref le nom & la reputation des hommes. Il n'y a pas moins à dire pour ce qui regarde ſa dignité; Car en eſcriuant; porter ſon eſprit à ce qui eſt deſia paſſé, & le faire vieux en quelque façon, rechercher auec diligence, & rapporter auec vne fidelle liberté; ou meſmes mettre en veuë par le moyen de la parole, les mouuements des temps, les repreſentations des perſonnes, les irreſolutions des conſeils, le cours des actions, comme ſi c'eſtoit des aqueducs, le plus interieur des pretextes, les ſecrets de l'eſtat, c'eſt vne choſe fort laborieuſe, & qui ne ſe fait qu'auec grand iugement, veu que ce qui eſt ancien, eſt dans l'incertitude; & ce qui eſt nouueau ne ſe dit pas ſans danger. D'où vient que pluſieurs vices ſe rencontrent dans cette Hiſtoire Ciuile, entant que pluſieurs font des relations ſi foibles, & ſi communes que l'Hiſtoire en eſt deshonorée; d'autres en dreſſent de particulieres, & font de petits recueils à la haſte,

& auec vn ſtile ineſgal: d'autres n'en parlent que ſommairement; d'autres au contraire racontent iuſques aux moindres petites choſes; & ne touchent aucunement aux actions qu'ils deuoient remarquer. Quelques autres ſe donnans trop de liberté, inuentent hardiement tout plein de choſes; mais d'autres y impriment, & y adiouſtent pluſtoſt l'image de leurs affections, que celle de leur eſprit, ſe reſſouuenans de leur propre intereſt, & rapportans les choſes auec fort peu de fidelité. Certains ne parlent d'autre choſe, que des affaires Politiques, dans leſquelles ils ſe plaiſent, & cherchans des digreſsions pour paroiſtre, interrompent trop legerement le recit des choſes. D'autres s'eſtendent par trop & ſans beaucoup de jugement à reciter les harangues; & à raconter tout ce qui s'eſt paſsé. En ſorte qu'il paroiſt aſſez qu'il ne ſe treuue rien de plus rare entre les eſcrits des hommes, qu'vne bonne & parfaicte Hiſtoire. Mais pour le preſent, j'eſtablis la diuiſion des Sciences, en ſorte que ce qui n'a pas eſté dit, ne ſoit pas cenſuré, comme s'il eſtoit vicieux; & ie pourſuiuray les diuiſions de l'Hiſtoire Ciuile qui ſont de diuers genre. Car les eſpeces ſeront moins embarraſſees, ſi l'on propoſe pluſieurs diuiſions, que ſi l'on ne fait curieuſement qu'vne ſeule partition en membres.

Premiere Diuiſion de l'Hiſtoire Ciuile en Memoires, en Antiquitez & en Hiſtoire entiere.

CHAPITRE VI.

L'HISTOIRE Ciuile eſt triple, & ſemblable à trois genres de peintures ou d'Images. Car nous en voyons aucunes imparfaites, & qui n'ont pas eu le dernier traict de pinceau; d'autres acheuees; d'autres qui ſont gaſtees & défigurees par la vieilleſſe. Ie diuiſeray ſemblablement l'Hiſtoire Ciuile (qui eſt vne certaine repreſentation des choſes & des temps) en trois eſpeces, conformes à ces trois ſortes de peintures, à ſçauoir en Memoires, en Hiſtoire entiere & en Antiquitez. Les Memoires ſont vne Hiſtoire commencee; ou pluſtoſt les premiers & les rudes delineamens de l'Hiſtoire. Et les Antiquitez ſont vne Hiſtoire debiffee, ou les reſtes de l'Hiſtoire, qui ont eſté fortuitement ſauuees du naufrage des temps.

Il y a deux ſortes de genres de Memoires, ou de materiaux pour faire vne Hiſtoire: dont ie nomme le premier des Commentaires, & le ſecond des Regiſtres. Les Commentaires racontent la nuë ſuite des actions & des choſes qui ſont arriuees ſans faire aucune mention de leurs cauſes, de leurs pretextes, ny de leurs commencemens,

ny des occaſions qui y ſont ſuruenuës, ny des conſeils, ny des harangues, ny d'aucune autre choſe qui conſiſte en action. C'eſt la propre nature des Commentaires, encores que Ceſar ait donné ce nom par vne modeſtie meſlee auec generoſité, à la plus belle Hiſtoire que nous ayons. Mais il y a deux ſortes de *Regiſtres:* Car ou ils comprennent ce qui eſt de remarquable, & dans les choſes, & dans les perſonnes ſelon la ſuitte des temps, comme ſont les Annales & les Chronologies; ou les actes celebres & ſolemnels, comme les Edicts des Roys, les Arreſts des Parlements, les conſequences des choſes jugees, les harangues faites en public, les lettres enuoyees par tout, & choſes ſemblables, ſans aucune ſuitte de diſcours ou continuité de langage.

Les Antiquitez, ou les reſtes des Hiſtoires ſont (ainſi que nous auons deſia dit) comme des tables du naufrage, alors que la memoire des choſes venant à defaillir, & eſtant quaſi tout à fait paſſee, les habilles hommes viennent à ſauuer du deluge du temps, & à conſeruer certaines choſes par leur trauail aſſidu & exact, dans les Genealogies, dans les Annales, dans les Tiltres, dans les ouurages publics, dans les monnoyes, dans les noms propres, dans les ſtils, dans les Ethimologies, dans les Dictions, dans les Prouerbes, dans les Traditions, dans les Archiues, dans les Actes, tant publics que particuliers, dans les fragments des Hiſtoires qui ſe treuuent parcy parlà; dans les Liures qui ne traittent pas de l'Hiſtoire: Et c'eſt de toutes ces choſes, ou d'aucunes

d'elles* *que l'on tire cette vtilité.* Ce qui eſt à la verité fort penible, mais au reſte fort agreable aux hommes: à quoy l'on rend du reſpect, & qui merite de prendre la place des choſes que l'on a inuentees contre la verité; & qui ſont fabuleuſes dans les Origines des Nations. Cela n'a pourtant gueres d'authorité; d'autant qu'il n'eſt permis qu'à fort peu de perſonnes, d'eſtimer ce à quoy penſent peu de gens.

* Adiouſté.

Ie croy qu'il ne faut pas remarquer quelque defaut dans ces genres de l'Hiſtoire imparfaicte; veu que ce ſont comme des mixtes imparfaits qui tiennent cette imperfection de leur propre nature. Pour ce qui regarde les Epitomes qui, ſont à vray dire des vers & des taignes; je ſerois d'aduis qu'on les banit, ce que ie treuue bon auec pluſieurs hommes qui ont le iugement fort ſain: veu qu'elles ont rongé & mangé pluſieurs excellents corps d'Hiſtoires, & les ont reduits à ne valoir plus rien qu'à eſtre rejettez.

Diuiſion de l'Hiſtoire entiere, en Chroniques, Vies & Relations: & l'explication de ces parties.

CHAPITRE VII.

IL y a trois genres d'Hiſtoire entiere, ſelon l'objet que l'on ſe propoſe de deſcrire. Car ou elle repreſente quelque portion du tẽps, ou elle traitte de quelque perſonnage digne de

remarque ; ou elle fait mention de quelque choſe de tres-grand. Nous nommons le premier genre des Chroniques ou des Annales : le ſecond des Vies : & le troiſieſme des Relations. Entre leſquels les Chroniques tiennent le premier lieu en honneur & en recommendation : les Vies ſuiuent apres, que l'on eſtime beaucoup à cauſe du fruict & de l'vtilité qu'elles apportent : & les Relations ſe font remarquer, à cauſe qu'elles parlent franchement & auec verité. Car les Chroniques nous mettent deuant les yeux la grandeur des actions publiques, & ceux qui les ont faictes en public ſans rien dire de ce qui concerne les choſes & les perſonnes. Or puis qu'il eſt vray que c'eſt proprement vn artifice diuin *D'eſleuer les grandes choſes des plus petites*, il arriue fort ſouuent que cette Hiſtoire en parlant ſeulement de ce qui eſt de plus grand, monſtre pluſtoſt le faſte & la formalité des affaires que les vrays ſubjects qui les ont fait naiſtre, & les ſecretes conjonctures qui s'y trouuent ; & bien qu'elle adjouſte & entremeſle les motifs meſmes de ces choſes ; neantmoins ſe plaiſant à parler hautement, elle fait paroiſtre les actions des hommes auec plus de grauité & de prudence qu'elles n'en ont en effect ; en ſorte qu'vne Satyre ſemble pluſtoſt eſtre le tableau de la vie humaine, qu'aucune de ces Hiſtoires. Au contraire, ſi les Vies ſont deſcriptes auec diligence & auec iugement (ie ne parle pas icy des Panegyriques, ny des autres ſortes de loüanges

qui ne font pas de grands effets) entant qu'elles prennent pour leur ſubiet vne perſonne particuliere de qui elles racontent toutes les actions, tant legeres qu'importantes, petites que grandes, priuees que publiques; elles repreſentent à vray dire auec toute ſorte de vigueur & de fidelité le recit de ce qui s'eſt paſsé, & que l'on peut fort aſſeurement & fort heureuſement imiter. Mais les Relations des faits & geſtes particulieres, comme par exemple, de la guerre du Peloponeſe, du voyage de Cyrus, de la conjuration de Catilina, & d'autres choſes ſemblables, doiuent contenir beaucoup plus de ſincerité & de verité, que les Hiſtoires entieres des temps; pour ce qu'elles traittent d'vn ſubiet particulier, dont on peut auoir certaine cognoiſſance, & s'en informer pleinement; veu qu'au contraire l'Hiſtoire du temps qui s'eſt principalement paſſee longues annees auant que l'Hiſtorien l'eſcriuit, perd beaucoup de ſa force à faute de bonnes memoires qui la concernent; & comprend par maniere de dire pluſieurs eſpaces vuides que l'on a accouſtumé de remplir, auec trop de licence, des choſes pleines de ſubtilité & de coniecture. Encores faut-il entendre auec exception ce que nous diſons de la franchiſe, auec laquelle il faut faire les Relations. Car il faut confeſſer auec verité, que puiſqu'ainſi eſt que toutes choſes humaines ne ſont pas parfaictes en tout poinct. Et que les commoditez ſont meſlees auec les incommoditez; que telles relations eſcrites

principalement au temps meſme que les choſes qu'elles repreſentent, ont eſté faictes, doiuent eſtre tenuës pour plus ſuſpectes qu'aucune autre ſorte d'eſcrire; veu que pour l'ordinaire l'on entreprend de les mettre au jour, ou pour obliger, ou pour faſcher quelqu'vn. Mais voicy vn remede fort bon, qui naiſt auec ce meſme mal: car comme ainſi ſoit que ces meſmes relations ſe font de part & d'autre, ſelon les diuers partis, & les differentes affections de ceux qui eſcriuent, elles ouurent & applaniſſent le chemin à la verité entre ces deux extremitez; mais apres que ces contentions d'eſprit ont paſſé, elles peuuent ſeruir de fort bon ſubiet d'Hiſtoire à vn bon & ſage Hiſtorien, & luy en peuuent fournir vne fertile ſemence.

Quant aux choſes qui ſemblent eſtre defectueuſes en ces trois genres d'Hiſtoires; il n'y a point de doubte que l'on n'ait iuſques à preſent negligé d'eſcrire pluſieurs Hiſtoires particulieres, que l'on a peu rendre fort bonnes, ou au moins paſſables; & ce defaut a tourné au grand preiudice des Royaumes & des Republiques: en l'honneur & à la recommendation deſquelles, elles deuoient eſtre faites; il ſeroit ennuyeux de les ſpecifier. Au reſte laiſſant au ſoin des eſtrangers de donner les Hiſtoires eſtrangeres, *De crainte que l'on ne die, que ie ſuis trop curieux de ſçauoir les affaires d'autruy.* Ie ne puis m'empeſcher de me plaindre en preſence de voſtre Majeſté: de ce que noſtre Hiſtoire d'Angleterre ne vaut du tout rien en ſon total, & de ce que celle d'Eſcoſſe n'eſt pas

veritable

veritable & biaiſe dans l'Autheur qui l'a nouuellement & amplement donnee. Et j'eſtime que ce ſeroit vne choſe fort honorable à voſtre perſonne Royale; & vn ouurage fort agreable à la poſterité, ſi de meſmes que l'iſle de la grand' Bretagne paſſe pour jamais dés aujourd'huy ſous la domination d'vn ſeul Potentat; Ainſi, ſi ce qui s'eſt paſſé depuis pluſieurs ſiecles, venoit à eſtre ramaſſé dans vne ſeule Hiſtoire. En la meſme ſorte que la Saincte Eſcriture deſcrit l'Hiſtoire des dix Tributs du Royaume d'Iſraël, & des deux du Royaume de Iuda, comme ſi elle eſtoit gemelle.

Que ſi la grande quantité de choſes, qui doiuent eſtre traitees dãs cette Hiſtoire, ſemble la rendre tres difficile; & qu'elle ne puiſſe eſtre traitee ſi curieuſement & ſi dignemẽt qu'elle merite, il ne la faut prendre, que depuis peu d'annees, qui ne laiſſeront pourtant d'eſtre tres-remarquables; comme de commencer l'Hiſtoire d'Angleterre par l'vnion des Roſes & des Royaumes, où à mon jugement il y a eu plus d'euenemens, & dans les choſes qui n'arriuent que fort rarement, plus de diuerſité que l'on n'en ſçauroit trouuer en aucun Royaume hereditaire, dans vne eſgale ſucceſſion d'autant de Roys: Car elle commence par l'auenement à la Couronne en partie par armes, en partie par droict; pour ce que le fer en a ouuert le chemin, & l'eſtabliſſement s'en eſt faict par les nopces. Apres cela ont ſuiuy des temps conuenables à ces commencemens: ils ont eſté fort ſemblables aux flots, qui apres vne gran-

de tempeſte, ſe groſſiſſent & s'eſleuent à la verité; mais ſans cauſer aucune bourraſque furieuſe; & ces flots ont eſté arreſtez par la prudence de celuy qui tenoit le gouuernail, & qui a paru le plus grãd homme d'Eſtat, qui eut iamais eſté entre les Roys precedens. Immediatement apres vint ce Roy qui ayant eſté plus violẽt qu'aduiſé, a neantmoins fait des choſes qui ont tourné au grand aduantage des affaires de l'Europe, les ayant par-fois balancees; & par-fois les ayant laiſſees aller ſelon leur poids. Ce fut ſous ſon regne que commença ce grand changement de l'Eſtat Eccleſiaſtique, qui fut tel, qu'vn ſemblable n'arriue que fort rarement. Vn Roy mineur vint apres, & en ce temps-là l'on taſcha d'vſurper l'Empire; mais cela ſe paſſa auſſi viſte qu'vne fiévre Ephemere. Vne femme mariee à vn eſtranger regna en ſuitte, & toſt apres vne autre qui ne ſe maria iamais, & qui garda le Celibat. Puis eſcheut la bonne fortune de l'vnion de l'iſle de Bretagne, qui eſt ſeparee de tout le monde; en quoy cet ancien Oracle qui promettoit le repos à Ænee, en ces termes:

Taſchez de rencontrer voſtre mere ancienne.

fut accomply en l'aſſemblage de ces tres-illuſtres nations Angloiſe & Eſcoſſoiſe, ſous vn ſeul nom de Bretagne leur ancienne mere; en gage aſſeuré qu'il auoit rencontré ce qu'il cherchoit. En ſorte que comme les corps peſants, lancez du haut en bas, reçoiuent des ſecouſſes auant que d'eſtre affermis ſur leur peſanteur: ainſi eſt-il probable que

ce Royaume a ſouffert ces diuers changemens & ces viciſſitudes comme des preludes de ſa fermeté, auant qu'il ayt pleu à la prouidence diuine de le mettre dans voſtre maiſon Royale, où il ſera pour jamais en voſtre perſonne ſacree, & en la ſuite de voſtre poſterité.

Quand ie penſe à cette partie de l'Hiſtoire, que ie nomme *les Vies*, ie ne puis que ie ne m'eſtonne de ce que noſtre ſiecle ne cognoiſt pas les biens qu'il poſſede; veu que l'on fait ſi peu de compte de faire mention par eſcrit, quels ont eſté les habiles hommes qui y ont veſcu. Car encores qu'il y puiſſe auoir peu de Roys & de Souuerains; & meſmes qu'il y ait peu de Princes dans vne libre Republique y en ayant eu tant de changees en Monarchies, neantmoins il n'y a pas faute de grands perſonnages (bien qu'ils ayent paſſé leur vie ſous les Roys) qui meritent d'eſtre mieux traictez que d'en parler incertainement & ſans particularité de leur reputation: ou de les loüer peu & foiblement. Et c'eſt en cette conſideration que ce qu'a inuenté vn certain Poëte de ce temps eſt remarquable: car c'eſt ainſi qu'il enrichit la vieille fable. Il feint qu'il pend au bout du filet des Parques vne certaine piece d'argent ou vne pierre fine en laquelle le nom de celuy qui eſt mort eſt graué; & que le Temps attend qu'il puiſſe prendre les ciſeaux d'Atropos auec leſquels ayant occupé le filet, il ſe ſaiſit de cette piece d'argent, & la met dans ſon ſein, d'où bien-toſt apres il la jette dans le fleuue de

Lethé. Que plusieurs oyseaux volent à l'entour de ces eaux d'oubly, & y prennent auec le bec ce qui y a esté jetté, & l'ayant porté quelque temps, ils le laissent cheoir par mesgarde : & qu'il y auoit entre ces oyseaux des Cygnes qui à l'instant mettoient cette piece grauee du nom de quelqu'vn, en vn certain Temple dedié à l'Immortalité. Mais à vray dire, il ne se trouue point en nostre temps de ces Cygnes. Et bien que plusieurs hommes (plus mortels à cause de leurs soucis & de leurs inclinations, qu'à cause de leurs corps) ne tiennent compte de se faire cognoistre à la posterité par leur reputation, comme si c'estoit de la fumee, ou du vent.

Esprits qui n'ont besoin d'aucun braue renom.

Et qui tirent l'austerité de leur Philosophie de cette racine : *Nous n'auons pas plustost mesprisé les loüanges, que nous auons delaissé de faire ce qui estoit loüable* : Neantmoins ie ne crois pas que cela puisse destruire pour nostre regard ce dire de Salomon : *La memoire du Iuste reste auec loüanges : mais le nom des meschans se corrompra.* Ce ressouuenir fleurit à tousiours; mais ce nom ou est mis en oubly, ou il laisse vne mauuaise odeur en se corrompant. Et c'est pourquoy dans ce propre style, ou dans cette ordinaire & loüable sorte de parler que l'on attribuë aux trespassez, en ces mots : *De heureuse memoire, de pie memoire, de bonne memoire,* nous semblons cognoistre ces paroles que Ciceron a pris de Demosthene : *Que la bonne renommée est la propre possession des morts.* Mais ie puis auec raison remarquer que cette possession n'est aucunement cultiuee de

noſtre temps, & qu'elle demeure en friſche.

Pour ce qui eſt des *Relations*, j'aurois à deſirer que l'on y rapportaſt plus de ſoin que l'on ne fait ; veu principalement qu'il ne ſe paſſe aucune action, pour peu remarquable qu'elle ſoit, qui ne puiſſe auoir quelque habile homme qui en faſſe vn honorable recit auec ſa plume. Or parce qu'il n'eſt reſerué qu'à fort peu de perſonnes d'entreprendre de traicter au long & auec honneur l'Hiſtoire ; teſmoin le peu d'Hiſtoriens qu'il y a, encores ne ſont-ils gueres bons. C'eſt pourquoy, ſi toutes les actions particulieres eſtoient redigees aſſez bien par eſcrit, au temps meſmes qu'elles arriuent, il faudroit eſperer qu'il y auroit des perſonnes qui entreprendroient vne Hiſtoire entiere, ſur les memoires qu'ils en tireroient. Car elles ſeroient comme la pepiniere, d'où l'on prendroit, quand il faudroit, dequoy planter vn beau & vn grand jardin.

Diuiſion de l'Hiſtoire des Temps en Hiſtoire Vniuerſelle & Particuliere : & quelles ſont leurs Commoditez & Incommoditez.

CHAP. VIII.

L'HISTOIRE des Temps eſt ou vniuerſelle, ou particuliere. La particuliere traicte de ce qui s'eſt paſſé dans quelque Royaume, dans quelque Republique, ou en quelque contree.

L'vniuerſelle fait mention de tout ce qui s'eſt fait dans le monde. Et quelques Hiſtoriens ont creu auoir eſcrit cette Hiſtoire du monde à commencer dés ſa creation; encores qu'ils ne nous ayent laiſſé que des ramas confus des choſes & des abregez des relations au lieu d'Hiſtoires. D'autres ſe ſont promis de pouuoir faire vne Hiſtoire entiere de tout ce qui s'eſtoit paſſé de plus memorable dans l'Vniuers en leur temps, ce qu'ils ont entrepris genereuſement à la verité, & auec beaucoup d'vtilité. Car les affaires des hommes ne ſont pas diuiſees, en ſorte par Royaumes, ou par regions qu'elles ne ſoient ſemblables en pluſieurs choſes. C'eſt pourquoy il eſt vtile de regarder comme dans vn tableau, ce qui a deu arriuer par neceſſité durant quelque ſiecle, ou en quelque certain temps. Il eſt auſſi à propos que pluſieurs eſcrits qui ne ſont pas à rejetter (tels que ſont les relations, dont i'ay deſia parlé cy deſſus) qui ſe perdroient peut eſtre, & qui pour le plus ſouuent ne ſeroient pas imprimees, ſoient rapportees à cette Hiſtoire generale, ou pour le moins certains principaux points de ce qu'ils traittent, & que pour cet effect ils ſoient mis à part, & conſeruez. Toutesfois ſi quelqu'vn y regarde de plus pres, il verra qu'il y a tant de choſes à obſeruer pour faire vne Hiſtoire parfaicte, qu'à peine eſt-il poſſible d'en venir à bout dans tant de choſes que l'on en peut dire: ſi bien que l'authorité de l'Hiſtoire eſt pluſtoſt raualée par la grandeur du volume qu'elle n'en eſt amplifiee. Car il arriuera que celuy qui parle de tant

de choſes differentes, n'eſtant pas curieux de s'en informer religieuſement,& ſon ſoin venant à ſe relaſcher dans vne ſi grande recherche, dira des choſes communes, & s'arreſtera aux paſſe ville,& compoſera ſon Hiſtoire de relations qui ne ſeront gueres certaines, & de telle autre matiere ſemblable de peu de valeur. Et meſmes il luy ſera neceſſaire, afin que ſon ouurage ne ſoit pas trop gros, de laiſſer à deſſein pluſieurs choſes qui meritent d'eſtre ſceuës, & d'en parler ſouuent en abregé. Voicy encores vn tres-grand inconuenient, & qui eſt tout à fait contraire à l'vtilité de l'Hiſtoire vniuerſelle. C'eſt que, comme elle conſerue les diſcours, qui ſans elle peut eſtre viendroient à ſe perdre, ainſi en ſupprime t'elle d'autres fort profitables qui pourroient eſtre gardez; & elle le fait pour contenter ceux qui veulent apprendre les choſes en peu de mots.

Autre Diuiſion de l'Hiſtoire des Temps, en Annales & en Iournaux.

CHAPITRE IX.

L'HISTOIRE des Temps ſe diuiſe auſſi fort bien en Annales & en Iournaux. Et encores que cette diuiſion prenne ſon nom de la diuerſité du temps, ſi ne laiſſe-t'elle pas de choiſir les choſes qui

s'y traictent. C'eſt pourquoy Cornele Tacite a dit fort à propos ſur le ſubjet de la magnificence de certains baſtimens. *Que l'on auoit iugé que c'eſtoit la grandeur du peuple Romain, de mettre dans les Annales les choſes illuſtres; & celles-là dans les Regiſtres où l'on eſcriuoit ce qui ſe paſſoit tous les iours.* Voulant que les Annales fiſſent mention des affaires importantes de la Republique; & que les moindres choſes & les menus euenemens fuſſent eſcrits dans les Iournaux. Et il faudroit, ſelon mon jugement, qu'il y eut des Herauts d'armes, qui fiſſent auſſi bien marcher par ordre les Liures, comme ils font les hommes qui ſont en Dignité. Car de meſmes qu'il n'y a rien de plus prejudiciable aux affaires publiques, que la confuſion des Ordres & des Charges; ainſi vne Hiſtoire ſerieuſe ne reçoit pas peu de dechet à ſon eſtime, ſi l'on meſle auec ce qui regarde la conduite de l'Eſtat, ce qui n'eſt que fort peu conſiderable, comme le ſont les Pompes, les Solemnitez, les Spectacles & choſes ſemblables. Et à vray dire, il faudroit ſouhaiter que cette diuiſion fut receuë. Mais en ce temps-cy l'on ne fait pas de Iournaux que dans les nauigations, & dans les voyages que l'on entreprend pour la guerre: bien qu'autrefois les Roys ſe ſentiſſent fort honorez que l'on y mit tout ce qui ſe paſſoit en leur Palais. Ce que nous remarquons auoir eſté practiqué ſouz Aſſuerus Roy de Perſe, qui ne pouuant dormir, demanda le Iournal, où il releut la coniuration des Eunuques. Et l'on y remarquoit ſi particulierement par le menu ce qu'Alexandre faiſoit,

faisoit, que si d'auenture il venoit à dormir à table, on ne manquoit de les en charger. Et l'on n'a pas obserué d'y mettre seulement les petites choses ; de mesmes que l'on ne faisoit mention que des grandes dans les Annales. Car ces Iournaux estoient employez à receuoir les nouuelles de tout ce qui se passoit, sans distinction, & à la haste, soit que ce fust vne chose importante, soit qu'elle fust de fort peu de consequence.

Seconde Diuision de l'Histoire Ciuile, en Histoire Ciuile, Pure & Meslée.

CHAPITRE X.

EN dernier lieu, il faut diuiser l'Histoire Ciuile en Pure & en Meslée. Il y a deux remarquables sortes de meslange. Vn qui vient de la Science de Droict; l'autre qui procede de la Science naturelle. Car aucuns ont introduit vn certain genre d'escrire: c'est à sçauoir, que l'on fait le recit de ce qui s'est passé non tout d'vne tire, comme si c'estoit vne Histoire continuee ; mais separément, selon ce que l'on en veut traicter : apres l'on repasse cela & l'on le rumine, & prenant occasion de ce subjet, l'on parle des choses Politiques. Pour moy ie fais grand estat de ce genre d'Histoire *Ruminée* ; pourueu que celuy qui la compose y pense bien, & qu'il recognoisse qu'il y a bien

penſé. Mais celuy qui a entrepris de faire vne Hiſtoire à laquelle il n'y ait rien à redire, trauaille ſans ordre & ſe rend ennuyeux, quand il y entremeſle par tout des affaires d'Eſtat; & par ainſi interrompt le fil de ſon diſcours. Car encores qu'il n'y ait point de bonne Hiſtoire, qui ne ſoit comme pleine de Maximes & d'Aduis Politiques; toutesfois ce n'eſt pas à l'Hiſtorien de s'en accoucher de ſoy-meſme.

L'Hiſtoire qui contient la deſcription du monde eſt auſſi Mixte en pluſieurs façons. Car elle tire de l'Hiſtoire Naturelle ce qu'elle dit des regions, de leurs ſituations & des fruicts qu'elles produiſent. De l'Hiſtoire Ciuile tout ce qu'elle raconte des villes, des Eſtats, des mœurs. Des Mathematiques, les traictez des climats & des configurations, qui ſont dans le Ciel, auſquelles ſont ſouſmiſes certaines parties du monde. Et nous pouuons nous loüer de noſtre ſiecle à cauſe de ce genre d'Hiſtoire ou de Science. Car l'on a tellement ouuert l'Vniuers qu'il ſemble qu'il eſt tout à feneſtrages. Les Anciens ont à la verité ſceu que c'eſtoit que Zones & Antipodes, teſmoin ce paſſage:

A l'endroit où Phebus ſortant de ſa carriere
Nous fait voir le pantois de ſes cheuaux fougueux:
Là Veſper qui rougit y allume les feux,
Qui portent ſur le Ciel vne obſcure lumiere,

ou

Du meſme poinct, d'où le Soleil nous luit,
A d'autres parts l'Eſtoille de la nuict.

Ce qu'ils ont mieux cogneu par demonſtrations que

par voyages. Mais noſtre ſiecle a cet aduantage, que durant iceluy vn petit vaiſſeau a imité le Ciel, & a fait le tour du globe de la terre, auec beaucoup plus de circuits que les ſignes celeſtes: en ſorte que noſtre aage peut à bon droict prendre pour deuiſe, non ſeulement ce mot: *Plus outre*; au lieu que les Anciens n'auoient que, *Non outre*: mais auſſi cet autre, *La foudre peut eſtre imitée*, pour celuy des Anciens; *La foudre ne peut eſtre imitée.*

Celuy ſeroit vn fol qui voudroit imiter,
Les frimats & les traits dardez par Iupiter.

Et de plus, l'on peut adjouſter cet autre qui excede toute admiration: *Le Ciel eſt imitable*, à cauſe de nos nauigations; par le moyen deſquelles nous auons fait le tour de la terre, à l'imitation des corps celeſtes.

Et cet extreme bon-heur qui ſe remarque dans la nauigation d'aujourd'huy, & dans la deſcouuerte que l'on a fait de pluſieurs terres, pourroit donner vne fort bonne eſperance d'vn plus grand progrez & augmentation de Sciences: veu principalement qu'il ſemble eſtre decreté par le Conſeil diuin, que ces deux choſes ſe rencontrent en meſme temps. Car c'eſt ainſi que le Prophete Daniel le predit, lors qu'il parle de la fin du monde: *Pluſieurs voyageront: & la Science ſera augmentée.* Comme ſi les *Voyages*, auec la deſcouuerte du monde; & le grand accroiſſement des Sciences eſtoient reſeruez pour vn meſme ſiecle. Ce que nous voyons eſtre deſia arriué pour la plus part: veu que l'on n'eſt pas moins docte aujourd'huy, que l'on a eſté durãt les deux premieres perio-

des, ou reuolutions des temps ; à ſçauoir ſous les Grecs, & les Romains ; meſmes on y a de l'aduantage en pluſieurs choſes.

Diuiſion de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, en Hiſtoire particuliere, Hiſtoire ſur les Propheties, & Hiſtoire de la Nemeſe.

CHAPITRE XI.

L'HISTOIRE Eccleſiaſtique ſe diuiſe generalement quaſi de meſmes que l'Hiſtoire Ciuile. Car il y a les Chroniques Eccleſiaſtiques, les vies des Peres, & les Relations des Synodes & des autres choſes concernant l'Egliſe. Mais elle eſt proprement diuiſee en Hiſtoire *Eccleſiaſtique*, qui eſt le nom general ; en Hiſtoire ſur les *Propheties*, & en Hiſtoire de la *Nemeſe* ou de la *Prouidence*. La premiere parle de ce qui s'eſt paſſé dans l'Egliſe Militante, & du changement de ſon eſtat, ſoit qu'elle flotte, comme fit l'Arche dans le Deluge ; ſoit qu'elle voyage, comme fit l'Arche dans le Deſert ; ſoit qu'elle ne bouge, comme fit l'Arche dans le Temple : c'eſt à dire, elle fait voir l'Eſtat de l'Egliſe dans la perſecution, dans le mouuement & dans la paix. Ie ne treuue pas qu'il y ait dans cette premiere eſpece d'Hiſtoire aucun defaut : au contraire il y a pluſtoſt trop, que trop peu de choſes. Et ie ſouhaiterois de bon cœur que

l'on traictaſt auec ſincerité & auec verité, ce grand & ample ſubjet.

La ſeconde partie qui regarde l'Hiſtoire ſur les *Propheties*, eſt compoſee de deux Relatifs. De la Prophetie meſme, & de ſon Accompliſſement. C'eſt pourquoy l'on doit en ſorte entreprendre cet ouurage, que l'on mette en ſuitte des Propheties qui ſont eſcrites, la verité de ce qui en eſt arriué, & ce de temps en temps, tant pour confirmer la foy, que pour eſtablir vne certaine diſcipline, & vne certaine induſtrie à interpreter celles qui ne ſont pas encores accomplies. Et il faut en cela prendre largement ce qui leur eſt propre & familier, à ſçauoir qu'elles eſcheent, & tout d'vne ſuitte, & de poinct en poinct. Car elles repreſentent la nature de leur Autheur. *A qui vn iour eſt comme mille ans; & mille ans comme vn iour.* Et bien qu'elles ne ſoient reuolues ny accomplies qu'en certain temps, & à certain moment deſtiné à cela; elles ont neantmoins certains degrez, & certains eſchelons dans les diuers aages du monde. Et c'eſt ce que ie crois qui eſt à deſirer; & qui eſt de telle importance, qu'il le faut traitter auec vne grande ſageſſe, auec vne grande ſobrieté, & auec vn grand reſpect: ou il n'y faut pas toucher.

La troiſieſme partie qui eſt l'Hiſtoire de la *Nemeſe*, a eſté touchee par certains hommes pieux & deuots, mais non ſans auoir teſmoigné de la paſſion. Or elle s'employe à conſiderer ce rapport diuin qui arriue par fois entre la volonté de Dieu qu'il reuele, & celle qu'il tient cachee. Car encores que ſes juge-

ments soient si obscurs, que l'homme animal ne les cognoisse pas; & mesmes qu'ils eschappent bien souuent, la veuë de ceux qui les regardent du tabernacle: il a pourtant par fois semblé bon, à la sapience diuine, tant pour confirmer les siens, que pour confondre ceux qui viuent sans auoir que fort peu de sentiment de Dieu, d'en proposer la lecture auec de si gros characteres, que (ainsi que dit le Prophete) *Chacun en passant à la haste, les puisse lire.* C'est à dire, que les hommes les plus sensuels, & les plus voluptueux qui ne tiennent compte des jugements de Dieu, & qui n'y pensent jamais, sont pourtant contraints de les recognoistre; bien qu'il les outrepassent & fassent autre chose: les iugemens, disie, tels que sont les punitions, qui arriuent long temps apres le peché & à l'inopinee; le salut qui vient, & bien tost, & sans que l'on s'y attendist; les Conseils diuins qui ont tenu de longues routes, qui ont fait des circuits merueilleux; & qui à moins de rien paroissent, & choses semblables. Et tout cela profite de beaucoup, non seulement à consoler les ames fidelles; mais à toucher, & à conuaincre les consciences des meschans.

Des Despendances de l'Histoire, qui consistent és paroles des hommes (comme l'Histoire prend pour subiet les choses). Leur Diuision en Oraisons, Lettres & Apophthegmes.

CHAPITRE XII.

CE n'est pas tout de se ressouuenir de ce qu'ont fait les hommes, il faut auoir la memoire de ce qu'ils ont dit. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne soient par fois mis dans l'Histoire; entant qu'ils seruent à descrire nettement & grauement ce qui s'est passé. Mais ils se treuuent principalement dans les Liures qui traitent des *Oraisons*, des *Lettres* & des *Apophthegmes*. Quant aux Oraisons qui ont esté faictes par d'habilles hommes sur des affaires & sur des subiets d'importance & difficiles, elles sont fort vtiles, & pour la cognoissance des choses mesmes, & pour se rendre eloquent. Mais les Lettres escrites par de grands Personnages, & sur les grandes affaires, apprennent encores mieux, comment il faut deuenir entendu dans la conduitte du public. Car à vray dire, on ne tire rien de meilleur ny de plus profitable des *Paroles* des hommes, que cette sorte d'escrire; veu qu'elles parlent plus naïfuement que ne font les Oraisons, & sont mieux digerees que ne sont les discours familiers. Et quand l'on en treuue vn recueil

ſelon la ſuitte des temps, c'eſt vn fort riche & fort ample magazin, d'où l'on peut tirer les materiaux dequoy compoſer vne Hiſtoire; comme par exemple, quand on tient celles que les Ambaſſadeurs, les Gouuerneurs & les autres Miniſtres de l'Eſtat ont eſcrit aux Roys, aux Parlemens, ou à d'autres qui ſont au deſſus d'eux: comme auſſi celles, que ceux qui commandent eſcriuent à ceux qui negocient leurs affaires. Pour ce qui eſt des *Apophthegmes*, ils ne ſeruent ſeulement pas à donner du plaiſir, & à encherir le diſcours; mais auſſi ils profitent à l'action, & au train ordinaire de la vie ciuile. Car ils ſont, comme diſoit celuy-là, des *Coignees* ou des *Tranchants* de paroles ſi affilez qu'ils couppent & penetrent les nœuds des choſes & des mots. Or les Occaſions reuiennent à leur tour; & ce qui eſtoit autresfois dit à propos, peut eſtre de nouueau prononcé auec bonne grace; & peut profiter ſoit qu'on le die, comme venant de ſoy, ſoit qu'on l'emprunte des Anciens. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne ſoient grandement vtiles dans les affaires d'Eſtat: le Dictateur Ceſar a pris la peine de le monſtrer par vn liure qui eſt perdu. Ie ſouhaitterois de bon cœur qu'il ſe peuſt retrouuer; car tout ce que nous auons en ce genre, eſt ramaſſé en confuſion auec fort peu d'ordre.

Que ce ſoit aſſez parlé de l'Hiſtoire, à ſçauoir de cette partie de la ſcience qui a ſa place dans vne des Cellules, ou des demeures de l'entendement, que l'on nomme Memoire.

De la

De la Poëſie qui eſt le ſecond Membre principal de la Doctrine. Sa diuiſion en Narratiue, Dramatique & Parabolique: où il ſe propoſe trois exemples de la Parabolique.

CHAPITRE XIII.

IE viens maintenant à la Poëſie, qui eſt vn genre de ſciẽce, attaché pour l'ordinaire aux paroles, mais qui eſt libre quant aux choſes, & parle auec liberté. C'eſt pourquoy, cõme nous auõs deſia dit au commencement, il ſe rapporte à la phantaiſie, qui a accouſtumé d'inuenter & de fabriquer les vnions extremement injuſtes & illicites des choſes, & leurs diſcordes. Or la Poëſie, comme nous auons dit cy-deſſus, ſe prend en double ſens, entant qu'elle conſidere les Paroles, ou comme elle touche les choſes. Selon la premiere ſignification elle eſt vn certain *charactere* du *diſcours*; car le Vers eſt vn genre de ſtile, & vne particuliere ſorte d'eloquence, qui ne touche la choſe en aucune façon: veu que le veritable recit de ce qui s'eſt paſſé, peut eſtre mis par eſcrit en Vers, & celuy qui eſt feint peut eſtre deſcrit en Proſe. Mais à la prendre ſelon la derniere ſignification, j'entends d'abord qu'elle ſoit recognuë pour le Principal membre de la Doctrine, & ie la mets immediatement apres l'Hiſtoire: veu que s'en eſt vne imitation

ſelon le plaiſir de celuy qui la traitte. Et parce que dans mes Diuiſions ie recherche & foüille iuſques dans les vrayes veines des Sciences, ſans m'arreſter à la couſtume & aux partitions deſia receuës en pluſieurs choſes, ie retranche de ce diſcours les Satyres, les Elegies, les Epigrammes, les Odes, & autres choſes ſemblables, & ie les renuoye à la Philoſophie, & aux Arts qui concernent l'Oraiſon. Et ſouz le nom de Poëſie ie traitte ſeulement de l'Hiſtoire inuentee à plaiſir.

La tres-veritable diuiſion de la Poëſie, & qui luy eſt fort propre, outre ces diuiſions qui luy ſont communes auec l'Hiſtoire: (veu qu'il y a des Chroniques feintes, des Vies feintes, & auſſi des Relations feintes,) eſt ou Narratiue, ou Dramatique, ou Parabolique. La Narratiue imite l'Hiſtoire tout à fait, en ſorte que l'on s'y tromperoit, ſi elle ne parloit ſi hautement des choſes, que l'on n'y peuſt adjouſter aucune foy. La Dramatique eſt comme vne Hiſtoire qui eſt repreſentee: car elle fait voir l'image des choſes, comme ſi elles eſtoient preſentes; au lieu que l'Hiſtoire les monſtre paſſees. La Parabolique eſt vne Hiſtoire auec figure, qui rend ſenſibles les choſes ſpirituelles. Et cette Poëſie Narratiue que vous pouuez auſſi nommer l'Heroïque (pourueu que vous preniez ce mot pour le ſubiet, & non pour le Vers) ſemble eſtre tiree d'vn tres-noble fondement, qui eſt premierement fort honorable à la Nature humaine. Car puis qu'ainſi eſt, que le monde ſenſible eſt inferieur en dignité à l'ame raiſonnable,

il semble que la Poësie accorde à la nature humaine ce que l'Histoire luy desnie: & elle remplit l'esprit des ombres des choses, dont il se contente, puis qu'il n'en peut auoir la vraye solidité. Car si quelqu'vn y regarde de plus pres, il tire ce ferme argument de la Poësie. Que l'Ame a plus de satisfaction de la haute eminence des choses, de leur ordre parfait, & de leur belle diuersité, que l'on n'en pouuoit trouuer en la nature apres la cheute * *de l'homme.* C'est pourquoy puisque les actions & les euenemens qui sont remarquez dans l'Histoire ne peuuẽt pas assez amplement contenter l'ame de l'homme, la Poësie supplée à ce defaut; parce qu'elle inuente des faits plus heroïques. Et en ce que la veritable Histoire ne raconte pas les choses aduenuës, auec mention de ce qui est deu aux vertus; & de la peine que les crimes meritent, la Poësie la corrige, qui represente les succez & les auentures selon les merites, & suiuant la loy de la Nemese. D'Histoire veritable venant à estre desdaignee par l'esprit de l'homme, qui se lasse de voir tant de choses representees; la Poësie le refait & le delasse en luy racontant des choses inoüies, des choses diuerses & grandement changeantes; en sorte qu'elle donne non seulement du plaisir; mais elle hausse le courage & forme les mœurs. C'est pourquoy on peut dire à bon droict qu'elle tient quelque chose de la diuinité; entãt qu'elle releue l'ame, & la guinde dãs les choses hautes; appliquant la representation des choses à l'affection de l'ame; & non en soumettant l'esprit aux choses; ce que la Raison &

* Adiousté.

l'Hiſtoire font. Et c'eſt par ces attraits qui chatoüillent l'eſprit de l'homme par leur conformité, qu'elle s'eſt fait ouuerture; elle s'eſt auſſi accompagnee de la Muſique, afin de s'inſinuer plus doucement; en ſorte qu'on la honoree durant les ſiecles, où l'on viuoit fort groſſierement, & parmy des nations barbares qui rejettoient toutes les autres ſciences.

La Poëſie dite *Dramatique*, en laquelle le Theatre tient lieu de Monde, ſeroit fort excellente en ſon vſage, ſi elle eſtoit entiere. Car l'on ne ſçauroit prendre peu de bonne ou de mauuaiſe inſtruction du Theatre; mais il s'en tire tout plein de mauuaiſe; & fort peu d'vtilité auiourd'huy: parce que l'on en neglige la diſcipline. Toutesfois encores que dans les Republiques eſtablies depuis peu, l'on eſtime que ce que l'on ioué ſur le Theatre n'eſt qu'vne choſe pour faire rire, ſi d'auẽture elle ne tient beaucoup de la Satyre; & qu'elle ne picque viuement; neantmoins les Anciens ont pris grand ſoin de porter par elle les hommes à la Vertu. Et meſmes elle eſtoit par maniere de dire, comme vn luth aux eſprits des plus graues perſonnages, & des plus grands Philoſophes: auſſi eſt-ce vne choſe tres-veritable, & comme vn ſecret de la Nature, que les eſprits des hommes ſont plus ſubiets aux affections & aux paſſions; quand ils ſe rencontrent enſemble, que quand ils ſe treuuent ſeuls.

Mais la Poëſie Parabolique eſt beaucoup plus releuee que les autres; & paroiſt eſtre quelque choſe de ſacré & d'auguſte; veu principalement que la Reli-

gion meſme s'en ſert par-fois ; & par elle fait le commerce qui ſe trouue entre les choſes diuines & humaines ; neantmoins elle eſt aucunement gaſtee, en ce que l'on ſe porte auec trop de legereté & de complaiſance à faire des Allegories. Cette ſorte de Poëſie a de l'ambiguité, & ſert à choſes contraires ; car elle couure & elle manifeſte : En cecy l'on recherche vne certaine methode pour enſeigner : en cela l'on ſe ſert d'vn certain artifice de cacher. Et certes, cette façon de monſtrer les choſes à deſcouuert eſtoit fort en vſage anciennement. Car les inuentions, & les concluſions de la raiſon humaine, qui ſont aujourd'huy fort triuiales & fort communes, eſtoient alors fort nouuelles & inuſitees, les eſprits de ce temps-là n'en pouuoient à peine comprendre la ſubtilité, ſi l'on ne les leur rendoit ſenſibles par telles & ſemblables repreſentations & exemples. C'eſt pourquoy nous voyons qu'il y auoit tant de fables de toutes façons, tant de Paraboles, tant d'Enigmes, & tant de ſimilitudes ; d'où ſont ſorties les Deuiſes de Pythagore, les Enigmes de Sphinx, les Fables d'Eſope & choſes ſemblables. De plus, les Apopthegmes des anciens Sages monſtroient la choſe par ſimilitude. D'où vient que Menennius Agrippa ayant à faire aux Romains qui eſtoient alors groſſiers & ignorans, reprima par vne fable la ſedition qu'ils vouloient faire. Bref, comme les Hierogliphes ou caracteres ſacrez ſont plus anciens que les lettres ; ainſi les Paraboles ont eſté premiers que les argumens ; & aujourd'huy meſmes, auſſi bien que par le paſſé, elles

ont beaucoup d'efficace ; veu que les argumens ne peuuent estre ny si clairs, ny les vrays exemples si bien appropriez qu'elles.

La Poësie Parabolique est employee à vn autre vsage, qui est comme contraire à ce premier, qui sert, ainsi que nous auons dit, de couuerture aux choses, dont la grandeur merite d'estre comme cachee d'vn voile ; c'est à dire, quand les mysteres occultes de la Religion, de la Police & de la Philosophie sont enueloppez de Fables & de Paraboles. L'on est en peine de sçauoir si les anciennes Fables des Poëtes contiennent vn sens mystique : Quant à moy ie suis de cet aduis : sans que les objections, que telles choses sont abandonnees aux enfans, & sont par ainsi basses & infames, m'en fassent prendre vne mauuaise opinion. Au contraire, puis qu'il est certain qu'apres l'Escriture Saincte, ces Liures des Fables sont plus anciens que tous les autres; & qu'il est vray qu'elles ont esté inuentees premier que d'estre redigees par escrit (car on les rapporte comme creües & receües, & non comme inuentees par ceux qui les ont descrites) il semble qu'elles soient comme vn certain petit vent ; & qu'elles ont esté recueillies dans les flustes des Grecs, estant venues des traditions des peuples les plus anciens. Or parce que les choses que l'on a par cy-deuant escrit sur l'interpretation de ces Paraboles ne peuuent satisfaire, cét ouurage ayant esté entrepris par des personnes incapables, & qui n'estoient sçauantes que dãs leurs lieux communs; il me semble qu'il est à propos de rapporter entre ce qui

nous manque, la Philoſophie touchant les anciennes Paraboles. Et ſur celà i'en rapporteray deux ou trois Exemples, non qu'il en ſoit beſoin; mais afin de pourſuiure mon deſſein, qui eſt tel, que i'ay reſolu de donner ſans diſcontinuation des preceptes: ou de propoſer des exemples dans les Sciences qui ſont à dire, s'il s'y trouue quelque choſe d'obſcur; afin que l'on ne croye pas que ie n'en ay qu'vne legere cognoiſſance, & que ie ne fais que meſurer les contrees par la penſee, comme font ceux qui deuinent par le vol des oyſeaux; & que ie ne ſçay pas comment il y faut entrer. Au reſte, ie ne vois pas qu'il y ait autre choſe qui manque en la Poëſie: & puis qu'elle eſt vne plante qui pouſſe d'elle-meſme, ſans qu'on l'ait ſemee, ce n'eſt pas merueilles ſi elle a pris plus d'accroiſſement, & ſi elle eſt beaucoup plus eſtendue que toutes les autres Sciences. Mais il eſt temps de propoſer les Exemples dont i'ay fait mention cy-deſſus, qui ſeront au nombre de trois. Vn des choſes Naturelles; l'autre des Politiques; & le troiſieſme des Morales.

Premier Exemple de la Philoſophie ſelon les anciennes Paraboles, ſur les choſes Naturelles:

DE L'VNIVERS;

ſuiuant la Fable de Pan.

LEs Anciens ne determinent pas, par qui Pan a engendré : aucuns veulent que Mercure ſoit ſon pere; d'autres en parlent bien autrement. Car ils diſent que tous ceux qui recherchoient en mariage Penelope, auoient ioüy de ſes plus particulieres faueurs; dont ils auoient eu cet enfant en commun: ſans que ie paſſe ſous ſilence cette troiſieſme cauſe de ſa generation; c'eſt qu'aucuns ont dit qu'il eſtoit fils de Iupiter & de Hybree, c'eſt à dire de l'Outrage. En quelque façon qu'il ſoit nay, il eſt certain que les Parques, qui habitoient dans vne cauerne, furent ſes ſœurs : & qu'il viuoit à la campagne ſans auoir de couuert. Les Anciens l'ont depeint en cette ſorte: ils luy ont donné des cornes, qui alloient en poincte iuſques dãs le Ciel; ils ont dit qu'il auoit vn corps tout velu, & vne fort grande barbe; qu'il auoit vne double figure; à ſçauoir qu'il eſtoit homme, quant à ſes parties ſuperieures; mais quant aux inferieures, il eſtoit à demy-beſte; & auoit les pieds de Chévre. Il portoit les marques de ſa puiſſance; en ſa main gauche vne flute faite de ſept chalumeaux; en la droicte vne houlette, ou vn baſton de Paſteur, recourbé & tortu par en haut. Il eſtoit veſtu d'vne peau de Panthere:

there: on luy attribue pour tiltre d'honneur, les qualitez de Dieu des Chasseurs, des Pasteurs, & en general de tous ceux qui habitent les champs; on veut aussi qu'il ait grande authorité dans les lieux montueux. Et apres Mercure il estoit le Messager des Dieux. Il estoit aussi le chef & le conducteur des Nymphes, qui auoient accoustumé de tousiours sauter & danser autour de luy. Les Satyres l'accompagnoient sans cesse; & les Silenes qui estoient beaucoup plus aagez. Il auoit aussi le pouuoir de faire des peurs friuoles & superstitieuses, que l'on nomme Paniques. On ne raconte pas qu'il ait fait grand nombre de belles actions; celle-cy est la principale, qu'il défia à la luite Cupidon qui le vainquit. Il enuelloppa aussi dans ses filets le geant Typhon & l'arresta. On raconte de plus, qu'apres que Cerés desolee & irritee à cause du rauissement de Proserpine, se fut cachee; & que tous les Dieux eussent pris la peine de la chercher longuement, en tenant pour cet effect diuerses routes, le bon-heur de Pan fut si grand qu'il la trouua comme il estoit à la chasse, & la leur monstra. Il eut aussi la hardiesse de disputer auec Apollon sur la Musique, pour emporter le prix par dessus luy: & mesmes il luy fut preferé par le iugement de Mydas, qui pour recompense en rapporta les oreilles d'Asne, lesquelles ne paroissoient pourtant pas. On ne dit point qu'il ait esté amoureux; ou ç'a esté fort rarement; ce qui est digne de remarque parmy la troupe des Dieux, qui ont eu tant d'inclination à l'amour. On fait seulement mention qu'il a aymé

Echo, que l'on a creu auoir eſté ſa femme ; & qu'il a voulu du bien à vne autre Nymphe qui auoit à nom Syringue ; dont il fut eſpris en punition de ce qu'il n'auoit pas craint d'appeller Cupidon à la luite. Meſmes on bruit qu'il auoit autresfois donné rendez-vous à la Lune ſur les hautes montagnes. Il n'eut pas d'enfans; ce qui eſt auſſi fort merueilleux: veu que tous les Dieux maſles eſtoient grandement feconds: on luy donne neantmoins pour fille, vne certaine ſeruante nommee Iambé, qui ſouloit dire des comptes pour rire à ceux qui arriuoient au logis : aucuns ont eſtimé qu'il l'auoit euë de ſa femme Echo. La Pabole ſemble eſtre telle.

Pan (ainſi que le porte le nom) repreſente & propoſe l'Vniuers, ou tout ce qu'il contient. Il y a, ou il y peut auoir deux opiniõs ſur ſon origine ; car ou il eſt ſorty de Mercure ; c'eſt à ſçauoir du Verbe diuin ; ce qu'vn chacun apprend de la Saincte Eſcriture, & qui eſt conforme à ce qu'en ont dit les Philoſophes, que l'on a creu auoir quelque choſe de diuin: ou il eſt nay des cõfuſes ſemences des choſes, que certains Philoſophes ont voulu eſtre infinies, meſmes en ſubſtãce; d'où eſt venuë l'opinion des * Homoiomeres, qu'Anaxagore a inuentee, ou rendu celebre : d'autres croyoient plus ſubtilement & plus ſobrement, qu'il ſuffiſoit pour introduire la diuerſité des choſes que les ſemences, meſmes en ſubſtances, fuſſent differentes en figures, certaines pourtant & definies ; & ils croyoient que le reſte des choſes procedoit de la poſition & du diuers meſlange des ſemences entr'elles:

* C'eſt à dire, de la reſſemblance des parties.

& c'eſt de cette ſource qu'eſt ſortie l'opinion des Atomes que Democrite a ſuiuie ; bien que Leucippe en fut l'Autheur. Mais quelques autres encores qu'ils aſſeuraſſent qu'il n'y auoit qu'vn ſeul principe des choſes (Thales diſoit que c'eſtoit l'eau, Anaximene l'air, Heraclite le feu) toutesfois ils entendoient que ce meſme principe, vnique en acte, fut diuers en puiſſance & communicable ; comme celuy dans lequel toutes les ſemences des choſes eſtoient cachees.

Mais ceux qui ont eſtimé que la matiere eſtoit toute nuë, ſans forme & indifferente à les receuoir, comme en ont eſté d'aduis Platon & Ariſtote, ſe ſont de beaucoup plus pres, & auec plus d'inclination approchez de la figure de la Parabole. Car ils ont dit, que la Matiere eſtoit comme vne putain abandonnee, & que les formes eſtoient comme ceux qui la pourſuiuoient: En ſorte que les opinions touchant les principes des choſes aboutiſſent toutes là, & ſont en ſorte diuiſees que le Monde vient ou de Mercure, ou de Penelope, & de tous ceux qui la courtiſoient. Mais la troiſieſme façon en laquelle l'on dit que Pan a eſté engendré, eſt telle, qu'il ſemble que les Grecs ont appris quelque choſe des myſteres des Hebreux, ou par l'entremiſe des Egyptiés, ou en quelque autre maniere ; car elle concerne l'eſtat de l'Vniuers, non tel qu'il eſtoit à l'inſtant de ſa creation ; mais comme expoſé & ſubiet à la mort & à la corruption, apres la cheute d'Adam. En cet eſtat il fut fils de Dieu & du peché, ou de l'Outrage, & il

demeure tel. Car le peché d'Adam fut du genre de l'Outrage, ayant desiré de se rendre semblable à Dieu. Doncques ce triple recit de la generation de Pan peut paroistre estre vray, si l'on sçait distinguer les choses & les temps : d'autant que ce Pan, tel que nous le considerons maintenant, tire son origine du Verbe de Dieu, moyennant la matiere confuse, qui estoit pourtant elle mesme l'ouurage du Tout-puissant, & la preuarication qui s'y estoit glissee, & par elle la corruption.

Les natures des choses sont veritablement dites & supposees estre sœurs; & leurs naissances, leurs durees & leur mort, leurs esleuations & leurs abbaissemens, leurs trauaux & leurs felicitez ; bref ce qui eschet à quelque particulier, se nomme Destinees, qui ne se remarque, pourtant qu'en quelque noble indiuidu, comme en vn homme, en vne ville, ou en peuple. Et Pan, c'est à sçauoir la nature des choses, les fait estre; ce que nous auons touché cy-dessus, en sorte qu'il semble que la chaisne de la nature, & le filet des Parques ne soient qu'vn mesme, pour le regard des choses particulieres. Les Anciens ont feint de plus, que Pan demeuroit tousiours à l'erte ; mais que les Parques faisoient leur demeure dans vn lieu souterrain ; & qu'elles sortoient de là auec vne grande viteſſe pour aller vers les hommes ; parce que la face de l'Vniuers est belle à voir, & toute descouuerte, mais les destins des particuliers sont cachez, & arriuent promptement. Toutesfois à prendre le Destin selon vne signification plus estenduë, en sorte

qu'il comprene tous les euenements ſans le limiter aux plus remarquables, il ne laiſſe pas de ſe fort bien rapporter en ce ſens à toutes choſes en general; veu qu'il n'y a rien de ſi petit qui dans l'ordre de nature ſe faſſe ſans cauſe; & de plus il n'y a rien de ſi grand qui ne deſpande d'ailleurs; la fabrique de la nature meſme, contient en ſoy tout euenement, autant le plus petit que le plus grand, & le met en euidence en ſon temps, par vne loy qui ne manque iamais. C'eſt pourquoy ce n'eſt pas merueilles, ſi l'on a dit que les Parques eſtoient veritablement ſœurs germaines de Pan: car la Fortune eſt fille du vulgaire, & a ſeulement eſté recogneuë par les moindres Philoſophes. Et à vray dire Epicure, ne ſemble ſeulement pas parler comme vn homme prophane, mais paroiſt meſmes eſtre fol, quand il a dit: *Qu'il vaut mieux croire la fable des Dieux, que d'aſſeurer qu'il y a vne Deſtinée*, cõme s'il y pouuoit auoir dãs l'Vniuers quelque choſe ſeparee de tout le reſte, de meſmes qu'vne Iſle. Mais ce Philoſophe adjuſtant & appropriant ſa philoſophie naturelle à ſa Morale, comme il paroiſt par ſes propres termes, ne voulut receuoir aucune opinion qui preſſaſt, ou qui picquaſt l'Eſprit, & qui tourmentaſt ou troublaſt ceſte loüable generoſité qu'il auoit appriſe de Democrite. C'eſt pourquoy il ſe laiſſa aller à la douceur de ſes penſees, pluſtoſt qu'à l'adueu de la verité; ce qui fut cauſe qu'il ſecoüa entierement le joug, & qu'il rejetta eſgalement la neceſſité du Deſtin, & la crainte des Dieux. Mais c'eſt aſſez parlé de l'eſtroitte alliance des Par-

ques & de Pan.

L'on attribuë de plus au Monde, des cornes larges par en bas, mais qui se terminent en amenuisant; car la nature de toutes choses est aiguë, de mesme qu'vne pyramyde; d'autant que les indiuidus, qui sont le large fondement de la nature, sont infinis. Ils sont ramassez en plusieurs especes; les especes s'esleuent en genres; & les genres en montant se restreciſſent en ce qui est plus general: si bien que la Nature semble se remettre en vn seul poinct, ce que signifie la forme pyramide des cornes de Pan. Et ce n'est pas merueilles qu'elles touchent au Ciel; veu que ce qui est de plus esleué en la nature, ou les Idees vniuerselles vont en quelque façon iusques aux choses Diuines. D'où vient que l'on dit, que cette chaisne d'Homere, dont on a tant parlé, à sçauoir * *la liaison* des causes naturelles estoit cloüee au pied du siege Royal de Iupiter. Aussi est-il vray, comme il se voit, qu'aucun n'a traitté la Metaphysique, ny parlé des choses eternelles & stables en la nature: ny n'a tant soit peu retiré l'esprit du cours ordinaire des choses, qui ne soit en mesme temps tombé dans la Theologie naturelle; tant il est vray que la pointe de ceste pyramide est proche de ce qui est Diuin.

* Adiousté.

Au reste le corps de la Nature est tres-bien & tres-veritablement peint heriſſé, à cause des rayons des choses. Car ils sont comme les cheueux ou les poils de la nature: & quasi toutes choses en poussent, ou plus, ou moins. Ce qui paroist fort bien dans la faculté visuelle, & non moins en toute vertu Attra-

ctiue, & en l'Operation qui se fait sur ce qui est au loing: Car tout ce qui agit sur ce qui est esloigné, peut estre dit aussi ietter dans des rayons. Mais entre autres choses, la barbe de Pan est merueilleusement longue; d'autant que les rayons des corps celestes, & principalement du Soleil, viennent & penetrent de fort loing; de sorte que dans vn bien petit espace de temps, ils ont renuersé & tourné le dehors & le dedans de la terre, & l'ont comme engrossee d'esprit. Or la mode de cette barbe de Pan est d'autant plus belle que le Soleil semble en auoir vne pareille; quand sa partie superieure estant voilee d'vne nuee, ses rayons s'escartent en bas.

On dit aussi tres-bien que le corps de la Nature a double forme à la difference des corps Superieurs & Inferieurs. Les Superieurs sont auec raison representez par la figure humaine à cause de leur beauté, de l'egalité & constance de leur mouuement; & de plus à cause du pouuoir qu'ils ont sur la terre, & sur tout ce qui est terrestre; veu que la nature humaine tient quelque chose de l'ordre & de la domination. Les Inferieurs sont compris souz la figure d'vne beste brute, à cause des troubles & des mouuements desreglez; & parce que pour le plus souuent ils sont gouuernez par les celestes. De plus, cette double description de corps, concerne la participation des Especes; car il n'y a aucune espece de nature qui puisse paroistre simple, elle participe & est faicte comme de deux. Car l'homme a quelque chose de la beste; la beste quelque chose de la plan-

te; la plante quelque choſe du corps inanimé. Et toutes choſes à bien dire ont double forme, & ſont compoſees d'vne eſpece ſuperieure & inferieure. Pour l'Allegorie des pieds de Cheure, elle eſt fort ſubtile à cauſe de l'eſleuation des corps terreſtres dans les regions de l'Air & du Ciel, ou ils ſont ſuſpendus, & d'où ils ſont pluſtoſt lancez qu'ils n'en deſcendent. Car la Cheure eſt vn animal qui grimpe touſiours, & qui ſe plaiſt à ſe tenir ſur le penchant des rochers; & à s'attacher aux lieux les plus eſcarpez en precipice. Il en arriue de meſme aux choſes qui ſont ſublunaires : & ce en pluſieurs eſtranges façons, comme il ſe voit tres-clairement aux nuees & aux Meteores. Et meſmes ce n'eſt pas ſans cauſe que Gilbert qui a eſcrit de l'Aymant auec toute ſorte de ſoin, & ſelon l'experience qu'il en a eü a douté; Si les corps peſans qui ſont fort eſloignez de la terre, ne quittent pas l'inclination qu'ils auoient à tendre en bas.

On donne à Pan deux choſes à porter vne en chaque main, qui ſont les marques de l'Harmonie & de la Souueraineté. Car la fluſte compoſee de ſept chalumeaux, monſtre euidemment le concert & l'accord des choſes, ou leur concorde diſcordante qui prouient du mouuement des ſept planettes : Car on ne remarque point dans le Ciel qu'il y en ait d'autres Erratiques, ny qui ſe pourmenent à veuë d'œil, cõme font celles-là, qui puiſſent cauſer & conſeruer l'eſtre durable des eſpeces, & l'ordinaire generation des Indiuidus, alors qu'elles viennent à ſe rencõtrer, & à ſe tem-

tẽperer auec les eſtoilles fixes, qui tiennent touſiours vn meſme train ; & qui ſont en perpetuelle diſtance entr'elles ſans aucunemẽt changer de place. Que s'il y en a de plus petites qui ne paroiſſent pas, & s'il ſe rencontre dans le Ciel vn plus grand changement, comme il arriue en certaines Comettes ſublunaires; cela ſemble eſtre à vray dire comme des fluſtes, deſquelles on ne iouë point du tout, ou fort rarement; veu que les actions ne viennent pas iuſques à nous; on n'empeſchent pas pour long temps cette harmonie des ſept flutes de Pan. Quant à la houlette, elle monſtre combien eſt grand ſon Empire, à cauſe des voyes de la Nature, qui ſont en partie droites, & en partie tortuës. Et ce baſton ou baguette paſtoralle ſe courbe principalement par en haut; d'autant que tout ce qui arriue dans le monde par la prouidence de Dieu ſe fait par deſtours & par circuits: en ſorte qu'il ſemble qu'vne choſe doiue aduenir d'vne façon; & elle eſchet veritablement d'vne autre: comme il paroiſt en la vente de Ioſeph en Egypte & choſes ſemblables. Et meſmes en tout Eſtat bien gouuerné ceux qui ont les affaires en main, en viennent mieux à bout pour le bien du peuple, par les pretextes, & par les biais qu'ils y prennent, que s'il les vouloient faire reüſſir directement: comme auſſi dans les choſes purement naturelles, vous tromperiez pluſtoſt la nature que vous ne la preſſeriez, ce qui ſemble fort eſtrange: tant les choſes qui vont à droict fil, ſont mal faictes & empeſchantes : comme au contraire ce qui va en tournoyant, & qui s'inſinuë,

coule doucement, & ſe reçoit auec plaiſir.

L'habit de Pan eſt fort ingenieuſement feint eſtre de la peau d'vne Panthere, à cauſe qu'il eſt marqueté tout par tout : car le Ciel eſt parſemé d'eſtoiles, les mers ſont couuertes d'Iſles, & la Terre eſt embellie de fleurs; & meſmes les choſes particulieres ont accouſtumé d'eſtre quaſi toûjours bigarrees en leurs ſurfaces, qui eſt comme l'enueloppe de la choſe.

Quant à la charge de Pan, elle n'euſt ſceu eſtre mieux propoſee ny expliquee, qu'en diſant qu'il eſt le Dieu des Chaſſeurs. Car toute action naturelle, comme auſsi le mouuement & le progrez ne ſont autre choſe qu'vne chaſſe. De plus les Sciences & les Arts ſont à la queſte de ce qu'ils mettent en auãt: les Conſeils humains en font de meſme de ce qu'ils reſoluent; & toutes les choſes naturelles cherchent, ou ce qui ſert à leur nourriture pour leur cõſeruatiõ, ou ce qui eſt agreable & voluptueux, afin de ſe rendre parfaictes. Toute ſorte de chaſſe ſe fait, ou pour prendre, ou pour ſe donner du plaiſir, & ce auec induſtrie & dexterité.

Le Loup eſt pourſuiuy de l'affreuſe Lionne,
Le Loup pourſuit la Cheure; & la Cheure à ſon tour
Cherche le Tin fleury qu'elle ayme auec amour.

Generalement Pan eſt Dieu de tous ceux qui demeurent aux champs : d'autant que ces gens-là viuent bien ſelon la nature, ce que ne font pas les habitans des villes, ny ceux qui ſuiuent la Cour, où la nature ſe corrompt pour eſtre trop bien tenuë : d'où vient que ce dire du Poëte, ſur le ſubiet de l'Amour.

Cette fille est à soy, sa moindre portion.

se peut fort bien rapporter à la nature, à cause de ses delices. Au reste Pan est recogneu pour souuerain, dans les Montagnes; d'autant que la nature des choses se manifeste là, & aux lieux esleuez; & est exposee à la veuë & à la consideration d'vn chacun. Mais qu'il soit vn autre Messager des Dieux comme Mercure, c'est vne allegorie tout à fait Diuine, en ce qu'immediatement apres le Verbe de Dieu, l'Image du Monde annonce la puissance & la Sageſſe Diuine: ce que le Poëte sacré chante en ces mots: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu: & le firmament monstre les œuures de ses mains.*

De plus les Nymphes, c'est à dire les Ames, donnent du contentement à Pan; parce que les creatures viuantes sont les delices du monde. Il est auec raison leur chef, veu que chacune d'elles suit sa propre nature, comme sa conductrice; chacune d'elles fait à l'entour de luy diuers sauts selon la mode de son pays, pour ainsi parler, & danse sans cesse. D'où vient qu'vn certain des Modernes a fort subtilement reduit toutes les facultez de l'Ame au Mouuement; & a remarqué le dégouſt & la precipitation d'aucuns Anciens, qui ayans passé trop viste la veuë sur la Memoire, sur la Phantaisie & sur la Raison, n'ont pas pris garde à la Vertu *Cogitatiue, qui tient le premier rang. Car celuy qui a la memoire ou la Reminiscence, celuy-là y pense: celuy qui imagine en faict de mesmes: comme aussi celuy qui arraisonne. Bref soit que l'Ame reçoiue quelque aduertissement des

* C'est à dire à la Pensee.

Sens, soit qu'elle agisse d'elle mesmes, tant aux fonctions de l'entendement, qu'aux occupations de ses desirs & de ses volontez, elle saute sur le chant des Pensees, & c'est cette danse des Nymphes. Mais les Satyres & les Silenes, c'est à dire la vieillesse & la jeunesse, n'abandonnent iamais Pan: d'autant qu'il se rencontre en toutes choses vn aage gay, & qui se plaist au mouuement; auquel succede vn autre qui est tardif & plein d'humidité. Et ces diuers changements paroistront peut estre à celuy qui les considerera de prés, aussi ridicules & difformes que le sont vn Satyre, ou vn Silene. Au reste par les terreurs Paniques, l'on propose vne doctrine pleine de prudence. Car la nature des choses a mis dans les creatures viuantes de la crainte & de l'effroy, afin de conseruer leur vie & leur estre: & pour fuir & reietter les maux qui suruiennent, sans pourtant que la Nature donne ces espouuantes auec moderation; ains elle entre-mesle à ceux qui sont salutaires, d'autres qui sont vains & inutils; en sorte que s'il estoit permis de voir les choses iusques en leur interieur, on les remarqueroit pleines de terreurs Panyques, & principalement les humaines, & entre autres ce qui se passe parmy le vulgaire, qui en temps d'aduersité & de crainte est grandement touché & agité de superstistion; laquelle à bien dire, n'est autre chose qu'vne terreur Panyque. Sans qu'elle s'arreste touſiours là; car elle passe souuent de cette opinion du commun, dans celle des plus aduisez; en sorte que l'on peut dire qu'Epicure eut parlé diuinement, pourueu qu'il eut

toûjours tenu le meſme lãgage des dieux, qu'il profere en ces mots. *Que ce n'eſt pas impieté de nier les Dieux du vulgaire, mais que c'eſt impieté de leur appliquer leur opinion.*

Quant à ce qui eſt de l'audace de Pan & du combat qu'il fit auec Cupidon, apres l'auoir défié : cela va là, que la matiere deſireroit que le monde ſe deſtruiſiſt, & qu'il retombaſt dans cet ancien cahos : & meſmes elle feroit tout ce qu'elle pourroit, à cauſe de l'inclination qu'elle y a ; ſi ſes malicieux effects n'eſtoient rembarrez, & ſi elle n'eſtoit retenuë dans ſon ordre par la Concorde, denotee par Amour ou par Cupidon, qui ſe trouue eſtre plus puiſſante dans les choſes. C'eſt pourquoy il arriue pour le bon-heur des hommes & des choſes, ou pluſtoſt par la grande bonté de Dieu, que Pan ſe trouue vaincu dans ce duel, & qu'il ſe retire apres cela. Il faut rapporter là meſmes ce qui eſt dit de Typhon, empeſtré dans les filets : car encores que l'on voye dans les choſes, de grandes & non accouſtumees enfleures, ce que ce mot Typhon ſignifie, ſoit que les mers ſe groſſiſſent ; ſoit que les nuees ſe rempliſſent ; ſoit que la terre ſoit pleine ; & que cela arriue à tout ce qui reſte ; toutesfois la nature des choſes enueloppe & retient ces nouuelles excroiſſances & ſurabondances, auec vn ret qui ne peut eſtre demeſlé, & les attache comme auec vne chaiſne d'Aymant.

Sur ce qu'on dit qu'il trouua Cerés, quand il chaſſoit, dequoy tous les autres Dieux n'eſtoient venus à bout, quelque exacte recherche qu'ils en fiſſent ; cela nous aduertiſt veritablement & prudẽment que l'in-

uentiõ des choſes vtiles à la vie, & à l'embelliſſemẽt, ne viẽt pas des Philoſophes contẽplatifs, comme des plus grands Dieux, quoy qu'ils y taſchent en tout ce qu'ils peuuẽt; mais ſeulemẽt de Pan, c'eſt à dire, d'vne curieuſe experiẽce & de la generale cognoiſſance du monde, qui par fois rencontre ces choſes par hazard, & comme en chaſſant. Car il faut recognoiſtre que tout ce qu'il y a de plus vtile en ce genre, a eſté trouué par l'experience; & que cela eſt comme certains dons eſpandus par cas fortuit entre les hommes.

De plus, la diſpute que Pan eut auec Apollon ſur la Muſique & ſon ſuccez, apprennent vne fort ſaine doctrine, & qui eſt capable de moderer la raiſon & le iugement de l'homme, qui ſe vantent & s'eſleuent par trop. Car il ſemble qu'il y a deux ſortes d'Harmonie, ou de Muſique, pour ainſi l'appeller. Vne, qui conſiſte en la Sapience diuine; L'autre, en la raiſon humaine. La cõduite de l'Vniuers auec tout ce qui y eſt contenu, & les plus ſecrets iugemens de Dieu, ſont quelque choſe de groſſier & d'impertinent à leur aduis; & qui leur ſonne mal. Et bien que cette incapacité ſoit treſbien repreſentée par les oreilles d'Aſne, toutesfois elles ſont cachées & ne paroiſſent pas; d'autant que cette difformité n'eſt pas cogneuë ny veuë par le vulgaire.

Enfin, il ne faut pas s'eſtonner ſi l'on remarque que Pan n'a iamais aymé que ſa femme Echo; car le monde jouyſt de ſoy, & en ſoy de toutes choſes. Or ce qui ayme, recherche la iouyſſance de ce qu'il affectionne: car quand l'on eſt en meſmes, il ne reſte plus

de lieu pour le desir. C'est pourquoy le monde ne peut rien aymer, ny ne peut desirer la jouyssance de quoy que ce soit, estant satisfait de soy-mesme ; si d'auenture il n'ayme les discours, & ce sont la Nymphe Echo : où il n'y a rien de solide, mais tout s'en va en voix : que s'ils sont plus polis & plus élabourez, ce sont la Nymphe Syringue ; à sçauoir quand les dictions sont cadancées dans les vers ; ou ordonnées dans les figures qui s'obseruent en l'art de bien dire, comme si elles estoient concertées. Or entre les discours & les voix, il est fort à propos fait mention de la seule Echo dans le mariage du monde. Car celle-là est la vraye Philosophie, qui redit fidelement les paroles que le monde a dit ; & qui a esté redigée par escrit ; sous ce que le monde en a comme dicté, & n'est autre chose que sa representatiõ & sa reflexion, & qui n'adjouste rien du sien ; mais le rapporte seulement & le resonne. Quant à ce que l'on dit que Pan a autrefois fait venir la Lune dans les plus hautes forests, cela semble quadrer à la conjonction du sens auec les choses celestes ou diuines. Car autre est Endymion, autre est Pan. La Lune va franchement à Endymion, lors qu'il dort ; d'autant que les choses diuines s'escoulent par-fois dans l'Entendement assoupy ; & qui n'est pas occupé par les sens. Mais si elles sont attirées & appellées par le sentiment, comme par Pan ; pour lors elles ne donnent point d'autre lumiere que celle :

Qui paroist en l'obscur de la Lune perduë,
Quand on va dans les bois.

Il n'a point d'enfans, pour monſtrer que le monde eſt accomply & parfait; car il engendre en ſes parties : mais comment peut-il engendrer en ſon tout; puis qu'il n'y a point de corps hors de luy ? Car tout ce que l'on a dit de cette femme de baſſe condition, nommée Iambé, eſtimée fille putatiue de Pan, a eſté adjouſté à la Fable fort à propos : d'autant que par elle ſont repreſentées ces vaines Sciences touchant la nature des choſes, qui ont cours en tout temps, & qui rempliſſent toutes choſes ; mais au reſte, qui ne ſont aucunement vtiles, qui ſont inferieures en genre, & qui ſont par-fois agreables par leur caquet, & par-fois faſcheuſes & importunes.

Autre Exemple de la Philoſophie, ſelon les anciennes Paraboles, dans les choſes Politiques.

DE LA GVERRE; *ſur la Fable de Perſee.*

L'On feint que Perſee, qui eſtoit nay en Orient, fut depeſché par Pallas pour coupper la teſte à Meduſe, qui auoit faict de grands maux à pluſieurs peuples du coſté d'Occident, aux parties les plus reculées de l'Iberie. Car ce Monſtre, outre qu'il eſtoit cruel & impitoyable, conuertiſſoit les hommes en pierres par ſon regard furieux & horrible. Meduſe eſtoit vne des Gorgonnes, & celle qui eſtoit ſubjette à la mort, les autres eſtans impaſſibles. Donques Perſee ſe preparant à l'entrepriſe d'vne ſi

ne ſi belle action, emprunta de trois diuers Dieux trois ſortes d'armes, dont ils luy firent preſent: à ſçauoir de Mercure, des aiſles à mettre à ſes talons; de Pluton, vn caſque; & de Pallas, vn bouclier & vn miroir. Il n'alla pas pourtant tout droit vers Meduſe, encores qu'il fut en ce bon equipage; mais il paſſa premierement chez les Grées, qui eſtoient ſœurs vterines des Gorgonnes, cheſnuës & comme vieilles dés leur naiſſance; elles n'auoient toutes qu'vn ſeul œil & vne ſeule dent, qui ſeruoient à celle d'entr'elles qui alloit hors la maiſon; au retour elle quittoit & l'vn & l'autre: elles les preſterent à Perſee, qui voyant qu'il ne luy manquoit rien de ce qui luy eſtoit neceſſaire à ſon deſſein, s'en alla tout droit à Meduſe en diligence & à tire d'aiſle. Il la trouua endormie, mais de crainte de ſon regard, ſi d'auenture elle euſt veillé, il ne la regarda pas; mais ayant tourné la teſte & ayant jetté ſa veuë dans le miroir que Pallas luy auoit donné, & y ayant pris ſes meſures, il luy couppa la teſte. De ſon ſang qui coula par terre ſortit à l'inſtant Pegaſe, qui fut le cheual volant ſur lequel il monta, apres auoir mis & comme anté cette teſte qu'il venoit de coupper, dans le bouclier de Pallas; qui eut puis apres cette vertu que de rendre inſenſibles ceux qui le regardoient; comme s'ils euſſent eſté ſaiſis & touchez de quelque mal, qui fuſt venu des Aſtres.

La Fable ſemble auoir eſté faite pour repreſenter comment, & auec quelle prudence il faut faire la guerre. De fait, toute reſolution que l'on y prend

doit deſpendre de Pallas & non de Venus, comme fit celle de Troye; veu qu'il n'eſt pas vtile de l'entreprendre ſur de legers ſubjects; au contraire, il eſt beſoin d'en fonder la reſolution, apres en auoir bien peſé la conſequence auec Conſeil. En ſuite de ce, la Fable donne trois preceptes fort cõſiderables, ſur le choix qu'il faut faire du genre de guerre. Premierement, que l'on ne ſe mette point en peine de vaincre par armes ſes voiſins; veu qu'il y a bien de la difference entre eſtendre ſes heritages & accroiſtre ſon Empire; car le voiſinage des fonds, eſt fort conſiderable pour ceux qui ont des poſſeſſions particulieres; mais où il s'agiſt de porter la domination plus auant, l'occaſion, la facilité de faire la guerre, & la commodité qui en reuient, tiennent lieu de voiſinage. C'eſt pourquoy Perſee quoy qu'Oriental, ne refuſaſt neantmoins pas de porter ſes armes iuſques à l'extremité de l'Occident. Et de cecy il y a vn exemple fort remarquable dans la diuerſe ſorte de faire la guerre de ces deux Roys pere & fils, Philippes & Alexandre. Car celuy-là ayant attaqué ceux qui bornoient ſon Royaume, ne l'accreut que de fort peu de villes; encores n'en vint-il pas à bout qu'auec grand peine & auec grand danger; puis qu'il ſe vit en pluſieurs rencontres, & notamment en la bataille de Cheronée, ſur le poinct de tout perdre. Mais Alexandre ayant ozé combattre les Perſes dans leur Royaume meſme; vainquit vne infinité de nations, & ſe trouua plus haraſſé du chemin, que des combats. Et cela ſe voit encores plus clairement dans l'e-

ſtenduë, que les Romains donnerent à leur Empire, qui n'ayans, durant tout vn certain temps, à peine fait paſſer leur armée du coſté d'Occident, que vers la coſte de Genes, emporterent par force dans vn ſemblable eſpace de temps, toutes les Prouinces de l'Orient, iuſques au Mont Taurus. La meſme choſe arriua à Charles VIII. Roy de France; car ayant trouué beaucoup de difficultez en cette guerre qu'il fit en Bretagne, qui finit par vn traitté de mariage, rencontra vne admirable & vne heureuſe facilité à faire reüſſiir ſon entrepriſe de Naples, qui eſtoit fort eſloigné de ſon Royaume. Il y a cela de particulier dans les guerres qui ſe font au loing, que l'on ſe bat auec des gens qui ne ſçauent pas, quelle eſt la diſcipline militaire, ny le courage de celuy qui va à eux; ce qui ne peut eſtre ignoré par ceux qui ne ſont pas eſloignez: outre que l'on a plus de ſoing, & que l'on donne meilleur ordre, que l'on ait abondance de tout ce qu'il faut dans ces expeditions; & les ennemis ſe treuuent esbranlez de la ſeule hardieſſe & du courage de ceux qui les attaquent. Il y a de plus ceſte commodité que l'on ne peut diuertir leur armee, ny courre ſur leurs terres; ce qui arriue d'ordinaire, quād la guerre ſe fait de proche en proche. Mais le principal poinct eſt, qu'en voulant aſſubjettir les peuples qui ſont aupres de nous, on ne trouue que fort peu d'occaſions à choiſir; mais quand on porte ſes armes dans les regions lointaines, on peut faire le choix d'entrer dans des pays, où les habitās ne ſont gueres aguerris; où les forces ſont affoiblies; où l'on re-

marque qu'il s'eſt eſleué des diuiſions & des diuers partis dans l'Eſtat, le tout à propos pour celuy qui fait ce deſſein de guerre. Bref on ſe ſert des autres commoditez qui ſe preſentent pour faire heureuſement reüſſir vne entrepriſe.

En ſecond lieu, il faut obſeruer que la cauſe de la guerre ſoit touſiours iuſte, pleine de pieté, honorable & fauorable; ces conſiderations reſioüiſſent les ſoldats, & contentent les peuples qui doiuent contribuer de leur bien, pour faire les deſpences neceſſaires à cela: font que les Compagnies approuuent ces entrepriſes; & rapportent pluſieurs autres grandes vtilitez. Mais entre les cauſes de la guerre, celle-là parmy les autres eſt grandement plauſible, qui s'entreprend pour chaſſer ceux qui ont vſurpé quelque Eſtat; ſouz les iniques commandements deſquels les peuples gemiſſent ſans force & ſans vigueur, comme s'ils auoient veu la Meduſe, & c'eſt ce qui rendit Hercule immortel. Et à vray dire les Romains obſeruerent auec religion, d'aller promptement & vaillamment ſecourir leurs aſſociez, auſſi toſt qu'ils eſtoient oppreſſez en quelque façon. Et les armes priſes pour vanger quelqu'vn auec raiſon, ont touſiours proſperé, comme il parut en la guerre faicte contre Brute & Caſſie, pour tirer raiſon de la mort de Ceſar: en celle que fit Seuere pour vanger la mort de Pertinax: en celle de Iunie Brute entrepriſe pour ſe reſſentir de ce que Lucrece ne viuoit plus. Bref tous ceux qui ſoulagent ou reparent par armes, les injures & les torts que l'on fait aux hom-

mes combattent ſouz Perſee.

En troiſieſme lieu, il faut conſiderer quelles forces l'on a, & bien auiſer ſi l'on peut venir à bout de ce que l'on entreprend : de crainte que l'on ne s'engage dans la pourſuitte d'vne infinité de vaines eſperances. Car ce fut vne grande prudence: que Perſée choiſit entre les Gorgonnes, qui repreſentent les guerres: celle qui eſtoit de ſa nature ſubiette à la mort ; ſans traitter rien d'impoſſible. C'eſt à quoy la Fable veut que l'on prenne garde, auant que faire la guerre : ce qui vient apres concerne la ſorte de la faire.

Ces trois preſens des Dieux profitent auant toute autre choſe dans la guerre ; en ſorte qu'ils en donnent le bon & l'heureux ſuccez. Car Perſée receut de Mercure la promptitude; de Pluton, le ſecret en matiere de conſeils ; de Pallas, la préuoyance. Et ce que l'on dit que ces aiſles de promptitude à executer ce que l'on a entrepris (veu que la viteſſe en fait de guerre, eſt fort auantageuſe) eſtoient miſes aux talons & non au dos, n'eſt pas ſans vne treſbelle allegorie ; d'autant que la diligence n'eſt pas tant requiſe aux premieres attaques comme aux derniers efforts, qui doiuent eſtre bien ſouſtenus Auſſi eſt-il vray que l'on ne fait iamais vne plus grande faute à la guerre que de ne pas pourſuiure ſa poincte, auſſi vigoureuſement comme on l'a vertement commencée. Mais le caſque de Pluton, qui auoit accouſtumé de rendre inuiſibles ceux qui le portoient, eſt vne vraye Parabole. Car c'eſt vne affaire de tres-grande importance

en guerre, de cacher ſon conſeil, apres que l'on y a rapporté toute ſorte de promptitude: & cette promptitude meſme, eſt vn grand moyen de le tenir couuert. Ce caſque de Pluton ſignifie qu'il ne faut qu'vn ſeul General d'Armée, qui y commande abſolument; veu que tenir le Conſeil de guerre auec pluſieurs, cela repreſente mieux les pannaches qui ſont ſur le pot de teſte de Mars, que le caſque de Pluton. Et c'eſt à cecy meſmes, que ſe rapportent les diuers pretextes, les deſſeins irreſolus, & les bruits que l'on fait courre, qui ébloüiſſent les yeux des hõmes, ou les diuertiſſent, & qui obſcurciſſent ce qui eſt de veritable dans les conſeils. De plus, les grands ſoupçons & les défiances que l'on a des lettres des Ambaſſadeurs, des fugitifs & de choſes ſemblables, enrichiſſent & entourent le caſque de Pluton. Mais ce n'eſt pas vne moindre affaire de deſcouurir quels ſont les conſeils des ennemis, que de cacher les ſiens propres. C'eſt pourquoy il faut adjouſter au caſque de Pluton le miroir de Pallas; par le moyen duquel on deſcouure les forces des ennemis, & leur foibleſſe; l'on void qui ſont ceux qui fauoriſent ſous main; quelles ſont les eſmeutes, les factions, les progrez & les conſeils. Or pource qu'il arriue tant de cas fortuits à la guerre, qu'il ne ſe faut pas beaucoup fier à ce que l'on cache ſes conſeils, ny à ce que l'on deſcouure ceux des ennemis, ny en la promptitude que l'õ y rapporte; c'eſt pourquoy il faut premierement prendre le bouclier de Pallas; c'eſt à dire, de la Préuoyance; afin que l'on ne laiſſe à la Fortune que le moins que l'on peut. A

cecy se rapporte, de marcher apres auoir descouuert si les chemins sont seurs : de bien retrancher l'armée; ce qui ne se pratique gueres dans la discipline militaire d'aujourd'huy ; au lieu que le Camp des Romains estoit fortifié à l'esgal d'vne ville de guerre, pour empescher la surprise des ennemis;de bien ranger en bataille & mettre en bon ordre vne armée ; de ne se pas trop fier à la Caualerie legere, ny à la Gend'armerie. Bref,il faut rapporter tout ce qui regarde vne solide & soigneuse defensiue ; veu que le bouclier de Pallas vaut beaucoup mieux en guerre , que ne fait l'espée de Mars. Mais quoy que Persée ait des gens & soit plein de courage, si a-il besoin d'vne autre chose qui luy est fort importante,auant qu'il leue les armes ; c'est qu'il faut qu'il aille trouuer les Grées. Or les Grées ce sont les trahisons , qui sont à la verité les sœurs des guerres nõ germaines, mais de moindre extraction. Car les guerres sont genereuses, & les trahisons degenerent & sont infames. Leur description est fort elegante, en ce qu'elles sont chesnues, & comme vieilles de leur naissance , à cause des soins continuels & des agitations perpetuelles des trahisons. Et toute leur force consiste auant qu'elles paroissent ouuertement, ou à l'œil, ou à la dent. Car toute faction contraire à la manutention d'vn Estat, & qui panche à la perfidie, regarde & mord. Et cet Oeil & ceste Dent sont comme communs entre elles ; d'autant que tout ce qu'elles ont appris ou cognu, passe quasi tout d'vne main à l'autre. Pour ce qui est de la Dent, elles semblent toutes mordre d'v-

ne bouche, & portent les mesmes scandales ; en sorte que si vous en oyez parler vne, vous auez tout oüy. C'est pourquoy il est necessaire que Persée se rende amies ces Grées ; & qu'il tasche de les auoir à son secours ; afin qu'elles luy prestent leur œil & leur dent. L'œil afin de descouurir, la dent, afin de semer des bruits, d'exciter de l'enuie, & de solliciter les esprits des hommes. Mais apres que toutes ces choses sont bien preparées pour la guerre, il faut principalement prendre garde de faire ce que fit Persée de prendre Meduse lors qu'elle dormira : car celuy qui entreprend la guerre auec prudence, surprend quasi tousiours son ennemy à la dépourueuë, sans qu'il se craigne d'aucune chose. Bref en tout ce qui se passe dans la guerre, & dans toutes les attaques qui s'y font, il se faut seruir du Miroir de Pallas pour y regarder dedans. Car plusieurs peuuent subtilement, & auec attention, considerer quelles sont les forces des ennemis, auant que d'estre en danger : & les experimenter : mais sont-ils sur le poinct du peril, ils sont offusquez par la terreur ; ou ils regardent directement le danger auec trop de precipitation ; d'où vient que souuent ils portent la peine de leur temerité ; se ressouuenans de vaincre, & mettans en oubly d'euiter les rencontres. Mais à le bien prendre, il ne faut faire ny l'vn ny l'autre, il faut au contraire porter sa veuë par derriere dans le miroir de Pallas ; afin que l'on attaque comme il faut sans crainte & sans fureur.

De la guerre acheuée & de la victoire, s'ensuiuent

uent deux effets. La Generation du Pegase, & sa disposition à voler, ce qui represente assez euidemment la Renommée qui vole par tout, qui publie la victoire, & qui fait que l'on vient à souhait de tout ce qui reste de la guerre. Le second effect paroist en l'empreinte de Meduse dans le Bouclier; car à vray dire, il n'y a aucune assistance qui soit comparable à celle-cy, d'autant qu'vne seule action remarquable & digne de memoire, executée auec bon-heur; arreste tout court les ennemis; & mesmes assoupit la mauuaise volonté.

Troisiesme Exemple de la Philosophie, selon les anciennes Paraboles: Dans les choses Morales:

DV DESIR SENSVEL, sur la Fable de Bacchus.

LEs Poëtes racontent qu'apres que Semele, qui estoit l'amie de Iupiter, l'eut obligé par vn serment inuiolable, de luy accorder tout ce qu'elle luy demanderoit, desira que quand il retourneroit, pour iouyr dans ses embrassemens des plus douces faueurs de son amour, il y vint tout tel qu'il auoit accoustumé de se presenter à Iunon en semblables occasions. Ce fut pourquoy elle fut reduite en cendres; mais l'enfant qu'elle auoit dans son ventre, ayant esté receu par son pere, fut cousu dans sa cuisse, iusques à ce que les neuf mois destinez à vn legitime accouchement fussent expirez. Ce fardeau rendoit pourtant Iupi-

ter aucunement boiteux ; & cet enfant fut nommé Dionysius: pource qu'il l'appesantissoit & le picquoit quand il le portoit dans sa cuisse. Apres qu'il fut nay, il fut nourry chez Proserpine durant certaines années ; & estant deuenu grand il auoit vn visage de femme ; en sorte qu'il paroissoit tenir de l'vn & de l'autre sexe. Il mourut aussi, & mesmes il demeura enterré durant vn certain temps, lequel estant expiré il ressuscita. En sa premiere ieunesse il s'appliqua à façonner la vigne, & mesmes il inuenta & enseigna la maniere de faire du vin & d'en vser, enquoy s'estant rendu recommandable & signalé, il se fit maistre de tout l'Vniuers, & voyagea iusques aux extremitez des Indes. Son chariot estoit attelé de Tygres; à l'entour de luy sautoient certains hydeux Demons nommez Cobales, Acrate, & autres: mesmes les Muses luy faisoient compagnie. Il prist à femme Ariadne, qui auoit esté delaissée & abandonnée par Thesée. Le lierre luy estoit dedié. Il fut tenu pour le premier qui auoit trouué & institué les choses sacrées & les ceremonies ; celles nommément qui estoient extrauagantes, pleines de corruption & cruelles de plus. Il auoit aussi la puissance de rendre les personnes furieuses. L'on raconte qu'au temps que l'on solemnisoit sa feste des Orgyes, Penthée & Orphée, deux personnages fort remarquables, furent mis en pieces par des femmes touchées de fureur. Vn d'eux, pource qu'il estoit monté sur vn arbre pour mieux voir de là ce qui se passoit. Et l'autre, pource qu'il touchoit fort bien & fort melodieusement sa lyre.

Et tout ce que ce Dieu a fait eſt confondu auec les actions de Iupiter.

Cette Fable ſemble eſtre ſi bien faite pour les mœurs, qu'à peine peut-on trouuer rien de mieux inuenté dans la Philoſophie Morale. Au reſte, la nature de la conuoitiſe, ou des affections & des troubles qui ſuruiennent en l'Ame, eſt deſcrite ſous la perſonne de Bacchus. Car en premier lieu, pour ce qui eſt de ſa naiſſance. Toute conuoitiſe, & meſmes la plus pernicieuſe, prend ſon origine du Bien apparent: d'autant que le veritable eſt la mere de la Vertu; comme l'apparent l'eſt de la Conuoitiſe. Vne d'elles eſt la femme legitime de Iupiter, qui repreſente l'ame de l'homme; L'autre eſt ſon amie, qui neantmoins deſire comme fit Semelé, les meſmes honneurs que l'on rend à Iunon. La Conuoitiſe eſt conceuë en vn deſir illicite qui eſt accordé auec legereté, auant que d'en auoir conſideré la conſequence auec iugement. Mais depuis qu'il commence à s'allumer, ſa mere, c'eſt à dire la Nature & l'eſpece du bien, vient à ſe deſtruire & à ſe conſommer, à cauſe de ce grand embrazement. Et le progrez de la conuoitiſe dés ſa conception eſt tel, qu'elle eſt nourrie & cachée dans l'eſprit de l'homme, qui eſt celuy qui l'engendre; & principalement dans ſa partie inferieure, comme dans ſa cuiſſe: apres cela elle le picque, l'agite & l'affaiſſe, en ſorte qu'il ne peut mettre en execution ce qu'il a deliberé, tant elle l'empeſche & le fait clocher. De plus, apres qu'elle eſt fortifiée par le temps & par le conſentement que l'on y a donné; &

& qu'elle vient à faire ce qui luy plaist, comme si les mois de son enfantement estoient accomplis: & qu'elle est entierement sortie au monde, elle est premierement nourrie chez Proserpine pour vn temps; c'est à dire, elle recherche à se mettre quelque part à couuert; elle est clandestine & comme souterraine, iusques à ce qu'ayant perdu toute honte & toute crainte; & estant deuenuë hardie, elle prend le pretexte de quelque vertu: ou elle vient mesmes à mespriser l'infamie. Et il est tres-vray que toute excessiue affection est comme d'vn sexe ambigu; car elle a vne impetuosité d'homme & vne impuissance de femme. Aussi a-t'on fort bien dit que Bacchus a vescu mesmes apres sa mort; d'autant qu'il semble par-fois que les affections sont assoupies & esteintes, mais il ne s'y faut pas fier, quand mesmes elles seroient enseuelies: parce qu'elles reprennent leur force à la premiere occasion qui se presente.

Quant à ce que l'on dit, qu'il auoit premierement cultiué la vigne, c'est vne Parabole tres-bien inuentée: veu que toute affection est grandement ingenieuse & adroitte, en la recherche de ce qui l'a nourrit & l'alimenté. Or est-il qu'entre toutes les choses que l'homme a cognu, c'est le vin qui a le plus de pouuoir & de force pour exciter & embrazer les passions de l'ame en general: & mesmes il est cõme l'allumette de tous les desirs. Et l'on feint fort à propos, que l'affection ou la conuoitise surmonte les Prouinces, & entreprend de tres-grandes choses; car elle ne se contente pas d'vne partie; mais estant

portée d'vn desir infiny, & qui ne peut estre assouuy, elle passe plus auant, & court tousiours apres la nouueauté. Les Tigres mesmes sont nourris dans les escuries des affections; & sont attelez à leur chariot. Car dés l'instant mesmes que la passion commence d'aller en chariot, & non à pied ; qu'elle a vaincu la raison; & qu'elle en a desia triomphé, elle deuient cruelle, impitoyable & inhumaine contre tous ceux qui la contrarient & s'y opposent. Et c'est vne chose fort plaisante, de raconter que ces Demons monstrueux, & ridicules sautelent à l'entour du char triõphal de Bacchus. Car toute passiõ excessiue fait remarquer dans les yeux, dans la bouche & dans le geste des mouuemens qui ne sont pas bien seants, qui sont de mauuaise grace, qui ne sont pas arrestés, & qui sont desagreables : en sorte que celuy qui croit faire paroistre sa grandeur & son authorité dans quelque affection, par exemple, dans la colere, dans l'arrogance & dans l'amour, est iugé par les autres sot & impertinent. Au reste, l'on voit que les Muses accompagnent la Conuoitise ; d'autant qu'il n'y a aucune affection, tant mauuaise & basse soit elle, qui n'ait le support de quelque doctrine : & c'est en quoy la complaisance & l'effronterie qui se trouue dans les Esprits, diminuë grandement la Majesté des Muses. Car comme ainsi soit, qu elles doiuent estre les conductrices, & les porte-enseignes de la vie, elles sont fort souuent les soubretes & les boufonnes des conuoitises.

Mais auant tout, il faut considerer cette allego-

rie, qui dit que Bacchus donna ſon amour à celle qui auoit eſté delaiſſée & meſpriſée par vn autre. Car il eſt tres-vray que les affections deſirent & ambitionnent ce que l'experience a deſia rejetté. Que tous ceux qui ſont auec ſeruitude adonnées à leurs paſſions; & qui font grand eſtime de la ioüyſſance de quelque choſe, ſoit des honneurs, de l'amour, de la gloire, de la ſcience, ou de choſe ſemblable, ſçachent qu'ils demandent ce que l'on a abandonné, & qui a eſté quitté & repudié quaſi par tous les ſiecles, apres qu'on l'a experimenté. Ce n'eſt pas auſſi ſans myſtere, que le Lierre eſt conſacré à Bacchus pour deux raiſons. Premierement, pource qu'il verdit en Hyuer; de plus, pour ce qu'il ſerpente, s'eſtend & s'eſleue à l'entour de toutes ces choſes, à ſçauoir des arbres, des murailles & des baſtiments. Quant au premier, toute conuoitiſe verdit, & prend force par la reſiſtance & par la defence, & comme par l'Antiperiſtaſe de meſme que fait le lierre par l'extreme froid de l'Hyuer. En ſecond lieu, toute affection qui a l'aſcendant dans l'ame de l'homme enuironne toutes ſes actions, & toutes ſes reſolutions: ne plus ne moins que fait le lierre, qui ne laiſſe rien où il ne s'attache auec ſes filaments. Auſſi ce n'eſt pas merueilles ſi l'on attribuë à Bacchus les ceremonies ſuperſtitieuſes; veu que toute affection mal reglée abonde és fauſſes religions: en ſorte que les aſſemblées des Heretiques, ont eſté beaucoup plus grandes que n'eſtoient celles des Bacchanales parmy les Payens; & leurs ſuperſtitions n'ont pas eſté moins

ſanglantes qu'infames. Et c'eſt pourquoy l'on ne doit pas s'eſtonner ſi l'on croit que Bacchus rend les perſonnes furieuſes; veu que toute paſſion eſt dans ſon excés, comme vne breue fureur, & ſi d'auenture elle aſſiege & ſerre de plus prés, elle ſe termine en rage.

Quant à ce que l'on dit de Panthée & d'Orphée mis en pieces, durant les Orgyes de Bacchus, cela ſent entierement ſa parabole; veu que toute ſorte de puiſſante affection ſe porte à deux choſes auec impetuoſité & exceſſiuement, à ſçauoir enuers la recherche curieuſe que l'on en faict; & enuers l'aduertiſſement ſalutaire & libre que l'on en donne. Sans qu'il importe ſi cette recherche ſe fait par la ſeule voye de la contemplation & de la ſpeculation; de meſme que ſi l'on auoit monté ſur vn arbre ſans aucun mauuais deſſein; ou ſi cette remonſtrance ſe fait auec douceur & auec dexterité: mais comment qu'il en ſoit les Orgyes ne peuuent ſouffrir Penthée ou Orphée. En dernier lieu, cette confuſion des perſonnes de Iupiter & de Bacchus peuuent tres-bien eſtre rapportées à la Parabole; veu que ce qui s'eſt paſſé de grand & de remarquable, & qui merite de l'honneur & de la gloire procede par fois de la vertu, de la droitte raiſon, & de la magnanimité; par fois de la paſſion cachée & de la conuoitiſe couuerte; bien que l'vne & l'autre de ces deux choſes, affecte la reputation & la loüange; en ſorte qu'il eſt malaiſé de diſcerner quelles ont eſté les actions de Bacchus, &

quels ont eſté les geſtes de Iupiter.

Mais i'ay trop long temps demeuré ſur le theatre; ie paſſe maintenant au palais de l'Eſprit; le ſeuil duquel doit eſtre touché auec toute ſorte de reſpect: & l'on y doit bien penſer auant que d'y entrer.

Fin du ſecond Liure.

DE LA DIGNITE' ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE III.

A SON ROY.

Diuiſion de la Science en Theologie & en Philoſophie: autre diuiſion de la Philoſophie en trois doctrines; à ſçauoir de la Diuinité, de la Nature & de l'Homme. L'eſtabliſſement de la premiere Philoſophie, comme de la mere commune de toutes.

CHAPITRE I.

SIRE,

Toute ſorte d'Hiſtoire rampe par terre; & ſert pluſtoſt de guide que de flambeau. Quant à la Poëſie, qui eſt comme le ſonge de la Doctrine, c'eſt vne choſe agreable & diuerſifiée, qui veut que l'on croye qu'elle contient en ſoy, ie ne ſçay quoy de diuin; ce qui eſt meſmes propre aux ſonges. Mais il n'eſt plus temps de reſver, il faut que ie m'eſleue de la terre, en fendant la pure region airienne de la Philoſophie & des Sciences.

La Science eſt ſemblable aux eaux; dont aucunes tombent du Ciel, & les autres ſortent de la terre. Ainſi faut-il tirer ſa premiere diuiſion de ſes ſources, qui ſe treuuent par fois en haut, & quelque fois icy bas. Elle procede de deux endroits: car elle eſt inſpirée diuinement, ou elle prend ſon eſtre du Sens. Quant à ce qui regarde celle qui eſt enſeignée, elle

eſt pluſtoſt ramaſſée qu'Originelle: ce que nous remarquons aux reſeruoirs qui ſe rempliſſent non ſeulement de ce qui ſort des ſources, mais des ruiſſeaux qui y entrent. C'eſt pourquoy ie diuiſeray la Science en Theologie & en Philoſophie: i'entends parler icy de la Theologie infuſe ou Sacrée, & non de la Naturelle; dont ie feray mention tout preſentement, en remettant de traitter de celle que ie nomme Infuſe; afin qu'elle ſerue de concluſion à toute mon Oeuure; puis qu'elle eſt le havre & le Sabbath, * *ou le repos* de toutes les meditations des hommes.

Or la Philoſophie a trois obiets, à ſçauoir *Dieu, la Nature & l'Homme*, comme auſſi il ſe rencontre trois ſortes de rayons dans les choſes. Car la Nature frappe l'entendement auec vn rayon direct. Dieu le touche auec vn rayon rompu, à cauſe de l'inegalité du milieu; à ſçauoir à cauſe des creatures: & l'Homme qui ſe repreſente, & qui ſe regarde ſoy-meſme, porte dans ſon entendement vn rayon refleſchy. C'eſt pourquoy l'on diuiſe fort à propos la Philoſophie en trois ſortes de Doctrine, en celle de la Diuinité, en celle de la Nature, & en celle de l'Homme: Or comme ainſi ſoit, que ces diuiſions des Sciences ne ſoient pas ſemblables aux lignes diuerſes, qui aboutiſſent toutes à vn angle; mais pluſtoſt qu'elles ayent du rapport aux branches des arbres, qui ſont toutes attachées à vn meſme tronc, qui s'eſleue & qui ſe ramaſſe en ſoy, durant certaine eſtenduë; auãt que de pouſſer hors de ſoy des rameaux. Il eſt neceſſaire auant la particuliere diſſection des membres

* Adiouſté.

de cette premiere diuiſion, que nous eſtabliſſions vne Science vniuerſelle qui ſoit la mere des autres, & qui ſoit tenuë dans leur progrés, comme la portion de la voye publique, auant qu'elle ſe ſepare & ſe partage en diuerſes routes & ſentiers. Ie la nomme, La premiere Philoſophie ou la Sageſſe, que l'on definiſſoit autrefois. *La Science des choſes diuines & humaines.* Il n'y en a point qui luy ſoit oppoſée : veu qu'elle differe de toutes les autres en limites, dans leſquelles elle eſt cõtenuë, & non en choſes & en obiet, ſe contentant de toucher en paſſant ce qui y eſt de plus eminent. Et meſmes ie ne ſuis pas bien reſolu ſi ie la dois mettre au rang de ce qui eſt à Deſirer, neantmoins ie crois qu'elle y doit eſtre placée. Car pour en parler auec verité, ie trouue vn certain ramas, & vne certaine maſſe confuſe de doctrine, compoſée & entaſſée de la Theologie Naturelle, de la Logique, & de quelques parties de la Phyſique; comme des Principes & de l'Ame, dont ceux qui prennent plaiſir à ſe faire admirer, parlent auec tant d'auantage qu'ils l'eſleuent par deſſus tout ce que l'on peut ſçauoir : Quant à moy ne tenant compte de cette vanité ie deſire que l'on trace vne certaine Science, qui contienne les Axiomes qui ne ſoient pas particuliers à aucunes, mais qui ſoient communs à toutes.

Or perſonne ne doute, qu'il ny en ait quantité de ce ce genre, par exemple; *Si vous adiouſtez des choſes eſgales aux ineſgales, toutes ſeront ineſgales,* c'eſt vne reigle de Mathematique qui s'obſerue dans la Morale ſur

le ſujet de la Iuſtice diſtributiue ; car en la Commutatiue, la raiſon de l'equité deſire que les choſes pareilles ſoient données aux perſonnes qui ne ſont pas pareilles : mais en la Diſtributiue ſi on ne rend aux perſonnes qui ne ſont pas pareilles, les choſes qui ne ſont pas pareilles, l'on commet vne grande iniuſtice. Voicy vne autre reigle de Mathematique. *Les choſes qui s'accordent en vn tiers, s'accordent entre elles,* elle eſt pourtant ſi bien receuë en Logique, qu'elle ſert de fondement au Syllogiſme. Cette autre cy: *La Nature paroiſt principalement dans les petites choſes,* appartient à la Phyſique, & a eſté ſi certaine que c'eſt d'elle que Democrite a tiré ſes Atomes. Ariſtote n'a pas neantmoins laiſſé de la rapporter à la Politique; quand il commence le proiet de la Republique par la famille. En voicy vne autre de la Phyſique : *Toutes choſes ſe changent, rienne deperit,* qui s'exprime en ces mots : *La quantité qui eſt en nature ne diminuë ny n'augmente :* La meſme trouue place dans la Theologie Naturelle, en ces termes: *Ce ſont les œuures de la Toute-puiſſance, de faire quelque choſe de rien, & de reduire quelque choſe à rien :* Ce que l'Eſcriture teſmoigne ainſi: *I'ay appris, que ce que Dieu fait perſeuere à iamais: nous ne pouuons ny y rien adiouſter, ny y rien oſter: la choſe ne periſt pas, quand elle eſt reduite à ſes principes.* Ce qui ſe rapporte auſſi fort à propos à la Politique, comme l'a treſbien remarqué Machiauel ; car il n'y a rien qui empeſche ſi puiſſamment la ruine des Eſtats, que quand on les reforme, & quand on les remet à leur premier poinct. Cette Regle ſuiuante eſt de la Phyſi-

que: *Quand le pus ſe forme, il eſt plus contagieux que quand il eſt meur:* La meſme eſt grandemẽt remarquable dans la Morale; en ce que les perdus & ceux qui ſont abãdonnez à toutes ſortes de vices corrompent moins les mœurs publiques, que ne font ceux qui paroiſſent gens de bien, & qui ſont meſchans en quelque choſe. Cett' autre eſt de la Phyſique: *Ce qui conſerue vne plus grande forme agiſt plus puiſſamment.* Et à vray dire, il eſt neceſſaire pour la conſeruation de tout l'Vniuers que le lien des choſes ne ſoit pas rompu, & qu'on n'admette pas ce qu'on nõme le Vuide; mais c'eſt ſeulement pour ſoûtenir les choſes eſpaiſſes, que tout ce qui eſt peſant, s'aſſemble ſur la maſſe de la terre; c'eſt pourquoy ce premier mouuement maiſtriſe le dernier. Cette regle a ſemblablement lieu dans la Politique: car les choſes qui maintiennent l'Eſtat en ſon eſtre, ſont beaucoup plus conſiderables, que celles qui regardent la conſeruation des particuliers, qui en ſont les membres: elle ſe practique auſſi treſbien dans la Theologie. Car la Charité, qui eſt vne vertu qui ſe communique grandement, eſt la plus eminente de toutes les Vertus Theologales. Cette regle de Phyſique qui dit que, *La force de l'Agent s'augmente par* * *l'Antiperiſtaſe du contraire*, ſe met fort heureuſemẽt en vſage dans la Politique; en ce qu'on void vne factiõ ſe fortifier & s'accroiſtre par l'autre qui la contrarie. Cette regle de Muſique: *Vne diſſonante venant à ſe terminer en vn ton parfait, rend vn fort bon accord,* a lieu dans la Morale & dans les affections. Le tour que le Muſicien prend à doucement terminer ſon motet,

* C'eſt à dire par la Diametrale oppoſition.

par vne cadance qui l'acheue fort doucement, eſt tout tel que celuy auec lequel l'Orateur trompe l'attente de ceux qui l'eſcoutent. Le fredonnement qui ſe fait ſur les cordes d'vn luth, apporte le meſme plaiſir à l'oreille, que la lumiere le donne aux yeux, quand on la remarque ſur l'eau, ou ſur vne pierre precieuſe.

La Mer luit au deſſous d'vne clarté tremblante.

Les organes des ſens s'accordent auec les organes des reflexions, cela ſe void dans la Perſpectiue : car l'œil eſt ſemblable au miroir, ou aux eaux. Et dans la Science qui traicte des Sens, l'inſtrument de l'ouye eſt ſemblable à ce qui empeſche le paſſage dans vne cauerne, ce peu d'exemples ſuffira. Meſmes la Magie de Perſe, dont on a tant parlé, conſiſtoit principalement à remarquer le grand rapport qu'il y auoit entre ce qui ſe faiſoit en Nature, & ce qui ſe deuoit pratiquer dans le gouuernement d'vn Eſtat. Et ces choſes que nous venons de dire, & autres ſemblables, ne ſont pas des pures ſimilitudes, comme aucuns moins ſubtils le peuuent penſer ; mais ce ſont les meſmes veſtiges, ou empraintes que la Nature imprime & ſeelle ſur les diuerſes matieres, & en ſujects differens: & c'eſt ce qui n'a pas encores eſté traicté à plein fonds. Il ſe pourra faire que vous trouuerez dans les eſcrits de ceux qui ont excellé en eſprit, telles maximes ſemées parcy parlà, ſelon que le ſujet qu'ils traictent leur a permis de le faire ; mais il n'y a point d'Autheur qui les ait redigées en corps ; en ſorte qu'on puiſſe dire qu'elles ayent vne certaine vertu

primitiue & sommaire au regard des Sciences; encores qu'elles soient de cette condition, qu'elles vnissent merueilleusement bien la Nature, ce qu'ils croyent appartenir proprement à la premiere Philosophie.

Il y a vne autre portion de cette premiere Philosophie, qui est ancienne, si vous considerez les termes, mais nouuelle quant à la chose que nous desseignons; & c'est la recherche des conditions que nous pouuons nommer Transcendantes, qui suruiennent aux estres; à sçauoir du peu, du beaucoup, du semblable, du different, du possible, de l'impossible, comme aussi de l'estre & du non estre, & autres. Et parce que la Physique ne traicte pas proprement de ces choses-là; & que la dispute que l'on en agite en Dialectique concerne plus la forme d'argumenter que l'existance des choses, tant s'en faut qu'il en faille rejetter la consideration, qui est pleine d'honneur & d'vtilité, qu'au contraire elle doit trouuer place entre la diuision des Sciences; mais l'on en doit parler d'vne autre façon qu'on n'a accoustumé: Par exemple: Nul de ceux qui ont traicté du Beaucoup & du Peu, a rendu raison pourquoy c'est qu'il se rencontre en la Nature, certaines choses en si grande quantité & si estendu ës; & comment cela se peut; & pourquoy c'est au contraire qu'il y en y a si peu d'autres en nombre, & pourquoy elles arriuent si rarement. Car il est impossible qu'il y ait autant d'or qu'il y a de fer; autant de roses qu'il y a d'herbes; autant de choses contenuës sous vne certaine espece, comme il y en a qui ne sont

pas

pas ſpecifiées. Par meſme raiſon, nul qui ait parlé du Semblable & du Diuers, a aſſez bien expliqué, pourquoy c'eſt qu'entre les eſpeces differentes, il ſe trouue certaines choſes qui participent de l'vne & de l'autre, & ſont d'vne eſpece ambiguë, comme eſt le Muſc entre la pourriture & la plante ; les Poiſſons qui ſont attachez à vn certain lieu, & n'ont pas de mouuement, entre la Plante & l'Animal; les Souris & les Rats, & choſes ſemblables, entre les Animaux qui ſont engendrez de la pourriture, ou de la ſemence: les Chauueſſouris entre les Oyſeaux & les beſtes à quatre pieds: les Poiſſons volans, dont on void aſſez, entre les oiſeaux & les Poiſſons: les Fouques entre les Poiſſons & les Animaux à quatre pieds, & choſes ſemblables. Et perſonne n'a encores recherché la raiſon de ce que le fer n'attire pas le fer, ce que fait l'Aymant; ny l'or, l'or, auſſi bien que l'argent vif; puis qu'ainſi eſt que chaque choſe ſe plaiſt auec ce qui luy eſt ſemblable. On n'a pas dit vne ſeule parole ſur telles & ſemblables queſtions, & en voicy la cauſe. C'eſt que les hommes ſe ſont plus attachez à la politeſſe du lãgage, qu'à la cognoiſſance de la merueille des choſes. C'eſt pourquoy nous receurons volontiers pour premiere Philoſophie la vraye & ſolide enqueſte de ces Tranſcendans, ou de ces Conditions accidentales des eſtres; pourueu qu'elle ſe faſſe ſelon les loix de la Nature & non du diſcours. Mais que ce ſoit aſſez parlé de la premiere Philoſophie, ou de la Sageſſe que nous auons mis, non ſans occaſion, au rang des choſes qui ſont à Deſirer.

De la Theologie Naturelle; & de la doctrine des Anges & des Esprits, qui en despend.

CHAPITRE II.

APRES que nous auons mis en sa place la mere commune des Sciences, auec ce contentement; qu'elle peut voir comme vne autre Berecynthie, que ces descendants,

Tiennent dedans les Cieux les places eminentes.

Reuenons à ceste diuision des trois Philosophies, Diuine, Naturelle & Humaine. Car la Theologie Naturelle est aussi fort bien nommée vne Philosophie Diuine; dõt voicy la definition. Elle est vne telle Science, ou plustost vne telle estincelle de Science, qu'on la peut auoir de Dieu par la lumiere de Nature, & par la contemplation des choses creées; elle est diuine au regard de l'obiet, & naturelle à raison de l'impression qu'elle reçoit de la forme. Et ses limites vont iusques à refuter & à confondre l'Atheisme, & à donner l'empreinte de la loy de nature; mais elles ne s'estendent pas iusques à l'establissement de la Religion. C'est pourquoy Dieu n'a iamais fait de miracle, par lequel l'Athée fut porté à sa conuersion; dautant qu'il pouuoit estre ramené à la vraye cognoissance par la lumiere mesmes de nature; ils ont esté reseruez pour conuertir les Idolastres &

les Superſticieux, qui ont cognu la Diuinité, mais ont erré au culte qui luy eſtoit deu; pour ce que la lumiere de Nature ne ſuffit pas pour declarer la volonté de Dieu, & pour monſtrer la ſorte de l'adorer dignement. Car de meſmes que l'ouurage d'vn Artiſan, monſtre qu'elle eſt ſon induſtrie, & ce qu'il peut, mais il ne le repreſente pas au naturel: ainſi les Oeuures de Dieu font voir la Toute-puiſſance & la Sageſſe du Createur, ſans pourtant le deſpeindre. Et c'eſt en cela que l'opinion des Payens s'eſloigne de la ſacrée Verité: car ils diſoient que le Monde eſtoit l'image de Dieu; & que l'homme eſtoit l'image du Monde: mais l'Eſcriture Saincte n'en parle pas ainſi; elle ſe contente de nommer le Monde l'ouurage des mains de Dieu: l'Image de Dieu y eſt immediatement reſeruée pour l'homme. C'eſt pourquoy on peut faire voir & aſſeurer par les Oeuures de Dieu, Qu'il eſt, qu'il gouuerne tout, qu'il eſt Tout-puiſſant, qu'il eſt Sage, qu'il eſt preuoyant, qu'il eſt bon, qu'il recompenſe, qu'il vange & qu'il eſt adorable: meſmes on peut tirer par ce moyen la cognoiſſance de pluſieurs admirables ſecrets, touchant ſes attributs; & encores mieux concernant la conduite & le gouuernement qu'il prend de l'Vniuers, & c'eſt dequoy quelques-vns ſont venus heureuſement à bout. Mais il me ſemble qu'il ne fait pas ſeur de vouloir prouuer, ou fortement perſuader par raiſon, les myſteres de la foy; ou les conſiderer auec trop de curioſité, ou en diſputer, ou s'enquerir trop particulierement de la ſorte qu'ils ſe font, *Don-*

nez à la foy, ce qui apqartient à la foy. Et meſmes les Payens ſur le ſujet de cette ſublime & diuine fable de la chaiſne d'Or recognoiſſent, *Que ny les hommes, ny les Dieux n'ont peu tirer Iupiter du Ciel en terre; au contraire que Iupiter les a peu attirer de la terre au Ciel.* C'eſt pourquoy celuy-là ſe donnera vne peine inutile, qui taſchera d'adjuſter à noſtre raiſon les celeſtes ſecrets de la religion; il fera beaucoup mieux d'eſleuer nos ames iuſques au troſne de la Verité pour l'y adorer. Et c'eſt en cette partie de Theologie naturelle, qu'il ne ſe trouue point de defaut; au contraire i'y remarque pluſtoſt de l'excés; pour lequel faire voir, ie me ſuis vn peu eſloigné de mon ſujet; à cauſe des notables incommoditez, & des grands dangers qui en prouiennent, tant à la Religion qu'à la Philoſophie: par ce que delà ſortira vne Religion heretique, & vne philoſophie phantaſque & ſuperſtitieuſe.

Pour ce qui regarde la nature des Anges & des Eſprits, c'eſt vne autre choſe: car il n'eſt pas defendu d'en parler, & de taſcher de la recognoiſtre: meſmes le grand rapport qu'elle a auec l'ame de l'homme ſert d'acheminement à cela. A vray dire l'Eſcriture Saincte donne pour aduis. *Que perſonne ne vous abuſe par des paroles releuées, & par la religion des Anges, ſe meſlant des choſes qu'il n'entend pas.* Mais ſi vous prenez bien garde à cet aduertiſſement, vous trouuerez que deux choſes y ſont defenduës: c'eſt à ſçauoir qu'on ne leur rende pas l'adoration qui eſt deuë à Dieu; & que l'on n'en prenne pas des opinions ex-

trauagantes, qui les faſſent eſtimer au delà de leur condition creée; & qui perſuadent qu'on les a mieux cognus que l'on n'a fait en verité. Au reſte il eſt permis de rechercher la cognoiſſance de leur nature auec moderation, & d'y monter ou par l'eſcalier des choſes corporelles; ou de la voir dans l'ame de l'homme, comme dans vn miroir. Il faut tenir le meſme, touchant les eſprits malins & impurs, qui ſont deſcheus de leur eſtre: Il n'eſt pas permis de contracter amitié auec eux, ny de ſe ſeruir de leur ayde, tant s'en faut qu'on leur doiue rendre quelque culte, & quelque veneration. Mais la contemplation & la cognoiſſance de leur nature, de leur pouuoir, de leurs illuſions, que l'on tire non ſeulement des paſſages de l'Eſcripture Saincte, mais que l'on apprend par la raiſon & par l'experience, n'eſt pas la derniere partie de la Sageſſe ſpirituelle. C'eſt ainſi qu'en parle l'Apoſtre : *Nous n'ignorons pas ſes ſtratagemes.* Et il n'eſt pas moins permis, de rechercher quelle eſt la nature des Demons dans la Theologie naturelle, que de deſirer de ſçauoir, que c'eſt que venin dans la Phyſique, & vice dans la Morale. Et cette partie de Science, touchant les Anges, & les Demons, ne doit eſtre miſe entre les choſes que l'on n'a pas; car pluſieurs en ont dit quelque choſe, mais il ſeroit plus iuſte, d'accuſer la pluſpart de ces Autheurs de vanité ou de ſuperſtition, ou de trop de ſubtilité.

Diuiſion de la Philoſophie Naturelle en Speculatiue & Operatiue: & qu'elles doiuent eſtre ſeparées, tant en l'intention de l'Autheur qu'en ſon traicté.

CHAP. III.

MAIS laiſſons à part la Theologie Naturelle, à laquelle nous auons joint, comme vne dependãce, la recherche des Eſprits. Ie viens à la ſeconde partie; c'eſt à ſçauoir à celle qui parle de la Nature, ou qui eſt la Philoſophie Naturelle. Et ſur ce propos Democrite a treſbien dit : *Que la Science de la nature eſtoit cachée dans les profondes minieres, ou dans les puits :* Meſmes les Chymiſtes ont bien rencontré, quand ils ont dit: *Que Vulcan eſtoit vne autre nature, & meſmes qu'il auoit accouſtumé de faire promptement, ce que la nature n'acheuoit que par de grands circuits, & par vn long eſpace de temps.* Pourquoy donc ne diuiſerons nous pas la Philoſophie en deux ? En Miniere & en Fournaiſe : Et qui nous empeſchera de reſoudre qu'il y a deux conditions de Philoſophes? dont les vns trauaillent aux Minieres & les autres ſont Artiſans. Et bien qu'il ſemble que ie die cecy par raillerie, toutesfois j'eſtime que cette ſorte de diuiſion eſt tres-vtile, lors qu'elle ſera deduite auec des termes communs & propres à l'eſcole; c'eſt à dire, quand la doctrine de la Nature ſera pratiquée en la Recherche des Cauſes & en la Produ-

ction des effects; en Speculatiue & en Operatiue. Celle-là foüille iusques dans les entrailles de la Nature; celle-cy la forge comme sur vne enclume, sans que j'ignore que les causes & les effects s'entretiennent si estroictement, que pour l'ordinaire on est contraint de les expliquer à la fois. Toutesfois, parce que toute solide & vtile Philosophie Naturelle admet vn double escalier, bien que diuers, celuy par lequel elle monte; & celuy par lequel elle descēd, *quand elle va, de l'Experience aux Axiomes, & des Axiomes aux choses que l'on inuente de nouueau, il me semble qu'il est fort à propos que ces deux parties, la Speculatiue & l'Operatiue, soient separées dans le dessein de l'Autheur, & dans le traicté qu'il en fait.

* Adiousté.

Diuision de la Doctrine Speculatiue de la Nature, en Physique Speciale & en Metaphysique. La Physique traicte de la cause Efficiente & de la matiere. La Metaphysique de la cause Finale & de la Forme. Diuision de la Physique és Sciences des Principes des choses, de leur fabrique, ou du monde, & de leur diuersité. Diuision de la Physique, de la diuersité des choses, en la Doctrine: De ce qui est auec d'autres choses: & en la Doctrine: De ce qui est à part. La diuision: De ce qui est auec d'autres choses se rapporte aux diuisions de l'Histoire Naturelle. La diuision de la Doctrine: De ce qui est à part se fait en Doctrine: De ce qui est proprement affecté à la matiere, & en Doctrine des Mouuemens. Il y a deux dependances de la Physique Speculatiue, les Problemes naturels, & les Resolutions des Anciens

Philoſophes. Diuiſion de la Metaphyſique en la Doctrine des Formes & en la Doctrine des Cauſes Finales.

CHAPITRE IV.

IE veux diuiſer la portion de la Philoſophie Naturelle, qui eſt Speculatiue & Theorique; en Phyſique, Speciale & en Metaphyſique. Et que l'on ſçache que ie prends dans cette diuiſion le mot de Metaphyſique, en vn autre ſens que l'on ne fait pour l'ordinaire: meſmes ie iuge à propos de rendre raiſon en cet endroit, comment i'vſe des dictions en general; c'eſt que ie retiens les anciennes auec reſpect, tant celle-cy de Metaphyſique que pluſieurs autres; où mes penſees & mes cognoiſſances ſont nouuelles, & ne tiennent rien de ce qui eſt deſia cogneu. Car, comme ainſi ſoit que i'eſpere que l'ordre & la claire explication que ie taſche de donner aux choſes que ie traitte, empeſcheront qu'on ne prendra point autrement qu'il ne faut, les paroles dont i'vſe: pour le ſurplus ie ſouhaitte, entant qu'il ſe peut, ſans le dommage de la Verité & des Sciences, ne m'eſcarter aucunement de l'opinion des Anciens, ny de leur façon de parler. En quoy ie m'eſtonne de la hardieſſe d'Ariſtote, qui pouſſé d'vn deſir de contredire, & ayant denoncé la guerre à toute l'antiquité, n'a pas ſeulement pris la liberté d'inuenter des termes des Arts, mais s'eſt efforcé de perdre & d'effacer toute la Sageſſe des Anciens; en ſorte qu'il ne nomme iamais ceux

ceux qui ont eſcrit en ces temps-là, & ne fait aucune mention de leur doctrine que pour les attaquer, ou pour reprendre leurs opinions. Ce procedé eſtoit fort bon à la verité, s'il vouloit acquerir de la reputation, & s'il auoit deſſein de ſe faire ſuiure ; car autrement, quand il eſt queſtion d'aſſeurer la verité philoſophique, & quand il la faut receuoir, cela meſmes s'obſerue, qui ſuruient en la verité diuine : *Ie ſuis venu au nom du pere & vous ne me receuez pas, ſi quelqu'vn vient en ſon nõ vous le receurez.* Mais ſi nous voulons prendre garde à la perſonne, qui eſt particulierement remarquée par cette ſentence de l'Eſcriture ; à ſçauoir à l'Antechriſt qui ſera le plus grand impoſteur qui ait iamais eſté : il faut inferer que ce *venir en ſon nom*, ſans aucune marque d'Antiquité : ou ſans rien tenir de la Paternité, s'il m'eſt permis de parler en la ſorte, eſt vne choſe de mauuais augure pour la verité; encores que la bonne fortune de ces mots, *vous les receurez*, l'accompaigne d'ordinaire. Pour ce qui eſt de ce grand homme Ariſtote, eſmerueillable à vray dire, à cauſe de la ſubtilité de ſon eſprit, ie croirois volontiers qu'il a pris cette humeur altiere, de ſon diſciple; & qu'en cela il l'a voulu imiter, faiſant deſſein, ſi Alexandre vainquoit toutes les nations, d'aſſujetir toutes les opinions, & s'eſtablir Monarque en matiere de penſees, ſans ſe ſoucier qu'il pourroit arriuer que les gens ſeueres & picquants, luy approprians l'eloge qu'ils donnent à ſon diſciple, en ces termes,

Heureux brigand d'Eſtats, n'ay pour ſeruir d'exemple,

Mais non vtile au monde.

diroient de luy,

Heureux brigand du bien qui eſt en la Science.

Quant à moy qui n'ay point d'autre plus grande affection, entant que i'en ſuis capable, que d'accorder en fait de doctrine les choſes anciennes auec les nouuelles: i'ay reſolu tout au contraire de ſuiure l'antiquité *iuſques aux Autels*, & de retenir les mots anciens: encores que ie change par fois leur ſens & leur definition, ſelon la maniere d'Innouer permiſe & loüable és affaires du Palais, dans laquelle l'eſtat des choſes eſtant renouuelé les propres termes reſtent. Ce que Tacite remarque en cette façon: *Les Magiſtrats ont les meſmes mots.*

Ie parle maintenant de la ſorte, en laquelle ie prends ce mot de Metaphyſique. Il paroiſt par ce que i'ay touché cy-deſſus, que ie la ſepare de la premiere Philoſophie, quoy que iuſques à preſent on ait creu qu'elles fuſſent la meſme choſe. I'ay voulu que celle-là fuſt la mere commune des Sciences, & que celle-cy fuſt vne portion de la Philoſophie naturelle. I'ay attribué à la premiere Philoſophie les Axiomes qui ſont communs entre les Sciences, comme auſſi les conditions des eſtres qui y ont rapport, & qui leur eſcheent, que nous nommons Tranſcendantes, à ſçauoir beaucoup, peu, meſme, diuers, poſſible, impoſſible & choſes ſemblables, auec cette ſeule precaution d'en traitter en Phyſicien, & non en Logicien. Mais i'ay rapporté à la Theologie naturelle, ce que l'on dit de Dieu, d'vn, du bon, des

Anges & des Eſprits. En ſuitte de tout cecy on me pourroit à bon droict demander, Qu'eſt-ce qu'il reſte pour la Metaphyſique ? Rien à vray dire outre la Nature, mais dans la Nature meſme, ſa plus noble partie. En ſorte qu'il m'eſt loiſible de reſpondre ſuiuant l'opinion des Anciens, & ſans la ruine de la verité. Que la Phyſique traitte des choſes qui ſont enfoncées dans la matiere, & qui ont mouuement : & que la Metaphyſique parle de ce qui eſt hors de la matiere, & qui eſt ferme. De plus que la Phyſique ſuppoſe dans la nature ſeulement l'exiſtance, le mouuement & la neceſſité naturelle. La Metaphyſique y adiouſte de plus la Penſée & l'Idée : car peut eſtre la choſe dont nous parlerons, reuient-là. Mais ie la propoſeray clairement & familierement, ſans m'attacher à des paroles releuées. I'ay diuiſé la Philoſophie naturelle en la recherche des cauſes, & en la production des effets. I'ay ramaſſé dans la Theorique la recherche des cauſes, & l'ay diuiſée en Phyſique & en Metaphyſique. D'où vient que leur vraye difference ſe tire de la nature des Cauſes, dont elles ſe mettent en queſte. Et pour parler ſans ambiguité & ſans circõlocution, la Phyſique conſidere la cauſe Efficiente & la Matiere, au lieu que la Metaphyſique a pour objet la Forme & la Fin.

Doncques la Phyſique comprend ce qui eſt de vague, d'incertain & de mouuant ſelon la maniere du ſujet, dans les cauſes, ſans rien toucher à leur fermeté.

Ainſi qu'vn meſme feu rend dure cette boüe,

Et molle cette cire.

Le feu cauſe la durté, mais c'eſt dans la bouë, & il ramolit, mais c'eſt la cire. Ie partageray la Phyſique en trois Doctrines; car la nature eſt, ou ramaſſée en vn, ou eſpanduë & eſparſe. Elle eſt ramaſſée en vn, ou à cauſe des Principes qui ſont communs à toutes choſes: ou à cauſe de la Fabrique de l'Vniuers, qui eſt vne, & qui contient tout. C'eſt pourquoy cette vnion de Nature, a enfanté deux parties de la Phyſique. Vne concernant les Principes des choſes; & l'autre touchant la fabrique de l'Vniuers, ou du monde, que i'ay appris de nommer les Doctrines des Abregez. La troiſieſme doctrine (qui traitte de la nature eſparſe ou eſpanduë) enſeigne toute la diuerſité qui eſt dans les choſes, & monſtre les moindres Abregez. D'où il reſulte qu'il y a trois Sciences Phyſiques; celle des Principes des choſes; celle du Monde ou de la fabrique des meſmes choſes; & celle de la Nature diuiſée & eſparſe. Et cette derniere, comme i'ay deſia dit, contient toute la diuerſité qui eſt dans les choſes; eſtant comme la premiere gloſe ou paraphraſe ſur l'interpretation de la nature. Au reſte il n'y a aucune de ces trois doctrines qui manque entierement. Mais ce n'eſt pas içy le lieu de determiner auec quelle verité & ſolidité, l'on en fait mention.

Pour ce qui eſt de la Phyſique Eſparſe, ou de la Diuerſité des choſes, ie la diuiſe auſſi en deux, en Phyſique, de ce qui eſt auec d'autres choſes, & en Phyſique, de ce qui eſt à part, ou en Phyſique des Creatures,

& en celle des Natures. Dont vne d'elles, pour vſer des termes de Logique, s'enquiert des Subſtances, auec toute la diuerſité de leurs accidens: & l'autre recherche les accidens par toute la diuerſité des Subſtances. Par exemple, ſi on veut ſçauoir que c'eſt qu'vn Lyon, ou vn Cheſne, ces deux choſes qu'on veut cognoiſtre, fourniſſent pluſieurs accidens diuers: comme au rebours, on apprend que la Chaleur & la Peſanteur, dont on veut auoir quelque intelligéce, s'attachent à pluſieurs ſubſtances diſtinctes. Or comme ainſi ſoit que toute Phyſique ait ſa ſituation entre l'Hiſtoire Naturelle & la Metaphyſique ; ſa premiere partie, ſi vous y prenez garde de prés, eſt fort voiſine de l'Hiſtoire Naturelle ; & ſa derniere portion s'approche fort de la Metaphyſique. De fait, la Phyſique en toute ſa latitude eſt diuiſée en la meſme façon que l'Hiſtoire Naturelle; c'eſt à ſçauoir en choſes Celeſtes, ou en Meteores, ou en Globe de la Terre & de la Mer, ou en grandes aſſemblées que l'on nomme Elemens, ou en moindres, qui ſont les Eſpeces ; meſmes en generations outre l'ordre ordinaire, & en Mechaniques. Et c'eſt en toutes ces choſes que l'Hiſtoire Naturelle recherche ce qui a eſté fait & le rapporte : mais la Phyſique ſe met en peine d'y trouuer les cauſes ; les cauſes, diſ-je, qui n'ont point de durée ; c'eſt à ſçauoir, la matiere & la cauſe efficiente. Entre ces portions de la Phyſique, celle-là eſt defectueuſe & imparfaite, qui traicte des choſes celeſtes, laquelle pourtãt deuoit eſtre la mieux tenuë parmy les hommes, à cauſe de l'excellence de ſon

subjet. Car l'Astronomie est fort bien fondée sur les * Phenomenes; mais elle est foible & n'a rien de solide. Quât à l'Astrologie, elle n'a aucune sorte de fondement en tout plein de choses. Et pour en parler auec verité, l'Astronomie offre à l'entendement de l'homme vne victime telle que Promethée la presenta autresfois à Iupiter, lors qu'il le trompa; quand il conduisit, au lieu d'vn bœuf veritablement viuant, vne belle & grande peau du mesme animal, remplie de foin, de feüilles & de fascine. L'Astronomie en fait de mesmes, elle monstre ce qui paroist exterieurement dans les Cieux; c'est à sçauoir le nombre des Astres, leur situation, leurs mouuemẽs & leurs periodes, cõme vne belle peau du Ciel, artistement diuisee en * Systemes: Mais les entrailles y manquent; c'est à dire, les Raisons de la Physique; par le moyen desquelles on puisse, auec les hypotheses Astronomiques, tirer la Theorie, qui n'apprend pas seulement que c'est que Phenomene (car si cela suffisoit, on inuenteroit auec gentillesse plusieurs autres semblables Sciences) mais qui propose que c'est que la Substance, le mouuement & l'influence des Cieux, entant que telles choses sont veritablemẽt. Car il ne se parle plus de la Rapidité du premier mobile & de la Solidité du Ciel, les Estoilles estant cloüées dans leurs Globes, comme les nœuds dans les les planchers. Et on n'a gueres meilleure raison de mettre en auant, qu'il y a diuers Poles du Zodiaque & du monde. Qu'il y a vn second mobile de resistance contre le rauissement du premier mobile qui luy est contraire.

* C'est à dire, Apparitions.

* C'est à dire, des Tablatures.

Que toutes choſes ſont portées dans le Ciel par des Cercles parfaits. Qu'il y a des Eccentriques & des Epicycles, par leſquels les Cercles parfaits perſiſtent à ſe mouuoir. Qu'il ne ſe trouue ny changement, ny violence de la Lune en haut & choſes ſemblables. L'abſurdité de telles ſuppoſitions a porté les hommes à croire. Que la terre faiſoit ſon mouuement dans vingt-quatre heures, ce qui paroiſt eſtre tres-faux. Et à peine y a-il vn ſeul Autheur qui ait recherché les cauſes naturelles, ny de la ſubſtãce des choſes celeſtes, ſoit de celle des Eſtoilles, ſoit de celle qui eſt entre les Eſtoilles, ny de la viteſſe ou de la peſanteur des corps celeſtes entr'eux; ny de la diuerſe incitatiõ du mouuement dans vne meſme Planete; ny de l'entre-ſuite des mouuemens d'Orient en Occident, ou au rebours. Bref, ny des Auances, ny des Stations, ny des Reculemens; ny de l'Eleuation, ny de la Cheute des mouuemens par les Apogées & par les Perigées; ny de l'enuelopement des mouuemens, ſoit qu'ils ſe ployent en rond vers les Tropiques, ſoit qu'ils ſe deſployent; ny des entortillemens que l'on nomme des Dragons; ny des Poles des Raiſons; pourquoy c'eſt qu'ils ſont pluſtoſt ſituez en cette partie du Ciel qu'en vne autre: ny pourquoy c'eſt qu'aucunes Planetes ſont attachées à vne certaine diſtance du Soleil: à peine, diſ-je, s'eſt-on mis en deuoir de chercher telles & ſemblables choſes, on a ſeulement trauaillé apres les obſeruations & les demonſtrations de Mathematique, qui monſtrent ſeulement comment ingenieuſement toutes ces choſes ſe peuuent faire &

se demesler; mais non comment elles peuuent veritablement subsister en nature. De plus, elles marquent les seuls mouuemens apparents & leur machine feinte & disposée à plaisir, non les causes mesmes, ny la verité des choses. C'est pourquoy on met fort à propos entre les Arts Mathematiques l'Astronomie, telle que nous l'auons aujourd'huy; mais ce n'est pas sans deschet de son authorité; veu que pour en parler sainement, elle doit estre estimée la plus noble partie de la Physique. Car quiconque mesprisera les imaginaires diuorces des choses qui sont au dessus de la Lune & de celles qui sont au dessous : & considerera de bien prés les Appetits & les Passions de la matiere, qui s'estendent fort loin, qui ont grand' efficace en l'vn & en l'autre globle; & qui se trouuent en toutes choses; celuy-là tirera de ce qui se voit parmy nous vne fort belle cognoissance des choses celestes: comme au contraire, s'il considere ce qui se passe dans le Ciel, il ne s'instruira pas peu, touchant les mouuemens qui se font icy bas, & qui n'ont pas encores esté descouuerts; non seulement entant qu'ils en sont gouuernez; mais entant que leurs passions sont communes. C'est pourquoy j'ay conclu que cette partie d'Astronomie, qui est naturelle, nous manque. Ie la nommeray Astronomie Viue, à la difference de ce bœuf de Promethée qu'il presenta remply de foin; & qui n'estoit bœuf que quant à la figure.

Pour ce qui est de l'Astrologie, elle est pleine de tant de superstitions, qu'à peine y trouue t'on rien d'entier. Neantmoins ie suis d'aduis qu'on la corrige

plustost

plutoſt qu'on ne la rejette. Que ſi quelqu'vn ſoutient que cette ſcience eſt fondée non en la raiſon, ou aux ſpeculations de la nature, mais en vne aueugle experience, & en l'obſeruation de pluſieurs ſiecles: & s'il ne veut pas pour cet effet ſouſtenir l'examen des Raiſons de la Phyſique, ce que les Chaldeens mettoient en auãt; Que celuy-là meſmes improuue tout d'vn meſme train les Augures; Qu'il mange promptement les oyſeaux, & les entrailles qui ſeruoient aux Predictions, & qu'il meſpriſe toute ſorte de fables. Car toutes ces choſes eſtoient tenuës pour certaines, comme eſtant dictées par vne longue experience & par vne diſcipline, qui eſtoit venuë de main en main. Quant à moy ie reçois l'Aſtrologie, comme vne portion de la Phyſique; ſans que ie luy accorde autre choſe que ce que la Raiſon, & ce qui ſe voit apparemment ne luy deſnie pas, en ayant retranché ce qui y eſt de ſuperſticieux & d'inuenté à plaiſir. Mais afin de conſiderer la choſe auec plus d'attention. Voyons premierement combien eſt vain ce que l'on a inuenté: *Que les Planettes regnent par heures, les vnes apres les autres:* en ſorte que dans l'eſpace de vingt & quatre, elles reprennent leur domination trois diuerſes fois, outre trois heures qui reſtent de bon. Toutesfois cette meſme menſonge nous a donné vne choſe fort ancienne & bien receuë par tout, qui eſt la diuiſion de la ſepmaine, comme il paroiſt par le retour des jours l'vn apres l'autre; où au commencement de celuy qui ſuit, regne la Planette, qui eſt la quatrieſme en ordre de celle du iour

precedent: & ce à cauſe des trois heures que nous auons dit eſtre pardeſſus le nombre. Secondement; ie ne fais point de difficulté de rejetter, comme vne legere inuention. *La Doctrine des Themes du Ciel à certains poincts du Temps* auec la *diſtribution des Maiſons* de meſpriſer, diſie, les delices meſmes de l'Aſtrologie qui ont porté dans les choſes celeſtes le débordement de certaines Bacchanales. Et ie ne puis aſſez m'eſtonner de ce qu'aucuns grands perſonnages, & les mieux entendus en cette Science, ſe ſont fondez pour aſſeurer ces choſes-là ſur vn ſi leger argument, tel qu'eſt ceſtui-cy. Puis qu'ainſi eſt, diſent-ils, que l'experience nous apprend, que *Les Solſtices, les Equinoxes, les nouuelles Lunes, les pleines Lunes*, & telles ſemblables grandes reuolutions des Eſtoilles, operent manifeſtement & remarquablement ſur les corps naturels, il faut de neceſſité que les Poſitions plus exactes & plus ſubtiles des Eſtoilles, produiſent de meilleurs effets & plus cachez. Ils deuoient auoir premierement mis à part les operations du Soleil par la chaleur manifeſte, comme auſſi vne certaine vertu Aymantine de la Lune, ſur les creuës des marées qui arriuent le quinzieſme de chaque mois, car le flux & le reflux de la mer qui vient tous les iours, eſt vne autre choſe. Mais cela eſtant ſequeſtré du reſte, ces meſmes Autheurs trouueront que les autres vertus des Planetes qu'elles ont ſur les choſes naturelles; ainſi que l'experiéce nous l'apprend, ſont fort peu de choſe, n'ont point de force, & meſmes ne paroiſſent gueres dans les plus grandes reuolutions. C'eſt pour-

quoy ils deuoient auoir conclud tout au cõtraire, en cette ſorte; Puis que ces plus grandes reuolutions ont ſi peu de pouuoir; ces exactes & plus particulieres differences de Poſitions ne doiuent auoir aucune vertu. En troiſieſme lieu, nous iugeons bien que ces choſes qui portent la Deſtinée, par exemple; Que l'heure de la naiſſance ou de la cõception, gouuerne la fortune de celuy qui eſt nay: que l'heure à laquelle quelque ouurage a eſté commencé conduit la fortune de cét ouurage: Que l'heure en laquelle quelque queſtion a eſté propoſée tient la fortune de ce que l'on demande: & pour le dire en vn mot, nous iugeons bien que les Sciences des Natiuitez, des Eſlections & des Queſtions, & telles autres choſes de peu d'importance, ne contiennent pour la pluſpart rien de certain, ou de ſolide; & meſmes qu'on les peut entierement refuter & conuaincre par les raiſons de la Phyſique. C'eſt pourquoy il eſt plus à propos que ie remarque ce que ie retiens, & que j'appreuue en cette matiere d'Aſtrologie; & que ie die que c'eſt que ie trouue à redire dans ce que j'y apprends. Car c'eſt principalement pour cela que j'ay fait ce diſcours: veu que ce n'eſt pas mon humeur, comme j'ay ſouuent dit, de cenſurer. Et ie crois qu'entre les choſes qui ſont receuës, la Doctrine des Reuolutions eſt meilleure que tout le reſte. Mais il ſeroit fort à propos de faire certaines regles, auſquelles on niuelaſt ce qui eſt de l'Aſtrologie: à fin que l'on retienne ce qui eſt vtile, & que l'on rejette ce qui ne ſert de rien: Que celle-cy, dont nous auons deſia dit quelque choſe,

ſoit la premiere. *Que l'on garde les grandes reuolutions: & que l'on ne tienne compte des petites, des Horoſcopes & des maiſons.* Que celles-là puiſſent pouſſer fort loin leurs coups, comme ſi c'eſtoient des canons; & celles-cy, comme de petits arcs, n'ayent point la force d'outre-paſſer leurs eſpaces, ny porter plus loin leur effect. Voicy la ſeconde : *L'Operation des corps Celeſtes ne s'eſtend pas ſur tous les corps; mais ſeulement ſur les plus deliez*, tels que ſont les humeurs, l'air & l'eſprit. Mais j'excepte en cet endroit les operations de la chaleur du Soleil & des corps celeſtes, qui penetre ſans doute dans les metaux & dans pluſieurs autres choſes ſouterraines. La troiſieſme eſt; *Toute Operation des corps Celeſtes s'eſtend pluſtoſt aux Maſſes des choſes*, qu'aux Indiuidus.* Elle ne laiſſe pourtant de regarder indirectement certains particuliers, à ſçauoir ceux qui entre les Indiuidus d'vne meſme eſpece, ſont les plus paſſibles & ſemblables à la cire la plus molle: comme quand la peſtilente conſtitution de l'air occupe les corps qui reſiſtent le moins. La quatrieſme, qui ne differe pas beaucoup de la precedente, eſt; *Toute Operation des corps Celeſtes ne coule & ne prédomine pas dans les poincts des temps; ou dans les lieux reſſerrez, mais dans les plus grands eſpaces.* C'eſt pourquoy les Predictions, quelle doit eſtre l'année, peuuent eſtre veritables: au lieu qu'il ne faut pas adjouſter de foy à celles qui ſe font pour tous les iours. La derniere Regle, & qui a touſiours pleu aux plus aduiſez Aſtrologues, eſt; *Que les Aſtres n'emportent aucune neceßité fatale*, mais plu-

* C'eſt à dire aux Eſpeces.

ſtoſt, qu'ils inclinent & ne forcent pas: I'adjouſteray cecy de plus, en quoy ie paroiſtray clairement eſtre du party de l'Aſtrologie ſi elle eſt corrigée, c'eſt à ſçauoir que ie tiens pour certain que les corps celeſtes ont d'autres influences que la Chaleur & la Lumiere; leſquelles n'ont pas de force qu'entant qu'elles ſuiuent les Regles dont i'ay parlé cy-deſſus; mais elles ſont cachées dans le plus profond de la Phyſique, & deſirent vn plus long diſcours. Il me ſemble donc eſtre à propos, apres auoir bien cõſideré ce que deſſus, de mettre entre les choſes que nous auons à Deſirer l'Aſtrologie conforme à ces principes que ie luy donne. Et de meſmes que i'ay nommé Aſtronomie Viuante, celle qui eſt fondée ſur des raiſons de la Phyſique; ainſi veux-ie appeller Aſtrologie Saine, qui les a pour conductrices. Et bien que ce que nous auons deſia touché ne ſoit pas peu profitable pour la bien eſtablir; j'adjouſteray pourtant, à ma mode, certaines choſes qui propoſeront manifeſtemẽt dequoy elle doit eſtre compoſée, & à quoy elle doit eſtre appliquée. En premier lieu, qu'on reçoiue dãs l'Aſtrologie Saine la Doctrine des meſlanges des Rayons, c'eſt à ſçauoir des Conjonctions & des Oppoſitions, & des autres accouplemens ou aſpects des Planettes entr'elles: & ie place ſous cette partie des Meſlanges des Rayons le Paſſage des Planetes par les Signes du Zodiaque, & la demeure ſous les meſmes Signes. Car la demeure de la Planete ſous le Signe, eſt vne certaine conjonction de la meſme Planete auec auec les Eſtoilles du Signe. Et de meſmes

que l'on a remarqué les Conjonctions des Planetes auec les Eſtoilles des Signes : ainſi faut-il obſeruer les Oppoſitions & les autres accouplemens, ce qui n'a pas eſté entierement faict iuſques à preſent. Mais les Meſlanges des Rayons des Eſtoilles fixes entr'elles, ſont fort vtiles pour conſiderer la fabrique du monde & les Regions qui leur ſont ſujettes par nature ; mais ils ne ſeruent de rien pour les Predictions ; parce qu'ils arriuent touſiours de meſmes. En ſecond lieu ; Qu'on prenne le plus prés qu'on le puiſſe faire, les Approchemens de chaque Planete ſelon ſon battement à plomb, ou ſes Reculemens de là meſmes, ſelon les Climats des Regions. Car chaque Planete a ſes Eſtez & ſes Hyuers, auſſi bien que le Soleil; & durant ces ſaiſons elle darde ou plus fort, ou plus foiblement ſes rayons, eu eſgard à ce battement à plomb. Et il n'y a point de doute que la Lune eſtant ſous le Lyon, n'agiſſe auec plus de force ſur les corps naturels, que quand elle eſt ſituée ſous les Poiſſons. Non que cela vienne de ce qu'eſtant ſous le Lyon, elle regarde le cœur, & ſous les Poiſſons les pieds, comme l'on en parle fabuleuſement: mais parce qu'elle eſt plus droictement eſleuée & approchée des plus grandes Eſtoilles, par la meſme raiſon que l'eſt le Soleil. En troiſieſme lieu, Que l'on reçoiue les Apogées & les Perigées des Planetes, apres auoir bien expliqué que c'eſt ; où il faut adjouſter à quoy la vigueur de la Planete luy ſert pour ſon regard ; & à quoy ſon Voiſinage pour le noſtre. Car quand elle eſt à ſon Apogée, ou à ſon Exaltation, elle

va plus viſte: mais en ſon Perigée, ou en ſa Cheute, elle ſe communique dauantage. En quatrieſme lieu, pour le dire en vn mot: qu'on admette tous autres accidens qui reſtent dans les mouuemens des Planetes, comme ſont en chacune d'elles ſes Aduenemens, ſes Retardemens, ſes Progrez, ſes Stations, ſes Retrogradations, comme auſſi ſes Diſtances du Soleil, ſes Combuſtions, ſes Augmentations & Diminutions de lumiere, ſes Eclypſes, & s'il y a d'autres choſes, toutes leſquelles ſont que les rayons des Planetes operent, ou auec plus de force, ou auec moins de vigueur, par diuers moyens & par differentes vertus. Et ces quatre choſes concernent le Rayonnement des Eſtoilles. En cinquieſme lieu; Que l'on reçoiue ce qui peut en quelque façon, deſcouurir & faire voir les natures des Eſtoilles Errantes & Fixes, tant en leur Eſſence propre qu'en leur Actiueté; à ſçauoir quelle eſt leur grandeur, leur couleur & leur aſpect; quel eſt le brillement & l'enuoy de la lumiere, leur ſituation vers les Poles, ou vers l'Equinoxe; quelles ſont les Configurations; quelles Eſtoilles ſont les plus entremeſlées auec les autres, quelles ſont ſeules, quelles ſont plus haut; quelles ſont plus bas; quelles ſont entre les Eſtoilles fixes, qui ſe trouuent dans le chemin du Soleil & des Planetes: c'eſt à dire, dans le Zodiaque; quelles n'y ſont pas: ſçauoir laquelle des Planetes va le plus viſte, & laquelle va le plus lentement; laquelle c'eſt qui ſe meut dans l'Ecclyptique; laquelle ſe meut dãs la Latitude; laquelle peut Retrograder, & laquelle non: laquelle eſt tout a fait eſloignée du So-

leil, & laquelle en eſt fort proche; laquelle ſe meut le plus viſte en l'Apogée, laquelle va plus promptement eſtant au Perigée: bref quelle eſt * l'Anomalie de Mars, & l'eſcartement de Venus; & quels ſont les eſtranges labeurs ou Paſſions que l'on a deſcouuert plus d'vne fois au Soleil & en Venus, & s'il reſte quelque choſe de ſemblable. En fin, qu'on reçoiue meſmes de la tradition les Natures & les inclinations particulieres des Planettes & des Eſtoilles fixes; & telles choſes venant du conſentement de pluſieurs, ne doiuent pas eſtre legerement rejettées, ſi d'auentute elles ne ſont tout à fait contraires aux raiſons de la Phyſique. L'Aſtrologie ſaine eſt compoſée de ces obſeruations; & il faut ſeulement ſur elles compoſer & interpreter les figures du Ciel.

* C'eſt à dire Ineſgalité.

Or il faut ſe ſeruir de l'Aſtrologie Saine auec plus d'aſſeurance pour les Predictions, & auec plus de precaution pour les Elections, & l'vn & l'autre dans les termes permis. On peut faire les Predictions, non ſeulement des Cometes à venir, que l'on peut denoncer ſelon ma coniecture; mais auſſi celles de tout genre de Meteores, des Deluges, des Sechereſſes, des Embrazements, des Gelées, des Tremblemens de terre, des Rauines d'eaux, des Saillies du feu, des Vẽts impetueux, des grandes Pluyes, des diuers Changements qui ſe font durant l'année, des Peſtes, des Maladies populaires, de l'Abondance & de la Cherté des bleds, des Guerres, des Seditions, des Sectes, de l'Abandonnement que les peuples font de leur païs, pour en aller habiter vn autre; bref de tous les mou-

mouuements des choſes ou naturelles, ou ciuiles: ou de toutes les remarquables nouueautez qui eſcheét. Et ces Predictions ſe peuuent rapporter à ce qui eſt de plus ſpecial & meſmes particulier ; bien que ce ſoit auec moins de certitude, ſi apres auoir remarqué les generales diſpoſitions des temps, on les applique auec vn bon iugement de Phyſicien, ou de Politique à ces eſpeces, ou Indiuidus, qui ſont d'ordinaire plus ſujects à ces accidens : comme par exemple ; ſi quelqu'vn préuoyant quelles doiuent eſtre les ſaiſons de l'année, trouue qu'elles ſeront plus fauorables, ou plus dommageables à l'huyle, qu'au vin, aux Phthiſiques, qu'aux Hepatiques, à ceux qui habitent les lieux releuez, qu'à ceux qui demeurent dans les valons, & aux Moynes qu'aux gens de Cour, à cauſe qu'ils viuent diuerſement. Ou ſi quelqu'vn en cognoiſſant quelle eſt l'influence que les corps celeſtes ont ſur les eſprits des hommes, trouue qu'elle eſt telle ; qu'elle eſt plus aduantageuſe, ou plus contraire aux peuples, qu'aux Roys ; aux gens doctes & curieux, qu'à ceux qui ſont genereux & nourris dans les armes ; à ceux qui ſont adonnez à la volupté, qu'aux hommes d'affaires & de Palais. Il y a vne infinité de choſes ſemblables, dans leſquelles il ne ſuffit pas d'auoir cette generale cognoiſſance des Aſtres, qui ſont les Agents, il faut encores la particuliere des ſujets qui ſont les Patients. Il n'eſt pas auſſi neceſſaire de rejetter tout à fait les Eſlections ; mais il s'y faut beaucoup moins fier qu'aux Predictions. Car nous voyons qu'il n'eſt pas tout à fait inutile, quand

il eſt queſtion de planter, de ſemer & d'anter; d'obſeruer les diuers quartiers de la Lune, il y a pluſieurs autres choſes ſemblables; mais il faut prendre garde encores plus particulierement aux regles que j'ay mis en auant, quand il ſera queſtion des Eſlections, que quand il s'agira des Predictions. Sur tout, il faut bien remarquer que les Eſlectiõs ne profitent, qu'au cas que la vertu des corps celeſtes ſoit telle, qu'elle ait quelque durée; & que l'Action des choſes inferieures ſoit ſemblablemẽt telle, qu'ellene ſe paſſe pas ſi toſt; comme il paroiſt en ces exemples, dont nous auons fait mention cy-deſſus. Car quand la Lune vient à ſon accroiſſement & la Plante au ſien, il y faut du temps; mais il faut renuoyer bien loin ce que l'on dit qui ſe fait à vn certain inſtant. Il ſe rencontre pluſieurs autres choſes ſemblables dans les Eſlections, que l'on obſerue és affaires, à quoy peu de gens prennent garde. Que ſi quelqu'vn m'objecte que j'ay à la verité monſtré, d'où c'eſt que l'on tire la correction de cette Aſtrologie, & à quoy on s'en ſert vtilement; mais que ie n'ay pas enſeigné cõment l'on en vient à bout, celuy-là ſera injuſte, qui voudra exiger de moy vn Art, que ie ne ſuis pas obligé de mettre en auant: Ie ne laiſſeray pourtant de dire ce mot pour ſa ſatisfaction; Que c'eſt ſeulement par quatre moyens que l'on paruient à cette Science. Premierement, par les Experiences que l'on peut auoir à l'aduenir: Par celles que l'on a deſia: De plus, par les Traditions: Et enfin par les Raiſons de la Phyſique. Pour ce qui regarde les premieres Experiences, qu'en doit-

on dire ; puis qu'il faut plusieurs siecles pour en faire vn grand amas : à quoy on ne doit pas seulement penser? Quant aux secondes, elles sont à la verité au pouuoir des hommes, encores qu'il soit mal-aysé, & qu'il y faille beaucop de loisir. Car les Astrologues pourroient, s'ils faisoient bien leur deuoir, extraire de la fidelité de l'Histoire tous les grands cas fortuits, comme les Desbordemens, les Contagions, les Guerres, les Seditions, mesmes la mort des Roys & choses semblables ; & prendre garde quelle a esté en ces temps la situation des corps Celestes, non selon la subtilité des figures que l'on en fait ; mais suiuant ces maximes des Reuolutions que j'ay donné cy-dessus; afin que les euenemens estans clairement semblables, & tout conspirant à mesme fin, on y establisse vne probable Regle de Prediction. En troisiesme lieu, les Traditions doiuent estre regardées de si prés que l'on puisse retrancher celles qui repugnent manifestement aux raisons de la Physique ; & retenir, à cause de ce qui est deu à leur authorité, celles qui s'y trouuent conformes. Enfin, entre les Raisons de la Physique, celles-là sont icy principalement considerées, qui traictent des Appetits & des Passions generales de la matiere, & des mouuemens simples & naïfs des corps. Car l'on va en toute seureté auec ces aisles, iusques-dans ces choses celestes, chargées de matiere: mais c'est assez parlé de l'Astrologie Saine.

Il y a vne autre Diuision que ie ne veux point laisser en arriere, touchant l'Extrauagance qui se trouue dans l'Astrologie, outre les fabuleuses inuentions

que j'y ay desia remarqué au commencement de ce discours. Cette folie est d'ordinaire separée de l'Astrologie, & placée dans la Magie, que l'on nomme Celeste. Elle est telle que l'Esprit de l'homme a inuenté sur cela vne chose fort estrange, à sçauoir que l'on receuoit dans des cachets, ou dans des graueures faites en metail, ou en vne pierre fine choisie à quelque dessein, *Vne certaine aymable situation des Astres*, qui arreste la bonne fortune de cette heure-là, qui sans cette retenuë se fust eschappée; & la fixe en quelque sorte, comme si elle estoit volatile. C'est ce qui a baillé sujet à ce Poëte de se plaindre de la perte de cet Art, qui a esté en si grand estime parmy les Anciens.

Le rare Anneau n'est plus viuant par l'influence,
Et le Chaton ne porte en sa foible lueur,
Ny les brillans Soleils, ny la claire splendeur
Des Lunes, dont on fait descendre la puissance.

Et à vray dire l'Eglise Romaine a receu les Reliques des Saincts, & leurs Vertus: car aux choses diuines, & qui n'ont pas de matiere, le long temps ne peut nuire: mais croire qu'il y ait des Reliques du Ciel qui facent ressuciter & continuer l'heure qui s'est escoulée, & qui est comme morte, c'est vne pure Superstition. Laissons doncques à part ces choses. Si les Muses ne sont desia deuenuës vieilles. * Quant à ce qui est de la Physique Abstracte, * il m'est aduis qu'elle peut estre tres-bien diuisée en deux, en la doctrine de ce qui est proprement affecté à la matiere & en la Doctrine des

Lieu remarquable.

* C'est à dire, si nous n'en auons desia trop parlé.

* C'est à dire, de ce qui est à part.

Appetits & des Mouuements. Ie parleray en paſſant de l'vne & de l'autre, afin que l'on puiſſe tirer quelque certaine cognoiſſance de la vraye Phyſique qui concerne ce qui eſt Abſtract ou à part. Voicy ce qui eſt proprement affecté à la matiere. Ce qui eſt eſpais, ce qui eſt mince, ce qui eſt peſant, ce qui eſt leger, ce qui eſt chaud, ce qui eſt froid, ce que l'on touche, ce qui eſt ſpirituel, ce qui eſt volatil, ce qui eſt fixe, ce qui eſt determiné, ce qui eſt coulant, ce qui eſt humide, ce qui eſt ſec, ce qui eſt gras, ce qui eſt crud, ce qui eſt dur, ce qui eſt mol, ce qui eſt fraiſle, ce qui eſt tendu, ce qui eſt poreux, ce qui eſt vny, ce qui eſt plein d'Eſprit, ce qui n'en a point, ce qui eſt ſimple, ce qui eſt compoſé, ce qui eſt abſolu, ce qui eſt imparfaictement meſlangé, ce qui a des fibres, ce qui a des veines, ce qui a vne ſimple ſituation, ou qui eſt égal, ce qui eſt ſimilaire, ce qui eſt diſſimilaire, ce qui eſt ſpecifié, ce qui n'eſt pas ſpecifié, ce qui eſt organique, ce qui n'eſt pas organique, & ce qui eſt animé & inanimé, & ie n'en dis pas dauantage, car ie place ce qui eſt ſenſible & ce qui eſt inſenſible, ce qui eſt raiſonnable, & ce qui n'eſt pas raiſonnable dans la doctrine de l'homme. Mais il y a deux gẽres d'Appetits & de Mouuements. Car il y a les Mouuements Simples, dans leſquels eſt contenuë la racine de toutes les actions naturelles, & ce pourtant ſelon ce qui eſt proprement affecté à la matiere, ou les Mouuemens compoſez ou Produits; par leſquels deux derniers commence la Philoſophie receuë, qui traitte fort peu du corps de la Nature. Et les Mouuements com-

posez, tels que sont la Generation, la Corruption & les autres doiuent estre tenus comme choses que l'on prend à tasche, ou comme des Abregez des Mouuements simples, plustost que des Mouuements primitifs. Les Mouuemens simples sont le mouuement de Resistance, qu'on nomme d'ordinaire le mouuement pour empescher la penetration des dimentiõs. Le Mouuement du lien, dit autrement le Mouuement, à cause de la fuitte du Vuide. Le Mouuement de la Liberté, pour ne pas donner vn reserrement ou vne estenduë outre la Nature. Le Mouuement en vne nouuelle Sphere, soit pour rarefier ou espaissir. Le Mouuement du second lien, de crainte qu'il n'y ait solution de continuité. Le mouuement de la plus grande Assemblée, ou pour assembler les choses qui sont d'vne mesme nature qui est vulgairement dit le Mouuement naturel. Le Mouuement de la moindre Assemblée, dit d'ordinaire de Sympathie & d'Antipathie. Le Mouuement Disposant, ou afin que les parties soient bien placées dans le Tout. Le Mouuement de ressemblance, ou de Multiplication de sa nature sur vne autre chose. Le Mouuement d'Excitation, où le plus noble Agent, excite le mouuement qui est caché & assoupy dans vn autre. Le Mouuement du Seau ou de l'Impression, c'est à dire l'Operation sans la communication de la substance. Le Mouuement Royal, ou la Retenuë des autres mouuemens, par le mouuement qui predomine. Le Mouuement sans terme, ou la Circulation volontaire. Le Mouuement de trepidation, ou de

Syſtole & de Diaſtole, à ſçauoir des corps qui ſont placez entre les Commoditez & les Incommoditez. En dernier lieu, le Mouuement de Chute, ou l'Horreur du Mouuement, qui eſt auſſi cauſe de pluſieurs choſes. Tels ſont les Mouuemens Simples qui ſortent veritablement du plus ſecret de la Nature, leſquels eſtans pliez enſemble, cõtinuez, alternatifs, reprimez, refaits & ramaſſez en pluſieurs façons cõſtituent les Mouuemens Compoſez ou les Abregez des Mouuemens qui ſont receus, ou qui leur ſont ſemblables. Les Abregez des Mouuemens ſont ceux-cy, dont on parle tant. La Generation, la Corruption, l'Augmentation, la Diminution, l'Alteration & le Tranſport, comme auſſi le Meſlange, la Separation, le Changement. Les Meſures des Mouuemens reſtent comme deſpendances de la Phyſique, à ſçauoir que peut, ce qui a quantité ou la Doſe de la Nature; que peut la Diſtance, ce que l'on nomme fort bien le Globe de la Vertu ou de l'Actiueté; que peuuent la Viteſſe ou la tardiueté, que peut vne courte, ou vne longue Demeure; que peut la pointe ou l'eſmouſſemẽt d'vne choſe; que peut l'Eguillon de ce qui enuironne. Et ce ſont les parties legitimes de la vraye Phyſique des choſes qui ſont à part, car elle ne contient que ce qui affecte proprement la matiere, que les mouuemens ſimples, que les Abregez, ou les Aſſemblages des mouuemens, & leurs meſures. Quant à ce qui eſt du Mouuement volontaire dans les animaux; du mouuement qui ſe fait dans les actions des ſens; du mouuement de la Phantaſie de

l'appetit & de la volonté, du mouuement de l'esprit, de la resolutiõ & des choses intellectuelles, i'en traitteray autre part. Il me suffit quant à present de donner pour aduis, que toutes les choses que i'ay remarqué cy-dessus, ne sont agitées en la Physique, qu'à raison de la Matiere & de la cause Efficiente. La Metaphysique parle de leur Forme & de leurs Fins.

I'adiousteray à la Physique deux dependances fort remarquables qui ne regardent pas tant la Matiere que la façon de la rechercher. Les Problemes naturels & les Resolutions des Anciens Philosophes, cette premiere l'est de la Nature diuerse ou Esparse, & l'autre l'est de celle qui est vnie, ou des Abregez. L'vne & l'autre des deux appartient à l'esclaircissement que l'on recherche auec subtilité sur vn doute; ce qui est vne partie de Science qui n'est pas à mespriser. Car les Problemes contiennent des Doutes particuliers. Les Resolutions des generaux concernans les Principes & la fabrique. L'exemple des Problemes est remarquable dans les liures d'Aristote; & ce genre d'ouurage a merité non seulement d'estre loüé par ceux qui sont venus apres qu'il a esté faict; mais a esté mesmes continué par leur trauail; pour ce que de iour à autre il se presente de nouueaux doutes. Toutesfois il faut en cecy rapporter vne precaution, qui ne sera pas de peu d'effect. L'Exposition des Doutes & leur proposition a vne double vtilité. Premierement, en ce qu'elle rempare la Philosophie contre les erreurs; quand ce qui n'est pas encores bien aueré n'est pas iugé ou asseuré: de crainte que l'erreur n'en

n'en engendraſt vn autre ; ains le iugement de ce que l'on en doit tenir eſt ſuſpẽdu ; & l'on n'en determine rien. Secõdemẽt, en ce que les doutes qu'on met par eſcrit, ſont tout autãt d'eſpõges qui ſuccẽt & attirent à ſoy ſans diſcontinuatiõ les augmẽtations de la Sciẽce : d'où vient que les choſes ſur leſquelles on auroit paſſé legerement, & comme à pied ſec, ſi on n'y auoit formé des doutes, ſont par ce moyen attentiuemẽt & exactement examinées. Mais à peine ces deux profits cõpenſent vne incõmodité qui arriue, ſi on ne la preuiẽt curieuſemẽt C'eſt à ſçauoir, que ſi vne ſeule fois quelque choſe paſſe pour douteuſe: & qu'elle ſoit cõme authentiquement telle, ce doute fera naiſtre des perſonnes qui en diſputerõt pour & cõtre; & meſmes renuoyeront à ceux qui viennent apres eux la meſme liberté d'en douter: en ſorte que les hommes bandent & appliquent pluſtoſt leurs eſprits à fomenter les doutes, qu'à les terminer & à les oſter. Cela ſe remarque clairement dans les Iuriſconſultes & dans les Academiciens, qui ont accouſtumé de rendre perpetuel vn doute qu'ils ont fait vne fois ; & qui prennent autant d'authorité de douter d'vne choſe que d'en parler auec certitude. Ce qui ſe pratique contre l'vſage legitime de l'eſprit, qui doit rendre certaines, les choſes qui ſont douteuſes, & non pas mettre en doute ce qui eſt certain. C'eſt pourquoy j'aſſeure qu'il y a faute d'vn Kalendrier, des Doutes, ou des Problemes, que l'on peut faire touchant la Nature : & ie ſuis d'aduis qu'on le reçoiue; pourueu que l'on ait le ſoin qu'à meſure que la Science s'aug-

mentera de iour en iour (ce qui arriuera sans doute, si l'on veut adjouster foy à ce que ie dis) on efface de ce billet, où ces doutes sont remarquez, ceux qui auront entieremẽt esté resolus. Ie souhaitte aussi que l'on y adjouste vne autre chose qui ne seroit pas moins vtile. Car comme ainsi soit qu'en tout ce, où l'on recherche la decision; ces trois se rencontrent * *ou qu'il est* apparemment vray, ou douteux, ou apparemment faux; il seroit tres-vtile de joindre au Kalendrier des Doutes, le Kalendrier des Faussetez & des erreurs populaires; tant de celles qui se coulent dans l'Histoire Naturelle, que de celles qui se gliſſent dans les opinions receuës: afin qu'elles n'incommodent plus les Sciences.

* Adjousté.

Pour ce qui est des Resolutions des Philosophes anciens, comme ont esté celles de Pythagore, de Philolae, de Xenophanes, d'Anaxagore, de Parmenides, de Leucippe, de Democrite, & d'autres, desquels on ne tient pas grãd cõpte; il ne sera pas mal à propos d'y jetter l'œil pour en faire quelque peu plus d'estime. Et bien qu'Aristote creust qu'il ne seroit pas seur, dans la souueraineté qu'il pretendoit, s'il ne mettoit à mort tous ses freres, comme font les Ottomans; si est-il veritable, que c'est vne chose qui paroist vtile à ceux qui n'aspirent ny à la Royauté, ny à la Magistrature; & qui sont seulement dans la recherche de la Verité, pour la faire esclater, de voir en vn mesme endroict les diuerses opinions de plusieurs personnes, touchant la nature des choses. Sans pourtant qu'il reste aucune esperance, de tirer de telles, ou

ſemblables Theories, vne verité plus pure. Car comme Ptolomée & Copernic ont les meſmes Phenomenes & les meſmes Calculs touchant les principes de l'Aſtronomie ; ainſi cette experience commune, dont nous vſons, & l'apparence des choſes qui nous eſt preſente, ſe peut appliquer à pluſieurs diuerſes Speculations : là où il ſera beſoin de regarder beaucoup de plus prés, quand il s'agira de la droicte recherche de la Verité. Car Ariſtote dit fort elegamment : *Que les enfans qui ne commencent qu'à parler, appellent meres toutes les femmes : mais quelque temps apres, qu'ils diſcernent la leur propre :* Ainſi en verité celuy qui n'a gueres d experience nommera mere toute ſorte de Philoſophie; mais celuy qui en a dauantage recognoiſtra celle qui l eſt veritablement. Cependant il ſeruira beaucoup de lire les Philoſophies qui ſont contraires, comme ſi elles eſtoient autant de differentes. *Gloſes de la Nature,* dont vne ſe rencontre plus correcte en vn endroict & l'autre en vn autre. Ie ſouhaiterois donc que l'on compoſaſt diligemment & iudicieuſement vn Oeuure qui portaſt le tiltre *Des Anciennes Philoſophies*, & qu'on le tiraſt des Vies des anciens Philoſophes, du ramas que Plutarque a fait de leurs Reſolutions; des Citations de Platon; des Refutations d'Ariſtote, & de tout ce que l'on en pourroit colliger dans tous les autres Liures, tant Eccleſiaſtiques que Prophanes: Par exemple, de ceux de Lactance, de Philon, de Philoſtrate & d'autres; car ie ne vois pas que nous ayons vn ouurage tel, que celuy-là ſeroit. Toutesfois j'aduertis ceux qui le vou-

dront entreprendre qu'ils vsent de distinction; afin que chaque Philosophie soit traictée & continuée à part, & non par tiltres, & comme entassées à faisseaux, comme a fait Plutarque. Car chaque Philosophie entiere se soustient de soy-mesme ; & ses opinions s'entre-communiquent de la lumiere ; & s'entre-donnent de la force ; mais si on les détache, elles ont quelque chose d'estrange & de rude. Et à vray dire, quand ie lis dans Tacite les gestes de Neron, ou de Claudius, circonstanciées par les temps, par les personnes, par les occasions, ie n'y remarque rien qui ne soit probable; mais quand ie lis ces mesmes choses dans Suetone Tranquille, representées par Chapitres & par lieux communs ; sans aucune suite de temps, elles paroissent prodigieuses & incroyables. Il en est de mesme de la Philosophie, quand on la traicte entierement, ou quand on la deschire en pieces. Sans que j'entende forclorre, ou exclurre de ce Kalendrier des Resolutions de la Philosophie, les opinions nouuelles, ny les Theories que l'on a inuenté depuis peu ; comme entr'autres est celle de Theophraste Paracelse, qui a esté redigée elegamment en vn corps, & en vne harmonie de Philosophie par Seuerinus Danus, ou celle de Telesius Consentinus, qui en remettant la Philosophie de Parmenides a tourné les armes des Peripateticiens contr'eux mesmes : ny celle de Patricius Venetus, qui a fort esleué les fumées des Platoniciens: ny celle de Gilbertus, qui est de mesme pays que moy, qui a restably l'opinion de Philolaus, ou quelque autre, quelle quelle soit,

pourueu qu'elle parte de quelque bon Autheur. Mais ie ſuis d'aduis que l'on faſſe ſeulemẽt des Abregez de ce qu'ont dit ceux, dont i'ay parlé cy deſſus; & qui ont donné des Volumes entiers; & qu'on les adiouſte aux autres Theories. Mais c'eſt aſſez parlé de la Phyſique & de ſes dependances.

Quant à la Metaphyſique ie luy ay donné pour ſa part la recherche des cauſes Formelles & Finales. Mais il ſemble que ie luy ay inutilement aſſigné les Formes: car on tient maintenant pour conſtant qu'il n'eſt pas poſſible de trouuer, ny les Formes eſſentielles des choſes, ny les vrayes differences, quelque diligence que l'on y rapporte. Toutesfois nous tirons de cette meſme opinion. Que cette recherche des Formes, eſt la plus digne partie de la Science, au moins s'il arriue qu'on les puiſſe trouuer. A quoy ne ſont aucunement propres, ceux qui deſcouurent les contrées; dautãt qu'ils nient, quand ils ſont entourez du Ciel & de la mer, qu'il y ait des terres pardelà. Il eſt pourtant tres-vray que Platon qui a eſté vn perſonnage d'vn eſprit grandement releué, & qui conſideroit toutes choſes, comme s'il eſtoit placé ſur la pointe d'vn rocher; a veu dans la doctrine des Idées, que les Formes eſtoient le vray objet de la Science, quoy qu'il ait perdu le fruict de cette opinion treſ-veritable, en contemplant & en conſiderant les Formes tirées de la matiere, & ſans y eſtre determinées. D'où il arriua qu'il ſe jetta dans les Speculations Theologiques, ce qui gaſta toute ſa Philoſophie naturelle. Que ſi nous

tournons nos yeux diligemment, ſerieuſement & franchement ſur l'Action & ſur l'vſage, il ne ſera pas malaiſé de rechercher, & meſmes de rencontrer quelles ſont ces Formes: dont la cognoiſſance pourra merueilleuſement enrichir & rendre bien-heureuſes toutes les choſes humaines: Car les Formes des ſubſtances ſont tellement embarraſſées & intriquées, que c'eſt ou inutilement que l'on taſche de les cognoiſtre, ou au moins l'on en doit remettre la recherche qu'i s'en peut faire, iuſques à ce que l'on ait bien examiné & trouué certainement les Formes de la Nature plus ſimple: car alors l'on peut entrer en cette queſte. I'excepte neantmoins l'homme duquel l'Eſcriture parle en cette ſorte: *Il a formé l'homme du limon de la terre, & il a inſpiré ſur ſon viſage le ſouffle de vie,* au lieu qu'alors qu'elle parle des autres eſpeces, elle dit ces mots: *Que les eaux produiſent, que la Terre produiſe:* des eſpeces, diſie, des creatures; entant qu'on les voit maintenant multipliées par compoſition, ou par tranſplantation. Car comme il ne ſeroit pas facile, & meſmes il ne s'enſuiuroit aucun profit de rechercher la Forme du Son, qui donne vn mot: veu qu'il ſe fait vne infinité de Mots par la compoſition, & par la tranſpoſition des lettres. Au contraire on pourroit comprendre, meſmes il ſeroit aiſé de rechercher qu'elle eſt la Forme du Son, qui exprime vne ſimple lettre, c'eſt à ſçauoir auec quel entrechoquement, & auec quelle application des inſtruments de la voix elle eſt expliquée. Et ces formes cogneuës dans les Lettres, nous conduiroiēt

à l'inſtant meſmes à la cognoiſſance des Formes des mots. Par la meſme raiſon celuy-là perdroit ſa peine, qui voudroit apprendre qu'elle eſt la Forme du Lion, du Cheſne & de l'Or; comme auſſi celle de l'Eau & de l'Air. Mais recherchez la Forme de ce qui eſt eſpais, de ce qui eſt mince, de ce qui eſt chaud, de ce qui eſt froid, de ce qui eſt peſant, de ce qui eſt leger, de ce qui peut eſtre touché, de ce qui eſt ſpirituel, de ce qui eſt volatil, de ce qui eſt fixe, & le reſte concernant ce qui eſt proprement affecté à la Matiere, & touchant les Mouuements, dont i'ay amplement parlé, quand i'ay traitté de la Phyſique: & que i'ay accouſtumé de nommer des Fermes du premier rang. Et bien qu'ils ayent vn nombre terminé, de meſmes que les lettres de l'Alphabet, c'eſt delà pourtant que ſortent & paroiſſent les Eſſences, & les Formes de toutes les ſubſtances; & c'eſt cela meſmes à quoy ie deſire que nous nous employons; & à quoy ie deſtine & determine cette partie de la Metaphyſique, dont ie ſuis en queſte maintenant. Sans que cela empeſche que la Phyſique conſidere les meſmes Natures, comme il a eſté dit cy-deſſus; pourueu qu'elle s'arreſte aux cauſes qui n'ont pas de durée. Par exemple; ſi l'on demande quelle eſt la cauſe de la Blancheur dans la neige & dans l'eſcume, l'on reſpondra fort bien, Que c'eſt vn ſubtil meſlange de l'air auec l'eau. Ce n'eſt pas pourtant la forme de la Blancheur; veu que l'air meſlé auec la poudre du verre & du criſtal l'a produit de meſme ſorte, que s'il eſtoit meſlangé auec l'eau; c'eſt ſeulement la cauſe

Efficiente, qui n'eſt autre choſe que le chariot de la Forme. Mais ſi vous faites la meſme demande dans la Metaphyſique vous y trouuerez, que deux corps tranſparans meſlez par enſemble, font la blancheur par portions Optiques * eſtant miſes en ordre ſimple, ou eſtant placées eſgalement. Ie treuue à dire cette partie de Metaphyſique, & ce n'eſt pas ſans occaſion, veu qu'on ne ſçaura iamais qu'elles ſont les Formes des choſes, tant qu'on ne les recherchera qu'en la maniere qu'on a fait iuſques à preſent. Mais voicy la racine de ce mal, & de tous les autres. C'eſt, Que les hommes ont pris vne couſtume de diſtraire, & de deſtourner leurs pẽſées par trop viſte, & par trop loing de l'experience, & des choſes particulieres: pour ſe liurer tous entiers à leurs Meditations, & à leurs ſonnemens.

* C'eſt à dire exposées à la veuë.

L'vſage de cette partie de la Metaphyſique, qui ne ſe trouue pas, excelle principalement pour deux cauſes. La premiere, par ce que c'eſt le deuoir & la propre vertu des Sciences d'abreger le plus que la raiſon de la Verité le peut permettre, les deſtours & les longs chemins de l'experience: Et c'eſt par elles qu'on a arreſté ceſte ancienne plainte, *Que la vie eſtoit courte, & l'Art fort long.* Mais cela ſe practique encores mieux en ramaſſant & en vniſſant leurs Axiomes en d'autres qui ſoient plus vniuerſels; & qui contiennent toute la matiere des choſes particulieres. Et on les peut comparer à des pyramides qui ont pour leur ſeule baſe l'Hiſtoire & l'Experience: c'eſt pourquoy le fondement de la Philoſophie naturelle

turelle eſt l'Hiſtoire Naturelle. La Phyſique eſt le premier entablement qui ſe fait ſur la baſe; & la Metaphyſique eſt celuy qui eſt le plus proche de la pointe. Pour ce qui eſt de ce poinct Vertical; de cét *Ouurage*, diſie, *que Dieu fait des le commencement iuſques à la fin*, c'eſt à ſçauoir *la Loy abregée de la Nature*, ie ſuis en peine, & auec raiſon, de determiner ſi l'eſprit de l'homme y peut atteindre par ſa cognoiſſance. Au reſte ces trois choſes ſont les vrais entablemens des Sciences, qui au reſpect des hommes enflez de leur propre doctrine, & qui combattent les Dieux, ſont comme les trois Montagnes, que les Geans vouloient entaſſer les vnes ſur les autres.

Ils ont trois fois taſché, de mettre ſur Pelie
Oſſe, puis l'entourer de l'Olympe feüillu.

Mais pour le regard de ceux, qui s'aneantiſſans rapportent toutes choſes à la gloire de Dieu; elles ſont comme cette triple Exclamation, Sainct, Sainct, Sainct; car Dieu eſt Sainct dans la multitude de ſes Oeuures; il eſt Sainct dans l'ordre qu'il y a mis; & il eſt Sainct en leur Vnion. C'eſt pourquoy cette Meditation de Parmenides & de Platon, bien que ce ne fuſt en eux qu'vne Speculation, a eſté fort excellente. *Que toutes choſes montoient à l'vnité par vne certaine eſchelle.* Et pour en parler veritablement, cette Science eſt de beaucoup preferable aux autres; qui ne charge point l'eſprit de l'homme de trop de choſes; telle qu'on voit eſtre la Metaphyſique, qui conſidere principalement ces ſimples Formes des choſes que i'ay cy-deuant nommé Formes du premier rang.

car encores qu'elles ſoient peu en nombre, toutesfois elles eſtabliſſent toute diuerſité, à laquelle elles ſeruent de meſure & d'ordre. Voicy la ſeconde choſe qui rend illuſtre cette partie de Metaphyſique, qui traitte des Formes. C'eſt qu'elle emancipe & met en liberté le pouuoir qui eſt en l'homme; afin qu'il agiſſe pleinement & entierement. Car la Phyſique conduit l'homme en ſes entrepriſes dans des ſentiers eſtroits & embaraſſez, imitant en cela les circuits tortueux de la Nature: mais les *Sages ont les grands chemins de tous coſtez*; car l'abõdançe & la diuerſité des milieux eſt touſiours preſente à la Sageſſe qui eſtoit definie par les Anciens. *La Science des choſes Diuines & humaines.* Et à vray dire, les cauſes Phyſiques donnent de la lumiere, & de l'ayde aux choſes que l'on inuente nouuellement ſur vne meſme matiere. Mais celuy qui a cogneu vne certaine forme, a auſſi cogneu, *comment on peut iuſques au dernier poinct introduire cette nature en toute ſorte de matiere.* C'eſt pourquoy il n'eſt gueres reſtraint & attaché dans ſon operation, ny au fondement de la matiere, ny à la condition de la cauſe Efficiente. Et c'eſt de ce genre de Science, dont parle tres-bien Salomon, encores que ce ſoit en vn ſens plus diuin. *Vos pas ne ſeront point reſerrez, & vous ne trouuerez point vne pierre d'achoppement quand vous courrez*, par où il veut dire, que les chemins de la Sageſſe ne ſont ny reſerrez, ny empeſchez.

La ſeconde partie de la Metaphyſique concerne la recherche des Cauſes Finales, que ie remarque n'auoir pas eſté oubliée à traicter, mais auoir eſté mal

placée. Car c'eſt dans la Phyſique que l'on en parle, & non dans la Metaphyſique. Encores ne ſeroit-ce pas grand choſe, ſi tout le mal eſtoit en ce defaut, de ne l'auoir pas miſe à ſa place; d'autant que l'ordre ne ſert proprement qu'à bien faire entendre vne choſe, il n'eſt pas de la ſubſtance des Sciences. Mais ce mauuais arrangement en a engendré vn grandement remarquable; & a rapporté vn tres-grand dommage à la Philoſophie. Car quand on a traicté des Cauſes Finales dans la Phyſique, on a en meſme temps banny & chaſſé la recherche des Cauſes Naturelles. D'où eſt venu que l'on s'eſt arreſté en ces cauſes, belles en apparence, ſans ſe mettre en peine, d'entrer bien auant dans la recherche des Reelles & veritablement naturelles, au grand detriment des Sciences. Et ie trouue que ç'a eſté fait, non ſeulement par Platon, qui a touſiours ietté l'ancre à cette rade, mais auſſi par Ariſtote Galene, & par d'autres, qui donnent ſouuent dans ces eſcueils. Car celuy qui rapporteroit de telles cauſes: Que les paupieres auec le poil qui y eſt, ſeruent de haye & de rampart, pour la defenſe des yeux, ou, Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, à fin de reſiſter à la chaleur & au froid, ou, Que les os ſont donnez par la Nature, au lieu de colomnes & de poutres; afin d'affermir l'edifice du corps, ou, Que les Arbres ſont garnis de feüilles; afin que les fruicts ſoient moins touchez du Soleil & du vent, ou, Que les nuées ſe forment en l'air: afin que la terre ſoit arrouſée de pluye, ou, Que la terre eſt eſpaiſſie & renduë ſolide; afin d'eſtre le lieu & la demeure des Ani-

maux, & choſes ſemblables, il parleroit bien en Metaphyſicien, mais non en Phyſicien. Meſmes, comme j'ay commencé à dire, ces diſcours ſemblables à ces petits poiſſons, qui s'attachent aux nauires, à ce que l'on feint, ont retardé le cours & le progrez des Sciences : en ſorte qu'elles n'ont pas continué leur route; & n'ont ſceu paſſer plus auant. D'où eſt arriué que la recherche des Cauſes Naturelles s'eſt perduë, pour auoir eſté negligée ; & que l'õ n'en a plus parlé. C'eſt pourquoy la Philoſophie Naturelle de Democrite & des autres, qui n'ont pas voulu que Dieu ny la Penſée ayent creé le monde ; & qui en ont donné la gloire à vne infinité d'Eſſays & d'Experiences de la Nature, qu'ils ont nommé en vn mot Deſtinée ou Fortune : & qui ont attribué les cauſes des choſes particulieres à la neceſſité de la matiere, ſans aucun meſlange des Cauſes Finales. Cette Philoſophie, diſje, me paroiſt eſtre plus ſolide, & auoir penetré plus auant dans la nature ſur le ſuject des Cauſes Naturelles que celle de Platon & d'Ariſtote ; comme on le peut conjecturer des fragmens & des reſtes qu'on en rencontre : Dont en voicy la ſeule raiſon ; C'eſt que ces premiers Philoſophes ne ſe ſont iamais trauaillez à la recherche des Cauſes Finales ; à quoy ces deniers ſe ſont touſiours peinez. Mais Ariſtote eſt beaucoup plus blaſmable que n'eſt Platon : d'autant qu'il n'a point fait mention de Dieu, qui eſt la ſource des Cauſes Finales ; au lieu duquel il a mis la Nature ; & pource qu'il a mieux traicté ces Cauſes Finales en Logicien qu'en Theologien. Non que ie vueille dire

qu'elles ne ſoient veritables ; & qu'elles ne meritent d'eſtre recherchées dans les ſpeculations de la Metaphyſique; mais ie monſtre qu'entant qu'elles s'eſcartent & s'eſtendent dans les appartenances des Cauſes Naturelles, elles gaſtent & rauagent miſerablement cette contrée. Que ſi on les retient dans leurs bornes ceux-là ſe trõperont grandemẽt qui croiront qu'elles ſoient cõtraires, ou qu'elles repugnent aux Cauſes Naturelles. Car cette cauſe, cy-deſſus alleguée; Que les poils des paupieres defendent les yeux, n'eſt pas repugnante à cette autre : Que la quantité de poil a accouſtumé de venir aux * Orifices, où l'humidité abonde.

* C'eſt à dire, aux lieux par où s'exhale plus l'humidité.

La mouſſe des fontaines, &c.

Ny cette autre; Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, afin de reſiſter à la chaleur & au froid, n'eſt pas contraire à celle-cy; Que ce cuir deuient ferme, à cauſe que les pores ſe reſerrent aux parties exterieures du corps par le froid, & par l'interception de l'air, & ainſi des autres. Ces deux cauſes n'ont qu'vn meſme but, excepté qu'vne d'elles, marque l'Intention ; & l'autre, ce qui en eſt ſimplement enſuiuy. Sans que cecy puiſſe faire aucunement douter de la prouidence de Dieu ; ou luy déroge en façon que ce ſoit: au contraire, elle en eſt beaucoup mieux recogneuë, & de beaucoup plus releuée. Car de meſmes qu'en matiere d'Eſtat, celuy-là ſera eſtimé vn plus grand, & vn plus prudent Politique, qui fera reüſſir ce qu'il a entrepris, par le moyen des eſtrangers, auſquels il n'aura pas deſcouuert ſes deſſeins,

qui ne laiſſent pourtant de faire ce qu'il veut ſans qu'ils cognoiſſent qu'ils y trauaillent; que s'il en vient à bout par les miniſtres de ſes volontez à qui il aura communiqué ſes intentions. Ainſi la Sageſſe de Dieu a bien vn plus grand eſclat, quand la Nature fait vne choſe, & quand la Prouidence en tire vne autre de celle-là; que ſi tout ce qui eſt affecté à la matiere, & les Mouuements naturels portoient grauez les caracteres de la Prouidence. C'eſt ainſi qu'Ariſtote n'a plus eu beſoin de Dieu, apres qu'il a rendu la Nature fertile par le moyen des cauſes finales; & qu'en ſuitte de ce, il a dit. *Que la Nature ne faiſoit rien en vain, qu'elle venoit touſiours au deſſus de ſes entrepriſes, pourueu qu'elle n'en fut pas empeſchée*, & pluſieurs autres Diſcours faits ſur meſme ſujet. Quant à Democrite & à Epicure ils furent ſupportez par ceux qui eſtoient les plus ſubtils, quand ils propoſoient leurs Atomes; mais ils furent moquez, quand ils aſſeurerent que toutes choſes auoiét eſté faites par leur concours fortuit, ſans la Penſée. En ſorte que tant s'en faut que les cauſes naturelles ſeparent les hommes de Dieu, & de la Prouidence; qu'au contraire les Philoſophes qui ſe ſont occupez à les rechercher, n'y ont rien entendu qu'ils n'ayent en fin eu recours à l'vn & à l'autre. Mais que ce ſoit aſſez parlé de la Metaphyſique, dont la partie des cauſes finales à eſté traittée dans les liures de la Phyſique, & de la Metaphyſique, ie ne ſçaurois le nier; mais fort bien dans ceux-cy, & mal dans les autres, à cauſe de l'incommodité qui s'en eſt enſuiuie.

Diuiſion de la Doctrine Operatiue de la Nature, en Mechanique & en Magie : quelles ſont celles qui correſpondent aux parties de la Speculatiue, la Mechanique à la Phyſique : & la Magie à la Metaphyſique : le mot de Magie eſt purgé. Il y a deux Dependances de l'Operatiue. L'inuentaire des richeſſes de l'homme ; & le Catalogue de pluſieurs choſes vtiles.

CHAPITRE V.

IE diuiſeray auſſi la Doctrine Operatiue de la Nature, en deux parties, & ce par neceſſité, pour donner vne diuiſion pareille à celle qui ſe trouue en la Doctrine Speculatiue : veu que la Phyſique & la recherche des cauſes Efficientes & Materielles produit la Mechanique, comme la Metaphyſique, & la recherche des Formes, fait la Magie. Car la recherche des cauſes finales eſt ſterile & n'engendre point non plus qu'vne Vierge conſacrée à Dieu. Non que j'ignore que la Mechanique eſt pour le plus ſouuent purement Empyrique, & conſiſte en Oeuures, ſans deſpendre de la Phyſique : mais ie l'ay renuoyée à l'Hiſtoire naturelle, & ie la ſepare de cette Mechanique qui eſt iointe auec les cauſes Phyſiques. Toutesfois il y a vne certaine Mechanique, qui ne conſiſte ny tout à fait en Oeuures, ny ne regarde proprement la Philoſophie. Car tous les Ou-

urages que nous auons, ſont venus à la cognoiſſance des hommes, ou par hazard, & puis on les a appris l'vn de l'autre, ou bien on les a recherchez à deſſein. Mais ceux que l'on a eu intention d'inuenter, ont eſté tirez par le moyen de la lumiere des Cauſes & des Axiomes; ou trouuez en amplifiant, ou tranſportant, ou compoſant les precedentes inuentions, que l'on en auoit deſia deſcouuert; en quoy il y a plus d'eſprit & de ſubtilité que de Philoſophie. Quand cy apres ie parleray entre les choſes qui concernent la Logique de l'experience qui eſt accompagnée de Science, ie toucheray en paſſant quelque choſe de cette partie de *Mechanique* *, que ie ne meſpriſe pas. Pource qui eſt de celle, dont ie fais preſentement mention, Ariſtote en a parlé confuſément; mais Hero en a diſtinctement & fort bien traitté dans ſon Oeuure des Lignes qui vont en tournoyãt, & Georgius Agricola, qui eſt vn Autheur nouueau, en a fait de meſme dans ſon liure des Mineraux, & tout plein d'autres en des Traittez particuliers; en ſorte que ie n'ay à dire autre choſe ſur ce ſujet, ſinon que puis qu'ainſi eſt que l'on a eſcrit de cette matiere peſle-meſle à l'imitation d'Ariſtote, elle deuroit auoir eſté plus diligemment demeſlée par les Modernes, qui pouuoient s'eſtre employez à ce trauail; & ce apres auoir choiſi entre les choſes Mechaniques, celles dont les cauſes ſont les moins cogneuës, ou qui font paroiſtre de grands effets. Mais ceux qui s'en meſlent ne font que coſtoyer la rade.

* Adjouſté.

Proches

Proches d'entrer, dans cet inique port.

Et à mon iugement, il n'eſt pas quaſi poſſible de changer radicalement quelque choſe en la nature, ny la renouueler, ſoit par des cas fortuits, ſoit par des attentats des experiences, ſoit meſmes par la lumiere des cauſes naturelles, cela ne ſe peut ſeulement faire que par les Formes cogneuës. Doncques, s'il eſt vray, comme nous auons deſia propoſé, que nous n'ayons pas ceſte partie de Metaphyſique, qui traite des Formes, il s'enſuit que la Magie naturelle, qui s'y rapporte, eſt auſſi à Deſirer. Mais il me ſemble qu'il eſt à propos en cét endroit de redonner au mot de Magie, pris iuſques à preſent en mauuaiſe part, ſon ancienne & honorable ſignification. Car il ſignifioit parmy les Perſes vne haute Sageſſe; & la Science de la mutuelle correſpondance des choſes qui ſont en l'Vniuers. Et meſmes ces trois Roys qui partirent d'Orient pour venir adorer le Chriſt, eſtoient nommez Mages. Pour moy, i'entends parler de la Magie en ce ſens, que ie la dis la Science qui donne la cognoiſſance des Formes cachées, pour faire des œuures admirables & qui deſcouure les merueilles de la Nature. *En conioignant*, comme l'on dict, *les choſes actiues aux paſsiues*. Quant à la Magie naturelle, dont l'on voit pluſieurs liures; & qui contient pluſieurs ſuperſtitieuſes traditions à qui on adiouſte foy, & les remarques de la Sympathie & de l'Antipathie des choſes, & les proprietez occultes & ſpecifiques; auec certaines petites experiences, d'ordinaire pluſtoſt introduites auec artifices pour ſeruir de

couuerture & de masque, qu'admirables de soy; celuy à la verité ne se trompera pas, qui dira que ceste Science est autant esloignée, quât à la verité de la nature, de celle que ie cherche, cõme les liures des faits & gestes d'Artus de Bretagne, ou de Hugon de Bordeaux, & de tels grands personnages inuentez à plaisir, different des Commentaires de Cesar, au moins en ce qui est de la verité de l'Histoire. Car l'on sçait assez que ce grand Empereur Romain a veritablement faict de plus grandes choses, que ne sont celles que ces Autheurs ont ozé feindre de leurs Heros: mais elles n'ont pas esté executées en cette maniere fabuleuse. Ces sortes de Doctrine sont merueilleusement bien representées par la fable d'Ixion, qui ayant fait dessein de coucher auec Iunon, qui estoit la Deesse de Puissance, se trouua auoir donné ses plus doux embrassements à vne nuée qui disparust: d'où les Centaures furent engendrez, qui estoient des vrayes Chimeres. Ainsi ceux qui sont portez d'vn desir déreglé & impuissant aux choses qu'ils se persuadent de voir, par les seules fumées & nuages de l'Imagination, ne receuront pour ce qu'ils croyent faire, autre chose que des esperances vaines, & quelques Spectres difformes & monstrueux. Or la legere & l'illegitime operation que la Magie naturelle fait sur les hommes, est semblable à certains medicamens qui font venir le sommeil; & enuoyent de plaisans & agreables songes, cependant que l'on dort. Car en premier lieu elle assoupit l'entendemẽt de l'homme, en luy racontant les Proprietez specifiques, &

les Vertus occultes, comme enuoyées du Ciel, & qui ne peuuent s'apprendre, que par les paroles que l'on tient d'vn autre, & que l'on dit à l'oreille. D'où vient que l'on n'eſt plus maintenant excité à la recherche des vrayes cauſes, & que perſonne ne veille à cela, vn chacun prend ſon repos dans ces opinions plaines d'oiſiueté, auſquelles on adiouſte par trop de foy. De plus ceſte meſme ſcience fait couler dans l'eſprit, comme autant de ſonges, vne infinité de choſes inuentees, auſſi agreables qu'on les ſçauroit deſirer. Au reſte, il eſt beſoin de remarquer qu'en ces Sciences qui conſiſtent principalement en Imagination & en Croyance, telles que cette Magie qui eſt fort peu de choſe, l'Alchymie, l'Aſtrologie & les autres ſemblables, leurs milieux ſont plus monſtrueux, & leur Theorie plus prodigieuſe que ne le ſont leur Fin meſme, & l'Action, où elles viſent. Car c'eſt vne choſe fort difficile à croire que l'on puiſſe changer en Or, l'Argent, le Mercure, ou quelque autre metail, mais il eſt beaucoup plus vray ſemblable qu'vn homme bien entendu aux Natures du Poids, de la couleur iaune, de ce qui eſt Malleable & qui peut eſtre Eſtendu, comme auſſi de ce qui eſt Fixe, & de ce qui eſt Volatil: & qui a conſideré diligemment les premieres Semences des Mineraux & leurs Impuretez; il eſt plus vray-ſemblable, diſie, qu'il puiſſe faire de l'Or, y ayant longuement & ſagement trauaillé, que de croire que quelques Grains d'Elixir ayent le pouuoir de tranſmuer en Or les autres metaux en peu de moments: & que cela ſe faſſe

par la prompte action de ce meſme Elixir qui peut donner la perfection à la Nature, & la deliurer de tout ce qui l'empeſche. On ne croiroit pas non plus facilemẽt, que l'on peuſt retarder la Vieilleſſe, ny que l'on peuſt remettre vn homme à vn certain degré de Ieuneſſe. Mais il y a plus d'apparence de Verité, que celuy qui cognoiſt bien la Nature du Deſechement, & comment ſe fait la diſſipation des eſprits ſur les parties ſolides du corps, & qui aura bien cogneu la nature de * l'Aſſimilation & de * l'Alimentation plus parfaite ou plus mauuaiſe, comme auſſi qui aura remarqué la Nature des Eſprits, & pour ainſi dire de la Flamme du corps, qui eſt appoſée quelquefois pour conſommer quelquefois pour deſtruire. Il y a plus d'apparence de verité, diſie, que celuy-là puiſſe prolonger la vie, & en quelque façon renouueler la vigueur de la jeuneſſe par des Dietes, par des Bains, par des Actions, par des Medecines, par des Exercices propres à cela, & par des choſes ſemblables, que de croire que cela ſe puiſſe faire auec quelques gouttes, ou quelques ſcrupules d'vne liqueur pretieuſe, ou d'vne Quinte Eſſence. De plus, l'on n'accordera pas facilement d'abbord, que l'on tire la Deſtinée des Aſtres: mais vous direz infailliblement que les choſes qui ſuiuent, ſont pures bagatelles, à ſçauoir, Que l'heure de la naiſſance, qui eſt ſouuent auancée ou retardée par pluſieurs accidens naturels, gouuerne la fortune de toute la vie. Ou que l'heure en laquelle on propoſe quelque choſe en porte la Fatalité. Toutesfois les hommes ont ſi peu de pouuoir

* C'eſt à dire de la reſſemblance.
* C'eſt à dire, de la nourriture.

ſur eux, & ſont ſi deſreglez, que non ſeulement ils ſe promettent ce qui ne ſe peut faire, mais meſmes ils s'aſſeurent qu'ils viendront à bout des choſes les plus difficiles, ſans y prendre aucune peine, & ſans y trauailler. Mais c'eſt aſſez parlé de la Magie, le nom de laquelle i'ay tiré d'infamie; outre que i'ay ſeparé ſa vraye eſpece de celle qui eſt fauſſe & meſpriſable. Au reſte, il y a deux dépendances de grande eſtime en cette partie Operatiue, à ſçauoir de la Nature. La premiere eſt, que l'on faſſe vn Inuentaire des richeſſes, dans lequel on deſcriue en peu de mots tous les biens des Hommes & de la Fortune; ſoit qu'ils viennent de la Nature, ou que l'Art les produiſe, tant ceux deſquels on iouït, que ceux que l'on a autrefois cogneu, & qui ſont maintenant perdus: & le tout, à fin que celuy qui s'efforce de trouuer quelque choſe de nouueau, ne ſe mette pas en peine d'inuenter ce qui eſt deſia rencõtré, & qui ſubſiſte. Et cet Inuentaire ſera plus artificiel, & portera plus d'vtilité, ſi on adiouſte en l'vn & en l'autre genre les choſes qui paroiſſent Impoſſible, ſelon le vulgaire: & ſi l'on y met auec les choſes qui approchent de l'Impoſſible, celles que l'on a deſia, afin qu'vne de ces remarques rende l'homme plus inuentif, & l'autre luy ſerue en quelque ſorte de direction: & afin que l'on tire plus viſte ce qu'il faut faire, des choſes qui ſont à Deſirer, & que l'on peut. La ſeconde dependance eſt, Que l'on faſſe vn Kalendrier de ces Experiences, qui ſont grandement vtiles; & qui ſeruẽt beaucoup pour en inuenter d'autres: par exẽple, l'experience de la ge-

lée artificielle de l'eau, qui se fait par le moyen de la glace auec du sel noir; sert à vne infinité d'autres: car elle apprend le moyen secret de la * Condensation, qui est la plus vtile cognoissance que l'homme pourroit auoir: veu qu'on sçait assez que le feu est fort propre pour rendre subtiles les choses: mais on est en peine de les espaissir. Et l'on inuentera beaucoup plus viſtement, si l'on fait vn Catalogue particulier de ces choses grandement vtiles.

* C'est à dire, de l'espaississement.

De la Mathematique qui est la grande dependance de la Philosophie Naturelle, tant Speculatiue qu'Operatiue: & qu'on la doit pluſtoſt mettre entre les dependances qu'entre les Sciences ſubſtantielles. Diuiſion de la Mathematique en Pure & en Mixte.

CHAPITRE VI.

ARISTOTE a dit fort à propos que la Physique & la Metaphysique engendroient la Pratique, ou la Mechanique. C'est pourquoy ayant desia traicté tant la partie Speculatiue qu'Operatiue de la Doctrine de la Nature, il est temps que ie parle de la Mathematique, qui est vne Science qui secourt l'vne & l'autre. Ie sçay bien que dans la Philosophie ordinaire, elle est adjoustée pour troisieſme, à la Physique & à la Metaphysique: mais quant à moy j'improuue cela, apres y auoir penſé: & si ie faisois dessein de luy bailler place, comme à vne Science Subſtantielle & prin-

cipale, il me ſembleroit plus conforme à la nature de la choſe meſme & à l'euidence de l'ordre, de la mettre comme portiõ de la Metaphyſique. Car la quantité, qui eſt le ſuject de la Mathematique, appliquée à la matiere eſt comme la doſe de la nature, & fait pluſieurs effects dans les choſes naturelles; c'eſt pourquoy il la faut mettre au rang des Formes eſſentielles. Mais les anciens ont creu que la Figure & les Nombres auoient tant de pouuoir que Democrite a principalement mis les Principes de la diuerſité des choſes dans les Figures des Atomes. Et Pythagore a donné pour certain que la Nature des choſes eſtoit fondée ſur les Nombres. Il eſt cependant veritable que la Quantité eſt celle de toutes les Formes naturelles, telles que nous les entendons, qui eſt la plus retirée, & qui peut eſtre la plus ſeparée de la matiere. Ce qui a eſté cauſe que l'on en a plus diligemment parlé, & plus exactement recherché la nature que des autres formes, qui ſont toutes bien plus plongées dans la Matiere qu'elle ne l'eſt. Car comme ainſi ſoit que le naturel de tous les hommes les porte, au grand detriment des Sciences, à ſe plaire beaucoup dauantage à ſe pourmener dans les vaſtes campagnes des choſes vniuerſelles, pour parler ainſi, que dans les eſtroites allées des particulieres, on n'a rien trouué de plus doux, ny de plus agreable que les Mathematiques pour ſatisfaire à ce deſir de pourmenade & de meditation. Et bien que cela ſoit vray, ſi m'a-t'il pourtant ſemblé plus à propos; puis que ie ne m'attache pas ſeulement à la Verité & à l'Ordre, mais auſſi, puis que

ie me porte à ce qui eſt vtile & profitable aux hommes, de faire voir que les Mathematiques ſont comme des dependances & comme des troupes de ſecours de la Phyſique, de la Metaphyſique, des Mechaniques, & de la Magie, où elles ne ſont pas peu conſiderées. Ce que nous ſommes contraints de faire en quelque façon pour contenter l'humeur altiere des Mathematiciens, qui voudroient quaſi que cette Science commandaſt à la Phyſique. Car ie ne ſçay par quel deſtin il arriue que la Mathematique & la Logique, qui deuoient eſtre telles enuers la Phyſique que le ſont les ſeruantes, ſont ſi hardies que de pretendre la primauté ſur elle, ſe vantans qu'elles ſont plus certaines qu'elle n'eſt. Mais il ne faut pas trop s'arreſter à luy donner ſa place, ny ce qui eſt deu à ſa dignité, parlons de la choſe meſme.

La Mathematique eſt ou Pure, ou Mixte. A la Pure ſe rapportent les Sciences, qui s'occupent à la Quantité tout à fait ſeparée de la Matiere & des Axiomes de la Phyſique. Il y en a deux, la Geometrie & l'Arithmetique. Vne d'elles traicte de la Quantité Continuë, & l'autre de la * Diſcrete. Et l'on a (à vray dire) agité & fait mention de ces deux Arts, auec beaucoup de ſubtilité & d'induſtrie; neantmoins ceux qui ſont venus apres Euclyde n'ont rien adjouſté à ſon trauail, qui meritaſt d'eſtre conſideré pour eſtre fait dans tant de ſiecles. Et la doctrine des *Corps Solides n'a eſté ny aſſez bien dreſſée, ny aſſez augmentée; veu ſon vtilité & ſon excellence, ny par les Anciens, ny par les Modernes. Pour ce qui eſt de l'Arithmetique,

* C'eſt à dire, deſtachée.

* Adjouſté.

rithmetique, on n'y a pas encores trouué d'assez diuerses & commodes Reductions dans le Calcul, principalement en ce qui est des Progressions, qui sont fort en vsage, dans ce qui regarde la Physique : De plus, l'Algebre n'est pas tout à fait à sa perfection : & cette Arithmetique de Pythagore & Mystique, qui a pris son commencement de Proclus & de certains autres, qui ont suiuy la doctrine d'Euclyde, est comme vne pourmenade de la meditation. Car c'est le propre de l'esprit de l'homme de se tourmenter sur les choses superfluës, ne pouuant pas suffire à ce qui est de solide. La Mathematique Mixte a pour subiect les Axiomes & les portions Physiques, & elle considere la Quantité, entant qu'elle sert d'ayde pour les rendre claires pour les monstrer ; & pour leur faire faire leur action. Car il y a plusieurs parties de la Nature, qui ne sçauroient estre ny assez subtilement compriſes, ny assez clairement demonstrées, ny assez bien & certainement tournées à l'vsage, sans le secours & l'entremise de la Mathematique, comme sont la Perspectiue, la Musique, l'Astronomie, la Cosmographie, l'Architecture, & cette partie qui traicte des Machines & quelques autres. Au reste, ie ne trouue pas maintenant qu'il y ait à dire certaines portions entieres dans les Mathematiques Mixtes ; mais ie préuois qu'il y en y aura beaucoup à Desirer; si d'auenture l'on ne vient à y trauailler. Car à mesure que la Physique s'accroistra de plus en plus, & qu'elle donnera de nouueaux Axiomes; la Mathematique aura aussi besoin d'estre renou-

uellée en tout plein de choſes ; & il faudra auſſi faire pluſieurs Mathematiques Mixtes.

Ie viens d'acheuer la Doctrine de la Nature, où i'ay remarqué ce qu'i y a à Deſirer ; en quoy ſi ie me ſuis eſcarté de l'opinion receuë de longue main ; & ſi en ceſte conſideration i'ay donné ſubjet à quelqu'vn de me contrarier, quant à moy ie proteſte que de meſmes que ie ne prens pas plaiſir de contredire : auſſi n'ay-je pas deſſein de diſputer. Et puiſque cela eſt

Ce n'eſt pas à des Sourds que i'adreſſe ma voix
A tout ce que ie dis, me reſpondent les bois.

La Voix de la Nature reſpondra pluſieurs fois ; encores que la voix des hommes s'y oppoſe. Car comme Alexandre Borgia ſouloit dire ſur le ſubjet de l'entrepriſe que firent les François contre Naples. *Qu'ils eſtoient venus auec de la Creye aux mains ; à fin de marquer leurs logis, & non auec des armes pour faire effort.* Ainſi ayme-je mieux entrer dans la Verité par la voye de la paix, à fin de marquer, comme auec de la creye, les Eſprits qui ſeront capables de receuoir chez eux vne ſi grande Dame ; que de m'en frayer le chemin par la contention & par la guerre. Il reſte maintenant à parler de la troiſieſme partie de la Philoſophie qui traicte de l'Homme ; les autres deux parties, à ſçauoir de la *Diuinité* & de la *Nature*, ayans eſté amplement traictées.

Fin du troiſieſme Liure.

DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De François, Baron de Verulam & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE IV.

A SON ROY.

Diuiſion de la Doctrine de l'Homme en Philoſophie, de l'Humanité, & en Philoſophie Ciuile. Diuiſion de la Philoſophie de l'Humanité, en Doctrine des choſes, qui regardent le corps de l'homme & qui regardent ſon Ame. L'eſtabliſſement d'vne doctrine generale, de la nature, ou de l'eſtat de l'Homme. Diuiſion de la Doctrine de l'Eſtat de l'homme en doctrine de ſa perſonne & de l'Aliance de l'Ame & du Corps. Diuiſion de la doctrine de la perſonne de l'homme en Doctrine de ſes miſeres & de ſes prerogatiues. Diuiſion de la doctrine de l'Aliance en Doctrine des Indications & des Impreſsions. La Phyſiognomie & l'Interpretation des Songes naturels ſe rapportent à la Doctrine des Indications.

CHAPITRE I.

SIRE.

S'il arriue que qu'elqu'vn m'attaque, ou me bleſſe à cauſe de ce que ie viens de propoſer; ou que ie propoſeray à l'auenir, qu'il ſçache qu'outre que ie dois eſtre en ſeureté, eſtant ſous la ſauuegarde de voſtre Majeſté; qu'il fait contre ce qui ſe practique d'ordinaire en la diſcipline militaire. Car ie ne ſuis qu'vn trompette, ie ne combas pas: & peut-eſtre ie ſuis vn de ceux deſquels parle Homere.

Courage Heraults, vous eſtes meſſagers
De Iuppin & des hommes.

Auſſi eſtoient-ils tellement inuiolables, qu'ils alloient & venoient dans les armées des plus cruels ennemis, ſans courre aucun danger de leur perſonnes. Et à vray dire ma trompette n'appelle ny n'excite les hommes; afin qu'ils ſe deſchirent entr'eux par diſputes; ny afin qu'ils combatent à outrance; mais pluſtoſt pour faire en ſorte qu'eſtans demeurez d'accord de leurs differents, ils joignent leurs forces contre la nature des choſes, afin de luy enleuer toutes ſes fortificatiõs, & d'eſtendre les bornes de l'empire de l'Homme, le plus loing que Dieu tout bon & tout grand le leur permettra.

Ie viens maintenant à cette Science à laquelle nous cõduit l'Oracle Ancié: c'eſt à ſçauoir à noſtre cognoiſſance. Il faut plus diligemment nous y employer qu'à nulle autre; puis que c'eſt celle que nous auons plus d'intereſt de ſçauoir: car c'eſt à elle où doiuent aboutir toutes les autres, pour le regard de l'homme; bien qu'elle ne ſoit ſeulement qu'vne portion de la Nature. Et nous eſtabliſſons cette regle generale: Qu'il eſt neceſſaire que toutes les diuiſions des Sciences ſoient en ſorte entenduës & appliquées, qu'elles les marquent & diſtinguent pluſtoſt qu'elles ne les coupent & ne les mettent en pieces; afin que l'on y euite touſjours la Solution de continuité. Car ce qui a eſté obſerué au contraire, a rendu les Sciences particulieres, ſteriles, vaines & deffectueuſes, quãd elles ne ſont pas nourries, ſouſtenuës & renduës meilleures par la

source commune qui les fomente toutes. Ainsi voyons-nous que l'Orateur Ciceron se pleint de Socrate & de son escole, de ce qu'il estoit le premier qui auoit separé la Philosophie de la Rhetorique: d'où estoit arriué que cette derniere estoit deuenuë vn art babillard, & de nulle importance. Aussi est-il vray, que l'opinion de Copernicus, laquelle passe maintenant, touchant ce qui est de la Terre, ne peut estre reprise par les Principes de l'Astronomie; parce qu'elle n'est pas contraire aux Phenomenes; mais elle l'est par les Principes bien posez de la philosophie naturelle. Bref nous voyons que l'art de Medecine n'a pas beaucoup d'auantage par dessus la practique des Empyriques, si elle n'est pas accompagnée de la Philosophie naturelle.

Cela presuppose, ie parle maintenant de la Doctrine de l'Homme, que ie fais double: Car elle le considere à part ou assemblé & en compagnie. Ie nomme vne de ces philosophies, Philosophie de l'Humanité; l'autre Philosophie Ciuile. La Philosophie de l'Humanité ou humaine, est composée de parties semblables à celles de l'homme, c'est à sçauoir des Sciences qui traittent du Corps & de l'Ame.

Mais il est besoin d'establir vne Science generale de la Nature & de l'Estat de l'homme, auant que de toucher à ces particulieres distributions. Car il est raisonnable d'emanciper cette science, & de la tirer du nombre des autres. Elle est faite des choses qui sont communes, tant au Corps qu'à l'Ame. De plus,

cette meſme Science de la Nature & de l'Eſtat de l'homme, peut eſtre diuiſée en deux parties, en attribuant à vne d'elles la Nature Indiuiſe de l'homme, & à l'autre le Lien meſme de l'Ame & du Corps, & je nommeray la premiere la Doctrine de la Perſonne de l'homme, & la ſeconde la Doctrine de l'Alliance. Or il eſt tout apparent que toutes ces choſes eſtans communes & mixtes, elles ne peuuent eſtre rapportées à cette premiere diuiſion des Sciences qui ont pour ſujet le Corps & l'Ame.

La Doctrine de la Perſonne de l'homme, comprend principalement deux choſes, c'eſt à ſçauoir les conſiderations des Miſeres du genre humain, & les Speculations de ſes Prerogatiues & Excellences. Quant à l'infelicité de l'homme pluſieurs Philoſophes & Theologiens l'ont eloquemment & amplement deplorée dans leurs eſcrits: ce qui eſt doux & ſalutaire tout enſemble.

Pour ſes Prerogatiues, il me ſemble que les traittez en ſont à Deſirer. Et à vray dire Pindare a fort bonne grace en cecy, comme en toute autre choſe, quand il dit, en loüant Heron : *Il recueille les Eminences de toutes les Vertus:* car i'eſtimerois que ce ſeroit vn grand aduantage pour la grandeur, & pour la gloire des hommes, ſi l'on ramaſſoit, principalement de la fidelité de l'Hiſtoire, les *Extremitez*, comme parlent les Scolaſtiques; ou les *Eminences*, comme dit Pindare, de l'humaine nature. Et ce n'eſt autre choſe, que ce qui ſe trouue de dernier & de Supréme en chacune des perfections qui ſont au corps & à l'ame.

Combien eſt merueilleux ce que l'on raconte de Ceſar qui pouuoit dicter à cinq ſecretaires tout à la fois. Meſmes les Forces de l'eſprit de l'homme, paroiſſent grandement en ce que practiquoient les Anciens Rhetoriciens Protagore, Gorgie, & les Philoſophes Calliſthene, Poſſidoine & Carneades, qui diſputoient à l'improuiſte pour & contre, elegammẽt & amplemẽt ſur chaque ſujet qu'on leur dõnoit. Ce qui eſtoit moins en vſage, mais qui auoit peut-eſtre plus d'eſclat, & marquoit vne plus grande vigueur que ce qui eſt remarqué par Ciceron de ſon Maiſtre Archias; *Qu'il pouuoit reciter ſur le champ vn grand nombre de tresbons vers, ſur ce qui ſe paſſoit en ce temps là.* Et la memoire de Cyrus & de Scipion eſt grandement à eſtimer, qui pouuoient nommer tant de milliers d'hommes par leurs propres noms. Mais la gloire qui ſe trouue dans les Vertus Morales, n'eſt pas moins celebre que celle qui eſt dans les Intellectuelles. L'Hiſtoire cogneuë d'Anaxarchus nous propoſe vne choſe eſmerueillable dans l'exercice de la Patience; car eſtant expoſé à la geeſne & aux tourmens, auec ſes dents il ſe couppa la langue par le moyen de laquelle l'on croyoit tirer quelque confeſſion de luy, & la cracha au viſage du Tyran; Et ce qui eſt arriué dans noſtre ſiecle ne cede point en matiere de ſouffrance à ce que nous venons de dire; bien que cet exemple ſoit plus raualé. C'eſt d'vn certain Bourguignon qui tua le Prince d'Orange; car eſtant foüetté auec des verges de fer, & deſchiré auec des pincettes ardantes, il n'en jetta pas vn ſeul ſouſpir. Et meſmes

meſmes comme il fut arriué que ie ne ſçay quoy de rompu, fut cheu ſur la teſte d'vn des aſſiſtans, ce coquin deſia à demy bruſlé & au milieu des tourmens, ſe mit à rire; bien qu'il euſt vn peu auparauant pleuré, quand on luy coupa ſa mouſtache de cheueux qu'il portoit frizée. L'on a auſſi veu en pluſieurs perſonnes vne admirable tranquillité & aſſeurance, au temps meſme de la mort: Telle que fut celle de ce Centurion chez Tacite, qui reſpondit au Soldat qui auoit charge de le faire mourir & qui pour cet effect l'exhortoit d'eſtendre fort le col: *Ie ſouhaite que vous me frappiez auſſi fort.* Mais Iean Duc de Saxe ayant receu, comme il joüoit aux eſchets ſon Arreſt, portant condamnation de mort au lendemain, fiſt venir à ſoy vn qui eſtoit là preſent, & en riant luy diſt: *Vous voyez au moins comme i'ay l'aduantage: & ie m'aſſeure qu'il dira apres ma mort* (ce qu'il prononça ſe tournant vers celuy qui joüoit contre luy) *qu'il auoit plus beau jeu que moy.* Et noſtre Morus, Chancelier d'Angleterre, reſpondit au barbier qu'on luy auoit enuoyé le iour auparauant qu'il mouruſt, de crainte que ſes grands cheueux n'eſmeuſſent le peuple à compaſſion: & luy demandoit s'il ne luy plairoit pas qu'il les luy coupaſt, luy reſpondit, diſ-je: *Ie ſuis en diſpute auec le Roy pour ma teſte, ie n'ay pas reſolu d'y faire de la deſpenſe qu'elle ne ſoit vuidée.* Le meſme eſtant ſur le poinct de mourir, & s'eſtant deſia courbé ſur le poteau fatal, il ſe releua vn peu; & ayant doucement manié ſa barbe, qui eſtoit fort longue: *Celle-cy au moins,* dit-il, *n'a pas offencé le Roy.* Mais afin de n'eſtre

pas ennuyeux ſur ce ſujet, il ſuffit, ſuiuant mon deſſein, que l'on ramaſſe en vn volume les Miracles de la Nature Humaine, comme auſſi le plus grand pouuoir & la plus grande vertu qui ſe rencontre, tant en l'Ame qu'au Corps: & ce ſera comme des faſtes des triomphes humains. En quoy j'eſtime l'effort de Valere Maxime & de C. Pline, & ie requiers vne ſemblable diligence, & vn eſgal iugement à celuy qu'ils ont eu.

Pour ce qui eſt de la Doctrine de l'Alliance ou du Lien commun de l'Ame & du Corps, elle peut eſtre diuiſée en deux parties. Car de meſme qu'il y a vne franche communication entre les Alliez, & qu'ils ſe rendent des deuoirs mutuels les vns aux autres: ainſi ceſte Alliance qui eſt entre l'Ame & le Corps, eſt pareillement compriſe en deux choſes, c'eſt à ſçauoir que l'on deſcriue commẽt ces deux, l'Ame & le Corps ſe font cognoiſtre l'vn l'autre: & comment ils agiſſent l'vn ſur l'autre par cognoiſſance ou par indication & par impreſſion. Ceſte premiere, c'eſt à ſçauoir la deſcription par laquelle l'on peut auoir la cognoiſſance de l'Ame, par l'habitude du corps; ou du corps par les accidens de l'Ame, nous a enfanté deux Arts, l'vn & l'autre de Prediction, l'vn embelly des recherches d'Ariſtote; & l'autre de celles d'Hypocrate. Et bien que les derniers temps les ayent gaſtés par des meſlanges de ſuperſtition & de phantaiſie, ils ſont toutesfois repurgez & remis en leur entier; ils ont vn fort & ſolide fondement en Nature; comme auſſi ils portent vn fruict vtile à la vie commune. Le

premier eſt la Phyſiognomie qui monſtre par les delineaments du corps, quelles ſont les inclinations de l'Ame. L'autre eſt, l'Interpretation des Songes naturels, qui deſcouure par les agitations de l'Eſprit en quel eſtat eſt le corps, & comme il ſe porte. Ie remarque qu'il y a quelque choſe à Deſirer en cette premiere partie. Car Ariſtote a fort ingenieuſement & fort ſubtilement traitté de la fabrique du corps, quand il eſt en repos, mais il n'en a rien dit, quand il eſt en mouuement; à ſçauoir quand on fait quelques geſtes, qui ne ſont pourtant pas moins ſujets aux obſeruations de l'Art, & meſmes y ſont plus exactement conſiderés. Car les delineamens du Corps font voir generalement les inclinations de l'Ame. Mais les Mouuemens & les geſtes de la bouche & des autres parties, monſtrent quand il faut prendre ſon temps, & ſignifient la preſente diſpoſition & volonté de ceux qui les font, & pour vſer des termes tres-propres & tres-eloquents, dont voſtre Majeſté ſe ſert. *La langue frappe aux aureilles; mais le geſte parle aux yeux.* Ce que pluſieurs vieux routiers & madrez ſçauent fort bien, qui ont touſiours leur veuë arreſtée ſur le viſage, & ſur les deportements d'autruy, & ce pour leur profit: par ce que c'eſt principalement en cela que conſiſte leur dexterité & leur prudence. De fait, on ne ſçauroit nier que cette remarque que l'on fait ſur le viſage d'autruy, n'apprenne merueilleuſement bien à choiſir l'heure, & à prendre l'occaſion, en laquelle l'on peut commodement parler à ceux à qui l'on a à faire, ce qui n'eſt

pas peu de choſe, dans le train de la vie ciuile. Sans pourtant qu'il faille penſer que telle ſoupleſſe ſoit attachée aux hommes particuliers, & que l'on n'en ſçauroit tirer vne regle certaine. Car tout autant que nous ſommes, nous rions de meſme façon, nous pleurons, nous rougiſſons, nous nous refroignons, & ainſi pour l'ordinaire, nous auons tous de ſemblables mouuements, & meſmes les plus ſubtils. Que ſi quelqu'vn fait icy mention de la Chiromantie, qu'il ſçache que ce n'eſt rien; & que ie ne l'eſtime pas ſeulement digne d'eſtre nommée dans ces diſcours. Pour ce qui eſt de l'Interpretation des ſonges naturels, quelques-vns en ont eſcrit, mais ils y ont fait couler quantité d'impertinences. Ie me contenteray de dire pour cette heure que l'on ne s'y appuye pas ſeulement ſur ce fondement ſolide: *Quand il arriue que cela meſmes vient de la cauſe interne qui a accouſtumé de proceder de l'externe, cet acte externe paſſe en ſonge.* L'opreſſion de l'eſtomach, qui eſt cauſée d'vne vapeur groſſiere, eſt ſemblable à celle qui vient par l'application d'vn poids exterieur. Et c'eſt pourquoy ceux qui ſont ſujets au Coquemare, ſongent qu'on les a chargez d'vn fort peſant fardeau; & ſe repreſentent par le menu, comment cela s'eſt fait. Les Inteſtins ſont eſgalement ſuſpendus en l'air par la tourmente de la mer, que par les vents qui ſont amaſſez à l'entour du cœur. C'eſt pourquoy les Hypocondriaques ſongent fort ſouuent qu'ils font des voyages ſur mer, & qu'ils ſont agitez ſur les eaux. Il y a vne infinité de choſes ſemblables.

La derniere partie de la Doctrine de l'Alliance, que nous auons nommé Impreſſion, n'eſt encores pas reduite en Art. Mais il s'en trouue quelque peu de choſe icy & là, dans d'autres traittez. Elle prend le meſme tour que la premiere. Car elle conſidere deux choſes, à ſçauoir, comment, & juſques où les humeurs & le temperament du corps changent l'Ame, & agiſſent ſur elle; ou bien comment, & iuſques où les paſſions ou apprehenſions de l'ame changent le corps & agiſſent ſur luy. Ie prends garde que cette premiere portion eſt par fois traittée ſur le ſujet de la Medecine; mais en cela meſmes il eſt entré tout plein de choſes qui concernent la Religion. Car les Medecins ordonnent les medicamens pour guarir les maladies de l'Ame, telles que ſont la Phreneſie & la Melancholie: & meſmes ils baillent des medecines pour reſiouïr l'eſprit, pour preſeruer le cœur, pour augmenter la force, pour rendre l'eſprit ſubtil, pour fortifier la Memoire, & pour choſes ſemblables. Pour ce qui eſt des dietes, des choix de viandes & de breuuages, des bains & des autres choſes que l'on obſerue pour le corps dans la ſecte des Pythagoriciens, dans l'hereſie des Manicheens, & dans la loy de Mahommet, pour tout cela, diſie, s'en eſt par trop fait. Il y a auſſi pluſieurs preceptes qui defendent expreſſément en la Loy Ceremoniale de ne point manger de ſang ny de graiſſe; & qui diſtinguent les animaux mundes des immundes, quand il eſt queſtion de les manger. Meſmes la Religion Chreſtien-

Lieu remarquable.

ne, quoy qu'exempte de la nuée des Ceremonies & ſeraine de ſoy, ne laiſſe pourtant de retenir l'vſage des ieuſnes, des abſtinences & de tout ce qui eſt propre à mortifier & à humilier le corps, comme ne regardant pas purement la ceremonie ; mais auſſi ce qui rapporte de l'vtilité. Mais la racine de tous ces commandemens, outre la ceremonie meſme & l'exercice de l'Obedience, conſiſte en ce dequoy ie parle. C'eſt à ſçauoir ſur ce qu'il faut que l'Ame compatiſſe auec le Corps. Que s'il ſe rencõtre quelqu'vn de ſi foible iugement de croire que ces impreſſions du Corps ſur l'Ame, font douter de ſon immortalité, ou diminuẽt l'authorité qu'elle a ſur le Corps; ie luy feray vne reſponſe, laquelle, quoy que legere, ſera aſſez bonne pour ſon doute qui eſt peu de choſe. Qu'il recherche des exemples, ou d'vn enfant qui eſt dans le ventre de ſa mere, lequel a les meſmes reſſentimens d'affection qu'elle; bien que le temps venu il ſorte de ſon Corps: ou qu'il conſidere que les Roys, quoy que puiſſans, ſe laiſſent parfois fleſchir au grand nombre de leurs ſeruiteurs qui viennent en foule, en retenant neantmoins leur puiſſance Royale.

Maintenant, pour ce qui eſt de la partie reciproque de l'Ame & de ſes affections, qui font effect ſur le Corps, elle a auſſi trouué place dans la Medecine. Car il n'y a pas de Medecin, pour ſi peu aduiſé ſoit-il, qui ne conſidere & qui ne touche les accidens de l'Ame, comme choſe qui eſt de grande importance pour ſes cures ; & qui ayde de beaucoup, ou qui empeſche grandement ſes medicamens. Mais l'on n'a recherché

que fort ſobrement, ſans prendre garde à ſa ſubtilité & à ſon vtilité, vne autre certaine choſe qui ſe rapporte à cecy; c'eſt à ſçauoir, comment l'imagination de l'Ame, en laiſſant à part les affections, ou vne profonde penſée, & comme eſleuée en vne certaine foy, peut ſeruir à changer le Corps de celuy qui imagine. Car encores qu'elle ait vn manifeſte pouuoir de nuire; il ne s'enſuit pas pourtant qu'elle ait la meſme vertu de profiter; non plus à la verité, que celuy-là ne concluroit pas bien, de ce qu'il ſe trouue vn air tellement contagieux qu'il fait mourir ſur l'heure, qu'il y en doit donques auoir vn tellement ſain qu'il gueriſſe à l'heure meſme celuy qui eſt malade. Cette recherche ſeroit grandement vtile; mais comme dit Socrate, il faudroit pour cet effect, vn Nageur de l'iſle de Delos; d'autant qu'elle ne ſe rencontre qu'au plus profond. De plus, entre ces Doctrines de l'Alliance, ou du mutuel conſentement qui eſt entre l'Ame & le Corps, il n'y en a point de plus neceſſaire que celle qui examineroit les progrez, places & domiciles que les particulieres facultez de l'Ame ont dans le Corps & dans ſes organes. Non que ce genre de Science n'ait eſté traicté par aucuns; mais la plus part de ce que l'on y trouue a eſté controuerſé, ou legerement recherché; en ſorte qu'il ſeroit beſoin de plus de diligence & de plus de ſubtilité. Car l'opinion de Platon par laquelle l'Intellect eſt placé dans le cerueau, comme dans vne citadelle; le Courage (qu'il nomme mal à propos Colere, veu qu'il le deuoit pluſtoſt nommer Orgueil, ou Superbe) dans le cœur; & la Conuoitiſe

& Senſualité dans le Foye, cette opinion, diſ-je, ne doit pas eſtre tout à fait ny meſpriſée, ny embraſſée auec trop d'affection. Comme auſſi ce n'eſt pas ſans erreur que l'on a placé ces facultez Intellectuelles, Phantaſie, Raiſon & Memoire, ſelon les ventricules du Cerueau. Mais c'eſt aſſez expliqué la Doctrine de la Nature Indiuiſe de l'homme, comme auſſi celle de l'Alliance qui eſt entre l'Ame & le Corps.

Diuiſion de la Doctrine qui regarde le Corps, en Medecine & en Science de Volupté. La Medecine ſe partage en trois: en la conſeruation de la ſanté; * *en la cure des maladies; & en la prolongation de la vie: Et il faut ſeparer cette derniere partie des deux autres.*

* I'ay ſupplée cecy qui ne ſe trouue pas dans l'Exemplaire Latin.

CHAPITRE II.

LA Doctrine concernant le Corps de l'homme reçoit la meſme diuiſion que l'on donne aux biens du Corps meſme, auſquels il s'aſſujetit. Il y en a de quatre ſortes: La Santé, la Forme, ou la Beauté, les Forces, & la Volupté. Il y a auſſi tout autant de Sciences. La Medecine, l'Art de ſe bien parer, la Luitte, & la Doctrine de ſçauoir prendre ſes plaiſirs, que Tacite nomme *Vn ſçauant Luxe.*

La Medecine eſt vn Art fort noble, & qui ſort de treſbon lieu, ſelon les Poëtes. Car ils ont dit qu'Apollon en eſtoit le premier Dieu; & ils luy ont donné Æſculape

Æſculape pour fils, qui eſtoit auſſi Dieu ; & qui faiſoit profeſſion de ce meſme Art, ce qu'il faut entendre en cette ſorte : Que comme le Soleil eſt l'autheur & la fontaine de la vie dans les choſes naturelles ; de meſmes le Medecin en eſt le conſeruateur, comme vne autre ſource.

Mais cet Art a eſté rendu de beaucoup plus excellent par les Oeuures du Sauueur qui a eſté Medecin de l'Ame & du Corps, & qui a eu l'Ame pour objet de ſa doctrine celeſte ; de meſmes que le Corps pour ſubjet de ſes miracles. Car nous ne liſons pas qu'il en ayt fait aucun, ny pour les honneurs, ny pour les richeſſes, ſi vous en exceptez celuy ſeul qu'il fit afin de rendre le tribut à Ceſar ; ils ont eſté tous employez pour preſeruer le corps de l'homme, pour le ſuſtenter, ou pour le guarir.

Ce ſujet de la Medecine, à ſçauoir le corps de l'Homme ; eſt entre toutes les choſes que la nature a produit, le plus capable de receuoir le remede ; mais auſſi ce remede eſt le plus ſuſceptible d'erreur. Car de meſmes que ce ſujet moins groſſier & plus diuers, peut beaucoup pour ſa guariſon ; auſſi en facilite-il le defaut. C'eſt pourquoy, comme ainſi ſoit que cet Art en la ſorte qu'il ſe practique auiourd'huy, conſiſte principalement en Conjecture ; auſſi faut-il croire que ſa recherche eſt fort difficile & fort curieuſe. Sans que pourtant en approuuant l'impertinence fabuleuſe de Paracelſe & des Alchymiſtes, j'eſtime comme eux que l'on trouue dans le corps humain vne correſpondance auec toutes les eſpeces

qui sont en l'Vniuers, comme auec les Estoilles, auec les mineraux, & auec les autres choses, ayans tourné à leur dessein, mais auec peu de jugement, & grossierement cet Embleme des Anciens. *Que l'homme estoit le Microcosme ou l'Abregé de tout le monde.* Mais à vray dire, ainsi que i'ay desia commencé, la chose tourne là. Qu'il ne se trouue rien entre les corps naturels qui soit composé de si diuerses pieces, que le corps de l'homme. Car nous voyons que les herbes & les plantes prennent leur nourriture de la terre & de l'eau; que les animaux la tirent des herbes & des fruicts: mais que l'homme se nourrit de la chair des animaux à quatre pieds, des oiseaux, des poissons, comme aussi des herbes, des grains, des fruicts & des differentes liqueurs, non sans vn diuers meslange, assaisonnement & preparation de ces corps auant que l'homme les mange. Adjoustez que la sorte de vie des animaux est plus simple, & qu'ils ont moins d'affections qui agissent sur le corps; & mesmes qu'elles sont quasi toutes semblables. Là où l'homme reçoit vne infinité de vicissitudes & de changemens par les lieux de sa demeure, par les exercices, par les affections, par le sommeil & par les veilles. C'est pourquoy, il est vray de dire, qu'entre autres la seule Masse du Corps de l'homme a esté bien paistrie & grossie de plusieurs choses. Comme au contraire que l'Ame est la plus simple de toutes les substances; d'où viẽt que ce Poëte n'a pas mal parlé:

Il a laissé le pur sens Aetherée,
Et le feu d'vn vent simple.

Si bien que ce n'eſt pas merueilles ſi l'Ame ainſi placée, ne trouue aucun repos; veu que ſuiuant cet Axiome. *Le Mouuement eſt rapide hors de ſon lieu; mais paiſible quand il y eſt.* Mais pour reuenir à mon ſujet, cette ſubtile & diuerſe compoſition & fabrique du corps humain, a fait qu'il eſt cõme vn inſtrument de Muſique, bien & curieuſement trauaillé, qui ſe deſacorde facilement. C'eſt pourquoy chez les Poëtes la Muſique eſt auec grãde raiſon iointe auec la Medecine, en la perſonne d'Apollon; d'autant que ces deux Arts ont quaſi vn ſemblable Genie. Auſſi faut il que le Medecin s'eſtudie principalement, à ſçauoir ſi bien monter, & ſi bien toucher le luth du corps humain, qu'il n'en ſorte point d'accord, ny mauuais, ny deſagreable. Doncques cette inconſtance & cette varieté du ſujet, ont fait deſpendre cet art de la Conjecture; & par conſequent ſont cauſe qu'il y eſt entré, non ſeulement de l'erreur, mais auſſi de l'impoſture. Car quaſi tous les autres Arts, & toutes les autres Sciences ſe jugent par leur vertu, & par leur fonctiõ, & non par le ſuccés: ou parce qu'elles ſont. L'Aduocat eſt recommandable par ſon bien dire, & par ſon Eloquence, & non par l'iſſuë de la cauſe qu'il a plaidé. Le Pilote eſt eſtimé par l'experience qu'il a de bien tenir le gouuernail, & non par l'heureux voyage: Mais à peine le Medecin, & peut eſtre celuy qui gouuerne les affaires d'Eſtat, font-ils des actions, par leſquelles ils donnent apparemment vne eſpreuue de leur art & de leur vertu. C'eſt de l'euenement qu'ils tirent toute leur gloire, & ce par vn

jugement tout à fait injuſte. Car qui peut ſçauoir ſi c'eſt par haſard ou par induſtrie, qu'vn malade eſt mort ou remis en ſanté; que la Republique ſubſiſte, ou qu'elle eſt ſur le poinct de ſe perdre? D'où il arriue fort ſouuent que l'Impoſteur emporte la palme, & le vertueux le blaſme. Meſmes les hommes ont ſi peu d'eſprit, & ſont tellement credules, qu'ils font plus d'eſtat d'vn Charlatan qui court par le monde, & d'vne ſorciere, que d'vn habille Medecin. C'eſt pourquoy les Poëtes ſemblent eſtre fort conſiderez & fort clair-voyans en ce qu'ils ont donné Circé pour ſœur à Æſculape, l'vn & l'autre engendré par le Soleil, comme portent ces vers d'Æſculape, fils de Phebus.

Il pouſſa de ſa foudre dans les eaux Stygiennes,
Æſculape, le fils du Soleil & l'autheur
De cet Art de guarir.

Et ſemblablement ceux qui parlent de Circé fille du Soleil.

Dans les bois ſans abord, où la puiſſante fille,
Du Soleil, ſur le ſoir alume pour flambeaux
Le Cedre qui ſent bon.

Car de tout temps, ſelon l'opinion & l'eſtime du vulgaire, les Sorcieres, les vieilles & les Impoſteurs ont eſté en quelque façon les corriuaux des Medecins, & ont quaſi entré en conteſtation pour emporter la gloire des plus belles cures, & à voſtre aduis que s'enſuit-il de là? c'eſt que les Medecins diſent entre eux ce que Salomon rapporte ſur vn plus graue ſujet. *Si ce que ce ſot & moy faiſons, ne doit auoir qu'vn meſ-*

me euenement, à quoy me ſert-il d'auoir plus trauaillé à la ſageſſe que luy? Quant à moy, je ne ſçaurois vouloir mal aux Medecins, s'ils s'appliquent le plus ſouuent à vne autre eſtude qu'ils ayment, qu'à celuy de leur Art. Car vous trouuerez entre eux des Poëtes des Antiquaires, des Critiques, des Orateurs, des Politiques, des Theologiens: & ils ſont beaucoup plus doctes en ces ſciences, qu'en leur profeſſiõ meſme. Et cela n'arriue pas comme ie penſe (ainſi que le leur objecte vn certain qui a declamé contres les Sciences) de ce qu'ils ont deuant les yeux des objets ſales & triſtes, ce n'eſt pas ce qui les contraint de ſe diuertir à autre choſe; mais cela vient de ce qu'eſtans hommes. *Ils ne treuuent rien en l'homme qui leur paroiſſe eſtrange.* Si cela vient de ce que ie dis, c'eſt qu'ils croyent qu'il importe fort peu à leur reputation & au gain qu'ils font d'eſtre mediocrement habiles, ou d'eſtre les premiers en leur Art. Car le chagrin de la maladie, la douceur de la vie, la tromperie de l'Eſperance, & la recommandation des amys, font que les hommes ſe fient aiſément à quelque Medecin que ce ſoit. Mais ſi quelqu'vn conſidere cecy de plus prés, il trouuera que c'eſt pluſtoſt la faute des Medecins, que leur deſcharge; car ils ne deuoient pas en cela quitter toute ſorte d'eſperance: au contraire, ils y deuoient faire tous leurs efforts. Que ſi quelqu'vn veut tant ſoit peu ſe reſſouuenir des obſeruations qu'il a fait, & y prendre garde, il y trouuera facilement par les exemples qui luy ſont preſens & familiers, combien de pouuoir a la ſubtilité & la poincte de l'Intellect, ſur la diuerſité

de la matiere, ou de la forme des choſes. Il n'y a rien au monde de plus diuers que le viſage des hommes, la memoire ne laiſſe pourtant d'en retenir la difference infinie. Voire meſmes le Peintre auec fort peu de coquilles, où il y a des couleurs, peut par ſon pinceau imiter & tirer au vif les viſages de tous les hommes qui viuent, de tous ceux qui ont veſcu, & de tous ceux qui viuront, ſi on les luy pouuoit repreſenter: & ce, en portant ſa veuë ſur eux; en y appliquant la force de ſon Imagination, & en ſe ſeruant de la fermeté de ſa main. Il n'y a rien de plus different que la voix de l'homme, nous ne laiſſons pourtant d'en faire la diſtinction en chaque perſonne. Meſmes il ſe trouue certains badins & farceurs, qui ſçauent naïfuement bien repreſenter la voix de qui que ce ſoit. Il y a auſſi vne grande diuerſité dans les Sons articulez; c'eſt à ſçauoir dans les paroles; on a pourtant trouué vn moyen de les reduire toutes à ce peu de lettres, qu'il y a dans l'Alphabet. Et il eſt tres-veritable, que quand on rencontre des difficultez & des choſes que l'on ne peut entendre dans les Sciences; cela ne vient pas de ce que l'eſprit n'eſt point aſſez ſubtil, ou aſſez capable; mais pluſtoſt de ce que l'object eſt placé en vn lieu trop eſcarté. Car de meſmes que le Sens fort eſloigné de l'object ſe trompe pour l'ordinaire; mais en eſtant deuëmẽt proche, il n'erre pas beaucoup; il en eſt de meſme de l'Intellect. Or les hommes ont accouſtumé de regarder la nature, cõme du haut d'vne tour & de fort loin; & s'occuper par trop aux choſes generales. Que s'ils vouloient dé-

cendre & s'approcher de ce qui eſt particulier;& conſiderer les choſes auec plus d'attention & de diligence, ils les comprendroient mieux & auec plus d'vtilité. Si bien que le remede de cette incommodité ne conſiſte pas ſeulement à rendre l'organe plus aigu & à le renforcer;mais auſſi à s'approcher de plus prés de l'Object. C'eſt pourquoy il n'y a point de doute que ſi les Medecins quittoient ces conſiderations generales, & s'ils alloient au deuant de la Nature, ils rencontreroient fort heureuſement: ce qui a fait dire au Poëte,

Puis qu'il y a plus d'vne maladie
Il faut trouuer des Arts qui ſoient diuers
Pour mille maux, mille biens dans la vie.

Ce qu'ils doiuent d'autant pluſtoſt faire que les ſortes de Philoſophie, ſur leſquelles ſe fondent les Medicins, tant Methodiques que Chymiques, ſont à vray dire fort peu de choſe. Or la Medecine qui n'a pour ſon fondement la Philoſophie, eſt grandemét debile: partant ſi les choſes par trop generales, quoy que veritables, ont ce vice, qu'elles ne conduiſent pas droictement les hommes à l'action: celles de ce meſme genre qui ſont fauſſes de ſoy, & qui eſcartent du lieu où elles deuoient conduire, ſont beaucoup plus dangereuſes.

Doncques la Medecine,comme j'ay pris garde,eſt encores en tel poinct que l'on en a pluſtoſt fait monſtre qu'on ne la cultiuée;& qu'on la pluſtoſt cultiuée qu'on ne la augmentée;veu que toute la peine qu'on y a pris a pluſtoſt eſté employée à tourner à l'entour

qu'à s'y aduancer. Car ie descouure que plusieurs choses y ont esté redites par ceux qui en ont escrit, & ie n'en vois que fort peu d'adjoustées. Ie la diuiseray en trois parties que ie nommeray ses trois deuoirs. Le premier est la conseruation de la Santé: Le second, la gueriſon des Maladies: Et le troisiesme, la prolongation de la Vie. Quant à ce dernier, il ne semble pas que les Medecins l'ayent recogneu comme partie principale de leur Art; ils l'ont seulement & assez mal à propos, meslé auec les deux autres. Car ils croyent que si l'on chasse les maladies auant qu'elles arriuent; & qu'on les gueriſſe quand elles sont suruenuës, que de là s'en ensuit la prolongation de la Vie. Et bien que cela soit sans doubte, si ne prennent-ils pas garde auec assez de subtilité, que l'vn & l'autre concerne les maladies, & cette seule prolongation de Vie, qui est abregée & entrecoupée par ces maux. Pour ce qui est d'estendre le filet de la Vie, & d'esloigner pour vn temps la mort qui se gliſſe tout doucement par vne Resolution simple, & par vne faute de nourriture en vieilleſſe, c'est vne matiere qu'aucun des Medecins n'a traicté comme il faloit. Et que les hommes n'ayent pas de scrupule, de ce que j'ay le premier reduit en Charge & en Deuoir, qui est dans vn Art, cette choſe qui despend de la Destinée & de la Prouidence de Dieu. Car à vray dire, la Prouidence gouuerne esgalement la mort, en quelque façon qu'elle arriue, soit par violence, soit par maladie, soit par vieilleſſe: Elle n'exclud pourtant pas les precautions & les remedes. Or l'Art & l'induſtrie

ſtrie humaine ne commandent pas à la Nature & au Deſtin ; mais elles leur aydent en quelque choſe. Toutesfois, ie parleray par cy-apres de cette partie ; mais ie diray cecy par auance, que perſonne ne confonde mal à propos, comme l'on a deſia fait par le paſſé, ce troiſieſme deuoir de la Medecine auec les deux premiers.

Pour ce qui eſt du deuoir de conſeruer la Santé, qui eſt le premier de ceux dont nous auons parlé, pluſieurs en ont eſcrit en tout plein de choſes aſſez mal à propos; mais principalemẽt, cõme ie penſe, en ce qu'ils ont donné trop d'aduantage aux choix des viandes, & moins qu'il n'en faloit à leur quantité. Et meſmes en icelle, comme s'ils eſtoient des Philoſophes Moraux, ils ont trop loüé la mediocrité. Veu que les ieuſnes tournez en habitude, & le manger beaucoup, quand on l'a accouſtumé, conſeruent mieux la Santé que ne font ces mediocritez, qui rendent quaſi faineante la Nature, & incapable de ſouſtenir, ny l'excés, ny l'abſtinence, quand il en eſt beſoin. Mais pas vn des Medecins n'a aſſez bien diſtingué ou remarqué les eſpeces d'exercices, qui peuuent beaucoup pour la ſanté ; veu principalement qu'il ne ſe rencontre aucune diſpoſition à la maladie qui ne puiſſe eſtre corrigée par quelque exercice propre pour cela. Ceux qui ont mal aux reins doiuent iouër à la boule. Ceux qui ſont Pulmoniques doiuent tirer de l'arc : ceux qui ſont malades de l'eſtomach doiuent ſe pourmener ou ſe faire porter; & ainſi des autres. Mais puis que cette partie de la

Conseruation de la santé a esté traittée en son tout, ie ne me resous pas de remarquer ses moindres defauts.

Quant à ce qui est de la Guarison des maladies, c'est la partie de Medecine, en laquelle l'on a plus pené, bien que l'on n'en ait gueres tiré de profit: elle cõtient la Doctrine des Maladies, ausquelles le corps humain est sujet auec leurs Causes, leurs Symptomes & leurs Remedes. Il y a plusieurs choses à desirer en ce second deuoir de la Medecine; dont i'en proposeray aucunes des plus remarquables, sans y obseruer ny ordre, ny methode.

La premiere est, la Discontinuation de cette vtile & exacte diligence d'Hippocrate, qui auoit accoustumé de composer vn discours de tout ce qui estoit arriué de particulier dans la maladie de ceux qu'il traittoit, en rapportant quelle estoit la nature de leur mal, quel remede il y auoit appliqué, & quelle auoit esté l'issuë de sa cure. Et puis qu'ainsi est, que nous trouuons sur ce sujet vn exemple si propre & si signalé en ce mesme grand personnage qui est en estime d'estre comme le pere de cet Art, il ne sera pas besoin d'en tirer vn autre de dehors, & des Arts estrangers, comme de la prudence des Iurisconsultes, qui n'ont rien tant en recommandation, que de rediger par escrit les Cas les plus remarquables, & les nouuelles decisions; afin de se preparer & de s'instruire de ce qu'ils auront à faire, quand il arriuera quelque chose de semblable. C'est pourquoy ie m'apperçois que cette Continuation de recits me-

decinaux eſt à deſirer, n'eſtant principalement pas reduitte en vn volume auec diligence, & auec jugement. Non que je vueille qu'elle ſoit ſi ample, qu'elle contienne les choſes vulgaires, & qui arriuent tous les jours; car ce ſeroit quelque choſe d'infiny, & qui ne ſeroit pas à propos; ny auſſi qu'elle ſoit par trop reſerrée, mais qu'elle comprenne ſeulement ce qui eſt d'emerueillable & d'eſtrange, ce qu'aucuns ont fait. Car il eſchet bien de la nouueauté en la façon d'eſtre d'vne choſe, & en ſes circonſtances, qui ne ſe trouue pas dans le genre meſme. Mais celuy qui appliquera particulierement ſon Eſprit à telles obſeruations y trouuera quantité de choſes dignes de remarque, dans cela meſmes qui paroiſt vulgaire.

De plus, il arriue ſouuent dans les Recherches Anatomiques, que l'on y obſerue auec vne tres-diligente curioſité, iuſques aux moindres petites parties, tout ce qui regarde en general le corps de l'homme. Mais les plus diligens Medecins s'ennuyent de rechercher la difference qui eſt en diuers corps. C'eſt pourquoy i'aſſeure que la ſimple Anatomie eſt fort clairement traittée, mais ie dis que l'Anatomie Comparée eſt à deſirer. Car l'on conſidere fort bien les parties ſingulieres, leurs conſiſtances, leurs figures, & leurs ſituations; mais on ne regarde pas aſſez curieuſement, la figure & la condition de ces parties dans les hommes diuers. Et ie crois que la cauſe de cette omiſſion, vient de ce que l'inſpection d'vne ou de deux Anatomies peut ſuf-

fire pour la premiere recherche ; au lieu qu'il faut auoir diligemment & curieuſement regardé pluſieurs Diſſections, pour bien entendre la derniere, qui ſe fait par Comparaiſon, & où il y a du hazard. Les habilles hommes ſe peuuent vanter dans leurs leçons publiques, & dans les aſſemblées qu'ils ſçauent la premiere ſorte de Diſſection, mais la ſeconde ſe peut ſeulement acquerir par vne attentiue, & par vne longue experience. De plus, il n'y a point de doute que la figure & la ſtature des parties internes ne ſoit auſſi diuerſe, ou peu s'en faut, que l'eſt celle des membres externes ; & que le cœur, le foye & l'eſtomach ſont auſſi diſſemblables dans les hommes, comme le ſont le front, le nez ou les aureilles. Et dans la difference de ces parties Internes ſe trouuent ſouuent les Cauſes qui contiennent pluſieurs maladies : de quoy les Medecins ne s'aduiſans pas, accuſent cependant les humeurs qui n'en ſont pas la cauſe ; puis qu'elle deſpend de la façon, en laquelle eſt fabriquée quelque certaine partie. C'eſt auſſi en la Cure de telles maladies, que l'on pert ſa peine : ſi l'on ſe ſert de Medicaments qui alterent ; veu qu'ils ne ſont pas à propos en cette occaſion, en laquelle il faut corriger, accommoder & palier le mal par vn regime de viure, & par des remedes vſuels. Semblablement les exactes obſeruations, tant des humeurs de toutes ſortes, comme des Veſtiges & Impreſſions des maladies en diuers Diſſections ſe rapportent à l'Anatomie Comparée, veu que pour l'ordinaire on a accouſtumé de ne tenir compte

des humeurs, comme eſtant ſales & importunes: & partant il eſt neceſſaire auant toute choſe de remarquer quelles, & combien il y en y a d'eſpeces differentes dans le corps humain, ſans par trop s'arreſter aux diuiſions que l'on a appris d'en faire. Comme auſſi il eſt beſoin de ſçauoir en quelles Cauitez & en quels Receptacles, chacune d'elles a accouſtumé de ſe placer & y faire comme ſon nid, & quelle ayde, ou quel dommage elle y rapporte & choſes ſemblables. De plus, il faut obſeruer dans les diuerſes Anatomies les veſtiges & les impreſſions des maladies, & comme les parties interieures en ont eſté lezées & gaſtées: c'eſt qu'ils faut remarquer les Apoſthemes, les Vlceres, les Solutions de continuité, ce qui a eſté pourry, ce qui a eſté mangé, ce qui a eſté conſommé, ce qui a eſté retiré, ce qui a eſté eſtendu, les conuulſions, les luxations, les diſlocations, les obſtructions, les repletions, & les tumeurs. Il faudra auſſi prendre garde à toutes les matieres outre nature, qui ſe trouuent dans le corps humain, comme aux pierres, aux carnoſitez, aux excroiſſances, aux vers & à choſes ſemblables. Tout ce que ie viens de dire, ou s'il y a quelque autre choſe qui luy reſſemble, doit eſtre ſoigneuſement recherché & ramaſſé par cette Anatomie Comparée, dont i'ay parlé, & par les experiences de pluſieurs Medecines vnies enſemble. Mais ou l'on traicte par maniere d'acquit la Diuerſité de tels accidens, quand l'on parle de l'Anatomie; ou l'on n'en parle point en tout.

Quant à ce qui eſt de cet autre defaut qui ſe trouue dans l'Anatomie : qui eſt, Qu'elle n'a pas accouſtumé de ſe faire ſur les corps viuans : qu'en doit-on dire, puis que c'eſt vne choſe odieuſe, barbare & à bon ſujet condemnée par Celſus? Ce que les Anciens ont remarqué, ne laiſſe pourtant d'eſtre fort veritable : c'eſt à ſçauoir que pluſieurs pores, pluſieurs conduits, & pluſieurs petits trous ne paroiſſent pas dans les Diſſections des Anatomies ; d'autant qu'ils ſont cachez & bouchez aux corps morts, & ſont dilatez & peuuent paroiſtre és corps viuants. C'eſt pourquoy, afin que l'on faſſe ce qui peut ſeruir & que l'on n'vſe point d'inhumanité, il ne faut pas entierement rejetter l'Anatomie des corps viuans ; ny la borner à ce que les Chyrurgiens en apprennent fortuitement; ainſi que Celſus l'a fait ; puis que l'on peut fort bien en venir à bout par la Diſſection des Animaux viuãs, qui, quoy que diſſemblables en parties à celles des hommes, peuuent pourtant ſuffire pour ce ſujet; pourueu que cela ſe faſſe auec iugement.

Pour ce qui eſt de la recherche que les Medecins font des Maladies, ils en trouuent pluſieurs qu'ils nomment Incurables, les vnes dés leur commencement, & les autres quand elles ſont venuës à vn certain periode. En ſorte que les proſcriptiõs de L. Sylla, & des Triũvirs ont eſté fort peu de choſe, au reſpect de celles des Medecins ; par leſquelles ils condamnent à mort les hommes par des iugemens fort injuſtes : bien que pluſieurs d'eux en rechappent plus facilement, que l'on ne faiſoit du temps de ces proſcri-

ptions Romaines. C'eſt pourquoy ie ne feins pas de mettre entre les choſes qui ſont à Deſirer vn certain Ouurage de Gueriſon des maladies que l'on croit Incurables, afin qu'aucuns habiles hommes & courageux, parmy eux, ſoient appellez & excitez à cét employ; entant que la nature des choſes le permet: veu que cela meſmes, prononcer que telles maladies ne peuuent eſtre gueries, ſemble approuuer, comme par vne eſpece de Loy, la negligence & le peu de ſoin, & fait que l'ignorance n'eſt pas blaſmée.

Mais afin de paſſer plus auant; I'eſtime que c'eſt auſſi tout à fait le deuoir du Medecin, non ſeulement de remettre la Santé; mais auſſi d'adoucir les douleurs & les tourmens, qui ſont dans les maladies. Non pour cela ſeulement que cét adouciſſement de mal, comme d'vn Symptome dangereux, ſert de beaucoup à la gueriſon; mais auſſi, d'autant que quand on eſt hors d'eſperance de ſalut, il rend le paſſage de cette vie à la mort, plus doux & plus paiſible. Car cette facilité de mourir n'eſt pas vne petite portion de bon-heur. Auguſte Ceſar auoit accouſtumé de la ſouhaiter auec affection; & on la remarquée à la mort d'Antonin Pie, qui paroiſſoit pluſtoſt eſtre aſſoupy d'vn doux & d'vn profond sõmeil, que d'eſtre ſur le poinct de mourir. L'õ eſcrit auſſi qu'Epicure ſe procura cela meſmes; car eſtant hors d'eſpoir de gueriſon, il beut tant que ſon eſtomach & ſes ſens en furent tous perdus: & c'eſt ce que veut dire l'Epigramme en ces mots:

D'où vient, qu'yure il a beu les ondes Stygiennes.

C'est à dire qu'il adoucit l'amertume de la boisson du fleuue Styx, par le moyen du vin. Mais les Medecins de nostre temps croiroient commettre vn grãd mal, que de se tenir aupres des malades, dés l'heure qu'ils ont iugé qu'ils ne peuuent en eschapper: là où, selon mon iugement, ce seroit leur deuoir, s'ils auoient tant soit peu d'humanité, d'apprendre quelque certain Art; par le moyen duquel ceux qui seroient sur le poinct de rendre l'ame, mouruſſent plus aisément & plus doucement. Et ie nomme cette partie vne recherche de la facilité exterieure de mourir; à la difference de celle qui regarde la preparation de l'ame; & ie la place entre ce qui est à Desirer.

De plus, ie treuue qu'és cures des maladies ce que ie diray est generalement à Desirer. Qu'encores que les Medecins de ce temps-cy executent assez bien les intentions generales des guarisons; ils ne cognoissent pas pourtant, ou s'ils le font, ils n'obseruent pas religieusement les Particulieres Medecines qui ont la proprieté de guarir chaque maladie. Car ils ont ruiné, par leurs inuentions de Magisteres, ce qui estoit de profitable dans les Traditions & dans l'Experience appreuuée en adjoustant, ostant & changeant ce qu'il leur a pleu dans les medecines; & mettans, à la mode des Apotiquaires, vn *Quid pro Quo;* commendans à la medecine auec tant de superbe, que la medecine ne commande plus maintenant sur la maladie. Car hors la Theriaque, le Mitridat, & peut-estre le Diascordion, la confection d'Alkermes & fort peu d'autres medicamens: ils ne font aucun estat de se seruir

uir des autres drogues : Car celles que l'on met en vente dans les boutiques des Apothiquaires, ſeruent pluſtoſt aux intentions generales, qu'elles ne ſont propres & vtiles aux cures particulieres : veu qu'elles ne peuuent ſpecialement ſeruir à aucun mal, mais generallement elles ſont profitables pour ouurir les obſtructions, pour conforter les digeſtions, & pour changer les intemperamens. D'où il arriue principalement que les Empyriques & les vieilles, trauaillent auec plus de bon-heur dans la gueriſon des maladies que ne font les plus grãds Medecins; pource que telles gens ſe reſſouuiennent au vray & ſans y manquer en rien, comment ſe font & ſe compoſent les medecines qu'elles ont eſpreuuées. Auſſi me ſouuiens-je qu'vn certain Medecin qui eſtoit parmy nous en Angleterre, grand Praticien, demy Iuif en religion, & comme Arabe en l'eſtude de leurs liures, ſouloit dire: *Vos Medecins de l'Europe ſont à la verité ſçauans, mais ils n'entendent pas les cures particulieres des maladies.* Et le meſme ſouloit ſe ſeruir de cette gauſſerie, mais auec peu de reſpect: *Que nos Medecins eſtoient ſemblables aux Eueſques, qu'ils auoient les clefs pour lier & pour deſlier, & rien plus.* Mais afin d'en dire ſerieuſement ce qu'il en eſt, i'eſtime que ce ſeroit vn grand bien, ſi quelques Medecins habiles en ſcience & en practique, compoſoient quelque liure touchant les Medecines eſprouuées & experimentées ſur les maladies particulieres. Car ſi quelqu'vn, fondé ſur vne raiſon ſpecieuſe, croit que le docte Medecin ayãt eſgard à la complexion des malades, à leur aage, à la ſaiſon de

l'année, aux couſtumes, & à choſes ſemblables, doit pluſtoſt ordonner les medecines ſelon l'occurrence, que de s'arreſter à certaines receptes qui ſe trouuent par eſcrit. Il ſe trompe en ce qu'il n'accorde pas aſſez à l'experience, & qu'il donne trop au iugemẽt. Et à vray dire, de meſmes qu'en la Republique de Rome ces Citoyens-là eſtoient tres-vtiles & tres-bien faits, qui eſtans Conſuls fauoriſoient le peuple; ou eſtans Tribuns eſtoient du party du Senat; ainſi en cette matiere dont nous parlons, i'approuue ces Medecins qui eſtans fort doctes, font eſtat des traditions des choſes experimentées; ou qui eſtans fort verſez dans la pratique, ne meſpriſent pas les Methodes, & ce qui eſt generalement receu dans cet Art. Quant aux Modifications des medecines, elles ſe doiuent pluſtoſt faire, s'il en eſt beſoin, dans leurs vehicules qu'en leur corps, auquel il ne faut pas toucher ſans vne euidente neceſſité. I'aſſeure donques que cette, partie qui traicte des medecines Authentiques & Poſitiues, eſt à Deſirer. Mais il ne faut pas entreprendre cet ouurage, ſans l'auoir viuement & exactement reſolu, & comme de l'aduis d'vn Synode; où les plus habiles Medecins auroient eſté conuoquez.

Quant à ce qui eſt des Preparations des medecines; ie m'eſtonne, puis que celles que l'on fait des Mineraux ſont tant eſtimées par les Chymiſtes: & puis que l'on s'en ſert plus par le dehors, que par le dedans: Ie m'eſtonne, diſ-je, qu'aucun ne ſe ſoit trouué qui ait taſché d'imiter par Art les Bains naturels &

les Fontaines medecinales : veu que l'on demeure d'accord que l'vn & l'autre tire ſes vertus des veines des mineraux par ou ils paſſent. Et pour vraye preuue de cela, l'homme induſtrieux ſçait fort bien diſtinguer par certaines ſeparations de quels mineraux tiennent ces eaux ; par exemple, ſi c'eſt du ſoulphre, du vitriol, du fer, ou de quelque autre. Que ſi l'on pouuoit faire par artifice des compoſitions, qui euſſent la teinture ſemblable à celle qui eſt naturelle, il ſeroit en la puiſſance de l'homme d'en faire de pluſieurs façons, ſelon que l'on en auroit beſoin, & on les mettroit en tel poinct de temperament que l'on voudroit. I'eſtime donc que cette partie de l'imitation de la nature, pour ce qui touche les Bains artificiels, qui ſeroient fort vtiles & fort commodes, eſt à Deſirer.

Mais, afin de ne pas regarder de plus prés à chaque choſe qu'il n'eſt conuenable à mon deſſein & à la nature de ce Traicté, ie concluray cette partie apres auoir rapporté vn certain autre defaut, qui me ſemble eſtre fort conſiderable. C'eſt à ſçauoir, que la ſorte de medicamenter que l'on obſerue aujourd'huy eſt tellemẽt ſuccinte qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe venir à bout de quelque grande & difficile cure. Car ſelon mon iugement, l'on croira pluſtoſt par complaiſance que par verité, qu'il ſe peut faire vn medicament ſi puiſſant, & qui ait tant de vertu, que ſon ſimple vſage puiſſe ſuffire pour guerir vne grande maladie. Certes, il faudroit que cette Oraiſon euſt bien de l'efficace, laquelle eſtant prononcée, ou fort

souuent redite, pourroit corriger, ou oster le vice, auquel vn homme seroit porté de son naturel ; ou dans lequel il auroit enuieilly ; il s'en faut beaucoup. Mais voicy les choses qui ont vn merueilleux pouuoir en la Nature, à sçauoir, l'Ordre, la continuation, la suite & la vicissitude artificielle. Et bien que tout cela doiue estre ordonné auec vn tres-grand iugement, & que l'on y doiue obeyr fort punctuellement ; aussi est on recompensé de ces peines par les grands effects qui s'en ensuiuent. Et bien que quelqu'vn iugeast par le soin ordinaire que les Medecins prennent à visiter les malades, à se tenir auprés d'eux & à ordonner ce qu'il leur faut ; qu'ils trauaillent diligemment à leur gueriſon ; & qu'ils y procedent touſiours de meſme ſorte. Toutesfois s'il prenoit garde de plus prés à leurs Ordonnances & à ce qu'ils font prendre aux malades, il trouueroit qu'ils balancent & ſont incertains en tout plein de choſes qu'ils reſoluent à l'heure meſme, ſur ce qui leur vient en penſée, ſans ſuiure vne certaine & determinée procedure en leurs cures : au lieu qu'ils deuoient dés le commencement, apres auoir bien conſideré & recogneu la maladie, ſe deliberer comment il la faut traicter ; & ne ſe departir point de cette reſolution, ſans quelque cauſe importante. Et que les Medecins ſçachent pour tout vray que l'on peut ; par exemple, fort bien ordonner trois, ou peut-eſtre quatre medecines pour guerir quelque grande infirmité, qui eſtans priſes ſelon l'ordre & dans la diſtance qu'il faut, pourront redonner la Santé. Mais ſi l'on n'en aualoit qu'vne, & que l'on en

peruertiſt l'ordre; ou que l'on n'y gardaſt pas l'interualle qu'il faut, elles ſeroient entierement nuiſibles. Non que ie vueille dire que toute ſcrupuleuſe & ſuperſtitieuſe maniere de guerir doiue eſtre eſtimée la meilleure, non plus que toute voye eſtroicte doit eſtre le chemin qui conduit au Ciel; mais i'eſtime qu'elle eſt auſſi droicte que l'eſt celle qui eſt eſtroite & difficile. Et ie dis que cette partie eſt à Deſirer que ie nomme Fil Medecinal. Et c'eſt tout ce que ie trouue de Defectueux en la Doctrine de Medecine, touchant la Gueriſon des Maladies, excepté vne autre choſe qui ſeule eſt de plus grande importance que tout le reſte; c'eſt à ſçauoir, Que l'on n'y trouue pas la Philoſophie Naturelle, vraye & actiue, ſur laquelle on ait baſty la Science de Medecine; mais ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler.

I'ay mis pour troiſieſme partie de la Medecine, celle qui traitte de la Prolongation de la Vie, elle eſt toute nouuelle, auſſi ne l'auons-nous pas; c'eſt pourtant la plus noble de toutes. Car ſi l'on en pouuoit venir à bout, la Medecine ne ſeroit employée en ce qui eſt de ſale dans les cures; & les Medecins ne ſeroient pas ſeulement honorez pour le beſoin que l'on a d'eux; mais à cauſe du don qui eſt le plus grand que les hommes puiſſent auoir; lequel ils pourroient diſpenſer & adminiſtrer ſelon Dieu. Car encores que le Monde ſoit comme vn Deſert au Chreſtien, qui s'achemine à la Terre de Promiſſion, toutesfois ceux-là reçoiuent vne certaine grace de Dieu, qui marchants dans cette ſolitude, n'ont point, ny leurs

ſouliers, ny leurs habits que fort peu vſez, c'eſt à dire, noſtre Corps qui tient lieu d'enueloppe à l'Ame. Mais par ce que cela nous manque, qui eſt entre ce que l'on doit eſtimer le meilleur, nous en donnerons des Aduis, des Indications & des Preceptes, ainſi que nous auons appris de faire.

En premier lieu, ie donne pour aduis, Qu'il n'y a aucun de ceux qui ont eſcrit ſur ce ſujet, qui ait trouué quelque choſe, non ſeulement de Grand, mais qui ſoit Salutaire. Et à vray dire Ariſtote en a compoſé vn petit Commentaire qui a quelque choſe de ſubtil, bien qu'il veuille auoir tout dit ſelon ſa couſtume. Mais les Autheurs les plus recents en ont parlé ſi laſchement, & auec tant de ſuperſtition, que ce ſujet meſmes à commencé d'eſtre eſtimé vain, & de nulle force, à cauſe de leur vanité.

En ſecond lieu, j'aduertis que les meſmes Intentions des Medecins en cecy ſont fort peu de choſe; & qu'elles eſcartent pluſtoſt les penſées des hommes de la choſe meſme, qu'elles ne les y redreſſent. Car ils diſent, que la mort arriue quand la chaleur & l'humidité viennent à manquer & à defaillir; & c'eſt pourquoy il faut fortifier la chaleur naturelle, & fomenter l'humeur radicale, comme ſi cela ſe pouuoit faire par le moyen des boüillons, des laictuës, des mauues, de l'amydon, des juiubes; ou de plus par des choſes aromatiques, ou par le vin bien fort, ou par l'eſprit du meſme vin, & par des huilles des Alchymiſtes, toutes leſquelles choſes ſont plus nuiſibles que profitables.

En troiſieſme lieu, j'admoncſte les hommes qu'ils ne continuent pas à ſe moquer, & qu'ils ne croyent pas ſi facilement que cette grande Oeuure qui retarde, & qui fait retrograder le cours de la nature, ſe puiſſe paracheuer par vne potion que l'on prendroit vne ſeule matinée ; ou par l'vſage de quelque precieuſe medecine, ou par l'Or potable, ou par l'eſſence de perles, & par telles autres ſemblables bagatelles. Mais qu'ils tiennent pour tout vray, que l'on ne peut Prolonger la vie, ſans y auoir fort trauaillé ; & ſans s'eſtre ſeruy de pluſieurs remedes, qui ayent vne deuë connexité entre eux. Et perſonne ne doit eſtre ſi mal aduiſé de croire que ce qui n'a encores jamais eſté fait, puiſſe reüſſir autrement, que par les moyens qui n'ont auſſi iamais eſté practiquez.

En quatrieſme lieu, ie deſire que l'on recognoiſſe, & que l'on diſtingue tres bien les choſes qui peuuent profiter pour viure en ſanté ; & celles qui ſont vtiles pour viure long temps. Car il y en a d'aucunes qui tiennent les eſprits gais, qui rendent les fonctions plus vigoureuſes, & qui chaſſent les maladies, qui pourtant accourciſſent la vie ; & qui portent les hommes à la caducité, ſans qu'ils ayent aucuns maux. Il y en a d'autres qui peuuent beaucoup pour faire viure longues années, & pour retarder l'extreme vieilleſſe, mais on ne s'en ſert pas pourtant ſans ſe mettre au hazard de deuenir malade. En ſorte que ceux qui en vſeront pour ſe prolonger la vie, doiuent en meſme temps preuenir les incommodi-

tez qui peuuent s'en enſuiure. Voila quant à mes Aduertiſſemens.

Pour ce qui eſt des Indications; ce que ie medite en mon Eſprit eſt moulé en cette ſorte. Les choſes ſe conſeruent & durent en deux façons; ou en leur meſme eſtre; ou eſtant reparées. En la premiere ſorte, comme la mouche ou la fourmis dans l'ambre; la fleur ou la pomme, ou le bois dans les lieux pleins de neige, ou l'on les conſerue, le corps mort dans le baume. En l'autre maniere, comme en la flamme & aux Mechaniques. Or il faut que celuy qui trauaille à prolonger la vie, ſe ſerue de l'vn & de l'autre genre de choſes; car eſtant ſeparées, elles n'ont pas tant de force; & le corps humain doit eſtre ainſi conſerué, que le ſont les choſes Inanimées, comme la flamme, & en quelque façon, comme le ſont les Mechaniques. Doncques il y a trois Intentions pour la prolongation de la vie. Le Retardement de la deperdition de la ſubſtance; la bonté de la Reparation, & le renouuellement de ce qui commence à vieillir. La Deperdition de la ſubſtance ſe fait, quād l'Eſprit naturel, & l'air qui enuironne, la cauſent. L'on peut empeſcher l'vn & l'autre en deux façons: ou ſi les Agens ont moins de force; ou ſi les Patiens, c'eſt à dire les Sucs des corps, ſont moins ſujets à eſtre mis en proye. L'Eſprit deuient moins rauiſſant ſi la ſubſtance en eſt groſſie, comme il arriue, quand on ſe ſert des Opiates & des ingrediens, où il y entre du Nitre; & quand l'on eſt triſte: ou s'il eſt diminué en Quantité, comme il ſuruint aux Dietes des Pythago-

thagoriciens, & des Religieux : ou s'il ſe meut plus moderément comme en l'oiſiueté, & au repos. L'air qui enuironne deuient moins rauiſſant, s'il eſt moins eſchauffé par les rayons du Soleil, comme dans les regions les plus froides, dans les cauernes, dans les montagnes & dans les colomnes des Anachorettes; ou s'il n'a point entrée dans le corps, comme en vne peau dure, & aux plumes des oiſeaux ; & en l'vſage de l'oliue, & des onguents, où il n'y a aucune choſe Aromatique. Les Sucs du Corps ſont rendus moins diſpoſez à eſtre mis en proye s'ils ſont endurcis, ou s'ils tombent en Roſée ou en huille. Ils ſont endurcis quand on ſe nourrit de mauuaiſes viandes, quand on vit en vn lieu froid, quand on fait des Exercices de force; & meſmes par certains bains mineraux.
Ils fondent en Roſée, quand on mange des viandes douces, & quand on s'abſtient de ce qui eſt ſalé & aigre, & par deſſus tout, quand on meſlange ſi bien ſon boire qu'il ſoit compoſé de parties fort minces & ſubtiles ; ſans pourtant qu'il y ait aucune acrimonie ou aigreur. La Reparation vient des Aliments, & l'on prepare la nourriture en quatre ſortes. En eſchauffant les Inteſtins pour la pouſſer, comme il arriue à ceux à qui l'on en fortifie les principaux : en excitant les parties exterieures pour l'attirer ; comme dans les Exercices moderez , dans les frictions permiſes, & dans certaines onctions & bains appropriez par la preparation de l'aliment meſme, afin qu'il s'inſinuë mieux, & qu'il anticipe en quelque maniere les Digeſtions meſmes, comme il ſe remar-

que aux diuerſes & artificielles modes de preparer la viande, de tremper la boiſſon, de paiſtrir le pain; & à la façon de reduire ces trois choſes en vne; par la Confortation du dernier acte meſmes, de l'Aſſimilation: comme en vn Sommeil pris à propos, & en de certaines Applications exterieures. Le Renouuellement de ce qui commence à vieillir ſe fait en deux ſortes, ou par l'Attendriſſement de l'habitude du corps meſme, comme en l'vſage des Ramoliſſemens qui procedent des bains, des emplaſtres & des onguents qui ſont tels, qu'ils impriment pluſtoſt qu'ils n'attirent; ou par la purgation du ſuc vieil, & par la Subſtitution d'vn nouueau; comme aux purgations faites à propos & reïterées, aux ſaignées & aux Diettes qui extenuënt, & qui remettent la fleur du corps: mais c'eſt aſſez parlé des Indications.

Combien que l'on puiſſe tirer pluſieurs Preceptes de ces Indications, dont ie viens de parler, il m'a ſemblé à propos d'en propoſer ſeulemẽt les trois principaux. Doncques i'ordonne premierement, que l'on attende pluſtoſt la Prolongation de la vie, des Dietes que l'on preſcrit en certain temps, que d'vne ſorte de vie reglée, ou de l'excellence des Medicaments particuliers: car les choſes qui auroient vne ſi grande vertu, que de faire tourner la nature en arriere, ont ſouuent pluſtoſt la force & le pouuoir de changer, que d'eſtre toutes miſes enſemble en vne compoſition de Medecine, & d'entrer dans la nourriture ordinaire. Il reſte donc à dire, que l'on

s'en doit ſeruir par ordre, reglément, & à certain temps, & meſmes au retour de ce meſme temps.

En ſecond lieu, i'entends que l'on faſſe eſtat que la Prolongation de la vie vient pluſtoſt par l'Operation ſur les Eſprits, & par le Ramoliſſement des parties, que par les ſortes d'alimenter. Et à vray dire, comme ainſi ſoit que le corps humain & ſa fabrique, ſouffre de trois ſortes de choſes ſans y comprendre ce qui vient de dehors, à ſçauoir des Eſprits, des Parties & des Alimens. La voye de la Prolongation de la vie par les ſortes d'Alimenter, eſt fort longue, & fait pluſieurs tours & retours; mais les ſentiers que l'on tient par le moyen des operations ſur les eſprits, & ſur les parties, ſont beaucoup plus courts, & l'on arriue bien pluſtoſt à ce que l'on deſire: parce que les Eſprits ſont bien toſt touchez, & par les vapeurs, & par les affections qui peuuent beaucoup ſur eux; comme auſſi les Parties ſont bien toſt penetrées par les bains, ou par les onguens, ou par les emplaſtres qui font de fort ſoudaines Impreſſions.

En troiſieſme lieu, ie veux que le Ramoliſſement des parties, qui viẽt de dehors, ſe faſſe par les Choſes qui ſont de leur meſme ſubſtance, par celles qui impriment, & par celles qui bouchent. Car les parties embraſſent auec amour & franchemẽt, les choſes qui ſont de leur meſme ſubſtance, & ces choſes * *Malaxent* proprement. Celles qui impriment conduiſent plus aiſement, & auec plus de vigueur la vertu des choſes qui ramoliſſent, comme en eſtans les chariots, & meſmes elles eſtendent les parties tant

* C'eſt à dire, ramoliſſent.

soit peu. Quant à celles qui bouchent, elles arrestent la vertu des autres deux ; & la fixent aucunement, comme aussi elles empeschent la transpiration qui est opposée au ramolissement ; d'autant qu'elle fait sortir ce qui est humide. Doncques par le moyen de ces trois choses plustost disposées en ordre, & que l'on doit plustost faire les vnes apres les autres, que meslangées, l'on prolonge la vie. Mais ie donne pour aduis en cet endroict, que l'intention du Ramolissement n'est pas de nourrir les parties par le dehors, mais de les rendre plus disposées à nourrir. Car ce qui est le plus sec est moins actif à faire l'Assimilation. Mais c'est assez parlé de la prolongation de la vie, qui est la troisiesme partie nouuellement attribuée à la Medecine.

Ie parleray maintenant de l'Art de se bien parer, qui a veritablement des parties bien-seantes ; mais aussi en a-t'il d'autres effeminées. Car la netteté & la propreté du corps est estimée à bon droict proceder d'vne certaine modestie de mœurs, & d'vn certain respect ; premierement enuers Dieu, duquel nous sommes creatures ; secondement, enuers la compagnie en laquelle nous conuersons ; bref, enuers nous mesmes, que nous deuons non pas moins, mais beaucoup plus respecter que les autres. Mais cette illegitime parade en laquelle l'on se sert de fards & de couleurs, ressent à bon droict les defauts qui l'accompagnent d'ordinaire ; car elle n'est pas assez ingenieuse pour tromper ; ny assez aisée pour s'en seruir ; ny assez asseurée, mais plustost fort dãgereuse pour la santé.

Et ie ſuis grandement eſtonné, que cette meſchante couſtume de ſe farder n'a deſia eſté condemnée par les Loix, tant Eccleſiaſtiques que Ciuiles, qui examinent tout, & qui d'ailleurs ont eſté fort ſeueres contre les habits ſuperflus, & contre ceux qui portent les cheueux friſez à la mode des femmes. Nous liſons que Iezabel ſe fardoit; mais nous n'apprenons rien de ſemblable d'Eſther & de Iudith.

Ie paſſe à l'Art de la Luite, que ie prends en vn ſens plus eſtendu qu'à l'ordinaire. Car ie rapporte icy tout ce qui peut ſeruir à rendre le corps de l'homme diſpoſt & habile, ſoit en Agilité, ou en Souffrance. Celle-là a deux parties: la Force & la Viteſſe, & cette autre, la Patience à ſouffrir ce qui manque dans la propre Nature; & la Conſtance dans les tourmens. Et nous voyons ſouuentesfois les exemples remarquables de toutes ces choſes en ceux qui marchent ſur la corde, en certains barbares qui viuent fort groſſierement; aux forces eſpouuentables des Maniaques, & en la conſtance d'aucuns dans les plus grands ſupplices. Meſmes s'il ſe rencontre quelque autre faculté, qui ne ſe puiſſe rapporter à la diuiſion que ie viens de donner; telle qu'eſt celle qu'on remarque à ceux qui plongent dans l'eau, qui ſçauent treſbien retenir leur haleine; j'entends qu'elle ſoit rapportée à cet Art. Et meſmes il eſt tres-euident que cela ſe pourra faire à l'aduenir. Mais l'on ne tient quaſi aucun compte de la Philoſophie, & de la recherche des cauſes qui concernent ces choſes; non pour autre ſuject, que pour ce que l'on ſe perſuade

que tels tours de maistre en nature, procedent seulement ou d'vne particuliere inclination de certains hommes; ce qui n'est pas appris; ou d'vne longue coustume contractée dés la premiere ieunesse, ce qui est plustost commandé qu'enseigné. Mais encores que cela ne soit pas entierement veritable, qu'auons nous à faire de remarquer les defauts de ces choses: veu que les jeux Olympiques ne sont plus pratiquez? Ioinct qu'il suffit en ces matieres d'y estre mediocrement versé; car d'y exceller, cela s'appelle estre bien ayse d'en estre vanté pour en tirer du profit.

En dernier lieu, ie traicteray de la Doctrine de sçauoir prendre ses plaisirs, qui est diuisée selon le Sens mesme. La peinture recree principalement les yeux, comme aussi plusieurs autres Arts, qui concernent la magnificence des bastimens, des jardins, des habillemens, des vases, des tasses, des pierreries & de choses semblables. La Musique de voix & de toute sorte d'instrumens chatouille les aureilles: autresfois les * Hydrauliques tenoient le premier rang en cet Art, mais on n'y entend quasi plus rien maintenant. Pour ce qui est de ces deux sortes d'Arts, qui consistent en la Veuë & en l'Ouye, ils sont principalement dits Liberaux entre les autres. Ces deux Sens sont plus chastes & ces Sciences plus releuées, comme celles qui se seruent de la Mathematique, comme si elle estoit leur seruante: comme aussi vne d'elles peut beaucoup pour la memoire & pour les demonstrations; & l'autre regarde en quelque façon les mœurs & les affections de l'Ame. L'on n'estime pas tant les autres

* C'est à dire, les Instrumẽs que les eaux font mouuoir.

contentemens que reçoiuent les autres Sens, ny les Arts qui en deſpendent, comme approchans plus du luxe que de la magnificence. Les paſtes de ſenteur, les parfums, les delicateſſes & les friandiſes des tables; & entr'autres, les choſes qui prouoquent à la volupté, ont plus beſoin de Cenſeur, que de Docteur qui les approuue. Et certes, quelques-vns ont tres-bien remarqué que les Arts militaires floriſſent à la naiſſance & au croiſtre des Republiques: que les Arts Liberaux ſont en vogue lors qu'elles ſont au plus haut poinct de leur grandeur: mais que les Arts voluptueux y regnent en leur declin & en leur decadence. Pour moy, ie crains que noſtre aage, comme deſcheant de la felicité, ne s'y plaiſe; c'eſt pourquoy ie n'en parleray plus. I'accouple à ces Arts de plaiſir toute ſorte de jeux & de paſſe-temps. Car cela meſmes qui trompe les ſens leur agrée.

Mais apres auoir parcouru ces doctrines, qui ont pour ſuject le Corps de l'homme; à ſçauoir la Medecine, la Doctrine de ſe bien parer, celle de la Luite, & l'autre de ſe bien paſſer le temps. Ie donneray cét aduis en paſſant, que puis qu'ainſi eſt que l'on conſidere tant de choſes dans le corps de l'homme, les parties, les humeurs, les fonctions, les facultez, les accidens, & que nous euſſions deu, s'il nous euſt eſté permis, eſtablir vn ſeul corps de Doctrine, touchant le corps humain, qui euſt compris toutes ces choſes, ſemblable à celuy de la Doctrine de l'Ame, dont ie parleray cy-apres. Toutesfois, de peur que les Arts ne ſe multiplient par trop; & que leurs anciẽnes bornes ne

soient transportées plus auãt qu'il ne faut, ie place dans le corps de la Medecine, la Doctrine des parties du Corps humain, des fonctions, des humeurs, de la respiration, du sommeil, de la generation, de l'enfant qui est dans le ventre de la mere, comment elle le porte, de l'accroissement, de la jeunesse, de la vieillesse, comment l'on deuient gras, & de choses semblables, non qu'elles dependent de ces trois Deuoirs; mais entant que le corps mesme de l'homme est en toutes choses le subiect de la Medecine; & ie rejette le mouuement volontaire & le Sens à la Doctrine de l'Ame; d'autant qu'elle peut beaucoup sur eux deux. Et c'est ainsi que ie concluds la Doctrine qui traicte du Corps de l'homme, qui est comme la demeure de l'Ame.

Diuision de la Philosophie humaine touchant l'Ame, en Doctrine du Soufle, & en Doctrine de l'Ame sensible ou produite. Seconde diuision de la mesme Philosophie, en Doctrine de la Substance, & des facultez de l'Ame, & en la Doctrine de l'vsage & des Obiets des facultez. Deux dependances de la Doctrine des facultez de l'Ame; la Doctrine de la Prediction naturelle; & la Doctrine de l'Ensorcelement, Distribution des facultez de l'Ame sensible, en Mouuement, & en Sens.

Chap.

CHAP. III.

VENONS maintenant à la Doctrine de l'Ame de l'homme; des tresors de laquelle toutes les autres doctrines ont esté tirées: elle est partagée en deux. Vne traitte de l'Ame Raisonnable qui est diuine. L'autre de l'Irraisonnable qui nous est commune auec les bestes brutes. Et i'ay remarqué cy-dessus où ie parlois des formes, leurs differentes Emanations qui paroissent en la premiere creation de l'vne & de l'autre. C'est à sçauoir qu'vne prend son origine du Soufle de Dieu, & l'autre des Matrices des Elemens. Car l'Escriture parle ainsi de la premiere generation de l'Ame raisonnable. *Il a formé l'homme du limon de la terre; & il a soufflé sur son visage vn soufle de vie.* Mais la generation de l'Ame Irraisonnable, ou des bestes brutes a esté faite par ces paroles, *Que l'Eau produise, que la Terre produise.* Or cette Ame, telle qu'elle est en l'homme, sert d'organe à l'Ame raisonnable, & prend sa source du limon de la terre; de mesmes que celle des bestes brutes, car il n'est pas dit: *Il a formé le corps de l'homme du limon de la terre,* ains: *Il a formé l'homme,* c'est à dire, l'homme tout entier, excepté le Soufle de vie. C'est pourquoy ie nommeray la premiere partie de la Doctrine Vniuerselle de l'Ame de l'homme, la Doctrine du Soufle; & la seconde la Doctrine de l'Ame Sensible, ou Produite. Mesmes ie n'emprunterois pas cette diuision de la Theologie, si elle ne se

rapportoit aux principes de la Philosophie, de laquelle seule ie traitte maintenant, ayant placé le discours de la Sacrée Theologie à la fin de cette Oeuure. Car les Ames des hommes ont de tres-grandes aduantages par dessus celles des brutes, comme il paroist mesmes à ceux qui philosophent selon le Sens. Or en quelque endroit que ce soit que l'on remarque ces grandes prerogatiues d'excellence, il faut là mesmes y mettre vne difference d'Espece. C'est pourquoy ie n'approuue pas les Philosophes qui traittent confusément, & sans ordre les Fonctions de l'Ame, comme si l'Ame Raisonnable estoit plustost distincte de l'Ame des brutes, par degré que par Espece, ny autrement que le Soleil l'est entre les Astres; ou l'Or entre les metaux.

Ie veux aussi adiouster vne autre diuision de la Doctrine Vniuerselle concernant l'Ame de l'homme, auant que ie parle plus au long des especes. Car ce que nous en dirons cy-apres, contiendra tout ensemble l'vne & l'autre diuision; tant celle que i'ay desia touchée, que celle que ie proposeray maintenant. Doncques la seconde partition soit telle en Doctrine de la Substance & des Facultez de l'Ame; & en la Doctrine de l'Vsage, & des Objets des Facultez.

Ie passe maintenant aux Especes, apres auoir auancé ces deux diuisions. La Doctrine du Soufle, qui est la mesme, que celle de la Substance de l'Ame Raisonnable, comprend les recherches que l'on fait de sa nature. A sçauoir mon. Si elle est naturelle

ou accidentelle, ſeparable ou inſeparable, mortelle ou immortelle; entant qu'elle eſt liée aux Loix de la matiere; & entant qu'elle en eſt détachée & choſes ſemblables. Et bien que tout ce qui eſt de ce genre puiſſe eſtre plus hautement & plus curieuſement recherché en Philoſophie, qu'il ne l'a eſté iuſques à preſent: neantmoins ie iuge qu'il eſt plus à propos de le réuoyer à la fin de mõ Ouurage; afin que la Religion en determine & le definiſſe: autrement il ſeroit tout à fait expoſé à pluſieurs erreurs & aux illuſions des Sens. Car comme ainſi ſoit que la Subſtance de l'Ame en ſa creation, ne ſoit pas tirée, ou priſe de la Maſſe du Ciel & de la Terre; mais qu'elle ſoit immediatement inſpirée de Dieu. Et comme il ſoit vray que les Loix du Ciel & de la Terre ſoient les propres ſujects de la Philoſophie; il faut la puiſer de cette meſme Inſpiration diuine; d'où eſt premierement ſortie la Subſtance de l'Ame.

Quant à la Doctrine de l'Ame Senſible, ou Produite, on ſe peut enquerir meſmes iuſques à ſa ſubſtance: mais c'eſt ce qui ſemble nous manquer. Car à quel propos rapporter au ſujet de la Doctrine de la Subſtance de l'Ame le dernier acte, la Forme du corps & ſemblables badineries de la Logique? Car l'Ame Senſible, ou des Brutes, doit eſtre tenuë pour vne ſubſtãce entierement corporelle, attenuée par la chaleur & faite inuiſible; vn petit vent, diſ-je, compoſé d'vne nature ignée & ærienne, qui a la ſouplеſſe de l'air, afin de receuoir l'impreſſion; & la vigueur du feu pour faire l'action; elle eſt nourrie en partie

de choſes gluantes, comme l'huyle, en partie de choſes qui tiennent plus de l'eau ; elle eſt couuerte du corps, & plantée dans les animaux parfaits principalement à la teſte : elle ſe coule par les nerfs, & elle eſt refaite & reparée par le ſang Spiritueux des Arteres, comme Bernardin Teleſus & ſon diſciple Auguſtin Donius l'ōt en quelque choſe aſſez bien aſſeuré: mais il s'en faut enquerir auec plus de ſoin: veu principalement que cette matiere n'eſtant pas bien entenduë, a engendré des opinions ſuperſtitieuſes tout à fait vilaines, & qui foulent meſchamment la dignité de l'Ame humaine : à ſçauoir celles dē la Metempſycoſe & de la purgation des Ames durant certaines années: bref, celles du trop prochain parentage en toutes choſes de l'Ame humaine auec les Ames des beſtes brutes. Et telle Ame eſt la principale Ame aux Brutes, dont le corps eſt l'organe ; mais en l'homme, elle eſt ſeulement l'organe de l'Ame raiſonnable, & peut eſtre pluſtoſt nommée Eſprit qu'Ame. Voylà ce qui eſt de la Subſtance de l'Ame.

Pour ſes facultez elles ſont cogneuës d'vn chacun. L'Entendement, la Raiſon, la Phantaſie, la Memoire, le Deſir, & la volonté : bref, toutes celles dont traictent les Sciences de la Logique & de la Morale. Mais il faut parler de leurs origines dans la Doctrine de l'Ame, & ce en Phyſicien ; entant qu'elles ſont dans l'Ame, & y ſont adherantes ; leur ſeul vſage & leurs objects appartiennent à ces autres Arts. Et il me ſemble que l'on n'a encores rien trouué de rare ſur ce ſuject ; bien que veritablement ie ne vueille pas dire,

qu'il y ait quelque choſe à y Deſirer. Cette portion des Facultez de l'Ame a deux dependances qui nous ont pluſtoſt donné de la fumée en la ſorte qu'on les traicte, qu'elles ne nous ont fait voir la claire flamme de la verité. Vne d'elles eſt la doctrine de la Prediction naturelle; & l'autre eſt celle de la Sorcellerie.

Les Anciens nous ont laiſſé & fort à propos la Prediction diuiſée en deux parties, en Artificielle & en Naturelle. L'Artificielle forme la deuination, par l'arraiſonnement qu'elle fait ſur les ſignes qui ſe preſentent. La Naturelle prouient de l'interieur preſſentiment meſmes de l'Ame, ſans l'ayde d'aucuns ſignes.

L'Artificielle eſt double. L'vne argumente par les cauſes; Et l'autre par les ſeules experiences, qui ont vne certaine authorité aueugle. Et cette derniere ſorte de deuiner eſt pour le plus ſouuent ſuperſtitieuſe, telles qu'eſtoient parmy les Payens les diſciplines qui s'occupoient à l'Inſpection des entrailles & au Vol des Oyſeaux & choſes ſemblables; meſmes la plus celebre Aſtrologie des Chaldeens ne valoit pas gueres mieux. Mais l'vne & l'autre de ces deux Predictiõs Artificielles ſe trouue en diuerſes Sciẽces. L'Aſtrologue tire ſes predictions de la ſituation des Aſtres. Le Medecin a les ſiennes de l'approchement de la mort, du retour de la ſanté, des accidens qui arriueront à la maladie, & il les prend en conſiderant les vrines, en touchant le poux, en regardant les malades, & en faiſant choſes ſemblables. Le Politique a les ſiennes. *O ville venale, & qui s'en ira bien toſt;*

pourueu qu'elle trouue quelqu'vn qui l'achepte. Et cette Prediction ne tarda gueres à estre accomplie premierement sous Sylla, & apres sous Cesar. Mais ie ne fais pas estat de traitter de telles Predictions, il faut les renuoyer aux Arts, ausquels elles appartient. Ie veux parler maintenant de cette Prediction Naturelle qui sort de la force interne de l'Ame. Elle est double. Vne est née auecques nous ; l'autre vient par Influence. Celle qui est née auecques nous est appuyée sur ce fondement que nous supposons. Que l'ame ramenee & ramassée en soy ; & qui n'est pas esparse dans les Organes du Corps, preuoit & cognoist par la propre vertu de son essence ce qui doit arriuer. Elle paroist fort bien dans les songes, dans les Extases, sur le poinct de la mort; mais plus raremẽt quand l'on veille, ou quand le corps est sain, & qu'il se porte bien. Or l'on met d'ordinaire l'Ame en cet estat, ou l'on l'ayde à s'y trouuer par des abstinences, & par ces choses qui la retirent puissamment de l'exercice des fonctions du corps; afin qu'elle puisse iouïr du contentement de sa propre nature, sans que rien d'exterieur l'en puisse diuertir. La Prediction qui procede de l'Influẽce est fondée sur cette autre supposition ; Que l'Ame semblable à vn miroir, reçoit de la prescience de Dieu & des Esprits vne certaine illumination seconde: & pour cette sorte de Prediction, sert de beaucoup le mesme estat & le mesme regime du corps, que nous auons iugé necessaire pour l'autre. Car le mesme rappel de l'Ame, faict qu'elle se serue mieux de sa Nature ; & qu'elle soit

plus ſuſceptible des Influences diuines. Mais il y a cette difference entre elles, que dans celle qui vient de l'Influẽce, l'Ame eſt priſe d'vne certaine ferueur, & comme d'vne impatience, à cauſe de la diuinité qui eſt preſente, & c'eſt ce que les Anciens nommoient vne fureur Sacrée. Mais en la Prediction qui eſt en nous, la meſme Ame s'approche plus du repos & de la Vocation.

Mais l'Enſorcelement eſt vne puiſſante force, & vn acte preſſant de l'Imagination ſur le corps d'vn autre. Car i'ay touché cy-deſſus, ce qu'elle peut ſur celuy meſmes qui imagine. En ce genre les Sectateurs de Paracelſe, & ceux qui ont fait cas de la fauſſe Magie naturelle, ſe ſont portez auec tant d'excés, qu'ils ne ſe ſont pas meſmes contentez de rendre eſgale l'Imagination à la Foy, qui opere les Miracles. D'autres s'approchent de plus prés de la Verité, apres auoir plus ſubtilement conſideré les ſecrettes vertus & impreſſions des choſes, les rayonnemens des ſens ; le paſſage de la contagion qui va d'vn corps à l'autre, les tranſports des vertus Aymantines, ils ont eſté de cette opinion, que les impreſſions, les tranſports, & les communications ſe font plus aiſément d'vn Eſprit à l'autre, veu qu'il eſt plus vigoureux pour agir : & plus delicat & mol pour patir, que nulle autre choſe. C'eſt de là que ſont venuës ces opinions, maintenant toutes communes du Genie qui commande, de certains hommes mal-heureux & de mauuais rencontre ; des traits de l'Amour & de l'Enuie, & choſes ſemblables. En ſuitte de ce, vient

la recherche comment l'Imagination peut estre ramassée & fortifiée. Car si la forte imagination a tant de vertu, il faut de necessité sçauoir cõment on la doit esleuer, & la rendre plus grande qu'elle n'est. Et c'est sur ce sujet qu'indirectement, mais auec beaucoup de danger, se coule vne certaine permission, ou defense de la plus grand part de la Magie Ceremoniale; veu que ce sera vn pretexte fort specieux, de dire que les Ceremonies, les characteres, les Enchantemens, les diuerses gestes que l'on fait du corps, les philtres & choses semblables ne prennent pas leur force d'vn pacte tacite, ou d'vn contract, que l'on auroit solemnellement passé auec les Esprits, & confirmé par quelque sacrement, mais seulement que c'est à dessein de fortifier & d'esleuer l'Imagination de celuy qui s'en sert. De mesmes qu'en la Religion l'on a introduit l'vsage des Images, pour lier les esprits des hommes à la Contemplation des choses; & pour exciter la deuotion de ceux qui prient. Neantmoins mon opinion est, qu'encores que l'on accorde que la vertu Imaginatiue est fort puissante ; & de plus qu'elle se ramasse, & qu'elle se fortifie par les Ceremonies : bref, quoy que l'on suppose qu'elles sont introduittes à cet effect sincerement, & comme vn remede Physique, sans la moindre petite pensée d'attirer par ce moyen le secours des Esprits, neantmoins il les faut tenir pour illegitimes ; d'autant qu'elles contrarient à cette sentence de Dieu, prononcée contre l'homme qui auoit peché. *Vous mangerez vostre pain à la sueur*

Lieu digne de remarque.

ſueur de voſtre viſage. Car cette ſorte de Magie propoſe, que l'on peut acquerir par des obſeruations faciles, & auec peu de peine ces beaux fruicts, que Dieu veut que nous acheptions au prix de noſtre trauail.

Il reſte deux Doctrines, qui concernent les facultez de l'Ame Inferieure, ou Senſible ; entant qu'elles communiquent particulierement auec les Organes du Corps. Vne eſt du Mouuement volontaire. L'autre du Sens & de ce qui eſt Senſible. En cette premiere qui a eſté aſſez mal traitée en tout, il y manque vne partie quaſi toute entiere. A vray dire l'on a deſia recherché & meſmes l'on a deſia obſerué la Charge & la commode ſtructure des nerfs, des muſcles & des autres parties, qui ſont requiſes à ce mouuement; l'on a pris garde quelle eſt la partie du corps qui ſe repoſe lors que l'autre ſe meut ; & que l'imagination eſt le conducteur & comme le carroſſier de ce mouuement ; en ſorte que ſi l'on quitte l'image à laquelle il ſe meut, il eſt tout à l'inſtant coupé & arreſté : De meſmes que nous nous arreſtons tout court en nous pourmenant, ſi nous venus à penſer fortement & fixement à quelque choſe : & meſmes l'on s'eſt aduiſé ſur ce ſujet de pluſieurs ſubtilitez, qui ne ſont pas hors de propos. Mais l'on n'a encores ny diligemment recherché, ny trouué comment les Reſerremens, les Retardemens & les Agitations de l'Eſprit, qui eſt veritablement la ſource du mouuement tournent, excitent, ou pouſſent la maſſe corporelle & groſſiere des parties : mais ce n'eſt pas merueilles;

puis que l'on a pluſtoſt pris iuſques à preſent l'Ame meſme ſenſible pour vne certaine Perfection & fonction que pour vne Subſtance. Mais quand l'on aura recogneu qu'elle eſt vne Subſtance corporelle & faite de matiere ; il ſera auſſi neceſſaire de s'enquerir, comment vn ſi petit & ſi doux vent peut mouuoir des corps ſi eſpais & ſi durs. Et c'eſt ce qu'il faut rechercher ſur cette matiere, puis que nous ne l'auons pas.

Pour ce qui eſt du Sens & de ce qui eſt Senſible on l'a plus amplement & plus diligemment recherché, tant dans les traitez generaux que l'on en a fait, que dans ces Arts particuliers ; à ſçauoir la Perſpectiue & la Muſique. Ce n'eſt pas mon deſſein de decider ſi l'on en a parlé veritablement ; puis qu'il ne m'eſt pas permis de mettre ces choſes entre celles qui ſont à Deſirer. Toutesfois il y a deux parties inſignes & remarquables, que ie ſouhaiterois que l'on trouuaſt en cette doctrine. Vne qui traitaſt de la Difference de la Perception & du Sens : Et l'autre de la Forme de la lumiere.

Et pour en parler veritablement, les Philoſophes deuoient mettre en auant auec facilité la difference qui eſt entre la Perception & le Sens, dans leurs traitez du Sens & de ce qui eſt Senſible. Car nous voyons que les corps naturels ont quaſi tous vne vertu manifeſte de Perceuoir ; comme auſſi vne certaine eſlection de ſuiure ce qu'ils ayment, & de fuyr ce qu'ils hayſſent, & qui n'eſt pas de leur nature. Ie ne parle pas ſeulement des plus ſubtiles Perceptions, comme

quand l'Aymant attire le fer; quand la flamme va viſte au deuant de la Napthe; quand la bouteille d'eau vient à ſe joindre auec celle qui luy eſt prochaine: quand le rayonnement ſe retire de l'objet qui eſt blanc: quand le corps de l'animal rend les choſes qui luy ſont vtiles, ſemblables à ſoy, & en pouſſe hors ce qui eſt inutile: quand vne partie de l'eſponge, bien qu'elle ſoit eſleuée ſur l'eau attire l'eau & repouſſe l'air & choſes ſemblables. Car à quoy m'arreſter plus long temps à les ſpecifier? veu qu'il n'y a point de corps qui change celuy auprés duquel il eſt mis; ou qui ſoit au contraire changé par luy, ſans qu'vne mutuelle Perception precede cette operation. Le corps perçoit les pores, par où il s'inſinuë; l'impetuoſité de l'autre corps à qui il cede, l'eſloignement, quand il ſe retire de l'autre corps, par lequel il eſtoit retenu. Il perçoit qu'on l'arrache de ſa continuité à quoy il reſiſte pour vn temps. Bref, la perception ſe trouue par tout. Et l'air perçoit ſi ſubtilement ce qui eſt chaud & ce qui eſt froid, que ſa perception eſt beaucoup plus ſubtile que n'eſt celle de l'attouchement de l'homme qui ſe regle pourtant par le chaud & par le froid. L'on trouue donques vne double faute touchant cette Doctrine. Vne, parce que l'on n'y a quaſi iamais touché & meſmes on la laiſſée ſans traiter. L'autre, d'autant que ceux qui ſe ſont peut-eſtre jettez en cette contemplation s'y ſont de beaucoup plus aduancez qu'ils ne deuoient; & ils ont attribué le ſentiment à tous les corps; en ſorte que c'eſt vne eſpece de peché d'arracher la branche d'vn arbre; de

crainte qu'il ne vienne à se plaindre de mesmes que fist Polydore. Mais ils deuoient rechercher la differẽce de la perception & du Sens, non seulement en la cõparaison des choses Sensibles auec les Insensibles, selon le corps entier, comme des Plantes & des Animaux; mais il faloit aussi prendre garde au corps sensible mesme; quelle est la cause pourquoy il se fait tãt d'actions, sans neantmoins qu'il y ait aucun sentiment. Pourquoy les viandes sont digerées & sont poussées au dehors ; pourquoy les humeurs & les sucs sont portez en haut & en bas? pourquoy le cœur & le poux battẽt? pourquoy les intestins font chacun leurs ouurages, cõme dans des ouuroirs; & pourquoy tout cela sans aucun sentiment ? Mais l'on n'a pas assez bien veu quelle est l'action du Sens, ny quel genre de corps, quel retardement, ny quel redoublement d'impression est necessaire, pour faire que la douleur & la volupté s'en ensuiuent. Bref, il semble qu'ils n'ont aucunement cogneu la difference qui est entre la Perception Simple & le Sentiment; ny comment la Perception se peut faire sans le Sentiment. Car la dispute n'est pas sur le mot ; mais sur la chose, qui est de grande importance. Que l'on recherche doncques plus particulierement ce qui se doit sçauoir en cette doctrine qui est fort vtile, & qui regarde plusieurs choses ; veu principalement qu'aucuns d'entre les anciens Philosophes, pour l'auoir ignoré, ont esté si mal-aduisez que de croire que les Ames estoient infuses dans tous les corps, sans aucune distinction ; ne se prenans pas garde comment le mou-

uement ſe pouuoit faire auec diſcretion ſans ſentiment; ou que le ſentiment pouuoit eſtre preſent ſans l'Ame.

L'on peut dire, que ce que l'on ſçait ſur la Forme de la lumiere, eſt vne eſpouuantable Ignorance, à faute de s'en eſtre deuëment informé; veu principalement que l'on a fort trauaillé ſur la Perſpectiue, & pourtant ny en cette ſcience, ny autrement, l'on n'a pas recherché qui vaille, que c'eſt que la Lumiere. L'on traitte à la verité ſes rayonnements, mais non pas ſon origine. Et la faute de cecy, & d'autres choſes viēt de ce que l'on a placé la Perſpectiue entre les Mathematiques; & que l'on s'eſt trop toſt eſloigné de ce qui eſt de la Phyſique. De plus, le traité de la lumiere & de ſes cauſes dās la Phyſique eſt quaſi ſuperſticieux; comme d'vne choſe qui eſt mitoyenne entre ce qui eſt diuin & Naturel. En ſorte que certains Platoniciens ont auancé qu'elle eſtoit plus ancienne que la Matiere meſmes; & l'ont aſſeuré, fondez ſur cette ſotiſe qu'ils auoient inuentée, à ſçauoir que l'Eſpace ayant eſté eſtendu par vn ſouffle, il fut premierement remply de la lumiere, & apres du corps, contre ce que dit l'Eſcriture Saincte, qui veut que la maſſe tenebreuſe du Ciel & de la Terre ait eſté creée auant la lumiere. Et ce que l'on en dit phyſicalement & ſelon le ſens, aboutit tout aux Rayonnemens, en ſorte qu'il reſte fort peu de choſe à eſtre enquiſe dans la Phyſique ſur ce ſujet. Les hommes deuoient auoir baiſſé plus bas leurs Contemplations; & il falloit qu'ils euſſent demandé que c'eſtoit

qui estoit commun à tous les corps lumineux, comme cela appartenant au sujet de la forme de la lumiere. Car combien est grande la difference entre le Soleil, & vn bois pourry, ou les escailles des poissons semblablement pourries, si l'on considere la diuerse excellence de leurs Corps. Il falloit aussi s'estre enquis, pourquoy c'est que certaines choses s'embrazent, & iettent hors de soy, de la lumiere estant eschauffées, ce que ne font pas d'autres, le fer, les metaux, les pierres, le verre, le bois, l'huile, le suif; ou jettent des flammes estant au feu; ou pour le moins y deuiennent rouges. Au lieu que l'eau & l'air ne prennent aucune lumiere, & ne reluisent pas, quoy qu'on les face boüillir à fort feu. Que si quelqu'vn pense que cela vient de ce que c'est le propre du feu, que de luire; & que l'eau & l'air luy sont ennemis: celuy-là, pour en dire le vray, n'a iamais esté la nuict sur mer, l'eau estant chaude par la tempeste. Car il y auroit remarqué que les gouttes d'eau qui rejaliſſent du batement des rames, bluetent & paroissent treluire. Ce qui arriue aussi à l'escume de la mer la plus boüillonnante que l'on nomme Poulmon marin. Bref qu'est-ce qu'ont de commun auec la flamme & les choses qui s'embrazent au feu, les vers luisans, les farfadets & la mouche d'Inde, qui rend claire toute la chambre; & les yeux de certains animaux dans les tenebres; & le sucre quand on le rape, ou quand on le rompt; la sueur du cheual qui galoppe vne nuict qu'il fait bien chaud, & autres choses semblables. Mesmes l'on a esté si peu aduisé

en cecy, que plusieurs croyent que les bluettes tirées d'vne pierre, soient vn air frayé. Mais puisque l'air ne s'allume pas par la chaleur, & qu'il a en soy manifestement la lumiere, comment se peut-il faire que les hiboux, que les chats, & que certains autres animaux voyent clair la nuict? en sorte qu'il faut confesser qu'il y a vne certaine Lumiere naturelle & propre à l'air, encores qu'elle soit fort mince & fort foible, proportionnée neantmoins aux rayons visuels de ces animaux; puis que la veuë ne se fait pas sans la lumiere. Toutesfois la cause de ce mal, comme de plusieurs autres, vient de ce que l'on n'a pas tiré les formes communes des natures; des instances particulieres; ce que i'ay mis comme vn sujet propre de la Metaphysique, qui est aussi vne partie de la Physique, ou de la Doctrine de la Nature. Doncques que l'on recherche qu'elle est la Forme & les Origines de la lumiere; & cependant que l'on croye que ce traitté est à desirer. Et que ce soit assez parlé de la Doctrine de la Substance de l'Ame, tant Raisonnable que Sensible, auec ses facultez, comme aussi de ses dependances.

Fin du quatrieſme Liure.

DE LA

DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De François, Baron de Verulam & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE V.

A SON ROY.

Diuiſion de la Doctrine touchant l'Vſage & les obiets des facultez de l'Ame de l'homme, en Logique & en Morale. Diuiſion de la Logique aux Arts d'Inuenter, de Iuger, de Retenir, & de Donner.

CHAPITRE I.

SIRE,

La Doctrine qui regarde l'Entendement; & cette autre qui concerne la Volonté de l'homme, ſont dés leur naiſſance comme jumelles. Car la pureté de l'illumination & la liberté de la franchiſe, ont eü vn meſme commencement, & ont auſſi deſcheu par enſemble. Et il ne ſe trouue point dans tout ce qui eſt, vne ſi intime Sympathie que celle qui eſt entre le Vray & le Bon. Ce qui doit d'autant plus faire rougir de honte les ſçauans hommes, s'ils ſe voyent en doctrine comme des Anges, qui ont des aiſles; mais au reſte dans leurs deſirs comme des ſerpents qui rampent par terre, portans des Ames qui ſont à la verité comme des miroirs, mais gaſtez de vileines taches.

Ie viens maintenant à la Doctrine qui concerne l'Vſage & les Objets des facultez de l Ame humaine: elle eſt diuiſée en deux parties, fort cogneuës & re-

ceuës du conſentement d'vn chacun en Logique & en Morale ; à cela prés que j'en ay tiré la Science du Droict, qui fait d'ordinaire portion de cette derniere partie, & ie l'ay rapportée à la doctrine de l'homme aſſemblé, ou qui eſt en compagnie, parlant ſeulement en cet endroit de l'homme ſeparé. La Logique diſpute de l'Entendement & de la Raiſon ; & la Morale de la Volonté, du Deſir & des Affections : Vne cauſe les reſolutions, & l'autre les actions. Il eſt pourtant vray que la Phantaſie tient lieu d'vn certain Agent, d'vn certain Meſſager, ou d'vn certain Procureur qui fait les affaires en l'vne & en l'autre de ces deux Iuriſdictions ; c'eſt à ſçauoir en celle où l'on iuge, & en celle où l'on execute. Car le Sens preſente à l'Imagination toute ſorte de repreſentations, ſur leſquelles la Raiſon donne ſon iugement ; apres elle renuoye à la meſme Imagination, celles qu'elle a choſi & approuué, auparauant que mettre en effect ce qui a eſté reſolu.

Auſſi eſt-il vray que la Phantaſie precede & incite touſiours le mouuement volontaire, en ſorte que elle eſt vn inſtrument commun, tant à la Raiſon qu'à la Volonté, ſi nous n'aymons mieux dire que c'eſt vn Ianus à double viſage ; dont celuy qui regarde la Raiſon porte l'image de la Verité ; & l'autre, qui eſt tourné du coſté de l'action, porte la reſſemblance de la Bonté. Neantmoins ces deux viſages ſont :

Tels que les ont deux ſœurs.

Au reſte la Phantaſie n'eſt pas vn ſimple meſſager : car ou il porte vne grande creance, ou il ſe l'attri-

buë outre le ſimple rapport de ce qui luy eſt commandé: ſurquoy Ariſtote a fort bien dit: *L'Ame a la meſme puiſſance ſur le corps, que le maiſtre l'a ſur ſon valet; mais la Raiſon peut ſur la phantaiſie, ce que dans vne libre cité le Magiſtrat peut ſur le citoyen,* qui peut commander à ſon tour. Car nous voyons qu'és choſes qui concernent la Foy & la Religion, la Phantaiſie tient le haut bout, & s'eſleue par deſſus la raiſon. Non que l'Illumination diuine ſe place dans la phantaſie, c'eſt pluſtoſt dans le donjon de l'Eſprit & de l'Entendement. Mais de meſmes que la grace Diuine dans les vertus, vſe des mouuemens de la Volonté, ainſi la meſme dans les illuminations ſe ſert des mouuemẽs de la phantaiſie: d'où vient que la Religion s'eſt touſiours frayée le chemin par les ſimilitudes, par les figures, par les paraboles, par les viſions & par les Songes, pour aller iuſques à l'Ame. Comme auſſi la meſme Phantaſie ne ſert pas de peu aux perſuaſions, que l'eloquence inſinuë. Car quand les eſprits ſont adoucis par les artifices qui ſe treuuent dans les harangues, quand ils ſont enflammez & portez à quelque choſe, tout cela ſe fait à la ſuſcitation de la Phantaſie, qui deuenuë puiſſante, ne gourmande pas ſeulement la Raiſon, mais la force meſmes, l'aueuglant en partie & en partie l'eguillonnant. Sans que pour toutes ces cauſes ie m'eſcarte de la premiere diuiſion; veu qu'à peine la Phantaſie engendre les Sciences. Car la Poëſie, que i'ay rapporté au commencement de cet ouurage à la Phantaſie, doit eſtre pluſtoſt priſe pour vn ieu d'Eſprit,

que pour vne Science; & i'ay cy deuant remis le discours de la puissance que la Phantaisie a dans les choses naturelles sur la doctrine de l'Ame. Quant à l'alliance que'lle a auec la Rhetorique, ie juge qu'il sera à propos de la faire voir dans cet Art, dont ie traitteray cy apres.

Cette partie de la Philosophie humaine, qui concerne la Logique, n'est pas au goust de plusieurs, & semble n'estre autre chose que le filet & le piege d'vne subtilité espineuse. Car de mesmes que l'on dit veritablement; *Que la Science est la nourriture de l'Esprit.* Ainsi quant à l'appetit, & au choix de cette viande, plusieurs ont le mesme palais, & le mesme goust que les Israëlites auoient dans le Desert, qui desirerent auec passion s'en retourner aux pots pleins de chair; & qui se dégousterent de manger de la Manne, laquelle quoy que ce fut vn mets celeste, n'estoit pourtant pas goustée pour telle, ny prisée. En la mesme sorte pour l'ordinaire ces Sciences plaisent, qui ont vne certaine infusiõ de chair qui a le plus de suc, telles que sont l'Histoire Ciuile, les Mœurs & la Prudence Politique, qui font voir les affections, les loüanges, & les fortunes des hommes. Mais cette lumiere seche, offense & brusle les esprits de plusieurs qui les ont mols & moüettes. Au reste si l'on veut mesurer chaque chose par ce qu'elle merite, les Raisons de la Science sont veritablement les clefs de toutes les autres. Et de mesmes que la main est l'instrument des Instruments, l'Ame la forme des formes: ainsi, & ces Arts doiuent estre mis pour les

Arts des Arts. Car ils ne redreſſent pas ſeulement, ains ils fortifient : de meſmes que l'exercice & l'habitude de tirer de l'arc ne font pas que quelqu'vn viſe mieux, mais auſſi apprennent à tendre l'arc plus fort.

Les Arts de la Logique ſont quatre en nombre, ſelon la diuiſion des fins où ils tendent. Car l'homme a pour but dans ſes arraiſonnemens, ou de Trouuer ce qu'il cherche: ou de Iuger ce qu'il a trouué; ou de Retenir ce qu'il a iugé ; ou de Donner ce qu'il a retenu. Il faut doncques de neceſſité qu'il y ait vn pareil nombre d'arts Raiſonnables, à ſçauoir l'Art de la Recherche ou de l'inuention, l'Art de l'Examen ou du Iugement: l'Art de la Garde, ou de la Memoire ; & l'Art de l'Elocution, ou de la Tradition, deſquels ie parleray tout preſentement.

Diuiſion de l'Art Inuentif en celuy qui inuente les Arts & les Arguments. Que le premier qui eſt le plus releué manque. Diuiſion de l'Art qui inuente les Arts, en Experience par les Lettres, & en Organe nouueau. Esbauchement de cette Experience.

CHAPITRE II.

IL y a deux eſpeces d'Inuention fort differentes, à vray dire entre elles. Vne des Arts & des Sciences; l'autre des Argumens & des Diſcours. La premiere eſt, ſelon mon aduis tout à fait à Deſirer ; & ſon de-

faut me ſemble ſi grand, comme ſi quelqu'vn en faiſant l'inuentaire des biens d'vn homme mort couchoit ainſi vn article. *D'argent comptant, rien.* Car de meſmes que l'on achete toutes choſes auec de l'argent; ainſi par cet Art tous les autres ſont acquis. Et de meſmes que l'on n'euſt iamais ſceu où eſtoit l'Inde Occidentale, ſi l'on n'eut inuenté l'eſguille marine; encores que ces contrées ſoient fort grandes; & que le mouuement de la Bouſſole ſoit fort petit. Ainſi perſonne ne ſe doit eſtonner ſi l'on n'a fait de plus grands progrez dans la deſcouuerte, & dans l'aduancement des Arts; puis que l'on ignore iuſques à preſent l'Art d'Inuenter, & de Deſcouurir les Sciences.

Perſonne ne nie, que cette partie de la Science ne ſoit à Deſirer. Car en premier lieu, la Dialectique ne faict profeſſion, mais meſmes ne penſe à rien moins qu'à Inuenter les Arts, ny les Mechaniques pour en tirer les ouurages, ny les Liberaux pour en trouuer les Axiomes : elle ſe contente d'en parler aux hommes comme en paſſant, & les laiſſe là, leur ordonnant : *Qu'ils croyent en chaque Art à celuy qui y eſt le plus experimenté.* Celſus Medecin, & outre ce perſonnage fort aduiſé, parlant grauement & franchement des Sectes des Medecins Empyriques & Dogmatiques, contre la couſtume que tous les hommes ont de s'eſtendre ſur les loüanges de leur profeſſion, confeſſe *Que les medicamens & les remedes ont eſté premierement inuentez; & qu'apres cela l'on a diſputé de leurs cauſes, & de leurs raiſons, &*

non au rebours, que l'on n'a pas premierement tiré les cauſes de la Nature des choſes, & qu'elles n'ont pas eſclaté auant l'inuention des remedes. Mais Platon dit plus d'vne fois: *Qu'il y a vne infinité de choſes particulieres; & de plus, que celles qui ſont les plus generales donnent de moins certains enſeignemens: & par conſequent que la moüelle des Sciences, par laquelle le bon ouurier eſt diſtingué du mauuais, conſiſte dans les moyennes propoſitions, que l'experience a donné & a laiſſé en chaque Science.* Et meſmes ceux qui ont parlé des premiers Inuenteurs des Arts, ou des Origines des Sciences en ont pluſtoſt donné la gloire au hazard qu'à l'Art: meſmes ils ont introduit, comme Docteurs des Sciences, les beſtes brutes, les animaux à quatre pieds, les oyſeaux, les poiſſons, les ſerpens, pluſtoſt que les hommes.

Venus priſt du Dictamne ſur Ide Dicteene,
Dictamne à longue feüille & à pourprine fleur
Cogneu par le Cheureil, quand preſſé de douleur:
Il porte au flanc la fleſche.

Et puis que ç'a eſté vne couſtume pratiquée parmy les Anciens, que de mettre au nombre des Dieux ceux qui auoient inuenté quelque choſe d'vtile; Ce n'eſt pas merueilles ſi les Temples des Egyptiens, qui ſont vne nation fort ancienne, & qui a donné commencement à pluſieurs Arts, ont eſté remplis de tant de ſimulachres de beſtes brutes, & n'en ont quaſi point eü de ceux d'hommes.

Tant de Monſtres faits Dieux: & l'aboyant Anube,
Contre Venus, & contre, & Neptune & Pallas.

Que ſi vous aymez mieux, ſuiuant ce que les Grecs nous

nous en apprennent, attribuer aux hommes l'inuention des Arts; neantmoins vous ne direz pas que Promethée a longuement reſvé ſur l'inuention du feu; ou quand il a fait choquer vn caillou contre l'autre, qu'il en ait attendu des bluettes de feu : mais qu'il a trouué cela par hazard, & comme l'on dit, il a fait ce larrecin à Iupiter. En ſorte que pour ce qui concerne l'inuention des Arts, nous ſommes plus redeuables au Cheureil pour les Emplaſtres : au Roſſignol pour les concerts de Muſique; à Ibis pour les lauemens; au couuercle d'vn pot, * *qui eſt enleué par la force du boüillon*, pour le bruit que fait le Canon. Bref, pour le dire en vn mot, nous ſommes plus obligez au cas fortuit qu'à la Dialectique. Sans que cette autre ſorte d'inuenter que Virgile deſcrit fort bien en ces Vers : * Adjouſté.

Que l'Vſage forgeaſt peu à peu pluſieurs Arts
En meditant.

Soit differente de cecy : veu que la Methode qu'il propoſe n'eſt pas autre que celle dont les brutes ſont capables; & dõt elles ſe ſeruent le plus ſouuent; c'eſt à ſçauoir vn ſoin fort exact à vne certaine choſe & vn continuel exercice en cela; à quoy les animaux ſont neceſſitez pour leur conſeruation. Et c'eſt ce que Ciceron dit fort veritablement : *L'Accouſtumance à quelque choſe, va ſouuent par-deſſus la Nature & l'Art.* C'eſt pourquoy ſi l'on dit des hommes :

Vn grand trauail ſurpaſſe toute choſe,
Comme auſſi fait la dure Pauureté.

Auſſi demandoit'on des beſtes :

Quel Maiſtre enſeigne au Perroquet à dire Bon iour ?

Qui a monſtré au Corbeau de jetter de petites pierres dans vn arbre creux, où il a veu qu'il y auoit de l'eau ; afin qu'il y peuſt atteindre auec ſon bec en l'ayant ainſi eſleuée ? Qui a monſtré le chemin aux Abeilles, qui en voltigeant par l'air, comme ſi c'eſtoit vne vaſte mer, ont accouſtmé d'aller dans les prairies fort eſloignées de leurs ruſches, où elles ne laiſſent pas de retourner ?

Qui a de plus appris à la fourmis de ronger les grains de bled, qu'elle veut mettre en reſerue dans ſa formiliere, de crainte qu'ils ne germent; & qu'elles ne ſoient trompées en leur eſperance? Que ſi quelqu'vn remarque en ce vers de Virgile ce verbe *Forger*, qui denote la difficulté de la choſe ; & cét aduerbe *Peu à peu*, qui ſignifie tardiueté; nous retournerons à l'endroit d'où nous ſommes partis ; c'eſt à ſçauoir à ces Dieux des Egyptiens ; veu que les hommes ne ſe ſont que fort peu ſeruis juſques à preſent de la faculté de la raiſon & point en tout de ce que doit faire l'art pour deſcouurir quelque choſe de nouueau.

En ſecond lieu, ſi l'on y prend garde de prés, l'on verra que cela meſmes que j'aſſeure eſt mõſtré par la forme d'Induction que la Dialectique propoſe par où les Principes des Sciẽces ſont trouuées & approuées : & cette meſme forme d'Inductiõ eſt tout à fait defectueuſe & incompetante, & tant s'en faut qu'elle rende la Nature parfaicte ; qu'au contraire, elle la peruertiſt & la deſtourne. Car celuy qui regardera

ſubtilement au moyen par lequel cette roſée Æthe-rée des Sciẽces, ſemblable à celle dont parle le Poëte.

Du miel aërien les celeſtes preſens,

eſt ramaſſé : veu que les Sciences meſmes ſont tirées des particuliers exemples en partie naturels, en partie artificiels, cõme des fleurs d'vn pré, ou d'vn jardin, il trouuera de vray que ſon Eſprit de ſoy-meſme & de ſon naturel, fait plus ingenieuſement vne Induction, que celle qui eſt deſcrite par la Dialectique. Car du ſeul dénombrement des choſes particulieres, comme les Dialecticiens ont accouſtumé, où il ne ſe trouue point d'Inſtance Contradictoire, l'on conclu fort mal. Et cette Induction ne produit aucune autre choſe qu'vne probable coniecture. Et qui ſe promettra qu'il n'y a aucune contradiction cachée ; puis que l'on ne cognois pas entierement les choſes, & que l'on ne s'en ſouuient que d'vne partie? Comme ſi Samuel ſe fuſt arreſté à ces enfans de Iſay, qu'il voyoit preſens en la maiſon ; & s'il n'eut pas cherché Dauid qui eſtoit aux champs. Et pour en parler auec verité cette forme d'Induction eſt ſi groſſiere, qu'il ſemble impoſſible que tant de ſubtils eſprits qui ſe ſont exercez ſur ces matieres, ayent peu la mettre en auant ; ſi la cauſe ne vient de ce que ils ſe ſont haſtez à donner ce qu'ils auoient penſé ; & qu'ils auançoient pour doctrine ; au lieu qu'ils meſpriſoient par arrogance & par ſuperbe, les choſes particulieres, & principalement de s'y beaucoup arreſter. Car ils ſe ſont ſeruis des exemples & des Inſtances particulieres, comme ſi c'eſtoient des Sergens

ou des Huissiers pour faire faire place; afin de faire passer leurs opinions; tant s'en faut que dés le commencement ils les ayent appellées à leur conseil, afin que l'on deliberast legitimement & meurement de la Verité des choses. Et ie m'asseure que nous serons touchez d'vn deuot, & d'vn religieux estonnement, quand nous verrons que les mesmes pistes batuës nous conduisent à l'erreur, tant dans les choses diuines, que dans les humaines. Car de mesmes que pour entendre la Verité diuine, à peine personne se persuadera-il de deuenir comme vn petit Enfant, ainsi pour apprendre la verité humaine, on estime que c'est vne chose basse, & comme mespriſable qu'il faille que ceux qui sont desia bien auancez relisent & reuoyent les premiers Elemens des Inductions.

En troisiesme lieu, si l'on demeure d'accord, que l'on peut fort bien establir les principes des Sciences par l'Induction, dont on se sert, ou par le Sens ou par l'experience, c'est vne chose aussi fort certaine, que l'on ne peut tirer par Sillogisme, ny bien, ny asseurément les Axiomes inferieurs; où il est question des choses naturelles qui participent de la matiere. Car en argumentant il se fait vne reduction de propositions aux principes par les propositions moyennes. Or cette forme, ou d'Inuenter, ou de Prouuer, a lieu dans les Sciences populaires, par exemple dans la Morale, dans la Politique, dans le droict & dans les autres semblables; & mesmes en ce qui regarde la Theologie: d'autant que Dieu veut s'accommoder

par sa bonté, à la portée de l'homme. Mais en ce qui est de la Phy sique où il faut venir à bout de la Nature par œuure; & non pas forcer par argumens celuy contre qui l'on dispute, la verité eschappe entierement des mains, à cause que les ouurages de Nature sont beaucoup plus subtils, que ne sont les paroles. En sorte que le Syllogisme venant à defaillir, il sera necessaire de se seruir par tout, de ce qui est propre à vne vraye & correcte Induction, tant aux principes plus generaux qu'aux propositions inferieures. Car les Syllogismes sont composez de propositions, les propositions de mots; & les mots sont les marques de ce que l'on a cogneu; d'où vient que si les cognoissances mesmes qui sont les ames des mots, sont mal & tout autrement tirées des choses qu'il ne faut, tout le bastiment s'affaisse; sans que ny le laborieux examen des Consequences des arguments, ny de la verité des propositions, puisse iamais remettre ce qui est gasté; veu que c'est vne faute qui est faite en la premiere Digestion, comme parlent les Medecins, qui ne peut plus estre rectifiée par les fonctions qui suiuent apres. Ce n'est donc pas sans vne bien grande & bien euidente cause, si plusieurs des Philosophes, & mesmes quelques vns des plus habiles ont esté Academiciens & * Sceptiques, qui ne vouloient pas qu'il y eut de science en l'homme; & qui ostoient la certitude des choses qui peuuent estre comprises, niants qu'il y en eust d'autre, que celle que l'on en a par verisimilitude & par probabilité. I'aduoüeray pourtant que quelques-vns ont pensé

* C'est à dire, indeterminez

que quand Socrate asseuroit qu'il ne sçauoit rien, qu'il l'a dit pour rire; & qu'il a affecté d'estre tenu pour docte en dissimulant sa science. Car en desauoüant la doctrine qu'vn chacun recognoissoit en luy, il a voulu que l'on creust qu'il auoit la cognoissance de ce qu'il ignoroit. Et cette opinion, Que l'on ne pouuoit rien comprendre, n'a pas esté entierement tenuë dans la nouuelle Academie, que Ciceron a suiuy. Car les plus eminents en Eloquence, ont esté de cette secte, afin qu'ils peussent auoir l'honneur de disputer amplement pour & contre; d'où est venu qu'ayans quitté le droict chemin qu'ils deuoient auoir tenu pour y recontrer la verité, ils s'en sont escartez, pour aller, par maniere de dire, faire des pourmenades pour leur plaisir. Mais il est tout vray, que quelques vns en la vieille & en la nouuelle Academie; & principalement entre les Sceptiques ont creu simplement & entieremẽt cette * Acatalepsie. Mais ils ont principalement erré en ce qu'ils condemnoient les Perceptions des Sens; & par ainsi ils arrachoient les Sciences en leurs racines. Or bien que les Sens trompent, ou quittent pour le plus souuent les hommes, si est-il vray qu'estant aydez d'vne grande industrie, ils peuuent suffire pour les Sciences. Et ce non tant par l'assistance des instruments, bien qu'ils seruent en quelque chose, que par le secours des experiences de tel genre qui puissent produire sur des Obiets comprehensibles par le sens, des obiets qui excedent en subtilité la puissance sensitiue. Ils deuoient plustost auoir attribué le defaut

* C'est à dire, que l'on ne pouuoit rien comprendre.

en cecy, aux fautes que commet l'intelligence, & à l'opiniaſtreté, qui ne veut pas obeyr aux choſes, & aux fauſſes demonſtrations, & aux modes d'arraiſonner, & de conclurre que l'on tire mal à propos de ce que les Sens ont apperceu. Ce que ie dis, non pour rendre l'Entendement moins eſtimable qu'il doit eſtre, ny pour faire tout quitter là; mais afin qu'on luy recherche, & qu'on luy donne des aydes propres à ſurmonter ce qui eſt difficile dans les choſes; & ce qui eſt obſcur & caché dans la nature. Car l'on ne ſçauroit trouuer d'homme qui euſt la main ſi aſſeurée, & qui fuſt ſi exercé que de tirer vne ligne droitte; ou qui peuſt faire auec facilité la circonference d'vn rond; ce que pourtant il peut aiſément faire auec vne Regle & vn Compas. Et c'eſt ce que ie veux, & que ie taſche auec effort de trouuer: à ſçauoir que l'Intelligence s'ajuſte aux choſes, & que l'on trouue vn certain Art d'Indication & de Direction qui découure les autres Arts, leurs Axiomes & leurs Oeuures; & les mette en euidence: car pour en parler au vray, il eſt à Deſirer.

Cet Art d'Indice, c'eſt ainſi que ie le nommeray cy-apres, ſe diuiſe en deux. Car l'Indice ſe porte des Experiences aux Experiences: ou des Experiences aux Axiomes qui denotent de nouuelles Experiences. Ie nommeray le premier l'Experience par les Lettres: Et l'autre, l'Interpretation de la Nature, ou l'Organe nouueau. Le premier, comme j'ay deſia touché, doit à peine eſtre tenu pour vn Art, ou pour vne partie de Philoſophie; mais pour vne viuacité à

descouurir : C'est pourquoy aussi ie le nomme parfois la Chasse de Pan, ce que j'emprunte de la Fable. Mais ainsi que quelqu'vn peut en trois façons aller son chemin : ou quand il palpite estant en tenebres; ou quand il est conduit par la main d'autruy, luy ne voyant que fort peu ; bref, quand il conduit ses pas à la lumiere qu'on donne. De mesmes, c'est vne vraye palpitation que d'entreprendre de venir à bout de toute sorte d'experiences, sans aucune suite & sans aucune methode ; mais quand l'on se sert de direction & d'ordre dans les experiences ; c'est de mesmes que si l'on se faisoit conduire par la main: & c'est ce que j'entends par l'Experience des Lettres; veu que la lumiere mesme qui est la troisiesme chose, doit estre tirée de l'Interpretation de la Nature, ou de l'Organe nouueau.

L'Experience par Lettres, ou la Chasse de Pan contient la maniere de faire les experiences ; & pource que i'ay dit qu'elle nous manque & qu'elle n'est pas entierement claire, j'en toucheray quelque chose suiuant ma coustume & ma resolution. La façon d'Experimenter prouient principalement ou du changement de l'Experience, ou de la production de l'Experience; ou du transport d'vne Experience à l'autre; ou du renuersement de l'Experience; ou de la contrainte de l'Experience ; ou de l'Application de l'Experience; ou de l'Accouplement de l'Experience; ou en fin de la Rencontre de l'Experience. Et toutes ces choses sont retenuës au deça des bornes de l'Axiome qu'il faut trouuer. Car ceste autre partie de l'Organe

gane nouueau contient tout le Tranſport des Experiences en Axiomes, ou des Axiomes és experiences.

Le changement de l'Experience ſe fait premierement en la matiere, c'eſt à ſçauoir quand l'on taſche maintenant de faire quelque experience ſur les choſes de meſme eſpece, que ſont celles, ſur leſquelles ſeules l'on a trauaillé. Par exemple; l'on n'a juſques à preſent fait le papier qu'auec des drapeaux de toile, & non auec des draps de ſoye, ſi peut-eſtre les Chinois n'en ſont venus à bout, n'y auec des eſtoffes de fil compoſées de poils dont l'õ fait ce que l'on nomme Camelot; ny auec des laines, ny auec du Cotton, ny auec des peaux, bien que ces trois dernieres choſes ſemblent eſtre * Heterogenees. C'eſt pourquoy elles ſont plus vtiles, eſtant meſlées que ſeparées. De plus l'on a accouſtumé d'anter les Arbres fruictiers: mais l'on na pas encore, que fort rarement taſché d'en faire autant des arbres ſauuages; quoy que l'on ſçache qu'vn orme anté ſur vn orme, donne vn fort grand ombrage auec ſes fueilles. On n'ante non plus gueres ſouuent les fleurs, encores que l'on ait commencé d'anter en eſcuſſon les Roſes muſquées auec des communes. Meſmes ie mets le changement en la partie de la choſe entre les changemens en la matiere: Car nous voyons qu'vn greffe anté dans le tronc de l'arbre pouſſe plus heureuſement que quand il eſt mis en terre, pourquoy eſt-ce que la graine de l'oignon antée dãs la teſte d'vn autre oignon qui eſt verdoyant, ne germera mieux que ſi on la ſeme en

* C'eſt à dire, mal propres pour cela.

terre; Et en cet endroit la racine se change selon le tronc; en sorte qu'il semble que l'on ante en quelque sorte dans la racine. En second lieu, le changement de l'Experiẽce se fait en la cause efficiente; Par exemple, les Rayons du Soleil prennent vne si grãde force par les miroirs ardents, qu'ils peuuent allumer vne matiere combustible. Ne se peut-il pas faire que les rayons de la Lune puissent estre par les mesmes miroirs portez à l'action d'vn degré d'vne douce chaleur tiede, afin d'experimenter si tous les corps celestes sont chauds en puissance? De plus, les chaleurs accõpagnées de rayons, sont fortifiées par les miroirs; à sçauoir mon si les chaleurs sombres comme sont celles des pierres & des metaux auant qu'ils soient fondus, en font de mesme; ou plustost si en cela il y a certaines portions de lumiere. Comme aussi l'Ambre & l'Agathe frottées, attirent la paille, n'en peuuent-elle pas faire de mesme si on les presente au feu? Le changement de l'Experience se fait en troisiesme lieu en la Quantité, à quoy il faut prendre garde curieusement; veu qu'il s'y glisse beaucoup d'erreurs. Car l'on croit qu'à mesure que la Quantité s'augmente & se multiplie, que la vertu en fait ainsi; & mesmes ils le demandent & le suppose nt en Mathematique, comme si c'estoit vne chose certaine; ce qui est pourtant faux. Vne bale de plomb de la pesanteur d'vne liure estant laschée du haut d'vne tour chet en bas, par exemple, dans le temps qu'il faudroit à dix batemẽs de poulx; ne se fera-il pas qu'vne de deux liures, en laquelle cette impetuosité du mou-

uement qu'ils nomment naturel doit estre double, dõnera en terre dans cinq batemẽs du mesme poulx? cependant elle tombera dans le mesme espace de temps que la premiere, & ne s'en aduancera pas à raison de ce qu'elle a vne plus grande quantité de matiere. De plus, vne drachme de soulphre ; par exemple, meslée auec vne demy-liure d'Acier le fera couler : ne faut-il pas croire qu'vn once de soulphre suffira pour en faire fondre quatre liures? ce qui ne s'ensuit pas. Car il est fort vray que la resistance de la matiere en ce qui patist est plus augmentée par la Quantité, que ne l'est l'actiueté de la vertu dans ce qui agist. Au reste, le Trop trompe aussi bien que le Peu. Car l'on commet d'ordinaire cette faute dans les fusions & dans les depurations des metaux, où pour les plustost depescher l'on fait vn grand feu dans la fournaise : & on y adjouste vne plus grande quantité de ce que l'on y iette à cet effect. Mais ces choses estans plus augmentées qu'il ne faut, empeschent l'operation; parce qu'elles tournẽt & emportent en fumée beaucoup de metail pur, par leur force & par leur acrimonie; en sorte que l'on y fait de la perte : & la masse qui reste est plus difficile à fondre & plus dure. C'est pourquoy l'on doit se ressouuenir de la plaisante chose qui arriua à ceste femme d'Æsope, laquelle auoit esperé qu'en baillant vne double mesure d'orge à sa poule, elle feroit deux œufs par iour, mais au contraire estant ainsi deuenuë trop grasse, elle n'en fit point du tout, & il ne sera point feur de s'asseurer sur quelque Experience naturelle,

si on ne l'a esprouuée, & dans vne petite, & dans vne grande quantité; mais c'est assez parlé du changement de l'Experience.

La Production de l'Experience se fait en deux façons, en la refaisant & en l'estendant; quand on reïtere l'experience, ou quand on la porte à quelque chose de plus subtil. Voicy vn exemple de la reïteration de l'Experience, l'esprit du vin est fait de vin distillé vne seule fois, & il est plus acre & plus fort que le vin mesme: Ne se peut-il pas faire que l'esprit mesme du vin distillé ou sublimé se surmontera soy mesme en force par la mesme raison. Mais ceste reïteration n'est pas aussi exempte de tromperie: Car la seconde eleuation n'esgale pas l'exces de la premiere, & mesmes il arriue fort souuẽt par vne experience reïterée, que tant s'en faut qu'apres la consistance, & l'estat certain d'vne operation, la Nature passe outre, qu'au contraire elle deschet. C'est pourquoy il faut en cela y apporter du iugement. De plus, l'Argent vif mis dans vn linge, ou autrement dans vn creux que l'on aura fait au milieu d'vn tas de plomb fondu, quand il commence à se refroidir, s'arreste & n'est plus remuant. Ne se peut-il pas faire que ce mesme Mercure estant souuent mis en cet endroit se fixera; en sorte qu'il deuiendra malleable? Voicy vn exemple de l Extension de l'Experience. Si par le moyen d'vn verre à long col l'on fait couler au fonds du vin trempé, de l'eau que l'on aura versé d'enhaut, elle separera l'eau du vin; le vin se retirant peu à peu enhaut & l'eau prenant le bas. Ne se peut-il pas faire

que comme le vin & l'eau, qui ſont deux corps differents ſont ſeparez par cet artifice, que les parties les plus ſubtiles du vin, qui eſt pur & en ſon entier, ſoient ſeparées des plus groſſieres, afin qu'il ſe faſſe comme vne diſtillation par le poids; & qu'il ſe trouue enhaut quelque choſe d'approchant à l'eſprit du vin & encores plus ſubtil? De plus, l'Aymant attire le fer quand il eſt en maſſe, ne ſe pourra-t'il pas faire qu'vn petit morceau d'Aymant qui ſera tombé dans la limaille du fer l'attirera à ſoy & qu'il en ſera tout couuert? De plus, l'eſquille de la bouſſole ſe tourne aux Poles du monde; ne ſera-ce pas par la meſme voye & par la meſme entreſuite que le font les corps celeſtes? c'eſt à ſçauoir, comme ſi quelqu'vn mettoit l'eſquille en vne contraire ſituation; c'eſt à dire au poinct du Midy & qu'il l'y retint tant ſoit peu; qu'apres il la laiſſaſt aller? n'aymeroit-elle pas mieux s'en retourner au Septentrion, qui eſt le lieu qu'elle deſire en tournoyant par l'Occident, que par l'Orient? De plus, l'or engloutiſt l'argent vif qui eſt proche de luy. Mais à ſçauoir-mon, s'il ſe l'incorpore ſans extenſion de ſa groſſeur; afin qu'il ſe faſſe vne certaine maſſe plus peſante que n'eſt l'or meſme? De plus, les hommes aydent leur memoire en plaçant les images des perſonnes dans les lieux. Ne feront-ils pas la meſme choſe ſi en oſtant ces lieux ils ſe repreſentent ces meſmes perſonnes auec leurs geſtes & leurs habits? Mais c'eſt aſſez parlé de la production de l'Experience.

Le Tranſport d'vne experience à l'autre eſt tri-

ple : à sçauoir de la Nature, ou du Hazard à l'Art, ou d'vn autre Art, & d'vne autre practique en vne autre ; ou d'vne partie de quelque Art en vne differente partie du mesme Art. Il y a vne infinité d'exemples en cette premiere espece, si biẽ que les Arts Mechaniques ont quasi tous tiré leur origine de certains petits commencemens que le Nature ou le cas fortuit leur ont donné. L'on disoit anciennement en Prouerbe; *Que le raisin mis aupres du raisin meurissoit plustost*, pour exprimer les deuoirs mutuels de l'amitié. Mais nos faiseurs de Cydre, c'est à dire de vin de pommes, imitent fort bien cela : car ils defendent expressement que l'on ne batte point les pommes; & que l'on n'en tire point le Cydre ; que premierement elles n'ayent demeuré certain temps en monceaux, pour y meurir en se touchant l'vne l'autre; afin que l'aigreur de cette boisson soit corrigée par ce moyen. De plus, l'imitation des Arcs en Ciel artificiels qui se font en espanchant vne grande quantité de gouttes d'eau , a esté facilement tirée des Arcs en Ciel Naturels, qui viennent d'vne nuée qui se font en rosée. De plus, la mode de distiller a peu estre prise d'en haut, à sçauoir des pluyes ou de la Rosée, ou de cette basse experience des gouttes qui sont attachées aux couuercles que l'on met sur les marmites pleines d'eau boüillante. Au reste, personne n'eust osé imiter les Tonnerres & les foudres, si ce Moine qui trauailloit à la Chymie ne s'en fut aduisé par la grande impetuosité, & par le grand bruit que fit le bouchon qu'il auoit mis à son vaisseau;

quand la force du feu l'enleua subitement en l'air. Mais d'autant plus qu'il se trouue d'exemples sur cette matiere ; d'autant en faut-il moins rapporter. Au reste ceux qui ont eu dessein de s'employer à trouuer quelque chose de profitable, ont deu prendre garde attentiuement, particulierement & à dessein, aux ouurages de la Nature, & à tout ce qui s'y faict par le menu ; & penser perpetuellement & fortement à part eux, que c'est qu'ils en pourroient rapporter aux Arts : veu que la Nature est leur miroir. Et qu'il y a plusieurs Experiences qui se peuuent rapporter d'vn Art à l'autre ; & d'vne practique à vn autre ; bien que cela n'arriue que fort rarement. Car la Nature se fait voir à tous, en tous endroits ; mais les Arts particuliers ne sont cogneus que par les artisans qui s'y entendent. Les Lunettes ont esté inuentées en faueur de ceux qui auoient la veuë basse. Ne peut-on pas inuenter vn certain instrument qui estant mis aux aureilles, fasse mieux ouyr les sourdauts. De plus, les choses qui seruent à embaumer, & le miel, conseruent les corps morts ; n'en sçauroit-on rien prendre de là, pour la Medecine, qui peust profiter aux Corps viuans ? De plus, l'vsage de grauer quelque chose dans de la cire, dans de la brique & dans du plomb est fort ancien ; & c'est aussi de là, que l'on a appris d'imprimer sur du papier en l'Art d'Imprimerie. De plus, le sel assaisonne les chairs en l'art de Cuisinier ; & ce beaucoup mieux l'Hyuer que l'Esté. Cela ne se peut-il pas vtilement rapporter aux bains ? & ne sçauroit-on Imprimer ou extrai-

re leur temperament, quand il en seroit de besoin. De plus, l'on trouue dans cette Experience nouuellement faite des Congelations artificielles, que le sel a vne fort grande vertu pour espaissir: cela ne se peut-il pas rapporter aux Condensations des metaux? veu que l'on sçait desia assez que les eaux forts composées de certains sels, font sortir & precipiter de certains metaux, des petits grains d'Or moins espois que l'Or mesme. De plus, la Peinture renouuelle la memoire de ce qu'elle represente: n'est-ce pas de la que l'on a tiré cet Art, que l'on nomme de la Memoire? mais c'est assez d'en auoir parlé generalement; veu qu'il n'y a rien de si vtile pour attirer du Ciel, par maniere de dire, vne pluye d'inuentiõs profitables & nouuelles, que si les Experiences de plusieurs Arts Mechaniques sont cognuës par vn, ou par fort peu de personnes; qui par leurs conferences puissent s'exciter l'vn l'autre; afin que cela fasse que les Arts s'entretiennent entre eux par cette Transiation d'Experiences, dont i'ay parlé; & s'embrazent comme par vn meslange de Rayons. Car encores que la voye de la Raison promette de beaucoup plus grandes choses par l'Organe; neantmoins cette viuacité d'inuenter, espanchera cependant bien loin sur le genre humain, plusieurs des choses que nous auõns en main; comme si c'estoit des dons que l'on iettoit anciennement, & ce par ce moyen de l'Experience des lettres. Il reste ce transport d'vne partie de l'Art à vne autre partie differente, qui ne differe que fort peu du Transport d'vn Art à vn autre. Mais comme

comme ainſi ſoit, qu'il y ait certains Arts qui ayent vne ſi grande eſtenduë, qu'ils peuuent porter en eux meſmes le Tranſport des Experiences, ie me ſuis aduiſé d'y adiuſter cette autre ſorte, dont ie parle maintenant : veu principalement qu'elle eſt extremément importante en vn certain Art. Car elle ſeruira de beaucoup à l'augmentation de la Medecine, ſi les Experiences de cette partie qui y traitte de la guariſon des maladies, eſtoient raportées à ces parties qui parlent de la Conſeruation de la Santé ; & & de la Prolongation de la Vie. Car ſi vne excellente Opiate, ſuffit pour arreſter le furieux embrazement qui ſe fait des Eſprits, lors que l'on à la peſte, perſonne ne doutera qu'vn ſemblable Medicament, dont l'on ſe ſeruiroit d'ordinaire auec certaine doze, ne peut moderer & retenir en quelque façon cette gliſſante & rampante chaleur immoderée, qui procede de l'aage. Mais c'eſt aſſez parlé du Tranſport d'vne Experience à vne autre.

Le Renuerſement de l'Experience ſe fait, quand l'on prouue le contraire de ce qui eſt experimenté, voicy comment. La Chaleur eſt fortifiée par les miroirs, n'en arriuera-t'il pas de meſmes du froid? Comme auſſi la Chaleur eſt portée principalement en haut, quand elle s'eſcarte: quand la froideur s'eſtend ne s'en va-elle pas pluſtoſt en bas? par exemple. Prenez vne baguette de fer ; & faites la chaufer par vn bout ; puis redreſſez la en ſorte que le bout eſchaufé ſoit en bas, ſi vous venez à mettre la main au bout d'en haut, tout à l'inſtant il la bruſlera : que ſi au

contraire le bout eſchauffé eſt en haut; & que vous touchiez l'autre en bas, vous n'y ſentirez pas tant de chaleur. A ſçauoir mon auſſi ſi toute cette baguette eſt embrazée, & qu'vn de ſes bouts viene à eſtre rafraichy de nege ou d'vne eſponge trempée dans de l'eau froide, ſi ce bout là eſt eſleué en haut, à ſçauoir mon, diſ-je, ſi cette nege ou cette eſponge enuoyera plus viſte le froid en bas qu'elle ne l'enuoyeroit en haut, ſi elle eſtoit tournée contre bas à l'autre bout? De plus, les Rayons du Soleil ne font que ſauteler ſur le Blanc, mais ils s'aſſemblent ſur le Noir. Les Ombres ne ſe perdent-elles pas auſſi ſur le noir, & ne ſe ramaſſent-elles pas ſur le blanc? Ce que nous voyons arriuer en vn lieu obſcur, dans lequel il n'y a point d'autre lumiere, que celle qui y entre par vn petit trou, par où les Images de tout ce qui paſſe dehors, ſont repreſentées ſur vne fueille de papier blanc, & non ſur vne qui ſeroit noire. De plus, l'on ouure la veine du front pour guarir la Migraine: ne ſcacrifiera-t'on pas vn coſté de teſte, quand l'on aura la * Sode? mais c'eſt aſſez parlé du Renuerſement de l'Experience.

* C'eſt à dire, quand on aura mal par toute la teſte.

La Contrainte de l'Experience paroiſt quand on la pouſſe plus auant pour aneantir, & pour oſter la vertu de quelque choſe. L'on prend la beſte dans les autres chaſſes, mais en celle-cy on la tuë. En voicy vn exemple. L'Aymant attire le fer; Voyez ſi vous pouuez tant ſur l'vn & ſur l'autre, qu'il ne ſe faſſe plus d'attraction, par exemple. Experimentez ſi l'Aymant eſtant jetté dans le feu; ou deſtrampé

dans les eaux forts, perdra sa vertu, ou si elle se diminuera. Au contraire esprouuez si l'Aymant attirera encores l'acier ou le fer reduits en Safran de Mars, ou en acier, que l'on nomme Preparé, ou estant dissouz en eau fort. D'abondant l'Aymant attire le fer par tous les milieux que nous cognoissons: c'est à sçauoir, quoy que l'on mette entre deux l'Or, l'argent & le verre; pressez dauantage l'Experience: & trouuez si vous pouuez quelque milieu qui destourne cette vertu: seruez-vous d'argét vif, d'huile, de gomme, de charbon ardant, & d'autres choses qui n'ont pas encores esté esprouuez. Outre plus, l'on a inuenté depuis peu les Lunettes, qui font paroistre fort grosses les moindres petites choses; portez leur vsage plus loin, ou à des especes si menuës qu'elles ne les puissent pas representer, ou si grandes, qu'elles les monstrent confusément. A sçauoir mon, si elles ne peuuent pas faire clairement voir dans l'vrine, les choses qui d'ailleurs ne seroient pas visibles? si elles ne peuuent pas dans les pierres les plus fines & les plus nettes, y faire remarquer des pailles, ou des petites taches? Si elles ne peuuent pas representer comme assez gros ces corps menus qui suiuent les rayons du Soleil, que l'on a faussement accusé Democrite d'auoir pris pour ses Atomes; & pour les principes des choses? Si elles ne pourroient pas faire si distinctement voir ceste poudre grossiere faite de Cinabre & de Ceruse, qu'il y pariſſe icy des grains rouges & la des blancs? D'vn autre costé, si elles ne peuuent pas en sorte multiplier les plus gran-

des images, par exemple, vn visage & vn œil, &c. qu'elles ne paroissent pas plus grandes qu'vne puce ou qu'vn ciron? Bref si elles ne peuuent pas faire paroistre la toille de Lin, où quelqu'autre linge encores plus fin & plus clair, aussi troüé qui si c'estoit vn ret? Mais je ne m'arresteray pas d'auantage sur les cõtraictes des Experiences; d'autant qu'elles sont quasi toutes hors les bornes de l'Experience des Lettres; & qu'elles regardent plustost les causes, les Axiomes, & l'Organe nouueau. Car en quelque chose où il y a de la Negation de la Priuation & de l'Exclusion, il commence desia d'y paroistre vne certaine lumiere pour l'Inuention des formes; mais c'est assez parlé de la Contrainte de l'Experience.

L'Application de l'Experience n'est autre chose, que son ingenieux ajustement à quelqu'autre vtile Experience: en voicy vn exemple. Chaque corps à ses dimentions & ses poids. L'Or a plus de poids & moins de dimension que l'argent, l'eau que le vin: De là l'on tire vne fort bonne Experience. C'est que l'on peut cognoistre par le moyen d'vn pot remply d'eau; & par le moyen aussi de ce qui y sera mis dedans, combien, l'on aura meslé d'argent à l'Or, & d'eau au vin; ce qu'Archimede inuenta autresfois. De plus, la Chair se corrompt plustost en certains celiers qu'en d'autres. Il sera à propos de rapporter cette Experience à la cognoissance de l'air ou plus, ou moins sain: afin que l'on habite en celuy-là, ou la chair est plus long temps preseruée de corruption; cela se peut aussi appliquer pour des-

couurir les saisons de l'année les plus salutaires, ou les plus dangereuses. Il y a vne infinité de choses semblables, il reste que les hommes veuillent, & qu'ils ayent les yeux tousiours tournez, ou sur la nature des choses; ou sur ce qui leur sera vtile. Mais c'est trop parlé de l'Application de l'Experience.

L'accouplement de l'Experience est le lien & la chaisne des Applications, qui est tel, que quand les choses particulieres ne seroient pas profitables à quelque vsage, elles profiteroient estans liées par ensemble. Par exemple; Vous desirez d'auoir des Roses ou des fruicts tardifs, vous en viendrez à bout, si vous arrachez les boutons qui pousſent les premiers; comme aussi si vous deschaussez & exposez à l'air les racines des Rosiers & des arbres; iusques à ce que le Printemps soit bien aduancé; mais beaucoup mieux si vous faites l'vn & l'autre. De plus, la glace & le nitre raffraischissent grandement; mais encores plus, quand ils sont meslez. Cela est assez clair de soy: neantmoins il peut y auoir souuent de la tromperie (comme en tout ce où les axiomes manquent) si l'vnion se fait de choses qui operent par diuers, voire par contraires moyens. Mais c'est assez touchant l'Accouplement de l'Experience.

Restent les hazards de l'Experience: & cette sorte d'experimenter est tout à fait sans raison & comme furieuse: quand il vint en l'esprit de quelqu'vn de vouloir esprouuer quelque chose; non parce que la raison, ou quelque autre experience l'y conduit; mais

seulement pource que personne ne tasche d'en venir à bout. Pour moy, ie ne sçay pas si en cela il n'y a pas de caché quelque autre grande chose; si dis-je, vous remuez toute pierre en Nature. Car ses merueilles se trouuent quasi toutes hors les voyes frayées & hors des sentiers cogneus; en sorte que quelquesfois l'impertinence de la chose ayde. Que si la Raison vient en suite; c'est à dire, s'il est tout apparent que rien de semblable n'a esté esprouué; & que neantmoins il y ait grand subiect de tenter cette Experience, cela est tres-bon, & fait voir les plis & les replis de la Nature. Par exemple; L'vn, ou l'autre des deux arriue en l'operation du feu sur quelque corps naturel. Il faut que quelque chose s'envole (comme la flamme & la fumée en ce que l'on brusle d'ordinaire) ou au moins qu'il se face vne separation locale des parties & à certaine distance, comme en la Distillation; où les feces restent en bas, & les vapeurs retombent dans les Recipients, apres qu'elles se sont assez esgayées. Mais personne n'a encores entrepris de faire vne distillation Couuerte, nous la pouuons nommer ainsi, & l'on peut dire vray-semblablement que si la force de la chaleur fait ses actions dans vn corps en l'alterant sans sa perte ny sa deliurance, que pour lors elle poussera ce Prothée de la matiere, qui est comme emmanoté, à se transformer en plusieurs façons; pourueu que la chaleur soit tellement moderée & si bien donnée à temps, que les vaisseaux ne viennent pas à se rompre. Car cela est semblable à vne matrice naturelle, où quand la chaleur opere, rien du

corps ne s'en va ou se separe. Il y a pourtant cette difference que la nourriture est conjoincte dans la matrice; mais quant au changement, c'est la mesme chose. Tels sont les hazards de l'Experience.

Ie veux neantmoins donner pour aduis sur ce qui est de ces Experiences, que personne ne perde courage, ou ne tombe comme en confusion, s'il ne vient pas à bout, comme il espere, de celles qu'il a entrepris. Car ce qui reüssit est fort agreable; mais aussi ce qui ne reüssit pas, n'instruit pas moins. Et il faut toujours retenir ce que nous redisons perpetuellement, qu'il faut tousiours plustost trauailler à faire des Experiences qui apportent de la lumiere, que du profit. Mais que ce soit maintenant assez parlé de l'Experience des Lettres, qui est plustost vne viuacité d'Inuenter & vn subtil odorat pour bien chasser, comme j'ay desia dit, qu'vne Science. Mais ie me tais & ne parle pas de l'Organe nouueau; d'autant que i'ay resolu d'en faire vn Ouurage entier, Dieu aydant; pour ce que c'est la chose la plus grande de toutes.

Diuision de l'Art d'Inuenter les Argumens, en celuy où l'on reserue les Matieres, & en l'Art Topique. Diuision de la Topique en Vniuerselle & Particuliere. Exemple de la Topique Particuliere en la Recherche du Pesant & du Leger.

Chap. III.

L'Invention des Argumens n'eſt pas proprement vne Inuention. Car inuenter eſt deſcouurir les choſes incogneuës & non pas receuoir ce qui eſt cogneu, ou le r'appeller. Mais il ſemble que l'vſage & le deuoir de cette Inuention n'eſt autre que de tirer auec dexterité de la maſſe de la Science, qui eſt cachée en confuſion dans l'Eſprit, ce qui ſert ſur le ſuject de la queſtion qui ſe preſente à decider. Car les lieux de l'Inuention ne profitent pas à celuy qui n'entend que fort peu ou point du tout ce qui s'agite. Comme au contraire, celuy qui a chez ſoy quelque choſe qu'il puiſſe dire à propos, celuy-là ſans Art & ſans lieux d'Inuention, trouuera enfin & formera des Argumens; bien que ce ne ſoit pas, ny ſi viſte, ny ſi commodément. Si bien que ce genre d'inuention, comme j'ay deſia dit, n'eſt pas proprement vne Inuention; mais ſeulement, c'eſt remettre en memoire, ou ſuggerer auec Application. Neantmoins parce que le mot eſt en vſage, & qu'il eſt receu, ie permets que l'on nomme cela Inuention: veu principalement que l'on peut auſſi bien appeller Chaſſe & Deſcouuerte d'vne beſte, quand on la lance l'ayant trouuée dans les broſſes où elle fait ſon viandis, que quand on la rencontre en plaine campagne. Mais pour ne me point amuſer aux dictions: que l'on tienne pour tout vray que le but & la fin de cecy, eſt que nous ayons vne

vne certaine promptitude, & que nous nous seruions à propos de nostre cognoissance, plustost que de desirer de l'augmenter & de l'accroistre.

Mais il faut obseruer deux choses afin d'acquerir tout ce qu'il faut pour discourir amplement. Car il faut designer & comme monstrer au doigt, de quel costé il faut prendre le sujet que l'on traitte ; & c'est cette consideration que ie nomme la Topique ; ou il faut que l'on ait des Argumens composez & tous prests sur les matieres que l'on met le plus souuent en controuerse; & ie nommeray cette obseruation l'Art de reseruer les matieres, qui à peine peut estre dit vne partie de la Science ; veu qu'il consiste plus en diligence, qu'en vne doctrine où il y ait de la subtilité.

Neantmoins c'est sur cecy, qu'Aristote se moque des Sophistes de son temps fort gentiment ; mais à leur desaduantage, en disant: *Ils sont de mesmes que si vn maistre Chaussetier ne monstroit pas comment il faut tailler les chausses; mais qu'il se contentast d'en faire voir plusieurs de diuerse façon, & de differente grandeur.* Neantmoins ie pourrois luy repartir; Que si ce mesme Maistre n'en auoit point en sa boutique, & s'il n'en faisoit pas qu'on ne les luy commandast, qu'il deuiendroit pauure, & que peu de gens achepteroient de luy. Mais nostre Sauueur parle tout autrement en ces paroles concernant la Science diuine : *Tout Scribe docte au Royaume des Cieux, est semblable au pere de famille qui aueint de son thresor ce qui est de nouueau & d'ancien.* Nous remarquons aussi que les Rhetoriciens du tẽps

passé ont donné pour precepte aux Orateurs qu'ils euſſent à leur commandement diuers lieux communs tous preſts & bien dreſſez; afin de parler pour & contre. Par exemple; En faueur de l'intention de la loy, cõtre ſes termes, & au rebours: Pour la creance qu'il faut adjouſter aux argumens contre les teſmoignages & au contraire. Mais Ciceron meſme qui auoit vne grande experience, aſſeure qu'vn Orateur diligent & aſſidu, peut auoir premedité & reſolu tout ce qui peut tomber en diſpute; en ſorte que venant à plaider, il n'a pas beſoin d'y rien changer, excepté les noms nouueaux, & certaines circonſtances particulieres. Et Demoſthene a tellement eſté vigilant & exact, que ſçachant combien il importoit de ſe rendre les Auditeurs fauorables dés l'entrée de la cauſe, il a creu qu'il eſtoit neceſſaire de compoſer pluſieurs exordes de Harangues & Oraiſons; & qu'il faloit en eſtre touſiours preſt. Ces exemples & ces authoritez pourroient à bon droict emporter l'opinion d'Ariſtote, qui nous perſuaderoit volontiers de changer l'habit pour les * ciſeaux. C'eſt pourquoy il ne faloit pas mettre en oubly la partie de Doctrine qui deſpend de cet Art, où l'on Reſerue les matieres dont j'ay aſſez parlé en cet endroict. Car eſtant commune à la Logique & à la Rhetorique, il me ſemble bon d'en toucher en paſſant quelque choſe icy, où ie traicte des matieres de la Dialectique; me remettant d'en parler plus amplement ſur la Rhetorique.

* C'eſt à dire, pluſtoſt retrancher ces choſes que de s'en ſeruir.

Ie diuiſeray l'autre partie de l'Art d'Inuenter, c'eſt à ſçauoir la Topique, en Generale & en Particuliere.

La Generale eſt celle qui a eſté amplement traictée dans la Dialectique; en ſorte qu'il n'y a point d'apparence d'en parler dauãage. Si eſt-ce qu'il me ſemble que ie ſuis obligé de dõner cet aduis en paſſant: Que cette Topique ſert non ſeulement quand on diſpute par argumens; mais quand on recherche quelque choſe par penſée; ou quand on la rumine à part ſoy: meſmes elle ne conſiſte pas en cela ſeul; qu'elle nous inſtruiſe & nous aduertiſſe de ce que nous deuons affirmer, ou aſſeurer; mais auſſi de ce qu'il nous faut rechercher, ou demander: veu que la prudente demande eſt la moitié de la Science. C'eſt pourquoy Platon a tres-bien dit que, *Celuy qui demande quelque choſe, comprend par vne certaine generale cognoiſſance ce qu'il demande; car comment ſe pourroit-il faire autrement qu'il le cogneuſt apres l'auoir trouué?* D'où vient que nous recherchons & mieux & plus ayſément vne choſe, à meſure que nous en aurons quelque peu de cognoiſſance par vne plus ample & vne plus certaine Anticipation. Doncques ces lieux meſmes qui ſeruiront à fureter les plus particuliers recoings de noſtre eſprit; pour y prendre la Science qui s'y trouue, ſeront de meſme profitables pour receuoir celle qui vient de dehors; en ſorte que s'il ſe rencontre quelqu'vn experimenté en quelque choſe, nous l'en pourrons commodément enquerir & auec prudence; comme auſſi il eſt en nous de choiſir les Autheurs & les Liures qui en parlent; & les feüilleter aux endroicts qui peuuent contenter noſtre curioſité.

Mais la Topique Particuliere peut beaucoup

plus, pour ce que nous venons de dire, & y doit estre tenuë pour tres-vtile. Certains en ont legerement parlé; mais non à plein fonds, ny comme le sujet de la matiere le meritoit. Toutesfois ne tenant compte de ce vice, & de ce faste qui n'ont que par trop eu de vogue dãs les escoles; c'est à sçauoir que l'on raporte vne infinité de subtilitez sur les choses qui nous viennent à la main, & qui sont faciles; mais que l'on ne touche seulement point aux difficiles, qui sont tant soit peu esloignées. Ie fais grand estat (pour le merueilleux profit qui en sort) de cette Topique particuliere, c'est à dire, de ces Lieux de la Recherche & de l'Inuention, qui sont appropriez aux sujets particuliers & aux Sciences. Et ce sont des meslanges de Logique, & de ce dont traitte chaque science particuliere. Car celuy-là n'a pas grand Esprit, qui croit que l'on puisse d'abbord trouuer & proposer l'Art parfait d'inuenter les Sciences; & qu'en suitte de ce on le puisse mettre en œuure, & l'exercer. Que l'on sache, Que les solides & les vrais Arts d'inuenter, se fortifient & s'acroissent auec les mesmes inuentions: en sorte que quand quelqu'vn commence à rechercher quelque Science, il peut auoir certains vtiles preceptes de cet Art d'inuenter; mais quand il se sera aduancé dans cette cognoissance, il peut & doit en mediter de nouueaux qui le puissent conduire plus auant auec bon-heur: Cecy est semblable au voyage que l'on fait dans vne plaine; où quand nous auons desia fait vne partie du chemin nous n'en auons pas seulement moins à faire; mais

auſſi nous deſcouurons plus aiſément ce qu'il nous en reſte. De meſmes dans les Sciences, chaque degré de progrez qui laiſſe apres ſoy ce que l'on a deſia appris, fait auſſi prochainement voir deuant ſoy ce qu'il reſte à ſçauoir. Mais ayant placé cette Topique entre les choſes qui nous manquent, il m'a ſemblé qu'il ſeroit bon d'en adiouſter icy vn exemple.

Topique Particuliere; ou Articles de la recherche de ce qui eſt Peſant, ou Leger.

I. QVE l'on recherche, Quels ſont les Corps qui ſont ſuſceptibles du mouuement de Peſanteur: quels ſont ceux qui ſont ſuſceptibles de Legereté; & s'il y a d'autres Natures mitoyennes ou indifferentes.

II. Apres que l'on a recherché que c'eſt que Peſanteur & Legereté ſimple; que l'on aille à la recherche faite par comparaiſon; A ſçauoir, Quels Corps entre les peſants peſent le plus, & quels peſent le moins en la meſme dimẽtion: comme auſſi quels entre les Legers ſont plus viſte portez en haut; & quels plus tard.

III. Que l'on recherche que peut, & ce qu'opere ce qu'il y a de Quantité au corps, pour le mouuement de la Peſanteur: Mais cela paroiſtra d'abord comme ſuperflu; d'autant que la Raiſon du mouuement doit dependre de la choſe qui a Quantité; mais il en va tout autrement. Car encores que dans les baſſins, la quantité compenſe la peſanteur du

corps meſmes, dont les forces ſe ramaſſent en vn, par la repercution ou reſiſtance des baſſins ou du fleau; neantmoins où il n'y a que fort peu de reſiſtance, comme en la cheute des corps par l'Air, la quantité qui eſt au corps, ne ſert pas de beaucoup pour en aduancer la deſcente; veu que vingt liures peſant de plomb & vne ſeule liure, tombent quaſi en meſme temps.

IV. Que l'on recherche, à ſçauoir mon ſi la Quantité qui eſt au corps, peut tellement eſtre augmentée qu'il n'ait aucun mouuement de peſanteur: de meſmes qu'il arriue au globe de la Terre, qui eſt ſuſpendu en l'air, & qui ne chet pas: à ſçauoir mon s'il y peut auoir d'autres Maſſes ſi grandes qu'elles ſe ſouſtiennét d'elles-meſmes. Car * *le Mouuement* de Latiõ, ou le Tranſport, qui va au centre de la Terre, eſt vne choſe feinte: & toute grande Maſſe abhorre tout mouuement de Lation, ſi vn appetit plus fort ne luy predomine.

* Adjouſté.

V. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la Reſiſtance du corps mitoyen; ou qui ſuruint au regime du mouuement de Peſanteur. Quant au corps qui deſcend, il penetre & coupe celuy qui ſe preſente; ou il eſt arreſté par luy. S'il penetre, la Penetration s'en enſuit, ou auec vne legere Reſiſtance cõme dans l'air: ou auec vne plus forte comme dans l'eau. S'il eſt arreſté, c'eſt par vne Reſiſtance ineſgale: où il ſe fait vne ſurcharge, comme ſi l'on mettoit du bois ſur de la cire; ou par vne Reſiſtance eſgale, comme ſi l'on mettoit de l'eau ſur de l'eau; ou du

bois sur vn mesme genre de bois. Ce que l'Escole dit, prenant mal cela ; Que le corps ne pese pas qu'alors qu'il est hors de son lieu. Toutes ces choses changt le mouuement de Pesanteur : car ce qui est pesant se meut autrement dãs les balances, autremẽt en cheant de haut en bas. Et mesmes autrement dans des balances suspenduës en l'air ; autrement dans des balances plongées dans l'eau , ce qui paroistra peut estre estrange; autrement par la cheute qui se fait par l'eau ; autrement aux choses qui nagent, ou que l'on conduit sur l'eau.

VI. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere, pour gouuerner le mouuement de Pesanteur, la figure du corps qui descend, comme celle qui est large & mince, cubique, longuete, ronde, pyramidale; & quand ces corps se tournent; & quand ils tombent droit en la sorte qu'on les auoit mis.

VII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la continuation & le progrez de la cheute, ou de la descente mesmes * *à ce que le corps pesant* soit porté auec plus de viteſſe & d'impetuosité ; & auec quelle proportion, & iusques où va cette viteſſe. Car les Anciens ont creu, sans y auoir beaucoup pensé, que ce mouuement s'augmentoit & se fortifioit sans ceſſe; par ce qu'il est naturel. * Adjousté.

VIII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere l'esloignement, ou l'approchement de terre du corps qui descend, pour cheoir pluſtoſt, ou plus tard, ou point en tout; au moins s'il se trouue hors la Sphere de l'actiueté du globe de la terre, comme Gilbertus

la creu. Comme auſſi ce qu'opere le plongement plus auant dans le profond de la terre, du corps qui deſcend; ou de ſa tenuë au plus prés de la ſurface de la terre. Car cela meſmes diuerſifie le mouuemẽt, comme le remarquẽt ceux qui trauaillent dans les Mines.

IX. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la difference des corps, par leſquels le mouuement de peſanteur eſt eſtendu & cõmuniqué. Et à ſçauoir mon s'il eſt eſgalement communiqué par les corps qui ſont mols, & qui ont des Pores, comme par ceux qui ſont durs & ſolides: comme ſi le fleau de la balance eſt de bois à l'vn des coſtez de la lãguette, & à l'autre d'argent; bien que * *ces deux diuerſes matieres* ſoient reduites au meſme poids: à ſçauoir ſi cela ne cauſe pas de l'ineſgalité aux baſſins de la balance. Et par meſme raiſon ſi le metal eſtant mis à peſer ſur de la laine, ou ſur vne veſſie enflée y a le meſme poids qu'il a au fonds du baſſin de la balance.

* Adjouſté.

X. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere en la communication du mouuement de la peſanteur, la diſtance qui eſt entre le corps & le poinct où ſe commence le poids: c'eſt à dire la remarque que l'on fait du viſte, ou du tardif declin ou abaiſſement: comme il ſe voit aux balances où vne partie du fleau eſt plus longue que l'autre; bien qu'elle ſoit reduite à meſme poids: à ſçauoir, ſi cela fait pancher la balance: ou aux tuyaux tournez en façon d'arc, où la partie plus longue attirera à la verité de l'eau; bien que la plus courte ayant plus d'ouuerture en contienne vn plus grand poids

XI.

XI. Que l'on recherche ce que peut le meſlange ou l'accouplement du corps leger auec le peſant, pour eſleuer la peſanteur du corps comme au poids des Animaux viuants & morts.

XII. Que l'on recherche comment les parties legeres, & les parties peſantes d'vn corps entier, s'eſleuent & ſe baiſſent ſecrettement; d'où viennent ſouuent des Separations fort exactes, comme en la Separation du vin & de l'eau; en l'eſleuation de la fleur, du laict, & des choſes ſemblables.

XIII. Que l'on recherche. Quelle eſt la ligne ou la direction du mouuement de Peſanteur, & comment il ſuit; ou le centre de la terre, c'eſt à dire la maſſe de la terre: ou le cẽtre du corps meſme; c'eſt à dire l'effort de ſes parties. Car ces centres ſont propres pour les Demonſtrations, mais ils ne ſeruent de rien en la Nature.

XIV. Que l'on recherche, Quelle eſt la comparaiſon du mouuement de la peſanteur auec les autres mouuemens: à ſçauoir leſquels il ſurmonte, & auſquels il cede; par exemple. Le mouuement de la peſanteur eſt arreſté pour vn temps par le mouuement, que l'on nomme violent: comme auſſi quand vn plus grand poids de fer eſt eſleué par vne petite piece d'aymant, le mouuement de peſanteur cede à celuy de Sympathie.

XV. Que l'on recherche ſur le mouuement de l'Aïr: à ſçauoir mon s'il eſt porté en haut, ou s'il eſt comme indifferent: Ce qui ne ſe peut que difficilement ſçauoir, ſans certaines Experiences curieuſes.

Car le tremblotement de l'Air au fonds de l'eau, se fait plustost par la region de l'Eau, que par le mouuement de l'Air ; veu que le mesme arriue au bois. Sans que l'Air meslangé auec l'Air en descouure rien ; veu que l'Air ne monstre pas moins la legereté dans l'Air, que l'eau la pesanteur dans l'eau ; mais quād il est dans ces bouteilles d'eau, qui sont entourées d'vne petite pellicule, il y arreste quelque tēps.

XVI. Que l'on recherche, Qu'elle est la Limite de la Legereté : Car ie crois que l'on ne veut pas, comme l'on a mis le Centre de la Terre, pour le Centre de la Pesanteur, que la derniere surface du dehors du Ciel, soit la Limite de la legereté. Ou plustost si de mesmes que l'on voit les choses pesantes estre portées iusques à tant qu'elles se reposent, & comme sur ce qui est immobile ; ainsi les choses legeres sont portées iusques à tant qu'elles commencent à pirouëtter, & comme vers le mouuement sans terme.

XVII. Que l'on recherche pourquoy c'est que les Vapeurs, & que les exhalaisons sont esleuées aussi haut, que l'est la region de l'Air, que l'on nomme Moyenne ; veu que ce sont des matieres assez crasses ; & que les rayons du Soleil ne paroissent pas touſjours, à sçauoir la nuict.

XVIII. Que l'on recherche : Comme c'est que la flamme se meut en haut. Ce qui est d'autant plus caché que la flamme perit à tous les moments ; si ce n'est par aduenture au milieu des grandes flammes : Car celles qui sont arrachées de leur cours continuel, ne sont que de fort peu de durée.

XIX. Que l'on recherche la raiſon du Mouuement en haut, de l'actiueté meſmes de ce qui eſt chaud; comme quand la chaleur en vn fer embraſé, coule plus viſte en haut qu'en bas.

Doncques que ce ſoit l'Exemple de la Topique particuliere. Au reſte ie continuë de donner le meſme aduertiſſement. C'eſt que ceux qui voudront paruenir au plus haut feſte des Sciences doiuent rendre leurs Topiques particulieres alternatiues; en ſorte qu'apres de plus grands progrez faits dans la recherche, ils les eſtabliſſent vne apres l'autre. Quant à moy i'en faits tant d'eſtat, que i'ay reſolu d'en faire vne Oeuure particuliere ſur les ſujets les plus releuez, & les moins cognus de la Nature. Car nous ſommes maiſtres des queſtions, non des choſes. Mais c'eſt aſſez parlé de l'Inuentiue.

Diuiſion de l'Art de Iuger, en Iugement par Induction, & par Syllogiſme. L'Induction eſt ramaſſée par l'Organe nouueau. Premiere Diuiſion du Iugement par Syllogiſme en Reduction droite & renuerſée. Sa ſeconde Diuiſion en [a] Analitique, *& en Doctrine des Elenques, Diuiſion de cette Doctrine en* [b] Elenques *des* [c] Sophiſmes, *en Elenques d'Interpretation, & en Elenques des Images ou des Idoles. Partition des Idoles, en Idoles de la Tribu, Idoles de l'Antre, & Idoles du Marché. De plus, de l'Analogie des Demonſtrations ſelon la nature du ſuiet; & cette Analogie eſt vne dependance de l'Art de Iuger.*

[a] C'eſt à dire, Reſolutiue.
[b] C'eſt à dire, Reprehenſions.
[c] C'eſt à dire, vne trompeuſe ſubtilité.

Chapitre IV.

IE passe maintenant au Iugement, ou à l'Art de Iuger; où il s'agit de la Nature des Preuues, ou des Demonstrations. Or en cet Art de Iuger, comme vn chacun sçait, l'on conclud, ou par Induction, ou par Syllogisme. Car les Enthymemes & les Exemples sont seulement les abregez de ces autres deux. Pour ce qui est du jugement qui se fait par Induction rien ne nous doit arrester. Car c'est par vne mesme operation de l'Esprit, que l'on trouue & que l'on juge, ce que l'on recherche, sans que cette chose passe par vn milieu. Cela se fait immediatement, & quasi en la mesme sorte qu'il se practique au Sentiment. Car le Sens trop court pour cognoistre ses objets primitifs, en prend seulement l'espece, & consent à la verité d'icelle. Il en est tout autrement dans le Syllogisme; la preuue duquel ne vient pas immediatement, il a besoin d'vn milieu. C'est pourquoy autre chose est l'Inuention du Milieu, autre chose le Iugement de la Consequence de l'Argument; car l'Esprit discourt sur le premier & il acquiesce à l'autre. Mais ie rejette la forme de l'Induction qui est defectueuse; pour la bonne ie la renuoye à l'Organe nouueau. C'est pourquoy c'est assez parlé en cet endroit du Iugement qui vient par l'Induction.

Et que sçaurois-je dire de cette autre sorte de ju-

ger par le Syllogiſme; veu que les Eſprits les plus ſubtils ont tellemẽt trauaillé ſur cette matiere qu'elle en eſt quaſi toute vſée, & comme reduite en menuës parcelles? Ce qui n'eſt pas eſtrange, puis que c'eſt vne choſe qui a vne grande ſympathie auec l'Entendement de l'homme. Car il fait tout ce qu'il peut pour n'eſtre pas touſiours en ſuſpend, & trauaille pour trouuer quelque choſe de fixe & d'immobile, à quoy il puiſſe s'appuyer; apres auoir aſſez couru & recherché. Et à vray dire, de meſmes qu'Ariſtote s'efforce de prouuer qu'il ſe trouue en tout mouuement des corps, quelque choſe qui ſe repoſe; & comme il rapporte fort à propos l'ancienne fable d'Atlas, qui eſtant tout droit, portoit ſur ſes eſpaules le Ciel, il la rapporte, diſ-je, aux poles du monde, à l'entour deſquels ſe font les Conuerſions; ainſi les hommes ont vn fort grand deſir d'auoir en eux vn certain Atlas de penſées; ou des Poles qui regiſſent en quelque façon les balancemens & les tournoyemens de leurs Eſprits, pour la crainte qu'ils ont que leur Ciel ne tombe. C'eſt pourquoy ils ſe ſont grandement haſtez d'eſtablir les Principes des Sciences, à l'entour deſquels toute ſorte de diſpute deuoit tourner ſans crainte de ruine & de cheute. Sans auoir pris garde à cette verité; Que quiconque s'attache trop toſt à ce qui eſt certain, finira en doute; & que celuy qui ſuſpendra pour vn temps ſon Iugement paruiendra à la certitude de ce qu'il cherche.

Doncques il eſt tout apparent que cet Art de Iu-

ger par Syllogisme, n'est autre chose qu'vne Reduction des Propositions aux Principes par les Termes mitoyens. Or l'on entend les Principes, qui sont receus du consentement de tous, & qui sont hors de cõtrouerse. Pour ce qui est de l'Inuention des Termes mitoyens, elle est en la libre & subtile recherche d'vn chacun. Cette Reduction est double ou Directe ou Renuersée. La Directe est, quand la Proposition est reduitte au Principe ce que l'on nomme vne preuue * Ostensiue. La Renuersée est quand la Contradictoire de la Proposition est reduitte au Contradictoire du Principe, que l'on nomme Preuue par Incommodité. Et le nombre des termes mitoyens ou leur eschelle, est accourcie ou augmentée selon que la Proposition est esloignée du Principe. Cela posé, ie diuiseray ainsi que l'on a accoustumé l'Art du Iugement en Analytique, & en la Doctrine des Elenques. Vne monstre & l'autre empesche. Car l'Analytique apprend quelles sont les vrayes formes des Consequences des Argumens, d'où si l'on se destourne, on cognoist que la Conclusion est defectueuse; & cela mesmes contient en soy quelque Elenque, ou quelque reprehension. Car comme l'on dit: *Ce qui est droit, monstre ce qu'il est, & ce qu'est le tortu.* Neantmoins il est touſiours plus seur d'y adjouster des Eléques, comme pour nous donner aduis; afin que les deceptions soient plus facilement descouuertes, qui pourroient autrement surprendre le Iugement. Au reste, ie ne vois pas qu'il y ait rien à desirer dans l'Analytique; mesmes tant s'en

* C'est à dire, Demonstratiue.

faut qu'il y faille rien adiouſter de nouueau, que ie trouue qu'elle n'a que trop de choſes ſuperfluës.

Ie veux diuiſer la Doctrine des Elenques en trois parties en Elenques de Sophiſmes, d'Interpretation & d'Images ou Idoles. La Doctrine des Elenques de Sophiſmes eſt plus vtile que les autres. Car encores que Seneque compare treſbien le plus groſſier genre de tromperie, aux ſubtilitez des joüeurs de paſſepaſſe; dans leſquelles nous ne pouuons deſcouurir comment ils font, bien que nous ſçachions qu'il en va autrement, que nous ne voyons. Mais les plus ſubtils Sophiſmes font, non ſeulement en ſorte que l'on n'a pas dequoy reſpondre; mais ils confondent meſmes tout à bon le Iugement.

Cette partie des Elenques de Sophiſmes a eſté traittée par Ariſtote, quant aux Principes; & encores mieux par Platon, en ce qui eſt des Exemples, non ſeulement en la perſonne des Anciens Sophiſtes. Gorgias, Hyppie, Protagore, Euthydeme & des autres, mais auſſi en introduiſant Socrate, qui ne faiſant autre choſe que de ne rien aſſeurer, & refutant tout ce que les autres rapportent, a tres-ſubtilement exprimé toutes les Modes des obiections, des deceptions & des Reprehenſions. C'eſt pourquoy nous n'auons rien à deſirer ſur ce ſujet. Neantmoins il faut remarquer cecy en paſſant, qu'encores que i'aye dit, que la principale vtilité de cette doctrine conſiſte à refuter les Sophiſmes, il eſt pourtant tout manifeſte, que ſi l'on en veut mal vſer, que l'on s'en ſeruira pour eſtablir, & pour appuyer les ſurpriſes &

les contradictions par les meſmes Sophiſmes. Ce qui eſt beaucoup priſé, & qui rapporte beaucoup de profit: Encores qu'vn chacun ait introduit cette difference entre l'Orateur & le Sophiſte, que l'vn court comme vn Leurier, & que l'autre ruſe comme le Lieure meſme.

Les Elenques d'Interpretation viennent apres; car c'eſt ainſi que ie les nommeray, empruntant pluſtoſt d'Ariſtote ce mot, que la choſe qu'il ſignifie. Mais auant cela ie rediray, afin que l'on s'en ſouuienne, ce que j'ay touché cy-deſſus, quād j'ay traité de la premiere Philoſophie: à ſçauoir, que les Tranſcēdans, ou les fortuites conditions des Eſtres, ou les adjoints ſont tels; Plus grand, plus petit, beaucoup, peu, auant, arriere, meſme, diuers, puiſſance, acte, habitude, priuation, tout, les parties, agens, patiens, mouuement, repos, eſtre, non eſtre, & choſes ſemblables. Il faut que l'on ſe ſouuienne & que l'on remarque, que l'on conſidere differemment les choſes cy-deſſus; c'eſt à ſçauoir, que l'on en peut parler en Phyſicien, ou en Logicien. I'en ay deſia aſſigné le traicté Phyſique à la premiere Philoſophie. Le Logical reſte à faire; qui n'eſt autre que cette doctrine que ie nomme preſentement Elenques d'Interpretation; & à vray dire, cette portion de Science eſt ſaine & bonne: car ces notions, * *ou cognoiſſances* vniuerſelles & communes ont cela de propre, qu'elles ſe rencontrent en toute ſorte de diſputes; en ſorte que ſi dés le commencement on ne les diſtingue curieuſement & auec grand ſoin, elles ſont pour offuſquer en diuerſes façons par

* Adjouſté.

par leurs tenebres la lumiere vniuerſelle des diſputes; & porter la choſe à tel poinct qu'elles ſe termineront en combats de mots. Car les equiuoques & les mots principalement de ce genre mal pris, ſont les Sophiſmes des Sophiſmes. C'eſt pourquoy j'ay aduiſé d'en faire pluſtoſt vn traicté à part, que de les faire entrer dans la premiere Philoſophie, ou dans la Metaphyſique; ou de les ſouſmettre en partie à l'Analytique, comme l'a fait Ariſtote aſſez confuſément. Et ie luy ay impoſé vn nom ſortable à ſon vſage, qui eſt veritablement de Reprendre & prendre garde comment l'on ſe ſert des mots. Meſmes ſi l'on eſtabliſt bien cette partie des predicamens, pour ce qui eſt des precautions, qu'il faut obſeruer, afin que l'on ne confonde pas, & que l'on ne tranſpoſe les termes des definitions & des diuiſions. Ie crois qu'en cela giſt ſon premier vſage, & meſmes j'ayme mieux qu'on la rapporte à ce lieu. Mais c'eſt aſſez parlé des Elenques de l'Interpretation.

Pour ce qui eſt des Elenques des Images, ou des Idoles, les Idoles ſont de tres-profondes deceptions de l'entendement humain: car ils ne trompent pas en particulier comme les autres, en eſpanchãt des nuages au iugement & en luy dreſſant des pieges; mais cela vient entierement de la mauuaiſe diſpoſition & de la mauuaiſe conſtitution qu'auoit l'entendement auant cela; laquelle deſtourne en aucune façon & gaſte tout ce que l'eſprit de l'homme cognoiſſoit par anticipation. Car tant s'en faut qu'eſtant entouré & offuſqué du corps il ſoit ſemblable à vn miroir, plain,

eſgal, & bien clair qui reçoiue nettement le rayon des choſes & les reflechiſſe ; qu'il eſt pluſtoſt ſemblable à quelque miroir enchanté plein de ſuperſtition & de phantoſmes. Or telles Idoles ſuruiennent à l'entendement de l'homme ; ou à cauſe de la nature generale du genre humain ; ou à cauſe de la nature particuliere d'vn chacun ; ou par les paroles qui ſont la nature communicatiue. I'ay acouſtumé de nommer le premier genre, les Idoles de la Tribu ; Le ſecond, les Idoles de l'Antre ; Le troiſieſme, les Idoles du Marché. Il y en y a vn quatrieſme genre que ie nomme les Idoles du Theatre, qui eſt prouenu des mauuaiſes Theories, ou Philoſophies, & des peruerſes loix des demonſtrations. Mais on peut le nier & l'oſter de ſa place ; c'eſt pourquoy ie n'en parleray plus quant à preſent. Mais les autres aſſiegent entierement la haute partie de l'Ame, & l'on ne ſçauroit les arracher tout à fait. C'eſt pourquoy il ne faut pas attendre ſur ce ſuject vne Analytique. Mais la Doctrine des Elenques eſt la Science primitiue concernant ces meſmes Idoles. Et pour en parler franchement, cette doctrine qui traicte des Idoles ne peut eſtre reduite en Art ; il y faut ſeulement rapporter vne certaine prudence ſpeculatiue, afin que nous les euitions ; & ie me remets d'en traicter plus au long & auec plus de ſubtilité dans mon nouuel Organe, n'en diſant icy generalement que fort peu de choſe.

Que l'on mette cecy pour exemple des Idoles de la Tribu : *La Nature de l'Entendement humain ſe plaiſt plus aux choſes affirmatiues & actiues, qu'aux negatiues*

& priuatiues : Bien qu'il deuſt ſe porter eſgalement à l'endroit des vnes & des autres. Mais il reçoit vne plus forte impreſſion de quelque certaine choſe, ſi elle eſt ; & s'il la ſçait ; que de la meſme ſi elle trompe le plus ſouuent ; ou ſi elle arriue tout autrement. Ce qui eſt comme la racine de toute ſuperſtition & de vaine creance : C'eſt pourquoy celuy auquel l'on monſtroit dans le Temple vn Tableau où l'on auoit peint ceux qui auoient eſchappé le naufrage, eſtant preſſé de reſpõdre s'il ne vouloit pas de là, recognoiſtre la grande puiſſance de Neptune, repartit fort bien en demandant à ſon tour : *Mais où ſont depeints ceux qui ont peri, apres auoir fait leurs vœux ?* Et c'eſt la meſme raiſon de ſemblables ſuperſtitions, comme en ce qui eſt de l'Aſtrologie, des ſonges, des augures, & des autres choſes. En voicy vn autre exemple: *L'eſprit de l'homme eſtant eſgal en ſubſtance, & vniforme preſuppoſe pourtant, & ſe feint en la Nature des choſes, vne plus grande eſgalité & vniformité qu'il n'y en a en effect.* D'où vient cette fauſſe poſition de Mathematique; *Que toutes choſes ſont meuës par des cercles parfaits, dans les choſes celeſtes,* en rejettant les lignes * Spirales. D'où vient auſſi qu'encores qu'il ſe trouue en la Nature, des choſes Singulieres & qu'il ne ſe trouue rien qui leur ſoit ſemblable, la penſée de l'homme s'imagine pourtant des choſes qui ont du rapport, de la conformité, & de la connexité. Et c'eſt de là qu'eſt ſorty l'element du feu auec ſon globe pour eſtablir le nombre quaternaire auec les autres trois, la terre, l'eau & l'air. Quant aux Chymiſtes ils ont mis ſus

* C'eſt à dire, qui continuent leur tour en arrondiſſant.

pied vne estrange troupe de choses naturelles, ayans plaisamment inuenté qu'en leurs quatre Elemens, le Ciel, l'Air, l'Eau, & la Terre, chaque espece estoit paralelle & conforme. Le troisiesme exemple est fort approchant de celuy que ie viens de proposer. *L'homme est fait comme la Regle & le miroir de la Nature.* Car l'on ne sçauroit croire, si l'on considere toutes choses par le menu, combien d'Idoles a mis dans la Philosophie, la reduction des operations naturelles à la similitude des actions humaines. Cette croyance que l'on a, que la nature fait les mesmes choses que l'homme, n'est pas meilleure que l'heresie des * Antropomorphites, qui est née dans les cellules des Moines qui n'auoient pas grand esprit; ny que l'opinion d'Epicure qui donnoit vne figure humaine aux Dieux, en quoy il auoit de la correspondance dans le Paganisme auec ces Heretiques. Mais Velleïus Epicurien n'a eü que faire de demander: *Pourquoy c'estoit que Dieu auoit paré le Ciel d'Estoilles & de lumiere, comme si c'eust esté vn * Edile ?* Car si ce Souuerain Ouurier se fust comporté en cette sorte, il n'eust pas manqué de ranger les Astres en fort bel ordre, tout tel qu'on le voit obserué dans le lambris d'vn Palais Royal artistement fait: veu que tout au contraire, à peine peut-on monstrer vne figure quarrée, triangulaire, ou a angle droit dans ce nombre infiny d'Estoilles; tant il y a de difference d harmonie entre l'Esprit de l'homme & l'Esprit du monde.

* Qui croyoient que Dieu auoit des membres comme les hommes.

* C'estoit vn Officier chez les Romains qui prenoit le soin des Temples & des lieux publics.

Pour ce qui est des Idoles de l'Antre, elles prennent leur source de la propre nature de l'Esprit,

& du corps d'vn chacun; comme auſſi de l'inſtruction, de la couſtume, & des choſes fortuites qui arriuent à chaque homme en particulier. Et à vray dire cet Embleme de l'Antre de Platon eſt tres-beau; car laiſſant à part la rare ſubtilité de la parabole, ſi quelqu'vn dés ſa premiere enfance demeuroit dans vn Antre obſcur, & dans vne cauerne ſouterraine, iuſques à ce qu'il fuſt homme fait; & qu'apres cela il en ſortit ſoudainement, & conſideraſt cet ornemẽt du Ciel, & de ce qui eſt. Il n'y a point de doute qu'il ne luy vint quantité d'eſtranges & d'impertinentes phantaiſies. Quant à nous, nous faiſons noſtre demeure ſouz l'aſpect du Ciel; nos Eſprits ſont cependant cachez dans les cauernes de nos corps; en ſorte que nous ſommes contraints de receuoir infinies repreſentations d'erreur & de fauſſeté, ſi ces meſmes eſprits ſortent par fois, & pour vn temps de leur cauerne; & s'ils ne reſident, comme à l'erte en la perpetuelle contemplation de la Nature. Et à cet Embleme de l'Antre de Platon s'accorde fort bien ceſte parabole d'Heraclite, que *Les hommes cherchent les Sciences dans les Mondes particuliers, & non dans le grand.*

Mais les Idoles du Marché ſont fort faſcheuſes; en ce qu'elles ſe ſont inſinuées dans l'entendement, par le moyen du Pacte tacite fait entre les hommes touchant les Paroles & les Noms impoſez. Or l'on fait d'ordinaire cette impoſition de Noms; afin de s'accommoder à la portée du vulgaire; & meſmes l'on diſtingue les choſes par les differences dont il

eſt capable. Or quand l'entendement qui eſt plus aigu, & l'obſeruation plus curieuſe veulét mieux faire ces diſtinctions, les mots ne le peuuent ſouffrir; & ce qui eſt le remede à cecy, à ſçauoir les definitions, elles n'en peuuent venir à bout; d'autant quelles meſmes ſont compoſées de mots, & que les mots engendrent les mots. Car encores que nous croyons que nous commandons à nos paroles; & qu'il ſoit facile de dire. *Qu'il faut parler comme le vulgaire; mais qu'il faut auoir les meſmes ſentimens, que les ont les Sages.* Et bien que les mots des Arts, deſquels ceux ſeulement vſent qui y ſont experimentez, ſemblent pouuoir ſatisfaire à cecy: & que les Definitions (dont i'ay deſia parlé, & qui ſont auant les Arts, ſelon la prudence des Mathematiciens) ſoient capables de corriger les mots que l'on prend autrement qu'il ne faut; neantmoins tout cela n'empeſche pas que les preſtiges, & les Enchantements des paroles, ne ſeduiſent en pluſieurs façons l'entendement; qu'ils ne luy faſſent quelque violence; & qu'ils n'attaquent auec impetuoſité, en tirant derriere eux, comme font les Archers de Tartarie, l'entendement d'où ils ſont ſortis. C'eſt pourquoy nous auons beſoin d'vn certain plus puiſſant & nouueau remede pour guarir ce mal; mais ie parle de cecy en paſſant, me contentant pour le preſent, de dire que cette Doctrine eſt à Deſirer; laquelle ie nommeray le grand Elenque, ou les Idoles qui ſont Naturelles, & qui ſuruiennent à l'eſprit de l'homme. Et ie me reſerue d'en traitter plus au long dans mon Organe nouueau.

Il reſte vne notable dependance de l'Art de Iuger que ie treuue auſſi à dire. Car Ariſtote a remarqué la choſe, mais il n'a pas parlé de ſa maniere. Elle monſtre quelles Demonſtrations doiuent eſtre appliquées, & à quelles matieres ou ſujets; afin que cette Doctrine contienne comme les Determinations des Determinations. Et il nous aduertit fort bien, que l'on ne doit pas attendre ny de Demonſtrations des Orateurs, ny de perſuaſions des Mathematiciens. En ſorte que ſi en prouuant quelque choſe l'on y commet de l'erreur, elle n'eſt pas entierement determinée. Et comme ainſi ſoit qu'il y ait quatre genres de Demonſtrations; ou par le conſentement immediat, & par les cognoiſſances communes; ou par Induction; ou par Syllogiſme; ou par cette Demonſtration que le Philoſophe nomme fort bien Circulaire, qui ne ſe fait pas par les choſes les plus cognuës, mais comme tout vniment. Ces Demonſtrations ont en particulier certains ſujets & matieres de ſciences, dans leſquelles elles excellent, comme elles en ont d'autres, ou elles ne ſont pas admiſes. Car la rigueur & la curioſité en demandant des preuues trop ſeueres en certaines matieres; & encores plus la facilité & le peu de ſoin d'acquieſcer à des preuuer plus legeres en d'autres, doiuent eſtre comprées entre les choſes qui ont porté beaucoup de dommage, & d'empeſchement aux ſciences. Mais que ce ſoit aſſez ſur l'Art de Iuger.

Diuiſion de l'Art de Retenir ou de l'Art Retentif, en la Doctrine de ce qui ſert à la Memoire; & en la doctrine de la Memoire meſme. Diuiſion de la Memoire meſmes en Auantcognoiſſance & en Embleme.

CHAPITRE V.

IE diuiſeray en deux Sciences l'Art de Retenir ou de garder, à ſçauoir en la Doctrine de ce qui ſert à la Memoire Et en la doctrine de la memoire meſmes. L'Eſcriture eſt entierement ce qui ſert à la Memoire. Et i'ay reſolu de donner pour aduis, que la Memoire ſans cet ayde, ne ſeroit pas baſtante pour les choſes qui ſont contenuës en de longs & amples diſcours; ny pour celles qui ont beſoin d'eſtre curieuſement examinées; & que l'on ny doit adiouſter foy, que par l'eſcrit qui en paroiſt. Ce qui a principalement lieu en la Philoſophie Inductiue, & en l'Interpretation de la Nature. Car il eſt auſſi peu poſſible de retenir par la ſeule memoire, & ſans eſcrit, les calculs des Ephemerides; comme de ſuffire à l'Interpretation de la Nature par les contemplations, & par la force du reſſouuenir, ſi l'on n'y adiouſte des tables ordonnées pour cela. Mais ſans parler de l'Interpretation de la Nature qui eſt vne nouuelle Doctrine, ie crois qu'il n'y a quaſi rien de plus vtile pour le regard des ſciences an-

anciennes & communes, que d'auoir quelque choſe qui ſupporte fortement & ſolidement la Memoire; c'eſt à dire vn liure qui ſoit bien & doctement redigé en lieux communs. Ie n'ignore pas pourtant qu'aucuns ont creu que la ruine de la Doctrine eſt principalement venu de cette ſorte de reduction; d'autant que cela retarde le cours de la lecture, & inuite la Memoire à demeurer oiſiue. Toutesfois parce que c'eſt contre l'ordre, de voir vn homme prompt & adroit dans les ſciences, s'il n'y eſt premierement affermy & bien verſé, i'eſtime que c'eſt vne choſe de tres-grande vtilité & fort aſſeurée, quand on s'eſtudie de trauailler diligemment à faire des Lieux communs bien ordonnez; d'autant que c'eſt de-là d'où vient vne abondante inuention; & ou ſe ramaſſe la pointe du Iugement. Mais auſſi eſt-il vray, que ie n'ay encores ſceu voir entre les Methodes & arrangemens des lieux communs que nous auons, aucun qui vaille; d'autant qu'ils repreſentent mieux en leurs tiltres, l'eſcole que le monde; car ils ont des diuiſions vulgaires & Pedanteſques, & non celles qui penetrent en quelque façon la moüelle des choſes, & ce qui y eſt d'interieur.

Pour ce qui concerne la Memoire meſme, il ſemble que l'on n'y a procedé juſques à preſent que fort negligemment & fort laſchement. Et à la verité, il y a vn Art pour elle; mais nous ſçauons aſſez que l'on peut donner de meilleurs preceptes pour l'affermir, & pour la rendre meilleure que ne ſont ceux que l'on y trouue; & de plus qu'õ la peut mieux met-

tre à execution, que l'on n'a fait parcy deuant. Sans pourtant que ie nie que celuy qui voudra abuſer de cet Art, pour paroiſtre, ne puiſſe faire des choſes merueilleuſes & prodigieuſes; neantmoins en la ſorte qu'il eſt en vſage maintenant, il ne porte aucun profit aux hommes. Bien que ie ne luy impute pas ce dont on l'accuſe d'ordinaire, qu'il ruine la Memoire Naturelle, & qu'il la ſurcharge. Ie dis ſeulement qu'il n'eſt pas ſi bien dreſſé, que l'on en puiſſe tirer des ſecours commodes pour la Memoire dans les affaires ſerieuſes. Et nous auons cela que nous ne tenons pas grand compte des choſes qui conſiſtent en vn bel art, ſi d'ailleurs elles ne ſont pas vtiles; & peut eſtre que cela nous vient de ce que noſtre vie eſt Politique; & de ce qu'elle ſe paſſe dans la ſocieté ciuile. Car de redire en meſme ordre vn grand nombre de Noms, ou pluſieurs paroles que l'on aura vne fois dit: ou de faire à l'heure meſme pluſieurs Vers ſur quelque ſujet que ce ſoit; ou de meſdire ſur chaque choſe, comme ſi l'on faiſoit vne Satyre; ou tourner en riſée les choſes ſerieuſes; ou par vn repart ſubtil renuerſer ce que l'on a dit & choſes ſemblables; dont l'eſprit abonde en ſa faculté, & qui peuuent eſtre tenuës pour miracles, quand on les fait auec gentilleſſe, & y eſtant bien exercé. Nous ne faiſons pas plus d'eſtat de toutes ces choſes que de la ſoupleſſe de ceux qui vont ſur la corde, & que des tours de paſſe-paſſe des charlatans; veu que c'eſt tout vn. Car ceux-cy abuſent des forces de leur corps, & ces premiers de la vigueur de leur eſprit. Et

si peut-estre il y a quelque chose d'esmerueillable, il n'y a rien pourtant digne d'estre estimé. Or l'Art de la Memoire est fondé sur vne double intention, à sçauoir sur la * Prenotion & sur l'Embleme. Ie nomme Prenotion le retranchement d'vne infinie recherche. Car quand quelqu'vn s'efforce de ramener quelque chose à sa memoire, s'il ne cognoist quelque peu par aduance ; ou qu'il n'ait quelque pressentiment de ce qu'il cherche; il cherche de vray, il fait effort, & il court deçà & delà ; mais c'est comme dans l'infiny. Au contraire, s'il en a desja quelque petit rayon de lumiere, tout à l'instant cette infinité est retranchée, & la Memoire se souuiēt mieux de ce qui luy est voisin. Et de mesmes que l'on chasse à l'aise vn Dain qui est dās les cordages : ainsi l'ordre ayde manifestemēt à la Memoire. Car la Prenotion nous mōstre tout à l'heure, que ce que nous cherchōs doit estre tel qu'il soit conforme à l'ordre. De mesmes l'on retient mieux les Vers que la Prose. Car si l'on ne se ressouuient pas de quelque mot, la preocupation fait soudain cognoistre qu'il doit estre tel qu'il se puisse bien adjuster au Vers ; & c'est la premiere partie de la Memoire Artificielle. Car nous auons dans cet Art des lieux desia arrangez & disposez auparauant ; & nous dressons les Images sur le champ, ainsi que la chose le requiert. Mais nous cognoissons tout à l'heure par preocupation, que l'Image doit estre telle, qu'elle puisse au moins se rapporter au lieu. Ce qui excite la Memoire & la secourt en quelque façon dans la recherche que nous faisons:

* C'est à dire, vne certaine confuse cognoissance que nous auons d'vne chose auant que la cognoistre particulieremēt.

Mais l'Embleme conduit ce qui eſt Intellectuel à ce qui eſt ſenſible. Or le ſenſible frappe plus viuemét la Memoire, & s'y graue bien plus aiſément que ne fait ce qui eſt intellectuel. En ſorte que la Memoire des beſtes brutes eſt excité par ce qui eſt ſenſible, & non par ce qui eſt intellectuel. C'eſt pourquoy vous vous reſouuiendrez mieux de la repreſentation d'vn Chaſſeur qui pourſuiura vn Lieure ; ou d'vn Apoticaire qui arrangea ſes boëſtes; ou d'vn Pedant qui haranguera; ou d'vn enfant qui recitera des vers; ou d'vn Comedien qui ioüera ſon perſonnage ſur vn theatre, que de ces cognoiſſances de l'Inuention, de la diſpoſition, de l'Elocution de la memoire & de l'action. Il y a auſſi pluſieurs autres choſes qui ſeruent à ſecourir la Memoire, comme ie viens de dire, mais l'Art que l'on en a, eſt compoſé de deux choſes cy-deſſus remarquées. Mais de remarquer les defauts particuliers des Arts, ce ſeroit m'eſloigner de mon deſſein. Doncques c'eſt aſſez parlé de l'Art de Retenir ou de la Garde. Et me voila deſia arriué par ordre au quatrieſme membre de la Logique, qui traitte de la Tradition & de l'Elocution.

Fin du cinquieſme Liure.

DE LA

DIGNITE'

ET DE

L'ACCROISSEMENT

DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM

& Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VI.

A SON ROY:

Diuiſion de la Traditiue en la Doctrine de l'Organe du Diſcours en la Doctrine de la Methode du Diſcours: & en la Doctrine de l'illuſtration du Diſcours. Diuiſion de la Doctrine de l'Organe du Diſcours en la Doctrine des Notes des choſes; de l'Elocution & de l'Eſcriture: Et ces deux dernieres eſtabliſſent la Grammaire, & ſont ſes diuiſions. La diuiſion de la Doctrine des Notes des choſes, en Hierogliphes & en Characteres reels. Seconde diuiſion de la Grammaire en celle qui apprend les lettres, & en celle qui Philoſophe. Aſſemblage de la Poëſie pour ce qui eſt du Vers, à la Doctrine de l'Elocution. Aſſemblage de la Doctrine des Chiffres, à la Doctrine de l'Eſcriture.

CHAPITRE I.

SIRE,

Il eſt à la verité permis à vn chacun de ſe mocquer & de ſe joüer de ſoy-meſme & de ce qu'il fait. Qui ſçait doncques ſi ie n'ay pas copié ce mien ouurage d'vn certain Liure ancien trouué dans cette fameuſe Bibliotheque de S. Victor, dont Maiſtre François Rabelais en a fait le Cathalogue; où entre autres, l'on trouue vn Liure intitulé, La Formiliere des Arts. Car à n'en pas mentir, j'ay entaſſé vn petit

monceau de menuë pouſſiere & y ay caché pluſieurs grains de Sciences & d'Arts; afin que les Fourmis puiſſent y accourir & s'y repoſer; pour par apres recommencer leur trauail de nouueau. Mais le plus ſage des Roys leur renuoye tous ceux qui ſont pareſſeux. Quant à moy ie tiens pour tels ceux-là qui n'ont d'autre Deſir, que de ſe ſeruir de ce qui leur eſt acquis; ſans qu'il leur prenne enuie, ny d'enſemencer, ny de recueillir de nouuelles Sciences.

Ie paſſe doncques à l'Art de donner ou de proferer, ou d'exprimer les choſes inuentées, iugées, & qui ſont placées dans la Memoire, & ie le nommeray generalement la Traditiue. Il comprend tous les Arts qui concernent les Paroles & les diſcours; deſquels encores que la Raiſon ſoit comme l'Ame, toutesfois l'on ne doit pas moins diſtinguer l'vn de l'autre, quand l'on en parle, que l'Ame du corps. Ie diuiſeray la Traditiue en trois. En la doctrine de l'Organe du diſcours; en celle de ſa Methode, & en celle de ſon Illuſtration ou de ſon ornement.

La Doctrine de l'Organe du Diſcours, qui eſt communément receuë; & que l'on nomme Grammaire eſt double. Vne eſt touchant le Parler, & l'autre concernant l'Eſcrire. Car Ariſtote a treſbien dit, *Les Paroles ſont les marques des penſées; & les Lettres le ſont des paroles.* Ie donneray l'vn & l'autre à la Grammaire. Mais afin de prendre la choſe de plus loin, il faut que ie parle generalement de l'Organe de la Traditiue, auant que de venir à la Grammaire, & à ſes parties que i'ay remarqué cy-deſſus. Car il ſem-

ble que la Traditiue produit bien plus que les paroles, & que les lettres. Il faut donc tenir pour fondement, Que tout ce qui peut estre diuisé en Differences assez nombreuses pour expliquer la diuersité des cognoissances, pourueu que ces differences puissent estre apperceuës par le Sens, que tout cela, dis-je, peut seruir de chariot pour conduire les pensées d'vn hõme à vn autre. Car nous voyons que les nations qui ont diuers langages, trafiquent fort bien ensemble par gestes: mesmes dans la practique que i'ay eu auec des personnes sourdes & muettes de naissance, & qui d'ailleurs estoient fort ingenieuses, i'ay remarqué les merueilleux Dialogues qui se passoient entre-elles & leurs amis, qui estoient faits à leurs signes. Et mesmes vn chacun commence de sçauoir qu'en la Chine, & aux Prouinces d'Orient les plus reculées, l'on se sert maintenant de certains characteres Reels & non Nominaux, à sçauoir qui expriment les choses, & ce qui est cogneu, & non les lettres ny les paroles. En sorte que plusieurs nations qui parlent diuersement, mais qui au reste communiquent en l'Intelligence de ces characteres qui sont cogneus bien loin en toutes ces contrées, s'entrescriuent ce que bon leur semble: si bien que quelque peuple que ce soit, peut lire & expliquer en sa propre langue vn liure qui sera escrit en cette sorte de characteres.

Doncques il y a deux genres de Notes, qui signifient les choses, sans l'ayde ny sans l'entremise des paroles. Dont le premier signifie par Conformité, à sça-

à ſçauoir les Hierogliphes & les Geſtes. Et l'autre ſelon leur bon plaiſir, à ſçauoir les Characteres Reels, dont nous auons parlé. L'on a l'vſage des Hierogliphes, il y a fort long temps, & il a eſté en quelque ſorte de veneration, principalement parmy les Egyptiens, nation fort ancienne. En ſorte que ces Hierogliphes ſemblent eſtre vne ſorte d'eſcriture auant née, & plus vieille que les elemens meſmes des lettres, ſi ce n'eſt parmy les Hebrieux. Pour les Geſtes ce ſont comme des Hierogliphes paſſagers. Car comme les paroles proferées volent, & celles qui ſont eſcrites demeurent fermes: ainſi les Hierogliphes exprimez par Geſtes paſſent; & ceux qui ſont peints durent. Car quand Periander, à qui vn Tyran depeſcha vne ambaſſade pour apprendre de luy comment il pourroit affermir ſa tyrannie: quand, diſ-je, Periander fit venir deuant luy cet Ambaſſadeur; & quand en ſa preſence ſe pourmenant dans vn jardin, il cueillit les plus hautes fleurs qui y fuſſent, pour marquer qu'il falloit faire mourir les premiers de la Republique, il ſe ſeruit tout auſſi bien d'vn Hierogliphe, comme s'il l'euſt crayonné ſur du papier. Meſmes il paroiſt que les Hierogliphes, & les Geſtes ont touſiours quelque choſe de ſemblable auec ce qu'ils ſignifient, & que ce ſont certains Emblemes: d'où ie les ay nommez. Notez ces choſes, à cauſe de la conformité. Mais les Characteres reels ne tiennent rien de l'Embleme; & ils ne ſont pas moins ſourds que les Elemens meſmes des lettres; ils ſont formez ſouz le bon plaiſir des hommes;

mais ils ſont receus par la couſtume, comme par vn tacite conſentement. Cependant il eſt certain que pour eſcrire l'on a beſoin du grand nombre qu'il y en y a: à ſçauoir qu'il en faut autant qu'il y a de paroles radicales. Et c'eſt pourquoy j'aſſeure que cette portion de la Doctrine de l'Organe du Diſcours, qui eſt des notes des choſes, eſt à Deſirer. Et bien que ſon vſage ne ſoit gueres profitable : veu que les mots & l'eſcriture par lettres sõt des Organes de la Traditiue tres-commodes, il m'a pourtant ſemblé bon d'en faire quelque mention en ce lieu, comme d'vne choſe qui n'eſt pas de peu. Car ie tiens icy en quelque façon les coins & les marques des choſes intellectuelles; & il ne ſera pas hors de propos de cognoiſtre, que de meſmes que l'on peut battre de la monnoye d'autre matiere que d'or & d'argent; que l'on peut ainſi fabriquer d'autres notes des choſes que ſont celles des Paroles & des Lettres.

Mais ie paſſe à la Grãmaire, qui eſt pour le regard des autres ſciences: cõme vn voyageur qui n'eſt pas à vray dire grandemẽt remarquable, mais grãdemẽt neceſſaire; veu principalement qu'en ce ſiecle on tire les Sciences des langues doctes, & non de celles qui ſont familiaires. Sans pourtant qu'il faille rien rabattre de l'eſtime que l'on en doit faire; veu quelle ſert d'vn certain Antidote contre cette malediction de la confuſion des langues. Et à vray dire, l'induſtrie de l'homme opere cela, qu'il ſe reſtabliſt & ſe remet ſous les benedictions d'où il eſt deſcheu par ſa faute. Il ſe rempare & s'equippe de tous les autres Arts

contre la premiere & generale malediction de la ſterilité de la terre : *En mangeant ſon pain à la ſueur de ſon viſage.* Mais il appelle à ſon ayde la Grammaire contre la ſeconde, qui fut la confuſion des langues. Son vſage eſt fort petit és langues familieres, il eſt vn peu plus eſtendu, quand l'on apprend les eſtrangeres ; mais il eſt extremement dilaté en celles qui ont ceſſé d'eſtre vulguaires ; & qui ſont ſeulement perpetuées dans les Liures.

De plus, ie partageray la Grammaire en deux : à ſçauoir en celle qui traicte des Lettres, & en celle qui parle de la Philoſophie. La premiere eſt ſimplement pour les Langues, afin qu'on les apprenne plus viſte, & qu'on les parle mieux & plus correctement ; Pour la ſeconde, elle ſert en quelque ſorte à la Philoſophie : ſurquoy ie me reſſouuiens que Ceſar nous a laiſſé par eſcrit des Liures de l'Analogie : mais ie ne ſçay pas s'ils traictoient de cette Grammaire que ie nomme Philoſophique. Mon opinion pourtant eſt qu'ils ne contenoient rien de plus ſubtil ny de plus ſublime que certains preceptes qu'il a fort bien entendus, pour dreſſer vne Oraiſon parfaite ; où l'on doit euiter la mauuaiſe façon de parler, qui eſt en vſage ; & où l'on ne ſe doit pas attacher au vice d'affectation, dans lequel certains ſe laiſſent couler. Toutesfois aduerty par la choſe meſme, il m'eſt venu en la penſée vne certaine Grammaire qui recherche curieuſement non l'Analogie que les mots ont les vns aux autres ; mais celle qui eſt entre les mots & les choſes ou la raiſon : outre & pardeſſus cette interpreta-

tion, qui sert à la Logique. Et à vray dire, les mots sont les vestiges de la Raison; doncques les vestiges monstrent & tout, quelque chose du corps, comme j'en donneray quelque legere cognoissance. Mais en premier lieu, ie n'approuue pas cette curieuse recherche de l'imposition & de la primitiue Ethymologie des noms, que ce grand personnage Platon n'a pas rejetté, supposant que tels noms n'auoient pas esté donnez dés le commencement à chaque chose selon le bon plaisir des hommes; mais qu'ils auoient esté tirez de quelque certaine raison; afin qu'ils emportassent quelque signification. Qui est vne matiere à la verité fort belle & comme de cire, à laquelle l'on peut donner la façon que l'on veut; & qui est mesme aucunement venerable; en ce qu'elle semble entrer dans ce que l'Antiquité a de plus secret; mais au reste, qui n'est que fort peu veritable & qui ne rapporte aucun profit. Quant à moy, j'estime que ce seroit vne tres-noble espece de Grammaire, si quelqu'vn grandement versé aux langues, tant doctes que vulgaires, traitoit de leurs diuerses proprietez, monstrant en quelles choses chacune excelle, & en quelles elle est defectueuse. Car ainsi par ce mutuel commerce on les enrichiroit; & comme si l'on vouloit prendre la Venus d'Appelles, l'on formeroit de ce qui se trouueroit de plus singulier en chacune, vne tres-belle image de l'Oraison mesme; & comme vn certain modelle remarquable pour tres-bien exprimer les affections de l'Ame, & mesmes l'on tireroit par ce moyen non des signes legers, mais plustost

fort remarquables du naturel & de la couſtume des peuples & des nations qui les parlent; à quoy peut eſtre quelqu'vn ne penſeroit pas. Auſſi eſcoute-je volontiers Ciceron, quand il obſerue que l'on ne trouue parmy les Grecs vn mot qui exprime ceſtuy-cy Latin *Ineptum*, c'eſt à dire inepte. *D'autant que* (dit-il) *ce vice a eſté ſi ordinaire aux Grecs, qu'ils ne le recognoiſſoient pas en eux.* Cenſure veritablement digne de la grauité Romaine. D'où vient que les Grecs ont pris vne ſi grande liberté de compoſer les mots: en quoy les Romains ont eſté ſi retenus; c'eſt ſans doute, par ce qu'ils ont eſté plus propres à cultiuer les Arts; & les Romains ſe ſont plus addonnez à faire les belles actions. Car la diſtinction des Arts requiert la compoſition des paroles; au lieu que les choſes & les affaires n'ont beſoin que des paroles les plus ſimples. Meſmes les Hebreux abhorrent tellement ces compoſitions, que pluſtoſt que les introduire, ils aymẽt mieux abuſer de Metaphore. Et ils ſe ſeruent de ſi peu de mots, & ſi peu meſlãgez, que l'on peut facilement apprendre par leur langue meſme, que cette nation a eſté Nazareẽne & ſeparée des autres peuples. Et n'eſt-ce pas vne choſe digne de remarque, bien qu'aujourd'huy cela nous paroiſſe eſtrange, que les langues anciennes eſtoient pleines de declinaiſons, de cas, de conjugaiſons, de temps & de choſes ſemblables, & que les Modernes n'en ayans point de ſemblable font entendre nonchalamment pluſieurs choſes par des propoſitions, & par des mots empruntez d'ailleurs? Et c'eſt à vray dire de là, que l'on

peut facilement conjecturer, quoy que l'on ſe flatte ſoy-meſme, que les Eſprits des ſiecles paſſez ont eſté beaucoup plus aigus & plus ſubtils, que ne ſont ceux d'apreſent. Il y a tant de ces choſes que l'on en pourroit faire vn juſte volume; c'eſt pourquoy il ne ſera pas hors de propos de mettre difference entre la Grãmaire philoſophique, & celle qui eſt ſimple & qui eſt pour les lettres; & de dire que celle-là nous manque.

Ie ſuis auſſi d'aduis que l'on rapporte à la Grammaire tout ce qui eſchet aux paroles; par exemple le Son, la Meſure & l'Accent. Mais pour ce qui eſt de la premiere origine des lettres ſimples, à ſçauoir, par quel battement de langue, par quelle ouuerture de bouche, par quelle retraction de levres, & par quel effort de goſier ſe forme le Son, cela n'eſt pas de la Grammaire, c'eſt vne portion de la Doctrine des Sons, qui ſe traitte ſouz le Sens, & le Senſible. Le Son Grammairien, dont ie parle, ſe rapporte à ce qui eſt agreable ou déplaiſant à l'oreille. Ce qui eſt obſerué, ou communément, (car il n'y a point de Langue qui n'euite en quelque façon l'entrebaillement des voyelles qui ſe rencontrent; & qui ne rejette l'aſpreté des Conſones qui s'entrechoquent) ou par reſpect, & ſelon les diuers peuples. La Langue Grecque a pluſieurs Dipthongues, la Latine beaucoup moins. L'Eſpagnolle hait les lettres * Tenuës, & les change en moyennes. Et les langues qui ſont venuës des Goths ſe plaiſent aux aſpirations. Il y a tout plein de choſes ſemblables, mais peut eſtre que i'en ay deſia trop dit. Quant à ce qui eſt de la Meſure

*C'eſt à dire, qui ſe prononcẽt mollement.

des mots, elle nous a engendré vn Art qui a vn grand corps, à ſçauoir la Poëſie, non en ce qui eſt de la matiere, dont i'ay parlé cy-deſſus; mais en ce qui eſt du ſtile & de la figure des paroles: c'eſt à ſçauoir nous a donné les Vers ou les Carmes; au reſpect deſquels l'Art paroiſt, comme fort petit, bien qu'il contienne vne infinité de grands exemples. Sans qu'il faille reſtraindre aux genres des vers & aux Meſures, qu'il y faut obſeruer, cet Art que les Grammairiens nomment * *Proſodie*; car il y faut adiouſter les preceptes, & quel genre de vers eſt conuenable à chaque matiere ou ſujet. Les Anciens ont appliqué les vers Heroïques aux Hiſtoires & aux loüanges; les Elegiaques aux plaintes: les Iambes aux inuectiues: les Lyriques aux odes & aux hymnes: & meſmes les Poëtes nouueaux ont obſerué prudemment ces meſmes choſes chacun en ſa langue. Il y a cela à reprendre en eux, que quelques-vns trop grands amateurs de l'Antiquité, ont taſché d'introduire en ces langues nouuelles les meſures anciennes, à ſçauoir les Heroïques, les Elegiaques, les Saphiques & les autres; bié que ces ſortes de langues ne les puiſſent ſouffrir, & que les aureilles les abhorrent. En telles choſes le Iugement du Sens eſt preferable aux preceptes de l'Art, comme dit celuy-là.

* C'eſt à dire, concert, qui ſe trouue dãs les ſyllabes.

I'aymerois mieux que la viande fut preſte
Au gouſt de ceux à qui ie fais feſtin,
Qu'au gouſt de ceux par qui elle s'appreſte.

En effect ce n'eſt pas vn Art, mais c'eſt vn abus de l'Art; quant il n'accomplit pas la Nature; mais quand

au contraire il la peruertit. Pour ce qui eſt de la Poëſie, ſoit que nous parlions des Fables ou des Vers, elle eſt, ainſi que j'ay remarqué cy-deuant, comme vne herbe qui croiſt grandement, & qui naiſt ſans auoir eſté enſemencée, ſe pouſſant par la ſeule vigueur de la terre : C'eſt pourquoy elle s'eſpanche par tout, & ſe treuue grandement eſtenduë ; en ſorte que ce ſeroit vne choſe fort ſuperfluë de ſe mettre en peine de ſes defauts, c'eſt pourquoy il n'y faut pas penſer.

Pour le regard de l'accent des Mots, il ne faut pas s'amuſer à ſi peu de choſe, ſi d'auenture quelqu'vn ne croit qu'il faut remarquer que l'on prend garde à l'accent des Mots, & que l'on ne ſe ſoucie aucunement de l'accent des Sentences. Toutesfois cecy eſt quaſi commun à tous les hommes, qu'ils baiſſent leur voix à la fin de la Periode ; qu'ils l'eſleuent quand ils interrogent, & pluſieurs autres choſes. Mais c'eſt aſſez parlé de cette partie de la Grammaire qui concerne ce qui eſt de la Parole. Quant à l'eſcriture, elle conſiſte ou en vn Alphabet cognu par vn chacun, & qui eſt receu par tout ; ou en vn qui eſt caché & particulier entre certaines perſonnes ; & on le nõme Chiffre. Mais l'orthographe commun a donné ſubjet à la diſpute & à la queſtion. A ſçauoir mon s'il faloit eſcrire les mots en la meſme ſorte qu'on les prononce ; ou s'il s'en faut tenir à l'vſage. Mais cette ſorte d'eſcrire qui paroiſt eſtre reformée, à ſçauoir où l'on eſcrit comme l'on prononce, eſt du genre des ſubtilitez inutiles : d'autant que la Prononciation meſme

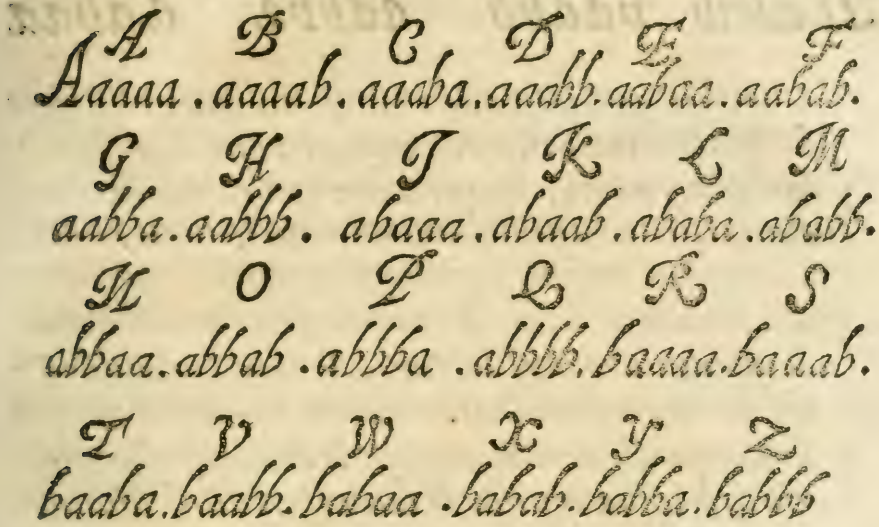
meſme ſe change tous les iours, & n'eſt aucunement aſſeurée : & les mots que l'on tire principalement des langues eſtrangeres perdent entierement leur luſtre. Bref, puis que c'eſt l'ordinaire que les choſes qui ſont eſcrites n'empeſchent aucunement la façon commune de prononcer ; ains la laiſſent en liberté ; à quel propos introduiroit-on cette nouueauté?

Doncques il faut parler des Chiffres, dont il y a pluſieurs ſortes : à ſçauoir, *Les Chiffres ſimples. Les Chiffres entremeſlez de nulles. Les Chiffres qui contiennent deux lettres ſous vn meſme Charactere. Les Chiffres de la Rouë. Les Chiffres de la Clef. Les Chiffres des mots*, & autres. Au reſte, l'on y doit principalement obſeruer trois choſes : Qu'ils ſoient faciles & qu'ils ne faſſent pas beaucoup de peine à les eſcrire. Qu'ils ſoient aſſeurés en ſorte que l'on ne puiſſe les déchiffrer, en quelque façon que ce ſoit. Et j'adjouſte en dernier lieu, que l'on ne puiſſe pas ſeulement ſoupçonner, s'il ſe peut faire, que ce ſoit des Chiffres. Car ſi les Lettres tombent entre les mains de perſonnes qui ont du pouuoir ſur ceux qui eſcriuent, ou ſur ceux à qui l'on eſcrit, encores que le Chiffre ſoit aſſeuré & qu'il ne puiſſe eſtre déchiffré, on ne laiſſe pourtant d'y taſcher, en examinant, ou propoſant des queſtions, s'il n'eſt de telle maniere que l'on ne ſe puiſſe douter qu'il contient quelque ſecret ; ou s'il ne peut eſtre deſcouuert, quelque recherche & quelque demande que l'on faſſe ſur ce ſujet. Et comme

ainſi ſoit qu'il y ait vne nouuelle inuention fort vtile pour cela, & que j'en aye la cognoiſſance: Pourquoy eſt-ce que ie rapporteray cecy entre les choſes qui nous manquent? Et pourquoy ne le mettray-je en auant? Voicy comment cela ſe fait: Que quelqu'vn ait deux Alphabets; vn de lettres veritables, & l'autre de lettres qui ne ſignifient rien; qu'apres cela il enuoye vne lettre à double ſens; dont vn contiendra le ſecret, & l'autre ſera tel qu'il paroiſtra vray-ſemblablement qu'on l'aura voulu faire ſçauoir, ſans danger pourtant. Que ſi l'on preſſe celuy qui en eſt le porteur, qu'il baille l'Alphabet des nulles pour celuy des lettres veritables: & celuy des veritables pour les nulles. Celuy qui déchiffrera trouuera par ce moyen le ſens exterieur: lequel iugeant probable il ne ſe doutera pas qu'il y ait autre choſe de caché. Mais afin d'oſter tout ſoupçon, j'adjouſteray vne autre inuention que i'ay trouuée autresfois à Paris, comme i'eſtois encores fort ieune, & que ie ne veux pas laiſſer perdre; parce qu'elle contient vn fort excellent Chiffre: C'eſt à ſçauoir que toutes choſes peuuent eſtre ſignifiées par toutes choſes: en ſorte pourtant qu'il faut que ce qui eſt caché ſoit cinq fois plus petit que ce qui le cache, ſans qu'il y ſoit neceſſaire aucune autre condition ou reſtriction. Il ſe fera de cette ſorte: Premierement, il faut reduire toutes les lettres de l'Alphabet en deux ſeules, & ce par leur tranſpoſition en cinq diuerſes façons, qui donneront trente-deux differences:

& à plus forte raiſon en ſuffiront vingt-quatre, autant qu'il y a de lettres.

Voicy l'Exemple de cet Alphabet à deux lettres.



Cependant ce n'eſt pas peu de choſe que cela. Car l'on tire de là le moyen par lequel l'on peut exprimer & ſignifier ce que l'on a dans l'Ame, en l'expoſant par les Objets propres à la Veuë & à l'Ouye; pourueu qu'ils puiſſent eſtre ſeulement diſtinguez en deux façons : Par exemple, par des Cloches, par des Trompettes, par des Flambeaux, par des coups de Canon & autres choſes ſemblables. Mais pour reuenir à mon Diſcours, quand l'on voudra eſcrire, il faudra reduire le ſecret dans cet Alphabet à deux lettres, en cette ſorte:

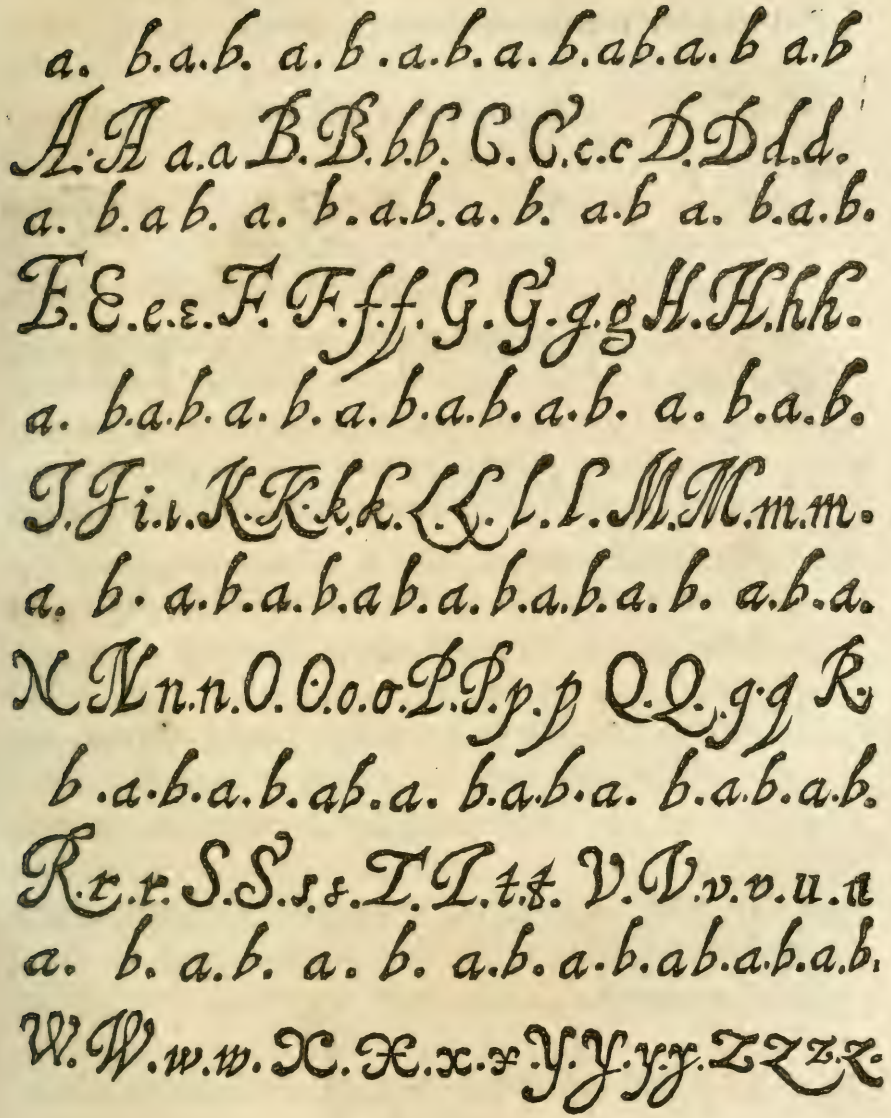
Exemple de la Reduction.

F V. G. E

Aabab baabb aabba aabaa

Qu'il y ait en meſme temps vn autre Alphabet de double forme, qui contienne aux deux ſortes, que l'on voudra, chaque lettre de l'Alphabet commun, tant les capitales que les petites.

Comme il paroiſt en face à la page ſuiuante où il a eſté tranſporté; parce qu'il n'a ſceu eſtre diuiſé & qu'il s'eſt rencontré que la planche qui le donne, eſt plus longue que n'eſt l'eſpace qui reſte de ce coſté-cy.



Apres cela vous adjousterez lettre par lettre vostre sens descouuert, au vostre caché que vous auez redigé souz l'Alphabet à deux lettres; & puis vous

le descrires. Que le sens descouuert soit tel. *Manere te volo donec venero.*

Exemple de l'Adjustement.

F V G E
a a b a b. b a a b b. a a b b a a a b a a

Manere te volo donec venero

I'adjouste & tout icy, vn exemple plus au long de ce mesme Chiffre, pour escrire toutes choses par toutes choses.

Le Sens caché contient l'Aduis, autrefois enuoyé à Sparte, par le moyen de la Scytale.

Perditæ res, Mindarus cecidit, milites esuriunt.
Neque tunc nos extricare, neque hic diutius
manere possumus.

Et voicy le Sens descouuert, tiré de la premiere Epistre de Ciceron, où est caché cet Aduis aux Lacedemoniens.

Ego omni officio, ac potius pietate erga te; cæteris satisfacio omnibus: Mihi ipsi nunquàm satisfacio Tanta est enim magnitudo tuorum erga me meritorum, vt quoniam tu, nisi perfectâre, dem enon conquiêsi; ego, quia non idem in tuâ causâ efficio, vitam mihi esse acerbam putem. In causâ hæc sunt. Ammonius Regis Legatus apertè pecuniâ nos oppugnat. Res agitur per eosdem creditores per quos, cum tu aderas, agebatur. Regis causâ, si qui sunt, qui velint, qui parati sunt, omnes ad Pompeium rem deferri volunt. Senatus Religionis calumniam, non religione, sed malevolentia, et illius Regiae largitionis inuidia comprobat &c.

ADVERTISSEMENT DV Traducteur.

Ie me veux eſpargner la peine de traduire cette Epiſtre, & le Sens de la Scytale; par ce qu'il faut que la meſme diction Latine monſtre l'artifice du Chiffre, ſans eſtre changée: celuy qui l'Entendra, en demeurera d'accord, & la Traduction ny feroit autre choſe, que de rendre l'Intelligence plus difficile.

Or cette Science des Chiffres en a attiré vne autre apres ſoy, qui s'y rapporte fort bien. C'eſt l'Art de dechiffrer, ou de deſcouurir les Chiffres, quoy que l'on n'en ait pas l'Alphabet; & que l'on ne ſçache pas quelle eſt la correſpondance de ceux qui s'entre-eſcriuent couuertement. C'eſt vne choſe à la verité tout enſemble penible & ingenieuſe, & qui ſert auſſi pour les ſecrets des Princes. Toutesfois l'on pourroit donner ſi bon ordre, qu'elle ſeroit inutile, quoy que pour le iourd'huy elle ſoit fort neceſſaire. Car ſi l'on auoit des Chiffres bons & aſſeurez, il s'en trouueroit pluſieurs qui rendroient ſans effect le trauail de celuy qui entreprendroit de les dechiffrer, encores qu'on les leut, & qu'on les eſcriuiſt commodément & facilement. Mais les Secretaires d'Eſtat ſont ſi peu verſez en cette matiere, que d'ordinaire ils ſe ſeruent de meſchants petits Chiffres dans les affaires de tres-grande importance. Toutesfois peut eſtre que quelqu'vn ſoubçonnera que ie compte

compte, & comme reuois les Arts ; afin que les trouppes des Sciences que ie meine en quelque façon en bataille, eſtant accreuës & augmentées ſoient plus admirées : bien que l'on en puiſſe monſtrer le nombre, mais non en expliquer les forces en vn traité ſi court, que ceſtuy-cy. Mais ie fais fidellement ce que i'ay entrepris ; & en dépeignant le globe des Sciences, ie ne veux pas y oublier les moindres petites Iſles, voire meſmes les plus eſloignées. Et ie ne penſe pas traitter ces Arts par maniere d'aquit ; bien que ie ne faſſe que les parcourir : au contraire, ie tire auec vn ſtile aigu leurs noyaux & leurs moüelles de la groſſe maſſe de leur matiere ; ainſi que ie m'en remets au jugement de ceux qui y ſont les mieux entendus. Car comme ainſi ſoit que pluſieurs perſonnes qui veulent paroiſtre ſçauoir beaucoup, ont accouſtumé d'ordinaire d'vſer à tous propos des termes des Arts ; en quoy ils ſe font admirer par ceux qui les ignorent ; & ſe font moquer par ceux qui y ſont habiles. I'eſpere qu'il en ira tout autrement pour moy ; & que les plus excellents Maiſtres en tels Arts, feront vn fort fauorable jugement de ce que i'en dis : & qu'au contraire les autres n'en tiendront compte. Pour ce qui eſt des Arts qui paroiſſent vils & abiets, ſi quelqu'vn eſtime que i'en fais trop de cas, qu'il prenne garde de pres, & il verra que ceux qui ſont les plus grands & habiles hommes dans les Prouinces, venans d'auenture à la ville capitale, & où eſt le ſiege de l'Empire, qu'ils y ſont quaſi comme les autres hommes, ſans eſtre conſiderez. De

meſmes ce n'eſt pas merueilles, ſi ces Arts legers & de peu d'importance, placez aupres de ceux qui ſont les principaux & les plus releuez, n'en ſont pas tant priſez; bien qu'ils paroiſſent quelque choſe de grād & de beau, à ceux qui s'y appliquent principalement. Mais que ce ſoit aſſez parlé de l'Organe du Diſcours.

La Doctrine de la Methode du Diſcours, eſt priſe comme la partie ſubſtantielle & principalle de la Traditiue. On la nomme Prudence de la Traditiue. Pluſieurs genres de Methode ſont icy rapportés, auec ce qu'ils ont de commodité, & d'incommodité.

CHAPITRE II.

IE paſſe maintenant à la Doctrine de la Methode du Diſcours. L'on a accouſtumé de la traiter, comme ſi c'eſtoit vne partie de Dialectique; & meſmes elle eſt contenuë dans la Rhetorique, ſouz le nom de diſpoſition. Mais l'on y a obmis pluſieurs choſes qu'il eſt beſoin de ſçauoir, par ce qu'on la deſtinée à ſeruir tous les autres Arts. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé bon d'introduire vne Doctrine ſubſtantielle & principale de la Methode que i'ay nommé generalement la Prudence de la Traditiue. Et ie compteray pluſtoſt que ie ne diuiſeray les genres des Methodes; puis qu'il y en a tant. Sans que ie m'amu-

se à dire qu'il n'y en a qu'vne qui se subdiuise à l'infiny; veu que ç'a esté vn certain petit image de doctrine, qui a bien tost passé, & qui estoit vne chose de fort peu d'importance, mais grandement preiudiciable aux Sciences: car comme ainsi soit, que ceux qui sont dans ces opinions, assujettissent auec violence les choses aux loix de leur Methode; & ne tiennent compte, ou tournent autrement qu'il ne faut tout ce qui ne peut estre bien adapté à ces diuisions; ils font que les noyaux & les grains des sciences, pour parler en cette façon, sortent de leurs coquilles ou de leurs espics, qui demeurent à sec, & sans rien contenir. C'est pourquoy ce genre de Methode engendre des abregez inutils, & destruit ce qu'il y a de solide dans les Sciences.

Doncques que l'on establisse cette premiere difference de Methode en Magistrale & en Initiatiue. Sans que ie prenne ce mot pour dire, qu'elle donne seulement le commencement des Sciences; & que cette autre baille l'entiere doctrine. Au contraire i'emprunte cette diction des choses sacrées. Et ie nomme Methode Initiatiue celle qui descouure & fait voir les Mysteres des Sciences. Car la Magistrale enseigne, * *L'Initiatiue penetre dans le secret. La Magistrale desire que l'on adiouste foy,* à ce qui est dit. La où l'Initiatiue veut qu'on l'examine. Vne enseigne les Sciences indifferemment à tous ceux qui veulent apprendre: L'autre seulement à ceux qui sont comme les enfans de la Doctrine. Bref vne a pour but l'vsage des Sciences, en la sorte qu'elles sont

* Ie suplee cecy qui manque dans le Latin imprimé à Paris.

maintenant ; & l'autre a pour sa fin leur continuation, & leur plus grand aduancement. Mais il semble que l'on ne peut plus passer par ce dernier chemin & qu'on l'ait quitté. Car l'on a iusques à present accoustumé d'enseigner en sorte les Sciences, comme si d'vn mutuel consentement, tant du Maistre que de l'Escolier, on vouloit s'attribuer les fautes qui y sont; veu que le Maistre tasche principalement de faire que l'on adjouste foy à ce qu'il dit ; & non de laisser à vn libre & commode examen la doctrine qu'il enseigne : & l'Escolier qui void que son Maistre luy veut seruir d'exemple, ne souhaitte pas d'y rapporter vne deuë recherche: en sorte qu'il ayme beaucoup mieux ne pas douter que de ne pas faillir. Si bien que celuy qui enseigne ayant de la vanité, se prend bien garde de ne pas descouurir la foiblesse de sa Science ; & celuy qui est enseigné se feint d'esprouuer ses forces, à cause qu'il luy faut peiner. Quant à la Science que l'on donne aux autres, comme vne toile à mettre sur le mestier, il faut, si faire se peut, l'insinuer dans l'esprit de celuy qui la veut sçauoir, auec la mesme methode en laquelle elle a esté premierement inuentée. Et cela se peut à la verité fort bien pratiquer en la Science qui est acquise par Induction. Mais en celle-cy d'où nous nous seruons, qui est anticipée, & qui arriue auant le temps, il est fort mal-aisé que l'on puisse dire par quelle voye l'on y est paruenu. Neantmoins il est fort vray que celuy qui en inuente quelqu'vne, selon le plus & le moins, peut la repasser & reuoir tout à la fois les ve-

ſtiges de ſa cognoiſſance, & du conſentement que l'on y a preſté; & la tranſplanter dans l'eſprit d'vn autre; en la meſme façon qu'elle a pris ſon accroiſſement dans le ſien. Car il faut obſeruer la meſme choſe aux Arts qu'aux Plantes: d'autant que ſi vous voulez vous en ſeruir de quelqu'vne, vous ne vo⁹ mettez pas en peine que deuient ſa racine: mais ſi vous voulez les tranſplanter en vne autre terre, vous auez plus de beſoin de ſes racines que de ſes bions. Ainſi la Tradition qui eſt maintenant en vſage fait voir à plain les troncs des Sciences, pour ainſi parler, qui ſont à la verité fort beaux; mais qui n'ont pas de racines. Ils ſont propres à eſtre mis en œuure par vn Charpentier : mais ils ſont invtiles à vn Iardinier. Mais ſi vous affectionnez l'accroiſſement des Sciences, ne vous ſouciez que fort peu des troncs, prenez ſeulement garde que les racines ſoient tirées en leur entier, auec tant ſoit peu de terre qui y ſoit attachée. La methode des Mathematiciens ſur leur ſujet a ie ne ſçay quoy de reſſemblance à ce genre de Tradition; mais à parler generalement, ie ne vois pas qu'elle ſoit pratiquée, ny que perſonne ſe ſoit mis en queſte pour la trouuer: c'eſt pourquoy ie la mettray au nombre des choſes qui ſont à Deſirer, & ie la nommeray la Tradition de la Lampe, ou la Methode aux enfans.

Vne autre difference de Methode ſuit apres, approchant en intention de la premiere; mais qui luy eſt contraire en effect. L'vne & l'autre a cela de commun, qu'elle ne permet pas à toute ſorte d'auditeurs

d'entendre les choſes triées & rares, comme auſſi il y a cette oppoſition entre l'vne & l'autre, que la premiere introduit vn bien plus clair moyen d'enſeigner que d'ordinaire; & l'autre, dont ie parleray maintenant, vne façon plus cachée. Doncques que l'on mette cette difference, qu'vne d'elles ſoit vulgaire, & que l'autre ſe porte dans l'aureille. Car ie rapporteray, à la ſorte meſme d'enſeigner, la difference que les Anciens ont mis dans les Liures qu'ils ont fait imprimer. Meſmes celle qui ſe dit en ſecret a eſté en vſage parmy eux, & l'on s'en eſt ſeruy auec prudence & iudicieuſement. Mais ce genre de parler Acroamatique, ou Enigmatique a eſté diffamé en ces derniers temps, par pluſieurs qui en ont abuſé, comme d'vne ſombre & fauſſe lumiere, pour mieux vendre leur marchandiſe frelatée. Or ſon intention ſemble eſtre celle-là que l'on excluë de la cognoiſſance des myſteres des Sciences le vulgaire qui en eſt indigne en les baillant ſous des couuertures & des enueloppes; & que l'on y admette ſeulement ceux qui ont appris l'interpretation des paraboles par ceux qui les entendent, ou qui peuuent entrer dans le Sanctuaire par la poincte & par la ſubtilité de leur propre Eſprit.

Voicy vne autre ſorte de Methode qui ſert grandement pour les Sciences. C'eſt à ſçauoir quand elles ſont enſeignées par Aphoriſmes ou Methodiquemẽt. Car il faut auãt toute choſe remarquer que pour l'ordinaire l'on forme ſur quelque ſubjet que ce ſoit, vn Art quaſi entier & ſignalé de fort peu

d'Axiomes & Obſeruations, en le groſſiſſant de certaines ingenieuſes additions; en l'embelliſſant d'exemples, & en le reſſerrant dans vne Methode. Quãt à cette autre Tradition qui conſiſte en Aphoriſmes, elle porte quant & ſoy pluſieurs commoditez qui ne ſe rencontrent pas dans la Tradition Methodique. Car elle monſtre premierement à l'eſpreuue, quel a eſté l'Autheur, à ſçauoir s'il a legerement & fort peu entendu ce qu'il traitte; ou s'il y eſt tout à fait conſommé; veu qu'il faut de neceſſité que les Aphoriſmes ſoient tirez de la mouëlle, & de ce qui eſt le plus interieur; s'ils ne ſont au moins tout à fait ridicules. Car l'on ne s'amuſe pas en cela à l'embelliſſement & à l'amplification, l'on y retranche la diuerſité d'exemples, l'on en oſte la ſuite & la tiſſure, comme auſſi la deſcription de la Practique: en ſorte que les Aphoriſmes n'ont point en tout d'autre matiere, qu'vne grande quantité d'obſeruations. Si bien qu'aucun ne doit entreprendre, ny d'en eſcrire, ny pas meſmes d'en auoir la penſée, s'il ne ſe ſent aſſez eloquent & aſſez ſçauant pour venir à bout de ce genre de compoſition. Quant aux Methodes.

Tant l'ordre vaut, tant vaut la liaiſon,
Tant, ce qu'on prend du milieu, l'on honore;

En ſorte que l'eſpece de ie ne ſçay quel Art eſt ſouuent fort bien repreſenté par des choſes qui viennent quaſi à eſtre reduites à rien, ſi on les diſſout, ſi on les ſepare, & ſi on les deſcouure.

En ſecond lieu, la Tradition Methodique ſert de

beaucoup pour faire foy & pour prester consentement ; mais elle ne monstre gueres bien ce que c'est de la practique : d'autant qu'elle porte en soy comme en rond vne certaine demonstration ; les parties venant à s'illuminer les vnes les autres. C'est pourquoy elle est plus agreable à l'entendement. Mais pource que dans l'ordinaire de la vie, les actions sont esparses, & ne vont pas par ordre, c'est pourquoy les enseignemens que l'on y donne icy & là, sont plus vtiles. Bref, comme ainsi soit que les Aphorismes fassent montre, seulement de certaines portions & comme de certains morceaux de Sciences, ils semblent inuiter les autres à y adjouster & contribuer quelque chose. Au lieu que la Methodique faisant parade de la Science entiere, rend les hommes hardis comme s'ils sçauoient ce qu'il y a de plus releué.

Voicy vne autre sorte de Methode grandement considerable, à sçauoir quand l'on enseigne les Sciẽces, ou par des Resolutions auec des preuues ; ou par des questions auec leurs Determinations. Que si on ne l'a traitté auec moderation, elle n'empesche pas moins le progrez des Sciences, qu'vne armée ressentiroit de dommage en l'auancement de sa victoire si elle estoit engagée au siege de chaque chasteau ou bourg de l'ennemy : car telles petites places se rendront sans doubte à celuy qui tient la campagne & qui poursuit la pointe de sa victoire. Non que ie veuille nier, qu'il n'est pas touſiours seur de laisser derriere soy quelque grande ville & bien fortifiée. De mesmes, en enseignant les Sciences, il ne faut pas trop

trop s'arreſter aux Refutations, il en faut vſer ſobrement, & pour cela ſeul afin que l'on s'empeſche de ce qui peut grandement preocuper les Eſprits, ou leur rapporter des prejugez : & non pour exciter & prouoquer des doutes legers.

Cette autre ſorte de Methode vient apres ; à ſçauoir, qu'il faut qu'il ſoit bien ajuſté à la matiere qui ſe preſente à traicter. Car l'on enſeigne d'vne autre ſorte les Mathematiques, qui ſont les plus abſtractes & les plus ſimples de toutes les Sciences ; & d'vne autre la Politique, qui eſt grandement attachée à la matiere & qui eſt compoſée. Car comme j'ay deſia dit, il eſt mal-ayſé qu'vne Methode touſiours ſemblable s'accommode bien fort, auec la matiere qui eſt diuerſe. Mais ainſi que j'ay approuué les Topiques particulieres qu'and j'ay traicté de l'inuention ; ainſi entends ie que l'on ſe ſerue en quelque ſorte, des Methodes particulieres, où il eſt queſtion d'enſeigner.

Voicy vne autre façon de Methode, dont il ſe faut ſeruir judicieuſement, en enſeignant les Sciences. Et il faut s'y conduire, ſelon que ceux à qui vous voulez apprendre quelque choſe, en ſont deſia preuenus ; & en ont eü quelque impreſſion. Car il faut autrement enſeigner vne doctrine toute nouuelle, & dont on n'a plus ouy parler, que celle qui a quelque choſe d'approchant des opinions communes, qui ſont receuës & approuuées dés long temps. C'eſt pourquoy Ariſtote voulant picquer Democrite, le louë pourtant : *Si*, dit-il, *nous voulons diſputer tout de bon & ne pas affecter les Similitudes*, &c. Luy repro-

chant par ces mots qu'il s'amuſoit par trop aux comparaiſons. Quant à ceux de qui les documents ont deſia pris place dans l'eſprit du peuple, ils n'ont autre choſe à faire que de diſputer & de prouuer : mais ceux qui enſeignent des choſes plus hautes que celles dont on parle pour l'ordinaire, ils ont vne double peine : d'autant qu'il faut premierement qu'ils expliquent leur doctrine ; & apres qu'ils la prouuent ; en ſorte qu'ils doiuent de neceſſité auoir recours aux Similitudes & aux mots tirez de quelque Art particulier, pour faire entendre plus naïfuement ce qu'ils traictent. C'eſt pourquoy nous remarquons que les Paraboles & les Similitudes eſtoient fort en vſage aux premiers ſiecles, quand l'on commença d'enſeigner & de ſe ſeruir de ces mots qui comprennent pluſieurs choſes, qui eſtoiét pour lors auſſi incogneus & nouueaux, comme ils ſont maintenant cogneus & communs : autrement il s'en fuſt enſuiuy que l'on n'euſt pas remarqué ny conſideré attentiuement ce qui eſtoit propoſé ; ou bien qu'on l'euſt rejetté comme vn Paradoxe. Car c'eſt vne des regles de la Traditiue : *Que toute Science qui n'eſt pas conforme aux anticipations & aux preſuppoſitions doit demander de l'aſſiſtance aux ſimilitudes & aux comparaiſons.* Mais que ce ſoit aſſez parlé des diuers genres de Methode, qui n'ont pas eſté cy-deuant rmarquez par aucun autre. Car pour ce qui eſt de tous ceux-là de * l'Analithique, du * Syſtatique, du * Dieretique, du * Cryptique, de l'Homerique & de tels autres, ils ſont tres-bien inuentez & diuiſez : c'eſt pourquoy

* C'eſt à dire, Reſolutif.
* C'eſt à dire, Ferme.
* C'eſt à dire, Diuiſif.
* C'eſt à dire, Caché.

ie ne m'y arreſteray pas plus long-temps.

Voila quels ſont les genres de la Methode, qui ſe diuiſent en deux parties, à ſçauoir en la Diſpoſition de tout l'œuure, ou de l'argument de quelque liure; & en la Limitation des propoſitions. Car c'eſt à l'Architecte de faire non ſeulement le deſſein de tout l'edifice, mais de dreſſer les colomnes, de poſer les poutres & choſes ſemblables. Or la Methode eſt comme l'architecture des Sciences. Et en cecy Ramus a mieux reüſſi en renouuelant ces bonnes regles (en premier lieu, de l'Vniuerſel, du tout, du meſme, &c.) qu'en ſa ſeule methode auec ſes partitions qu'il a mis en auant. Toutesfois ie ne ſçay par quel deſtin il arriue, que l'on donne pour l'ordinaire des gardes tres-meſchantes aux choſes les plus precieuſes qui ſe trouuent entre les hommes; ainſi que les Poëtes le feignent bien ſouuent. Et à vray dire l'effort de Ramus ſur la poliſſeure des Propoſitions la porté dans cet Abregé, & la ietté dans ces bancs des Sciences: car il falloit que celuy-là fuſt bien fortuné, & fuſt ſouz la conduitte d'vn bon Genie qui auoit taſché de faire ſeruir les Axiomes des Sciences, les vns pour les autres, ſans les faire tourner & rentraire en eux-meſmes; bien que ie ne veuille nier que ſon entrepriſe n'ait eſté vtile.

Il reſte encores deux Limitations des propoſitions outre celle par laquelle elles paſſent de l'vne à l'autre, à ſçauoir vne de leur eſtenduë, & l'autre de leur Production. Car à le bien prendre, les Sciences ont outre la profondeur les autres deux dimentions,

leur largeur & leur longueur. Pour la profondeur elle ſe rapporte à leur Verité & à leur realité: car ce ſont les deux choſes qui donnent la ſolidité. Pour ce qui eſt des autres deux, la largeur peut eſtre priſe & meſurée d'vne Science à vne autre; mais il faut prendre la longueur, depuis la premiere propoſition iuſques à la derniere, qui ſe trouue en la meſme ſcience. Vne comprend les bornes & les limites des Sciences; afin que l'on traitte proprement & non confuſément les Propoſitions; & afin que l'on euite toute redite, toute digreſſion & toute confuſion. L'autre donne la regle iuſques ou, & iuſques à quel degré de particularité, il les faut traiter. Mais à vray dire, il y a à douter, s'il faut laiſſer quelque choſe à l'exercice & à la practique; car il eſt beſoin d'euiter le vice d'Antonin Pie, de crainte d'eſtre des coupeurs de Cymin dans les ſciences; & pour ne pas multiplier les Diuiſions iuſques aux choſes les plus baſſes. C'eſt pourquoy il faut bien prendre garde en quelle ſorte nous deuons-nous temperer en cecy. Car nous voyons que les choſes generales, ſi l'on ne vient à les deſduire n'apprennent que fort peu, & meſmes qu'elles expoſent les Sciences à la moquerie des Practiciens: veu qu'elles ne ſeruent non plus à la practique que la Mappemonde d'Ortelius, pour apprendre quel chemin il faut tenir pour aller de Londres à Yorke. Et afin d'en parler veritablement les meilleures regles ſont tres-bien accomparées aux miroirs faits de metail, dans leſquels l'on voit clairement ce qui y eſt repreſenté; pourueu qu'ils ſoient bien po-

lis. De meſmes les regles & les preceptes aydent; pourueu que l'vſage y ait paſſé la lime. Que ſi dés le commencement l'on y auoit apporté comme la poliſſure & l'eſclat du criſtal, ce ſeroit vne fort bonne choſe, pource que la peine d'y trauailler ſans ceſſe, y ſeroit eſpargnée: mais que ce ſoit aſſez ſur le ſujet de la Science de la Methode, que ie nomme Prudence de la Traditiue.

Sans pourtant que ie vueille laiſſer en arriere, que pluſieurs hommes plus vains que doctes, ſe ſont penez apres vne certaine Methode indigne de porter le nom de legitime; veu qu'elle eſt pluſtoſt Methode d'impoſture, bien qu'elle ſoit bien mieux receuë par certains badins. Car elle eſpanche en ſorte les gouttes de quelque particuliere ſcience; que celuy qui en ſçait fort peu, peut paroiſtre par ce moyen y eſtre fort ſçauant en quelque façon. Telle a eſté l'art de Lulle; telle eſt la * *Typocoſmie* miſe en auant par aucuns: & ces deux choſes ne ſont autre qu'vne maſſe, & qu'vn monceau de mots de quelque art que l'on apprend, afin que l'on croye que ceux qui les diſent viſtemens & ſans heſiter, ſçauent tres-bien les Arts meſmes. Les choſes ainſi ramaſſées repreſentent la boutique d'vn ſauetier; ou l'on troue quantité de petits bouts de cuir que l'on a couppé; mais rien dont l'on doiue faire de l'eſtime.

* C'eſt à dire, vne ſuitte ordonnée.

Des fondemens, & du Deuoir de la Rhetorique. Elle a trois dependances qui regardent ſeulement l'Art de reſeruer. Les Couleurs du bien & du mal, tant ſimple que composé. Les Antitheſes des choſes; & les moindres Formules de l'Oraiſon.

CHAPITRE III.

NOVS voylà paruenus à la Doctrine de l'ornement du diſcours que l'on nomme Rhetorique ou l'Art de l'Oraiſon. C'eſt à vray dire vne Science qui eſt fort belle de ſoy, & qui a eſté fort bien cultiuée par ceux qui en ont eſcrit. Mais ſi l'on en iuge ſainement, l'on trouuera que l'Eloquence eſt inferieure à la Sageſſe, qui la deuance de beaucoup, comme nous le remarquons dans les paroles que Dieu diſt à Moyſe, quand il refuſoit d'accepter la commiſſion qu'il luy donnoit luy repreſentant qu'il n'eſtoit pas Eloquent: *Vous auez Aaron quant & vous, il fera les Harangues pour vous; & vous luy ſerez à luy comme Dieu.* Bien que la Sapience cede au bien dire en vtilité, & ſelon que le vulgaire en iuge. C'eſt ainſi qu'en parle Salomon: *Celuy qui eſt Sage en ſon interieur, ſera nommé Prudent: mais celuy qui porte la douceur dans ſes paroles, aura des tiltres beaucoup plus aduantageux.* Voulant clairement dire que la Sapience fait eſtimer & admirer celuy qui la poſſede: mais que l'Eloquence fait de plus

grands effects dans les affaires & dans le train de la vie ordinaire. Pour ce qui eſt du ſoin que l'on a eü de cultiuer cet Art, la jalouſie qu'Ariſtote a porté aux Rhetoriciens de ſon temps, & le grand & le fort eſtude qu'a rapporté de tout ſon pouuoir Ciceron pour l'annoblir: outre qu'il s'y eſt longuement exercé, ont fait qu'ils ſe ſont ſurmontez eux-meſmes dans les Liures qu'ils en ont eſcrit : outre que les rares exemples que l'on trouue touchant cet Art dans les Oraiſons de Demoſthene & de Ciceron, adjouſtez à la ſubtilité & à la diligence de ceux qui l'enſeignent, en ont au double auancé le progrez. C'eſt pourquoy j'aſſeure que ce qui s'y trouue à Deſirer, eſt pluſtoſt quelques collections, qui ſont comme les ſuiuantes, qui ſe doiuent touſiours preſenter en cet Art, qu'aucune choſe de defectueuſe dans ſa diſcipline & dans ſon vſage. De fait, quand ie faiſois mention d'vn certain Art, de faire des lieux communs ſur ce qui eſtoit de la Logique, i'en ay promis des Exemples plus au long dans les choſes qui concernoient la Rhetorique.

Toutesfois, afin d'ouurir vn peu, ſelon noſtre ordinaire, la terre & l'applatir contre les racines de cet Art; Ie diray que la Rhetorique ſert à la Phantaſie, de meſme que la Dialectique à l'Entendement. Et pour prendre cecy de plus haut, le deuoir & la charge de Rhetorique n'eſt autre que d'appliquer & de liurer à la Phantaſie ce que la Raiſon dicte pour exciter le deſir & la volõté. Car nous voyons que la raiſon qui predomine eſt attaquée & troublée en trois façons;

ou par l'enueloppement des Sophiſmes, ce qui regarde la Dialectique ; ou par les preſtiges des paroles ; ce qui eſt de la Rhetorique ; ou par la violence des affections, ce qui appartient à la Morale. Car de meſmes qu'en matiere d'affaires qui ſe font parmy les hommes, l'on peut gaigner & perſuader quelqu'vn, ou par fineſſe, ou par importunité, ou par force ; de meſmes en cette negotiation interieure que nous faiſons auec nous meſmes, nous ſommes accablez, ou par les tromperies des arguments ; ou nous ſommes ſollicitez & inquietez par l'aſſiduité des Impreſſions, & des choſes que nous auons continuellement en noſtre preſence ; ou nous ſommes eſbranlez & emportez par l'impetuoſité des affections. Mais on n'agit pas auec tant de mal-heur en la nature humaine, que tous ces Arts & toutes ces facultez ne ſoient que propres pour eſbranler la raiſon, & non pour l'eſtayer & pour la fortifier : Elles ſont au contraire beaucoup plus vtiles pour cecy, que pour cela. Car le but de la Dialectique eſt d'enſeigner la forme des Arguments pour affermir le jugement, & non pour le ſurprendre. Celuy de la Morale eſt de tellement temperer les affectiõs qu'elles combattent pour la Raiſon ; tant s'en faut qu'elles la doiuent attaquer. Bref celuy de la Rhetorique eſt de remplir la Phantaiſie de ſimulacres qui paſſent & repaſſent deuant elle, pour donner du ſecours à la raiſon, & non pour l'opprimer. Car les abus que l'on commet en l'art ſuruiennent indirectement pour les euiter, & non pour s'en ſeruir.

Et c'eſt

Et c'eſt pourquoy Platon a eſté grandement injuſte (bien que les Rhetoriciens de ſon temps meritaſſent qu'il les traittaſt en la ſorte) en ce qu'il a placé la Rhetorique entre les Arts voluptueux, l'accomparant à celuy de Cuiſinier, qui ne gaſte pas moins les viandes qui ſont bonnes d'elles-meſmes, qu'il rend agreables celles qui ſont mauuaiſes pour la ſanté, en abuſant de la diuerſité & de la delicateſſe des ſaulces & des ſaupiquets. Mais ſur tout qu'il n'arriue pas que l'Oraiſon ſoit plus ſouuent employée pour faire paſſer les choſes des-honneſtes, que pour embellir les honneſtes, ce qui ſe practique par tout; veu qu'il n'y a perſonne qui n'ait des paroles plus honneſtes, que ne ſont ſes penſées & ſes actions. Et Thucydide a fort bien remarqué que l'on ſouloit reprocher à Cleon; Que penchant touſiours du coſté du plus mauuais party, il eſtoit tout à cela, que de dire de belles paroles; cet autheur ſçachant tres-bien que nul ne peut reüſſir ſur vn ſujet bas & indigne; au lieu que l'on peut facilement s'exprimer ſur ce qui eſt hõneſte. Platon rencontre fort heureuſement; encores que ce qu'il dit ſoit triuial, quand il aſſeure. *Que ſi l'on pouuoit voir la vertu, elle ſe feroit ardẽment aymer.* Mais la Rhetorique dépeint entierement la vertu & le bien, & les rend conſiderables. Car puis qu'ainſi eſt, que l'on ne les peut mõſtrer au ſens ſouz vne figure corporelle, il reſte qu'on les propoſe à la phantaiſie par la politeſſe du langage, auec la plus viue repreſentation qui ſe puiſſe. Et de vray, la couſtume des Stoïciens a fort à propos eſté bafoüée par

Ciceron, en ce qu'ils s'estudioient d'imprimer dans les esprits des hommes la vertu, par des courtes, & par des subtiles sentences & conclusions; ce qui ne s'accorde que fort peu auec la phantaisie & la volonté.

Au reste si les Affections estoient reglées, & si elles se conformoient entierement à la Raison, il est tout vray, qu'il arriueroit que les persuasions qui peuuent s'insinuer & donner entrée iusques dans l'Ame ne seroient pas en vsage; & ce seroit assez de proposer & de prouuer les choses mesmes nuëment & simplement. Mais au rebours de cela les Affections font tant d'escapades, & mesmes excitent tant de troubles, & d'esmeutes selon ce dire,

Ie vois ce qui vaut mieux; & mesmes ie l'appreuue,
Ie suy pourtant le mal.

que la Raison seroit traisnée en seruage & en captiuité, si la persuasion de l'Eloquence ne retiroit la phantaisie du party des affections; & si par elle il ne se moyennoit vn traitté d'accord entre la Raison & la phantaisie pour courre sur elles. Car il faut remarquer qu'elles se portent tousiours au bien apparent, ce qui leur est commun auec la Raison; mais auec difference, Que les Affections regardent principalement le bien present; mais la Raison considerant de plus loin le preuoit à l'aduenir, & sommairement. C'est pourquoy les objets qui se presentent, touchant plus efficacement la Phantaisie, bien souuent la Raison se trouue au dessous & vaincuë. Mais apres qu'il est arriué par l'Eloquence, & par la force de la

perſuaſion, que les choſes futures & eſloignées paroiſſent preſentes, il eſchet pour lors que la Raiſon ayant attiré à ſon aduis la phantaſie, emporte le deſſus.

Concluons donc qu'il ne faut non plus blaſmer la Rhetorique, de ce qu'elle ſçait releuer vn ſujet qui eſt bas de ſoy, que la Dialectique; pource qu'elle enſeigne de faire des Sophiſmes. Car qui ne ſçait qu'il y a vne meſme raiſon entre les contraires, bien qu'ils ſoient oppoſez en vſage. De plus la Dialectique n'eſt pas ſeulement differente de la Rhetorique, en ce que, comme l'on dit vulgairement, vne d'elles eſt comme le poing; & l'autre, cõme la paulme de la main; qu'vne reſerre ſa matiere, & l'autre l'eſtend; mais principalement en ce que la Dialectique conſidere la Raiſon dans ſon naturel; & la Rhetorique * *la regarde*, telle qu'elle ſe rencontre dans les opinions du vulgaire. C'eſt pourquoy Ariſtote place fort prudemment la Rhetorique entre la Dialectique & la Morale auec la Politique, comme participante des deux; veu que les preuues & les demonſtrations de la Dialectique, ſont communes à tous les hommes; au lieu que les preuues & les perſuaſions de la Rhetorique doiuent eſtre diuerſifiées ſelon la portée des auditeurs; afin que l'Orateur, comme vn Muſicien qui s'accommode aux oreilles de pluſieurs ait la reputation.

* Adjouſté.

D'Orphée dans les bois; & celle d'Arion,
Au milieu des Dauphins.

Et à vray dire, pour reüſſir parfaictement en cette

application & diuerſité d'Oraiſon, il faut l'eſtendre iuſques-là, que ſi l'on eſt contraint de dire la meſme choſe à diuerſes perſonnes, il la faut dire à chacun en particulier en termes differens. Bien qu'il ſoit veritable que les plus grands Orateurs, n'ont pour l'ordinaire cette partie d'Eloquence, dont l'on ſe ſert dans la vie & dans les affaires en diſcours particuliers; & ils en deſcheent alors que s'attachans par trop à l'ornement & à la façon de bien parler, ils abandonnent cette application qui ſe tourne à tout, & cette maniere de diſcours, dont il ſeroit plus à propos d'vſer auec vn chacun. C'eſt pourquoy il ne ſeroit pas hors de propos ſur ce ſujet, rechercher quelque choſe de nouueau; & nommer cette recherche du nom de Prudence du langage particulier; & la placer entre ce qui eſt à Deſirer; & dont on fera plus d'eſtime à meſure que l'on y penſera plus attentiuement. Sans qu'il importe beaucoup de reſoudre, s'il la faut mettre entre les choſes qui concernent la Rhetorique, ou entre celles qui regardent la Politique.

Paſſons maintenant aux choſes deſirables en cet Art, leſquelles, comme j'ay deſia dit ſont de ce genre que l'on en doit pluſtoſt faire eſtat, comme eſtans de ſes dependances; & non comme eſtans de ſes portions; & tout cela ſe rapporte à l'Art, qui apprend à mettre en reſerue. Premierement doncques nous ne trouuerons pas que perſonne ait bien ſuiuy; ou ſuppleé cette prudence & diligence tout enſemble d'Ariſtote, qui a ramaſſé le premier les Marques popu-

laires ; ou les couleurs du Bien, ou du Mal apparent; tant ſimple, comme comparé, qui ſont de vrays Sophiſmes de Rhetorique, fort en vſage, principalement dans les affaires, & en la prudence du langage particulier. Au reſte le trauail d'Ariſtote ſur cette matiere, a eſté defectueux en trois choſes. Premierement, en ce qu'y ayant pluſieurs couleurs il n'en fait mention que de fort peu. Secondement, en ce que l'on n'y a pas joint leurs Elenques. En troiſieſme lieu, en ce qu'il paroiſt qu'il en a ignoré l'vſage, qui ne ſe tourne pas moins à prouuer quelque choſe, qu'à exprimer les affections & à eſmouuoir. Car pluſieurs façons de parler qui ne ſignifient que la meſme choſe, touchent neantmoins diuerſement; d'autant que ce qui eſt poinctu penetre plus auant que ce qui eſt eſmouſſé, encores que l'on frappe auec la meſme force. Il n'y a perſonne qui ne ſoit plus eſmeu en oyant, *Vos ennemis feront grand trophée de cela.*

Qu'Vlyſſe le ſouhaite; & qu'à prix exceſsif
Les Atrides l'acheptent.

Que ſi l'on diſoit ſimplement: *Cela vous incommodera en vos affaires.* D'où vient que ces pointes & ces aiguillons de diſcours ne ſont pas à meſpriſer. Mais, comme ainſi ſoit que nous propoſions que telle choſe eſt à Deſirer, nous l'appuyerons d'Exemples, ſelon noſtre ordinaire ; veu que les Preceptes le rendroient moins clair.

EXEMPLES DES COVLEVRS du Bien, & du Mal, tant ſimple que comparé.

SOPHISME I.

Le Bien conſiſte en ce que les hommes loüent, & dont ils font eſtime. Le Mal, en ce qu'ils blaſment & qu'ils reprennent.

ELENQVE.

Le Sophiſme eſt defectueux en quatre façons : à ſçauoir, ou à cauſe de l'ignorance ; ou à cauſe de la mauuaiſe foy ; ou à cauſe des diuers partis, & des factions; ou à cauſe des Eſprits de ceux qui louënt & de ceux qui blaſment. A cauſe de l'ignorance. Dequoy ſert le iugement du vulgaire ſur l'examen du Bien & du Mal. Phocion bien plus à propos voyant que le peuple luy applaudiſſoit plus qu'à l'ordinaire, demanda : *S'il n'auoit pas commis quelque faute.* Pour la mauuaiſe foy. Car ceux qui loüent, ou qui meſpriſent, pour le plus ſouuent le font pour le mieux; & ne diſent pas leurs ſentimens.

Celuy qui vend loüe ſa marchandiſe.

De plus, celuy qui achepte, dit ; *Cela ne vaut rien;* mais eſtant hors de là il s'en vantera. A cauſe des factions. D'autant qu'vn chacun ſçait que les hommes ont accouſtumé d'exceſſiuement louër ceux qui ſont de leur party ; comme au contraire de rabaiſſer le merite de ceux qui ſuiuent leurs ennemys. A cauſe

des Esprits : Pource qu'aucuns sont naturellement enclins à flatter auec vne bassesse de courage ; les autres au contraire sont mocqueurs & rudes. En sorte qu'en loüant & en blasmant ils suiuent seulement leur naturel, se soucians fort peu de la verité.

SOPHISME II.

Ce qui est loüé par les ennemys est vn grand bien; & ce qui est repris par les amys est vn grand mal.

Ce Sophisme semble estre appuyé sur ce que l'on croit aisément que les choses que nous disons malgré nous contre l'affection de nostre ame, & contre nostre inclination, tirent de nous la force de la verité.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe à cause de la finesse, tant des ennemys que des amys: Car par-fois les ennemys donnent librement des loüanges sans y estre forcez par la verité : mais c'est en sorte qu'ils aduancent celles qui excitent de l'enuie, & mettét en danger leurs ennemys. C'est pourquoy les Grecs ont eu cette superstitiõ que de croire, *Qu'vne ampoule venoit aux narines* de celuy que quelqu'vn loüoit auec mauuais dessein & pour luy nuire. De plus, il deçoit; d'autant que les ennemys font par-fois des Eloges, comme certains auant-discours, afin de plus librement & plus malicieusement calomnier par apres ceux qu'ils haïssent. De l'autre costé, le Sophisme est aussi captieux à cau-

se de l'astuce des amys: Car ils ont accoustumé de cognoistre par-fois les vices de leurs amys & les publier; non qu'ils y soient contraints par la force de la verité, mais parce qu'ils recueillent les choses qui ne les peuuent que fort peu offenser, comme si d'ailleurs ils estoient fort gens de bien. Il trompe de plus, en ce que les amys aussi bien que les ennemys, vsent de leurs reprimandes, comme de certaines prefaces afin de loüer par apres plus amplement ceux qu'ils ayment.

SOPHISME III.

Toute chose est mauuaise, dont la Priuation est bonne; de mesmes qu'elle est bonne, quand la Priuation en est mauuaise.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe en deux sortes; ou à cause de la comparaison du bien & du mal; ou à cause de la succession du bien au bien, ou du mal au mal. A cause de la comparaison. Si ç'a esté vn bien pour le genre humain d'estre priué du manger du gland, il ne s'ensuit pas qu'il fut mauuais: mais Dodonne estoit bonne & Cerés estoit meilleure. Et si c'a esté vn mal au peuple de Siracuse d'estre priué de Denys l'ancien il ne s'ensuit pas pourtant qu'il ayt esté bon; ains moins mauuais que le jeune. Par succession. Car la priuation de quelque bien ne donne pas tousiours lieu au mal, mais par-fois à vn plus grand bien; comme quand la fleur tombe, le fruict luy succede. La priua-

priuation de quelque mal non plus, ne donne pas touſiours lieu au bien ; mais par-fois à vn plus grand mal. Car Milon ayant tué ſon ennemy Clodius, perdit quant & quant l'occaſion d'acquerir de l'honneur.

SOPHISME IV.

Ce qui eſt voiſin du Bien ou du Mal, cela meſmes eſt Bien ou Mal; mais ce qui eſt eſloigné du Bien eſt Mal: & ce qui eſt eſcarté du Mal eſt Bien.

Cela eſt quaſi ordinaire dans toute la Nature des choſes, que ce qui s'accorde naturellement ſe trouue auſſi en meſme lieu : & que les choſes qui ſont de nature contraire ſoient eſloignées en diſtances ; veu qu'elles ſe plaiſent de s'aſſocier & de s'vnir à ce qu'elles ayment ; comme au contraire, d'eſloigner d'elles, ce qu'elles haïſſent.

ELENQVE.

Mais le Sophiſme trompe en trois façons. Premierement, à cauſe de la Deſtitution: Secondement, à cauſe de l'Obſcurciſſement : En troiſieſme lieu, à cauſe de la Protection. Il arriue à cauſe de la Deſtitution que les choſes, qui en leur genre ſont magnifiques & excellentes attirent tout à elles, entant que faire ſe peut; & deſtituent, & pour ainſi parler, font mourir de faim ce qui eſt à l'entour d'elles. C'eſt pourquoy vous ne verrez jamais, que l'herbe qui eſt aupres des grands arbres ſoit bien verdoyante. D'où

vient, que celuy-là a tres-bien rencontré, qui a dit, *Les Valets des riches ſont extremement valets.* Et cet autre n'a pas mal gauſſé, qui a comparé ceux qui auoient les plus bas emplois dans la Cour des Princes, aux Vigiles qui ſont fort proches de la feſte; & qui neantmoins ſont deſtinées aux Ieuſnes. A cauſe de l'Obſcurciſſement. Car les meilleures choſes en leur genre, ont cela de propre; qu'encores qu'elles n'affoibliſſent ny ne deſtituent ce qui eſt aupres d'elles, neantmoins elles l'obſcurciſſent, & luy portent ombre, comme les Aſtronomes le remarquent du Soleil: c'eſt à ſçauoir qu'il eſt bon en ſon aſpect, mais mauuais en ſa conjonction, & en ſon approchement. A cauſe de la Protection. Car non ſeulement les choſes s'vniſſent & s'aſſemblent à cauſe de leur familiarité, & de leur reſſemblance de nature: mais auſſi le Mal, principalement dans la Politique, ſe retire vers le Bien; afin qu'il s'y mette à couuert & en ſeureté. D'où vient que les meſchans ſe jettent dans les aſyles des Dieux; & le vice meſmes porte en ſoy l'ombre de la vertu.

L'on voit que le Vice, eſt d'ordinaire caché
Sous le Bien, qui eſt proche.

Comme au contraire, le Bien ſe meſle auec le Mal, non à cauſe qu'il y ait quelque communication entr'eux; mais afin qu'il le conuertiſſe & le r'ameine en Bien. C'eſt pourquoy les Medecins vont pluſtoſt viſiter les malades que les ſains: & l'on reprochoit à noſtre Sauueur: *Qu'il eſtoit en conuerſation ordinaire auec les Publicains & auec les pecheurs.*

SOPHISME V.

Celuy à qui ceux qui ſont en concurrence auec luy ; ou celuy à qui les Sectes deferent vnanimément la ſeconde place (veu que chacune d'elles s'attribuë la premiere) ſemble eſtre preferable au reſte : d'autant que l'on retient la premiere par affection; & l'on donne la ſeconde au merite auec verité.

C'eſt ainſi que Ciceron prouue que la ſecte des Academiciens qui tenoient l'Acatalepſie a fait profeſſion d'vne tres-excellente Philoſophie. *Car demandez* (dit-il) *à vn Stoicien quelle eſt la meilleure ſecte, il preferera la ſienne aux autres : quelle tient le ſecond lieu, il aduoüera que c'eſt l'Academique. Faites la meſme demande à vn Epicurien, qui a peine ozeroit enuiſager vn Stoicien, apres qu'il aura mis ſa ſecte à la place d'honneur, il placera l'Academique tout aupres.* Semblablement, ſi quand il vient à vacquer quelque charge, le Prince demande à chacun de ceux qui briguent pour l'auoir, qui il en iuge digne apres luy, il eſt vray-ſemblable, qu'il n'y en aura aucun, qui, apres ſoy ne nomme celuy qui en eſt capable & qui la merite.

ELENQVE.

Le Sophiſme trompe à cauſe de l'Enuie. Car les hommes ont accouſtumé apres qu'ils ont fait pour eux & pour leur faction, de pancher pour ceux qui ſont les plus foibles, les plus laſches & qui leur ont

donné le moins d'incommoditez; en haine de ceux qui les ont le plus braué & le plus incommodé.

SOPHISME VI.

Ce qui eſt plus excellent & plus abondant, vaut mieux en tout le genre.

A quoy il faut rapporter ces ſortes de parler dont l'on ſe ſert d'ordinaire, *Ne nous eſcartons pas dans les choſes generales, comparons vn particulier auec vn autre,* &c.

ELENQVE.

Ce Sophiſme paroiſt aſſez puiſſant, & tenir plus de la Dialectique que de la Rhetorique: neantmoins il eſt par fois captieux. Premierement, en ce qu'il y a pluſieurs choſes qui courent à la verité de grands dangers, mais ſi elles les euitent, on les trouue plus excellentes que les autres; en ſorte qu'elles ſont moindres en genre; d'autant qu'elles hazardent & ſe perdent ſouuent; mais elles ſont plus nobles en leur particulier. De ce nombre eſt le Bouton de Mars; duquel l'on dit en François ce prouerbe. *L'Enfant de Paris & le bouton du mois de Mars, ſi vn d'eux eſchappe, il vaudra autant que dix autres.* Si bien que le bouton de May eſt preferable en genre à celuy de Mars; mais en particulier vn tres-bon bouton de Mars vaut mieux qu'vn tres-bon bouton de May. En ſecond lieu, il deçoit à cauſe de la nature des choſes qui eſt plus eſgale en certains genres ou eſpeces; &

en d'autres moins esgale. Comme l'on obserue que les Climats les plus chauds produisent generalement des esprits plus subtils: mais quand il s'en trouue d'eminents aux contrées froides, ils le sont beaucoup plus que ne sont les plus rafinez des regions chaudes. Semblablemẽt en tout plein d'armées, s'il estoit question de terminer le different par duels d'vn à vn, la victoire pancheroit d'vn costé; mais elle iroit à l'autre, si l'on bailloit vne bataille rangée. Car il y a du hazard aux choses qui excellent, & qui sont en plus grand nombre, mais les genres sont conduits par la nature ou par la discipline. Et mesmes en genre, le metail est plus precieux que la pierre; toutesfois le Diamant est de plus grand prix que n'est l'Or.

SOPHISME VII.

Le Bien est ce qui concerne vne chose: & le Mal est où il n'y a point de resource. Car ne pouuoir se r'auoir, c'est vn genre d'impuissance, mais la puissance est vn Bien.

C'est surquoy Esope a inuenté la fable de deux grenoüilles, qui en vn temps de grande secheresse consultoient ensemble de ce qu'elles feroient, sur ce qu'elles ne trouuoient de l'eau en aucun endroit, *Descendons* (dit vne d'elles) *dans quelque puits fort creux, où il n'y a aucune apparence, que nous ne trouuions de l'eau*: à quoy l'autre repartit, *Mais si nous n'y en trouuons pas, comment est-ce que nous pourrons remonter?* La fermeté de ce Sophisme, vient de ce que les actions humaines sont tellement incertaines & exposées aux dangers, que ce qui les peut

euiter en plus de façons, ſemble eſtre le meilleur. C'eſt à quoy ſe rapportent ces ſortes de parler, qui ſont en vſage. *Vous vous obligerez & vous engagerez entierement. Vous ne tirerez pas tant de la fortune comme vous voudriez*, &c.

ELENQVE.

Le Sophiſme trompe premierement; parce que dans les actions humaines, la Fortune preſſe, afin que l'õ determine enfin quelque choſe. Car cõme il a eſté tres-bien dit par vn certain: *C'eſt reſoudre quelque choſe que de ne rien reſoudre.* En ſorte que pour le plus ſouuẽt l'irreſolution nous neceſſite à plus de choſes que la reſolution meſme. Et cette ſorte de maladie d'eſprit ſemble eſtre telle qu'eſt celle qu'ont les Auaricieux. Mais elle eſt rapportée du deſir de ne point eſchaper les richeſſes, au deſir de retenir ſa libre volonté & ſa puiſſance. Car l'Auare ne veut pas ſe ſeruir de ſon bien afin de ne le pas eſcarter. Ainſi ce Conſideré, ou Retenu ne veut rien mettre à execution, afin qu'il ſoit touſiours en puiſſance de le faire. Secondement, ce Sophiſme deçoit, parce que la neceſſité & ce que l'on nomme *Le Dé en eſt ietté*, picque le courage, au dire de celuy-là: *Vous eſtes eſgaux en toutes autres choſes; mais vous auez l'aduantage de la neceſsité.*

SOPHISME VIII.

Le Mal qui arriue à quelqu'vn par ſa propre faute eſt

plus grand; & celuy eſt moindre qui luy vient d'autre part.

La cauſe de cecy eſt, que le remords de conſcience rengrege les malheurs; comme au contraire, c'eſt vne grande conſolation à l'affligé, de ſe ſentir bon & ſans crime. C'eſt pourquoy les Poëtes exagerent grandement ces agitations d'eſprit, comme fort proches du deſeſpoir, quand quelqu'vn s'accuſe de ſoy-meſme & ſe tourmente,

Et ſe nomme la Cauſe & le ſuiet des maux.

Tout au rebours, l'Innocence & la bonne Ame rendent ſupportables & effacent les calamitez des gens de bien. Au reſte, quand le mal eſt fait à quelqu'vn par d'autres, il a dequoy ſe plaindre librement; afin de faire exhaler ſes douleurs; de crainte qu'elles ne luy ſuffoquent le cœur. Car nous auons accouſtumé de nous offencer, de minuter la vengeance & d'implorer la Iuſtice diuine, ou de l'attendre ſur les injures que l'on nous a fait. Et meſmes s'il nous arriue quelque diſgrace de la part de la Fortune, l'on ne laiſſe pas de ſe plaindre en quelque façon contre les Deſtinées meſmes.

La mere va nommant & les Dieux & les Aſtres
Vrayment impitoyables.

Au contraire, quand quelqu'vn s'eſt fait du mal par ſa propre faute, les poinctes de la douleur ſe tournent contre luy interieurement & bleſſent & percent plus auant ſon Ame.

ELENQVE.

Ce Sophiſme trompe premierement, à cauſe de

l'Eſperance, qui eſt vn grand preſeruatif contre les maux. Car il deſpend pour l'ordinaire de nous, de corriger nos fautes; mais nous ne pouuons eſtre maiſtres de la Fortune. C'eſt pourquoy Demoſthene a ſouuent parlé en cette ſorte à ſes Citoyens. *Ce qui a eſté tres-mauuais, quand l'on regarde le paſſé eſt tres-bon pour ce qui arriuera. Que ſignifie cela? Point autre choſe, ſinon que c'eſt par voſtre negligence & par voſtre faute que vous faites mal vos affaires: car ſi vous vous fuſsiez bien comportez en tout & par tout: & que nonobſtant cela voſtre Eſtat euſt eſté malade comme il eſt maintenant, il n'euſt pas reſté d'eſperance d'amendement à l'aduenir. Mais puis que vous l'auez fait arriuer, il faut s'aſſeurer que ſi vous y donnez ordre, que vous vous remettrez au meſme poinct où vous eſtiez au commencement.*

De meſme Epicthete parlant des degrez de la Tranquillité de l'Ame, donne la derniere place *à ceux qui accuſent les autres:* celle qui eſt au deſſus, *à ceux qui s'accuſent eux-meſmes:* & la plus haute, *à ceux qui n'accuſent ny les autres, ny eux-meſmes.* Ce Sophiſme deçoit ſecondement, à cauſe de la ſuperbe qui eſt attachée aux eſprits des hommes, qui fait qu'ils ne ſe portent que mal-ayſément à la cognoiſſance de leurs propres fautes. Mais afin de l'euiter, ils ſouffrent beaucoup plus patiemment les maux qui leurs eſcheent de là. Car de meſmes que nous voyons que quand l'on a commis vn crime dont l'on ignore l'autheur, l'on en eſt beaucoup plus irrité, & l'on en fait beaucoup plus de bruit. Mais ſi nous apprenons que noſtre fils, noſtre femme, & noſtre amy en ſont chargez,

chargez, à l'instant mesmes nous nous arrestons, & nous ne disons plus mot. Il en est de mesmes s'il arriue quelque chose, pour raison de laquelle il faut de necessité que nous recognoissions que la faute vient de nous. Ce que l'on remarque fort souuent aux femmes, qui ayans contre l'aduis de leurs parens & de leurs amis, fait quelque chose qui ait mal reüssi, dissimulent tousiours le malheur qui leur est arriué, quel qu'il soit.

SOPHISME IX.

Le degré de la Priuation semble plus important que celuy de la Diminution: comme aussi le degré du commencement paroist plus important que celuy du Progrez.

C'est vne regle en Mathematique: *Qu'il n'y a aucune proportion entre Rien & quelque chose.* C'est pourquoy les degrez du Neant & de l'Estre semblent estre plus considerables, que ne sont ceux de l'Accroissement & de la Diminution. De mesmes que c'est vne chose plus fascheuse à vn homme qui n'a qu'vn œil de le perdre, qu'à celuy qui les a tous deux : comme aussi il est plus rude à celuy qui a plusieurs enfans, de voir mourir le dernier qui luy reste, que tous les autres. Et ce fut pourquoy, apres que la Sybille eut bruslé ses deux premiers Liures, elle encherit le troisiesme du double; d'autant que s'il eust esté perdu, c'eust esté vn degré de Priuation & non de Diminution.

ELENQVE.

Le Sophiſme trompe : Premierement, à cauſe de ces choſes, dont l'vſage conſiſte en certaine ſuffiſance, ou competance: c'eſt à dire, en vne quantité determinée. Car ſi quelqu'vn eſt obligé ſous quelque peine de payer à vn iour aſſigné, vne certaine ſomme d'argent, il aura plus de deſplaiſir de n'auoir à dire * *de la ſomme qu'il doit donner*, qu'vn ſeul eſcu, que s'il luy en manquoit dix, ſuppoſé qu'il n'ait peu recouurer celuy-là qui luy defaut. Semblablement en vne banqueroute, le degré d'engagement qui cauſe le premier la diminution du ſort principal, eſt plus dommageable que n'eſt le dernier, qui ruine tout à fait. C'eſt où viſent ces façons de parler qui ſont en vſage. *L'eſpargne qui vient du fonds eſt fort tardiue. Il importe fort peu de n'auoir rien, ou d'auoir quelque choſe qui ne ſerue de rien*, &c. Il deçoit en ſecond lieu, à cauſe de ce principe en nature, à ſçauoir que, *La corruption de l'vn, eſt la generation de l'autre.* En ſorte que le degré meſme de la Priuation derniere, incommode moins parfois : d'autant qu'il donne occaſion & pouſſe à trouuer quelque expedient nouueau. D'où vient que Demoſthene ſe plaint fort ſouuent parmy ſes Citoyens: *Que les conditions moins profitables & honorables, que Philippes leur preſentoit & qu'ils acceptoient : n'eſtoit autre choſe que de certains alimens de leur poltronnerie & de leur manque de courage; en ſorte qu'il euſt eſté bien mieux pour eux de ne les auoir en tout point acceptées; parce que par ce moyen leur induſtrie pourroit eſtre bien mieux aiguiſée à la recherche d'au-*

* Adjouſté.

tres remedes. Et à vray dire, j'ay coneu vn certain Medecin, qui auoit acouſtumé de dire aux femmes delicates, qui ſe plaignoient de ce qu'elles eſtoient indiſpoſées, ſans pouuoir ſe reſoudre à prendre aucune ſorte de medicament, à cauſe de l'horreur qu'elles y auoient, il leur ſouloit, diſ-je, dire en riant & tout de bon; *Il faut de neceſsité que vous vous portiez beaucoup plus mal; afin que vous vous reſolviez à prendre librement toutes les Medecines que l'on vous ordonnera.* Comme auſſi le degré meſmes de la priuation, ou de l'extreme pauureté peut eſtre ſalutaire, non ſeulement pour rendre vn homme ingenieux; mais auſſi pour le faire deuenir patient.

Quant au ſecond membre de ce Sophiſme, il eſt fondé ſur la meſme choſe que l'eſt le premier des degrez du Neant & de l'Eſtre: D'où vient qu'on loüe ſi fort les commencemens des affaires.

Celuy a demy-fait qui a bien commencé, &c.

Et c'eſt ſurquoy eſt appuyée la Superſtition des Aſtrologues, qui iugent de la diſpoſition, ou de la fortune d'vn homme par le moment ou par le point de ſa naiſſance, ou de ſa conception.

ELENQVE.

Le Sophiſme manque premierement, en ce qu'en pluſieurs choſes leurs commencemens, ne ſont rien autre que ce qu'Epicure nomme en ſa Philoſophie, des Efforts: c'eſt à dire certaines premieres entrepriſes qui ne reüſſiſſent pas; ſi elles ne ſont reïterées ou

aduancées. C'eſt pourquoy en ce cas, le ſecond degré paroiſt plus digne & plus puiſſant que le premier. De meſmes qu'en l'attelage de trois cheuaux à vn chariot, le ſecond tire mieux & le fait mieux rouler que ne fait le premier. Comme auſſi l'on dit d'ordinaire fort à propos; *Que l'iniure reiterée eſt la cauſe de la batterie:* car l'on n'auroit peut-eſtre pas pris garde à la premiere qui auroit eſté dite. Donques la premiere a donné commencement au mal; mais la derniere a eſté inſupportable. En ſecond lieu, le Sophiſme trompe à cauſe du merite de la perſeuerance qui conſiſte au progrés & non au commencement: car le hazard ou la Nature, peuuent engendrer la premiere pointe; mais c'eſt la ſeule meure deliberation & le iugement qui produiſent la conſtance. En troiſieſme lieu, il eſt defectueux en ces choſes dont la nature & le cours ordinaire eſt contraire à ce que l'on a commencé; en ſorte que le premier commencement vient touſiours à defaillir, ſi l'on n'en continuë l'effort comme l'on dit en ces ſortes de parler fort vſitées; *Ne s'auancer pas c'eſt reculer;* & *Quiconque ne profite dechet*: comme l'on voit arriuer à celuy qui court à contremont; & à celuy qui conduit vn bateau contre le fil de l'eau & en montant. Que ſi au contraire il commence à prendre ſa courſe ſur le penchant de la montagne, ou qu'il baiſſe ſur la riuiere; c'eſt pour lors que le degré du commencement eſt beaucoup plus eſtimable. Au reſte, cette couleur * *de Rhetorique* ne s'eſtend pas ſeulement au degré de commencer, qui vient de la puiſſance à l'acte comparé auec le

* Adjouſté.

degré qui va de l'acte à l'accroiſſement. Mais auſſi au degré qui vient de l'impuiſſance à la puiſſance, comparé au degré qui va de la puiſſance à l'acte. Car le degré de l'impuiſſance à la puiſſance paroiſt plus grand que celuy de la puiſſance à l'acte.

SOPHISME. X.

Ce qui ſe rapporte à la Verité eſt plus grand que ce qui ſe rapporte à l'Opinion. Or l'on cognoiſt ce qui conſiſte en l'Opinion en ce que l'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir eſtre caché.

Et c'eſt ainſi que les Epicuriens determinent de la Felicité que les Stoïciens conſtituent en la Vertu: qu'elle eſt ſemblable à celle d'vn Comedien, qui ſeroit abatu de courage, ſi les ſpectateurs ne teſmoignoient par leur applaudiſſements l'eſtime qu'ils font de luy: c'eſt pourquoy ils nomment par mocquerie la Vertu, vn bien * Theatral. Il en arriue tout autrement des richeſſes, deſquelles celuy-là dit:

L'on ſe mocque de moy, mais ie me reſioüis.

Comme auſſi de la volupté.

Cachant ſes doux plaiſirs dans ſon cœur; & portant
La Pudeur ſur le front.

* C'eſt à dire, exposé au public.

ELANQVE.

La tromperie de ce Sophiſme eſt vn peu ſubtile, encores que l'on puiſſe facilement reſpondre à l'exemple qui eſt propoſé. Car l'on ne choiſit pas la

Vertu: pour en tirer de la Vanité, veu ce precepte qui apprend, *Que l'on ſe reſpecte plus ſoy-meſme qu'aucun autre.* En ſorte que l'homme de bien ſera le meſme dans vn lieu retiré, ou ſur vn theatre. Bien que la vertu prenne peut eſtre quelque ſorte d'accroiſſement par les loüanges; de meſmes que la chaleur eſt augmentée par la reflection. Mais cela nie la Suppoſition, & ne reprend pas la tromperie. Or l'Elenque eſt tel. Suppoſé que la Vertu (qui conſiſte principalement à ſupporter les trauaux, & à ſe roidir contre les attaques) ne fut pas choiſie, ſi l'on n'auoit acouſtumé de la louër, & d'en faire eſtime. Il ne s'enſuit pourtant pas, que l'inclination * *que l'on a pour la Vertu;* & le mouuement * *par lequel l'on s'y porte,* ne la regardent auant tout. Car ie veux que la reputation puiſſe eſtre la Cauſe Impulſiue & Sans laquelle l'on ne s'y porteroit pas, elle ne ſera pas pourtant l'Efficiente ou celle qui eſtablit. Par exemple, S'il ſe rencontroit deux cheuaux; dont vn feroit tout ce que l'on deſireroit de luy ſans eſtre picqué: l'autre au contraire qui manieroit beaucoup mieux que le premier; pourueu qu'on luy fiſt ſentir l'eſpron. Ie crois pour moy que ce dernier ſera plus eſtimé & tenu pour meilleur que l'autre. Sans qu'aucun ſe doiue ſoucier de cette commune façon de parler. *Fy du Cheual dont les Eſprits ſont attachez aux eſprons.* Car comme ainſi ſoit que les Caualiers les portent d'ordinaire, ſans qu'ils en ſoient aucunement incommodez, il ne faut pas moins eſtimer le cheual qui en eſt tenu ſollicité: ny croire que celuy qui manie fort

* Adjouſté.
* Adjouſté.

bien ſans eſtre picqué ſoit meilleur : bien qu'à vray dire, il ſoit plus ſenſible. De meſmes la gloire & l'honneur ſeruent d'eſguillon & d'eſprons à la Vertu. Et bien qu'elle ſoit ſans cela vn peu plus languiſſante ; toutesfois puis que ces qualitez l'accompagnent touſiours, ſans meſmes y eſtre conuiées, rien n'empeſche que la Vertu ne ſoit deſirable de ſoy-meſme. C'eſt pourquoy l'on reprend fort à propos cette Propoſition. *La Marque de ce qui eſt choiſi par Opinion, & non ſelon la Verité; conſiſte en ce qu'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir demeurer caché.*

SOPHISME XI.

Ce qui eſt acquis par noſtre trauail, & par noſtre induſtrie, eſt vn plus grand Bien : & ce qui vient par le moyen d'vn autre; ou ce qui arriue par la gratification de la fortune eſt moindre Bien.

Voicy les cauſes de cela. Premierement, à cauſe de l'Eſperance de l'aduenir; d'autant qu'il ne faut pas beaucoup s'aſſeurer ſur l'amitié, ou ſur la bonne fortune des autres. Mais noſtre propre induſtrie & noſtre valeur nous accompagnent touſiours; en ſorte que quand nous nous ſommes ainſi acquis du bien, il nous reſte encores les meſmes moyens d'en acquerir de nouueau : meſmes l'habitude que nous y auons; & le bon ſuccés qui nous y eſt arriué, nous en rend plus capables. En ſecond lieu, ce qui nous vient par le bien-fait d'autruy nous fait auſſi eſtre ſon redeuable ; comme au contraire nous ſommes

deſchargez de toute obligation, quand c'eſt par nous meſmes qu'il a reüſſi. Que s'il nous arriue quelque choſe par la grace de Dieu, nous ſommes tenus d'en remercier tres-humblement ſa bonté ; & c'eſt ce qui remort la conſcience des meſchans. Là où il faut rapporter * *au premier genre*, ce que dit le Prophete. *Ils ſe rejouyſſent & ſe baignent d'aiſe ; ils immolent à leur playes, & ils ſacrifient à leurs pieges.* Tiercement, pource que l'on n'eſt ny loüé, ny eſtimé pour les choſes qui ne ſont pas venuës de noſtre vertu. Car l'on ſe contente d'admirer ſans louër ce qui procede de bon-heur : ainſi que parle Ciceron à Ceſar : *Nous auons dequoy nous eſmerueiller : & nous attendons ce à quoy nous donnerons des loüanges.* En quatrieſme conſideration ; d'autãt que ce que nous auõs par noſtre propre induſtrie, nous l'acquerons auec du trauail & auec de la diſpute, ce qui porte quant & ſoy vn certain contentement ; ainſi que le teſmoigne Salomon, quand il dit, *Ce qui eſt pris à la chaſſe eſt de fort bon gouſt.*

* C'eſt à dire, à la cauſe fondée ſur l'Eſperance du futur.

ELENQVE.

* Adjouſté. Mais il ſe trouue quatre Couleurs, * *ou quatre propoſitions de Rethorique*, oppoſées, qui tournent la choſe à contreſens ; & auec leſquelles l'on peut reprendre les quatre cauſes cy-deſſus remarquées. Premierement, dautant que la bonne fortune ſemble eſtre vn certain ſigne & vn charactere de la faueur diuine ; c'eſt pourquoy elle fait naiſtre en nous meſmes de la confiance, & du contentement ; & pour le regard des autres

tres nous acquiert du credit & du reſpect. Et ce bon-heur comprent auſſi ce qui eſt ſujet au hazard, à quoy la vertu n'aſpire que mal-aiſément: comme quand Ceſar pour accroiſtre le courage du pilote, qui le conduiſoit, luy dit, *Tu portes Ceſar & ſa fortune.* Que s'il luy euſt tenu ce diſcours, *Tu portes Ceſar & ſa vertu;* c'euſt eſté vn fort foible reconfort à vne perſonne qui eſtoit en danger de perir dans la tempeſte. Secondement, pource que *L'on peut imiter les choſes qui prouiennent de la vertu ou de l'induſtrie;* & qui ſont cogneuës d'vn chacun: Veu que la bonne fortune eſt vne choſe inimitable, & vn priuilege particulierement attaché à quelqu'vn. D'où vient que nous voyons generalement que les choſes naturelles ſont preferées aux artificielles; d'autant que l'on n'en ſçauroit approcher par imitation. Car ce à quoy l'on peut paruenir par ce moyen, eſt commun en puiſſance. En troiſieſme lieu, les biens qui procedent de bon-heur, ſemblent eſtre gratuits, & venir ſans peine. Mais il ſemble que nous ayons achepté à prix d'argent, ce que nous acquerons de nous meſmes. Et c'eſt pourquoy Plutarque en la comparaiſon qu'il fait des exploicts de Timoleon qui eſtoit grandement fortuné, & de ceux d'Ageſilae & d'Epaminondas, a fort bien dit: *Qu'ils eſtoient ſemblables aux vers d'Homere, qui paroiſſent couler librement, & comme monſtrer la facilité de l'Eſprit de leur autheur, quoy qu'ils ſoient grandement releuez.* En quatrieſme lieu; parceque ce qui arriue outre l'Eſperance, & à l'inopinée, s'inſinuë plus agreablement, & auec plus de

plaisir dans l'esprit des hommes. Ce qui ne se rencontre point dans les choses que nous gaignons par nostre propre soin & vigilance.

SOPHISME XII.

Ce qui est composé de plusieurs choses & qui se diuisent, est plus grand & plus vn, que ce qui est composé de moins. Car ce qui est consideré par parties, paroist estre plus grand; d'où vient que leur pluralité emporte quant & soy grandeur; mais cette pluralité agist mieux, si elle est sans ordre: d'autant qu'elle est comparable à l'infiny, & qu'elle se rend incomprehensible.

Ce Sophisme semble d'abord trompeur & comme palpable: d'autant que ce n'est pas seulement la pluralité des parties, qui rend vn Tout plus grand; mais c'est leur grandeur. Neantmoins la phantasie se laisse souuent persuader par ce Sophisme; & mesmes il dresse des embusches au Sens. Car la veuë iuge que le chemin est beaucoup plus court qui est en vne plaine, où il n'y a rien qui l'arreste, que n'est celuy dans lequel il se rencontre des arbres, des bastimens, ou quelque autre chose qui puisse mesurer & diuiser l'espace. Ainsi celuy qui a quantité d'escus, quand il a compté ceux qu'il a dans ses coffres & dans ses sacs, s'imagine estre beaucoup plus riche qu'il n'estoit auant que d'y auoir regardé. Cecy a lieu aussi aux Amplifications; si vn sujet est diuisé en plusieurs parties; & si on en traicte chacune d'elles à part; mais si cela se fait confusément & sans ordre, il rempliſt en-

cores mieux la phantasie : veu que la confusion est cause que l'on croit qu'il y a vn grãd nombre. De fait les choses que l'on monstre & que l'on propose auec ordre paroissent & plus finies ; & tesmoignẽt au vray qu'on n'y a rien oublié. Au lieu que ce qui est representé en desordre, non seulement est creu estre fort grand en nombre ; mais fait mesmes soupçonner que l'on ne l'a pas tout monstré, & qu'il y en a encores dauantage.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe : Premierement, quand quelqu'vn fait accroire que quelque chose est beaucoup plus grande qu'elle n'est en effect : car en ce cas la distribution destruira cette fausse opinion ; & fera voir la chose en sa verité, & non pas plus grande qu'elle n'est. Doncques si quelqu'vn est malade, ou qu'il ressente quelque douleur, les heures luy dureront dauantage s'il n'a point vne monstre, ou vn sable, que s'il en a. Car si le chagrin & le tourment que donnent la maladie, font paroistre que le temps est plus long qu'il n'est en effect ; il est fort vray qu'en se tenant au compte l'on corrige cette erreur ; & il est plus court que cette fausse opinion ne le faisoit conceuoir. Et mesmes contre ce qui a esté proposé cy-dessus : le semblable arriue en vne grande plaine ; où encores qu'au commencement la veuë monstre au Sens, vn chemin plus court ; parce qu'il est tout continu & sans que rien le separe : si l'on prend pourtant opi-

nion de là que l'eſpace eſt beaucoup plus petit qu'il n'eſt, quand l'on s'y trouue trompé, c'eſt pour lors qu'il paroiſt beaucoup plus grand qu'il n'eſt effectiuement. D'où vient que ſi l'on veut gratifier quelqu'vn en la fauſſe opinion qu'il a de la grandeur de quelque choſe, il faut bien s'empeſcher de la diuiſer en ſes parties : mais il faut hautement la loüer en ſon total. En ſecond lieu, le Sophiſme trompe, ſi cette diuiſion ſe partage en pluſieurs, ſi elle ne paroiſt pas toute à la fois, & ſi elle ne touche pas l'œil tout d'vne veuë. C'eſt pourquoy ſi les fleurs d'vn parterre ſont en pluſieurs parquets, il ſemblera qu'il y en y a beaucoup dauantage que ſi elles pouſſent toutes dans vn meſme; pourueu que ces quarrez paroiſſent tous à la fois : car autrement l'vnion eſt preferable à la diuiſion ſeparée. Ainſi les reuenus de ceux qui ont leurs heritages de proche en proche, ou tous en vn tenant, ſemblent eſtre plus grands; d'autant qu'eſtans à parcelles, on ne les void pas ſi toſt. En troiſieſme lieu, le Sophiſme deçoit à cauſe que l'on fait plus d'eſtat de l'vnité que de la multitude. Car toute compoſition eſt vne certaine marque de foibleſſe qui eſt aux choſes particulieres; où l'on peut rapporter cecy :

Ce qui n'apporte pas de profit en detail,
Cela profite en gros.

C'eſt pourquoy la condition de Marie eſtoit la plus aduantageuſe. *Marthe, Marthe, vous auez voſtre attention à pluſieurs choſes; vne ſuffit.* C'eſt de là qu'a eſté tirée la Fable du Renard & du Chat dans Eſope. Car

le Renard ſe vantoit de ce qu'il auoit pluſieurs ruſes pour s'eſchapper des chiens; & le Chat luy dit qu'il ſe confioit en cela ſeul, qu'il ſçauoit vn peu grimper. Dequoy pourtãt il tiroit vn plus aſſeuré ſecours que le Renard ne faiſoit de toutes ſes autres fineſſes: D'où vient le Prouerbe: *Le Renard a ſceu pluſieurs choſes, mais le Chat en ſçait vne grande.* Meſmes en la ſignification Morale de cette Fable l'on void le ſemblable. Car il y a plus d'aſſeurance d'eſtre ſouſtenu par vn puiſſant & par vn fidelle amy, que d'auoir pluſieurs artifices & fineſſes.

Mais ce que ie viens de dire ſuffira d'exemple. Il me reſte pardeuers moy vn grand nombre de ces Couleurs que j'ay autresfois ramaſſées quand j'eſtois jeune; mais ſans leurs embelliſſemens & leurs Elenques, à quoy ie ne puis maintenãt m'employer; c'eſt pourquoy ie ne iuge pas qu'il ſoit à propos de les mettre en auant toutes ſimples, & ſans les parer, puis que j'ay propoſé les autres auec leur adjuſtement. Cependant ie donneray cecy pour aduis, que quelque eſtime que l'on faſſe de cela, qu'il n'eſt pas peu de choſe comme ie penſe: veu qu'il participe de la Philoſophie premiere, de la Politique & de la Rhetorique. Mais c'eſt aſſez parlé des Signes vulgaires, ou des Couleurs du Bien & du Mal apparent tant ſimple que comparé.

Le ſecond recueil qui ſe rapporte à l'Art de Reſeruer & qui eſt Deſiré, eſt celuy-là meſmes dont parle Ciceron, comme nous auons remarqué cy-deſſus, ſur le ſujet de la Logique; quand il donne pour pre-

cepte que l'on ait des lieux communs pour s'en ſeruir dans l'occurrence, bien dreſſez pour & contre, tels que ſont : *Pour les Paroles de la Loy & pour l'Intention de la Loy.* Quant à moy i'eſtends ce precepte à d'autres choſes; en ſorte qu'il ne doit pas eſtre ſeulement rapporté au genre Iudiciel ; mais auſſi au Deliberatif & au Demonſtratif. Ie deſire ſur ce ſujet que tous les lieux dont l'vſage eſt fort frequent, ſoit pour prouuer, ou pour refuter, ſoit à perſuader, ou à diſſuader, ſoit afin de loüer, ou de blaſmer : que tous ces lieux, diſ-je, ſoient bien meditez : & meſmes que nous y portions vn tel effort d'eſprit que nous les eſleuions & les abbaiſſions tout à fait outre la verité; quoy que ce ſoit comme vne injuſtice. Or j'eſtime que la ſorte de ce Recueil ſera fort bonne, tant pour l'vſage que pour la briefueté, ſi ces lieux ſont reſſerrez à certaines petites Sentences aiguës & couppées, comme ſi c'eſtoit des plotons, dont le fil peuſt eſtre eſtendu en vn plus long diſcours dans l'occaſion. Nous remarquons dans Seneque vne diligence ſemblable à cecy: toutesfois c'eſt en des Hypotheſes & des cas * *particuliers*. Mais comme ainſi ſoit que i'aye tout plein de pieces adjuſtées à ceſte mode, il m'a ſemblé bon d'en mettre en auant quelques-vnes pour ſeruir d'exemple : & ie les nommeray * Antitheſes des choſes.

* Adjouſté.

* C'eſt à dire Contre-poinctes.

EXEMPLES DES ANTITHESES.

LA NOBLESSE I.

Pour.

Ceux à qui la Vertu vient entierement de race; tant s'en faut qu'ils vueillent eſtre meſchans, qu'ils ne le ſçauroient eſtre.

La Nobleſſe eſt le laurier dont le Temps couronne les hommes. Nous reſpectons l'antiquité, meſmes dans les monuments qui n'ont pas de vie: à combien plus forte raiſon l'honorerõs-nous dans les viuans?

Si vous venez à meſpriſer la Nobleſſe des familles, quelle ſera en fin la difference qui eſt entre la race des hommes, & celle des beſtes brutes?

La Nobleſſe empeſche que l'on n'enuie pas la Vertu; meſmes elle la rẽd agreable.

Contre.

La Nobleſſe vient fort raremẽt de la Vertu: mais la Vertu procede bien plus rarement de la Nobleſſe.

Les Nobles ſe ſeruent plus ſouuẽt de la recommendation de leurs Anceſtres pour obtenir pardon, que pour briguer quelque charge.

Les hommes nouueaux ſont d'ordinaire ſi ingenieux, que les Nobles comparez à eux ne paroiſſent que des ſtatuës.

Les Nobles regardent trop ſouuent dans la carriere, ce qui eſt la marque d'vn mauuais coureur.

LA BEAVTE' II.

Pour.

Les laids ont accouſtumé de vanger la Nature.

La Vertu n'eſt autre choſe qu'vne beauté interieure; & la Beauté n'eſt autre choſe qu'vne Vertu exterieure.

Les difformes taſchent de ſe guarantir du mépris par leur meſchanceté.

La Beauté fait eſclater les vertus ; & rougir les Vices.

Contre.

La Vertu comme vne belle pierre precieuſe eſt mieux miſe en œuure, quand il y a fort peu d'Or, & ſans beaucoup de façon.

Ce qu'eſt le bel habit à vn hõme laid ; cela meſmes, l'eſt la Beauté au meſchant.

Semblablement ceux qui ſont beaux, & qui s'eſtiment tels, ſont fort ſouuent volages.

LA IEVNESSE III.

Pour.

Les premieres penſées & les Conſeils des jeunes hõmes ont quelque choſe de plus diuin.

Les Vieillards ſongent grandement pour eux, & fort peu pour les autres, & pour la Republique.

Contre.

La Ieuneſſe eſt vn chãp de repantir.

Les jeunes hommes mépriſent naturellemẽt l'authorité des vieillards, en ſorte qu'vn chacun d'eux deuient ſage à ſa propre riſque.

L'on

Pour.

L'on iugeroit que la Vieilleſſe gaſte plus les eſprits que les corps, s'il eſtoit permis de le voir.

Les vieillards craignent toutes choſes excepté les Dieux.

Contre.

Le Temps ne tient compte des Conſeils, auſquels il n'a pas eſté appellé.

Entre les vieillards, les Venus ſont changées en Graces.

LA MALADIE. IV.

Pour.

Le ſoin de la ſanté rend l'Eſprit bas & ſoumis au corps.

Vn Corps qui ſe porte bien, eſt l'hoſte de l'Ame; celuy qui eſt malade en eſt le concierge.

Rien ne fait entreprendre de ſi belles actions que la bonne ſanté; comme au contraire la mauuaiſe ne fait rien du tout.

Contre.

Reuenir ſouuent en Santé, eſt ſouuent rajeunir.

L'excuſe de la Maladie eſt fort vtile; à laquelle nous auõs recours, quoy que ſains.

La Santé lie d'vn lien trop eſtroit le corps auec l'ame.

Le lict a gouuerné de grands Empires, & la litiere à conduit de grandes armées.

LA FEMME ET LES ENFANS. V.

Pour.

La charité de la Republique commence par

Contre.

Celuy qui eſt marié & qui a des enfans, a don-

Pour.

la famille.

La femme & les enfans ſont vne certaine diſcipline de douceur ; mais ceux qui viuent en celibat ſont rudes & chagrins.

Le Celibat & la viduité ne ſeruent à autre choſe qu'à ſe faire fuir.

Celuy ſacrifie à la Mort qui ne fait pas d'Enfans.

Ceux qui ſont fortunez en toutes autres choſes ſont parfois mal-heureux en enfans; de crainte que les hommes ne ſoiét trop approchans de la condition de Dieu.

Contre.

né des oſtages à la fortune.

Engendrer & auoir des enfans, ce ſont choſes humaines ; c'eſt creer & faire des œuures diuines.

L'Eternité des brutes conſiſte à faire des petits; & celle des hommes à la Reputation, aux Merites & aux Ordonnances.

Les conſiderations de la famille rẽuerſent d'ordinaire les publiques.

La fortune de Priam, qui a ſurueſcu à tout ce qu'il auoit, à pleu à quelques-vns.

LES RICHESSES. VI.

Pour.

Ceux qui n'eſperent pas, mépriſent les richeſſes.

L'Enuie des richeſſes a rẽdu la vertu vne Deeſſe.

Contre.

Ceux qui ſont fort riches, ou ils gardent leur argent; ou ils en diſpoſent en quelque façon; ou ils en ſont eſtimez,

Pour.

Cependant que les philosophes doutent, à sçauoir mõ si l'on doit rapporter toutes choses à la vertu, ou à la volupté, ramassez les instruments de l'vne & de l'autre.

La Vertu se tourne au bien cõmun par le moien des Richesses.

Les autres biens ont vn gouuernement particulier, les Richesses seules ont le general.

Contre.

mais ils ne s'en seruent pas.

Ne prenez vous pas garde que l'on donne prix aux pierres precieuses, & aux choses ausquelles l'on prend plaisir, à fin que les grandes Richesses puissent seruir à quelque vsage?

Plusieurs se sont vendus eux-mesmes, quand ils ont creu qu'ils pouuoiẽt achepter toutes choses auec leurs Richesses.

Ie ne diray pas que les richesses soiẽt autre chose que des empeschemens de la vertu; car elles luy sont tout ensemble necessaires & importunes.

Les Richesses sont vne bonne seruante, & vne mauuaise maistresse.

LES HONNEVRS. VII.

Pour.

Les Honneurs ne sont

Contre.

A mesure que nous sou-

Pour.

pas les jettons des Tyrãs, comme l'on dit; mais de la Prouidence diuine.

Les Honneurs font grandement paroiſtre les Vertus qu'ils prouoquẽt; & les vices qu'ils reprimẽt.

Perſonne n'a cogneu en quoy il a profité en la courſe de la Vertu; ſi les Hõneurs ne luy en fourniſſent vne libre carriere.

Le Mouuement de la Vertu, comme de toutes autres choſes eſt rapide, quand il va au lieu; y eſtãt il eſt poſé; Or l'honneur eſt le lieu de la Vertu.

Contre.

haittons les honneurs, nous quittons la Liberté.

Les Honneurs donnent quaſi la puiſſance des choſes, dont la principalle condition eſt, de ne pas vouloir; & celle qui luy eſt la plus proche de ne pas pouuoir.

Il y a grande peine à monter aux honneurs; il y fait fort gliſſant quãd l'on y eſt, & l'on eſt en danger de ſe precipiter quand l'on y recule.

Ceux qui ſont dans les Honneurs doiuent emprunter l'opinion du vulgaire pour s'eſtimer bien heureux.

LA ROYAVTE'. VIII.

Pour.

C'eſt vn grand bien d'eſtre en fortune; mais il eſt beaucoup plus grand quand l'on en faict part

Contre.

Que c'eſt vne choſe grandement miſerable, de n'auoir quaſi rien de ce que vous deſirez, &

Pour.

aux autres.

Les Roys ne ſont pas comme des Hõmes; mais comme des aſtres; car ils influent ſouuerainement ſur les particuliers, & ſur les Temps meſmes.

Quand l'on reſiſte à ceux qui repreſentent Dieu, l'on eſt non ſeulemẽt criminel de leze Majeſté; mais l'on entreprend meſme vne guerre contre Dieu.

Contre.

d'auoir vne infinité de choſes que vous craignez.

Les Roys ſont ſemblables aux corps celeſtes, à qui l'on rend de grands honneurs, & qui n'ont aucun repos.

Il n'y a point d'homme qui ſoit receu à la table des Dieux, que pour leur ſeruir de boufon.

LA LOVANGE, LA REPVTATION. IX.

Pour.

Les Loüanges ſont des rayons reflechis de la Vertu.

La loüange de l'honneur conſiſte à y paruenir par les libres ſuffrages.

Les honneurs ſont donnez pour diuerſes raiſons

Contre.

La Renommée eſt plus meſchant Iuge que Meſſager.

Qu'y a-il de commun entre l'homme de bien & la ſaliue du peuple?

La Renommée eſt ſemblable au fleuue: elle

Pour.

de Politique : mais les loüanges partent en tous endroicts de la Liberté.

La voix du peuple a ie ne ſçay quoy de diuin : autrement comment ſe pourroit-il faire que tant de teſtes ſe peuſſent accorder ſur vne meſme choſe?

Ne vous eſtonnez pas ſi le vulgaire parle auec plus de verité, que ceux qui ſont dans les grandes charges; parce qu'il dit ce qu'il veut auec plus de ſeureté.

Contre.

eſleue les choſes legeres; & met à fonds les peſantes.

Le peuple louë les moindres vertus, il admire les mediocres : mais il n'a aucun ſentimẽt pour les plus hautes.

La loüange procede pluſtoſt de la vanité que du merite ; & eſt pluſtoſt donnée pour les choſes qui ne ſont que vent, que pour les reelles.

LA NATVRE. X.

Pour.

Le progrez de la Couſtume eſt Arithmetique; celuy de la Nature eſt Geometrique. De meſmes que dãs les Republiques les Loix ſe trouuent communes, en ce qui regarde les Couſtumes:

Contre.

Nous auons des penſées ſelon la Nature; nous parlons ainſi que nous l'auons appris ; mais nos actions viennent de la Couſtume.

Pour.	*Contre.*
en la mesme sorte se conduit la Nature à l'endroit d'vn chacun selon sa coustume.	
La Coustume contre la Nature est comme vne certaine tyrannie ; mesmes elle s'abbat bien tost en la moindre petite occasion.	La Nature est vn Pedant ; la Coustume est vn Magistrat.

LA FORTVNE. XI.

Pour.	*Contre.*
Les Vertus qui paroissent engẽdrent les loüanges; celles qui sõt cachées causent les bonnes fortunes.	La sotise de l'vn, est la fortune de l'autre.
Des Vertus procede la gloire des choses bien faites & le bon-heur des richesses.	Ie loüeray principalement ces choses en la fortune ; que comme ainsi soit qu'elle ne choisse pas, elle ne conserue pas aussi.
La Fortune est comme la Galaxie; c'est à dire, vn nœud de certaines vertus obscures qui	L'on a mis au rang de ceux qui adorent la Fortune, les grands hommes qui ont sceu euiter l'en-

Pour.

n'ont pas de nom.

La Fortune doit eſtre honorée, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſes filles: à ſçauoir la Confidence & l'Authorité.

Contre.

uie de leurs vertus.

LA VIE. XII.

Pour.

C'eſt vne impertinence de plus aymer les accidens de la vie, que la vie meſme.

Il vaut mieux pour toutes choſes, & meſmes pour la vertu, de viure longuement que peu.

Si l'on ne vit long temps, l'on ne ſçauroit ny ſe perfectionner, ny apprendre, ny ſe repentir.

Contre.

A meſure que les Philoſophes remarquét pluſieurs choſes contre la Mort, ils ont fait qu'elle a eſté plus redoutable.

Les hommes craignent la Mort, parce qu'ils ne cognoiſſent non plus les tenebres que le font les enfans.

Vous ne ſçauriez rencontrer vne affection pour ſi petite qu'elle ſoit, qui venant à s'accroiſtre auec violence, ne ſurmonte la crainte de la mort.

Non ſeulement l'homme courageux, ou le mi-

LA SV-

Pour.

Contre.

ſerable, ou le prudent peut ſouhaiter de mourir ; mais meſmes celuy qui s'ennuye de viure.

LA SVPERSTITION. XIII.

Pour.

Il ne faut pas approuuer ceux qui pechent par zele, neantmoins il les faut aymer.

La mediocrité ſe doit rencontrer dans les choſes Morales, & l'excez dans les diuines.

Le Superſtitieux, eſt vn Religieux deſtiné.

Ie croirois pluſtoſt les recits fabuleux de quelque Religion que ce fuſt; que de ne pas penſer que cela arriue, parce que Dieu le veut.

Contre.

De meſmes que la reſſemblance qu'a le Singe auec l'homme le rend plus contrefait, ainſi la cõformité qu'il y a entre la Religion & la Superſtition la rend plus laide.

La meſme haine que l'on porte à la brigue dãs vn Eſtat, on la porte à la Superſtition en ce qui regarde les choſes de Dieu.

Il vaut bien mieux ne pas pẽſer aux Dieux, que d'en auoir vne opinion qui leur ſoit injurieuſe.

L'Eſcole d'Epicure n'a pas troublé les anciennes Republiques; cela eſt venu des Stoïciens.

Il ne tombe à la pen-

Pour. *Contre.*

sée de perſonne d'enſeigner ouuertement l'Atheïſme : mais les grands Hypocrites ſont de vrays Athées, qui manient ſans ceſſe les choſes ſacrées ſans les craindre.

LA SVPERBE. XIV.

Pour. *Contre.*

La Superbe ne compatit pas meſmes auec les vices; & comme vn venin chaſſe l'autre ; ainſi y a-il fort peu de vices que la Superbe ne chaſſe.

L'homme doux eſt ſujet aux vices d'autruy ; le Superbe l'eſt ſeulement aux ſiens.

Si la Superbe monte du meſpris des autres au ſien propre, elle deuiendra en fin Philoſophie.

La Superbe eſt le Lierre de toutes les Vertus & de tous les Biens.

Les autres vices ſont ſeulement contraires aux Vertus ; la ſeule Superbe eſt contagieuſe.

La Superbe eſt fruſtrée de la meilleure condition des vices, c'eſt à dire de ſe cacher.

Quand le Superbe meſpriſe les autres, c'eſt pour lors qu'il ne penſe pas à ſoy.

L'INGRATITVDE. XV.

Pour.

Le crime d'ingratitude n'eſt autre choſe, qu'vne certaine claire cognoiſſance en la cauſe d'vn bien-fait rendu.

Quand nous voulons eſtre recognoiſſants enuers quelques-vns, nous ne rendons, ny la Iuſtice aux autres, ny à nous la liberté.

Il faut moins recognoiſtre le bien-fait, dont l'on ignore le prix.

Contre.

Le crime d'ingratitude n'eſt pas corrigé par ſupplices ; mais il eſt abandonné aux furies.

Les liens des bienfaicts ſerrent plus eſtroittemẽt, que ne font ceux des deuoirs, c'eſt pourquoy l'ingrat eſt injuſte, & toutes choſes.

Telle eſt la condition humaine, que perſonne n'eſt nay dans vne fortune ſi publique, qu'il ne deſpende tout à fait de la grace & de la vengeance particuliere.

L'ENVIE. XVI.

Pour.

C'eſt vne choſe naturelle de haïr ceux qui médiſent de noſtre fortune.

L'Enuie dans les Repu-

Contre.

L'Enuie ne chaume pas les jours de feſte.

Perſonne ne reconcilie la Vertu à l'Enuie que la Mort.

Pour.

bliques, eſt comme vn ſalutaire banniſſement.

Contre.

L'Enuie exerce les Vertus par les trauaux; cõme Iunon faiſoit Hercule.

L'IMPVDICITE'. XVII.

Pour.

C'eſt par le moyen de la jalouſie que la chaſteté eſt deuenuë Vertu.

Il faut eſtre grandement Melancholique, pour croire que Venus ſoit vne choſe ſerieuſe.

Pourquoy mettez-vous au nombre des vertus, ou la partie de la Diete, ou l'eſpece de la propreté, ou la fille de la Superbe?

L'on ne peut auoir en propre l'Amour, nõ plus que les oiſeaux ſauuages; mais le droict en eſt transferé par la poſſeſſion.

Contre.

L'Impudicité eſtoit la plus pernicieuſe transformation de Circé.

L'Impudique a tout à fait perdu le reſpect qu'il ſe doit à ſoy-meſme, ce qui tient en bride tous les autres vices.

Tous ceux qui comme Paris, choiſiſſent la Beauté, perdent la Prudence & la Puiſſance.

Alexandre rencontra fort veritablemẽt, quand il dit que le Sommeil & *Venus eſtoient les gages de la mort.

* C'eſt à dire, la Volupté.

LA CRVAVTE'. XVIII.

Pour.

Il n'y a pas de Vertu

Contre.

C'eſt le propre d'vne

Pour.

qui ſoit ſi ſouuent criminelle, comme l'eſt la Clemence.

Si la cruauté procede de vengeance, c'eſt vne injuſtice; ſi elle vient du peril, c'eſt vne prudence.

Qui fait Miſericorde à ſon ennemy, ſe la refuſe à ſoy-meſme.

Les ſaignées ne ſont pas plus neceſſaires aux cures, que les meurtres le ſont dans les Eſtats.

Contre.

beſte brute, ou d'vne furie, que de tuer.

La cruauté paroiſt touſjours eſtre fabuleuſe à l'homme de bien, & vne fiction Tragique.

LA VAINE GLOIRE. XIX.

Pour.

Celuy qui deſire d'eſtre loüé, deſire quant & quant de profiter ſur les autres.

Celuy qui eſt tellement ſobre, qu'il ne ſe ſoucie de rien qui appartienne à autruy, ie crains qu'il ne croye que les choſes publiques ne ſoient eſtrangeres.

Contre.

Les Glorieux ſont touſjours des factions, ſont menteurs, volages & exceſſifs.

Thraſon eſt la proye de Gnathon.

C'eſt vne choſe malſeãte à vn maiſtre de vouloir débaucher ſa ſeruante : or la Loüange eſt la ſeruante de la Vertu.

Pour.

Les Eſprits vains s'entremeſlent plus aiſément des affaires de la Republique.

Contre.

LA IVSTICE. XX.

Pour.

Les Ordonnances & les Reglemens de la Police ſont ſeulement des choſes adjouſtées à la Iuſtice : & ſi l'on pouuoit l'exercer ſans elles, l'on n'en auroit pas à fare.

Il faut recognoiſtre que c'eſt par le moyen de la Iuſtice que l'homme eſt vn Dieu à l'homme, & non pas vn Loup.

Bien que la Iuſtice ne puiſſe retrancher les Vices : neantmoins elle fait en ſorte qu'ils ne font point de mal.

Contre.

S'il eſt vray que cecy eſt iuſte, de ne point faire à autruy ce que vous ne voudriez pas vous eſtre fait. Il eſt certain que la clemence eſt Iuſtice.

S'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient, il faut, certes, pardonner à la douceur.

Pourquoy me parlez vous de l'Equité; veu que le Sage eſtime que toutes choſes ſont ineſgales ?

Conſiderez quelle a eſté la condition des criminels chez les Romains; & dites que la Iuſtice ne s'obſerue pas dans la Republique.

Cette vulgaire Iuſtice

Pour. *Contre.*

dont on ſe ſert dans la Police, eſt comme vn Philoſophe dans la Cour: c'eſt à dire, elle fait ſeulement reſpecter ceux qui commandent.

LA FORCE. XXI.

Pour.

Il n'y a rien de terrible que la crainte meſmes.

Il n'y a rien de ſolide en Volupté, ny de ferme en Vertu; où la crainte donne du trouble.

Celuy qui regarde les perils à yeux ouuerts, prend garde s'il s'y doit engager, ou s'il les doit euiter.

Les autres Vertus nous deliurent de la domination des vices: la ſeule force nous garentiſt de celle de la Fortune.

Contre.

C'eſt vne fort belle vertu de vouloir perir pour perdre vn * *autre.*

* Adjouſté.

O la belle Vertu qui prouient meſme de l'yurongnerie!

Celuy qui ne tient compte de ſa vie, eſt fort dangereux pour celle d'autruy.

La Force eſt la vertu de l'aage de fer.

LA TEMPERANCE. XXII.

Pour.

Il faut quaſi autant de pouuoir pour s'abſtenir, que pour ſouſtenir.

Les vniformitez, les concordes & les meſures des mouuemẽs, ſont choſes celeſtes, & des caractheres de l'Eternité.

La temperance ſemblable à des froids ſalutaires, ramaſſe & affermiſt les forces de l'eſprit.

Les Sens delicats & prompts, ont beſoin des choſes qui les aſſoupiſſent ; il en eſt de meſme des affections.

Contre.

Les Vertus negatiues ne plaiſent pas ; d'autant qu'elles donnent l'innocence & non le merite.

L'eſprit qui n'eſt pas dans l'excez languiſt.

I'ayme les Vertus qui produiſent des actions excellentes, & non des paſſions groſſieres.

Quand vous ſuppoſez qu'il y a des mouuemens de l'Ame, qui s'accordẽt vous en ſuppoſez fort peu. Car c'eſt vne marque de pauureté de compter ſon troupeau.

Ces choſes cy. N'en point vſer afin de ne les pas deſirer ; ne les pas deſirer afin de ne pas craindre, partent d'vn courage bas, & qui n'a pas d'aſſeurance.

LA

LA CONSTANCE. XXIII.

Pour.

La Conſtance eſt le fondement des Vertus.

Celuy-là eſt miſerable, qui ne ſçait pas cognoiſtre quel il doit eſtre à l'aduenir.

La foibleſſe de iugement de l'homme ne peut ſe tenir ferme par les choſes ; c'eſt pourquoy elle doit au moins s'affermir par ſoy-meſme.

La Conſtance inſpire de la gloire meſmes aux vices.

Si à l'inconſtance de la Fortune eſt jointe l'inconſtance de l'Eſprit, en quelles tenebres vit-on?

La Fortune eſt comme Prothée; ſi vous perſiſtez elle reprend ſa premiere forme.

Contre.

La Conſtance chaſſe pluſieurs choſes que l'on iuge vtiles, comme ſi elle eſtoit vne faſcheuſe Portiere.

Il eſt iuſte que la Conſtance ſouffre patiemment les aduerſitez ; car c'eſt elle qui en eſt quaſi la cauſe.

La plus courte ſottiſe eſt la meilleure.

LA MAGNANIMITE. XXIV.

Pour.

Si le courage à vne fois deſiré de venir à bout de quelque action genereuſe, non ſeulement il eſt en meſme temps entouré de Vertus; mais les Dieux meſmes luy aſſiſtent.

Les Vertus viennent de compagnie par habitude & par preceptes: mais elles ſont heroïques, à cauſe de leur fin.

Contre.

La Magnanimité eſt vne Vertu poëtique.

LA SCIENCE, LA CONTEMPLATION. XXV.

Pour.

L'on prend plaiſir ſelon nature, de ce dequoy l'on ne ſe ſoule pas.

L'on regarde auec contentement, les fautes que commettent les autres.

Que c'eſt vne bonne choſe, que d'auoir les globes de l'entendement cõ-

Contre.

La contemplation eſt vne ſpecieuſe pareſſe.

Bien penſer n'eſt gueres meilleur que de bien ſonger.

Dieu prend ſoin du monde; & vous en deuez prendre de la Patrie.

Le Politique ne laiſſe

Pour.

centriques à ceux de l'Vniuers.

Toutes les mauuaises affections sont de fausses croyances: & la bonté & la verité sont les mesmes.

Contre.

pas de contempler.

LES LETTRES. XXVI.

Pour.

Si l'on faisoit des Liures sur des choses de peu, à peine seroit mise en vsage l'Experience.

Quand on lit, l'on conuerse auec ceux qui sont prudents; & l'on agit quasi tousiours auec les sots.

Il ne faut pas croire que les Sciences soient invtiles, encores qu'elles ne seruent de rien; pourueu qu'elles rendent les Esprits subtils & ordonnez.

Contre.

L'on apprend à croire dans les Academies.

Quel Art a iamais appris, comment il s'en faut commodément seruir.

Deuenir sage par regle & par experience, c'est tout à fait contraire: en sorte que celuy qui est accoustumé à vne des deux, est incapable de l'autre.

L'vsage de l'Art est fort souuent impertinēt, pour n'estre pas tout à fait invtile.

Quasi tous les Academiciens ont cela, qu'ils ont accoustumé de tirer

Pour. *Contre.*

de chaque choſe, la cognoiſſance de ce qu'ils ſont; & non pas apprendre ce qu'ils ne ſçauent pas.

LA PROMPTITVDE. XXVII.

Pour.

La Prudence qui n'eſt pas prompte n'eſt pas à propos.

Celuy qui faut viſtement, corrige viſtement ſa faute.

Celuy qui eſt prudent à deſſein & non en paſſant, ne fait rien de grand.

Contre.

Cette prudence n'eſt pas tirée de loin qui vient preſtement.

La prudence expeditiue eſt legere comme vn habit court.

Celuy de qui la deliberation ne meuriſt pas les conſeils; ny l'aage ne meuriſt pas la prudence.

Les choſes qui viennent viſtemẽt en penſée, plaiſent fort peu de temps.

LE SILENCE DANS LES SECRETS. XXVIII.

Pour.

L'on ne cache rien à vn homme qui eſt ſecret;

Contre.

La diuerſité des mœurs eſt cauſe que le ſecret de

Pour.

parce qu'on luy descouure asseurément toutes choses.

Celuy qui parle aysément de ce qu'il sçait; parle & tout de ce qu'il ne sçait pas.

Les mysteres doiuent estre secrets.

Contre.

nostre pensée est asseuré.

Le Silence est la vertu du Confesseur.

Toutes choses sont teuës à celuy qui ne dit mot; parce que le Silence est recompensé.

Celuy qui est couuert, est fort semblable à celuy qui est incogneu.

LA FACILITE'. XXIX.

Pour.

I'ayme celuy qui affectionne cela mesmes qu'vn autre, mais qui en iuge franchement.

Celuy qui est doux & ployable s'approche fort de la nature de l'or.

Contre.

La facilité est vne certaine sotte priuation de iugement.

Voicy les bien-faits qui escheent à ceux qui sont faciles; à sçauoir, les refus, & les injures.

Quiconque obtient quelque chose de celuy qui est facile, se doit rendre graces à soy-mesme.

Toutes les difficultez pressent le facile; car il se mesle dans toutes.

Le facile se retire quasi

Pour. *Contre.*

tousiours auec honte.

LA FAVEVR POPVLAIRE. XXX.

Pour.

Les mesmes choses plaisent quasi à tous les bien aduisez; mais c'est vn effect de Prudence d'aller au deuant de l'humeur changeante des sots.

Courtiser le peuple, c'est estre courtisé.

Ceux qui sont grands personnages, ne recognoissent quasi personne pour en faire estat que le peuple.

Contre.

Celuy qui est tresbien auec les mal aduisez peut estre suspect.

Celuy qui est agreable à la troupe du peuple fait quasi d'ordinaire du trouble.

Le peuple ne prend plaisir à rien qui soit moderé.

La plus basse flaterie est celle que le peuple practique.

LE BABIL. XXXI.

Pour.

Celuy qui ne dit mot ou tient les autres pour suspects, ou est suspect à soy-mesme.

C'est vn malheur d'auoir la garde dequoy que ce soit; mais c'est vne ex-

Contre.

Le silence adjouste de la grace & de l'authorité aux paroles.

Le silence semblable au sommeil, nourrist la Prudence.

Le silence est le leuain

Pour.	*Contre.*
tréme infelicité d'obſeruer le ſilence.	qui fait leuer les penſées.
Le ſilence eſt la vertu des ſots ; c'eſt pourquoy l'on peut bien dire à celuy qui le garde. Si vous eſtes Prudent vous eſtes ſot ; ſi vous eſtes ſot vous eſtes Prudent.	Le ſilence eſt le ſtyle de la Prudence.
Le ſilence ſemblable à la nuict, eſt fort propre aux embuſches.	Le ſilence brigue la verité.
Les penſées que l'on fait le long d'vn ruiſſeau ſont fort ſaines.	
Le ſilence eſt vn genre de ſolitude.	
Celuy qui ſe taiſt s'engage à l'opinion d'vn autre.	
Le ſilence ne pouſſe au dehors ny de mauuaiſes penſées, ny n'en donne de bonnes.	

LA DISSIMVLATION XXXII.

Pour.	*Contre.*
La diſſimulation eſt	Puiſque nous ne pou-

Pour.	*Contre.*
vne ſageſſe abregée.	uons penſer ſelon la verité des choſes, parlons au moins ſelon noſtre penſée.
Nous ne deuons pas dire, mais regarder la meſme choſe.	Ceux qui n'entendent pas bien leur mõde, ayẽt la diſſimulation au lieu de Prudence.
La nudité eſt meſmes difforme dans l'eſprit.	Celuy qui diſſimule eſt priué du principal inſtrument pour agir, c'eſt à dire de la Foy.
La diſſimulation eſt honorable & vtile.	La diſſimulation induite la diſſimulation.
La diſſimulation eſt vne haye des conſeils.	Celuy qui diſſimule n'eſt pas libre.
Quelques-vns ſont trompez par leur bien.	
Celuy qui fait toutes choſes ouuertement, trõpe eſgalement : car pluſieurs ou n'entendent pas ce qu'il faict : ou ne le croyent pas.	
Ne ſçauoir pas diſſimuler, n'eſt autre choſe que de n'auoir pas l'eſprit fort.	

L'AVDACE. XXXIII.

Pour.	*Contre.*
Celuy qui a honte enſeigne à improuuer.	L'audace eſt le meſſager de la ſotiſe.
Ce qu'eſt l'Action pour	L'effronterie eſt invtile à

Pour.

pour le regard de l'Orateur, l'Audace l'eſt le premier, le ſecond & le troiſieſme à l'homme d'affaires.

I'ayme la Modeſtie qui confeſſe, & ie haïs celle qui accuſe.

La Confiance des mœurs aſſocie plus promptemẽt les Eſprits.

Ie me plais à vn viſage couuert, & à vn diſcours clair.

Contre.

le à quoy que ce ſoit, qu'à l'impoſture.

Les Maladuiſez eſtiment que la Confiance eſt vne Imperatrice, & les Sages la tiennent pour vne Bouffonne.

L'Audace eſt vne certaine ſtupidité du ſens, auec la malice de la Volonté.

LE POINT DE CEREMONIE, L'AFFECTATION. XXXIV.

Pour.

La bienſeante moderation du viſage & du geſte eſt la vraye ſauſſe de la vertu.

Si nous parlons comme le vulgaire, pourquoy ne nous habillerõs nous comme luy, & ne nous comporterõs nous de meſme?

Contre.

Qu'y a-t'il de plus laid, que de viure comme vn Comedien?

La Bean-ſeance vient de la franchiſe; & la haine procede de l'artifice.

La bouche fardée de vermillon, & la cheuelure friſee me ſont plus agreables, que les meurs ver-

Pour.

Celuy qui ne garde la bien-ſeance aux moindres choſes, & en ſa vie ordinaire, bien qu'il ſoit vn grãd perſonnage, ſçachez pourtant qu'il eſt ſeulement ſage à certaines heures.

La Vertu & la Prudence ſans poincts, ſont comme des langues eſtrangeres; car on ne les entend pas vulgairement.

Celuy qui ne prend pas par conformité le ſens du peuple; ou qui ne le cognoiſt pas pour l'auoir obſerué, eſt le plus ſot homme du monde.

Les poincts ſont le tranſport de la Vertu en vne langue familiere.

Contre.

millonnez & friſez.

Celuy qui applique ſon Eſprit à ces petites obſeruations, n'eſt pas capable de faire de grandes penſées.

L'Affection eſt vne luiſante pourriture de la franchiſe.

LA RAILLERIE. XXXV.

Pour.

La Raillerie eſt l'autel des bien-diſans.

Celuy qui meſle dans

Contre.

Qui ne meſpriſera ces pipeurs des choſes laides & belles?

Pour.

tous ſes diſcours vne modeſte gauſſerie, retient la liberté de ſon eſprit.

C'eſt eſtre bien fait par-deſſus tout ce que l'on en peut croire, que de paſſer aiſément de la raillerie à vn diſcours ſerieux ; & d'vn diſcours ſerieux à la raillerie.

La Raillerie eſt ſouuent le chariot de la Verité, qui autrement n'arriueroit pas.

Contre.

C'eſt vn meſchant artifice, que d'eluder vne affaire d'importance par vne raillerie.

Faites eſtat de la raillerie, quand elle ne va pas iuſques à ſe moquer.

Ces Railleurs ne vont pas plus auant que la ſuperficie des choſes; où eſt le ſiege de la Raillerie.

Où la Raillerie ſe tourne tant ſoit peu en choſe ſerieuſe: là s'y rencontre vne legereté d'enfant.

L'AMOVR. XXXVI.

Pour.

Ne voyez-vous pas que toute ſorte de perſonnes ſe cherche? mais celuy ſeul qui ayme ſe trouue.

Iamais l'Eſprit n'eſt mieux reglé, que quand il eſt cõmandé par quelque affection remarquable.

Que celuy qui eſt ſage

Contre.

Le Theatre eſt beaucoup redeuable à l'Amour, mais la vie ne luy eſt aucunement obligée.

Rien n'eſt ſi diuerſement nommé comme l'Amour, car c'eſt vne choſe, ou ſi ſotte qu'elle ne ſe cognoiſt pas ſoy-meſme, ou ſi laide qu'elle

Pour.	*Contre.*
deſire quelque choſe; car celuy qui ne ſouhaitte rien remarquablement, tout luy eſt deſagreable & ennuyeux.	ſe farde.
Pourquoy eſt-ce que celuy qui eſt Vn, ne s'arreſtera pas à l'Vnité?	Ie hais ces reſueurs qui veulent eſtre ſeuls.
	Amour eſt vne contemplatiõ qui n'eſt gueres eſtenduë.

L'AMITIE'. XXXVII.

Pour.	*Contre.*
L'Amitié fait les meſmes choſes que la force, mais plus doucement.	Celuy qui contracte des Amitiez eſtroittes, s'impoſe de nouuelles obligations.
L'Amitié eſt l'agreable ſauſſe de tous les biẽs.	C'eſt vne marque de foibleſſe d'Eſprit de partager la fortune.
C'eſt vne meſchante ſolitude de n'auoir pas de vrayes amitiez.	
C'eſt vne digne vengeãce de la mauuaiſe foy, que de n'auoir pas d'amis.	

LA FLATERIE. XXXVIII.

Pour.	*Contre.*
La Flaterie vient plu-	La Flaterie eſt vn ſtile

Pour.

ſtoſt de couſtume, que de malice.

C'a quaſi touſiours eſté la façon ordinaire des plus grands de faire paſſer leurs volontez, ſouz des douces paroles.

Contre.

d'Eſclaues.

La Flaterie eſt la chaux des vices.

La Flaterie eſt cette ſorte de pipée, par laquelle l'on prend les oiſeaux en imitant leur chant.

La laideur de la Flaterie eſt comique; mais ſon dommage eſt tragique.

Il eſt fort mal-aiſé de medicamenter les aureilles.

LA VENGEANCE. XXXIX.

Pour.

La vengeance particuliere eſt vne Iuſtice ruſtique.

Celuy qui repouſſe par force le tort qu'on luy fait, viole ſeulement la loy, & non pas l'homme.

La crainte de la vengeance particuliere eſt vtile: car les loix dorment fort ſouuent.

Contre.

Celuy qui a fait injure à quelqu'vn, a dõné commencement au mal; & celuy qui s'eſt reuanché a oſté la ſorte en laquelle elle a eſté faite.

D'autant plus que la vengeance eſt naturelle; d'autant plus doit elle eſtre reprimée.

Celuy qui ſe vange volontiers, eſt parauenture

Pour.

Contre.

le dernier en temps ; & non en volonté, qui a fait l'injure.

LE RENOVVELLEMENT. XL.

Pour.

Toute Medecine eſt vn Renouuellement.

Celuy qui ne veut pas receuoir les nouueaux remedes, attend de nouueaux maux.

Le temps renouuelle merueilleuſemẽt les choſes ; pourquoy donc ne l'imiterons nous pas?

Les exemples eſloignez ſont impertinens : les nouueaux ſont corrompus & tiennent de l'ambition.

Permettez à ceux qui ne ſont gueres bien faits; & à ceux qui ayment la diſpute; de traicter les affaires par exemple.

De meſmes que ceux qui annobliſsẽt leur mai-

Contre.

Les enfans nouueaux nez ont de la difformité.

Il n'y a point d'Autheur agreable que le Temps.

Il n'y a point de nouueauté ſans injure ; parce qu'elle arrache les choſes preſentes.

Les choſes qui ſont en vſage, ſi elles ne ſont pas bonnes, au moins s'accordẽt elles fort bien enſemble.

Qui de ceux qui renouuellent les choſes, peut imiter le Temps, qui inſinuë en ſorte les nouueautez, qu'elles trompent le ſens.

Ce qui arriue outre l'eſperance eſt moins a-

Pour.

ſon, meritent quaſi plus que leur poſterité : Ainſi les choſes que l'on renouuelle ſont pour l'ordinaire plus eſtimées que ce que l'on imite.

Vne trop longue pratique de mœurs cauſe autant de troubles comme la nouueauté.

Comme ainſi ſoit que les choſes ſe changent en pis ; ſi elles ne ſont pas changées en mieux par conſeil; quand eſt-ce que le mal finira?

Les eſclaues de la couſtume ſont les joüets du temps.

Contre.

greable à celuy à qui il profite; & plus faſcheux à celuy à qui il fait empeſche.

L'ATTENTE. XLI.

Pour.

La Fortune a vendu pluſieurs choſes à celuy qui ſe haſte, qu'elle donne liberalement à ceux qui attendent.

Contre.

L'occaſion monſtre premierement l'anſe du vaiſſeau, & apres cela ſon ventre.

L'occaſion de meſmes

Pour.

Cependant que nous nous haſtons d'embraſſer le commencement des choſes, nous prenons les ombres.

Lors que les choſes ſont en branſle il y faut prendre garde; quand elles vont mal il faut agir.

Les premieres choſes que l'on entreprend doiuent eſtre fiées à Argus, & les dernieres à Briarée.

Contre.

que la Sybille amoindriſt ce qu'elle preſente, & en augmente le prix.

La promptitude eſt le Caſque de Pluton.

Ce qui ſe fait à temps ſe fait auec iugement; & ce qui ſe fait à tard ſe fait par brigue.

LA PREPARATION. XLII.

Pour.

Celuy qui fait vne grande entrepriſe auec peu de trouppes; ſe feint vne preſente occaſion, afin d'eſperer.

C'eſt auec peu d'appareil que l'on achepte, non la Fortune, mais la Prudence.

Contre.

La premiere occaſion de ſe mettre aux champs, eſt le vray temps de ſe preparer.

Que perſonne n'eſpere de pouuoir lier la fortune par apreſts.

Ce ſont des choſes de Police de changer l'appareil & l'action; mais il y a de la vanité & du malheur de la diſtinguer.

Vn

Pour.

Contre.

Vn grand appareil eſt prodigue du temps & des choſes.

IL FAVT RESISTER AVX PRINCIPES. XLIII.

Pour.

Il y a quantité de perils qui trompent plus qu'ils ne vainquent.

Il y a moins de peine de rapporter du remede au peril; que d'obſeruer & de prendre garde à ſon progrez.

Le danger n'eſt deſia pas leger, s'il paroiſt tel.

Contre.

Celuy-là enſeigne que le peril s'aduance, qui s'y prepare, & qui l'arreſte par le remede.

Meſmes dans les remedes des perils, il y a de petits perils.

Il y a plus d'apparence d'auoir à faire auec le peu de remedes qui ſont en vſage; qu'auec les menaces d'vn chacun en particulier.

LES CONSEILS VIOLENTS. XLIV.

Pour.

Les accroiſſemens de mal, ſont ſalutaires à ceux qui embraſſent cette douce Prudence.

Contre.

Tout remede violent porte vn mal nouueau.

Perſonne ne donne des Conſeils violents, que la

Pour.	*Contre.*
La neceſſité qui conſeille de faire les choſes auec violence, les execute auſſi.	colere & la crainte.

LE SOVPÇON. XLV.

Pour.	*Contre.*
En la deffiance ſont les nerfs de la Prudence; mais le ſoupçon eſt vn remede de gouteux.	Le Soupçon abſout la foy.
C'eſt à bon droict que l'on ſoupçonne la foy qui eſt gaſtée par le ſoupçon.	L'Intemperature des Soubçons, eſt vne certaine manie ciuile.
Le ſoupçon reſoult vne foy laſche; mais il augmente celle qui eſt ferme.	

LES PAROLES DE LA LOY. *XLVI.*

Pour.	*Contre.*
Ce n'eſt pas vne interpretation, mais vne deuination, qui s'eſcarte de la lettre.	Il faut tirer vn Sens de toutes les paroles; qui interprete chaque choſe en particulier.
Quand le Iuge s'eſloigne de la lettre, il paſſe	La loy ſur le cheualet, eſt vne meſchante ty-

Pour.	*Contre.*
dans la penſée de celuy qui a fait la Loy.	rannie.

POVR LES TESMOINS CONTRE les Arguments. *XLVII.*

Pour.	*Contre.*
Celuy qui ſe fonde ſur les arguments prononce en faueur de l'Orateur, & non pour la cauſe.	S'il faut adiouſter foy aux teſmoins contre les arguments, il ſuffit ſeulement que le Iuge ne ſoit pas ſourd.
Celuy qui croit pluſtoſt aux arguments que aux teſmoins, ſe doit auſſi pluſtoſt fier à ſon eſprit qu'à ſon ſens.	Les Argumens, ſont vn Antidote contre les venins des teſmoignages.
Il ſeroit fort aſſeuré, d'ajouſter foy aux arguments, ſi les hommes ne commettoient rien d'impertinent.	L'on adiouſte aſſeurément foy à ces preuues, qui ne mentent que fort rarement.
Les Arguments ſeruans contre les teſmoignages ont cela de propre qu'ils font paroiſtre vne choſe merueilleuſe, & non pas veritable.	

Peut eſtre que l'on n'eſtimera pas beaucoup ces Antitheſes, que ie viens de mettre en auant; mais les

ayant autresfois disposées & ramassées ; ie n'ay pas voulu que le fruict que i'ay pouſſé par ma diligence, en ma premiere jeuneſſe vint à ſe gaſter; veu principalement que ce ſont des ſemences, & non des fleurs, comme ceux qui y prendront garde de plus pres, les remarqueront. A la verité elles reſſentent la jeuneſſe, en ce qu'elles ſont quaſi toutes faites ſur le genre Moral ou Demonſtratif; & qu'il y en a fort peu ſur le Deliberatif, & ſur le Iudiciel.

Le troiſieſme recueil qui concerne l'Art de reſeruer, & qui eſt entre les choſes qui ſont à deſirer, eſt celuy que ie veux nommer des moindres Formules. Or elles ſont comme les veſtibules des oraiſons, les galeries, les antichambres, les cabinets, les paſſages & choſes ſemblables qui peuuent s'ajuſter indifferemment à toute ſorte de ſujets: comme ſont les prefaces, les concluſions, les digreſſions, les tranſitions, les promeſſes, les eſchapatoires & pluſieurs choſes ſemblables. Car de meſmes que c'eſt vne choſe fort belle & fort vtile, quand l'on fait vn baſtiment de bien diſpoſer la face du logis, les eſcaliers, les portes, les feneſtres, les entrées, les paſſages & choſes ſemblables. Il en arriue de meſmes en l'oraiſon, qui reçoit vn grand embelliſſement, & vne grande commodité en toute ſa ſtructure, ſi ce que l'on y adjouſte, & ce qu'on y interpoſe, y eſt arrangé fort à propos, & auec art. Ie propoſeray vn ou deux exemples de ces Formules, ſans m'y amuſer dauantage: car encores que ce ſoit des choſes qui peuuent beaucoup ſeruir, toutesfois puiſque ie n'y adiouſte rien

du mien, mais que ie les deſcrits nuëment, ainſi que ie les ay tirées de Demoſthene, de Ciceron, ou de quelque autre autheur approuué; elles ſemblent quelque choſe de ſi bas, qu'il n'y a point d'apparence d'y perdre le Temps.

EXEMPLES DES MOINDRES Formules.

Concluſion de la Deliberatiue.

Et par ainſi il ſera permis de rachepter la coulpe paſsée, & de preuoir par meſme moyen aux incommoditez de l'aduenir.

* *Corollaire* d'vne exacte partition.

Afin qu'vn chacun ſçache que ie n'ay rien voulu obmettre à dire, ſoit en le taiſant; ou l'auoir voulu obſcurcir en le diſant.

* C'eſt à dire, concluſion parfaitte tirée comme en forme de couronne, de tout le diſcours.

Tranſition auec Aduis.

Mais ie paſſeray en ſorte ſous ſilence ces choſes; que ie laiſſeray pourtant des perſonnes qui les regarderont, & qui les conſidereront.

Preoccupation contre vne Opinion inueterée.

Ie feray en ſorte que vous entendrez en toute la cauſe, ce qu'il en eſt arriué; ce que l'Erreur a fait; & ce que l'Enuie a fabriqué.

Ce peu d'exemples ſuffira, auec quoy ie concluray les Dependances de la Rhetorique, qui appartiennent à l'Art de reſeruer.

Les Arts de Corriger & d'Enſeigner, ſont les deux generales Dependances de la Traditiue.

CHAPITRE IV.

IL reſte en general deux dependances de la Traditiue, à ſçauoir, la Critique & la Pedagogique. Car comme la principale partie de la Traditiue, conſiſte à eſcrire des Liures; ainſi ſa partie relatiue eſt toute en leur lecture; qui ſe fait ou par le moyen des Maiſtres; ou par l'induſtrie particuliere d'vn chacun. Et à cela ſeruent les deux doctrines dont i'ay parlé cy-deſſus.

A la Critique ſe rapportent premierement la polie correction des Autheurs approuuez, & leur correcte edition: en quoy on leur redonne l'honneur qui leur eſt deu, & on preſente de la lumiere à ceux qui ayment l'eſtude. Surquoy neantmoins la hardie diligence de certains n'a pas apporté peu de dommage aux eſtudes: car il y a tout plein de Critiques qui ont accouſtumé de ſuppoſer que les Exemplaires ſont defectueux, quand ils tombent ſur quelque paſſage qu'ils n'entendent pas, comme en ce lieu de Tacite. Vn iour il ſe preſenta des Ambaſſadeurs d'vne certaine Colonie, qui ſouſtindrent en ſa faueur dans le Senat, quelle auoit le droict d'Aſyle, ce qui n'ayant pas eſté bien receu, ny par

l'Empereur ny par les Senateurs, deſeſperez de faire reüſſir leur Ambaſſade ils donnerent vne notable ſomme de deniers à Titus Vinius pour plaider leur cauſe, qu'ils gaignerent par ce moyen. *Alors* (dit cet Autheur) *l'on fit eſtime de la Dignité & de l'Antiquité de la Colonie*, comme ſi les argumens qui au commencement paroiſſoient peu conſiderables, euſſent receu vn nouueau poids à cauſe du prix que l'on auoit donné. Mais vn certain Critique qui n'eſt pas des moindres a effacé le mot de * *Tum*, & a mis * *Tantum*. Et par ceſte mauuaiſe couſtume des Critiques il eſt aduenu que les Exemplaires les plus corrects, ſont ſouuent les moins entiers; Ce qu'vn chacun a ſagement remarqué. Meſmes afin d'en parler auec verité, ſi les Critiques ne ſont fort doctes és Sciences ſur leſquelles ils eſcriuent, il y a du danger en la diligence qu'ils y rapportent.

* C'eſt à dire, alors.
† C'eſt à dire, tant ſeulement.

En ſecond lieu, l'Interpretation des Autheurs, & leur Explication, les Commentaires, les Notes, les Remarques, les particulieres Leçons & choſes ſemblables appartiénent à la Critique. Or en ces trauaux, ce tres-dangereux mal s'eſt ſaiſi de certains Critiques, qu'ils laiſſent paſſer pluſieurs choſes des plus difficiles; & qu'ils s'arreſtent & diſcourent, iuſques à ennuyer le Lecteur, ſur ce qui eſt aſſez clair & facile. Et cela ſe fait, non tant pour rendre l'Autheur plus intelligible, qu'à fin que le Critique monſtre ſur l'occaſion qu'il prend, quelle eſt ſa doctrine & ſa diuerſe lecture. Il faudroit auant tout, deſirer (bien que cecy regarde plus la Traditiue en ſon principal, qu'en ſes

dependances) que celuy qui traite vne matiere difficile & releuée adjoustast quant & quant ses explications: afin que le fil du discours ne fut pas rompu par des digressions, ou par des interpretations; & afin que les notes que l'on fait dessus le texte, ne s'esloignent pas de l'intention de celuy qui a escrit. Comme nous auons occasion de croire qu'il a esté practiqué dans le Theon d'Euclide.

En troisiesme lieu, c'est le propre de la Critique de donner en peu de mots vn certain iugement, des Autheurs qu'ils font imprimer, ce qui luy a imposé son nom. Et de plus, les comparer auec les autres Escriuains qui traitent les mesmes choses; afin que par cette censure les studieux soient aduertis quels sont les meilleurs Liures; qu'ils les sçachent choisir; & qu'ils profitent dauantage en leur lecture. Cette derniere consideration est comme le siege des Critiques; que certains personnages, qui doiuent suiuant mon aduis estre plus estimez qu'eux, ont grandement releué de nostre temps.

Pour ce qui regarde la Pedagogique, ce seroit assez dit en vn mot: *Consulte les Escoles des Iesuites*: car rien n'est en vsage meilleur qu'elles Toutesfois, ie donneray, à ma coustume, quelques petits aduertissemens comme en glasnant. I'approuue entierement la nourriture que l'on fait de la jeunesse dans les Colleges; & non celle qui se fait dans les maisons particulieres, ny seulement sous les Maistres d'Escole; d'autant que les petits enfans se picquent d'honneur dans les Colleges, contre ceux qui sont de leur aage. Outre qu'ils

qu'ils voyent les visages de personnes graues, ce qui les rend modestes & forme dés le commencement leurs tendres esprits sur leur exemple. Bref, l'on remarque plusieurs commoditez en l'education que l'on prend dans le College. Quant à l'ordre & à la sorte de la discipline, ie conseille auant toutes choses, Que l'on s'empesche bien de les instruire auec des abregez ; & que l'on s'abstienne de leur enseigner vne doctrine trop hastée, qui rend les esprits vn peu audacieux ; & qui monstre de plus grands progrez qu'elle ne fait. Mesmes il faut en quelque sorte fauoriser la liberté des esprits ; en sorte que si vn Escolier fait son deuoir, l'on ne doit le reprendre s'il dérobe le reste de son temps pour l'employer aux choses qui luy viennent plus à gré. Au reste, il sera tres-vtile de prendre garde diligemment (ce que ie m'asseure n'a pas encores esté fait) qu'il y a deux sortes de moyens pour accoustumer, exercer & preparer les esprits, qui sont comme opposez l'vn à l'autre. Vn cõmence par les choses les plus faciles, & va peu à peu aux difficiles. L'autre enjoint expressément que l'on apprenne d'abord ce qui est de plus penible ; afin que celuy qui en sera venu à bout, puisse mettre plus aisément en vsage ce qui est de facile ; car la methode d'apprendre à nager auec des bouteilles de pourceau qui soustiennent, est autre de celle par laquelle l'on commence d'aller par haut auec de gros soulliers qui appesantissent. Et il est fort malaisé de dire combien le prudent meslange de ces Methodes est profitable pour fortifier, tant les vertus de

l'ame que du corps. De plus, l'application & le choix des Eſtudes, ſelon le naturel des eſprits que l'on inſtruit, eſt vne choſe bonne en vſage & en iugement, à quoy il faut que les Maiſtres des enfans faſſent prendre garde à leurs parens; afin qu'ils voyent à quel genre de vie ils les doiuent deſtiner. Mais il faut obſeruer cecy encores plus attentiuement. Que celuy qui eſt porté naturellement à quelque choſe, non ſeulement y fait de plus grands progrez; mais meſmes l'on remedie aux choſes dans leſquelles quelqu'vn eſt mal propre par l'imbecillité de ſa nature; & ce quand l'on cherche vne eſtude propre pour cela: Par exemple; Si quelqu'vn à vn eſprit tel qu'eſt celuy des oyſeaux, s'il s'emporte facilement, & s'il ne donne pas l'attention neceſſaire pour apprendre quelque choſe; les Mathematiques y remedieront, dans leſquelles ſi l'eſprit s'eſcarte tant ſoit peu, il faut recommencer de nouueau la demonſtration. Meſmes les exercices font grandemẽt à l'inſtruction. Mais peu de gens ont remarqué que non ſeulemẽt il faut que les Eſcoliers s'exercẽt auec moderatiõ; mais auſſi qu'il faut qu'ils laiſſent parfois l'exercice auec prudence. Car Ciceron a treſbien remarqué: *Que les vices ne s'exercent pas moins dans les exercices que les facultez.* En ſorte qu'vne mauuaiſe habitude s'acquiert quelquefois & s'inſinuë tout enſemble auec la bonne. C'eſt pourquoy il eſt plus ſeur de laiſſer pour vn temps les Exercices & les reprendre, que de les continuer & pratiquer touſiours; mais c'eſt aſſez parlé de cette matiere. Et à vray dire, ces choſes ſont de pri-

me-abbord fort peu conſiderables, bien qu'elles ſoient fort vtiles & qu'elles ayent grand efficace. Car de meſmes que le mauuais temps qu'ont receu les plantes, quand elles ſont encores tendres; ou le ſoing que l'on a eu de les en preſeruer, ſeruent de beaucoup pour les faire bien pouſſer hors de terre, ou pour les en empeſcher: & de meſmes que ces grands accroiſſemens de l'Empire Romain ſont à bon droict attribuez à la vertu & à la prudence de ces ſix Roys qui luy ont eſté en ſon enfance comme tuteurs & peres nourriſſiers. Ainſi à vray dire le ſoin que l'on prend à bien inſtruire les enfans en leurs premieres années a vne telle vertu, encores que cachée & qu'vn chacun ne la voye pas; que la durée du temps ny le trauail continuel, ny l'eſtude qu'on fait par apres, quand l'on eſt en vn aage aduancé, n'en peuuent aucunement approcher. Il ne ſera pas non plus hors de propos, de remarquer que meſmes les moindres perfections qui ſe trouuét dans grands perſonnages & dans les choſes d'importance, font de grands & de remarquables effects. Ie rapporteray ſur ce ſujet vn exemple notable; ce que ie feray d'autant plus volontiers que les Ieſuites ne meſpriſent pas cette ſorte de diſcipline, & ce fort judicieuſement comme il m'eſt aduis. Cet exemple, diſ-je, eſt vne choſe qui eſt infame, ſi l'on en fait profeſſion; mais ſi elle tourne à l'inſtruction de la jeuneſſe, elle eſt preferable à tout. Ie veux parler de ce que l'on jouë ſur le Theatre qui fortifie la Memoire, tempere le ton de la voix, donne de l'efficace à la prononciation, for-

me le viſage & le geſte ſelon la bien-ſeance, baille beaucoup de hardieſſe : bref, accouſtume les jeunes hommes à ſe laiſſer voir. Cet exemple ſera tiré de Tacite ſur le propos d'vn certain Vibulenus, autresfois Comedien, & qui eſtoit pour lors Soldat dans les legions qui eſtoient en Hongrie. Il auoit excité vne eſmeute apres la mort d'Auguſte, en ſorte que le Preuoſt Bleſus auoit mis priſonniers quelques-vns de ces mutins; mais les Soldats s'eſtans aſſemblez & ayans rompu les priſons les deliurerent. Alors Vibulenus voulant haranguer, commença en cette ſorte : *Vous auez rendu la lumiere & la vie à ces innocens & à ces miſerables. Mais qui de vous a rendu la vie à mon frere? qui me l'a rendu? Il vous eſtoit enuoyé de la part des Soldats Allemans : afin de conferer auecques vous de vos affaires communes; mais la nuict derniere il l'a fait eſgorger, par les eſtafiers qui ſont touſiours armez aupres de luy au grand malheur des Soldats. Reſponds, ô Bleſus, où as-tu ietté ſon corps mort? Les ennemis meſmes ne refuſent pas la ſepulture. Apres que i'auray ſatisfait à ma douleur l'ayant baisé pluſieurs fois; & ayant reſpandu ſur luy quantité de larmes, commande apres que l'on me mette à mort; pourueu que mes compagnons cy-preſens enſeueliſſent ceux qui auront eſté tuez, non pour aucun crime, mais pour auoir ſeruy vtilement à la Legion.* Par ces paroles il excita vne telle enuie & vne telle commiſeration, que ſi l'on n'euſt ſceu pour tout vray bié toſt apres, qu'il n'eſtoit rien arriué de ce qu'il auoit dit; & meſmes qu'il n'auoit iamais eü de frere, à peine ſe fuſſent empeſchez les Soldats de mettre en pieces ce Preuoſt. Et il mania

cette affaire en la meſme ſorte que s'il euſt joüé vne Fable ſur le Theatre.

Ie ſuis maintenant venu à la fin de mon Traicté des Doctrines Raiſonnables, dans leſquelles encores que je me ſois eſcarté par fois des partitions ordinaires, qu'aucun ne croye pourtant que i'impreuue toutes celles dont ie ne me ſuis pas ſeruy: car deux raiſons m'ont neceſſairement inuité à les changer. La premiere eſt, parce que d'aſſembler en vn ces deux choſes, c'eſt à ſçauoir celles qui ſont fort proches de la Nature; & de mettre en vn blot celles dont on ſe doit ſeruir; c'eſt vnir deux choſes diuerſes en leur fin & en leur intention: par exemple. Le Secretaire d'vn Roy ou d'vne Republique, arrãge en telle ſorte ſes lettres en ſon cabinet, qu'il met enſemble celles qui traictent de meſme affaire, c'eſt à ſçauoir les alliances à part; les commandemens à part, les lettres des eſtrangers à part, les domeſtiques & choſes ſemblables toutes ſeparées les vnes des autres: la où au contraire il met tout enſemble dans vne caſſette particuliere celles dont il a beſoin d'ordinaire, quoy qu'elles contiennent diuerſes choſes. De meſmes il nous faloit dans ce Reſeruoir vniuerſel de la ſcience, faire des partitions ſelon la nature des choſes meſmes; bien qu'il nous euſt falu ſuiure les partitions plus cõformes à l'vſage & à la practique de la ſcience que nous euſſions traicté. La ſeconde neceſſité que i'ay eu de changer les Partitions, vient de ce que le ſupplément des choſes deſirées dans les ſciences, & leur reünion en vn corps entier auec le reſte, a tranſ-

posé en conſequence les partitions des Sciences meſmes. Car ſuppoſons par forme de demonſtration que les Arts qui ſont des-ja en vogue, ayent la meſme proportion qu'à le nombre de 15. & que ce qui eſt à deſirer leur eſtant adjouſté ayt la meſme que 20. je dis que les parties du nombre de 15. ne ſont pas les meſmes parties que celles du nombre de 20. car les parties de 15. ſont 3. & 5. & celles de 20. ſont 2. 4. 5. & 10. D'où il reſulte que ie n'ay peu faire autrement. Mais que ce ſoit aſſez parlé des Sciences qui conſiſtent en diſcours.

Fin du ſixieſme Liure.

DE LA DIGNITE' ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VII.

A SON ROY.

La Morale se diuise en la Doctrine de l'Exemplaire; & en celle qui cultiue l'Esprit. L'Exemplaire, à sçauoir le bien qui sert d'Exemple se diuise en Bien Simple, & en Bien comparé à vn autre: & le Bien Simple se diuise en Bien particulier, & en Bien de la Communauté.

CHAPITRE I.

IRE. Me voicy paruenu à la Morale, qui considere, & qui a pour le sujet de ce qu'elle traitte, la volonté de l'homme, laquelle est conduite par la droite Raison, & seduite par le Bien apparent. Les affections la picquent; & les organes & les mouuemens volontaires luy seruent. Salomon en parle en ces mots. *Mon fils conserue ton cœur auant toutes choses; car c'est de là que procedent les actions de vie.* Ceux qui ont escrit particulierement de cette Science, me semblent auoir fait de mesme, que feroit celuy qui ayant promis d'aprẽdre l'Art d'escrire, se cõtenteroit de bailler des pieces bien escrites; où il y auroit tant les lettres simples, que les mots entiers; mais qui au reste n'enseigneroit pas comment il faut tenir la plume; & former les characteres. De mesmes ces gens-là nous ont

proposé

proposé de fort beaux exemples, de fort curieuses descriptions ou Images du Bien, de la vertu, de ce que l'on doit faire, & de la Beatitude, comme estant les vrais obiets, & les fins où doiuent aboutir la volonté & le desir de l'homme. Mais ils ne donnent aucunes instructions; & s'ils en donnent, ce n'est qu'en passant, & auec peu d'effect, sur les moyens qu'il faut tenir pour porter bien droict dans ce blanc; & qu'ils ont si bien posé: c'est à dire ils n'ont pas dit en quelle sorte il faut assujettir & disposer l'esprit, afin qu'il y puisse atteindre. Disputons tant que nous voudrons que les vertus Morales sont en l'Ame humaine, comme habitudes, & non pas naturellement: faisons de remarquables distinctions entre ceux qui portent vne ame genereuse, & le menu peuple; en ce que ceux-là sont conduits par des considerations raisonnables; & ceux-cy y sont traisnez par la recompense, & par la peine. Enseignons subtilement que pour redresser l'esprit de l'homme, il en faut faire comme d'vn baston que l'on flechist contre son naturel à l'autre costé du ply, qu'il semble prendre; & espanchons de plus de toutes parts plusieurs choses semblables. Mais il s'en faut beaucoup que cela, & ce qui est de mesme genre serue d'assez bonne excuse pour l'absence de la chose que nous recherchons presentement.

Ie ne crois pas que l'on puisse rapporter vne autre cause de cette negligence, que cet escueil caché, à trauers duquel ont donné tant de vaisseaux chargez de Science, & y ont fait vn miserable naufrage. C'est

que ceux qui escriuent, s'ennuyent de traitter des choses vulgaires & communes, qui ne sont ny assez subtiles pour leur seruir de matiere à disputer; ny assez releuées pour les enrichir auec les embellissemens qu'elles meritent. Et à vray dire, il sera fort malaisé d'exprimer par paroles le grand mal-heur qui est venu de ce que les Autheurs pousſez par leur orgueil naturel & par leur vaine gloire, ont choisy certaines matieres, & certaines façons de les traitter; bien plus pour faire paroistre leurs beaux esprits, que pour rendre leur trauail profitable à ceux qui le lisent. Et c'est sur cecy que Seneque dit fort à propos. *L'Eloquence nuit à ceux par qui elle est desirée, non à cause des choses, mais pour l'amour d'eux-mesmes.* Car les liures doiuent estre tels que l'on ait de l'Amour pour ce qu'ils enseignent, & non pour ceux qui les ont faits. Ceux-là doncques sont dans le bon chemin qui peuuent parler de leurs intentions, & conclurre en la mesme sorte que Demosthene a fait. *Que si vous faites cela, vous ne loüerez pas presentemẽt celuy qui parle à vous; mais bien tost apres, vous chanterez vos propres loüanges, quand vos affaires seront en meilleur estat.* Quant à moy, ô grand Roy, afin que ie die ce qui me concerne, ie puis asseurer que volontairement ie ne tiens compte, ny de ma reputation, ny de mon honneur, si i'en ay acquis en ce que ie mets en auant, & en ce que i'ay en pensée de faire à l'aduenir: & ce afin de m'asseruir pour la commodité des hommes; & bien que peut estre ie peusse prendre la qualité d'Architecte en la Philosophie, & dans les Sciences; ie de-

uiens pourtant vn manouurier, vn portefaix, & s'il y a quelque choſe de plus abjet: en ce que j'entreprens & je trauaille à pluſieurs choſes qu'il faut neceſſairement acheuer, deſquelles les autres ne tiennent compte, parce qu'ils ſont par trop orgueilleux. Mais pour reuenir à mon diſcours, je continueray de dire que les Philoſophes ont tiré ſur la Morale vne certaine belle & eſclatante maſſe de matiere, en laquelle peuuent principalement paroiſtre la ſubtilité de leur eſprit; & la force de leur Eloquence; mais au reſte ils n'ont fait quaſi aucune mention de ce qui concerne la practique de cette Science, qui ne peut receuoir tant d'ornement.

Et ces grands hommes ne deuoient pourtant deſeſperer d'vne fortune pareille à celle que le Poëte Virgile auoit ozé ſe promettre, & auoit en effet obtenu, qui n'a pas acquis vne moindre gloire en Eloquence, en ſubtilité d'Eſprit, & en doctrine, expliquant les remarques de l'Agriculture, qu'en deſcriuant les genereux exploits d'Ænée.

Et ie ne doute pas qu'il ne ſoit mal-aiſé
D'en parler comme il faut : ny qu'il ſoit fort aiſé
D'adiouſter de la gloire à ces petites choſes.

Et à vray dire, ſi les hommes affectionnoient ſerieuſement, non d'eſcrire dans leur loiſir ce qu'ils liſent; mais de faire voir veritablement comment il faut mener la vie actiue; & comment il s'y faut comporter; ils n'eſtimeroient pas moins cette ſorte de cultiuer les Eſprits que ces effigies heroïques de la Vertu,

du Bien, & de la Felicité, en quoy l'on s'eſt tant trauaillé.

Ie diuiſeray doncques la Morale en deux principales doctrines; à ſçauoir en celle de l'Exemplaire, ou de l'Image du Bien; & en celle du gouuernement & de la ſorte de cultiuer l'Eſprit que j'ay accouſtumé de nommer l'Agriculture de l'Eſprit. Celle-là deſcrit la nature du Bien. Celle-cy preſcrit des Regles pour y conformer l'Eſprit.

La Doctrine de l'Exemplaire qui regarde & deſcrit la nature du Bien, le conſidere, ou Simple, ou Comparé: ou les genres, diſ-je, du Bien, ou leurs degrez. Et c'eſt en cette derniere conſideration que la foy Chreſtienne a enfin ſupprimé & oſté entierement ces diſputes qui ne finiſſent iamais, & ces ſpeculations touchant le ſupreme degré que l'on a nommé Felicité, Beatitude & ſouuerain Bien, qui tenoit lieu de Theologie parmy les Payens: Car comme dit Ariſtote, *Que les ieunes hommes peuuent auſſi bien eſtre fortunez; mais non pas autrement qu'en Eſperance.* Ainſi pouuons nous eſtans enſeignez par la foy Chreſtienne, nous mettre à la place des enfans & des plus jeunes, pour n'attendre pas d'autre beatitude que celle qui conſiſte en l'Eſperance. Doncques eſtans comme hors du ciel des Payens, puis que nous ne tenons plus cette doctrine qui eſleuoit la nature de l'homme par deſſus ce qu'elle pouuoit meriter; car nous voyons auec quelle grauité Seneque prononce, *C'eſt vne choſe veritablement grande, que la foibleſſe de l'homme ait l'aſſeurance de Dieu.* Nous pouuons

pour la pluſpart receuoir le reſte de ce que les Payens ont dit touchant la Doctrine de l'Exemplaire, & ce auec moindre perte de verité & de ſobrieté. Car pour ce qui regarde la nature du Bien poſitif & ſimple, ils l'ont parfaictement bien depeinte, & comme au vif, dans de beaux tableaux, en repreſentant fort curieuſement les figures des Vertus & des Deuoirs, leurs Poſitions, leurs Genres, leurs Alliances, leurs Parties, leurs Subjets, leurs Actions & leurs Diſpenſations. Mais ils ne ſe ſont pas arreſtez là; car ils ont inſinué dans l'eſprit humain auec grande recommandation toutes ces choſes par des argumens grandement ſubtils & forts; & par la douceur de leurs perſuaſions: Meſmes ils ont entant qu'on le peut par paroles, tres-fidelement remparé toutes ces choſes contre les fauſſes erreurs & attaques populaires. Pour ce qui eſt de la nature du Bien comparé, ils n'ont non plus manqué en cela, entant qu'ils en ont fait de trois ſortes en la comparaiſon de la vie Contemplatiue auec l'Actiue; en la difference qu'il y a de la vertu qui eſt encores agitée; & de la vertu qui n'a rien plus à faire & qui eſt confirmée; au conflit & au combat de ce qui eſt honneſte & vtile; au contrepoids qui ſe remarque dans les vertus; à ſçauoir laquelle contrepeze à l'autre & choſes ſemblables. En ſorte que ie trouue que cette partie de l'Exemplaire a deſia eſté treſbien cultiuée, & que les Anciens ſe ſont grandement rendus admirables en cela: en quoy neantmoins les Philoſophes ont eſté deuancez de bien loin; d'autant que la grande diligence des Theologiens a eſté employée à

pezer & à determiner les deuoirs & les vertus morales, comme aussi les cas de conscience & les circonstances du peché.

Toutesfois, afin de reuenir aux Philosophes, s'ils ne se fussent pas tant hastez & s'ils eussent consideré les racines mesmes du Bien & du Mal, & les filamens de ces racines au lieu de s'amuser aux cognoissances cõmunes & receuës, cõcernãt la Vertu, le vice, la douleur, la volupté & autres, ils eussent selon mon iugement respandu vne grande lumiere sur toutes les choses que l'on eust recherché apres cela. Mais auant tout, s'ils eussent consideré la Nature des choses, aussi bien que les Maximes Morales, ils n'eussent pas tant, mais plus doctement parlé : neantmoins puis qu'il n'en ont rien fait ; ou s'ils l'ont fait, ç'a esté en confusion, j'en diray en peu de mots quelque chose, & ie tascheray d'ouurir & de nettoyer les sources mesmes des choses Morales, auant que de venir à la doctrine qui traicte comment il faut cultiuer l'esprit, que ie soustiens estre à Desirer : car cela donnera, comme ie crois, de nouuelles forces à la doctrine de l'Exemplaire.

Il n'y a rien qui n'ait vne inclination naturelle à la double nature du Bien : à celle par laquelle la chose est vn certain Tout en elle-mesme ; & à celle par laquelle elle est la partie d'vn certain Tout plus grand. Et cette derniere est plus noble & plus puissante que la premiere ; d'autant qu'elle tend à la conseruation d'vne forme plus estenduë. Que l'on nomme la premiere vn Bien particulier, ou de soy-mesme ; Et la

ſeconde, vn Bien de la Communauté. Le fer ſe porte à l'Aymant par vne ſympathie particuliere; mais vne groſſe barre du meſme fer quitte cette inclination, & comme vn bon citoyen & qui ayme ſa patrie, elle chet en terre, qui eſt la region des choſes qui ſont d'vn meſme naturel qu'elle. Mais allons vn peu plus auant: Les corps eſpais & peſans vont en terre, qui eſt le lieu où ils ſe raſſemblent tous; neantmoins auant que la nature des choſes y reçoiue de la diſcontinuation; & auant que le vuide, comme l'on dit, y ait lieu, tels corps ſe guinderoient pluſtoſt en haut & s'oublieroient de l'amour qu'ils ont pour l'element inferieur, afin de rendre au monde ce qu'ils luy doiuent. Il en arriue quaſi touſiours de meſme; veu que la conſeruation d'vne forme plus commune fait ceſſer les moindres deſirs. Mais cette prerogatiue du Bien Commun eſt principalement remarquée en l'homme, s'il ne degenere & s'il ne s'eſloigne de ce dire remarquable de Pompée le Grand, qui eſtant eſtably Commiſſaire pour aller querir des viures du temps que la famine trauailloit la ville de Rome, & grandement diſſuadé de ſes amis de ne ſe point embarquer par vn temps de tempeſte, leur fiſt ce ſeul repart: *Il eſt neceſſaire que i'aille & non pas que ie viue.* En ſorte qu'il ne prefera pas le deſir de la vie que chacun eſtime beaucoup, à l'affection qu'il portoit à la Republique, ny à la foy qu'il luy auoit iurée. Mais à quoy m'amuſay-je? l'on n'a trouué en quelque temps que ç'ait eſté, ny Philoſophe, ny Secte, ny Religion, ny Loy, Diſcipline, qui ait tant eſtimé le Bien de la Commu-

nauté; & qui ait tenu si peu de compte du Particulier, comme fait la Tressaincte Foy du Christianisme; d'où il appert clairement que ce n'est qu'vn mesme Dieu, qui a donné les Loix de la Nature aux creatures; & la Loy Chrestienne aux hommes. C'est pourquoy nous lisons que certains predestinez & saincts personnages, ont plustost souhaitté d'estre effacez du Liure de Vie, que de voir leurs freres receuoir de l'affliction : y estant incitez par vn extase de Charité, & par vn extreme desir du Bien de la Communauté.

Cette position comme immobile & inesbranlable termine les plus grandes cõtrouerses qui se trouuent en la Philosophie Morale. En premier lieu, c'est par là qu'est determinée, contre l'opinion d'Aristote, cette question; *Qu'il faut preferer la vie Contemplatiue à l'Actiue:* car tout ce qu'il allegue en faueur de la Cõtemplation regarde le bien particulier, le plaisir & l'authorité qui en redonde à celuy qui s'y plaist; en quoy certes la vie Contemplatiue emporte le prix : Car elle est presque semblable à la comparaison dont Pythagore a vsé; afin de rendre la Philosophie & la Contemplation honorables & remarquables, & ce en respondant à Hieron qui luy demandoit quel il estoit. *Qu'il n'ignoroit pas si par-fois il s'estoit rencõtré aux ieux Olimpiques que plusieurs y venoiẽt. Les vns pour esprouuer leur fortune dans les combats; les autres (à sçauoir les Marchands) pour y vendre leurs marchandises; les autres afin d'y trouuer leurs amys qui y suruenoient de toutes parts, afin de faire bonne chere & s'esgayer ensemble;*

ble; bref, les autres afin d'eſtre Spectateurs : quant à luy qu'il eſtoit vn de ceux-là. Et à vray dire, les hommes doiuent ſçauoir que c'eſt proprement à Dieu & aux Anges de regarder ce qui ſe paſſe ſur ce theatre de la vie humaine. Auſſi l'Egliſe n'en eut iamais peu doubter, bien que pluſieurs euſſent en la bouche ce dire, *Dieu regarde auec plaiſir la mort de ſes Saincts.* D'où ils ont accouſtumé de tirer la grande eſtime qu'ils font de cette mort ciuile & des Inſtituts de la vie Monachale & Reguliere. Ie dis encores vn coup, que l'on n'euſt ſceu doubter de cette verité dans l'Egliſe, ſans que l'on euſt pris garde en meſme temps que la vie Monaſtique n'eſt pas tout à fait Contemplatiue, ains qu'elle conſiſte aux exercices Eccleſiaſtiques, tels que ſont vne continuelle Oraiſon; les ſacrifices des vœux qui ſont offerts à Dieu; & la compoſition des liures de Theologie, que l'on fait à loiſir pour eſtendre la doctrine de la Loy diuine, ainſi que Moyſe l'a practiqué dans le long ſejour qu'il a fait en la Montagne, où il eſtoit en retraicte. Meſmes Enoch (qui a eſté le ſeptieſme homme à compter depuis Adam, & qui ſemble auoir eſté le premier qui ait mené vne vie contemplatiue; d'autant qu'il paroiſt qu'il a marché auecque Dieu) a fait vn riche preſent à l'Egliſe d'vn Liure de Prophetie, qui eſt cité par S. Iude. Et à vray dire, la Theologie ne recognoiſt pas cette ſeule vie Contemplatiue qui ſe termine en ſoy-meſme; & qui ne iette aucuns rayons ny de chaleur, ny de lumiere dans la ſocieté des hommes.

De plus, ce certain eſtabliſſement du Bien de la

Communauté resout la question, agitée auec tant de passion entre les escoles de Zenon & de Socrate d'vn costé ; qui establissoient la felicité en la Vertu ou seule ; ou qui estoit principalement employée aux actions de la vie : & les escoles des Cirenaïciens & des Epicuriens d'vne autre part, qui mettoient la Beatitude en la Volupté, à laquelle ils donnoient la Vertu pour seruante. Comme quand en vne Comedie l'on fait prendre à la maistresse l'habit de sa suiuante: & ce parceque sans la vertu l'on ne peut pas commodément venir à bout du plaisir. Comme aussi c'est par-là que l'on corrige cette autre escole d'Epicure, qui sembloit veritablemẽt estre reformée, en ce qu'il publioit que la Beatitude n'estoit autre chose que la tranquillité & la serenité de l'Esprit, qui estoit exempt d'agitation & de trouble: comme si son dessein, & celuy de ses sectateurs estoit de chasser Iupiter de son trosne, & de ramener Saturne auec l'aage d'or, souz lequel l'on ne sentoit ny l'Esté, ny l'Hyuer, ny le Printemps, ny l'Automne, mais vn seul & esgal temperament d'air. Bref, l'escole de Pyrrho & de l'Herile estoit renuersée par ce moyen, qui croyoient que la Beatitude consistoit à s'arracher de l'esprit certains petits scrupules, sans qu'ils vouluſſent establir aucune ferme & constante nature du bien ou du mal ; mais au reste qui estimoient que les actions estoient bonnes ou mauuaises selon qu'elles procedoiẽt de l'Ame par vn mouuement pur, & sans resistance: ou au contraire auec auersion & contrarieté. Et cette opinion se trouue ressuscitée dans l'he-

resie des Anabaptistes, qui mesuroient toutes choses selon les mouuements & les instincts de l'Esprit, & selon la Constance, ou le peu de resolution de la foy. Or il paroist que tout ce que nous venons de dire regarde la particuliere tranquillité & complaisance des Ames, sans concerner en aucune façon le bien de la Communauté.

De plus, la Philosophie d'Epictete en est de mesmes reprise: qui aduance cette proposition. Que la felicité consiste en ce qui despend de nous, & ce qui nous empesche d'estre sujets à la fortune & aux hazards, comme si ce ne seroit pas vne plus grande beatitude de ne pouuoir venir à bout de ce que l'on entreprend genereusement pour le bien du public, que d'auoir tousiours à souhait les choses qui se terminent en nostre fortune particuliere. Comme Gonsalue monstrant du doigt Naples à ses soldats, le tesmoigna par ce dire courageux : *Qu'il aymeroit beaucoup mieux se precipiter à vne mort certaine en auançant le pied; que d'asseurer sa vie pour de longues années en le laschant.* Suiuant quoy, le grand Capitaine celeste dit tres-bien. *Que la bonne Conscience est vn festin continuel*, par où il signifie que l'Ame qui a de bonnes intentions, quoy qu'elle ne vienne pas à bout de ce qu'elle a entrepris, donne vn plus veritable contentement plus pur & plus conforme à la Nature, que ne font toutes ces choses de grand apparat, par lesquelles l'homme peut estre instruit, ou pour iouïr de ses desirs, ou pour rester en repos d'Esprit.

De plus, cette mesme consideration corrige cet

abus de la Philosophie, qui commençoit a auoir lieu dés le temps d'Epictete. A sçauoir que la Philosophie deuenoit vn certain genre de condition de vie; & tout ainsi qu'vn Art: comme si c'eust esté proprement à elle, non de reprimer & d'estouffer les agitations de l'Ame; mais d'en euiter & d'en oster les causes & les occasions. C'est pourquoy il faudroit à cet effect mener vne certaine vie extraordinaire, & ce en introduisant dans l'ame vn tel genre de Santé, comme fut celuy qu'Herodicus (dont parle Aristote) obseruoit pour se bien porter quant au corps, qui ne fit autre chose durant toute sa vie, que de se bien soigner; & par ainsi il s'abstint d'vne infinité de choses, ne se seruant non plus de son corps, que s'il en eust esté estropié. Là où au contraire si l'on affectionne le bien de la conuersation parmy les hommes, il faut en cela souhaitter vne santé qui soit à l'espreuue de tous changements & de toutes incommoditez. Par la mesme raison l'on doit estimer cet esprit veritablement sain & vigoureux qui peut passer au trauers des plus frequentes & des plus fortes tentations & tribulations. En sorte que Diogene semble auoir tres-bien dit, quand il a loüé ces forces de l'Ame, par lesquelles l'on ne sçait pas finement s'abstenir * *de quelque chose*; mais y resister fortement; & qui peuuent retenir l'Esprit qui se jette auec impetuosité dans les plus grands dangers; & qui ont cela de particulier qu'en fort peu d'espace elles peuuent parer & tourner ce que l'on estime beaucoup aux cheuaux bien dressez.

* Adjousté.

En dernier lieu, cela meſmes reprend vne certaine molleſſe & incapacité d'obeyr, qui a eſté remarquée en quelques-vns des plus anciens Philoſophes; & qui ont eſté en plus haute recommandation: ces grands hommes, diſ-je, ſe ſont trop aiſément tirez des affaires publiques; afin de s'exempter des troubles & des déplaiſirs que l'on y a: & afin de viure cõme des Saincts dans leur opinion qui n'eſtoit pas debatuë. Où il ſeroit fort à propos que la conſtance d'vn homme qui ſçait bien regler ſes mœurs fut, ſemblable à celle que ce meſme Gonſalue, * *dont i'ay parlé cy-deſſus*, deſiroit en vn ſoldat. C'eſt à ſçauoir que ſon honneur, fut comme vn tiſſu de toile forte & non d'vne qui fut ſi foible que la moindre choſe le peuſt deſchirer ou mettre en pieces.

* Adjouſté.

Diuiſion du Bien Particulier, ou de ſoy-meſme, en Actif & en Paſsif. Le Bien Paſsif ſe diuiſe en celuy qui conſerue & en celuy qui perfectionne. Le Bien de la Communauté ſe diuiſe en Deuoirs Generaux & par Reſpect.

CHAPITRE II.

MAis reprenons noſtre diſcours du Bien Particulier & de ſoy-meſme, & le pourſuiuons auant toutes choſes. Nous le diuiſerons donc en Actif & en Paſſif; car cette difference de Bien; quaſi ſemblable à ces mots qui

eſtoient en vſage dans l'Oeconomie parmy les Romains : à ſçauoir de * Promus & de * Condus ſe trouue grauée en la nature vniuerſelle des choſes: mais elle paroiſt principalement en cette double inclination de ce qui eſt creé ; à ſçauoir en celle qui conſiſte à ſe conſeruer & à ſe fortifier ; & en cette autre qui tend à ſe multiplier & à engendrer ; & ce dernier deſir qui eſt Actif, comme Promus, ſemble eſtre plus puiſſant & plus digne ; Pour ce premier qui eſt Paſſif & ſemblable à Condus, l'on doit croire qu'il eſt inferieur. Car en l'vniuers la nature celeſte eſt principalement l'Agent : mais la nature terreſtre eſt le Patient. Meſmes dans les plaiſirs que prennent les Animaux, ils ont plus de volupté d'engendrer que de manger. Et l'on remarque dans l'Eſcriture Saincte: *Que c'eſt vne choſe bien plus heureuſe de donner que de prendre.* Sans qu'en la vie ordinaire il y ait aucun de ſi foible iugement & tellement effeminé, qui ne faſſe beaucoup plus d'eſtat de venir à bout de ce qu'il deſire, que d'accomplir ſa volonté dans le plaiſir du corps. Ioinct que cette preeminence du Bien Actif eſt grandement releuée par la conſideration de ce qu'eſt l'homme, qui eſt mortel & expoſé aux coups de la Fortune. Que ſi les hommes pouuoient rencontrer dans les voluptez de la perpetuité & de la certitude, ils en auroient vn grand aduantage, à cauſe de la ſeureté & de la durée. Mais parce que nous voyons que l'affaire conſiſte en ces choſes cy : *Nous faiſons grand eſtat de mourir au plus tard: & ne vous glorifiez pas de ce qui vous arriuera demain ; & vous ne ſça-*

* C'eſt à dire, de deſpenſier qui tire la viande de la deſpenſe.

* C'eſt à dire, qui met la viande à la deſpenſe.

uez pas ce que le iour enfantera. Ce n'eſt pas merueilles ſi nous ſommes portez de tout noſtre pouuoir aux choſes qui ne redoutent pas les injures du temps. Or elles ne peuuent eſtre autres que nos propres œuures comme l'on dit : *Leurs œuures les ſuiuent.* De plus, le Bien Actif a vne autre prerogatiue fort conſiderable, laquelle eſt née en nous & ſouſtenuë par cette affection qui eſt touſiours au coſté de la nature humaine, comme vn compagnon inſeparable, il a, diſje, l'Amour de la nouueauté & de la diuerſité. Or cette paſſion eſt reſſerrée & ne s'eſtend pas beaucoup dans les voluptez des Sens, qui font la plus grande partie du Bien Paſſif : *Penſez combien de fois vous auez fait les meſmes choſes ; combien de fois auez vous mangé? auez vous dormy ? auez vous paſsé le temps ? l'on court dans ce rond. Non ſeulement l'homme genereux, ou miſerable, ou prudent, mais auſsi le chagrain peut ſe reſoudre à mourir.* Mais il y a vne grande diuerſité aux actions de noſtre vie ; en nos conditions ; en nos ambitions ; & nous la receuons auec vn grand contétement quand nous commençons, quand nous nous aduançons, quand nous nous arreſtons ; & quand nous nous reculons pour augmenter nos forces, quand nous nous en approchons, quand nous obtenons ce que nous voulons & choſes ſemblables. En ſorte qu'il a eſté fort veritablement dit: *Que la vie qui ſe paſſe ſans deſſein eſt languiſſante & vague.* Ce qui eſt de commun aux ſages & aux fols : ainſi que l'aſſeure Sâlomon; *L'Eceruelé ſuit ſa paſsion, il n'y a rien qu'il ne faſſe.* Meſmes nous voyons que les plus puiſſans Roys,

qui euſſent peu jouyr à leur gré, de tout ce qui euſt eſté agreable à leurs ſens, ont pourtant parfois recherché du plaiſir dans des choſes baſſes & de neant; ainſi que Neron ayma à joüer du violon: Commode à eſcrimer: Antonin à conduire les chariots & d'autres qui ſe ſont pleu à choſes ſemblables, qu'ils ont preferé à toutes les autres delices qu'ils auoient à commandement. Tant il eſt vray que nous auons plus de ſatisfaction de faire quelque choſe que d'en jouyr.

Au reſte, il faut vn peu plus attentiuement remarquer, que le Bien Actif particulier eſt tout à fait different du Bien de la Communauté; encores qu'ils ſe rencontrent quelque fois par enſemble. Car combien que ce Bien Particulier Actif engendre par-fois & enfante par le moyen de la liberalité, qui eſt vne des Vertus de la Communauté; il y a neantmoins cela de difference, que pluſieurs font des actions liberales non pour ayder ou rendre bien-heureux les autres; mais pour l'amour d'eux, & pour faire paroiſtre leur puiſſance & leur grandeur. Ce qui ſe voit tres-bien quand le Bien Actif eſchet ſur quelque choſe de contraire au Bien de la Communauté. Car ceux qui mettent en trouble tout l'Vniuers comme Lucius Sylla & pluſieurs autres, encores qu'ils n'en ayẽt pas tant fait que luy: ceux, diſ-ie, qui ſemblent n'auoir autre ambition que de rendre tous les autres ou heureux ou malheureux, ſelon qu'ils ſont ou leurs amys ou leurs ennemys, & qui veulent que le monde porte en quelque ſorte leur Image, ou qui eſt vne

vraye

vraye guerre de Geants; telles gens, dis-ie, aspirent par leur haute superbe, à laquelle ils se laissent emporter, au Bien Actif particulier qui est au moins apparent: encores qu'ils s'esloignent bien fort de celuy de la Communauté.

Mais ie diuiseray le Bien Passif en Bien Conseruatif & Perfectif. Car chaque chose a vn triple desir en soy qui regarde le Bien de soy-mesme en particulier. Le premier est de se conseruer. Le second de se perfectionner. Le troisiesme de se multiplier ou de s'estendre. Cette derniere inclination est rapportee au Bien Actif, dont nous auons desia parlé. Et entre les deux autres sortes de Bien, le Perfectif est le preferable; d'autant que c'est peu de conseruer vne chose en son estat, mais c'est beaucoup de l'esleuer au plus haut de sa nature: mesmes l'on treuue par le moyen des choses vniuerselles certaines natures plus releuées; à la dignité & excellence desquelles les natures inferieures se rendent comme à leurs sources & à leurs fontaines. C'est ainsi que celuy-là a parlé des hommes.

Leur vigueur est de feu, & leur source est celeste.

Car quand l'homme prend ou s'approche de la nature Diuine ou Angelique, il deuient parfait en sa forme. Mais la peruerse & la contraire imitation du Bien Perfectif est la peste mesme de la vie humaine, & vn certain tourbillon rauissant, qui emporte & rauage tout: c'est à sçauoir quand les hommes au lieu de s'esleuer par vne eleuation formelle & essentielle, s'enuolent par vne ambition aueugle à vne eleua-

tion seulement locale. Car de mesmes que les malades ne trouuans point de remede à leur mal, vont de place en place; & meuuent & remuënt leurs corps, comme si en changeant de lieu, ils pouuoient esloigner d'eux, & fuir le mal qu'ils portent en leur interieur. Il en arriue de mesmes à l'ambition, quand les hommes transportez par vne fausse representation de ce qu'ils croyent qui peut les esleuer, n'obtiennent rien autre, que de se voir en vn lieu haut & releué.

Mais le bien Conseruatif n'est autre chose que la prise, & la jouyssance des choses qui sont conformes à nostre nature. Or encores que ce Bien soit fort simple & naturel, neantmoins il paroist estre le plus lasche & le plus bas de tous les autres: & mesmes il reçoit vne certaine difference, touchant laquelle le jugement des hommes a esté en partie incertain; & l'on en a laissé en partie la recherche. Car la grandeur & la recommendation du bien de la jouyssance, ou comme l'on dit d'ordinaire du Bien agreable, consiste à la sincerité d'en iouyr, ou à la vigueur du mesme bien. L'Egalité donne le premier, mais la diuersité & la vicissitude accordent le dernier. L'vn d'eux est moins meslangé de mal; & l'autre retient vne plus forte & plus vigoureuse impression du Bien. Au reste l'on est en doubte de sçauoir, lequel des deux est le meilleur. De plus, l'on ne demande pas si la nature humaine peut retenir & l'vn & l'autre tout à la fois. Or sur ce qui est encores en doubte, à commencé d'estre agitée cette question entre Socrate &

vn certain Sophiſte; car Socrate ſouſtenoit, *Que la felicité conſiſtoit en vn ferme repos & tranquillité d'Eſprit.* Et le Sophiſte la conſtituoit en ce que, *L'on doit beaucoup deſirer & beaucoup iouyr.* Meſmes ayans paſſé des arguments aux injures le Sophiſte diſoit, *Que la Beatitude de Socrate eſtoit la beatitude d'vne ſouche, ou d'vne pierre.* Et Socrate parlant de celle du Sophiſte, diſoit, *Que c'eſtoit celle d'vn galeux, qui ſe frotte & ſe gratte ſans ceſſe :* ſans que pourtant l'vne & l'autre de ces deux opinions, manquent de raiſons, ſur leſquelles on les puiſſe fonder. Car l'Eſcole d'Epicure eſt de meſme aduis que Socrate, laquelle ne nioit pas que la Vertu ne fiſt vne grande partie de la Beatitude. Que ſi ainſi eſt, il n'y a rien de ſi vray, que la Vertu eſt plus employée à moderer les troubles & les paſſions de l'Ame, qu'à iouyr des choſes que l'on a deſiré. Au reſte il ſemble que cette reſolution dont nous venons de faire mention; à ſçauoir: *Que le bien perfectif a de l'aduantage par deſſus le Conſeruatif,* fait pour le Sophiſte; d'autant que les acquiſitions des choſes deſirées ſemblent peu à peu perfectionner la Nature. Et bien qu'elles ne le faſſent pas veritablement, toutesfois ce meſme mouuement qui va en rond, porte quant & ſoy vne certaine eſpece de Mouuement progreſſif.

Mais la ſeconde queſtion, à ſçauoir-mon ſi la nature humaine ne peut pas tout enſemble retenir & la tranquilité de l'Eſprit, & la vigueur de la jouyſſance eſtant bien definie, rend cette premiere inutile & ſuperfluë. Car ne voyons-nous pas fort ſou-

uent que les Esprits d'aucuns sont tellement faits & composez, qu'ils se laissent aisément porter aux voluptez, quand elles sont presentées, sans pourtant qu'ils s'affligent quand ils en sont priuez. En sorte que cette suitte Philosophique, *Ne pas vser, afin que vous ne le desiriez pas: ne pas desirer, afin que vous ne craignez pas,* semble estre la marque d'vn homme lasche & plein de deffiance. Et pour en parler sainement, plusieurs doctrines des Philosophes semblent estre vn peu plus timides; & donner plus de preuoyance aux hommes, que la nature des choses ne desire. Comme par exemple, quand ils augmentẽt la crainte de la mort en medicamentãt; car comme ainsi soit qu'ils ne vueillent pas que la vie de l'homme soit autre chose qu'vne certaine preparation, & vn certain apprentissage de la mort; comment se pourroit-il faire que cet ennemy ne parust extremément terrible, duquel il est impossible de se guarantir? Le Poëte entre les Payens a mieux rencontré.

Qui diroit que c'est vn, des presens de Nature
De terminer la Vie.

Semblablement les Philosophes ont taſché en toutes choses de rendre l'esprit humain par trop esgal & harmonique; ne l'accoustumant pas aux mouuemens contraires & opposez. Dont ie crois que la cause vient de ce qu'ils se sont addonnez à vne vie particuliere, exempte d'affaires & deschargée de faire la court aux autres. Mais que les hommes imitent plustost les Lapidaires, qui remarquans dans vne de leurs

pierres fines quelque petite nuée, ou quelque petite glace; s'ils voyent qu'ils ne l'affoibliſſent pas trop de biſeau, taſchent de l'oſter; autrement ils n'y touchent pas. Ainſi faut-il en ſorte garder la tranquillité des eſprits, que leur generoſité ne vienne pas à ſe perdre: Mais c'eſt aſſez parlé du Bien Particulier.

Doncques apres auoir aſſez parlé du Bien de Soy-meſme, que nous auons auſſi accouſtumé de nommer Particulier, Priué, Indiuiduel: Ie diray encores quelque choſe du Bien de la Communauté qui regarde la Societé. On luy baille d'ordinaire le nom de Deuoir, qui ſe donne plus proprement à l'eſprit bien affectionné enuers les autres: comme celuy de Vertu qui s'attribuë à l'eſprit qui eſt bien fait & bien compoſé en ſon interieur. Toutesfois cette partie ſemble d'abord deuoir eſtre rapportée à la Iuriſprudence; mais ſi vous y prenez garde de prés, il n'en eſt pas ainſi; car il traicte du gouuernement & du pouuoir qu'vn chacun a ſur ſoy-meſme & non pas ſur les autres. Et de meſmes qu'en l'Architecture, c'eſt autre choſe de faire les portes, de dreſſer les poutres & de preparer tout ce qu'il faut pour baſtir; & c'eſt autre choſe de les aſſembler & de les attacher enſemble. Comme auſſi dans les Mechaniques, ce n'eſt pas la meſme choſe, fabriquer vn inſtrument, ou vne machine & eriger ce que l'on fabrique, le mouuoir & le mettre en œuure. Ainſi la doctrine de l'vnion meſme des hommes dans la Cité, ou en la Societé, eſt differente de celle qui les rend conformes & bien affectionnez à ce qui eſt vtile à vne telle Societé.

Cette partie des Deuoirs se partage aussi en deux portions; dont vne traicte du Deuoir de l'homme en commun: L'autre, des Deuoirs Particuliers & qui ont diuerses cõsiderations, selon la profession d'vn chacun, la vacation, la personne, & le degré sur lequel il est. I'ay desia fait voir que cette premiere partie a esté assez bien cultiuée, & assez diligemment expliquée par les Anciens & par les autres; quant à l'autre, ie trouue que l'on en a parlé par-cy par-là sans l'auoir digerée en vn corps entier de Science. Ce n'est pas pourtant que ie trouue mauuais que l'on en ait ainsi traicté par parcelles; veu que mesme ie crois, qu'il seroit plus à propos d'escrire par sections sur cette matiere. Car qui sera celuy-là qui ait si bon esprit ou si bonne opinion de soy, que de croire qu'il puisse entreprendre de fort bien & de fort exactement terminer par discours les Deuoirs Particuliers, & ceux qui ont diuerses considerations en chaque ordre & condition? Or est-il que les Traictez qui ne mõstrent pas ce qui s'est passé; mais sont seulement tirez de la generale cognoissance des choses & qui en parlent par Science, sont d'ordinaire inutiles & sans effect sur tels sujects. Car encores qu'il arriue quelquefois que celuy qui void joüer vne Comedie remarque ce à quoy l'Acteur mesme n'a pas pris garde; & bien que l'on mette en auant vn Prouerbe plus hardy que veritable; sur ce que le peuple se mesle de reprendre les actions du Prince: à sçauoir, *Que celuy qui est debout dans le vallon, void fort bien ce qui se passe sur la Montagne.* Il faudroit neantmoins auant tout, desirer que per-

ſonne n'entrepriſt cet ouurage, qu'il n'y fuſt grandement experimenté & fort bien verſé. Car les determinations que les gens d'Eſtude donnent ſur les matieres qui conſiſtent en action, ne vallent gueres mieux que les controuerſes que Phormion agita ſur le ſujet de la guerre; deſquelles Hannibal fiſt ſi peu de compte qu'il les tint pour des ſonges & pour des reſveries. Au reſte ceux qui eſcriuent des Liures concernant leurs charges ou ſur leur meſtier, ont cette imperfection qu'ils rendent trop belles & eſtiment par trop exceſſiuement leurs Spartes. Ce ſeroit commettre vn grand crime, ſi ſur ce genre de Liures ie ne faiſois pas mention, par honneur, de ce tres-excellent Ouurage du Deuoir du Roy, qui a eſté compoſé par voſtre Majeſté. Car cet eſcrit a ramaſſé & reſſerré en ſoy pluſieurs treſors de Theologie, de Morale, & de Politique, tant deſcouuerts que cachez entre vne infinité d'autres belles pẽſées tirées des autres Arts. Et ſelon mon iugement ie n'ay iamais rien leu de mieux raiſonné, ny de plus ferme que ce Liure. Car l'on ne ſçauroit remarquer aucun endroit où la chaleur de l'inuention le faſſe boüillonner; ny où la froideur de la negligence l'aſſoupiſſe ou l'endorme. Il n'eſt ſujet à aucun vertigo qui luy faſſe faire de fauſſes deſmarches; il n'eſt pas employé à des digreſſions qui luy faſſent faire de grands circuits inutiles, pour paruenir où il tend; il n'eſt deſguiſé ny par parfums ny par fards; dont ſe ſeruent ceux qui taſchent pluſtoſt de plaire aux Lecteurs qu'à bien traiter leur ſujet. Et ce qui eſt encores de plus conſi-

derable, c'eſt que cet ouurage n'eſt pas moins excellent en eſprit que beau de corps; en cela principalement qu'il eſt fort conforme à la verité; & qu'il eſt ſortable à ce que l'on fait d'ordinaire. Meſmes il eſt exempt de ce vice, duquel nous auons parlé vn peu auparauant; c'eſt qu'il n'eleue pas immoderément & juſques à exciter de l'enuie, l'eminence & la grandeur Royale; ce qui ſeroit pourtant pardonnable à quiconque parleroit d'vn ſujet ſi releué; & beaucoup plus à vn Roy meſmes qui eſcrit de la Majeſté Royale, où l'on voit depeint non vn Monarque d'Aſſyrie ou de Perſe, tout eſclatant de gloire & de pompe: mais pour le dire auec verité, vn Moïſe ou vn Dauid; qui eſtoient les Paſteurs de leurs peuples. Comme auſſi ie ne mettray jamais en oubly ce que voſtre Majeſté prononça veritablement à la Royale & auec cet eſprit ſacré qui vous fait ſainctement gouuerner les peuples, prononça, diſ-je, pour aſſoupir vne diſpute de grande importance: c'eſt à ſçauoir; *Que les Roys regnent ſelon les Loix de leurs Royaumes; de meſmes que Dieu gouuerne ſelon celles de la Nature: & qu'ils doiuent auſsi peu ſouuẽt ſe ſeruir de ce priuilege qui les met au deſſus des Loyx, comme Dieu employe rarement ſa puiſſance à faire des miracles.* Neantmoins, vn chacun cognoiſt aſſez par cet autre Liure de voſtre Majeſté, intitulé De la libre Monarchie, que vous ſçauez auſſi bien quelle eſt la puiſſance abſoluë d'vn Roy; & quels ſont les *Extremitez* des droicts Royaux, ainſi que parlent les Scolaſtiques; comme quelles ſont les bornes & les barrieres, où ſe terminent le deuoir & la charge

la charge du meſme Roy. C'eſt pourquoy ie n'ay pas fait de difficulté, de mettre en auant comme le premier & le plus excellent exemple que ie ſçaurois propoſer, ſur le ſujet des Traitez des deuoirs particuliers, & de diuerſes conſiderations, le Liure qu'il a pleu à voſtre Majeſté de compoſer: duquel ie dis la meſme choſe que j'aurois publié d'vn ſemblable qui auroit eſté fait par vn autre Roy mil ans auparauant. Sans que ie veuille obſeruer cette ordinaire bien-ſeance de ne loüer perſonne quand il eſt preſent; pourueu que les loüanges que ie donne ne ſoiẽt pas exceſſiues ; & qu'elles ne viennent pas hors de temps & ſans occaſion. Et à vray dire, Ciceron ne fait autre choſe en ſa tres-excellente Oraiſon pour Marcus Marcellus, qu'expoſer en public vn certain tableau d'vn merueilleux artifice ſur les loüanges de Ceſar; bien qu'il la prononçaſt deuant luy-meſme. Pline Second en fiſt tout autant en la preſence de Trajan. Mais ie reuiens maintenant à mon propos.

Au reſte, il faut ramener à cette partie des Deuoirs de diuerſes conſiderations de chaque vacation, ou profeſſion, vne autre doctrine Relatiue, ou Oppoſée: c'eſt à ſçauoir, des Fraudes, des Fineſſes, des Impoſtures & de leurs vices : d'autant que les depraüations & les vices ſont oppoſez aux Deuoirs & aux Vertus. Auſſi ne les met-on pas tout à fait ſous ſiléce en pluſieurs traitez que l'õ eſcrit ; mais l'on en fait au moins en paſsãt vne legere mẽtion. Mais cõment cela? Par forme de Satyre, ou à la Cynique à la mode de

Lucian, pluſtoſt que ſerieuſemẽt & auec grauité. Car l'on employe plus de temps à pincer par meſdiſance pluſieurs choſes fort vtiles & qui ſont en leur entier, dans les Arts; & à les expoſer aux hommes, afin qu'ils s'en mocquent ; que de ſeparer les choſes qui y ſont corrompuës & vicieuſes, d'auec celles qui y ſont bien ſaines & non corrompuës. Mais Salomon dit tres-bien : *La Science ſe cache du Mocqueur; mais elle ſe preſente à celuy qui la recherche curieuſement.* Car quiconque ſe meſle d'apprendre, auec deſſein de ſe mocquer & de meſpriſer la Science, il trouuera à la verité tout plein de choſes ſur leſquelles il poinctillera; mais fort peu qui le rendent plus ſçauant. Mais, comme ainſi ſoit que le traicté de cette matiere dont ie parle, doiue eſtre conduit auec grauité & prudence & joinct auec vne certaine integrité & ſincerité ; il faut qu'il ſoit placé entre les mieux fortifiées citadelles de la Vertu & de la Probité. Car comme les Poëtes racontent du Baſilic qu'il tuë celuy qu'il regarde le premier: & qu'il eſtouffe par la veuë de celuy qui le void le premier : de meſmes les fraudes, les impoſtures & les mauuaiſes façons ne peuuent nuire à celuy qui les a deſcouuertes le premier: mais ſi elles le preuiennent & non autrement, elles cauſent du danger. C'eſt pourquoy nous deuons rendre graces à Machiauel & à ceux qui ont eſcrit comme luy, qui diſent ouuertement & ſans diſſimuler ce que les hommes ont accouſtumé de faire, & non pas ce à quoy ils ſont obligez. Car il eſt impoſſible que cette Prudence de Serpent ſoit jointe auec cette Innocence de Colombe,

en autre perſonne, qu'en celle qui cognoiſt bien la nature du mal iuſques à ſon interieur; car ſans cela la Vertu n'aura ny gardes, ny fortifications. Meſmes l'homme de bien ne ſçauroit corriger & amender les meſchans & les mauuais, s'il n'entroit premierement dans les profondes cauernes de la malice; d'autant que les hommes de iugement tout à fait corrompu & depraué, ont cela qu'ils preſuppoſent que l'honneſteté procede d'vne certaine ignorance & ſimplicité de mœurs & de la ſeule creance que l'on adjouſte aux Predicateurs, aux Precepteurs, aux Liures, aux Preceptes Moraux & aux diſcours ordinaires. En ſorte que s'ils ne voyent bien clairement que ceux qui les exhortent & qui leur donnent de bons aduis cognoiſſent auſſi bien qu'eux leurs fauſſes opinions & leurs mauuais principes, ils meſpriſent les bons conſeils qu'on leur donne touchant la probité des mœurs: aux termes de cet Oracle digne d'admiration rendu par Salomon: *Le fol ne reçoit pas les paroles de Prudence, ſi vous ne luy dites les choſes qu'il a dans ſon cœur.* Or ie mets entre les choſes à Deſirer cette partie des Fineſſes & des vices reſpectifs; & ie luy donne le nom de Satyre Serieuſe, ou de Traitté de l'Interieur des choſes.

Il faut auſſi rapporter à la doctrine des deuoirs qui ſont en diuerſes conſiderations, les Offices mutuels des maris & des femmes; des parens & des enfans, du maiſtre & des ſeruiteurs; ſemblablement les loix de l'Amitié & de la recognoiſſance: comme auſſi les obligations ciuiles, la fraternité qui doit

eſtre entre ceux qui ſont d'vn meſme college, & entre ceux d'vn meſme voiſinage, & autre choſes ſemblables. Mais que cecy s'entende auec cette precaution, que ie traitte ces choſes en cet endroit, non entant quelles ſont des parties de la Societé ciuile, (car celà appartient à la Politique) mais entant que les Eſprits d'vn chacun doiuent eſtre inſtruits & diſpoſez à conſeruer ces liens de la Societé.

Mais la doctrine du Bien de la Communauté de meſmes que celle du Particulier, traitte du Bien non ſeulement ſimplement, mais par comparaiſon; où il faut conſiderer la conformité qui eſt entre l'homme & l'homme, le cas & le cas, entre les choſes particulieres & publiques; entre le Temps preſent & futur; comme l'on peut remarquer en ce ſeuere & rude chaſtiement que fit L. Brutus de ſes enfans, qui eſt grandement loüé par pluſieurs. Au lieu qu'vn certain autre en a dit.

O mal-heureux, faut-il que les jeunes enfans
Portent vn tel Deſtin?

L'on peut conſiderer la meſme choſe en ce ſouper, auquel furent inuitez M. Brutus, C. Caſſius, & quelques autres: Car comme l'on euſt agité la queſtion: A ſçauoir-mon s'il ſeroit permis de tuer vn tyran: & ce afin de deſcouurir ceux qui conſentiroient à la conſpiration que l'on auoit fait contre Ceſar; les conuiez opinoient diuerſement; car aucuns diſoient qu'ouy; parceque la Seruitude eſtoit le dernier des maux, D'autres ſouſtenoient que non;

d'autant que la Tyrannie estoit moins dommageable que la guerre ciuile, & les autres tenans vn tiers party, & comme sortis de l'Ecole d'Epicure soustenoient. *Qu'il estoit mal-faict, que les Sages fussent en danger pour les mal-aduisez.* Au reste il y a plusieurs cas és Deuoirs Comparez, entre lesquels celuy-là se presente souuent. *A sçauoir-mon s'il faut s'esloigner de la Iustice pour le salut de la patrie, ou pour quelque autre grand Bien qui en peut resulter.* Surquoy le Thessalien Iason auoit accoustumé de dire; *Il faut parfois commetre de l'Iniustice; afin que plusieurs choses se puissent faire iustement.* Mais il est aisé de repliquer. *Vous auez presentement celuy qui peut faire Iustice; & qui vous respond qu'il la fera pour l'aduenir.* Que les hommes suiuent les choses qui sont bonnes & justes maintenant : & qu'ils remettent à la Prudence diuine ce qui arriuera par apres. Mais c'est assez parlé de la doctrine de l'Exemplaire ou du Bien.

Diuision de la Doctrine qui apprend comment il faut cultiuer l'Esprit en Doctrine des Characteres des Esprits, des affections : & des remedes, ou des cures. Dependance de la mesme Doctrine qui consiste en la conformité du Bien de l'Esprit auec celuy du corps.

CHAPITRE III.

IL reſte maintenant, apres auoir parlé du fruict de Vie, ce que j'entends à la mode des Philoſophes, à dire comment il faut en ſuite cultiuer l'Eſprit; au defaut dequoy la premiere partie ſemble n'eſtre autre choſe qu'vne certaine image ou ſtatuë, qui à la verité eſt fort belle à voir; mais qui n'a ny mouuement, ny vie. A quoy Ariſtote meſmes conſent en ces termes exprez: *Il eſt doncques neceſſaire de parler de la Vertu: & de remarquer ce qu'elle eſt & d'où elle ſort. Car ce ſeroit vne choſe quaſi inutile de la cognoiſtre & d'ignorer par quels moyens & par quelles voyes on l'acquiert: veu qu'il ne faut pas s'enquerir ſeulement de ſa Beauté; mais comment elle ſe preſente à nous, qui deſirons & l'vn & l'autre: de cognoiſtre la choſe meſme & d'en iouyr. Ce qui n'arriuera pas ſelon noſtre ſouhait, ſi nous ne ſçauons d'où elle procede & comment elle vient.* Et ce meſme autheur parle plus d'vne fois de cette partie en ces paroles ſi expreſſes, ſans pourtant en pourſuiure le diſcours. C'eſt de cela meſmes dont Ciceron loüe grandement Caton le jeune, c'eſt à ſçauoir de ce qu'il aymoit la Philoſophie. *Non afin de diſputer comme font la pluſpart, mais pour viure comme elle apprend.* Or bien que la nonchalance de noſtre ſiecle, ſoit ſi grande, qu'il ſe rencontre fort peu de perſonnes qui prennent ſoing de bien cultiuer, & de bien dreſſer leur Eſprit; & qui portent quelque reglement à leur façon de viure, ainſi que

le dit Seneque. *Vn chacun delibere des parties de ſa vie ; mais perſonne ne penſe à ſon total:* en ſorte que l'on peut croire que cette partie eſt ſuperfluë. Cela ne m'empeſchera pourtant pas que ie n'en die quelque choſe : Au contraire, ie concluds auec cet Aphoriſme d'Hypocrate que, *Ceux qui ne ſentent pas leurs douleurs, à cauſe qu'ils ſont attaquez d'vne grande maladie, ſont malades d'eſprit.* Ils ont beſoin de medecine, non ſeulement pour guerir le mal, mais auſſi pour eſveiller le Sens. Que ſi quelqu'vn objecte que c'eſt proprement aux Theologiens d'entreprendre la guariſon des eſprits, il dit le vray; mais rien n'épeſche que la Theologie ne prenne à ſa ſuite la Philoſophie Morale, en qualité de ſeruante bien aduiſée & de ſuiuante fidelle, qui eſt touſiours preſte à luy obeyr & à la ſeruir : car comme il eſt eſcrit dans le Pſeaume, *Que les yeux de la ſeruante regardent continuellement les mains de leur maiſtreſſe :* Quoy qu'il ſoit certain qu'on laiſſe pluſieurs choſes en la diſpoſition de la ſeruante & ſous ſon ſoin. De meſme la Morale doit entierement obeyr à la Theologie; & doit prendre plaiſir à executer ſes commandemens : en ſorte neantmoins qu'elle meſme peut contenir en ſoy pluſieurs bons & vtiles enſeignemens.

C'eſt pourquoy, quand ie penſe à l'excellence de cette partie, ie ne puis aſſez m'eſtonner de ce qu'elle n'eſt pas encores reduite en vn corps de doctrine ; & pour ce ſujet, puis que ie la place entre ce qui eſt à Deſirer, i'en diray vn mot.

Mais auant que de paſſer plus outre, tant en cecy

qu'en toutes les autres choſes qui conſiſtent en pratique : il nous faudra particulieremẽt voir, que c'eſt qui eſt en noſtre puiſſance, & qui n'y eſt pas. Car en l'vne de ces deux le changement a lieu, & en l'autre ſeulement l'Application. Le Laboureur n'a aucun pouuoir ny ſur le naturel du terroir, ny ſur le temperament de l'air : non plus que le Medecin ſur la criſe & ſur la conſtitution naturelle du malade, ny, ſur la diuerſité des accidents. Mais pour ce qui regarde la façon de cultiuer l'eſprit & la ſorte de guarir ſes maladies ; il y faut conſiderer trois choſes. Les diuers characteres des Diſpoſitions ; les Affections & les Remedes. De meſmes que quand il eſt queſtion de medicamenter les corps il y faut faire trois obſeruations, celle de la Complexion ou de la Conſtitution du malade ; celle de la maladie, & celle de la guariſon. Dont le dernier eſt ſeulement en noſtre puiſſance ; les autres deux n'en dependent point. Mais il ne faut pas rechercher moins curieuſement ce qui eſt en ces choſes là, qui ne ſont pas en noſtre pouuoir, que ce qui eſt en celles qui y ſont ; parce que leur ſubtile & curieuſe cognoiſſance doit ſeruir de fondement à la doctrine des Remedes ; afin qu'on les puiſſe plus aiſément & plus heureuſemẽt appliquer ; de meſmes que l'on ne ſçauroit bien faire vn habit, ſi l'on n'auoit pris la meſure du corps.

Doncques le premier article de la Doctrine qui apprend à cultiuer l'Eſprit, contiendra les diuers Characteres des Eſprits ou des diſpoſitions.

Ie ne parle pourtant pas des ordinaires inclinations,

tions, que l'on a pour les Vertus & pour les vices; pour les troubles de l'Ame, & pour les affections; mais de celles qui ſont plus interieures & radicales. Et à vray dire, ie m'eſtonne par fois ſur ce ſujet, de ce que ceux qui ont eſcrit, tant ſur la Morale, que ſur la Politique, ont d'ordinaire negligé d'en dire quelque choſe, ou n'en ont du tout point parlé: Veu que ſon traitté pourroit donner vne grande lumiere à l'vne & à l'autre de ces Sciences.

Et ce n'eſt pas mal à propos, que l'on trouue dans ce qu'enſeigne l'Aſtrologie vne entiere diſtinction des naturels, & des diſpoſitions des hommes par les Planettes qui ont vne certaine domination: en ce qu'aucuns ſont nais pour contempler, d'autres pour eſtre Iuriſconſultes, les autres pour eſtre ſoldats, les autres pour briguer les charges, les autres pour aymer, les autres pour eſtre artiſans, les autres pour eſtre de quelqu'autre condition. De plus, l'on remarque chez les Poëtes Heroïques, Satyriques, Tragiques & Comiques diuerſes ſortes d'Eſprits; quoy qu'ils en parlent auec excés, & au deſſus de la Verité. Meſmes cette matiere des diuers Characteres des Naturels, eſt de celles dans leſquelles l'on fait plus d'eſtat des diſcours communs, que des liures meſmes; ce qui arriue fort rarement, mais pourtant quelquefois. Neantmoins les meilleurs materiaux, dont on ſe puiſſe ſeruir ſur ce traitté, doiuent eſtre tirez des meilleurs Hiſtoriens, & non des oraiſons funebres que l'on prononce en l'honneur de quelque homme de conſideration qui eſt mort, mais

pluſtoſt du corps entier de l'Hiſtoire: dans laquelle ce meſme homme eſt repreſenté, comme s'il joüoit ſon perſonnage ſur vn theatre: car cette repreſentation d'image paroiſt pluſtoſt vne deſcription qu'vn exact recit de loüanges; telle qu'eſt celle d'Affricain, ou du grand Caton, dans T. Liue; de Tibere, de Claude & de Neron dans Tacite; de Septimie Seuere chez Herodian; de Louys XI. dans Philippes de Comines: de Ferdinand d'Eſpagne, de Maximilian l'Empereur, & des Papes Leon & Clement dans François Guichardin: Car ces eſcriuains ayans quaſi touiours la veuë ſur ces perſonnes qu'ils ont entrepris de dépeindre, ne font preſque iamais mention de ce qu'ils ont fait, qu'ils ne diſent quelque choſe de leur naturel. Meſmes certaines Relations des Conclaues des Papes, que i'ay leu, portent de fort bons Characteres des mœurs des Cardinaux; de meſmes que les lettres des Ambaſſadeurs monſtrent quels ſont ceux qui conſeillent les Roys. Doncques que l'on faſſe de cette matiere, dont i'ay deſia parlé, qui eſt fertile & fort ample, vn entier traitté & fort exact. Et ie n'entends pas que ces Characteres des Morales, comme l'on voit dans les Hiſtoriens, dans les Poëtes & dans les paſſe-ruës, ſoient pris comme des Images ciuiles toutes entieres; mais pluſtoſt comme des lignes & des traits plus ſimples qui forment par leur compoſition, & par leur meſlange toute ſorte d'effigies; & monſtrent combien il y en a, qu'elles elles ſont; & comment elles ſont attachées & ſubordonnées les vnes aux autres; afin que de-là l'on faſſe vne

artificielle & exacte diſſection des Eſprits, & des Ames; & afin que l'on deſcouure les Secrets des diſpoſitions qui ſont aux hommes particuliers, pour bien dreſſer par leur cognoiſſance les preceptes, comment il faut guarir les Eſprits.

Et il ne faut pas ſeulement comprendre en ce traitté les Caracteres des Eſprits qui ſont imprimez par la nature; mais auſſi ceux qui leur arriuent d'ailleurs de la part du ſexe, de l'aage, de la patrie, de la ſanté, de la beauté & de choſes ſemblables: & ceux qui leur viennent de la fortune; comme des princes, des nobles, des roturiers, des riches, des pauures, des magiſtrats, des idiots, des fortunez, des malheureux, & de tels autres. Car nous voyons que Plaute fait vn miracle de ce qu'vn vieillard eſt bienfaiſant. *Il fait du bien comme ſi c'eſtoit vn jeune homme.* Et ſainct Paul preſcriuant (en ces mots, *Reprimandez-les rudement*) à ceux de l'Iſle de Crete auec ſeuerité, comment il faut enſeigner le Chriſtianiſme, accuſe de meſmes que le Poëte le naturel de la nation. *Les Cretois ſont touſiours menteurs, ce ſont de mauuaiſes beſtes & des ventres pareſſeux.* Saluſte remarque cela dans le naturel des Roys, que c'eſt leur ordinaire de deſirer ce qui porte de la contradiction: *Souuent de meſmes que les volontez des Roys ſont violentes, auſſi ſont-elles muables, & ſe contrarient-elles quaſi touſiours.* Tacite obſerue que les honneurs & les dignitez tournent le naturel des hommes, pluſtoſt au mal qu'au bien. *Le ſeul Veſpaſian a eſté changé en mieux.* Pindare prend garde, Que la ſoudaine & bonne fortune ramolit

ſouuent, & diſſout les Eſprits. *Il y en a qui ne peuuent digerer la bonne fortune.* Le Pſeaume ſignifie qu'il eſt beaucoup plus aiſé de ſe moderer, quand l'on eſt eſtably en quelque fortune, que quand l'on s'y auance. *Si les richeſſes vous eſcheent en abondance, n'y mettez pas voſtre cœur.* Ie ne nie pas qu'Ariſtote n'ait dans ſa Rhetorique fait en paſſant quelque mention de certaines ſemblables obſeruations, & que quelques autres n'en ayent parlé en diuers endroits; mais elles n'ont iamais eſté incorporées dans la Philoſophie Morale, où elles deuoient eſtre rapportées; de meſmes que le traitté de la diuerſité du terroir, & de ce qu'il porte eſt le ſujet de l'Agriculture; & le traitté des Complexions, ou des differentes habitudes des corps appartient à la Medecine. Et il faut qu'enfin cela ſe faſſe maintenant, ſi d'auanture nous ne voulons imiter la temerité des Empyriques qui vſent des meſmes medicaments, pour toute ſorte de malades, de quelque temperament qu'ils ſoient.

Apres la doctrine des Characteres, ſuit celle des Affections & des Agitations, qui tiennent lieu de maladies d'eſprit, comme il a deſia eſté dit. Car ainſi que les Anciens Politiques ſouloient dire ſur le ſujet du gouuernement populaire, que *le peuple reſſembloit à la mer meſme; & les Orateurs aux vents.* (Veu que la mer ſeroit de ſoy calme & paiſible, ſi elle n'eſtoit agitée & troublée par les vents) ainſi le peuple ſeroit doux & traictable de ſa nature, s'il n'eſtoit pouſſé & incité par des Harangueurs ſeditieux. L'on pourroit ſemblablement aſſeurer, que la nature de

l'Ame de l'homme ſeroit accoiſée & raſſiſe ſi les affections ſemblables à des vents, ne faiſoient pas de tumultes & ne mettoient pas tout en trouble. Et c'eſt ſur cecy que ie m'eſtonne encores de nouueau, de ce qu'Ariſtote qui a eſcrit tant de Liures de Morale, n'a aucunement parlé des Affections, comme de la principale partie de cette Science : au lieu qu'il en a fait mention en ſa Rhetorique ; où elles ne doiuent pas eſtre traictées qu'en conſideration de ce que l'on s'en ſert dans l'Oraiſon, pour exciter & pour eſmouuoir, où pourtant il en diſcourt auſſi ſubtilement & auſſi bien qu'il s'eſt peu faire à n'en dire que fort peu de choſe. Car ſes Diſputes touchant la Volupté & la Douleur ne ſuffiſent pas pour ce traicté ; ny plus, ny moins que l'on ne croiroit pas que celuy qui eſcriroit ſeulement de la clarté & de la lumiere, euſt traicté de la Nature des couleurs particulieres. Car la volupté & la douleur ont vn ſemblable rapport aux affections particulieres qu'a la clarté à la couleur. Les Stoïciens ſe ſont monſtrez ſur ce ſubject beaucoup plus diligens que les autres; entant qu'on le peut conjecturer par ce qui paroiſt ; neantmoins leur diligence a pluſtoſt eſté terminée à de ſubtiles definitions qu'en vn Traicté entier & eſtendu. Et à vray dire, ie trouue de petits diſcours fort eloquents, faits ſur certaines paſſions : à ſçauoir ſur la colere, ſur la honte inutile & ſur quelque peu d'autres. Mais s'il en faut parler ſainement, les Poëtes & les Hiſtoriens ſont ceux principalement qui enſeignent cette Science : car ils depeignent & anatomiſent iuſques au vif ; comment

il faut exciter & animer les Affections ; comment il les faut adoucir & assoupir ; comment il les faut retenir & mettre souz bride, de crainte qu'elles ne s'eschappent : comment de plus elles paroissent, quoy qu'elles soient reprimées & cachées. De plus, ils monstrent quelles actions elles font : quels changemens s'y trouuent : comment elles se rencontrent les vnes dans les autres : comment elles se combattent & se contrarient & vne infinité de choses semblables. Entre lesquelles cette derniere est grandement vtile dans la Morale & dans la Iurisprudence. En quelle façon, dis-je, vne Affection range l'autre ; & comment il est permis de s'en seruir d'vne pour venir à bout de l'autre : ainsi qu'en vsent les Veneurs & les Fauconniers qui se seruent des bestes pour en prendre d'autres ; & des oyseaux pour en voler d'autres : ce qu'ils ne feroient pas si aysément d'eux-mesmes, s'ils n'auoient cette sorte d'ayde. Mesmes, c'est surquoy est fondé ce qui s'obserue si excellément bien en toutes choses dans la Iurisprudence : à sçauoir de recompenser & de punir, qui sont deux fermes colomnes, par lesquelles les Republiques sont soustenuës ; d'autant que ces deux affections de crainte & d'esperance qui dominent, repriment & retranchent toutes les autres qui sont nuisibles : de mesmes que l'on void souuent dans vn Estat qu'vne faction empesche les mauuais desseins de l'autre. Il en est de la mesme sorte dans le gouuernement interieur de l'Ame.

Me voilà maintenant venu sur le sujet des choses

qui ſont en noſtre puiſſance, qui agiſſent ſur l'Eſprit; & qui attaquent & menent ſelon leur gré la Volonté & le Deſir. Ce qui en conſequence de cela peut beaucoup pour changer les mœurs. Surquoy les Philoſophes deuoient fortement & vigoureuſement rechercher : *Quelle eſt la Vertu & l'efficace de la Couſtume*, de l'Exercice, de l'Habitude, de la Nourriture, de l'Imitation, de l'Emulation, de la Conuerſation ordinaire, de l'Amitié, de la Loüange, de la Correction, de l'Exhortation, de la Reputation, des Loix, des Liures, des Eſtudes, & de toutes les autres choſes ſemblables qui ſont contenuës dans la Morale. L'Eſprit patit & eſt diſpoſé quand ces choſes agiſſent, & quand elles entrent en quelque meſlange, comme ſi elles eſtoient des ingrediens; l'on en fait des medicamens fort profitables pour la conſeruation & pour le recouurement de la ſanté de l'Ame, entant que cela ſe peut faire par des remedes humains. Et c'eſt de là que j'en choiſiray vn ou deux, & ie m'y arreſteray vn peu: afin que cela ſerue d'exemple pour les autres. Et pour cet effect, ie diray quelque choſe de la Couſtume & de l'Habitude.

Il me ſemble qu'Ariſtote a eſté negligent, & n'a pas aſſez bien penſé à ce qu'il diſoit, quand il a creu que la Couſtume ne peut rien ſur ces actions qui ſont naturelles, ce qu'il a voulu induire par cet exemple : *Qu'encores que l'on iette mille fois la pierre en haut, elle n'acquerra pourtant pas l'inclination de monter librement* : & meſmes, *Qu'en voyant & en oyant ſouuent, on n'en voit, ny on n'en oyt pas mieux*. Car encores que cela ſe ren-

contre en certains, où la nature eſt determinée (dequoy ie ne veux pas prendre le loiſir de rendre raiſon) il en arriue bien autrement à ceux qui ont vne nature, qui dans vne certaine largeur ſouffre d'eſtre eſtenduë & d'eſtre reſſerrée. Et à vray dire, cet Autheur a peu voir qu'vn gant vn peu eſtroict s'eſlargiſt en le gantant ſouuẽt: que la houſſine forcée long temps contre ſon naturel, prend vn autre ply qu'elle n'auoit & le retient pour touſiours. Que la voix deuient meilleure & plus forte en chantant. Que le froid & le chaud ſe rendent ſupportables par couſtume, & pluſieurs autres choſes ſemblables. Quant à ces deux derniers exemples ils s'approchent plus prés de la choſe que ne font ceux qu'il a rapportez. Toutesfois, quoy qu'il en ſoit, afin qu'il fuſt plus vray: Que tant les Vertus que les vices conſiſtent en habitude, il faloit qu'il ſe miſt en vn plus grand deuoir de donner des regles comment il faloit acquerir, ou rejetter telles habitudes: car l'on pourroit faire pluſieurs preceptes touchant la ſage inſtitution des exercices de l'Eſprit; auſſi bien que de ceux du corps. I'en remarqueray quelques-vns.

Le premier ſera que dés le commencement nous nous prenions garde de ne pas entreprendre des choſes ny plus hautes, ny plus baſſes qu'il ne faut. Car ſi vous chargez par trop vn Eſprit mediocre, vous luy eſmouſſez le contentement qu'il y a de bien eſperer: & ſi vous en faites autant à vn eſprit preſomptueux, vous ferez qu'il ſe promettra plus de luy qu'il ne pourra executer: en quoy paroiſt l'impertinence;

nence; & il arriuera en l'vn & en l'autre temperament d'eſprit, que ſi l'euenement ne correſpond pas à ce que l'on en attend, l'eſprit en ſera abbatu & y receura de la confuſion. Comme auſſi ſi l'on luy impoſe vne charge plus legere il eſcherra vne grande perte, quand l'on aura acheué de s'aduancer.

Le ſecond Precepte ſera, Que pour exercer vne certaine faculté par laquelle l'on acquiert vne habitude, il faut obſeruer deux ſortes de Temps: Celuy auquel l'eſprit eſt bien diſpoſé à vne choſe; afin que nous nous y auancions bien: & l'autre quand il eſt tres-mal preparé, & c'eſt pour lors qu'il faut auec vne forte diſpute oſter tous les obſtacles & tous les empeſchemens qui ſont en l'Ame: d'où il arriuera que les Temps d'entre deux ſe couleront aiſément & doucement.

Le troiſieſme Precepte ſera celuy duquel Ariſtote s'eſt reſſouuenu en paſſant; Que nous nous efforcions de tout noſtre pouuoir, pourueu que ce ſoit ſans vice, de faire le contraire de ce à quoy nous ſommes pouſſez par nature, comme quand nous montons contremont vne riuiere: ou quand pour redreſſer vn baſton nous le courbons contre le ply contraire qu'il a deſ-ja.

Le quatrieſme Precepte depend de cet Axiome qui eſt tres-vray, *Que l'eſprit ſe laiſſe traiſner plus heureuſement & plus doucement, ſi l'on reüſsit en ce que l'on a entrepris, non comme ſi l'on en auoit intention; mais comme en faiſant autre choſe.* D'autant que c'eſt naturel de quaſi touſiours haïr la contrainte & le commande-

ment ſeuere. Il y a auſſi pluſieurs autres choſes que l'on peut vtilement remarquer dans la conduite de la Couſtume, laquelle s'introduiſant auec prudence & auec dexterité, deuint vne autre Nature, comme dit le Prouerbe. Mais ſi elle s'inſinuë mal à propos & par hazard, elle ne ſera autre que le Singe de la nature, qui n'imite rien au vray, mais ſeulement auec imperfection & auec laideur. Que ſi nous auons enuie de parler des liures & des eſtudes; & de la vertu & de l'influence qu'ils ont ſur les mœurs, nous manqueroit-il pluſieurs preceptes & conſeils vtiles ſur cela? N'eſt-ce pas vn des peres qui a nommé auec grande colere la Poëſie le vin des Demons? parce qu'à n'en pas mentir, elle engendre pluſieurs tentations, deſirs dereglez & vaines opinions. Et ne faut-il pas conſiderer attentiuement ce ſage dire d'Ariſtote: *Que les ieunes hommes ne ſont pas capables d'apprendre la Philoſophie Morale*; d'autant que les boüillons des paſſions ne ſont pas encores appaiſez, ny aſſoupis par le Temps & par l'Experience des choſes? Mais afin de parler comme il faut, n'eſt-il pas vray que les meilleurs Liures & les plus excellens diſcours des anciens Autheurs; par leſquels les hommes ſont excitez à la vertu auec grand effect; tant en repreſentant à la veuë d'vn chacun ſa Royalle Majeſté: comme auſſi en depeignant les opinions du vulgaire, habillées à la façon des eſcornifleurs de Court, pour ſe mocquer & rendre infame la Vertu. Tous ces diſcours, diſ-je, ont de fort peu ſeruy pour apprendre à viure honneſtement & à corriger les mauuaiſes mœurs; parce

que les hommes aduancez en aage & iudicieux, n'ont pas accouſtumé de les lire, ny de les feüilleter ; & qu'ils paſſent dans les mains des enfans & de ceux qui n'y entendent rien. Et de plus, n'eſt-il pas vray, que les ieunes hommes ſont encores moins propres à eſtre inſtruicts dans la Politique que dans la Morale, auant qu'on leur ait fait entendre que c'eſt que la Religion & la doctrine des mœurs & des deuoirs : de peur que ceux qui ont le iugement gaſté & corrompu, ne croyent que les differences Morales des choſes ne ſont pas vrayes & ſolides : mais qu'il faut tout meſurer par l'vtilité & par le ſuccez: ainſi que le Poëte le chante :

Vn heureux crime eſt appellé vertu.

Et de plus :

Celuy-là pour le prix de ſon crime a la Croix,
Ceſtuy-cy la Couronne.

Quant aux Poëtes, ils ſemblent dire cecy par mocquerie & auec indignation : mais certains liures qui traictent de la Politique ſuppoſent cela meſmes ſerieuſement & poſitiuement. Car c'eſt ainſi qu'il plaiſt à Machiauel de dire, *Que s'il fuſt arriué que Ceſar euſt eſté deffait en bataille, il euſt eſte plus odieux que Catilina.* Comme ſi la ſeule fortune euſt fait difference entre vne certaine furie compoſée de volupté & de ſang; & vn perſonnage qui auoit vne Ame genereuſe, & le ſeul deſirable entre les hommes naturels, s'il n'euſt pas eſté ambitieux. Nous voyons auſſi de là meſme;

combien il eſt neceſſaire que les hommes ſe raſſaſient à cœur ſaoul des Sciences qui introduiſent la Pieté, & de celles qui traictent de la Morale, auant que gouſter de la Politique. C'eſt à ſçauoir, que ceux qui ſont nourris dés leur plus bas aage dans la Cour des Roys & dans les affaires du monde, n'ont iamais cette franche & interieure probité, qui doit eſtre dans les mœurs, combien l'auront moins ceux qui ont eſtudié? Au reſte, ne faut-il pas vſer de precaution dans les enſeignemens Moraux, ou au moins en aucuns d'eux; afin que les hommes ne deuiennent pas opiniaſtres, arrogans & non traictables? ainſi que Ciceron parle de M. Caton; *Sçachez que ces biens, que nous voyons eſtre diuins & remarquables luy ſont propres, mais ceux que nous recherchons par-fois viennent tous non de la Nature, mais des Precepteurs.* Il y a pluſieurs autres Axiomes ſur ce qui eſt inſinué dans les Eſprits par l'Eſtude & par les Liures. Car ce que dit celuy-là, *L'Eſtude ſe paſſe en mœurs*, eſt fort veritable. Et il faut aſſeurer le meſme de la conuerſation familiere, de la reputation, des Loix du pays, & des autres choſes dont i'ay vn peu parlé cy-deuant.

Au reſte, il y a vne certaine façon de cultiuer l'eſprit, plus recherchée & mieux elaborée que ne ſont les autres, & elle eſt fondée ſur cecy: Que les eſprits de tous les hommes viennent à eſtre en vn eſtat plus parfait en certain temps, & en d'autres en vn eſtat plus imparfait. Doncques le deſſein & l'inſtitution de cultiuer en cette ſorte l'eſprit, doit conſiſter en cela, que l'on ſe reſſouuienne de ce temps agreable,

& que l'on efface & raye comme du Kalendrier celuy qui eſt malin. Quant à la fixation de ce bon temps, elle eſchet en deux façons par vœux, ou au moins par les tres-fermes reſolutions de l'eſprit & par des obſeruations & exercices, qui ne ſont pas ſi grand choſe de ſoy, comme en ce que l'Ame eſt touſjours par ce moyen retenuë en deuoir & en obeïſſance. Mais l'effacement des mauuais Temps peut venir de double cauſe. Par vn certain rachapt ou expiation de ce qui s'eſt paſſé; & par vne nouuelle maniere de vie, comme s'il faloit ainſi viure entierement; mais cette partie regarde totalement la Religion. Et ce n'eſt pas merueilles; veu que la vraye & naturelle Philoſophie Morale, comme i'ay deſia dit, tient lieu de ſeruante pour le regard de la Theologie.

C'eſt pourquoy ie concluray cette portion qui monſtre comment il faut cultiuer l'Eſprit auec ce remede le plus court, & le plus abregé de tous, qui au reſte eſt grandement excellent, & qui a grande efficace pour former l'Ame à la vertu, & pour la placer à vn Eſtat le plus proche de la perfection. Et voicy en quoy il conſiſte: *C'eſt qu'il faut choiſir les fins auſquelles doiuent aboutir la vie & les actions; & les nous propoſer droitement & conformément à la vertu; en telle ſorte, neantmoins que nous ayons le pouuoir d'y atteindre.* Car ſi l'on ſuppoſe ces deux choſes. Qu'il faut, que les Actions ſe terminent à ce qui eſt bon & honneſte; & que l'Eſprit doit ſe reſoudre fixemét & cõſtamment à les acquerir, ou à les obtenir, il s'enſuiura qu'il ſe façõnera continuellemẽt ſur la Vertu; & s'y trouue-

ra à toutes, par vne ſeule œuure. Auſſi certes eſt-ce cette Operation qui repreſente l'ouurage de la Nature meſmes, au lieu que les autres dont i'ay parlé cy-deuant, paroiſſent ſeulement eſtre ſemblables aux Ouurages de la main. Car de meſme que le Sculpteur, quand il trauaille apres quelque ſtatuë, forme ſeulement la figure de cette partie, à laquelle la main s'applique, & non celle des autres; comme s'il façonne le viſage, le reſte du corps demeure vne pierre rude & ſans forme, iuſques à ce qu'il le vueille former. La Nature fait au rebours, quand elle entreprend de faire vne fleur ou vn animal, elle enfante & met au dehors tout à la fois, les premiers traits de toutes les parties. En la meſme ſorte quand l'on aquiert les vertus par habitude, cependant que nous taſchons de nous rendre Temperans, nous ne profitons que fort peu à deuenir Forts ou ſignalez en quelque autre vertu; mais quand nous nous deſdions entierement, & nous voüons aux droites fins & honneſtes, nous nous trouuerrons deſia imbus d'vne certaine inclination pour obtenir & pour exprimer quelque vertu que ce ſoit, qu'elles nous ayent recommandé; & qu'elles veuillent que nous ſuiuiõs. Et peut-eſtre que c'eſt cet Eſtat de l'Eſprit, qui eſt tres-bien deſcrit par Ariſtote, à qui il donne la marque, non de vertu, mais d'vne certaine Diuinité. Voicy quelles ſont ſes paroles: *Il eſt à propos d'oppoſer à l'inhumanité cette vertu Heroique ou diuine, qui ſurpaſſe l'Humanité.* Et vn peu apres: *Car comme il n'y a ny vice ny vertu en la beſte, il en eſt de meſmes en Dieu. Mais cet*

eſtat eſt quelque choſe de plus releué, que n'eſt la vertu; & cet autre eſt quelque autre choſe, que n'eſt le vice. Pour ce qui eſt de Pline Second, ſe donnant la liberté de hautement parler, comme faiſoient les Payens, propoſe la Vertu de Trajan, non pour eſtre imitée par les Dieux, mais pour leur ſeruir d'exemplaire & de patron, quand il dit, *Qu'il n'eſt pas neceſſaire que les hommes faſſent des prieres aux Dieux, pour autre ſujet, qu'afin qu'ils ſe rendiſſent des maiſtres auſsi benins, & auſsi doux enuers les hommes, que Trajan ſe l'eſtoit monſtré*: Cela tient de la prophane vanité des Gentils, qui embraſſoient des ombres plus grandes que le corps. Mais la vraye Religion & la ſaincte foy Chreſtienne s'attache à la choſe meſme, en inſinuant dans les Ames des hommes la Charité qui eſt tres-bien nommée le lien de la perfection; parce qu'elle lie & reſſerre par enſemble toutes les vertus; d'où vient que Menandre a fort bien dit ſur le ſujet de l'Amour ſenſuel, qui n'imite rien, qui vaille le Diuin. *L'Amour profite dauantage à la vie humaine, que ne fait vn Sophiſte gauchier,* par ou il veut dire, que l'Amour apprend beaucoup mieux à viure Moralement bien, que ne fait vn Sophiſte & vn impertinent precepteur qu'il nomme Gauchier; d'autant qu'il ne peut faire en ſorte par les regles, & par les preceptes penibles qu'il donne, que ſon eſcolier ſoit ſi adroit, & ſi bien-faict qu'il puiſſe prendre auſſi bonne opinion de ſoy; & ſe comporter auec tant de gentilleſſe en toutes choſes; comme l'Amour l'en rend capable. Ainſi à vray dire, ſi l'Ame de quelqu'vn eſt embrazée de l'ardeur de la

veritable Charité, il ſera eſleué par ce moyen à vne plus haute perfection qu'il ne le ſçauroit eſtre par tous les preceptes de la Morale, qui peut eſtre priſe pour vn Sophiſte ; ſi elle vient à eſtre comparée auec cette doctrine * *de Charité*. Et meſmes comme Xenophon a fort bien remarqué. *Qu'encores que les autres affections eſleuent l'Eſprit ; elles le deſtournent pourtant, & le detraquent par leur extazes, & leur excés: mais qu'il n'y a que l'Amour ſeul qui le dilate & le redreſſe.* Ainſi toutes les perfections humaines, dont nous tenons compte à meſure qu'elles rendent la nature plus releuée, ſont cependant plus ſuiettes à l'excés : Mais la ſeule Charité n'excede en rien. Auſſi fut ce alors que les Anges aſpirerent à deuenir auſſi puiſſants comme Dieu, qu'ils pecherent, & qu'ils firent leur cheute. *Ie monteray & ie ſeray ſemblable au Tres-haut.* Et quand l'homme taſcha d'eſtre auſſi ſçauant que Dieu, il offença, & il cheut, *Vous ſerez comme des Dieux, vous ſçaurez le Bien & le Mal.* Mais celuy qui s'efforce d'imiter la Bonté & la Charité diuine, ſoit-il Ange ou homme, il n'encourt, ny n'encourra iamais aucun danger, meſmes nous y ſommes inuitez. *Aymez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haiſſent, priez pour ceux qui vous perſecutent, & qui vous calomnient, afin que vous ſoyez enfans de voſtre Pere qui eſt aux Cieux ; qui fait luire ſon Soleil ſur les Bons & ſur les mauuais; & qui pleut ſur les Iuſtes & ſur les Iniuſtes.* Et les Payens proferoient ces paroles: *Tres-bon, Tres-grand,* quand leur Religion parloit de * *l'Archetype* de la nature diuine. Come auſſi l'Eſcriture Saincte publie

* Adjouſté.

* C'eſt à dire, premier modelle.

que

que *ſa Miſericorde eſt au deſſus de toutes ſes Oeuures.*

Ie viens donques d'acheuer cette partie de la doctrine Morale, que ie nõme **les Georgiques de l'Eſprit;* en laquelle ſi quelqu'vn croit conſiderant ſes portions, que ie n'ay pas eu d'autre deſſein que de rediger en Art ou en Doctrine les choſes que les autres Autheurs ont paſſé ſouz ſilence comme communes, ordinaires, & aſſez claires & cogneuës de ſoy; que celuy-là qui a cette croyance en iuge comme il luy plaira, pourueu neantmoins qu'il ſe ſouuienne de ce, dont i'ay donné aduis au commencement; Que i'ay propoſé de monſtrer non la beauté des choſes, mais quel eſt leur vſage & leur verité; qu'il ramene auſſi vn peu à ſa memoire cette inuẽtion de l'ancienne parabole des deux portes du Sommeil.

* C'eſt à dire, comment il faut cultiuer l'eſprit.

Les portes du Sommeil ſont de double matiere.
De Corne (comme on dit) & d'Iuoire luiſant,
Les Simulacres vrais ſortent par la premiere,
Et tout Fantoſme vain, par l'autre va paſſant.

Certes la porte d'Yuoire eſt fort magnifique: mais les vrais Songes entrent par celle qui eſt de Corne.

Ie pourrois mettre par forme d'Adition, touchant la Morale cette obſeruation: à ſçauoir, Que l'on peut trouuer vn certain rapport & vne certaine conuenance entre le Bien de l'Ame, & le Bien du Corps. Car comme nous auons dit: Que le Bien du Corps conſiſte en ſanté, en beauté, en force & en plaiſir: ainſi nous verrons que le Bien de l'Ame, à le conſiderer ſelon ce qu'en dit la Morale, tend à rendre l'Ame ſaine & exempte d'agitations, à l'embellir & à la

parer des ornements de la vraye beauté; à la faire deuenir forte & habille à tout entreprendre dans la vie. Bref, à luy apprendre de retenir auec vigueur le sentiment du plaisir & de l'honneste contentement. Au reste ces choses ne se rencontrent que fort rarement toutes ensemble dans l'Ame, de mesmes qu'au Corps. Car il est aisé de remarquer que plusieurs personnes fort habilles & de bon Esprit, sont neantmoins sujettes à estre agitées par les passions; sans que l'on voye en leurs mœurs, rien de gentil ny d'agreable. Il y en a d'autres qui ont ces belles qualitez; & qui n'ont aucune sorte de prud'hommie, pour vouloir, ny aucunes forces pour pouuoir bien faire. D'autres ont vne bonne Ame, & sont sans vice, qui pourtant ne paroissent pas ce qu'ils sont, ny ne sont vtiles au public. Et d'autres qui peuuent auoir en eux ces trois sortes de perfections, estant neantmoins tristes & mornes, comme des Stoïques, font à la verité des actions vertueuses, mais ne se rejoüissent iamais. Que s'il arriue que deux ou trois de ces quatre choses se rencontrent quelquefois tout ensemble, il arriue neantmoins fort rarement, que toutes y soient comme i'ay dit. Mais i'ay assez amplement traitté ce principal membre de la Philosophie humaine, qui contemple l'Homme, comme composé de Corps & d'Ame, en tant neantmoins qu'il est Separé, & hors de la Societé.

Fin du septiesme Liure.

DE LA DIGNITE'
ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM
& Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VIII.

A SON ROY.

Diuision de la Doctrine Ciuile, en Doctrine de la Conuersation; en celle des Affaires & en celle du Gouuernement ou de la Republique.

Chapitre I.

L'Ancienne Relation dit qu'vn iour il se fist vne solemnelle assemblée de plusieurs Philosophes en la presence de l'Ambassadeur d'vn Roy estranger; où chacun d'eux fist paroistre ce qu'il sçauoit : afin que celuy qui les escoutoit eust dequoy faire vn bon rapport de l'esmerueillable sageſſe des Grecs. Mais il y en auoit vn entr'eux qui ne disoit mot & ne discouroit pas comme les autres. A quoy l'Ambassadeur prenant garde, il se tourna de son costé & luy dit : *Mais que pourray-ie dire de vous* ? auquel il repartit : *Vous pouuez raconter à voſtre Roy que vous auez trouué entre les Grecs vn homme qui ſe ſçait taire.* Et à vray dire, ie m'estois oublié en cet Abregé des Arts, d'y inserer celuy de se Taire, que j'enseigneray maintenant par mon propre exemple; parce qu'il est souuent à Desirer. Car puis qu'ainsi est que l'ordre des choses me conduit enfin à bien tost traicter de l'Art de Gouuerner; & que j'adresse mon Discours à vn

Roy qui eſt parfaitement bien entendu en cela, pour s'eſtre nourry en cet exercice dés ſes plus jeunes années ; & puis qu'il n'eſt pas poſſible que ie mette en oubly l'honneur que i'ay receu en la charge que i'ay tenu auprés de voſtre Majeſté ; ie iuge qu'il ſera plus à propos que ie teſmoigne deuant voſtre grandeur quels ſont mes ſentimens en me taiſant ſur ce ſujet, que d'en eſcrire quelque choſe. Et pour en parler auec verité, Ciceron fait mention non ſeulement d'vn certain Art, mais auſſi d'vne certaine Eloquence qui ſe trouue à ne rien dire : Car racontant en vne de ſes Epiſtres eſcrite à Atticus certains diſcours qu'il auoit eu auec vn autre, il parle ainſi : *En ce lieu là, i'ay pris quelque choſe de voſtre Eloquence ; car ie me ſuis teu.* Mais Pindare qui a cela de particulier qu'il frappe à l'improuiſte les eſprits des hommes, auec vne petite mais fort remarquable ſentence, comme ſi c'eſtoit auec vne baguette diuine, met en auant ces paroles: *Quelquefois, ce que l'on ne dit pas fait plus d'effect que ce que l'on dit.* Doncques i'ay reſolu en cette partie de me taire, ou ce qui eſt fort approchant du Silence, d'en parler fort ſuccinctement. Mais auant que de venir aux Arts du Gouuernement, ie propoſeray quelque choſe touchant les autres portions de la Science Ciuile.

Ce que l'on y traicte eſt plus engagé dans la matiere qu'aucun autre ſujet dont on puiſſe parler. C'eſt pourquoy il eſt tres-difficile de la reduire en Axiomes. Toutesfois il y a certaines choſes qui oſtent cette difficulté. Et en premier lieu, comme ce Caton le

Censeur auoit accoustumé de dire de ses Romains: *Qu'ils estoient semblables à des brebis, dont l'on conduit auec plus de facilité tout le troupeau, qu'vne seule; parce que si vous venez d'en faire passer quelques vnes par vn chemin, toutes les autres l'enfileront de mesme.* Et c'est en cette considerati͂o qu'il est plus mal-aysé de bi͂e viure moralement que politiquement. En second lieu, la Morale se propose de teindre & de remplir l'esprit d'vne bonté interieure; mais la Science Ciuile requiert seulement la bonté exterieure; car elle suffit pour viure en compagnie. C'est pourquoy il arriue souuent que le Gouuernement est fort bon; mais qu'il eschet en de mauuais temps: car l'on rencontre plus d'vne fois dans l'Histoire Sacrée, où elle parle des Roys qui estoient gens de bien & deuots, l'on rencontre, dis-je, ces mots: *Mais le peuple n'auoit pas encores dressé son cœur au Seigneur, qui estoit Dieu de leurs peres.* Et c'est pour ce regard qu'il est mal-aysé de bien viure moralement. En troisiesme lieu, les Republiques ont cela de singulier qu'elles se meuuent plus pesamment & auec plus d'effort; comme si elles estoient de grandes machines; c'est pourquoy elles ne viennent pas si tost à se ruiner. Car de mesme qu'en Egypte les sept années de fertilité supporterent les sept années de famine; ainsi dans les Estats la bonne institution des premiers temps, fait que les fautes qui viennent apres n'endommagent pas à l'heure mesme. Mais les resolutions & les mœurs des particuliers peuuent estre bien plus viste renuersées. Bref, cela nuist à la Morale & profite à la Politique.

La Science Ciuile a trois parties, ſelon les trois ſommaires actions de la Compagnie. La Doctrine de la Conuerſation : celle des Affaires ; & celle du Gouuernement, ou de l'Eſtat. Car il y a trois ſortes de Bien que les hommes ſouhaitent de s'acquerir par la Societé Ciuile. Le ſoulagement contre la Solitude, L'ayde dans les affaires: Et la protection contre les injures. Et ces trois Prudences ſont entierement differentes entr'elles & fort ſouuent ſeparées. La Prudence dans la Conuerſation: La Prudence dans la negotiation: Et la Prudence dans la Conduite.

Et à vray dire, pour ce qui eſt de la Conuerſation l'on n'y doit paroiſtre ny affeté, ny encores moins s'y porter negligemment ; veu que la Prudence peut beaucoup à s'y bien comporter : outre qu'elle a cette perfection qu'elle eſt la cauſe des bonnes mœurs ; & qu'elle eſt grandement vtile, tant pour bien faire les affaires publiques que les particulieres. Car de meſmes que l'Action (encores que ce ſoit quelque choſe d'exterieur) eſt vne partie tellement remarquable en celuy qui parle en public, qu'elle eſt preferable à ces autres qualitez qui ſemblent eſtre plus ſerieuſes, & plus interieures. Ainſi la Conuerſation, & s'y ſçauoir bien conduire, encores que cela conſiſte en choſes exterieures, eſt la plus belle perfection, ſi ce n'eſt la plus haute, que l'homme ciuil puiſſe auoir. Car le Poëte monſtre tres-bien ce que peut le viſage & qu'on y lit deſſus.

Ton dire ne deſtruis, en monſtrant ton viſage.

Car celuy qui haranguera, pourra tout à fait raualer

& rabatre la force qui eſt en ſa harangue, & meſmes ſi nous nous en remettons à Ciceron, le viſage peut auſſi bien démentir les Actions, que les Paroles; veu qu'en recommandant à ſon frere l'Affabilité qu'il deuoit monſtrer à ceux de la Prouince où il eſtoit, il n'a pas dit qu'elle deuoit principalement conſiſter au libre accés qu'il leur deuoit donner aupres de ſa perſonne; mais auſſi à les bien accueillir, & à leur faire bon viſage. *Cela ne fait rien à celuy qui a vn viſage diſsimulé & couuert, de faire tenir ſa porte ouuerte.* Nous remarquons auſſi ſemblablement qu'au temps que Ciceron ſe banda premierement contre Ceſar, & du temps de cette guerre-là Atticus l'aduertit par lettre auec diligence & ſerieuſement, que ſon viſage & ſa démarche fiſſent paroiſtre ſon pouuoir & ſa grauité. Que ſi la moderation de la bouche & du viſage, a tant de puiſſance, que ne fera pas le Diſcours familier, & les autres choſes qui concernent la Conuerſation? Et à n'en mentir pas le ſommaire & l'abregé de la beauté & de la gentilleſſe des mœurs, conſiſte quaſi tout en cela, que nous pezions comme en eſgale balance l'authorité des autres & la noſtre; & que nous conſeruions auſſi bien l'vne que l'autre. Ce que Tite Liue n'a pas mal exprimé (encores qu'il penſaſt ailleurs) en parlant de ſoy-meſme: *De crainte*, dit-il, *que ie ne paroiſſe arrogant ou obligé; dont le premier met en oubly la liberté d'autruy; & le ſecond la ſienne propre.* Mais ſi au contraire il arriue que nous nous eſtudions à la Ciuilité, & à l'exterieure gentilleſſe des Mœurs, cela paſſe en vne certaine affectation deſagreable,

greable, & qui n'eſt pas legitime : car qu'y a-il de plus laid que de tranſporter le Theatre dans la vie ? Et bien que l'on ne tombe pas dans cet excés vicieux, l'on employe pourtant trop de temps à ces choſes legeres: & l'eſprit ſe rabaiſſe plus qu'il ne faut dans ce ſoing. C'eſt pourquoy de meſmes que les Precepteurs aduertiſſent ſouuent dans les Colleges leurs Eſcoliers, qui ont affection à l'eſtude, mais qui s'amuſent par trop à l'entretien de leurs compagnons, ils les aduertiſſent, diſ-je, que leurs *Amis ſont les larrons du Temps* : ainſi de vray, ces choſes qui ſe practiquent d'ordinaire dans les Conuerſations ; le temps qu'il faut pour ſe parer & l'occupation de l'Eſprit, font vn grand larcin des Meditations plus ſerieuſes. De plus, ceux qui entendent le mieux la Ciuilité, & qui ſemblent y eſtre entierement nais, ſont quaſi tous à cela, qu'ils s'y plaiſent tellement, qu'à peine aſpirent-ils iamais à des Vertus plus ſolides & plus releuées. Là où à rebours ceux qui recognoiſſent qu'ils ne reüſſiſſent pas dans cette vie ciuile, taſchent de ſuppleer ce defaut par vne bonne reputation. Car où elle ſe rencontre, tout eſt bien ſeant ; mais où elle n'eſt pas, c'eſt pour lors qu'il faut rechercher le ſecours de l'vtilité des mœurs, & de l'Affabilité. Au reſte, à peine trouuerez-vous vn plus faſcheux & vn plus ordinaire empeſchement pour les affaires, que la trop curieuſe obſeruation de cette bonne mine exterieure ; & cette autre choſe qui ſert à cela meſmes, à ſçauoir le choix exact que l'on fait du Temps & de la Commodité. Et ſur ce propos Salomon dit

fort bien: *Celuy qui regarde aux vents ne seme pas; & celuy qui regarde aux nuées ne moissonne point.* Car il faut que nous faſſions naiſtre la commodité, & n'on pas l'attendre. Et afin de le dire en vn mot, cet adjuſtement de ciuilité dans les mœurs, eſt comme le veſtement de l'Eſprit, c'eſt pourquoy il doit rapporter de ſemblables commoditez. Premierement, il doit eſtre tel, que l'on s'en doit ſeruir d'ordinaire; de plus, il ne doit eſtre ny trop delicat, ny trop ſomptueux. Apres cela, il le faut former en telle ſorte que s'il y a quelque vertu en l'Ame, il la doit faire voir apparemment; & s'il y a quelque difformité, il la doit ſuppléer & cacher. En dernier lieu, & pardeſſus toutes choſes, il ne faut pas qu'il ſoit ſi eſtroit, qu'il reſerre en ſorte l'Ame, qu'il luy empeſche le libre mouuement, qu'elle doit auoir dans les affaires. Mais cette partie de la Science ciuile, touchant la Conuerſation, a eſté traittée auec eloquence par aucuns; c'eſt pourquoy elle ne doit point eſtre miſe en quelque façon que ce ſoit entre les choſes qui ſont à Deſirer.

Diuiſion de la Doctrine des Affaires, en doctrine des Occaſions eſpanduës; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Exemple de la Doctrine des Occaſions eſpanduës tiré de certaines Paraboles de Salomon. Preceptes de l'Intrigue de la vie.

CHAPITRE II.

IE partageray la Doctrine des Affaires en Doctrine des Occaſions eſpanduës; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Dont vne comprend la diuerſité totale des Affaires; & eſt comme le Secretaire de la vie commune. L'autre recueille & donne ſeulement ce qui ſert à agrandir vne Fortune particuliere; & toutes deux peuuent tenir lieu, pour le regard d'vn chacun, de certaines tablettes & memoires de ce qu'on doit faire. Mais auant que de deſcendre aux Eſpeces, ie diray generalement quelque choſe touchant la Doctrine des Affaires; dont perſonne n'a fait aucune mention iuſques à preſent, ainſi que le ſujet le meritoit, au grand deſ-honneur tant des ſciences que des hommes ſçauans. Car c'eſt de cette racine d'où procede ce mal qui a diffamé les ſtudieux, c'eſt à ſçauoir: *Que la Doctrine & la Prudence ciuile ne ſe treuuent enſemble, que fort rarement.* Car ſi quelqu'vn prend bien garde aux trois prudences qui appartiennent à la vie ciuile, ainſi que i'ay deſia remarqué, il verra que celle de la Conuerſation eſt quaſi touſiours meſpriſée par les hommes doctes, comme eſtant quelque choſe de bas; & outre cela ennemie des Meditations. Pour ce qui eſt de celle qui ſe trouue dans le gouuernement du public, s'il arriue parfois que les doctes ſoient appellez pour eſtre Miniſtres de l'Eſtat, ils ne ſe trouuent pas em-

peſchez à faire ce qui eſt de leur deuoir ; mais fort peu y ſont aduãcez. Quant à ce qui eſt de la Prudence, dont ie parle maintenant, qui paroiſt dans la negociation qui a principalement lieu en la vie humaine, l'on n'a point de liures qui en traittent, excepté certains petits Enſeignemens ciuils, ramaſſez en vn faiſſeau ou deux, qui n'ont aucune correſpondance à la grandeur de ce ſujet. Car s'il y en auoit ſur cette matiere, comme ſur les autres, ie ne douterois aucunement, que les Sçauans hõmes inſtruits par quelque petit recueil d'Experience, ne deuançaſſent les ignorans qui auroient plus long temps negocié; & que ces habilles gens ne frappaſſent de plus loing, ſe ſeruants de leur propre Arc, comme l'on dit.

Et nous ne deuons pas craindre que cette Science comprenne tant de matiere, qu'il ſoit impoſſible de la ranger ſous des preceptes: car elle en a beaucoup moins que celle qui apprend comment il faut gouuerner vn Eſtat, qui eſt pourtant fort bien traictée. L'on ſçait qu'autresfois parmy les Romains & du bon temps, il y a eü certaines perſonnes qui faiſoient profeſſion d'enſeigner cette ſorte de Prudence. Car Ciceron teſmoigne que cette couſtume eſtoit introduite vn peu auant qu'il vint au monde: que les Senateurs les plus habiles en prudence & en experience; à ſçauoir, les Coruncãs, les Curies, les Lelies & tels autres perſonnages s'alloient pourmener à la place à certaines heures; où ils ſe faiſoient voir au peuple qui par cette commodité les conſultoit, non ſur le Droict, mais touchant toute ſorte d'affaires : Par

exemple, ſur le mariage de leur fille, ſur la nourriture de leur fils, ſur l'achapt d'vn fonds, ſur vn contract, ſur vne accuſation, ſur vne iuſtification, ou ſur toute autre choſe qui peut eſcheoir d'ordinaire en la vie. D'où il appert qu'il y a vne certaine Prudence qui baille conſeil meſmes dans les affaires particulieres; qui prend ſon origine de la generale cognoiſſance & experience des choſes, qui ſont dans le commerce des hommes. Et cette Prudence s'exerce à la verité ſur ce qui ſe preſente particulierement à decider; bien qu'elle ſoit tirée d'vne generale obſeruation de ce qui eſt arriué de ſemblable. Meſmes dans ce Liure de la Demande du Conſulat, que Ciceron a compoſé pour l'enuoyer à ſon frere: & qui eſt l'vnique traicté que nous auons, comme ie crois, des Anciens, touchant vne certaine affaire particuliere: dans ce Liure, diſ-je, nous remarquons, qu'encores qu'il ne fuſt principalement fait que pour donner conſeil ſur ce qui ſe preſentoit alors, qu'il contient neantmoins pluſieurs maximes Politiques, qui monſtrent non ſeulement ce qu'il faloit faire ſur cette occurence; mais donnent vne certaine regle à s'en ſeruir pour iamais, quand il s'agira des Elections qui ſe font par le peuple. Mais il n'y a rien en ce genre comparable à ces Aphoriſmes de Salomon, duquel l'Eſcriture teſmoigne, *Qu'il a eü le cœur comme le ſable de la mer*: Car de meſme que les ſablons enuironnent tous les riuages de l'Vniuers; ainſi la Sageſſe de ce Roy a compris les choſes humaines & les diuines. Et vous trouuerez clairement dans ces courtes Sentences, outre

ce qui regarde pour la pluſpart la Theologie, pluſieurs preceptes & excellens aduis concernant la ciuilité ; qui ſortent, à vray dire, des plus profonds myſteres de la Sageſſe; & qui prennent leur cours en vne vaſte campagne de diuerſité. Mais parce que ie mets entre les choſes que nous auons à Deſirer, la Doctrine des Occaſions eſpanduës, qui eſt la premiere portion de la Doctrine des Affaires, ie m'y arreſteray quelque peu ſelon ma couſtume. Et j'en propoſeray vn exemple tiré de ces Aphoriſmes, ou Paraboles de Salomon : Sans qu'aucun puiſſe, comme ie crois, me reprocher à bon droict que ie tourne au ſens Politique vn des Autheurs qui ont eſcrit ſur la Saincte Eſcriture. Car j'eſtime que ſi l'on pouuoit trouuer les Commentaires que le meſme Salomon a fait touchant la nature des choſes, dans leſquels il a parlé de toute ſorte de vegetaux, à prendre depuis la mouſſe qui rampe ſur le mur, iuſques au Cedre du Liban, & où il a fait mention des Animaux, qu'il ne ſeroit pas defendu d'interpreter ce Liure ſelon le ſens naturel; & c'eſt ce que ie pretends me deuoir eſtre permis, quand j'adjuſte * *ſes Paraboles*, à ce qui eſt de la Politique.

* Adjouſté.

EXEMPLE DE LA PORTION des Occaſions Eſpanduës tiré de certaines Paraboles de Salomon.

I. PARABOLE.

Vne douce Reſponce r'abbat tout à fait la Colere.

EXPLICATION.

Si voſtre Roy, ou celuy à qui vous deuez obeyſſance eſt grandement offencé contre vous, Salomon donne vn double precepte, ſur lequel vous formerez ce que vous auez à luy dire. Le premier eſt, *Que vous reſpondiez*. Et l'autre, *Que voſtre reſpõſe ſoit douce*. Le premier en contient trois. Premierement que vous vous gardiez bien qu'vn triſte & vn opiniaſtre Silence ne vous rende pas muet; car cela rejette toute la faute ſur vous, comme ſi vous n'auiez rien à reſpondre: ou cela accuſe ſecretement d'injuſtice le maiſtre, comme s'il auoit les oreilles bouchées à vne defence, quoy que juſte. En ſecond lieu, que vous vous gardiez bien de differer & de demander du temps pour vous juſtifier: car ou cela monſtrera la meſme choſe que nous auons remarqué cy-deſſus: c'eſt à ſçauoir, que celuy qui a du pouuoir ſur vous ſe laiſſe par trop tranſporter à la paſſion: ou cela ſignifie entierement que vous meditez de dreſſer auec artifice quelque defence, puis que vous n'auez rien à dire ſur le champ. En ſorte qu'il ſeroit plus à propos de vous excuſer à l'heure meſme ſur ce qui ſe preſente. En troiſieſme lieu, que ce que l'on dira ſoit vne vraye reſponſe & non vne pure confeſſion, ou ſouſmiſſion: & que cette reſponſe tienne quelque choſe de l'Apologie & de l'excuſe. Car il n'y a point d'aſſeurance d'agir autrement, ſi l'on n'a à faire à des perſonnes genereuſes & magnanimes, ce qui ſe rencontre fort peu ſouuent. En der-

nier lieu il ſuit: Que la reſponſe ſoit douce, & non pas effrontée, ou rude.

II. PARABOLE.

Le prudent valet aura de l'aduantage ſur l'enfant maladuiſé. Et il partagera l'heritage entre les freres.

EXPLICATION.

En toute famille qui eſt en diſſention & en trouble, il ſe trouue ſouuent quelque Valet ou quelque Amy de baſſe condition qui eſt puiſſant, & qui s'entremet auec franchiſe à l'accommodement des diſputes qui ſont en la famille, à qui pour ce ſujet toute la maiſon, & le pere de famille meſmes ſont obligez. Quant à luy, s'il veut faire ſes affaires, il fomente & accroiſt la diuiſion qu'il y rencontre: mais s'il eſt fidelle & veritablement homme de bien, c'eſt ſans diſpute qu'il merite beaucoup; en ſorte qu'on le doit eſtimer à l'eſgal d'vn frere, ou au moins luy fier le meſnagement de l'hoirie.

III. PARABOLE.

L'Homme ſage s'il a querelle auec le fol, ſoit qu'il ſe mette en colere, ſoit qu'il ſe mocque, il ne trouuera pas de repos.

EXPLICATION.

L'on nous aduertit fort ſouuent d'euiter la compagnie

pagnie de ceux qui ne ſont pas noz eſgaux ſouz ce ſens. *Ne prenons pas querelle auec de plus grands que nous,* mais l'aduertiſſement que nous donne icy Salomon, n'eſt pas moins vtile: *Ne diſputons pas auec celuy qui ne le merite point:* car cela ne ſe peut paſſer qu'à noſtre deſaduantage; d'autant que ſi nous auons le deſſus, il ne s'enſuit aucune victoire; & ſi nous demeurons deſſouz, il en arriue vn grand deſ-honneur: Sans qu'il ſerue de rien en vne telle contention d'Eſprit, ſi ce que nous faiſons ſe paſſe parfois, comme par forme de raillerie, ou ſi nous nous y comportons grauement & auec mépris: Car de quelque coſté que nous nous tournions, nous en deuiendrons moindres, & nous ne nous en tirerons iamais à noſtre honneur. Mais le pire de tout, eſt quand cette perſonne auec laquelle nous auons à démeſler ie ne ſçay quoy, a (ainſi que dit Salomon) quelque choſe d'approchant à vn fou, c'eſt à dire, s'il eſt Audacieux & Temeraire.

IV. PARABOLE.

N'eſcoutez pas tous les diſcours que l'on fait, de crainte que vous n'oyez voſtre valet meſdire de vous.

EXPLICATION.

Il n'eſt quaſi pas croyable, combien l'inutile Curioſité donne de trouble à la vie, dans les choſes qui nous regardent. C'eſt à ſçauoir, quand nous nous

peinons de rechercher les secrets qui estans descouuerts & trouuez donnent de l'affliction à nostre Ame, & ne profitent de rien pour nous donner du Conseil. Car premierement, il s'ensuit vn tourment d'Esprit & vne inquietude, veu que toutes les choses humaines, sont pleines de perfidie & d'ingratitude. En sorte que si l'on pouuoit recouurer quelque miroir Magique, où l'on peust voir les haines, & tout ce que l'on brasse contre nous en tous endroits, il vaudroit beaucoup mieux de le jetter tout à l'heure mesmes, & le briser, * *que de le garder.* Car ces choses ressemblent au petit bruit que font les fueilles, quand elles sont agitées du vent, & cela s'esuanoüit bien tost. Secondement, cette curiosité charge l'esprit de fort grands soupçons, ce qui est grandement ennemy des Conseils, & les rend inconstants & embarrassez. Tiercement, cette mesme * *recherche impertinente*, arreste bien souuent les maux, qui sans cela passeroient outre. Car c'est vne chose dangereuse d'irriter les consciences des hommes, qui croyants n'estre pas descouuerts, se changent aisement en mieux; mais s'ils sentent qu'on les a apperçeu, ils chassent vn mal par vn autre. Doncques l'on tenoit auec raison, que c'estoit vne grande prudence à Pompée le Grand, d'auoir promptement jetté dans le feu toutes les lettres qu'il auoit receu de Sertorius, sans les auoir leuës; ny sans auoir permis qu'aucun les leust.

* Adjousté.

* Adjousté.

V. PARABOLE.

La Pauureté ſuruient comme vn Meſſager & la Neceſſité comme vn Gendarme.

EXPLICATION.

La Parabole deſcrit tres-bien comment les Naufrages des fortunes arriuent aux prodigues, & aux mauuais meſnagers. Car dés le commencement peu à peu, & à pas lents ſuruient l'Engagement, & la diminution du principal, ſans que l'on y prenne quaſi garde. Mais bien toſt apres la Neceſſité attaque comme vn homme armé; c'eſt à ſçauoir auec vne main ſi forte & puiſſante, qu'il n'eſt plus poſſible de luy reſiſter: veu que l'on a tres-bien dit autresfois. *Que la Neceſsité eſtoit la plus forte de toutes les choſes qui ſont.* C'eſt pourquoy il faut aller au deuant du Meſſager; & il faut ſe remparer contre le Gendarme.

VI. PARABOLE.

Celuy qui enſeigne le Mocqueur, il ſe fait injure: & celuy qui reprend l'Impie; il ſe fait vne marque.

EXPLICATION.

Cecy eſt conforme au precepte du Sauueur. *Que nous ne iettions pas nos marguerites deuant les pourceaux.*

Au reſte les Actions d'Inſtruction & de Correction ſont diſtinguées en cette Parabole; comme auſſi les perſonnes du Mocqueur & de l'Impie; & en dernier lieu, l'on voit icy la difference de ce qui en prouient. La premiere partie monſtre que l'on a perdu ſon temps: & la ſeconde fait voir, la tache que l'on y prend. Car c'eſt ne rien faire, que d'enſeigner vn mocqueur, & l'on ſe mocque de cet effort, comme de choſe vaine & d'vne peine mal employée. En fin le Mocqueur meſmes s'ennuye de la Science qu'il a appris. Mais la choſe ſe paſſe auec bien plus de danger dans la reprimande que l'on fait à l'impie; d'autant que, non ſeulement il n'eſcoute pas, mais il tourne ſes cornes, & tout à l'heure meſmes, il deſchire auec iniures celuy qui le reprend qu'il hait deſja, ou au moins apres cela il l'accuſe entre les autres.

VII. PARABOLE.

Le ſage enfant reſiouyſt ſon pere: mais le ſot eſt cauſe de la triſteſſe de ſa mere.

EXPLICATION.

Les contentemens & les deſplaiſirs que le pere & la mere ont de leurs enfants dans la maiſon, ſont diſtinguez. Car le fils prudent & ſobre, donne vne grande conſolation à ſon pere, qui cognoiſt mieux de quel prix eſt la Vertu que ne fait la mere. C'eſt pourquoy il prend plus de plaiſir qu'elle ne fait au

bon naturel de ſon fils, qu'il recognoiſt enclin au bien. Et peut-eſtre qu'il ſe reſiouyſt de l'auoir bien nourry, & de luy auoir imprimé par ſes preceptes & par ſon exemple l'honneſteté des mœurs. Mais au contraire, la mere porte la miſere qui ſuruient à ſon enfant, auec le meſme reſſentiment de douleur qu'il en a, & ſouffre comme luy, tant à cauſe de l'affection maternelle qui eſt plus douce & plus tendre; qu'à cauſe peut-eſtre qu'elle ſe recognoiſt coulpable de ſa trop grande facilité, qui la gaſté & la perdu.

VIII. PARABOLE.

La Memoire du Iuſte reſte auec loüanges; mais le nom des Impies ſe corrompra.

EXPLICATION.

La Renommée qui reſte apres la mort des gens de bien & des meſchants, eſt diſtinguée. Car l'Enuie qui s'attachoit à la reputation des bons de leur viuant eſtant eſteinte, leur nom fleurit continuellement; & leurs loüanges s'augmentent dauantage de iour en iour. Mais pour ce qui eſt des meſchants, bien que leur reputation air duré quelque temps, tant par la recommandation de leurs amis, que des factieux leurs compagnons, leur nom vient bien toſt apres à eſtre deſdaigné: & en fin ces vaines loüanges ſe termineront en infamie, & comme en vne forte & en vne mauuaiſe ſenteur.

IX. PARABOLE.

Celuy qui trouble ſa maiſon, poſſedera des Vents.

EXPLICATION.

C'eſt vn aduertiſſement fort vtile ſur les Diſcordes & ſur les troubles qui ſont dans la famille. Car pluſieurs ſe promettent de grandes choſes de la diſſention qu'ils ont auec leurs femmes; ou de ce qu'ils desheritent leurs enfans; ou à cauſe des diuers changemens qui arriuent en leur maiſon: Comme ſi de là leur partoit la Tranquillité d'Eſprit; ou ſi par là leurs affaires alloient beaucoup mieux: mais leurs Eſperances s'en vont d'ordinaire en vent. Veu que pour la plus part du temps ces changements ne ſe tournent pas en mieux: outre que telles gens qui troublent leurs familles, eſprouuent fort ſouuent diuers deſplaiſirs, & l'ingratitude de ceux qu'ils adoptent & choiſiſſent, n'ayans tenu compte des autres. Et pour cet effet ils s'acquierent de mauuais bruits, & vne reputation incertaine. Car Ciceron a fort bien remarqué, *Que toute ſorte d'eſtime procede de ce qui ſe paſſe dans la famille.* Or Salomon exprime fort diſertement l'vn & l'autre mal par la poſſeſſion des vents. Car la ruine de l'attente, & les bruits qui courent, ſe comparent fort bien aux vents.

X. PARABOLE.

La fin de la Harangue eſt meilleure que le commencement.

EXPLICATION.

La Parabole corrige la faute que commettent non ſeulement ceux qui s'eſtudient principalement de bien parler; mais auſſi les mieux aduiſez. Et ce defaut conſiſte en ce que l'on prend plus de peine à bien commencer vn diſcours qu'à le bien terminer; & l'on dreſſe auec plus d'artifice les Exordes & les Prefaces, que l'on ne fait ce, par où la Harangue prend ſa fin. Mais, comme l'on ne doit pas negliger ces entrées; auſſi faut-il touſiours eſtre bien preſt ſur ces yſſuës, en prenant garde & en conſiderant à part ſoy, tant que l'on peut, où doit aboutir le Diſcours; & comment l'on peut aduancer & reſoudre les affaires par ce moyen. Encores n'eſt-ce pas la fin: Car il ne faut pas ſeulement prendre garde à faire bien les Epilogues & à bien finir les Diſcours qui concernent les affaires meſmes : mais il faut curieuſement trauailler apres ceux que l'on peut jetter commodément & auecques grace quand l'on finit ce que l'on a enuie de dire; bien qu'ils ne ſoient pas ſur le ſujet dont il s'agiſt. Car i'ay cogneu deux Conſeillers d'Eſtat, grands perſonnages à la verité, fort aduiſez & qui auoient pour lors la meilleure part dãs le gouuernement; qui obſeruoient touſiours qu'en par-

lant à leurs Princes de ce qui concernoit leur seruice, ils ne finissoient iamais par affaires, ains cherchans quelque destour, ils tournoient la fin de leur discours à la raillerie; ou à quelque chose que l'on prenoit plaisir d'oüyr; & comme dit le prouerbe. *Ils arrousoient sur la fin les paroles de mer, auec de l'eau de riuiere.* Et ce n'estoit pas le moindre de leurs artifices.

XI. PARABOLE.

De mesmes que les mouches estouffees font sentir mauuais les plus precieux onguents : autant en fait la moindre impertinence de l'homme excellent en Sageſſe & en honneur.

EXPLICATION.

C'est à la verité vne injuste & vne miserable condition des hommes remarquables en vertu, ainsi que le fait voir la Parabole. Car l'on ne pardõne en aucune façon aux petites fautes qu'ils commettent. Mais de mesmes que le moindre petit grain, ou le moindre petit nuage que l'on remarque dans vne pierre fort fine, touche & offence la veuë, là où si ces mesmes choses se rencontrent dans vne pierre qui soit moins fine, à peine y prend-on garde: ainsi les moindres petits vices des gens grandement vertueux sont tout aussi tost veus, seruent d'entretien aux compagnies & sont fort rudement censurez : à quoy l'on ne prendroit pas garde si des hommes mediocres en probité en estoient entachez, & mesmes on le leur pardonne-

pardonneroit librement. C'eſt pourquoy la petite ſotiſe de l'homme prudent, le petit peché de l'homme vertueux & la moindre inciuilité de l'homme bien né & bien appris, luy oſtent beaucoup de leur reputation, & de l'eſtime que l'on fait d'eux. En ſorte que ce ne ſeroit pas le pis que peuſſent faire les grands perſonnages que de commettre par-fois quelque abſurdité, ce qui ſe peut ſans vice; afin qu'ils retinſſent quelque ſorte de liberté; & qu'ils confondiſſent par ce moyen les marques des petits defauts.

XII. PARABOLE.

Les Mocqueurs perdent la ville : mais les Sages deſtournent la calamité.

EXPLICATION.

L'on pourroit s'eſtonner de ce que Salomon en la deſcription des hommes qui ſont nez pour la perte & pour la ruine des Eſtats, a choiſi non le charactere d'vn ſuperbe & d'vn inſolent, non celuy d'vn Tyran & d'vn cruel, non celuy d'vn temeraire & violent; non celuy d'vn impie & d'vn ſcelerat; non celuy d'vn injuſte & d'vn oppreſſeur; non celuy d'vn ſeditieux & d'vn broüillon; non celuy d'vn paillard & d'vn voluptueux, ny celuy non plus d'vn mal-aduiſé & d'vn incapable; mais celuy d'vn mocqueur. C'eſt vne remarque digne de la ſageſſe de ce Roy qui entendoit fort bien comment les Eſtats eſtoient conſeruez.

& comme ils estoiét ruinez. Car il n'y a point de plus grande peste pour les Royaumes & pour les Republiques, que si ceux qui conseillent les Roys, si les gens de iudicature & si ceux qui ont le maniement des affaires sont mocqueurs de leur naturel. Car telles personnes amoindrissent tousiours la grandeur des perils pour paroistre courageuses;& mesmes elles gourmandent ceux qui pezent les dangers en la sorte qu'il faut, comme si c'estoient des poltrons; ils se mocquent du temps que l'on employe à consulter, à deliberer & à debatre auec consideration ce que l'on propose,& s'en rient comme d'vne chose qui ne consiste qu'en paroles, qui est ennuyeuse, & qui ne fait rien à ce qu'il faut resoudre; ils mesprisent la renommée; à l'acquisition de laquelle doiuent principalement tendre les Conseils des Princes; & n'en tiennent non plus de compte que si c'estoit la saliue du peuple, & vne chose qui deust bien tost passer. Ils ne s'arrestent aucunement à la force ny à l'authorité des Loix,qu'ils estiment estre comme de petits filets trop foibles pour retenir les grandes choses. Ils rejettent les conseils & les precautions que l'on a pour ce qui peut arriuer à l'aduenir, comme si c'estoit certains songes & des apprehensions de melancholiques. Ils disent des mots de gausserie & de raillerie contre les personnes veritablement sages, experimentées, de grand courage & de grand conseil. Bref, ils renuersent tout à coup tous les fondemens du gouuernement politique. Et ce qui est le plus à considerer ils font toutes ces choses à cachettes & nō pas ouuerte-

ment; ce que l'on n'a pas encores soupçonné comme il faloit.

XIII. PARABOLE.

Le Prince qui preste librement l'oreille aux paroles de mensonge, a des seruiteurs qui ne valent tous rien.

EXPLICATION.

Si le Prince est de ce naturel que d'escouter librement les rapporteurs & les calomniateurs, & de croire à ce qu'ils disent sans y auoir bien pensé; il vint comme de son costé vn vent contagieux qui gaste & qui infecte tous ceux qui le seruent. Les vns descouurent les choses que le Roy craint, & les exagerent auec des discours qu'ils inuentent sur ce suject. D'autres excitent les furies de l'Enuie, principalement contre ceux qui sont les plus gens de bien: D'autres lauent leur propre honte & leur mauuaise conscience en accusant autruy. D'autres prestent toute sorte de faueur à leurs amys pour les maintenir dans leurs charges, & pour leur faire obtenir ce qu'ils desirent en calomniant & en brocardant ceux qui briguent la mesme chose qu'eux. D'autres rencontrent des sujets de fables contre leurs ennemys, comme s'ils estoient sur le theatre: & inuentent tout plein de choses semblables. C'est ce que font ceux d'entre les seruiteurs des Princes qui sont de plus mauuais naturel. Et ceux-là mesmes qui sont bien nais & les mieux instruits, apres qu'ils ont pris garde que leur bonté ne leur profite de gueres, d'autant

que le Prince ne ſçait pas faire difference entre les choſes vrayes & les fauſſes; ils laiſſent leur preud'hommie, ils ſe rempliſſent des vents de la Cour, & s'en laiſſent tranſporter, comme s'ils eſtoient des eſclaues: *Car il n'y a rien d'aſseuré*, ainſi que Tacite parle de Claudius, *Chez le Prince, dans l'eſprit duquel toutes choſes ſont comme miſes & commandées.* Et de Comines dit fort bien, *Qu'il vaut beaucoup mieux ſeruir vn Prince qui ne finit iamais ſes ſoupçons, que celuy qui ne ceſſe iamais de croire.*

XIV. PARABOLE.

Le Iuſte a pitié de l'Ame de ſa jument: mais les Miſericordes des Impies ſont cruelles.

EXPLICATION.

La nature a mis en l'homme vne remarquable & excellente affection de Miſericorde, qui s'eſtend meſmes juſques ſur les beſtes brutes ſoumiſes à ſon commandement, par l'Ordonnance de Dieu. C'eſt pourquoy cette Miſericorde a vn certain rapport auec celle que le Prince a enuers ſes ſujets. Et meſmes il eſt tres-certain, que d'autant plus que l'Ame a de perfections, elle eſt plus viuement touchée des déplaiſirs d'autruy. Car celles qui ſont baſſes & qui degenerent, ne croyent pas que cela les regarde en aucune façon: mais pour ce qui eſt de celle qui eſt la plus noble portion de l'Vniuers, elle prend part

à l'affliction des autres. C'eſt pourquoy nous voyõs que ſouz l'ancienne Loy, il y a eu pluſieurs preceptes, qui ne contenoient pas ſimplement les Ceremonies; mais qui portoient auſſi l'inſtitution de la Miſericorde: tel qu'eſt celuy de ne point manger la chair auec ſon ſang & choſes ſemblables. Meſmes ceux qui viuoient ſouz les ſectes des Eſſeens & des Pithagoriciens s'abſtenoient entierement de manger des animaux. Ce qui s'obſerue aujourd'huy fort religieuſement parmy certains habitans du Royaume de Mogollan. Meſmes les Turcs qui ſont cruels & adonnez au ſang d'origine & de diſcipline, ont neantmoins accouſtumé de donner des aumoſnes aux beſtes bruttes; & ne peuuent ſouffrir que l'on traitte mal, & que l'on tourmente les animaux. Mais afin que ce que nous auons dit, ne ſemble peut eſtre fauoriſer toute ſorte de Miſericorde, Salomon adjouſte ſalutairement. *Que les Miſericordes des Impies ſont cruelles:* à ſçauoir quand l'on pardonne aux ſcelerats & aux perdus, qu'il faudroit faire paſſer par le tranchant de l'eſpée de la Iuſtice: car cette Miſericorde eſt plus cruelle, que n'eſt la cruauté meſmes, qui s'exerce contre tous les particuliers: & cette Miſericorde arme & faict paſſer l'entiere armée des meſchants contre les gens de bien, auec toute ſorte de licence.

XV. PARABOLE.

Le Sot dit tout ce qu'il a dans l'Ame; mais le Sage ſe reſerue quelque choſe pour l'aduenir.

EXPLICATION.

La Parabole corrige principalement, comme il ſemble, non la niaiſerie des hommes vains, qui diſent librement ce qu'il faut taire; ny cette liberté auec laquelle ils parlent contre tous & de toutes choſes, ſans diſtinction & ſans iugement: ny ce babil par lequel ils ennuyent les autres: mais vn vice qui eſt bien plus caché; comme de ne ſçauoir pas prudemment parler & en homme du monde: c'eſt à dire, quand quelqu'vn parle en telle ſorte dans ſes diſcours familiers qu'il dit à la fois, comme d'vne haleine, & ſans diſcontinuer tout ce qu'il ſçait, ſur ce dont il s'entretient; car cela nuiſt grandement aux affaires. D'autant qu'en premier lieu, le parler concis & inſinué à parcelles, penetre bien plus que celuy qui va tout d'vne tire: dans lequel l'on ne remarque pas diſtinctement ny punctuellement quel eſt le merite des choſes parce que celuy qui diſcourt ne donne aucun loiſir pour cela; au contraire, à peine a-t'il acheué d'alleguer vne raiſon qu'il la chaſſe par vne autre. En ſecond lieu, aucun n'eſt ſi puiſſant ny ſi heureux en Eloquence, qu'il puiſſe d'abord par la vigueur de ſon diſcours, rendre muet & ſans repart celuy à qui il parle; meſmes il arriuera qu'il luy reſpondra quelque choſe à ſon tour; & peut-eſtre luy fera quelque objection. Et pour lors il eſchet que ce que l'on deuoit auoir reſerué pour ſeruir de refutation & de replique ayant eſté deſia dit, & mis en auant, perd ſa force

& ſa grace. En troiſieſme lieu, ſi celuy qui veut dire quelque choſe ne le dit pas en confuſion ; mais auec quelque ordre, en adjouſtant à ce qu'il a premierement dit quelque autre choſe, il cognoiſtra par le viſage & par le repart de celuy auec lequel il s'entretient, comment ce qu'il luy a dit en particulier l'a touché & comment il l'a pris ; afin qu'il iuge par là auec prudence, s'il doit ſupprimer ou exprimer ce qu'il luy reſte à dire.

XVI. PARABOLE.

Si l'eſprit de celuy qui eſt voſtre Superieur monte ſur vous, ne quittez pas voſtre place : car la gueriſon fera ceſſer les grands pechez.

EXPLICATION.

La Parabole enſeigne comment ſe doit comporter celuy qui eſt en la diſgrace de ſon Prince. Il y a deux preceptes pour cela : Premierement, *Qu'il ne quitte pas ſa place:* Et en ſecond lieu, *Qu'il prenne grand ſoing a y remedier.* Comme ſi vne maladie dangereuſe luy eſtoit ſuruenuë. Car ceux qui ſçauent que les Roys ſont irritez contr'eux ont accouſtumé de quitter leurs charges, tant à cauſe de l'impatience qu'ils ont de ſe voir deshonorez, que pour ne plus rafraiſchir leur playe en la conſiderant ; comme auſſi afin de mettre en veuë à leurs Souuerains leur affliction & leur humilité ; & meſmes ils remettent parfois en-

tre leurs mains les Magistratures & les charges qu'ils exercent. Mais Salomon n'approuue pas cette sorte de remede qui est nuisible : & son opinion est tres-bien fondée. Car en premier lieu, le deshonneur mesme publie ces choses-là: d'où vient que les ennemis & les enuieux en deuiennent plus hardis pour offenser; & les amis plus timides à secourir. En second lieu, il arriue par ce moyen que la colere du Prince, qui peut estre n'estant pas publiée se passeroit de soy-mesme, demeure plus ferme, & se porte à jetter dans le precipice celuy qui est desia esbranslé. En dernier lieu, cette retraicte sent quelque chose du mal-content & de l'offensé contre le temps present ; ce qui adjouste au mal d'indignation celuy de soupçon. Voicy ce qui regarde le remede qu'il faut apporter à ce mal: Premierement, Que celuy qui en est atteint se donne bien garde auant toute chose, de ne paroistre insensible à l'indignation du Prince ; & de n'en estre pas affligé comme il faut ; & ce pour estre trop grossier & stupide; ou pour estre trop orgueilleux : c'est à dire, qu'il faut que son visage tesmoigne non vne opiniastre tristesse; mais vn graue & modeste desplaisir; & qu'en quelque chose qu'il entreprene, il se mõtre plus gay & gaillard que d'ordinaire. Et mesmes il fera tresbiẽ de se seruir de l'ayde de quelque amy qui parle pour luy au Prince ; dans l'esprit duquel il insinuera, quand il sera à propos, la sensible douleur qu'il ressent pour l'affection de ses intimes. Secondement, qu'il euite auec grand soing toutes les occasions & mesmes les plus petites, de se ressouuenir de ce qui

ce qui a cauſé l'indignation du Roy, à qui il doit oſter toute ſorte de ſujet de ſe mettre encores vne fois en colere contre luy, & luy dire des injures en la preſence de tout le monde, pour la moindre petite cauſe. En troiſieſme lieu, qu'il recherche diligemment toutes les occaſions dans leſquelles ſes ſeruices luy peuuent eſtre agreables ; afin qu'il faſſe voir qu'il ne deſire rien tant que de reparer la faute qu'il a fait autresfois ; & que ſon Roy ſente la perte qu'il fera s'il ſe deffait d'vn tel ſeruiteur. En quatrieſme lieu, qu'il rejette auec induſtrie cette faute ſur les autres : ou qu'il monſtre qu'il ne l'a pas commiſe auec mauuais deſſein : ou qu'il faſſe voir la malice de ceux qui l'ont accuſé, ou qui ont parlé en plus mauuaiſe part de ce qui s'eſt paſſé qu'il ne faloit. Bref, qu'il ait l'œil par tout : & qu'il prenne ſoin de remedier à ſon mal.

XVII. PARABOLE.

Le premier eſt iuſte en ſa cauſe; apres cela vient la partie aduerſe qui luy debat ſa preuue.

EXPLICATION.

En toute cauſe, ſi la premiere Impreſſion que l'on donne au Iuge, de ſon bon droit, arreſte tant ſoit peu dans ſon Eſprit, elle y iette de fortes racines, & le remplit & occupe. En ſorte qu'il eſt mal-aiſé de l'en oſter; ſi l'on n'y deſcouure ou vne fauſſeté mani-

feſte, ou de l'artifice à le repreſenter. Car la nuë & la ſimple defenſe, encores qu'elle ſoit iuſte & de poids, à grand peine peut-elle compenſer le prejugé de ce qu'a deſ-ja fait le Demandeur, & tenir en Equilibre la balance de Iuſtice, qui panche deſ-ja: C'eſt pourquoy le Iuge feroit tres-aſſeurément, qui n'aprẽdroit rien de ce qui regarde le merite de la cauſe; auant que l'vne & l'autre des parties fuſt oüye. Et le Defendeur ne ſçauroit rien faire de mieux; s'il cognoiſt que le Iuge ſoit preoccupé, que de taſcher principalement, entant que la cauſe le permet, de deſcouurir, ou quelque ſubtilité, ou quelque fraude, dont aura vſé ſa partie aduerſe pour ſurprendre le Iuge.

XVIII. PARABOLE.

Celuy qui nourrit delicatement ſon ſeruiteur dès qu'il eſt enfant, l'eſpreuuera par apres opiniaſtre.

EXPLICATION.

Les Princes & les Maiſtres doiuent ſelon le conſeil de Salomon, garder de la Mediocrité en l'Amitié, & en la faueur qu'ils portent à leurs ſeruiteurs. Où il y a trois choſes a obſeruer. Premierement, qu'ils ſoient aduancez par degrez, & non par ſaults. Secondement qu'on les accouſtume par-fois au refus. En troiſieſme lieu, ce que Machiauel enſeigne fort bien, Qu'ils ayent touſiours deuant les yeux pour viſee, quelque choſe où ils puiſſent aſpirer de

plus. Car ſi cela ne ſe fait ainſi, les Princes receuront en fin du deſplaiſir de leurs ſeruiteurs, & au lieu de les eſprouuer bien recognoiſſans & officieux, ils les trouueront ennuyans & opiniaſtres. Car l'Inſolence procede de ce qu'ils ont eſté trop toſt auancez. L'Impatience de ſe voir rebutez, prouient de ce qu'ils obtiennent touſiours ce qu'ils deſirent. Bref, ſi on ne leur accorde pas ce qu'ils demandent, il n'y aura plus ny gayeté ny induſtrie.

XIX. PARABOLE.

Auez vous veu vn homme prompt à faire ce qu'il a entrepris, il demeurera debout deuant les Roys, & il ne ſera pas des moindres.

EXPLICATION.

Entre les Vertus que les Roys conſiderent & requierent, principalement en choiſiſſant des Seruiteurs, la Promptitude & l'expedition aux affaires, eſt celle qui leur eſt la plus agreable. Ceux qui ſont grandement prudens, ſont ſuſpects aux Roys, comme y regardans de trop pres, & ayans aſſez de pouuoir de tourner par la force de leur Eſprit: comme auec vne Machine leurs Maiſtres, encores qu'ils n'en ſçachent rien, & malgré eux. Ceux qui ſont au gré du peuple, ſont odieux, parce qu'ils empeſchent que les Roys ne puiſſent pas bien voir; & c'eſt ſur eux que le peuple tourne ſes yeux. L'on tient fort ſou-

uent les Courageux pour broüillons, & pour gens qui entreprendroient volontiers plus qu'il ne faudroit. L'on croit que les gens de bien ſont de difficile accez, & qu'ils ne ſont pas touſiours preſts à receuoir les commandemens de ceux qui ont du pouuoir ſur eux. Bref, il n'y a point de vertu qui ne faſſe comme quelque ombre, par laquelle les eſprits des Princes ſont offenſez. La ſeule promptitude à obeïr aux commandemens n'a rien qui ne plaiſe. De plus, les Roys ont des mouuemens fort prompts & qui ne ſouffrent aucun delay. Car ils croyent qu'ils peuuent tout faire, & qu'il ne leur manque rien, que de le mettre promptement à execution. Et c'eſt pourquoy la promptitude leur eſt agreable auant toutes choſes.

XX. PARABOLE.

I'ay veu tous les viuans qui marchent ſous le Soleil, auec le ieune homme Second qui ſe leue pour luy.

EXPLICATION.

La Parabole marque la vanité des hommes qui ont accouſtumé de s'amaſſer à tas à l'entour de ceux qui ſont ſucceſſeurs deſignez des Princes. Et la racine de cecy eſt cette phreneſie qui eſt quaſi naturelle aux eſprits des hommes, à ſçauoir d'aymer par trop leurs eſperances. Car à peine trouue-on aucun qui ne ſe reſioüiſſe plus des choſes qu'il eſpere, que de celles dont il joüit; Et meſmes l'homme ayme de

ſa nature la nouueauté. Or ces deux choſes ſe rencontrent au ſucceſſeur du Prince, à ſçauoir l'eſperance & la nouueauté. De plus, la Parabole comprend cela meſmes qui a eſté autrefois dit premierement par Pompée à Sylla; & apres par Tibere en parlant de Macro: *Que plus de perſonnes adorent le Soleil Leuant que le Couchant*; Sans pourtant que ceux qui regnent s'en eſmeuuent beaucoup, ny qu'ils en tiennent compte, non plus que Sylla & que Tibere; au contraire, ils ſe mocquent de la legereté des hommes, & ils ne ſe debattent pas auec les ſonges; veu que, comme diſoit celuy-là, *L'Eſperance de celuy qui veille eſt vn ſonge.*

XXI. PARABOLE.

En vne petite ville il y auoit peu d'habitans: Vn puiſſant Roy eſt venu pour l'aſsieger: il a paſsé la riuiere à gué; il a dreſsé ſes forts, qu'il a liez d'vne ligne de communication, & le ſiege a eſté entierement formé. Il s'y eſt trouué vn perſonnage pauure & vertueux qui l'a deliuree par ſa ſageſſe: mais apres cela perſonne ne s'eſt ſouuenu de luy.

EXPLICATION.

La Parabole deſcrit le naturel peruers & meſchant des hommes, qui en leurs mauuaiſes affaires, & en temps d'affliction, ont quaſi touſiours recours à ceux qui ſont prudens & courageux; bien qu'ils les ayent meſpriſez auparauant. Mais auſſi toſt que la tempe-

ſte a ceſſé, ils ſe monſtrent ingrats enuers ceux qui les ont conſeruez. C'eſt pourquoy ce n'eſt pas ſans ſujet que Machiauel propoſe cette queſtion: *A ſçauoir lequel des deux, ou le Prince ou le Peuple, eſt le plus ingrat enuers les perſonnes de merite:* & en attendant la reſolutiõ il en accuſe l'vn & l'autre. Mais cela ne procede ſeulement pas de l'ingratitude du Prince, ou du peuple; mais il leur arriue fort ſouuent par l'enuie des Grands, qui ſont ſecretement faſchez de cet heureux ſuccez; parce qu'il ne reüſſiſt pas par leur moyen. C'eſt pourquoy ils amoindriſſent le merite de celuy dont il eſt queſtion, & le mettent bas.

XXII. PARABOLE.

Le chemin des pareſſeux eſt comme vne haye d'eſpines.

EXPLICATION.

La Parabole monſtre tres-eloquemment que la Pareſſe eſt enfin penible. Car la diligence & l'aſſiduë preparation, font que le pied ne donne pas contre quelque pierre d'achoppement; & que le chemin ſe trouue applany auant que l'on y entre. Mais il faut que le pareſſeux qui differe toutes choſes iuſques au dernier moment de l'execution, paſſe perpetuellement & à chaque pas, comme ſur des ronces & des eſpines, qui le retiennent parfois & l'empeſtrent. Cela meſme ſe peut obſeruer au gouuernement d'vne famille; en laquelle ſi l'on y rapporte du ſoing & de

la prouidence, toutes choſes vont doucement & franchement ſans bruit & ſans trouble. Que ſi cela manque, quand il y arriue quelque mouuement extraordinaire il faut tout faire à la foule : il y a du tumulte parmy les valets, & la maiſon reſonne de bruit.

XXIII. PARABOLE.

Celuy qui cognoiſt le viſage quand il iuge, ne fait pas bien ; & celuy-là abandonnera la verité pour vn morceau de pain.

EXPLICATION.

La Parabole remarque tres-prudemment que la facilité des Mœurs eſt plus prejudiciable au Iuge, que n'eſt la corruption qui luy vient des preſents qu'on luy fait : d'autant qu'vn chacun ne luy en preſente pas, au lieu qu'il n'y a rien à iuger où il ne ſe trouue quelque choſe qui eſmeuue ſon ame, s'il a eſgard aux perſonnes. Car il en conſiderera vn, comme eſtant de meſme païs; vn autre comme médiſant; l'autre comme riche, l'autre comme agreable, l'autre comme recommandé par vn amy : bref, où le reſpect des perſonnes a le deſſus, il ne ſe rencontre qu'Iniquité : & là pour vne cauſe legere, comme pour vne bouchée de pain, ſera peruerty le iugement.

XXIV. PARABOLE.

Le Pauure qui calomnie les pauures eſt ſemblable à vne forte pluye qui cauſe la famine.

EXPLICATION.

Cette Parabole fuſt anciennement exprimée & dépeinte ſouz la fable de l'vne & de l'autre ſangſuë: à ſçauoir quand elle eſt pleine, & quand elle eſt vuide. Car l'Oppreſſion d'vn pauure & d'vn affamé eſt beaucoup plus grande, que n'eſt celle qui arriue par le Riche, & par celuy qui eſt plein, & ce d'autant qu'il recherche tous les artifices des exactions * & *toutes les inuentions pour auoir de l'argent.* Et cela meſmes ſouloit eſtre repreſenté par la ſimilitude des Eſponges, qui eſtant ſeches, ſuccent bien fort, mais eſtant moüetes n'en ſont pas de meſmes. Ce qui contient vn aduertiſſement vtile, tant pour les Princes; afin qu'ils ne donnent pas les gouuernements des Prouinces, ou les Magiſtratures à ceux qui eſtoient pauures & endebtez; que pour les peuples; afin qu'ils ne permettent pas que les Roys ſoient combatus d'vne trop exceſſiue pauureté.

* I'ay traduit en cette ſorte ces mots: *Omnes nummorum angulos perquirit.*

XXV. PARABOLE.

La Fontaine troublée par le pied; & la veine corrompuë eſt le iuſte qui tombe deuant l'Impie.

EXPLICATION.

La Parabole enſeigne qu'il faut ſur toutes choſes prendre garde dans les Republiques qu'il n'arriue pas

pas d'inique & d'infame jugement en quelque cauſe celebre & graue; principalement ou le coulpable n'eſt pas abſous; mais l'innocent eſt condamné. Et à vray dire, quand les particuliers s'offenſent, ils troublent & falliſſent les ondes de la Iuſtice; mais c'eſt cõme dans les ruiſſeaux. Là où les iugemens iniques, tels que ſont ceux dont nous auons parlé, & qui par apres ſeruent d'exemple, gaſtent & infectent les fontaines meſmes de la Iuſtice. Car dés qu'vne fois les Iuges ont commencé à rendre de l'iniuſtice tout eſt changé comme en vn brigandage public: & il arriue tout à fait. Que l'homme deuient vn loup à l'homme.

XXVI. PARABOLE.

Gardez-vous bien d'eſtre amy du Colere, & n'allez pas auec le Furieux.

EXPLICATION.

D'autant plus qu'il faut religieuſement garder & cultiuer les droicts de l'Amitié entre les gens de bien; d'autant faut-il prendre garde de plus pres à choiſir d'abord prudemment nos amis. Et il faut trouuer bon, entant qu'en nous eſt, leur naturel & leurs humeurs. Mais comme ainſi ſoit qu'ils nous impoſent neceſſité de nous comporter enuers les autres, comme il leur plaiſt; la condition de l'Amitié eſt en cela rude & iniuſte. C'eſt pourquoy il importe beaucoup pour viure en paix, comme dit Sa-

lomon, que dés le commencement nous n'ayons rien à desmesler auec les coleres, les querelleux & les plaideurs. Car cette sorte d'Amis nous embarassera en de perpetuelles disputes & querelles, si bien que nous serons contraints, ou de rompre auec eux, ou de manquer à leur besoin.

XXVII. PARABOLE.

Celuy qui cache le crime recherche l'Amitié: mais celuy qui en renouuelle le discours il separe les Alliez.

EXPLICATION.

Il y a deux voyes pour accorder les ennemis. Vne qui commence par l'oubly de ce qui s'est passé. L'autre, par laquelle l'on confesse les injures que l'on a dit, mais l'on y joint des Apologies & des excuses. Et ie me ressouuiens sur ce propos de ce que disoit vn homme fort sage & grand Politique: *Celuy qui fait vne reconciliation, sans dire d'où est venu la cause de la querelle, deçoit plustost les esprits par la douceur de la concorde, qu'il ne les pacifie par l'equité.* Mais Salomon qui estoit beaucoup plus sage, est de contraire aduis; car il approuue l'oubly du passé & defend que l'on n'en parle plus: veu que si l'on en renouuelle le discours ces maux s'en ensuiuent; qu'il rend vn effect semblable à l'ongle que l'on met dans l'vlcere; & mesmes il y a du danger qu'il n'en sorte vne nouuelle querelle; parce que les parties ne s'accorderont ia-

mais sur les occasions qu'elles ont eu de se ressentir l'vne de l'autre. Bref, cela oblige à rendre raison de ce que l'on a fait. Or l'vn & l'autre de ceux qui ont dispute, ayme mieux que l'on croye qu'il a pardonné l'offence, que d'auoir receu vne excuse.

XXVIII. PARABOLE.

L'Abondance sera en quelque bonne œuure que ce soit: mais où il y aura quantité de paroles, là se trouuera la Pauureté.

EXPLICATION.

Salomon separe par cette Parabole le fruict du trauail de la Langue d'auec celuy des mains, comme si de celuy-là prouenoit la Pauureté, & l'Abondance de cettuy-cy. Et pour en parler veritablement, il arriue quasi tousiours que ceux qui parlent beaucoup; qui se vantent beaucoup; & qui promettent beaucoup sont pauures; & ne tirent que fort peu de profit des choses dont ils parlent. Mesmes pour l'ordinaire ils n'ont aucune industrie; ny ne sont aucunement addonnez au trauail; mais ils se contentent de se nourrir & de se saouler de discours comme de vent, & ainsi que parle le Poëte: *Celuy qui se taist est ferme.* Celuy qui est asseuré de bien faire ce qu'il a entrepris, se contente en soy-mesme & ne dit mot: mais celuy qui sçait bien en conscience qu'il se repaist de vent, il dit des merueilles quand il est en compagnie.

XXIX. PARABOLE.

La correction qui se fait deuant tout le monde vaut mieux que l'Amour secret.

EXPLICATION.

La Parabole reprend la lascheté des Amis qui n'vsent pas du priuilege de l'amitié, qui leur permet d'aduertir librement & courageusement leurs amis, tant de leurs fautes que des dangers qu'ils encourent. *Mais que feray-je?* (comme ce lasche amy dit d'ordinaire) *à quoy me resoudray-je? Il n'y a personne qui l'ayme à l'esgal de moy, en sorte que s'il luy arriuoit quelque disgrace ie la souffrirois volontiers pour luy: Mais ie cognois son humeur, si ie traicte librement auecques luy, ie l'offenceray, ou ie l'affligeray pour le moins; sans que i'y profite rien: & ie perdray plustost son amité que ie ne le dissuaderay de faire ce qu'il a resolu.* Salomon reprend vn tel amy comme foible & inutile, & il asseure que l'on retire plus d'vtilité d'vn ennemy cogneu, que d'vn amy de cette sorte. Car peut-estre il luy arriuera d'oüyr de la bouche de son ennemy par reproche, ce que son Amy luy cache par trop de complaisance.

XXX. PARABOLE.

Le Prudent prend garde à ses pas; & le mal-aduisé les dresse pour tromper.

EXPLICATION.

Il y a deux eſpeces de Prudence, vne qui eſt veritable & ſaine; l'autre qui degenere, & qui eſt fauſſe, que Salomon ne craint point d'appeller du nom de Sottiſe, Celuy qui eſt veritablement prudent, prend garde à ſon chemin, & où il poſe ſes pas en preuoyant les dangers, en meditant les remedes; & en vſant de l'aſſiſtance des gens de bien, pour ſe fortifier contre les meſchants; il eſt fort aduiſé au commencement d'vne entrepriſe; & il n'eſt pas deſpourueu au temps qu'il faut faire retraitte; il eſt attentif à prendre les occaſions; il eſt courageux contre ce qui s'oppoſe à luy : bref, il a pluſieurs autres preuoyances en ce qui eſt de ſes propres actions, & en la conduitte de ſes pas. Mais l'autre eſpece eſt toute compoſée de tromperies & de fineſſes: & met toute ſon eſperance à tromper les autres, & à les former comme elle veut. La Parabole la rejette à bon droict; non ſeulement comme meſchante, mais comme impertinente. Car en premier lieu, elle n'eſt point de ces choſes qui ſont en noſtre puiſſance, & ſi elle n'eſt pas fondée ſur quelque autre reigle certaine. Mais il faut trouuer tous les jours de nouueaux ſtratagemes, puiſque les vieux donnent de l'ennuy, & ſont ſurannés. En ſecond lieu, celuy qui a vne fois la reputation d'eſtre fin & trompeur, s'eſt entierement priué du principal inſtrument de la negociation, c'eſt à dire de la Foy. D'où vient qu'il verra que tou-

tes choſes ne luy arriueront que fort rarement, comme il les deſire. En dernier lieu, encores que ces artifices ſemblent beaux & agreables en quelque façon, toutesfois ils reſtent ſouuent ſans effet, ce que Tacite a fort bien remarqué en ces mots. *Les Conſeils fins & audacieux ſont agreables en leur attente; ſont difficiles à eſtre exprimez, & ſont triſtes par l'euenement.*

XXXI. PARABOLE.

Gardez-vous bien d'eſtre trop Iuſte, ny plus Sage qu'il ne faut, pour n'eſtre ſubitement emporté.

EXPLICATION.

Il y a certains temps, au dire de Tacite, *extremement dangereux aux grandes Vertus*; & cela arriue à ceux qui ſont remarquables en probité & en Iuſtice quelquefois ſubitement, quelquesfois apres l'auoir preueu long temps auparauant. Mais s'ils ſont prudents outre cela, c'eſt à dire, s'ils preuoient & veillent à leur propre ſalut, ils font ce gain que leur perte ſuruint ſoudainement; à cauſe que l'on prend en ſecret & ſans bruit les reſolutions de les perdre, lors qu'ils y penſent le moins: afin que l'on n'en murmure pas. Pour ce qui eſt de ce *Trop* qui ſe trouue en la Parabole; puiſque ce n'eſt pas vn Periander, mais vn Salomon qui le prononce, qui remarque ſouuent les maux qui eſcheent en la vie des hommes; & qui ne donne pas de precepte pour les faire, ce mot diſ je,

de *Trop*, doit estre entendu non de la vertu mesme, en laquelle il n'y a point de trop; mais de la vaine affectation & de sa vanité insupportable. Tacite semble auoir voulu dire quelque chose de semblable sur le sujet de Lepide, en remarquant comme vne espece de miracle, qu'il n'auoit iamais esté cause qu'aucun opina bassement & en esclaue; & neantmoins qu'il n'auoit receu aucun desplaisir en des Temps si mal-heureux. *Ie pense*, dit-il, *à part moy, si ces choses sont gouuernées par le Destin; ou s'il despend de nous de tenir vne certaine mediocrité entre vne infame obeyssance, & vne brusque opiniastreté, où il n'y ait ny danger ny infamie.*

XXXII. PARABOLE.

Donnez vne occasion au Sage, & sa Sageſſe accroistra.

EXPLICATION.

La Parabole met distinction entre cette sageſſe, qui est tournée en habitude, & qui est parfaitte, & celle qui nage seulement dans le cerueau, ou dans la pensée; ou qui consiste en paroles, comme n'ayant pas ietté de profondes racines. Quant à la premiere, aussi tost qu'il se presente occasion de l'exercer, elle est tout aussi tost excitée, mise à point, & dilatée en sorte qu'elle paroist plus grande qu'elle-mesmes. Pour ce qui est de la derniere qui est gaye auant l'occasion, elle deuient estonnée & confuse lors qu'elle arriue, en sorte que celuy qui est sage en la seconde

maniere eſt en doubte. Si les preceptes qu'on luy en a donné n'ont pas eſté de purs ſonges & des vaines meditations.

XXXIII. PARABOLE.

Celuy qui loüe ſon Amy à haute voix, en le ſuçant le matin, luy ſera cauſe de Malediction.

EXPLICATION.

Les loüanges moderées & données à propos, & dans l'occaſion, ſeruent de beaucoup, pour la reputation, & pour la fortune des hommes. Mais celles qui ſont immoderées; où il y a trop de babil, & qui ſont dites auec importunité, ne profitent à rien; & meſmes ſuiuant ce qu'en dit la Parabole, elles nuiſent pluſtoſt. Car en premier lieu, l'on voit manifeſtement qu'elles procedent d'vne trop grande bienveillance; ou quelles ſont affectées à deſſein de s'obliger dauantage par fauſſes relatiõs, celuy que l'on entreprend de rendre recommandable, que de luy donner au vray ce qu'il merite. En ſecond lieu, les Loüanges que l'on dit auec retenuë & modeſtie, inuitent preſque ceux deuant qui on les prononce, d'y adjouſter auſſi quelque choſe. En troiſieſme lieu, qui eſt le poinct de l'affaire: Si l'on loüe par trop quelqu'vn, cela luy cauſe de l'enuie; veu que les trop exceſſiues loüanges ſemblent faire injure aux autres qui n'ont pas moins de merite, que celuy duquel on dit du bien.

XXXIV. PARABOLE.

De meſmes que les viſages luiſent dans les eaux ; ainſi les cœurs des hommes ſont deſcouuerts à ceux qui ſont prudens.

EXPLICATION.

La Parabole met difference entre les eſprits de ceux qui ſont prudens, & les eſprits de tous les autres hommes. Elle compare ceux-là aux eaux ou aux miroirs, qui reçoiuent les repreſentations & les images des choſes ; veu que les autres ſont ſemblables à la terre ou à la pierre mal polie qui ne donne aucune reflection. Et l'eſprit du prudent eſt treſbien comparé au miroir ; pource que l'on y peut voir tout à la fois l'image de celuy qui s'y regarde auec celle des autres: ce que les yeux meſmes ne ſçauroiẽt faire ſans ſon aydẽ. Que ſi l'eſprit de celuy qui eſt prudent, eſt ſi grand qu'il puiſſe cognoiſtre & conſiderer vne infinité de naturels & d'humeurs, il reſte que l'on prenne le ſoin de le rendre auſſi diuers en application comme il l'eſt en repreſentation.

Le Sage aura des mœurs infiniment diuerſes.

Mais peut-eſtre que ie me ſuis arreſté à ces Paraboles de Salomon, plus long temps qu'il ne faloit pour ſeruir d'exemple, m'y eſtant laiſſé emporter par le merite de la choſe meſme & de l'Autheur.

Car non ſeulement les Hebreux, mais meſmes tous les anciens Sages, auoient accouſtumé d'ordinaire de

reduire & de ramaſſer en vne Sentence courte, ou Parabole, ou en vne Fable, ce que quelqu'vn auoit remarqué de profitable à la vie des hommes. Pour ce qui eſt des Fables, comme il a eſté dit, elles ont jadis tenu la place d'exemples & leur ont ſeruy de ſupplément. Mais en ce temps cy que les Hiſtoires ſont fort frequentes, l'on viſe plus gayement au but qui eſt de toucher les eſprits. En quoy la maniere d'eſcrire la plus conuenable & la plus propre à ce ſuject ſi diuers & nombreux, tel qu'eſt le Traicté des Affaires & des Occaſions eſpanduës, ſeroit celle que Machiauel a choiſi pour traicter les choſes Politiques; c'eſt à ſçauoir les remarques ou les diſcours, comme l'on parle, ſur l'Hiſtoire & ſur les Exemples. Car la Science qui eſt tirée tout nouuellement & quaſi à noſtre veuë des choſes particulieres, ſçait fort bien en quelle ſorte il faut encore vne fois les mettre en auant. Et à vray dire, l'on apprend bien mieux comment il faut faire, quand on diſcourt ou quād l'on diſpute par raiſon ſur vn Exēple; qu'alors qu'ō l'adiouſte au raiſonnemēt; veu qu'en cecy l'on ne regarde pas ſeulement l'ordre, mais la choſe meſme. Car quand l'on met vn exemple comme pour fondement de la diſpute, l'on a accouſtumé de le propoſer auec toutes ſes circonſtances, qui corrigent parfois le diſcours & ſuppléent parfois ce qui luy manque, d'où il deuient comme le modelle pour eſtre imité; & pour eſtre mis en execution: là où quand les exemples ſont alleguez en faueur de ce que l'on traicte, on les recite nuëment & ſuccinctement; & comme s'ils eſtoient

des valets, il obſeruent les clins d'œil de la diſpute.

Or il faudra prendre garde de pres à cette difference que comme les Hiſtoires des Temps ſeruent d'ample matiere aux diſcours que l'on fait ſur les choſes Politiques, tels que ſont ceux de Machiauel; ainſi rapporte-t'on fort à propos les Hiſtoires des Vies, pour monſtrer comment il faut negotier: d'autant qu'elles contiennent toute ſorte de diuerſité, tant ſur les grandes, que ſur les legeres occaſions & affaires. L'on peut meſmes trouuer vn fondement concernant ce qu'il faut obſeruer dans les negotiations, qui ſoit encores plus commode que l'vne, ny l'autre de ces Hiſtoires, & il eſt tel: C'eſt qu'il faut que l'on faſſe des diſcours ſur les lettres, mais ſur les meilleures & ſur les plus ſerieuſes; telles que ſont celles de Ciceron à Atticus & autres: car elles ont accouſtumé de repreſenter plus nouuellement & plus au vif les affaires, que ne font les Annales ny les Vies. C'eſt pourquoy j'ay deſia parlé de la matiere & de la forme de la premiere portion de la Doctrine des Affaires, qui traicte des affaires eſpanduës: & ie la mets au nombre des choſes que nous Deſirons.

Il y a de plus vne autre portion de la meſme doctrine, qui a la meſme difference auec cette autre, dont i'ay fait mention; qu'il y a entre eſtre Sage, & eſtre Sage pour ſoy. Dont vne ſemble mouuoir, comme du Centre à la Circonference; & l'autre comme de la Circonference au Centre. Car il y a vne certaine Prudence à donner du Conſeil aux autres; & il y en a vne autre qui fait que l'on a ſoing de

ſes propres affaires. Et ces differences ſe joignent par fois enſemble, mais elles ſont ſeparées pour l'ordinaire: veu que pluſieurs ſont tres-aduiſez en leurs propres affaires, qui ſont pourtant fort mal propres à gouuerner vn Eſtat, ou à bailler du Conſeil; ſemblables aux fourmis qui ſe ſçauent fort bien conſeruer, mais ſont grandement nuiſibles aux jardins. Cette vertu d'eſtre fort ſage pour ſoy, n'a pas eſté incogneuë aux Romains, quoy qu'ils euſſent vn grand ſoing de leur patrie. D'où vient que le Comique dit: *Car à vray dire le Sage ſe forge ſa Fortune*, meſmes ils ont inuenté ce Prouerbe. *Vn chacun eſt artiſant de ſa propre fortune.* Et Liue accorde cette meſme perfection au grand Caton. *Cet homme auoit vn eſprit ſi fort, & vn ſi bon naturel, qu'il luy eſtoit aduis qu'il euſt fait ſa fortune en quelque lieu qu'il fut nay.*

Que ſi quelqu'vn fait profeſſion, & ſe vante haut & clair qu'il a ce genre de Prudence, qu'il ſçache que l'on a touſiours eſtimé non ſeulement qu'il n'eſtoit pas propre à vn homme Politique; mais que c'eſtoit quelque choſe de mal-heureux, & de mauuais augure; ainſi qu'on l'a remarqué en l'Athenien Timothée qui apres auoir raconté pluſieurs belles actions qu'il auoit fait pour l'honneur & pour le bien de ſa ville; & apres auoir, ſuiuant la couſtume, rendu compte au peùple de ſon adminiſtration; conclud particulierement ce qu'il a fait en ces mots. *Et la Fortune n'a eu aucune part en cela:* mais depuis qu'il les eut proferez, il ne luy eſcheut rien d heureux. Et à la verité, c'eſtoit parler trop haut, & auoir vne Sageſſe

trop altiere ſemblable à celle de Pharaon, dont parle Ezechiel. *Tu dis le fleuue eſt mien, & ie me ſuis faict moy-meſmes:* Et à ce que dit le Prophete Habacuc *Ils ſe reſiouyſſent, & ils ſacrifient à leur filet,* & à ce auſſi que le Poëte dit de Mezentius qui meſpriſoit les Dieux.

Ma dextre (en qui mon Dieu) & mon dard que ie lance,
M'aſsiſtent à ce coup.

Bref, Iules Ceſar n'a iamais que ie ſçache, deſcouuert la foibleſſe de ſes plus ſecrettes penſees, qu'en faiſant vne reſponſe pareille à ce que ie viens de remarquer. Car comme celuy qui deuinoit par l'inſpection des entrailles des victimes, luy euſt rapporté qu'elles ne ſignifioient rien de bon, il dit tout bas: *Elles ſeront de meilleur augure, car ie le veux;* & il fit cette reſponſe peu de temps auant qu'il fuſt miſerablement tué. Mais comme cette trop bonne opinion que l'on a de ſoy, ainſi que i'ay deſia remarqué, eſt vne choſe prophane, auſſi eſt-elle touſiours infortunée. C'eſt pourquoy les grands perſonnages, & qui ont eſté veritablement Sages, ont trouué bon de donner au bon-heur & non à la vertu & à l'induſtrie, les bons ſuccés qui leur ſont ſuruenus. Ainſi Sylla prit le ſurnom de Fortuné, & non de Grand. Et Ceſar repartant mieux qu'il n'auoit fait cy-deſſus, dit au Pilote du vaiſſeau, où il s'eſtoit mis pour faire voyage. *Tu conduis Ceſar & ſa fortune.*

Toutesfois ces Sentences, *Vn chacun eſt Artiſan de ſa fortune; Le Sage commande aux Aſtres: Il n'y a point de chemin incogneu à la Vertu,* & les autres ſemblables, ſi

l'on entend bien ce qu'elles veulent dire ; ſi l'on s'en ſert pluſtoſt comme d'eſprons pour exciter l'induſtrie, que comme d'eſtriefs pour ſouſtenir l'Inſolence; & ſi elles font pluſtoſt enfanter dans l'eſprit des hommes, la cõſtance & la force des Reſolutions que l'arrogance & la vanité : ces ſentences, diſie, ſont en eſtime d'eſtre bonnes & ſalutaires : meſmes elles ont trouué place dans le courage des hommes genereux; en ſorte qu'à peine peuuent-ils parfois ſe tenir de deſcouurir ces meſmes penſées. Car nous voyons qu'Auguſte Ceſar (qui comparé auec ſon oncle luy fut pluſtoſt differend qu'inferieur, hõme au reſte vn peu plus moderé) demanda à la fin de ſa vie à ſes amis qui eſtoiẽt à l'entour de ſon lict, qu'apres qu'il auroit rendu l'eſprit, *Ils luy applaudiſſent*, comme eſtant aſſeuré, *qu'il auoit fort bien ioüé ſon perſonnage durant ſa vie.* Cette portion de Doctrine, doit auſſi eſtre miſe entre ce qui eſt à Deſirer. Non qu'elle n'ait eſté en practique, & meſmes peut-eſtre plus qu'il n'euſt fallu; mais parce que les liures n'en parlent pas. C'eſt pourquoy ſuiuant ma couſtume i'en feray quelques chapitres, comme i'ay fait ſur l'autre portion, & ie la nommeray, *l'Artiſan de la Fortune*, ou, comme j'ay dit, *l'Intrigue de la Vie.*

Et ie ſembleray de premier abbord traicter vne nouuelle matiere dont l'on n'aura plus parlé ; en monſtrant comme les hommes peuuent deuenir les Artiſants de leur fortune; Qui ſera certes vne Doctrine qu'vn chacun voudra librement apprendre, juſques à ce qu'il aura deſcouuert la difficulté qui s'y

rencontre. Car ce qui eſt requis pour faire bien ſes affaires n'eſt pas de moindre importance, ny moins difficile que ce qu'il faut pour deuenir vertueux. Et il y a autant de peine & de ſoing à deuenir veritablement Politique, comme d'exceller veritablement en la Morale. Mais le Traicté qui concerne cette Doctrine, eſt grandement honorable & de grand poids pour les Lettres; veu qu'il importe en premier lieu pour leur honneur que ces practiciens ſçachent que la Science n'eſt point en tout ſemblable à ce petit oiſeau que l'on nomme Alloüette, qui ne ſçait faire autre choſe que de s'eſleuer en l'air & s'eſgayer en ſon chant: qu'elle eſt pluſtoſt du genre de l'Eſperuier qui fait de fort belles pointes, & fond quand il veut en bas pour y prendre ſon gibier. Meſmes il eſt requis pour la perfection des Lettres, d'autant qu'elle eſt la vraye regle de la legitime recherche: que l'on ne rencontre aucune choſe dans le globe de la matiere qui n'ait vn parallele dans le globe cryſtalin, ou dans l'entendement. C'eſt à dire qu'il n'y ait rien que l'on mette en practique dont il n'y ayt quelque Doctrine ou quelque Theorie. Neantmoins les Lettres n'admirent & n'eſtiment pas plus cette Architecture de la Fortune, que comme vn ouurage d'vn genre inferieur. Car la Fortune, de qui que ce ſoit, n'eſt pas baſtante de luy tenir lieu du don de ſon eſtre qui luy vient de Dieu. Meſmes il arriue ſouuét que les hommes vertueux y renoncent volontiers; afin de s'occuper à des choſes plus hautes: Neantmoins entant qu'elle eſt vn inſtrument par lequel l'on acquiert la

Vertu; & que l'on peut bien meriter, l'on en doit faire eſtime, & l'on en doit traiter.

Certains Preceptes ſommaires & autres eſtendus çà & là, & diuers, appartiennent à cette Doctrine. Ils ſont ſur la vraye cognoiſſance des autres & de ſoy. Doncques que l'on prenne cecy pour premier Precepte, qui conſiſte entierement à cognoiſtre les autres, que nous taſchions d'auoir le plus que nous pourrons cette feneſtre que Mome deſiroit jadis en l'homme; car ayant veu tant de coings & de recoings dans la fabrique du corps humain, il y trouua ce defaut qu'il n'y auoit point d'ouuerture, par ou l'on peut regarder dans ces obſcurs & tortueux circuits. Or nous y verrons clairement, ſi nous nous informons auec toute ſorte de ſoing, quelles ſont les perſonnes auec qui nous negocions; ſi nous taſchons de ſçauoir quel eſt leur naturel, leur inclination, leur fin, leur complexion, ſurquoy ils ſont principalement fondez pour pouuoir ayder, & ce qu'ils peuuent faire: & de plus quels ſont leur defauts & leurs foibleſſes; & par quelle façon on peut les gouuerner; par quels de leurs amis, par quels de leur meſme faction, par quels de ceux qui les protegent; par quels de ceux qui les courtiſent, de plus, il faut ſçauoir quels ennemis ils ont, qui ſont ceux qui leur portent enuie, qui ſont ceux qui briguent contre eux; comme auſſi en quel temps il les faut aborder.

Cognoiſſez ſeulement quand vous l'aborderez.

Bref, qu'elles ſont les Ordonnances & les Regles qu'ils

qu'ils ſe ſont preſcriptes & choſes ſemblables. Meſmes il ne faut pas ſeulement s'enquerir quelles ſont les perſonnes, mais de plus, il faut rechercher quelles ſont les actions particulieres, qui ſont en mouuement de temps en temps & comme ſur l'enclume: comment elles ſont gouuernées, & ſuccedent les vnes aux autres; comment on les fomente, par qui elles ſont combatuës, de quel poids & de quelle eſtime elles ſont; & ce qu'elles attirent auec ſoy & choſes ſemblables: Car cognoiſtre ce qui ſe fait preſentement, profite de beaucoup en ſoy & a cet auantage de plus, que ſans cela la cognoiſſance des perſonnes ſeroit fort trompeuſe & ſujette à faillir. Car les hommes ſe changent, ainſi que les actions; & ſont autres, quand ils y ſont embarraſſez, & quand ils en ſont aſſiegez, & autres quand ils ſont remis en leur propre naturel. Et toutes ces enqueſtes des choſes particulieres, tant pour le regard des perſonnes, que des actions, ſont comme les propoſitions mineures, en toute ſorte de Syllogiſme actif: car il n'y a point de verité ou d'excellence dans les obſeruations, ou dans les Axiomes (d'où ſont formées les propoſitions majeures politiques) qui puiſſe ſuffire pour eſtablir vne bonne concluſion, s'il y a quelque faute en la mineure. Or Salomon nous eſt caution, que l'on peut acquerir vne telle cognoiſſance, quand il dit: *Le conſeil dans le cœur de l'homme, eſt comme vne eau profonde; mais le prudent l'eſpuiſera.* Et bien que l'on ne donne point de preceptes pour cette cognoiſſance; d'autant qu'elle eſt du nombre des choſes qui con-

cernent les particuliers : neantmoins l'on peut vtilement donner les moyens de la tirer.

L'on peut cognoistre les hommes en six façons, à leur visage, * *ou mine*, à leurs paroles, à leurs actions, à leurs humeurs, à leurs desseins ; & en vn mot par le rapport que l'on nous en fait. Pour ce qui est du visage, n'adjoustons pas foy au Prouerbe ancien. *Il ne se faut pas fier à ce que l'on voit sur le front.* Car encores que cela n'ayt pas esté mal dit, pour l'ordinaire & commune posture du visage & du geste: neantmoins il y a certains mouuemens & remuëmens plus subtils dans les yeux, sur la bouche, sur le visage & sur le geste, qui leur font faire des actions par lesquelles comme dit tresbien Q. Ciceron : *Vne certaine porte de l'Ame* est arriere-ouuerte. Qui fust jamais plus dissimulé que Tibere ? Toutesfois Tacite remarquãt la diuerse maniere de parler dont il vsa, quand il loüoit en plein Senat les actions genereuses de Germanicus & de Drusus, parle ainsi sur le sujet de ce qu'il dit en faueur de Germanicus : *Qu'il le faisoit plus auec vn apparat de paroles, qu'auec vn sentiment interieur de Verité :* & donnant son jugement sur les termes dont il loüa Drusus, il dit ; *Qu'il en parla auec moins de paroles, mais qu'il y estoit plus attentif, & que ce qu'il disoit partoit de franchise.* De plus, le mesme Autheur parlant encores de cet Empereur, pour monstrer en vn autre endroit qu'il estoit aucunement ouuert, en dit cecy : *Il vouloit vaincre de paroles dans les autres choses ; mais il parloit plus librement quand il assistoit quelqu'vn.* Et à vray dire, il ne se trouuera que difficilement vn homme

*I'ay ainsi traduit, & ora ipsorum.

ſi expert à diſſimuler; & ſi bien fait & dreſſé à cela; ny vn viſage tellement contraint & (comme il parle) *Commandé*, qui puiſſe ſeparer d'vn propos feint & artificiel ces marques cy: ou que le diſcours ne ſoit plus eſtendu qu'à l'ordinaire ou plus poly ou plus vague & errãt ou plus ſec & comme ſorty par force.

Pour ce qui eſt des paroles il n'y a non plus de certitude qu'aux paroles des putains, ainſi que les Medecins parlent des vrines: mais l'õ deſcouure treſbien en deux façons ces cajoleries de femmes de ioye, c'eſt à ſçauoir quand elles ſont proferées ou ſans y penſer ou dans l'agitation d'eſprit. Ainſi Tibere eſtant promptement eſmeu par les paroles picquantes d'Agrippine & tant ſoit peu tranſporté, il ne peuſt ſe retenir dans les bornes de ſa diſſimulation naturelle. *Ayant ouy ces choſes* (dit Tacite) *elles luy tirerent du fonds de ſa poitrine, la parole qui n'en ſortoit que fort rarement; & ayant repris Agrippine, il luy fit prendre garde auec vn vers Grec qu'elle s'offençoit, parce qu'elle ne regnoit pas.* C'eſt pourquoy le Poëte ne nomme pas mal à propos ces Perturbations *des geſnes*; d'autant qu'elles forcent les hommes de deſcouurir leurs ſecrets.

Il eſt geſné de colere & de vin.

Auſſi voit on par experience qu'il y a fort peu de gens qui ſoient ſi ſecrets à eux-meſmes; & qui ayent vn eſprit ſi reſolu qu'ils ne deſcouurent parfois & ne communiquent leurs plus ſecrettes penſées; y eſtans pouſſez ou par colere, ou par vanité, ou par cordiale amitié qu'ils portent à quelqu'vn, ou par vne foibleſ-

se d'esprit, qui ne peut plus long temps supporter la charge de tãt de pẽsées, ou par quelque autre passion. Mais il n'y a point de meilleur moyen de descouurir ce qu'vn autre porte dans l'Ame, qu'alors que vous dissimulés quelque chose, à dessein de sçauoir ce qu'il en pense: ainsi que le dit le Prouerbe Espagnol: *Dis vn mensonge & tu en tireras la verité.*

Il ne faut pas non plus se fier entierement aux actions mesmes, encores qu'elles monstrent certainement les intentions des hommes, si auant cela l'on n'a diligemment & attentiuement pensé à leur importance & à leur proprieté. Car il est tres-vray, que la tromperie fait qu'on luy adjouste foy dans les petites choses: afin de tromper auec plus de profit. C'est pourquoy l'Italien croit qu'il est debout sur la mesme pierre d'où la Crie de la ville fait ses publications, si on le caresse plus qu'à l'ordinaire, sans qu'il en voye la cause. Mais ces petits complimens rendent les hommes oisifs & comme estourdis tant en la preuoyance qu'en l'industrie qu'ils doiuent auoir: d'où vient qu'ils sont fort bien nommez par Demosthene: *Les alimens de la paresse.*

Au surplus, l'on peut tresbien remarquer que la proprieté & la nature de certaines actions, qui tiennent lieu de bien-faits est trompeuse & incertaine; ce qui se voit en ce que Mutian fist sous le nom d'Anthoine premier: c'est qu'apres s'estre reconcilié auecques luy, mais auec vne tres-mauuaise foy, il esleua aux dignitez plusieurs des amis d'Anthoine, *Il donne aussi à ses amis des Capitaineries & des Iudicatures:* mais

tant s'en faut qu'il rendiſt par cette ruſe Antoine plus puiſſant, qu'il le deſarma & le ruina entierement, attirant à ſoy ſes amitiez.

Or la meilleure clef pour ouurir ce que les hommes portent en leur eſprit, eſt celle par laquelle l'on recherche & l'on cognoiſt ou leurs humeurs & leurs naturels: ou leurs deſſeins & intentions. Et à vray dire, l'on iuge treſbien par leurs humeurs, qu'ils ſont plus foibles & plus ſimples : mais l'on cognoiſt par leurs deſſeins qu'ils ſont plus prudens & plus couuerts. C'eſt pourquoy vn certain Nonce du Pape eſtant de retour d'vn pays, où il auoit eſté Ambaſſadeur ordinaire, comme on luy eut demandé ſon aduis touchant celuy que l'on enuoyeroit à ſa place, reſpõdit fort prudẽment & de fort bonne grace: *Que l'on ne deuoit pas y depeſcher vn grand habille homme, qu'il ſuffiſoit qu'il le fuſt mediocrement: parce que* (adjouſtoit-il) *il n'y en a point d'aſſez capable, pour conjecturer ce que les peuples de cette contrée, voudroient vray-ſemblablemẽt faire.* Et pour en parler auec verité ce deffaut arriue fort ſouuent; & meſmes eſt familier aux hommes prudens qui meſurent les autres à leur propre eſprit; & pour cet effect ils vont fort ſouuent au delà de leur but, en ſuppoſant que telles gens meditent de plus grandes choſes qu'ils s'y deſtinent & qu'ils vſent d'artifices plus ſubtils qu'ils n'en ont en effect : puis qu'ils ny ont iamais penſé. Ce que ſignifie fort bien le prouerbe Italien par lequel il eſt remarqué. *Que l'on à beaucoup moins d'argent, de prudence & de foy, que l'on ne croit en auoir.* C'eſt pourquoy il faut tirer la conjecture de

ce que veulent faire les hommes de peu d'eſprit, pluſtoſt par les inclinations de leur naturel que par leur deſſeins: d'autant qu'ils commettent pluſieurs abſurditez. Au reſte l'on iuge, mais pour vne cauſe toute autre, quels ſont au vray les Princes par leur naturel; & l'on cognoit quels ſont les particuliers par leurs deſſeins. Car les Roys eſtant au deſſus de tout ce que les hõmes peuuent deſirer, il n'y a rien à quoy ils aſpirent principalement auec vne violante perſeuerãce, pour pouuoir de la diſtance & de la ſituation de ce deſſein * dreſſer l'eſchelle & la direction de leurs autres actions. Ce qui eſt entre autres choſes la cauſe principale pourquoy. *L'on ne peut voir* (comme le prononce l'Eſcriture) *ce qu'ils ont dans leurs cœurs*. Mais il n'y a point de particulier qui ne ſoit tout à fait comme vn voyageur; & qui n'ayt intention d'aller en quelque endroit pour s'y arreſter: d'où l'on peut fort bien deuiner ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas: car ſi la conjoncture des choſes eſt propre à ce qu'il a entrepris, il en viendra à bout; mais ſi elle luy eſt contraire, il eſt vray ſemblable qu'il n'y reüſſira point. Sans qu'il faille ſimplement s'enquerir de la diuerſité des deſſeins & des naturels des hommes, il faut que ce ſoit auec comparaiſon; comme de ſçauoir que c'eſt qui a de l'aduentage, & qui range ſous ſoy les autres choſes. Ainſi que nous voyons que Tigillinus recognoiſſant qu'il n'eſtoit pas ſi propre que Petronius Turpillianus à trouuer des inuentions de plaiſirs pour le contentement de leur maiſtre. *Il rechercha les craintes de Neron*, ce ſont les mots de Tacite, &

* C'eſt à dire, pour apprendre par là ce qu'ils veulent faire.

par ce moyen il se defit de celuy à qui il portoit enuie.

Pour ce qui est de la seconde sorte de cognoissance que l'on a de l'Esprit des hommes; c'est à sçauoir, de celle que l'on tire du recit que l'on en fait, ce sera assez d'en dire quelque mot. Vous apprendrez fort bien les defauts, & les vices par les ennemis; les vertus & les perfections par les amis: les mœurs & les temps par les valets; les opinions & les pensées par les intimes auec qui ils parlent familierement. La Renommée que l'on a acquise parmy le peuple, est peu de chose; & les jugements des Superieurs ne sont gueres certains. Car les hommes sont plus couuerts, quand ils sont en leur presence. La plus veritable reputation vient des Domestiques.

Mais afin de sçauoir plustost toutes ces choses, il faut se seruir de trois moyẽs. Le premier est, que nous fassions amitié auec ceux qui ont plusieurs & diuerses cognoissances, tant de ce qui se passe, comme aussi des personnes. Et il faut auant tout, tascher d'auoir des gens qui toutes les fois que nous en aurons besoin, & selon les hommes à qui nous aurons à faire, nous tiennent aduertis de ce que nous voulons sçauoir, & nous en rendent certains. En second lieu, que nous suiuions vn sage temperament, & vne certaine mediocrité, tant en la liberté de nostre parler qu'en nostre silence, parlans pour l'ordinaire; mais nous taisans, quand il en est besoin. Car quand nous parlons librement, nous imitons & nous prouoquons les autres à parler auecques nous, dans la mes-

me franchiſe, dont nous nous ſeruons; & c'eſt ainſi que nous apprenons tout plein de choſes. Comme auſſi quand nous ne diſons mot, cela nous donne de la creance; & fait que les autres prennent plaiſir à nous fier leur ſecrets, & à les mettre comme dans noſtre ſein. En troiſieſme lieu, il nous faut acquerir peu à peu cette habitude, qu'eſtans touſiours preſents & veillans d'eſprit, en toute ſorte de conuerſations & d'actions, nous faſſions tout enſemble, ce qui ſe preſente à faire, & que nous prenions garde à ce qui arriue de nouueau. Car comme Epictete enſeigne que le Philoſphe doit en toutes ſes actions, ainſi parler à part ſoy. *Ie veux obſeruer cela & ma Reigle.* Ainſi le Politique ſe doit reſoudre en toute ſorte d'affaires, & dire ainſi. *Ie veux apprendre cela, & meſmes quelque autre choſe, qui me puiſſe profiter à l'aduenir.* C'eſt pourquoy ceux qui ſont de ce naturel, que d'agir auec trop d'aſſiduité, & qui ſont trop attentifs à l'affaire qu'ils ont en main, ſans ſeulement penſer à ce qui ſuruint (ce que de Montagne remarque de ſoy-meſmes) telles gens à la verité ſont fort propres aupres des Roys & pour bien gouuerner vn Eſtat; mais ils font de grandes fautes en l'aduancement de leur fortune. Cependant il faut auant tout donner ordre que nous arreſtions la trop viue pointe, & la vigueur de noſtre Eſprit; de crainte qu'en ſçachant pluſieurs choſes, nous ne ſoyons portez à nous y meſler. Car * *l'Intrique* eſt ie ne ſçay quoy de malheureux & de temeraire. C'eſt pourquoy cette diuerſe cognoiſſance des choſes & des perſonnes, que ie ſuis

* I'ay ainſi traduit le mot de Polypragmoſyné.

ie ſuis d'aduis que nous aquerions, tourne-là enfin; que nous choiſiſſions auec jugement & les affaires que nous entreprenons & les hommes dont nous nous ſeruons afin que nous puiſſions diſpoſer : & faire toutes choſes auec plus d'induſtrie & auec plus d'aſſeurance.

Apres auoir cogneu les autres, il faut ſe cognoiſtre ſoy-meſme : Car il ne faut pas nous enquerir auec moins de ſoin ; mais bien plus exactement de nous meſme que des autres ; veu que cet Oracle : *Cognois toy toy-meſme*, n'eſt pas ſeulement vne regle de la Prudence generale, mais il eſt principalement obſerué dans la Politique. Car Sainct Iacques nous aduertit treſbien, *Que celuy qui a regardé ſon viſage dans le miroir, oublie tout auſſi toſt quel il eſt* : en ſorte qu'il faut s'y voir fort ſouuent ; ce qui ſe rapporte auſſi à ce qui eſt de la Politique. Toutesfois les miroirs ſont differents : car le diuin dans lequel nous deuons nous contempler, eſt le Verbe de Dieu, mais le Politique n'eſt autre que l'eſtat des choſes & des Temps, durant leſquels nous viuons.

Doncques il faut l'examiner exactement & non en la ſorte que l'on a appris de faire, quand l'on s'ayme trop ; & il faut ſe ſonder ſur ſes propres puiſſances, ſur ſes vertus ; & ſur ce qui en deſpend ; comme auſſi ſur ſes defauts, ſur ſes imperfections & ſur ce qui peut empeſcher ; en faiſant ſon compte de touſjours beaucoup eſtimer ces choſes que nous auons mis les premieres, & moins priſer les dernieres qu'elles ne vallent : Meſmes nous deuons ſur cet exa-

men auoir les Conſiderations qui s'enſuiuent.

La premiere, comment l'on s'accorde en mœurs & en nature auec le Temps qui court; & ſi l'on y eſt tout à fait conforme, il eſt permis de traitter plus librement ſans contrainte, & de ſe laiſſer aller à ſon naturel: mais s'il y a de la repugnance, il faut paſſer la vie auec plus de precaution, & plus à couuert, & ne ſe trouuer en public que fort rarement. Tibere en fit ainſi, qui recognoiſſant que ſon humeur n'eſtoit pas ajuſtée à celle qu'il falloit auoir durant ſon ſiecle, n'aſſiſta iamais aux jeux publics; & meſmes il demeura les douze dernieres années de ſa vie, ſans entrer au Senat: mais tout au contraire, Auguſte ſe fit voir toute ſa vie. Ce que Tacite remarque, *Tibere fut d'vne autre humeur.* Pericles en fut de meſmes.

Que l'on conſidere en ſecond lieu. Comment l'on s'accorde auec les ſortes de vie qui ſont ſelon le Temps & en eſtime, dont l'on en doit choiſir vne: afin que ſi l'on n'eſt encores determiné à aucune, l'on s'attache à celle qui plaira le plus, & qui ſera la plus conforme à l'inclination que l'on a; & qu'à la premiere occurrence l'on ſe retire de la profeſſion, que l'on fait malgré ſoy; & que l'on s'addonne à quelque autre. Ce que nous remarquons auoir eſté practiqué par Valentin Borgia qui auoit eſté nourry par ſon pere pour eſtre Preſtre, à quoy par apres il renõça, ayant ſuiuy ſon inclination & ſe fit ſoldat; encores qu'il ſe rendiſt auſſi indigne de la Principauté, que de la Preſtriſe: car cet homme qui fut vne

vraye peſte, deshonora & l'vne & l'autre de ces conditions.

En troiſieſme lieu, l'on doit prendre garde quel l'on eſt quand l'on ſe compare auec ſes eſgaux, & auec ſes enuieux, que l'on doit vray-ſemblablement apprehender pour Corriuaux de fortune. Il faut apres cela ſuiure vn train de vie, dans lequel il y ait fort peu d'habilles hommes ; & entre leſquels il eſt probable que l'on ſera entre les premiers. Ce que C. Ceſar fit qui eſtoit au commencement Aduocat, & nourry principalement à la robbe. Mais apres qu'il eut veu que Ciceron, qu'Hortēſe, & que Catule excelloient en eloquence; & qu'il n'y auoit point d'autre grand Capitaine que Pompée, il quitta ce qu'il auoit cōmencé, & ayant dit Adieu au barreau, il ſe jetta dans les armes & appriſt à commander; par où il monta au plus haut degré de la Souueraineté.

En quatrieſme lieu, que l'on conſidere qu'vn chacun doit ſuiure ſon inſtinct & ſon naturel au choix qu'il fait de ſes amis & de ſes parents. Car comme les hommes ſont de differentes humeurs; auſſi faut-il qu'il y ait differents amis. Aucuns ayment ceux qui ſont ſerieux & ſecrets: d'autres ceux qui ſont audacieux, & qui prennent plaiſir à ſe vanter; & en vn mot, ceux qui leur reuiennent.

Au reſte, c'eſt vne choſe digne de remarque de ſçauoir iuſques où Anthoine, Hirtius, Panſa, Oppius, Balbus, Dolabella, Pollio, & les autres eſtoient amis de Ceſar, qui auoient ainſi accouſtumé de iu-

rer. *Qu'ainſi ie puiſſe mourir, Ceſar reſtant en vie*, teſmoignans par là l'extreme affection qu'ils luy portoient; eſtans au reſte extremement arrogans; & qui mépriſoient tous les autres. Ils furent de plus, fort vigilans aux affaires, encores qu'ils ne fuſſent que mediocrement eſtimez.

La cinquieſme conſideration ſoit, que l'on s'empeſche bien de prendre exemple, & de ſe conformer mal à propos ſur les autres; comme s'il falloit de neceſſité ſçauoir cela meſmes qu'eux; ſans conſiderer la grande difference qui ſe rencontre peut-eſtre entre leur naturel & leurs humeurs. En quoy Pompée faillit apparemment, qui comme Ciceron la laiſſé par eſcrit, auoit ſi ſouuent accouſtumé de dire. *Sylla l'a peu, ne le pourray-ie pas?* En quoy il ſe trompoit grandement: veu qu'il eſtoit en ſon naturel & en ſa ſorte de vie eſloigné de luy de tout le Ciel, comme l'on dit. Car Sylla eſtoit faſcheux, violent & fort expeditif en affaires: & Pompée eſtoit ſerieux, equitable, & faiſoit toutes choſes auec majeſté & dignité; d'où venoit qu'il eſtoit beaucoup moins propre à mettre à execution ce qu'il auoit deſſaigné. Il y a pluſieurs autres aduertiſſemens ſur cecy; ceux pourtant que nous auons donné ſuffiront.

Mais ce n'eſt pas aſſez que l'homme ſe cognoiſſe, il doit penſer à part ſoy comment il doit ſe monſtrer, ſe declarer, ſe tourner & ſe façonner à propos & auec prudence. Pour ce qui eſt de ſe monſtrer, nous ne voyons rien de plus ordinaire, ſinon que celuy qui eſt inferieur en habitude de vertu, paroiſt plus

vertueux à l'exterieur. Doncques ce n'eſt pas vne petite prerogatiue de prudence, ſi quelqu'vn fait monſtre de ſoy aux autres, auec bien-ſeance & auec vn certain artifice, en faiſant parade de ſes vertus & de ſes merites & meſmes de ſa fortune; ce que l'on peut faire ſans eſtre eſtimé arrogant & ſans ennuyer perſonne. Et au contraire en cachant auec art ſes vices, ſes defauts, ſes mal-heurs & ſon deshonneur; s'arreſtant à la deduction de ſes perfections; & les mettant comme au jour: & euitant de parler de ſa honte; ou la palliant par vne interpretation fauorable & choſes ſemblables. Et c'eſt pourquoy Tacite parle ainſi de Mutianus qui eſtoit le plus ſage de ſon temps & le plus grand homme d'affaires. *Il monſtroit auec vn certain artifice tout ce qu'il auoit dit & fait.* Auſſi faut-il eſtre fort adroit pour cela, de crainte de ne ſe rendre ennuyant & meſpriſable. En ſorte que toute paſſion de paroiſtre, bien qu'elle aille juſques au premier degré de vanité, eſt pluſtoſt vn vice dans la Morale que dans la Politique. Car comme l'on a accouſtumé de dire de la calomnie: *Calomniez hardiment, il en demeure touſiours quelque choſe:* autant en peut on dire de ce deſir de ſe vanter s'il n'eſt tout à fait laid & ridicule. *Vante toy hardiment, il en reſte touſiours quelque choſe.* Il en demeurera ie ne ſçay quoy parmy le peuple, bien que les plus aduiſez s'en mocquent. C'eſt pourquoy la bonne opinion que l'on a acquiſe entre pluſieurs, recompenſera amplemẽt le dégouſt de peu de perſonnes. Mais ſi ceſte affection de ſe monſtrer eſt bien conduite & auec iugement; Par exemple, ſi elle

a quelque chose de franc,& si elle marque que l'on soit bien né : ou si on la fait paroistre en ces temps-là; quand l'on est enuironné de dangers, comme il arriue aux soldats dans la guerre ; ou quand l'on est enuié : ou quand il semble que ce que l'on dit touchant sa propre loüange est eschappé sans y penser ; ou quand l'on ne s'y arreste ny trop serieusement, ny trop long temps ; ou si quelqu'vn parle en si bonne part de soy, qu'en mesme temps il se dit des brocards & des railleries à soy-mesme. Bref, s'il le fait non de son bon gré, mais comme y estant pousſé & prouoqué par les insolences & par les injures des autres; toutes ces choses, dis-je, n'adjoustent pas peu à sa reputation. Et à vray dire,le nombre n'est pas petit de ceux qui estans de leur nature solides, & moins sujets au vent ; & pour cet effect qui n'ont pas l'industrie de se vanter, sont punis de leur moderation, auec certaine perte de leur dignité.

Mais encores que quelqu'vn, peut estre par trop exact dans la Moralité & de fort foible iugement, impreuue la montre de ceste vertu ; neantmoins personne ne niera qu'il faut auoir le soin qu'elle ne soit pas priuée de son iuste prix par la negligence, ny moins prisée qu'elle ne vaut. Or ceste diminution de prix en son estime,arriue d'ordinaire en trois façons. Premierement quād quelqu'vn se presente & s'aduance dans les affaires sans y estre appellé. Car l'on est assez bien recompensé, si pour tels bons offices l'on ne reçoit pas de rebut. Secondement, quand quelqu'vn abuse par trop de ses forces au commen-

cement de ce que l'on entreprend ; & quand il fait tout à la fois ce qu'il deuoit cõduire peu à peu par ordre. Ce qui rend de prime abord les belles actions agreables, mais enfin ennuyantes. En troiſieſme lieu, quand quelqu'vn reſſent trop promptement & trop legerement & gouſte auec plaiſir le fruict de ſa vertu dans les loüãges qui conſiſtent en l'applaudiſſement, en l'hõneur & en la faueur qu'on luy rend; ſur quoy il y a vn ſage aduertiſſement: *Donnez vous garde que l'on ne croye que vous n'eſtes pas accouſtumé aux grandes choſes, ſi vous prenez autant de plaiſir à ce qui eſt de vil qu'à ce qui eſt de releué.* Car ce n'eſt pas de moindre importance de ſçauoir cacher ſes defauts que de monſtrer auec prudence & auec artifice ſes vertus. Or on les cache & on les met à couuert par vne certaine triple induſtrie & comme en trois cachettes par precaution, par pretexte & par confidence. Nous nommons precaution, quand auec prudence nous ne nous engageons pas à ce en quoy nous ne ſçaurions reüſſir: au contraire, des eſprits trop audacieux & pleins d'inquietude qui ſe meſlent ſans iugement aux choſes, dans leſquelles ils ne ſont pas nourris; & partãt ils publient leurs imperfections; & ſemblent en faire des proclamations. Nous nommons pretexte, quand nous faiſons en ſorte par noſtre induſtrie & par noſtre prudence que l'on interprete en bonne part & benignement nos vices & nos defauts, comme prouenans d'ailleurs & tendans à autre choſe, que l'on ne croit pour l'ordinaire. Car le Poëte a tres-bien parlé des endroits où ſe cachent les vices:

Le vice eſt fort ſouuent couuert du voiſinage Du bien.

C'eſt pourquoy ſi nous remarquons en nous quelque imperfection, il faut que nous faſſions en ſorte d'emprunter le perſonnage & le pretexte de la vertu voiſine, ſous l'ombre de laquelle nous la mettrons à couuert: Par exemple, celuy qui eſt peſant ſe doit dire ſerieux; celuy qui n'a point de courage ſe doit dire affable & ainſi des autres. Il ſera auſſi fort vtile de mettre en auant quelque cauſe probable; & dire en public pourquoy c'eſt que nous ne voulons pas faire nos derniers efforts; afin que l'on croye que nous n'auons pas voulu ce que nous n'euſſions ſceu faire. Pour ce qui eſt de la confience, c'eſt vn remede plein d'effronterie, mais tres-certain & qui a de tres-bons effects. C'eſt à ſçauoir, quand quelqu'vn fait profeſſion de meſpriſer entierement & de ne tenir aucun compte des choſes dont il ne ſçauroit venir à bout: à l'imitation des ſages marchands qui ont cela de propre & de particulier, de tenir leur marchandiſe à haut prix, & de raualer celle des autres. Mais il y a vn autre genre de confience encores plus impudent. C'eſt à ſçauoir quand auec effronterie l'on veut donner bonne opinion de ſes defauts; comme ſi l'on croyoit exceller aux choſes dont l'on eſt entierement deſpourueu: & quand pour faire plus ayſément adjouſter foy à ce que l'on dit, on feint que l'on n'eſt pas aſſeuré dans les choſes que l'on ſçait tres-bien. Ainſi que nous voyons eſtre pratiqué par les Poëtes. Car celuy

celuy d'entr'eux qui oit que l'on n'approuue pas vn certain vers du Poëme qu'il recite ne manque pas de dire : *Si eſt-ce que i'ay eu plus de peine à le faire que quantité d'autres.* Apres cela en prononçant quelque autre qu'il fait ſemblant de ne pas trouuer bon, il adjouſtera : *Et de ceſtuy-cy qu'en dites vous?* Encores qu'il ſçache bien qu'il eſt le meilleur de tous & qu'on ne peut le reprendre. Mais il n'y a rien ſi conſiderable ſur ce qui ſe preſente; c'eſt à ſçauoir pour faire honorablement voir aux autres qui l'on eſt ; & pour ſe mettre en l'eſtime que l'on merite, ſinon d'obſeruer cecy, à ſçauoir de ne ſe point deſarmer par la grande bonté de ſa nature & par ſa douceur; & de ne ſe point expoſer aux injures & aux affronts. Meſmes l'on doit pluſtoſt faire parfois ſortir quelques bluettes d'vne ame libre & genereuſe, qui ne ſoit pas moins picquante que douce. Et cette ſorte de vie ainſi fortifiée, accompagnée d'vn courage prompt & preparé à ſe garantir des affronts ſe practique, d'aucuns par accident & par quelque neceſſité inéuitable, à cauſe de quelque choſe qui eſt attachée à leurs perſonnes & à leur fortune, comme il arriue à ceux qui ſont difformes, qui ſont baſtards & qui ſont diffamez. D'où vient que cette ſorte de gens ſont d'ordinaire fortunez, ſi la vertu ne leur manque point.

Quant à ce qu'il faut obſeruer pour declarer qui l'on eſt, c'eſt vne choſe tout à fait differente de ceſte affection de ſe vanter, dont i'ay parlé cy deſſus : car cela ne ſe rapporte ny aux vertus, ny aux deffauts des hommes, mais aux actions particulieres de la vie. Et

il ne se treuue rien de plus Politique en ceste partie que de garder vne certaine prudente & saine mediocrité à descouurir & à cacher les sentimens de son ame sur ses actions particulieres. Car encores que le profond silence, & le secret dans les conseils, & ceste sorte de faire affaires qui opere toutes choses par des arts & par des milieux aueugles, ou plustost sourds, ainsi que les nomment les nouuelles langues, soit vne chose vtile & admirable: toutesfois il arriue souuent que comme l'on dit, *La dissimulation engendre les erreurs qui enuelopent celuy qui dissimule.* Car nous voyons que les plus politiques n'ont pas apprehendé de publier ouuertement auec liberté & sans feintise, quel estoit le but de leur desseins, tesmoin L. Sylla, qui dit haut & clair. *Qu'il desiroit de rendre heureux ou mal-heureux tous les hommes selon qu'ils luy seroient amis ou ennemis.* Ainsi Cesar ne craignit pas de dire au premier voyage qu'il fit en Gaule. *Qu'il aymoit mieux estre le premier en vn petit vilage, que le second dans Rome.* Et luy-mesmes apres la guerre commencée n'en fit pas à deux fois, si nous croyons ce qu'en dit Ciceron. *L'autre,* il parle de Cesar, *ne refuse pas;* mais il demande mesmes, *comment qu'il en soit, qu'ainsi on le nomme Tyran.* Nous remarquons de mesmes en vne lettre de Ciceron à Atticus, combien peu Auguste Cesar à voulu dissimuler, qui dés le temps qu'il ne faisoit qu'entrer dans les affaires, & qu'il estoit encores fort agreable au Senat, auoit accoustumé quand il haranguoit au peuple de iurer en ceste sorte. *Ainsi me soit il permis d'aspirer aux honneurs de mon*

pere. Ce qui n'eſtoit pas moins que la tyrannie meſmes; mais pour adoucir ces paroles qui euſſent eſté priſes en mauuaiſe part en les proferant il eſtendoit ſa main vers la ſtatuë de Iule Ceſar, qui eſtoit dreſſée dans le barreau à quoy l'on prenoit plaiſir; & ceux qui eſtoient preſens, diſoient ainſi entr'eux auec applaudiſſement. *Qu'eſt-ce que cela? quel ieune homme voila!* Neantmoins l'on ne ſoupçonnoit rien de mal de luy qui deſcouuroit ſes ſentimens auec tant de franchiſe & ſi ingenuëment. Et ces perſonnages, dont ie viens de parler, ont eu toutes choſes à ſouhait: en quoy pourtant Pompée n'a pas reüſſi, qui auoit vn meſme but, mais qui vouloit y paruenir par des ſentiers plus ombragez & plus obſcurs, ainſi que Tacite parle de luy. *Il eſtoit plus couuert, mais non pas meilleur.* Ce que Saluſte confirme en ces mots. *Il auoit de bonnes paroles à la bouche, mais au reſte il portoit l'effronterie dans ſon ame.* Pompée, diſ-je, ne faiſoit autre choſe & n'employoit à autre fin ſes artifices, que pour couurir le plus qu'il pouuoit ſon exceſſiue ambition: cependant il eſtabliſſoit le gouuernement populaire & le deſordre, qui eut bien toſt contrainct la Republique de ſe venir ietter entre ſes bras, Et c'eſtoit le moyen par lequel il eſperoit qu'on luy feroit prendre comme par force & mal gré ſoy le ſouuerain maniement des affaires. Meſmes comme il creut qu'il en eſtoit venu à bout ayant eſté creé Conſul tout ſeul, ce qui n'auoit iamais plus eſté fait, il n'auançoit pourtant pas ſes deſſeins; d'autant que ceux qui euſſent peu l'aſſiſter en cela, ne deſcouuroient

pas quelle estoit sa volonté. En sorte qu'il fut enfin contraint de prendre le grand chemin; c'est à sçauoir leuer les armes & faire des troupes sous pretexte de s'opposer à Cesar. Tant il est vray que les resolutions couuertes d'vne profonde dissimulation ont accoustumé d'estre lentes, sujectes aux accidens & malheureuses d'ordinaire. Ce que Tacite semble approuuer quand il veut que les artifices de la dissimulation soient le moindre genre de Prudence entre tous les Arts Politiques, en l'attribuant à Tybere, & le reste à Auguste Cesar. Car en parlant de Liuia, il en dit: *Quelle eust esté bien composée des Arts de son mary, & de la dissimulation de son fils.*

Pour ce qui est de tourner & de façonner son esprit, il faut faire toute sorte d'efforts de le rendre soupple à toutes occasions & à toutes rencontres sans se roidir aucunement contre. Car cela ne sera pas vn moindre empeschement pour faire affaires, ou pour faire sa fortune que cecy : *Il demeuroit le mesme, mais il n'auoit pas bonne grace à faire le mesme*: C'est à sçauoir, quand les hommes sont les mesmes hommes & de mesme naturel, apres le changement des occasions. Doncques Liue introduisant l'ancien Caton comme vn Architecte tres-expert de sa fortune, adjouste fort à propos qu'il auoit *vn esprit fort & adroict*. D'où vient que d'ordinaire les personnes graues & de marque & qui ne sont pas changeantes ont plus d'authorité que de bonne fortune. Mais ce vice est naturel à ceux qui sont visqueux, noüeux & qui ne sçauent pas prendre le tour qu'il faut. Et d'autres

par vne certaine couſtume, qui eſt vne autre nature, & par vne certaine opinion qui ſe gliſſe ayſément dans les eſprits des hommes ne changent iamais la façon de faire affaires, qu'ils n'ayent veu ſi elle leur peut reüſſir. Car Machiauel remarque prudemment en Fabius Maximus qu'il *Auoit opiniaſtrement retenu ſon ancienne couſtume de dilayer & de differer en matiere de guerre, encores que la maniere de la faire fut differente, & qu'elle deſiraſt que l'on s'y portaſt plus promptement.* D'autres ont ce vice à faute de iugement, quand l'on ne ſçait pas bien regarder, où doiuent aboutir les choſes & les actions: & quand l'on y prend ſeulement garde, l'occaſion eſtant eſchappée. Demoſthene reprend en ſes Atheniens quelque choſe de pareil, en diſant qu'ils ſont, *Semblables aux ruſtiques qui s'eſprouuans dans les combats à outrance, mettent leur bouclier au deuant de la bleſſeure qu'ils viennent de receuoir, ce qu'ils n'auoient pas fait auparauant.* De plus, ce vice ſe trouue auſſi en d'autres; parce qu'ils ſe faſchent de perdre la peine qu'ils ont commencé de prendre & ne s'en ſçauent pas retirer: & meſmes ils ſe promettent de venir au deſſus des occaſions par leur conſtance. Mais cet attachement & cette reſiſtance d'eſprit, de quelque endroit qu'elle procede, eſt tres-dommageable aux affaires & à la fortune des hommes. Et il n'y a rien de plus Politique que de faire en ſorte que les roües de l'eſprit & celles de la fortune n'ayét qu'vn meſme centre, & tournent toutes à la fois. Mais c'eſt aſſez parlé des deux sõmaires preceptes touchãt l'Architecture de la fortune: il

y en a quantité d'autres eſpandus par-cy, par-là, dont j'en choiſiray aucuns pour ſeruir d'exemple.

Le premier precepte eſt. Que l'Architecte de la fortune ſe ſache bien ſeruir de ſon cordeau, & qu'il le ſçache bien dreſſer, c'eſt à dire: Qu'il s'accouſtume de donner le prix & l'eſtimation à toutes choſes, ſelõ qu'elles ſont plus ou moins vtiles à ſa fortune & à ſes deſſeins, & qu'il y prenne garde ſoigneuſement, & non par forme d'acquit: ce qui eſt admirable, mais qui pourtant contient verité. Il ſe trouuue pluſieurs perſonnes dont la Partie Logique de leur eſprit, s'il eſt permis de parler en la ſorte, eſt bonne, mais la partie Mathematique eſt tres-mauuaiſe: c'eſt à dire, qu'il y en a qui iugent aſſez fortement de la conſequence des choſes, mais qui ne les ſçauent aucunement bien appretier. D'où vient qu'acuns ſont rauis d'aiſe, quand ils parlẽt en particulier & en ſecret aux Roys, & quand ils ſont en grande eſtime parmy le peuple, comme s'ils auoient fait vne tres-grande affaire, au lieu que l'vn & l'autre excite ſouuent de l'enuie, & cauſe du danger. Les autres meſurent les choſes par la difficulté, & par la peine qu'ils y prennent, croyans qu'ils doiuent de neceſſité s'auancer d'autant plus, que plus ils ſe mouueront. Ainſi que Ceſar a dit par forme de raillerie de Caton d'Vtique, en faiſant mention combien il eſtoit laborieux, aſſidu, & quaſi infatigable, ſans pourtant que cela luy ſeruit de beaucoup. *Il faiſoit*, dit-il, *toutes choſes auec vn grand ſoing*. D'où auſſi cecy arriue que ceux ſe trompent d'ordinaire, qui ſe promettent toute ſorte

de prosperité, s'ils se seruẽt de l'entremise de quelque habille homme; ou qui soit constitué en dignité: veu qu'il est vray, que l'on fait & plus viste, & mieux quelque ouurage que l'on a entrepris auec des outils propres à cela, que si l'on en prend, d'autres, quoy que beaucoup plus beaux. Or pour bien dresser la Mathematique de l'Esprit, il est besoin de cognoistre auant tout, & d'auoir comme en escrit, que c'est qui est en premier lieu necessaire pour l'establissement, & pour le progrez de la fortune: quoy en second lieu, & ainsi en suitte. Ie mets en premier lieu l'amendement de l'Esprit. Car en ostant & en applaniſſant les empeschements, & les nœuds qui y sont, vous ouurirez plustost le chemin à la fortune que vous n'osterez par son moyen les empeschements qui sont en l'Esprit. Ie mets en second lieu les richesses & l'argent, que plusieurs estimeront par dessus toutes choses, à cause qu'on s'en sert à toute sorte d'vsage. Mais j'mprouue cette opinion par la mesme raison qu'a fait Machiauel sur vne matiere qui n'est pas fort esloignée de celle-cy. Car comme ainsi soit, qu'il y ait long-temps que l'on die, *Que l'argent est les nerfs de la guerre :* luy au contraire a asseuré qu'il n'y en auoit point d'autres que les nerfs des hommes forts, & des bons soldats. En la mesme sorte peut-on veritablement asseurer que l'argent n'est pas les nerfs de la fortune; mais que les forces de l'Esprit le sont, à sçauoir la viuacité, la force, la hardiesse, la constance, la modestie, l'industrie & les autres. Ie mets en troisiesme

lieu, la Renommée & la Reputation ; d'autant plus que ces choſes ont de certains flus & des temps, leſquels ſi vous ne ſçauez prendre comme il faut; il ſera difficile de remettre la choſe en ſon entier : Car il eſt fort mal-aiſé de renuerſer de l'autre coſté la reputation qui ſe precipite. En dernier lieu, ie mets les honneurs auſquels en verité vous arriuerez plus aiſément par le moyen d'vne chacune de ces trois choſes, & encores plus, ſi elles ſont toutes enſemble, que ſi vous commencez par les honneurs; & que vous aillez apres cela aux autres choſes. Mais de meſmes que ce n'eſt pas peu de garder l'ordre dans les choſes ; auſſi n'eſt-ce pas moins d'obſeruer la ſuite du temps, & l'on peche fort ſouuent en le peruertiſſant, quand l'on veut finir à lors qu'il ne faudroit que commencer. Et quand nous acourons ſubitement à toutes les choſes grandes; & que nous outrepaſſons auec temerité ce qui eſt entre deux, mais l'on donne à bon droict ce Precepte : *Faiſons ce qui preſſe.*

Le ſecond Precepte eſt, que nous prenions bien garde que nous ne nous portions par trop de courage & auec vn deſir de preſceance aux choſes beaucoup plus difficiles que nous ne pouuons entreprendre ; & que nous n'aillons pas contremont vne riuiere : Car c'eſt vn treſbon conſeil touchant les fortunes des hommes.

Approche toy des Deſtins & des Dieux.

Regardons de toutes parts, & conſiderons par où l'on peut prendre iour dans les affaires ; & par où l'on

l'on ny peut aucunement entrer: par ou elles ſont faciles, par ou elles ſont difficiles; & ſi nous ne voyõs pas vne entrée commode n'abuſons pas de nos forces. Si nous faiſons cela, nous nous exempterons de rebut, nous ne nous amuſerons pas long temps en chaque affaire, & l'on nous eſtimera modeſtes, nous n'offencerons que peu de perſonnes; bref nous acquerrons la reputation d'eſtre fortunés; alors que l'on rapportera à noſtre induſtrie, ce qui peut eſtre, fut eſcheu volontairement.

Le troiſieſme Precepte peut ſembler aucunement contraire à celuy dont ie viens de parler tout à l'heure, quoy que cela ne ſoit pas quand on l'entend bien. Il eſt tel: Que nous n'attendions pas touſiours les occaſions; mais que nous les faſſions quelquesfois venir; & que nous les conduiſions. Ce que Demoſthene dit auec vne merueilleuſe eloquence. *Et de meſme que c'eſt vne choſe ordinaire, que le General d'armée la conduiſe; auſsi faut-il que les gens bien aduiſez conduiſent les affaires; afin que l'on faſſe ce qui leur ſemble bon, ſans eſtre contraints de pourſuiure ſeulement les euenements.* Car ſi nous y prenons garde de bien prés, nous remarquerons deux bien differentes eſpeces, de ceux qui ſont en eſtime d'eſtre eſgaux dans l'action & dans la negociation. Car les vns ſçauent fort bien ſe ſeruir des occaſions: mais ils ne font ny n'inuentent rien d'eux meſmes. Les autres ſont tout à fait dans l'action, & ne ſçauent pas prendre les belles occaſions qui ſe preſentent. Vne de ſes facultez qui eſt ſans l'autre doit eſtre entierement eſtimée defectueuſe

& imparfaictes.

Le quatrieſme Precepte eſt, Que nous n'entreprenions rien en quoy il ſoit neceſſaire d'employer beaucoup de temps, mais que nous ayons touſiours l'oreille tirée par ces vers :

Mais cependant le Temps s'enfuit, irreuocable.

Et il n'y a point d'autre cauſe, pourquoy ceux qui ſe ſont iettez dans des profeſſions penibles ou dans des choſes ſemblables, tels que ſont les Iuriſconſultes, les Orateurs, les plus doctes Theologiens, les Autheurs & tels autres, ne ſont gueres induſtrieux à faire, & a agrandir leur fortune, que par ce qu'ils ont beſoin du temps qu'ils ont employé à autre choſe; afin de cognoiſtre le menu des affaires; afin de prendre les occaſions; & afin d'inuenter & de trouuer les machines neceſſaires à leur bien. Et meſmes l'on trouue dans la court des Roys & dans les Republiques, que ceux-là ſont fort capables de s'auancer en fortune & d'attaquer celle des autres, qui n'ont aucune charge publique, mais qui s'occupent perpetuellement à cette Intrigue de la vie dont nous parlons.

Le cinquieſme Precepte eſt, Que nous imitions en quelque façon la Nature, qui ne fait rien en vain: Ce qui ne ſera pas difficile, ſi nous faiſons auec dexterité vn meſlange & vn entrelaſſement de toutes nos affaires quelles qu'elles ſoient. Car il faut en ſorte dreſſer & preparer noſtre eſprit; & il faut en ſorte ſoumettre & ranger ſouz l'ordre nos intentions, que

s'il arriue que nous ne puiſſions pas atteindre ſi haut que nous deſirons, nous nous arreſtions au ſecond ou au troiſieſme degré : mais s'il eſt impoſſible de nous y attacher & d'y demeurer, il faut qu'alors nous nous tournions à vn autre deſſein que celuy que nous auions premierement pris : afin que ſi nous ne pouuons preſentement en cueillir quelque fruict, nous puiſſions au moins en tirer quelque choſe qui nous puiſſe profiter à l'aduenir. Mais ſi nous n'y pouuons rien prendre de ſolide, ny preſentement ny auec le temps; ayons au moins ſoing que noſtre reputation en reçoiue quelque accroiſſement & choſes ſemblables : nous faiſans rendre compte à nous-meſmes ; par lequel il paroiſſe que nous auons eu plus ou moins d'vtilité de chacune de nos actions & de nos conſeils ; & ne nous permettans en aucune ſorte de perdre courage, comme ſi nous eſtions confus, & tout à fait abatus d'eſperance, s'il ne nous eſt pas permis d'atteindre à noſtre principale intention. Car il n'y a rien de moins propre à vn grand Politique que de s'adonner à vne ſeule affaire : d'autant que celuy qui en vſe ainſi, perdra quantité d'occaſions qui ont accouſtumé de trauerſer ce que l'on fait; & qui ſeront peut eſtre plus propres & plus commodes pour les choſes qui ſeront en vſage par apres, que pour celles que nous auons en main. C'eſt pourquoy retenons bien cette regle. *Il faut faire ces choſes cy, & ne pas laiſſer les autres.*

Le ſixieſme Precepte eſt, Que nous ne nous attachions pas trop determinement à quelque choſe; en-

cores que d'abord elle ne paroiſſe gueres ſujette à mauuais euenement. Mais que nous ayons touſiours vne feneſtre ouuerte pour nous enuoler; ou vne certaine porte de derriere pour reuenir.

Le ſeptieſme Precepte n'eſt autre que celuy que donnoit autresfois Bias, pourueu que nous le tournions nõ à la trahiſon; mais à la preuoyãce & à la mediocrité: *Aymez comme ſi vous deuiez deuenir ennemy; & hayſſez comme ſi vous deuiez deuenir amy.* Car celuy-là perd beaucoup qui s'engage par trop dans des amitiez malheureuſes & dans des faſcheuſes inimitiez qui donnent du trouble & dans des jalouſies d'enfant & de peu d'importance.

Ce que ie viens de dire touchant la doctrine de l'Intrigue de la vie, ſuffira pour ſeruir d'exemple. Car il faut que l'on ſe reſſouuienne, que tant s'en faut que ie mette au lieu de iuſtes traictez, ces traits d'ombrage que ie couche ſur la repreſentation de ce qui eſt à Deſirer: qu'au contraire ce ne ſont qu'eſchantillons & franges, dont on peut iuger de toute la toille. Et de plus, ie n'ay pas ſi peu d'eſprit, que d'aſſeurer qu'il faut faire les grands efforts que j'ay dit pour ſe mettre en fortune. Car ie ſçay treſbien qu'elle s'eſcoule comme volontairement dans le ſeing d'aucuns; & que les autres en viennent à bout par leur ſeule diligẽce & par leur aſſiduité, qui a pourtãt de la Prudence, ſans beaucoup vſer d'artifice ny de peine. Mais de meſmes que Ciceron dépeignant l'Orateur parfait, n'entend pas que tous les Aduocats ſoyent ou puiſſent deuenir tels. Et de plus, ainſi qu'en la deſ-

cription d'vn Prince, ou d'vn courtisan, ce que quelques vns ont entrepris, l'on en tire le modelle de la perfection de l'Art & non de la Practique ordinaire. Ainsi en ay-je fait, quand i'ay appris au Politique comment il deuoit viure ; au Politique, dis-je, entant que cela regardoit sa propre fortune.

Mais il faut outre cela donner cet aduis, Que les preceptes que nous auons choisi & proposé sur ce sujet sont tous du genre de ceux que l'on nomme les Arts legitimes. Quant à ceux qui ne valent rien. Si quelqu'vn se rend disciple de Machiauel qui enseigne : *Qu'il ne faut pas beaucoup se soucier de la Vertu, mais seulement de son apparence qui paroist en public ; d'autant que la reputation & l'opinion d'estre homme de bien ayde ; mais la Vertu mesme empesche.* Et qui en vn autre endroit dit ces mots : *Que l'homme Politique pose cela comme pour fondement de sa prudence, qu'il presuppose que nous ne pouuons ny bien, ny asseurément flescher, ou tourner les hommes à ce que nous voulons que par la crainte seule ; c'est pourquoy il doit prendre soin que tous soient suiets, qu'ils courent des dangers & qu'ils ressentent des afflictions.* En sorte que son Politique semble estre au langage des Italiens : *Vn semeur d'espines.* Ou si quelqu'vn veut receuoir cet Axiome que l'on cite de Ciceron : *Que les amis perissent ; pourueu que les ennemis meurent quant & quant.* Ainsi que firent les * *trois hommes associez*, qui pour perdre leurs ennemis liuroient librement à la mort leurs amis propres. Ou si quelqu'vn veut imiter L. Catilina, pour mettre tout à feu & à sang, afin de mieux pescher en eau trouble, &

* I'ay ainsi traduit *Triumuiri.*

afin de bien faire ſes affaires : *Quant à moy*, dit-il, *ſi l'on met le feu en mes biens, ie l'eſteindray par la ruine.* Ou ſi quelqu'vn dit de ſoy les paroles que Lyſandre ſouloit proferer : *Qu'il faloit attirer les enfans auec des gaſteaux, & les hommes faits auec des pariures ;* ou ſi quelqu'vn apprend tels & ſemblables pernicieux enſeignemens qui ſont en plus grand nombre que ne ſont ceux qui ſont ſalutaires, comme il arriue dans les autres choſes. Si quelqu'vn, diſ-je, prend plaiſir à cette prudence corrompuë, ie ne nieray pas qu'il ne puiſſe en moindre temps & plus viſte aduancer ſa fortune ; parce qu'il ne penſe à autre choſe qu'à cela ; ayant renoncé à toutes les Loix de la Charité & de la Vertu. Or il arriue de meſme en la vie qu'au chemin ; que le plus court eſt le plus ſale & le plus boüeux ; bien qu'il ne ſoit pas beſoin de faire vn grand tour pour en prendre vn meilleur.

Or tant s'en faut qu'il faille que les hommes s'appliquent à ces meſchants arts ; qu'au contraire ſi les meſmes hommes rentrent en eux-meſmes, & s'ils ſçauent ſe maintenir ſans ſe laiſſer emporter au tourbillon & à la bourraſque de l'ambition ; ils ſe doiuent veritablement pluſtoſt mettre deuant les yeux, non ſeulement cette generale deſcription de l'Vniuers ; *Que toutes choſes ſont vanité & tourment d'Eſprit :* mais auſſi celle-cy qui eſt plus particuliere, c'eſt à ſçauoir : que le meſme Eſtre ſeparé du bien Eſtre tienne lieu de malediction ; & d'autant plus que l'Eſtre eſt plus grand ; d'autant s'accroiſt la malediction. Et que la plus grande recompenſe que l'on donne à

la Vertu, c'eſt la Vertu meſmes: comme le plus extréme ſupplice du vice eſt le vice meſmes, ainſi qu'en parle treſbien le Poëte.

Quel prix puis-ie donner digne de ces loüanges?
Les Dieux le donneront & vos mœurs.

Tout au contraire, celuy-là n'a pas parlé moins veritablement, qui a dit des meſchans : *Et leurs mœurs les vangeront.* Meſmes cependant que les hommes s'agitent dans leurs penſées qu'ils eſtendent de toutes parts, afin de bien aſſeurer leurs fortunes durant ces trauerſes d'eſprit qui arriuent entre deux, ils doiuent eſleuer leurs yeux aux iugemens de Dieu & à la prouidence eternelle, qui renuerſe fort ſouuent & reduit au neant les entrepriſes des meſchans & leurs conſeils malins; quoy que ſecrets, ſelon ce dire de l'Eſcriture : *Il a conceu le peché & il enfantera la vanité.* Meſmes encores qu'ils ne faſſent pas d'injures, & qu'ils n'vſent point de mauuaiſe façon ; toutesfois en ce que l'on aſpire continuellement & auec inquietude à ce qui eſt de plus haut dans la fortune ſans ceſſe, & comme * ſans Sabath, l'on ne paye pas le tribut du temps qui eſt deu à Dieu, qui, comme il paroiſt, deſire de nous la Dixme de nos puiſſances, & le ſeptieſme de noſtre temps, & les met à part pour ſoy. Car à quel propos porter noſtre viſage tourné vers le Ciel & faire pancher noſtre penſée contre terre & la nourrir de pouſſiere, qui eſt la viande du ſerpent? Ce que les Payens ont bien ſceu :

* C'eſt à dire, ſans repos.

Il attache à la terre la parcelle du ſouffle.
Qui vient du Toutpuiſſant.

Que ſi vn chacun ſe flate ſoy-meſmes, en ce qu'il ſe reſout de bien vſer de ſa fortune, quoy qu'il l'ait acquiſe par de mauuais moyens, ainſi que l'on ſouloit dire d'Auguſte Ceſar, & de Septimius Seuerus, à ſçauoir, *Qu'ils ne deuoient iamais naiſtre, ou qu'ils ne deuoient iamais mourir*, tant ils auoient fait de maux en briguant leur fortune, & tant ils auoient fait de biens eſtans paruenus à l'Empire : neantmoins que celuy qui fait cette propoſition en ſoy-meſme, ſçache que l'on n'approuue pas cette Compenſation de maux en biens, qu'alors que la choſe eſt arriuée; mais que l'on en condamne auec raiſon le deſſein. Bref, il ne ſera pas hors de propos de ietter ſur noſtre fortune, qui va ſi viſte, qu'elle peut prendre feu, vn peu d'eau froide, que nous puiſerons de ce bon mot qui ſe trouue dans les remõſtrances que fit Charles le Quint à ſon fils. *Que la fortune eſt du naturel des femmes, qui ont ordinairement de l'auerſion pour ceux qui les courtiſent auec trop d'aſsiduité.* Mais ce dernier remede n'eſt que pour ceux qui ont le gouſt corrompu par la maladie de leur eſprit. Que les hommes s'appuyent pluſtoſt ſur cette pierre, qui eſt comme la Clef de la voute, tant parmy les Theologiens que parmy les Philoſophes, qui demeurent d'accord entre eux, de ce qu'il faut premierement chercher. Car la Theologie ordonne, *En premier lieu recherchez le Royaume de Dieu, & toutes ces choſes vous arriueront en ſuitte de cela.*

Et

Et la Philosophie commande quelque chose de semblable. *Cherchez premierement les Biens de l'Ame, les autres choses viendront, ou ne nuiront pas.* Et bien que ce fondement humainement ietté, soit quelquefois sur le sable, ainsi qu'on le peut remarquer en M. Brutus, qui sur la fin de sa vie s'escria en cette sorte.

Ie t'ay porté de l'honneur ô Vertu!
En te croyant vne chose solide;
Mais tu n'es qu'vn vain bruit.

Toutesfois ce mesme piedestail fondé sur la diuinité, est tousiours ferme sur la pierre. Et c'est par où ie finis la Doctrine de l'Intrigue de la vie, auec celle qui concerne generalement les Affaires.

Les diuisions de la Doctrine du Regne, ou de la Republique sont à dire. Il se trouue seulement icy vne entrée à deux choses qui nous manquent à la Doctrine qui apprend, comment il faut estendre les bornes du Royaume; & à la Doctrine de la Iustice en general; ou des Sources du Droict.

CHAPITRE III.

ME voila paruenu à l'art de Regner ou à la doctrine qui enseigne comment il faut gouuerner vn Estat, sous laquelle est compriſe l'Oeconomie, de mesmes que la famille est contenuë sous la Cité. Et c'est en

cet endroit, comme i'ay desia dit, que ie me suis imposé silence à moy-mesmes. Toutesfois ie n'ay pas deu me deffier tout à fait d'en parler pertinemment & vtilement; puis que i'ay vne longue experience en cela, ayant esté esleué par le seul bienfait de vostre Majesté, à la plus grande dignité qui soit dans vostre Royaume sans l'auoir merité; où i'ay demeuré quatre ans à l'exercer; ayant premierement passé par les degrez des autres charges & honneurs, auant que d'estre paruenu à ce haut poinct de gloire: & qui plus est durant l'espace de seize années il vous a pleu, SIRE, m'honnorer de vos commandemens & me donner vn libre accez pour parler à vostre Majesté, ce qui estoit capable de me rendre vn grand homme d'Estat; quand ie n'eusse pas eu plus de sentiment qu'vn tronc de bois. Ioinct que j'ay employé la plus part de mon temps à la lecture des Histoires & à la cognoissance du Droict. Ce que ie mets par escrit, non afin que la posterité le sçache: mais parce que ie crois que c'est hõnorer en quelque sorte les Sciences, que de remarquer pour leur gloire, qu'vn homme nay plustost aux lettres qu'à quelque autre chose, a esté mis par vn Roy tres-prudent dans des charges Ciuiles si honorables & si hautes, y ayant esté emporté ie ne sçay par quelle destinée contre son propre Genie. Mais si mon loisir enfante par cy-apres quelque chose sur la Politique, ce sera vn Auorton ou vn Posthume. Cependant entre toutes les Sciences qui sont chacune en sa place, que l'on laisse ce throsne si releué tout vuide; car j'ay seulement reso-

lu de monſtrer comme Deſirables, deux portions de la Science Ciuile, qui ne concernent pas les ſecrets du gouuernement; mais qui ſont d'vne nature plus commune; & d'en donner des exemples à mon accouſtumée.

Comme ainſi ſoit que trois choſes Politiques ſoiẽt requiſes aux Arts de regner. Premierement, que l'on maintienne l'Eſtat; Secondement, qu'on le rende heureux & fleuriſſant; En troiſieſme lieu, qu'on l'accroiſſe, & que l'on eſtende bien loing ſes bornes. Quelques-vns ont fort bien traité ce qu'il faut faire touchant les deux premieres choſes; mais l'on n'a rien dit de la troiſieſme; c'eſt pourquoy ie la mettray entre ce qui eſt à Deſirer; & j'en propoſeray vn exemple comme j'ay appris de faire, en nommant cette partie de Doctrine, le Conſul à Hoqueton, ou la Science d'eſtendre les bornes du Royaume.

EXEMPLE DV SOMMAIRE
Traité de la maniere d'eſtendre les bornes du Royaume.

LE dire de Themiſtocles qu'il s'appropria à ſoy-meſme, fut impertinent & plein de vanité, qui eſtant d'ailleurs rapporté à d'autres, ou eſtant generalement prononcé, ſembleroit contenir vne ſage remarque & vne fort graue reſolution. Car comme il fut vn iour prié dans vn banquet de joüer du Luth, il reſpondit: *Qu'il n'y entendoit rien, mais qu'il ſçauoit bien faire vne grande ville d'vn petit village.* Et à vray di-

re, ces paroles rapportées au sens Politique, descriuent & distinguent tresbien deux facultez grandement differentes, qui se treuuent en ceux qui ont la charge des affaires publiques; veu que si nous considerons de bien prés tous les Conseillers d'Estat, tous les Magistrats & tous ceux qui ont jamais esté employez au gouuernement d'vne Principauté; il s'en trouuera certes, mais fort rarement quelques-vns qui ont peu agrandir de petits Royaumes & de petites villes en leurs commencemens: & pourtant telles gens n'entendoient rien à joüer des instrumẽs; comme au contraire, il y en a plusieurs merueilleusement bon joüeurs de Luth, c'est à dire experts dans les petites choses de la Cour; qui tant s'en faut qu'ils puissent accroistre les Estats qu'ils gouuernent, qu'ils ressemblent estre nais pour vn effect tout different, à sçauoir pour gaster & pour perdre toutes les affaires publiques qui vont bien & qui prosperent. Sans mentir, tels Arts illegitimes & pleins d'illusion par lesquels les Conseillers & les Ministres des Estats s'acquierent les bonnes graces de leurs Princes; & la bonne reputation parmy le peuple: Ces Arts, dis-je, ne meritent pas d'autre nom que d'vne certaine industrie confidenciere; veu que ce sont choses plus agreables sur l'heure, & qui rapportent plus d'honneur à ceux qui s'en meslent, qu'elles ne sont vtiles & profitables à la puissance & à la grandeur des Estats, qui sont mesnagez en cette sorte. Il se rencontrera aussi des personnes de mesme qualité, qui entendent aussi bien les affaires que ces autres, & qui peuuent

aussi bien gouuerner qu'eux, & preuenir toute sorte d'incommodité & toute sorte de ruïne, qui sont neantmoins fort esloignez de cette Vertu, qui redresse & qui augmente les Republiques.

Mais quels que soient ces Ouuriers, iettons l'œil sur l'ouurage mesmes. A sçauoir quelle on doit estimer estre la vraye grandeur des Royaumes & des Republiques, & par quels moyens on la peut acquerir: traicté certes digne d'estre tousiours leu par les Princes qui doiuent diligémẽt mediter dessus: afin qu'ils ne s'embarrassent par trop auant, dans ce qu'ils ont trop vainement & trop hardiment entrepris; pour auoir trop presumé de leur puissance; & afin aussi qu'ils ne prennent des resolutions trop basses & trop craintiues, pour se défier trop de ce qu'ils peuuent.

La grandeur des Royaumes, quant à ce qui est de l'estenduë & des terres, est soumise à la mesure; quant au Reuenu, au calcul; au dénombrement pour sçauoir combien il y a de personnes dans l'Estat, & l'on apprend par des Rooles quel nombre d'habitans il y a dans les villes & dans les bourgs, & quel est leur circuit. Mais il n'y a rien de si sujet à erreur entre toutes les choses ciuiles, que d'estimer au vray & iusques au dernier poinct : combien vn Royaume est puissant en soldats. Celuy des Cieux est comparé, non à vn gland ou à vne grosse noix; mais à vn grain le plus petit de tous, qui est celuy de moutarde, mais qui a pourtant vne certaine proprieté, & vn certain esprit en soy, par lequel il s'esleue le plus tost en haut, & s'estend le plus au large. En

la meſme ſorte, il ſe trouue des Royaumes & des Eſtats qui ſont fort grands en eſtenduë de Prouinces, que l'on ne ſçauroit pourtant agrandir en puiſſance. Tout au contraire il y en a d'autres, qui ſont fort petits, qui peuuent eſtre des baſes, ſur leſquelles l'on peut eſtablir de tres-grandes Monarchies.

I. Les Villes bien munies de viures, les Arſenats plens d'armes, les harats de bons cheuaux, les chariots d'armes, les elephans, les machines & les inſtrumens de guerre de toute ſorte & choſes ſemblables, ne ſont rien autre à vray dire, qu'vne brebis reueſtuë de la peau d'vn lyon : ſi cette nation n'eſt de ſoy & de ſon naturel genereuſe & adonnée aux armes. Meſmes le grand nombre de ſoldats ne profite pas beaucoup, s'ils ſont poltrons & ſans experience: Car Virgile dit treſbien : *Que le loup ne ſe ſoucie pas du nombre des brebis.* L'armée des Perſes dans les campagnes d'Arbele paroiſſoit aux Macedoniens qui la regardoient, toute telle qu'vn large Ocean d'hommes; en ſorte que les Capitaines d'Alexandre aucunement eſtonnez de cela, le conjurerent d'y prendre garde; & le perſuaderét de donner la bataille de nuict, auſquels il repartit : *Ie ne veux pas derober la victoire* : qui leur eſcheut plus ayſément qu'ils n'auoient creu. Tigranes Roy d'Armenie ayant campé ſur vne certaine petite montage auec vne armée de quatre cens mille hommes, voyant venir à ſoy celle des Romains, où il n'y en auoit pas plus de quatorze mille, priſt plaiſir à dire ce mot de raillerie : *Voicy des hommes qui ſont en trop grand nombre s'ils viennent en*

Ambaſſade ; mais ils ſont trop peu s'ils viennent combatre: neantmoins auant que le Soleil ſe coucheaſt, il eſprouua à ſon dommage qu'ils n'eſtoient que trop de gens, quand ils le mirent en déroute auec vne grande perte des ſiens. Il y a vne infinité d'exemples, par leſquels il paroiſt combien la multitude eſt peu comparable à la generoſité. Premierement, doncques que l'on ordonne & que l'on eſtabliſſe pour choſe treſcertaine & tres-auerée, que le principal de ce qui concerne la grandeur du Royaume ou de l'Eſtat eſt, qu'il faut que le peuple meſme ſoit genereux de ſoy & de ſon naturel. Et ce que l'on dit d'ordinaire que l'argent eſt les nerfs de la guerre, eſt plus commun que veritable, ſi les nerfs des bras manquent à ceux qui ſont d'vne nation laſche & effeminée. Car Solon reſpondit treſbien à Creſus qui luy monſtroit ſon or : *Mais ſi quelqu'vn vient, qui manie mieux le fer que vous, ô Roy, il faudra que vous luy laiſſiez voſtre or.* C'eſt pourquoy, quiconque ſoit le Prince ou l'Eſtat, dont les ſujets naturels ne ſont pas courageux ny adonnez aux armes, il ne doit point faire grand compte de ſa puiſſance; comme au contraire les Rois qui commandent à des peuples belliqueux & Martiaux, qu'ils ſçachent qu'ils ont aſſez de force, pourueu que d'ailleurs ils ne defaillent pas à eux-meſmes. Pour ce qui eſt des Regiments eſtrangers à qui l'on baille paye, ce qui eſt vn remede dont on ſe ſert quãd on n'en peut pas faire de leuée chez ſoy, il y a vne infinité d'exemples, par leſquels il eſt tout euident que quelque Eſtat que ce ſoit, qui s'aſſeurera ſur ces for-

ces-là; pourra peut-estre pour quelque temps estendre des plumes plus grandes que son nid, mais elles tomberont bien tost apres.

II. Les Benedictions de Iuda & d'Issachar ne s'accorderont iamais bien; c'est à sçauoir qu'vne mesme tribu ou nation soit ensemble vn Lionceau, & vn Asne qui s'abbat sous le fardeau. Et il n'arriuera iamais que le peuple opprimé par tributs soit fort & belliqueux. Il est pourtant vray, que les contributions qui sont faites par vn consentement public, abbatent & abaissent moins le courage des sujets, que ne font les impositions qu'ils sont obligez de payer d'authorité absoluë. Ce qui se voit clairement dans les taxes que l'on leue en la basse Allemagne, lesquelles on nomme * *Descoupeures*; & mesmes l'on en voit quelque chose de semblable, en ce que l'on nomme Subsides dans l'Angleterre. Car il faut remarquer que ie parle des esprits des hommes, & non des richesses: Et bien que l'vne & l'autre sorte de deniers, soit ceux que l'on contribuë, soit ceux que l'on est contraint de payer, ne soient que la mesme chose pour le regard de ceux qui les fourniſſent au prejudice de leurs biens, toutesfois cela touche diuersement les Sujets: d'où cecy resulte; Que le peuple surchargé de tailles n'est pas bien propre à commander.

* I'ay ainsi traduit ce mot Latin *Excisas*.

III. Les Royaumes & les Estats qui aspirent à s'accroistre, doiuent bien prendre garde qu'il n'y ait pas vn trop grand nombre de Nobles, ny d'enfans de ceux qui sont dans les grandes charges, ny de ceux

que

que nous nommons Gentils-hommes: car cela eſt cauſe que le menu peuple du Royaume eſt de bas courage, & deuient leur eſclaue & leur Ouurier. Nous remarquons le ſemblable aux foreſts que l'on couppe, dans leſquelles ſi on laiſſe vn plus grand nombre qu'il ne faut de gros troncs ou de grands arbres, le taillis ne pouſſera pas eſgalement; mais la plus grãde partie degenerera en haliers & en ronces. Il en eſt de meſme des nations, dans leſquelles il y a plus de Nobleſſe qu'il ne faut, le peuple ſera bas & ſans courage; & l'affaire tournera-là qu'il n'y en aura pas vn entre cent qui ſoit capable de porter les armes, ſi vous regardez principalement l'Infanterie, en laquelle conſiſte la plus grande force de l'armée; d'où il arriuera qu'il y aura biẽ des gens, mais peu de forces. Cela n'a iamais eſté ſi bien eſprouué en d'autres Royaumes qu'en ceux de France & d'Angleterre, qui encores que beaucoup moindre en eſtenduë & en nombre d'habitans, a neantmoins quaſi touſjours eu de l'aduantage en guerre; pour cela meſme qu'en Angleterre les fermiers & les gens de peu ſont ſoldats; ce qui ne ſe practique pas en France. Surquoy le Roy Henry VII. a ſagement & prudemment ordonné, comme ie l'ay fait voir plus au long dans l'Hiſtoire de ſa vie, qu'il n'y auroit point de maiſons des champs, ny de lieux de labourage qui n'euſſent vne certaine petite portiõ de terre, qui fut inalienable; afin que l'on euſt dequoy mieux viure. De plus, il voulut que les maiſtres du fonds; ou ceux qui en auoient l'vſufruict, le fiſſent valoir eux-meſ-

mes, & non pas les meſtayers ou les valets que l'on prenoit à loüage. Et c'eſt en cette ſorte que le pays où l'on obſeruera cela, meritera de porter la marque que Virgile a donné à l'ancienne Italie.

Pays puiſſant en armes & fertile en terroir.

Sans oublier cette ſorte de gens qui ne ſe trouue quaſi nulle part qu'en Angleterre que ie ſçache, ſi d'auenture l'on n'en trouue en Pologne; Ces perſonnes, diſ-je, que l'on nomme Seruiteurs des Nobles, qui ne ſont pas moins bons Soldats pour l'Infanterie, voire les moindres d'entr'eux, que le ſont ceux qui viuent aux champs. C'eſt pourquoy il eſt tres-vray que cette liberalité & que cette magnificence que les Seigneurs exercent enuers eux; & que cette ſorte d'entretenement de pluſieurs eſtaffiers, qui eſt ordinaire aux Gentils-hommes & aux Grands d'Angleterre, ſeruent de beaucoup à rendre les Anglois puiſſans dans les armes: Là où au contraire, quand la Nobleſſe ſe communique moins; quand elle vit plus particulierement; & quand elle eſt plus retirée, cela eſt cauſe qu'il y a moins de Soldats.

IV. Il faut donner ordre que cet arbre de la Monarchie, tel que fut celuy de Nabuchodonoſor ait vn tronc aſſez gros & aſſez fort pour ſouſtenir ſes branches & ſes feuillages; c'eſt à dire, qu'il faut que le nombre des habitans du païs ſoit aſſez grand, pour retenir en deuoir les ſujets eſtrangers. Doncques ces Eſtats ſont bien propres à s'agrandir, qui permettent librement à ceux qui ſont des autres païs de venir habiter leurs villes. Car ce ſeroit vne vaine opi-

nion, de croire qu'vne poignée de gens, quoy qu'excellents en courage & en Conſeil peut arreſter & retenir ſouz ſa domination des Prouinces fort ſpacieuſes. Cela parauenture pourroit eſtre pour quelque temps, mais ce ſeroit ſans durée. Les Lacedemoniens furent fort retenus & difficiles, à donner le droict de bourgeoiſie aux eſtrangers en leur ville. D'où auſſi il arriua que leurs affaires n'allerent bien qu'au temps que leur domination ne fut que petite; mais à lors qu'ils commencerent à eſtendre & à porter leur Empire plus auant; & qu'ils ne furent plus baſtants d'eux-meſmes de bien retenir les eſtrangers en leur deuoir, toute leur puiſſance ſe perdit à moins de rien. Il n'y a jamais eu de Republique ſi bien diſpoſee à receuoir à bras ouuerts les noueaux citoyens que fut celle de Rome; Et ce fut la cauſe que les Romains eurent vne fortune eſgale à cette ſage inſtitution, s'eſtants acquis l'Empire de l'Vniuers. Leur couſtume eſtoit d'admettre promptement ceux qui ſe preſentoient; & meſmes leur accorder le plus haut degré de Bourgeoiſie: c'eſt à dire non ſeulement le droit de commerce, le droit de mariage, le droict de ſucceſſion; mais auſſi celuy du ſuffrage celuy de demande ou des honneurs. Et meſmes ils ont donné ce priuilege non ſeulement à des perſonnes particulieres, mais à des familles, à des villes & quelquesfois à des nations toutes entieres. Adiouſtez à cecy la couſtume de faire des Peuplades, par le moyen deſquelles les races Romaines eſtoient tranſplantées en vn ter-

roir eſtranger. Que ſi vous ioignez ces deux Statuts en vn, vous direz auec verité: Que les Romains ne ſe ſont pas eſtendus par tout le monde, mais au contraire que l'Vniuers s'eſt eſtendu ſur les Romains, qui eſt vn moyen tres-aſſeuré pour agrandir vn Royaume. Surquoy ie ne puis aſſez m'eſtonner comment il ſe peut faire que les Eſpagnols, qui ſont en ſi petit nombre, donnent la loy à tant de Royaumes, & à tant de Prouinces. Mais à vray dire, les Eſpagnes peuuent eſtre priſes pour vne aſſez grande repreſentation de l'arbre * *de la Monarchie*: veu qu'elles ont beaucoup plus d'eſtenduë en regions, que n'en auoient Rome ny Sparte en leurs commencemens. Au reſte encores que les Eſpagnols n'accordent que fort rarement le droict de bourgeoiſie, ils font pourtant quaſi vne meſme choſe: c'eſt qu'ils ſe ſeruent dans l'ordinaire entretien de leurs guerres de toute ſorte de ſoldats, de quelque nation qu'ils ſoient. Et meſmes ils donnent ſouuent la conduitte de leurs Armées à des Capitaines qui ne ſont pas Eſpagnols de nation. Et c'eſt par ce ſecours qu'ils empruntent de dehors, qu'ils ſemblent auoir recogneu le beſoin qu'ils ont d'hommes, n'en ayans gueres; comme il paroiſt par la Pragmatique Sanction qui a eſté publiée cette année.

* Adjouſté.

V. Il eſt tres-certain que les Arts Mechaniques Sedentaires, à quoy l'on trauaille non à l'erte, mais deſſouz vn toict; & que les Manufactures delicates, en quoy l'on employe plus les doigts que les bras, ſont de leur nature contraires à la Milice. Generalement

les gens courageux ne veulent rien faire; & craignent moins les dangers que le trauail. Et nous ne deuons pas les reprendre d'eſtre de ce naturel; au moins ſi nous deſirons de conſeruer leur courage en vigueur. Doncques ce n'a pas eſté vn petit ſecours aux Lacedemoniens, aux Atheniens, aux Romains & aux autres peuples anciens, qui viuoient en Republicains, d'auoir non des hommes bien nais, mais des eſclaues, qui eſtoient leurs manufacturiers. Mais la couſtume d'auoir telles perſonnes, s'eſt pour la plus part abolie par le Chriſtianiſme. De quoy eſt fort approchant la permiſſion que l'on donne aux ſeuls eſtrangers de faire tels meſtiers; & c'eſt pourquoy l'on doit faire venir d'ailleurs ces gens là, ou au moins les bien receuoir, quand ils ſe preſentent. Mais les habitans naturels ſont diuiſez en trois, en laboureurs, en ſeruiteurs libres & francs; & en artiſants qui ſont employez en des ouurages qui requierent de la force & de bons bras, tels que ſont ceux qui trauaillent en fer, en pierre & en bois; ſans faire mention de ceux que l'on enroolle dans l'art militaire.

VI. Auant toutes choſes il ſert de beaucoup à l'agrandiſſement d'vn Eſtat qu'vne nation ſoit adonnée aux armes; comme ſi c'eſtoit ſa gloire & ſa principale profeſſion; & ce en quoy elle conſtituaſt ſon honneur. Car ce que j'ay dit iuſques à preſent, monſtre ſeulement qui ſont capables de porter les armes: mais à quoy cette capacité, ſi l'on ne la met pas en effect? Romulus, comme l'Hiſtoire dit ou comme on le feint, legua apres ſa mort cela à ſes citoyens; Que

sur toutes choses ils eussent en recommandation ce qui concernoit la discipline militaire, afin que leur ville deuint par ce moyen le chef de l'Vniuers. Toute la machine de l'Empire des Lacedemoniens fut dressée & esleuée à cet effect, & afin que ces citoyens fussent guerriers. Les Perses & les Macedoniens auoient vne mesme resolution ; mais qui ne dura pas si long temps. Les Bretons, les Gaulois, les Alemans, les Goths, les Saxons, les Normans & certains autres se sont principalement adonnez aux armes durant quelques années. Les Turcs obseruent iusques aujourd'huy la mesme chose, y estans fort poussez par leur Loy; mais sans gueres bien obseruer maintenant la milice. Les seuls Espagnols sont ceux entre les peuples Chrestiens de l'Europe, qui la gardent le mieux. Mais c'est vne chose si claire & si manifeste, que celuy profite le plus, qui en quelque chose y a le plus employé de temps, qu'il n'est pas besoin d'en dire dauantage. Ce soit assez d'auoir monstré que toute nation qui ne fait profession ouuerte des armes, & qui ne s'employe de la bonne façon à la discipline militaire, ne doit aucunement esperer qu'il luy suruienne volontairement vne remarquable augmentation d'Estat. Au contraire, c'est vn Oracle du Temps, tres-aueré, que les peuples qui ont le plus porté les armes & s'y sont pleu, comme entr'autres les Romains & les Turcs, ont fait de merueilleux progrez en l'augmentation de leur Seigneurie. Et mesmes ces nations dont la gloire acquise par les armes, n'a fleury que l'espace d'vn siecle, ont retenu

longues années, apres auoir negligé cet honorable exercice, cette grande puiſſance qui les faiſoit redouter.

VII. Voicy qui eſt fort approchant du Precepte precedent. Que chaque Eſtat vſe des Loix & des Couſtumes qui luy donnent comme ſur l'heure de iuſtes cauſes, ou aux moins de bons pretextes pour prendre les armes. Car les hommes apprehendent tellement de leur naturel la Iuſtice, qu'ils s'abſtiennent de faire la guerre (qui traine quant & ſoy tant de malheurs) s'il n'y a quelque grande cauſe, ou qui ſoit pour le moins ſpecieuſe. Les Turcs ont touſiours & à toute heure la leur : à ſçauoir le deſir qu'ils ont d'eſtendre leur Loy & leur Secte. Et bien que ce fuſt vn grand honneur aux Empereurs Romains de pouſſer plus auant les bornes de l'Empire, ſi n'ont-ils pourtant entrepris aucune guerre pour cela ſeul. Doncques que le peuple qui aſpirera à la domination, obſerue d'auoir vn vif & prompt reſſentiment de quelque injure faite ou à ſes ſujets qui ſont ſur la frontiere, ou à des marchands, ou à des miniſtres de l'Eſtat, ſans s'arreſter & retarder dauantage, apres auoir denoncé la guerre. De plus, il doit eſtre prompt & diligent à enuoyer du ſecours à ſes Aſſociez & Alliez. Ce que les Romains practiquoient d'ordinaire. En ſorte que ſi quelqu'vn fuſt entré à main armée ſur les terres d'vn de leurs confederez, qui euſt alliance defenſiue auſſi bien auec d'autres qu'auec eux ; s'il venoit à demander ſecours à pluſieurs, les Romains eſtoient touſiours les premiers à les aſſiſter, ne per-

mettans pas qu'aucun leur rauiſt l'honneur de cē bien-fait. Pour ce qui eſt des guerres entrepriſes par le paſſé, à cauſe d'vne certaine conformité de gouuernement & d'vne tacite correſpondance, ie ne vois pas ſur quel droict elles ſont fondées. Telles furent celles que les Romains entreprindrent pour mettre en liberté la Grece. Telles celles que les Lacedemoniens & les Atheniens firent pour eſtablir ou pour renuerſer les * Democraties, ou les * Oligarchies. Telles ont eſté quelquefois celles que les Republiques & les Princes ont ſouſtenuës pour proteger les ſujets d'autruy; & pour les deliurer d'oppreſſion & de tyrannie: qu'il ſuffiſe pour le preſent de reſoudre cecy. Qu'il ne faut pas croire qu'aucun Eſtat puiſſe eſtendre plus auant ſa puiſſance, s'il n'y eſt excité, à chaque iuſte occaſion qu'il a de s'armer.

* C'eſt à dire, les gouuernemens populaires.
* C'eſt à dire, les gouuernemens de peu de perſonnes.

VIII. Il n'y a aucun corps, ſoit naturel, ſoit Politique, qui puiſſe ſe maintenir en ſanté ſans exercice. Or la guerre qui eſt iuſte & honnorable tient lieu en tout Royaume & en toute Republique d'vn exercice ſalutaire. Et de vray, la Ciuile eſt toute telle que la chaleur de la fiévre: mais l'eſtrangere eſt ſemblable à la chaleur qui procede du mouuement, qui eſt auant tout fort vtile à la ſanté. Car les courages ſe r'amoliſſent, & les mœurs ſe gaſtent par vne paix oyſeuſe & croupiſſante. Mais quoy qu'il arriue de bien à l'Eſtat, c'eſt ſa grandeur qu'il ſoit quaſi touſiours en armes. Et bien que ce ſoit vne choſe de grande deſpence, d'auoir touſiours ſus pieds des vieux regimens: toutesfois elle peut beaucoup, ou pour faire que l'Eſtat qui

qui les entretient ſoit l'Arbitre de tout ce qui ſe paſſe parmy ſes voiſins, ou pour le moins qu'il ſe mette en grande reputation. Ce qui ſe voit remarquablement parmy les Eſpagnols, qui ont il y a plus de ſix vingts ans entretenu les vieilles bandes en diuers endroits.

IX. La Seigneurie de la mer eſt vn certain abregé de la Monarchie. Ciceron eſcriuant à Atticus touchant les preparatiues que Pompée faiſoit contre Ceſar, dit ces mots : *La reſolution de Pompée eſt tout à fait ſemblable à celle de Themiſtocles ; car il croit que celuy qui eſt le maiſtre de la mer, eſt le maiſtre de tout.* Comme en effect Pompée euſt laſſé & rompu Ceſar : ſi eſtant enflé d'vne trop vaine cõfiance, il ne ſe fuſt deſiſté de ſon entrepriſe. Il paroiſt par pluſieurs exemples de combien ont ſeruy les batailles nauales. Celle qui fut donnée auprés d'Actium, determina à qui appartenoit l'Empire de l'Vniuers ; Et celle qui ſe bailla aux iſles Curſolaires miſt vne boucle aux nazeaux du Turc. Et à vray dire, il eſt arriué fort ſouuent que les batailles que l'on a gagné ſur mer, ont entierement finy de grandes guerres ; mais ç'a eſté quand l'on y a tout hazardé. Auſſi eſt-il vray que celuy qui eſt le plus puiſſant ſur la mer fait ce qu'il veut auec grande liberté, & qu'il peut prendre de la guerre ſeulement ce qu'il en veut. Là où au rebours celuy qui a l'aduantage ſur terre, eſt neantmoins combatu de pluſieurs miſeres. Mais c'eſt principalement aujourd'huy entre nous autres qui habitons l'Europe, (& aux Anglois particulierement qui ont touſiours

tenu l'aduantage:) c'eſt, diſ-je, vne affaire de grande importance pour auoir le deſſus, d'eſtre le plus puiſſant ſur la mer; tant * *pour gagner* en cette partie du monde pluſieurs Royaumes qui ne ſont pas au milieu de la terre, mais pour la pluſpart entourez de mer; que pour ſe rendre maiſtre des treſors & des richeſſes de l'vne & de l'autre Inde, qui eſcheent comme vn certain acceſſoire.

* Adjouſté.

X. L'on peut croire que les nouuelles guerres ont eſté faites comme en tenebres; au reſpect de la diuerſe ſorte de gloire qui eſclatoit ſur les beaux exploits des vaillans hommes des ſiecles paſſez. * Ie veux que les belles charges qui ſe trouuent aujourd'huy dans la Milice, pour releuer le courage des ſoldats, ne ſoient pas données à ceux qui ne portent pas les armes. Ie veux que ceux qui ont bien fait en guerre prennent pour blazons des marques qui honnorent leur courage. Et ie veux que l'on ait fait baſtir des Hoſpitaux publics pour les ſoldats qui ne peuuent plus ſeruir à cauſe de leur vieilleſſe; & pource qu'ils ſont eſtropiez: cela n'eſt rien à l'eſgal de ce qu'ont fait les Anciens; parmy leſquels l'on erigeoit des trophées aux lieux où l'on gaignoit les victoires; l'on faiſoit des Oraiſons funebres en faueur de ceux qui mouroient dans les combats, on leur dreſſoit de ſuperbes tombeaux; & l'on ne refuſoit pas à qui que ce fuſt qui y euſt bien fait, les couronnes Ciuiques & les Militaires; ny meſmes le nom d'Empereur, que les grãds Roys ont depuis pris des generaux d'armées, à qui l'on accordoit des triõphes magnifiques, quand

* I'ay vſé de cette Preterition pour rendre ce paſſage net & facile.

ils reuenoiẽt victorieux de leurs ennemis. Outre cela l'on faiſoit de grands dons & d'immenſes liberalitez, quand l'on licencioit l'armée. Ces choſes, diſ-je, ont eſté en ſi grand nombre & ſi grandes; & auoient tant d'eſclat, qu'elles pouuoient rechauffer les courages des plus glacez & les enflammer à la guerre. Mais entr'autres choſes, cette couſtume de triompher qui eſtoit parmy les Romains, ne conſiſtoit pas tant en pompe; & n'eſtoit pas vn ſimple ſpectacle vain; mais il doit eſtre mis entre leurs plus prudentes & plus remarquables Ordonnances: veu qu'il contenoit en ſoy ces trois choſes: L'honneur & la gloire des Capitaines: L'enrichiſſement du treſor public par les deſpoüilles: Et les preſens que l'on faiſoit aux ſoldats. Mais peut-eſtre que l'honneur du triomphe ne doit pas eſtre accordé dans la Monarchie, qu'aux ſeules perſonnes du Roy ou de ſes enfans. Ce qui a eſté en vſage à Rome au temps des Empereurs, qui ſe le reſeruoient à eux & à leurs enfans, pour les guerres auſquelles ils auoient eſté preſents; en excluant tous les autres de l'honneur de cette grande gloire: ils accordoient neantmoins aux generaux d'armées les ornements & les marques triomphales. Mais pour conclure ce diſcours, il n'y a perſonne, ainſi que le teſmoigne l'Eſcriture Saincte, qui puiſſe par quelque ſoin qu'elle prene, adjouſter vne coudée de hauteur à ſa ſtature, c'eſt à ſçauoir à la petite meſure du corps humain: quant à la grande fabrique des Royaumes & des Republiques, il dépend des Roys & de ceux qui tiennent le deſſus, d'accroi-

ſtre & d'agrandir les bornes de leur puiſſance. Car en introduiſant auec prudence les Loix, les Ordonnances & les Couſtumes que ie viens de propoſer, ou d'autres ſemblables, ce ſera vne ſemence de grandeur qu'ils auront jettée, qui produira des fruicts à leur poſterité & aux ſiecles à venir. Mais il n'eſt que trop vray que l'on ne s'aduiſe que fort rarement de ces bons cõſeils chez les Princes: car l'on donne d'ordinaire à la fortune la conduitte des affaires.

Voila ce que i'auois à dire ſur le ſujet de moyens d'accroiſtre vn Royaume. Mais à quel propos en ay-je ſi amplement parlé; puis que la Monarchie Romaine doit eſtre comme l'on croit la derniere de toutes celles qui ſeront au monde? C'eſt que m'attachant fidellement au traitté de i'ay entrepris, & ne m'en eſloignant aucunement, il ne m'a pas eſté permis de paſſer cecy ſous-ſilence; puis que l'Agrandiſſement de la domination eſt la troiſieſme choſe qu'il faut obſeruer dans la Politique. Il reſte maintenant à parler de la Iuſtice vniuerſelle, & des ſources du Droict, qui eſt l'autre des choſes que nous auons à Deſirer.

Ceux qui ont eſcrit des Loix, ont tous traitté ce ſujet, ou en Philoſophes, ou en Iuriſconſultes. Les Philoſophes propoſent tout plein de belles choſes, mais qui ne ſont pas en vſage. Et chacun des Iuriſconſultes attaché ou aux loix de ſa patrie, ou aux loix Romaines, ou au droict Canon, n'en dit pas franchement ce qu'il en penſe, mais il en parle comme s'il eſtoit dans les fers. Auſſi eſt-ce

à vray dire, de la cognoiſſance des hommes nourris dans les affaires, qui ſçauent tres-bien; que c'eſt que la Societé humaine; en quoy conſiſte le ſalut du peuple; que c'eſt que l'Equité naturelle; quelles ſont les humeurs des nations; & quelles ſont les diuerſes formes de Republiques. D'où vient qu'ils peuuent tres-bien determiner par les principes & par les preceptes tant de l'Equité naturelle, que de la Politique, en quoy conſiſtent les Loix. C'eſt pourquoy il s'agit icy maintenant de rechercher les ſources de la Iuſtice & de l'vtilité publique; & de mettre en chaque partie du droict vn certain Charactere & Idée de ce qui eſt iuſte: ſur quoy quiconque en voudra prendre le ſoing, pourra ou appreuuer ou taſcher de corriger les Loix des Royaumes & des Eſtats particuliers. Dequoy ie propoſeray l'exemple à mon accouſtumée, ſous vn titre.

EXEMPLE DV TRAITE' DE LA Iuſtice vniuerſelle, ou des ſentences de Droict ſous vn titre, par Aphoriſmes.

APHORISME I.

LA Loy ou la Force ont lieu en la ſocieté ciuile. Il y a auſſi vne Force qui porte la reſſemblance de Loy, & vne ſorte de Loy qui tient plus de la Force que de l'Equité de droict. Doncques il y a vne triple ſource d'Iniuſtice. La viue Force vne ſurpriſe malicieuſe, ſouz pretexte de la Loy; & la rigueur de la meſme Loy.

APHORISME II.

Le Firmament du droict particulier eſt tel. Celuy qui fait injure en reçoit par effet de l'vtilité ou du plaiſir; mais il en reſſent du danger, par l'exemple qu'il en donne. Les autres ne ſont pas participans de cette vtilité ou volupté; mais ils croyent que l'exemple leur doit ſeruir. C'eſt pourquoy ils demeurent aiſément d'accord de ſe mettre ſous la ſauue-garde des Loix; de crainte qu'vn chacun ne reſſente ces injures à ſon tour. Que s'il arriue à raiſon des Temps, & par vne faute commune, que quelque loy cauſe pluſtoſt le peril de pluſieurs & des plus notables qu'elle ne l'empeſche, la faction rompt la Loy; ce qui arriue ſouuent.

APHORISME III.

Mais le droict particulier eſt à couuert ſous la tutele du droict public. Car la Loy prend garde à la ſeureté des Citoyens; & les Magiſtrats à celle des Loix. Or l'authorité des Magiſtrats deſpend de la Majeſté du Royaume, de la ſorte de Police qui y eſt & des Loix fondamentales. C'eſt pourquoy ſi de ce coſté-là tout ſe porte bien, & s'il y a vne bonne Ordonnance, les Loix ſeront en bon vſage; ſi au rebours, il y aura fort peu d'aſſeurance en elles.

APHORISME IV.

Toutesfois le Droict public n'eſt pas ſeulement

consiederable en ce qu'il est donné comme pour garde au droict particulier; afin qu'on ne le viole pas & que l'on n'offense personne; mais on l'estend aussi à la religion, aux armes, à la discipline, aux ornemens, aux richesses; bref à tout ce qui concerne le bien estre de la ville.

APHORISME V.

Car la fin & le but que les Loix doiuent auoir; & auquel elles doiuent dresser leurs jussions & leurs commandemens sous peine, n'est autre sinon que les habitans viuent heureusement. Ce qui arriuera si estans bien instruicts en pieté & en religion; estans de bonnes mœurs; estans conseruez par les armes contre les ennemis estrangers; estans preseruez des seditions & des offenses particulieres, par l'assistance des Loix & obeïssans à celuy qui commande & aux Magistrats, ils sont abondans en richesses & puissans en soldats. Or les Loix sont les instrumens & les nerfs de ces choses.

APHORISME VI.

Et les bonnes Loix aboutissent à cette fin; mais plusieurs s'en escartent; car elles sont grandement differentes entr'elles: c'est à sçauoir aucunes excellent; d'autres sont mediocres, & d'autres sont tout à fait vitieuses. C'est pourquoy ie donneray selon mon petit jugement, certaines Loix qui seront les

Loix des Loix ; ſur leſquelles l'on pourra ſe regler ; d'autant qu'il n'y a point de Loy qui n'ayt eſté bien ou mal eſtablie.

APHORISME VII.

Mais auant que de toucher au corps meſmes des Loix particulieres, ie déduiray en peu de mots les vertus & les dignitez des Loix en general. Cette Loy doit eſtre eſtimée bonne qui eſt certaine en denonciation ; juſte en commandement, commode en execution, qui s'accorde bien auec la police d'où l'on ſe ſert ; & qui eſt cauſe que les ſubjects deuiennent vertueux.

TITRE I.

De la premiere Dignité des Loix. Qu'elles ſoient certaines.

APHORISME VIII.

Il eſt tellement important à la Loy d'eſtre certaine, que ſans cela elle ne peut eſtre juſte. Car ſi l'on ne ſonne qu'incertainement la retraite, qui ſera le Capitaine qui r'alliera ſes gens pour ſe retirer ? De meſmes, ſi la Loy donne vne voix incertaine, qui ſe diſpoſera à y obeïr ? C'eſt pourquoy il faut qu'elle aduertiſſe auant qu'elle frappe : auſſi a t'on bien dit. Que cette Loy eſtoit tres-bonne qui ne laiſſe que fort peu en la diſpoſition du Iuge. Et c'eſt en quoy conſiſte la certitude de la Loy.

APHO-

APHORISME IX.

Il y a vne double incertitude de Loix. Vne quand on ne preſcript aucune Loy; & l'autre quand elle eſt ambiguë & obſcure. C'eſt pourquoy il faut premierement traitter des cas dont la Loy ne parle point ; afin que l'on y trouue auſſi quelque regle de Certitude.

Des Cas dont la Loy n'a pas parlé.

APHORISME X.

Le peu de Prudence de l'homme ne peut comprendre tous les Cas que le temps trouue; Doncques les cas obmis & nouueaux ſe monſtrent fort ſouuent, où il faut apporter vn triple remede ou ſupplément; par vn progrez à choſes ſemblables, ou par l'vſage des exemples, encores qu'ils n'ayent pas paſſé en Loix ; ou par les Iuriſdictions qui ordonnent ſelon le bon plaiſir d'vn homme de bien, & ainſi qu'il l'aura aduiſé pour le mieux, ſoit pour le Ciuil, ſoit pour le Criminel.

Du Progrez à choſes ſemblables, & des Extenſions des Loix.

APHORISME XI.

Il faut tirer la regle de la Loy des choſes ſemblables, quand il s'agiſt d'vn faict qui ne s'y trouue pas;

mais cela se doit faire auec prudence & auec iugement. Surquoy il faut garder les regles suiuantes. *Que la Raison soit fertile: Que la Coustume soit sterile, & qu'elle n'engendre point de cas.* Doncques ce qui est receu contre la raison de Droict ou quand la Raison en est obscure, il ne le faut pas tirer en consequence.

APHORISME XII.

Le remarquable bien public attire à soy les Cas obmis. C'est pourquoy quand quelque loy regarde & procure notablement & merueilleusement bien ce qui est commode à la Republique, son interpretation doit estre estenduë & amplifiée.

APHORISME XIII.

C'est vne chose fort rude de donner la gesne aux loix: afin qu'elles gesnent les hommes. Ie ne suis doncques pas d'aduis, que l'on estende aux crimes nouueaux les loix concernant les peines; & encores moins celles qui punissent de mort. Mais si le crime est vieux & cogneu par les loix; & que neantmoins sa poursuitte tombe en vn nouueau cas, qui n'a pas esté preueu par elles, que l'on s'esloigne tout à fait des resolutions de Droict, plustost que de laisser les crimes impunis.

APHORISME XIV.

Dans les Status qui abrogent entierement le Droict

commun, concernant principalement les choſes qui arriuent ſouuent & qui ſont deſ-ja receuës, ie ne ſuis pas d'aduis que l'on y procede par exemple au cas qui ont eſté obmis. Car quand la Republique a eſté long temps ſans auoir vne loy, meſme en des Cas exprés, il y a peu de danger ſi les cas dont l'on n'a point fait mention, attendent vn Remede d'vn nouueau Statut.

APHORISME XV.

Les Statuts qui ont eſté clairement les loix du Temps, & qui ſont nais des occaſions qui pouuoient alors beaucoup en la Republique, quand il court vn autre temps, font aſſez s'ils peuuent durer en leur propre cas. Et ce ſeroit contre tout ordre ſi on les tiroit en quelque façon que ce fuſt, aux Cas qui ont eſté obmis.

APHORISME XVI.

Il n'y a point de Conſequence de la Conſequence; mais l'extenſion doit eſtre arreſtée entre les Cas les plus proches : autrement elle panchera vn peu aux choſes diſſemblables. Et les ſubtilitez des eſprits ſeront preferables à l'authorité des Loix.

APHORISME XVII.

Il faut eſtendre plus librement les Loix & les Statuts que l'on couche en moins de paroles. Mais où

les Cas particuliers y ſont enoncez, il y faut aller auec plus de retenuë. Car de meſmes que l'exception affermit la force de la Loy, dans les Cas qui ne ſont pas exceptez : ainſi le dénombrement l'affoiblit dans les Cas qui n'y ſont pas contenus.

APHORISME XVIII.

L'Ordonnance explicatiue empeſche de couler les ruiſſeaux de la precedente ſans que l'on reçoiue aucune extenſion en l'vne & en l'autre Ordonnance. Car on ne doit pas l'eſtendre plus que le Iuge, où l'extenſion a commencé d'eſtre faite par la Loy.

APHORISME XIX.

La ſolemnité des paroles & des actes ne reçoit pas d'extenſion à choſes ſemblables. Car ce qui paſſe de la couſtume à l'arbitrage perd la nature de ſolemnel. Et l'introduction des choſes nouuelles gaſte la majeſté des anciennes.

APHORISME XX.

L'on eſtend fort aiſément la Loy aux Cas qui arriuent apres, & qui n'eſtoient pas en la nature des choſes quand on la portée : car en cet endroit où le Cas n'a peu eſtre exprimé; parce qu'alors il n'y en auoit pas, celuy duquel l'on n'a point parlé, tient lieu de celuy qui eſt exprimé, ſi la raiſon eſt ſemblable.

Mais c'eſt aſſez parlé de l'Extenſion des Loix aux cas dont on n'a point fait de mention. Il faut parler maintenant de l'vſage des Exemples.

Des Exemples & de leur vſage.

APHORISME XXI.

Il faut maintenant parler des exemples, d'où il faut puiſer le Droict, quand la Loy manque; & ie traitteray en ſon lieu de la Couſtume, qui eſt vne eſpece de loy; & des exemples qui ont paſſé par vn frequent vſage en Couſtume, comme en vne loy tacite. Ie m'arreſte maintenant aux exemples qui arriuent rarement par-cy & par-là & qui n'ont pas paſſé en force de Loy, quand & auec quelle precaution il faut tirer d'eux la regle de Droict, quand il n'y a pas de Loy pour cela.

APHORISME XXII.

Il faut emprunter les Exemples des bons Temps & où l'on viuoit modeſtement; & non de ceux durant leſquels la tyrannie, la faction & la diſſolution regnoient. Les exemples de ces temps-là ſont des enfantemens illegitimes qui nuiſent plus qu'ils n'enſeignent.

APHORISME XXIII.

En matiere d'exemples ceux qui ſont les plus nouueaux ſont les plus aſſeurez. Car pourquoy ne reite-

rera-t'on pas ce qui a eſté fait vn peu auparauant; d'où il n'eſt enſuiuy aucune incommodité? Ces nouueaux exemples ont pourtant moins d'authorité * *que les anciens.* Meſmes s'il eſt beſoin de remettre l'affaire en meilleur eſtat, ils tiennent plus du ſiecle dans lequel ils arriuent que de la droicte Raiſon.

* Adjouſté.

APHORISME XXIV.

Mais les plus vieux exemples doiuent eſtre receus auec retenuë & auec choix. Car pluſieurs choſes ſe changent par le cours de l'aage; en ſorte que ce qui ſemble fort ancien par le temps, eſt tout à fait nouueau; eü eſgard au trouble & au deſordre de ce qui ſe paſſe alors. D'où vient que les exemples des temps qui ſont entre deux ſont treſbons; ou meſmes ceux du temps qui eſt conforme à celuy qui court: d'autant qu'il arriue ſouuent que le plus eſloigné s'y rapporte mieux que le plus proche.

APHORISME XXV.

Il faut ſe reſtraindre dans les bornes de l'exemple & ne les outrepaſſer en façon quelconque. Car où il n'y a point de regle de Loy, l'on doit quaſi tenir toutes choſes pour ſuſpectes, que vous ne ſuiurez pas comme eſtant en obſcurité.

APHORISME XXVI.

Il faut euiter les exemples qui ne ſont que par

fragments & par abregez : & il faut conſiderer l'exemple tout entier & tout ce qu'il ſignifie. Car s'il eſt vray que c'eſt vne choſe inciuile de iuger d'vne partie de la Loy, ſans l'auoir premierement toute leuë: cela doit encores bien mieux auoir lieu aux exemples, dont l'vſage eſt douteux s'ils ne ſont rapportez fort à propos.

APHORISME XXVII.

En ce qui eſt des exemples il importe beaucoup de ſçauoir de quelles mains ils viennent & par où ils ont paſſé. Car ſi on les prend ſeulement des Greffiers & des miniſtres de la Iuſtice, ſuiuant le ſtyle de la Cour, ſans vne manifeſte cognoiſſance des Superieurs ; ou s'ils n'ont cours que parmy le peuple, qui eſt le maiſtre des erreurs, il les faut meſpriſer & n'en pas tenir de compte. Mais ſi les Conſeillers des Parlemens, ſi les Iuges ou les Cours Souueraines les ont ſi bien conſiderés qu'ils ayent beſoin d'vne approbation, pour le moins tacite, des Iuges, ils ont plus de credit.

APHORISME XXVIII.

Il faut faire grand eſtime des exemples qui ont eſté publiez, encores qu'ils ſoient moins dans l'vſage; pourueu qu'ils ayent eſté agitez en diſpute. Mais il ne faut pas tenir compte de ceux qui ont touſiours repoſé dans les caſſetes & dans les archiues, comme

y eſtans enſeuelis & entierement oubliez. Car les exemples ſont ſemblables à l'eau, qui eſt plus ſaine quand elle court.

APHORISME XXIX.

Ie ne ſuis pas d'aduis que l'on tire des Hiſtoires les Exemples qui concernent les Loix; mais des actes publics & des plus fidelles traditions. Car les meilleurs Hiſtoriens ont cette ſorte de malheur, qu'ils ne s'arreſtent pas aſſez ſur les Loix & ſur les actes Iudiciaires; ou s'il arriue qu'ils en traictent ſoigneuſement ils ſont neantmoins differens des Originaux.

APHORISME XXX.

L'Exemple qui eſt rejetté au temps meſmes qu'il arriue ou bien toſt apres, ne doit pas eſtre facilement receu ſi vn cas ſemblable arriuoit. Car ce que l'on s'en eſt autresfois ſeruy n'eſt pas tant à ſon aduantage, comme il y a du deſaduantage de ce qu'on l'a laiſſé apres l'auoir experimenté.

APHORISME XXXI.

Les Exemples ſeruent de conſeil, mais ils n'impoſent pas de neceſſité d'obeïſſance. Donques que leur vſage ſoit tel: Que l'on tourne l'authorité du temps paſſé à l'vſage du preſent.

Mais ce que ie viens de dire doit ſuffire pour le regard

regard du profit que l'on doit faire des Exemples, quand il n'y a point de Loy ; il faut maintenant parler des Cours des * *Preteurs & des Cenſeurs.*

* C'eſt à dire des Iuriſdictions ciuiles & criminelles

Des Cours des Preteurs & des Cenſeurs.

APHORISME XXXII.

Qu'il y ait des Cours & des Iuriſdictions qui ordonnent ſelon le dire d'vn homme de bien ; & ſelon qu'il le juge à propos ſur les affaires qui ne ſont pas reglées par la Loy : laquelle, comme j'ay deſia dit, ne comprend pas toute ſorte de faits ; mais elle eſt adaptée à ce qui arriue ſouuent. Or le Temps eſt vne choſe fort ſage, ainſi qu'ont dit les Anciens ; & il eſt autheur & inuenteur des cas nouueaux.

APHORISME XXXIII.

Il arriue auſſi de nouueaux cas en matiere criminelle qui meritent punition ; & en matiere ciuile qui ont beſoin d'ayde. Ie nomme les Cours des Cenſeurs où l'on traite les premiers : & des Preteurs, celles où ſe decident les derniers.

APHORISME XXXIV.

Que les Cours des Cenſeurs ayent juriſdiction & puiſſance, non ſeulement de punir les nouueaux crimes ; mais d'augmenter les peines eſtablies par les

Loix ſur les crimes qui ſe commettoient dés ce temps là; ſi les cas ſont odieux & enormes; pourueu qu'ils ne ſoient pas capitaux: car ce qui eſt enorme eſt comme nouueau.

APHORISME XXXV.

Les Cours des Preteurs ont ſemblablement la puiſſance, tant d'aſſiſter contre la rigueur de la Loy que pour ſuppléer à ce qui luy defaut. Car s'il eſt iuſte d'apporter du remede à celuy à qui la Loy n'a pas penſé: à plus forte raiſon remediera-t'on à celuy qu'elle a bleſſé?

APHORISME XXXVI.

Ces courts des Cenſeurs & des Preteurs, ayent la ſeule cognoiſſance des cas enormes & extraordinaires, & qu'ils n'entreprennent pas ſur les Iuriſdictions ordinaires. De crainte que cela ne tende pluſtoſt à ſupplanter la loy, qu'à luy apporter du ſupplément.

APHORISME XXXVII.

Que ces Iuriſdictions ſe trouuent ſeulement dans les cours Souueraines, ſans qu'elles ſoient communiquées aux Iuges Inferieurs. Car il y a fort peu à dire entre pouuoir ſuppleer, eſtendre & moderer les Loix; & entre les faire.

APHORISME XXXVIII.

Qu'il y ait plusieurs Officiers en ces Cours, & non vn seul. Que l'on n'y opine pas du bonnet; mais que les Iuges raisonnent sur leurs Opinions, & ce publiquement & deuant toute la compagnie: afinque ce qui est libre en puissance deuienne borné par la renommée & par la reputation.

APHORISME XXXIX.

Qu'il n'y ait pas de Rubriques de Sang; & que l'on ne prononce rien sur les matieres Capitales en quelque Court que ce soit, que suiuant vne loy cogneuë & certaine. Car Dieu a premierement annoncé la mort & apres il l'a donnée: aussi ne falloit-il pas oster la vie qu'à celuy qui eust premierement recogneu qu'il eust peché contre elle.

APHORISME XL.

Que l'on donne aux Cours des Censeurs vn troisiesme marreau. Que l'on n'impose pas necessité aux Iuges qui en seront, d'absoudre ou de condamner; mais qu'il leur soit permis de prononcer en cette sorte, *Il ne nous appert pas.* Mesme que le Censeur puisse non seulement punir; mais aussi marquer de quelque note qui n'éporte point de peine; mais qui se termine en correction, ou qui chastie les coulpables d'vne

legere ignominie, & qui les faſſe aucunement rougir.

APHORISME XLI.

Dans les Courts des Cenſeurs tous les crimes enormes deſia commencez ou à demy-faits ſont punis, quoy qu'il ne s'en enſuiue pas vn effect conſommé. Et que ces Courts s'occupent auant tout en cela; veu que la Seuerité doit principalement punir les crimes en leur commencement; & la Clemence doit empeſcher qu'ils ne ſoient pas commis; & cela arriue quand l'on punit les actes moyens.

APHORISME XLII.

Il faut auant toutes choſes prendre garde qu'és Courts des Preteurs, l'on ne ſecoure point aux cas que la Loy n'a pas tant obmis, que meſpriſez, comme legers: ou qu'elle a iugé odieux, en ſorte qu'elle n'y a pas apporté de remede.

APHORISME XLIII.

Il importe grandement à la certitude des loix, de laquelle ie parle maintenant, que les Cours des Preteurs ne groſſiſſent & ne s'eſtendent tellement, que ſouz pretexte d'adoucir la rigueur des loix, elles ne leur oſtent & ne leur couppent leur force, ou ne les leur ramoliſſent tirant toutes choſes en arbitrage.

APHORISME XLIV.

Que les Cours des Preteurs ne puiſſent rien determiner contre vne Ordonnance expreſſe, ſouz quelque pretexte d'equité que ce ſoit. Car ſi cela eſtoit, le Iuge deuiendroit entierement Legiſlateur; & toutes choſes dependroient de l'arbitrage.

APHORISME XLV.

Quelques-vns veulent que la Iuriſdiction qui iuge ſelon l'Equité; & ſelon ce qui ſemble bon; & que cette autre qui procede ſelon la rigueur du droict, appartiennent aux meſmes Cours. D'autres croyent qu'il faut qu'il y ait diſtinction: parce que les matieres ſont differentes: car l'on ne ſçauroit faire difference de cas, s'il y a vn meſlange de Iuriſdictions. Mais l'arbitrage entraiſnera en fin la Loy.

APHORISME XLVI.

Ce n'eſt pas ſans cauſe que le Preteur parmy les Romains auoit vne Pancarte, en laquelle il preſcriuoit & publioit comment il deuoit rendre la Iuſtice. A l'exemple dequoy les Iuges qui ſont dans les Cours des Preteurs doiuent ſe propoſer certaines regles; entant qu'il ſe peut faire; & les afficher en public. Car cette loy eſt treſbonne qui ne laiſſe que fort peu à la diſpoſition du Iuge: & celuy-là eſt vn treſbon

Iuge qui ne ſe permet que fort peu de choſe.

Mais ie traitteray plus au long de ces Cours, quand ie parleray des jugements. Ce que ie viens d'en dire n'a eſté qu'en paſſant, entant qu'elles ſont neceſſaires; & qu'elles ſuppleent ce à quoy la Loy n'a pas touché.

De l'Inſpection des Loix à ce qui s'eſt deſia paſsé.

APHORISME XLVII.

Il y a & tout vn autre genre de ſupplément de cas obmis, quand vne Loy vient au defaut de l'autre; & par ainſi attire les Cas dont on n'a pas parlé. Cela arriue aux Loix & aux Statuts qui regardent derriere eux, comme l'on parle d'ordinaire. Et l'on ne doit ſe ſeruir de cette ſorte de Loix, que fort rarement, & auec grande retenuë; car ie ne ſçaurois approuuer Ianus dans les Loix.

APHORISME XLVIII.

Celuy qui elude & qui limite les paroles ou la raiſon de la Loy par deception & par fraude, merite d'eſtre enucloppé par la Loy ſuiuante. Doncques il eſt iuſte qu'en cas de fraude & de ſubterfuge trompeur, les Loix regardent derriere elles; & que les vnes ſecourent les autres; afin que celuy qui machine les tromperies; & qui veut renuerſer les Loix preſentes, ſe craigne au moins de celles qui ſont à venir.

APHORISME XLIX.

Les Loix qui fortifient & confirment les vrayes intentions des actes & des instrumens contre les defauts des formules ou des solemnitez, comprennent tresbien les choses passées. Car le principal vice qui soit en la loy, qui regarde derriere soy, est qu'elle trouble. Mais ces Loix confirmatiues considerent la paix & l'establissement des choses qui sont passées. Il faut pourtant prendre garde que les choses iugées n'en soient pas renuersées.

APHORISME L.

Il faut bien se donner garde de croire qu'il n'y a que les Loix qui infirment ce qui a esté desia fait; qui regardent seulement le passé: car celles qui defendent & qui restraignent ce qui doit estre à l'aduenir & qui est necessairemẽt attaché à ce qui est desia fait, leur sont semblables: Par exemple, si quelque Loy defend à certains artisans de ne plus vẽdre leurs denrées; elle prononce à l'aduenir: mais elle opere pour le passé; d'autant qu'ils ne peuuent plus gagner leur vie par vn autre moyen, * *& c'est en quoy leur premiere industrie leur est inutile.*

* Adjousté, pour le desembroüillement de l'Aphorisme.

APHORISME LI.

Toute Loy declaratiue, quoy qu'elle ne porte pas

les paroles du passé, y est pourtant entierement tirée par la force de la declaration. Car l'interpretation ne commence pas alors qu'on la declare ; mais elle deuient comme du mesme temps de la Loy. C'est pourquoy vous ne mettrez pas en ligne de cõpte les Loix declaratiues, qu'aux cas dans lesquels les Loix peuuent auec Iustice regarder derriere elles.

I'acheue en cet endroit cette partie qui traicte de l'incertitude des Loix, quand il se rencontre qu'elles n'ont rien determiné sur quelque fait. Il faut maintenant parler de cette autre partie : à sçauoir: Quand il y a quelque Loy, mais qui est ambiguë & obscure.

De l'obscurité des Loix.

APHORISME LII.

L'obscurité des Loix tire son origine de quatre choses : ou d'vn trop grand amas d'icelles ; principalement si l'on y met les abrogées : ou de leur description ambiguë ou moins claire & cogneuë : ou à cause que l'on a negligé ou mal institué les moyens de bien examiner le Droict : ou en fin à cause de la contrarieté & du peu de fermeté des iugemens.

Du trop grand amas des Loix.

APHORISME LIII.

Le Prophete dit : *Il pleuura sur eux des pieges*, dont les

les plus dangereux ſont ceux des Loix: principalement de celles qui preſcriuent les peines * *deuës aux démerites.* Que ſi elles ſont infinies en nombre; & ſi elles deuiennent invtiles auec le temps, elles n'eſclairent pas à ceux qui marchent; mais elles leur dreſſent pluſtoſt des filets à les empeſtrer.

* Adjouſté.

APHORISME LIV.

Il y a double raiſon pour faire vne nouuelle Ordonnance. Vne confirme & fortifie les premieres, portées ſur le meſme ſujet. L'autre abroge & efface tout ce qui a eſté fait auparauant; & ſubſtituë entierement en leur place vne Loy nouuelle & qui determine la meſme choſe. La derniere me reuient mieux: Car ce qui procede de la premiere eſt embarraſſé & incertain: & à vray dire l'on vuide l'inſtance, mais le corps des Loix en eſt cependant rendu defectueux. Quant à la derniere, il faut prendre garde de bien plus prés, durant le temps que l'on employe à deliberer ſur cette meſme Loy. Et l'on doit bien penſer à ce qui a eſté deſia fait auant que l'on porte la Loy. Et c'eſt de là que l'on peut fort bien à l'aduenir accorder les Loix.

APHORISME LV.

C'eſtoit vne couſtume parmy les Atheniens, que ſix hommes examinoient toutes les années les contraires Chefs des Loix que l'on nomme Antinomies;

& que l'on propoſoit au peuple celles que l'on n'auoit peu accorder ; afin que l'on en determinaſt quelque choſe de certain.

A l'exemple deſquels, il faut que ceux qui ſont de la Police en chaque ville & qui ont pouuoir de faire les Loix, reuoyent les Antinomies de trois en trois ans ou de cinq en cinq, ou en tel autre temps qu'ils aduiſeront. Que l'on depute des perſonnes pour les voir & pour s'y preparer; & qu'apres cela l'on faſſe vne aſſemblée de ville où l'on reſoudra par opinions, à quoy il s'en faudra tenir.

APHORISME LVI.

Cependant que l'on ne ſe peine pas trop à reconcilier les Loix differentes & à ſauuer, comme l'on dit, toutes choſes par des diuiſions ſubtiles & recherchées : car c'eſt vne toile d'eſprit. Et cela qui porte quant & ſoy vne certaine modeſtie & reſpect; doit eſtre mis du nombre des choſes qui ſont nuiſibles, comme eſtant ce qui rend le corps entier des Loix diuers & mal tiſſu. Il vaut beaucoup mieux que ce qui eſt mauuais demeure deſſous ; & ce qui eſt bon demeure ſeul debout.

APHORISME LVII.

Que les Deputez propoſent d'office qu'il faut oſter les Loix abrogées & qui ne ſont plus en vſage auſſi bien que les Antinomies. Car comme ainſi ſoit

qu'vn Statut expres ne s'abroge pas regulierement à faute d'eſtre practiqué, il arriue que par le meſpris des Loix abrogées l'on en eſtime moins les autres. Et ce genre de tourment dont ſe ſeruoit Mezenſe, s'en enſuit: que les Loix viues meurent dans les embraſſemens de celles qui ſont mortes. Mais il faut ſur tout prendre garde que la gangrene ne s'engendre dans les Loix.

APHORISME LVIII.

Meſmes pour ce qui eſt des Loix & des Statuts abolis & qui n'ont pas eſté nouuellement publiez, les Cours des Preteurs ont cependant droict de decreter contre: car encores que l'on n'ait pas mal dit; Qu'il ne faut point que perſonne ſoit plus ſage que les Loix; toutesfois que cela s'entende des Loix, quand elles veillent & non pas quand elles dorment. Mais non ſeulement les Preteurs; mais auſſi les Roys & le Conſeil d'Eſtat & les Puiſſances ſouueraines ont droict de preſter main forte contre les nouuelles Ordonnances que l'on tient nuiſibles au droict public: en ſuſpendant leur execution par Edicts ou par Actes, iuſques à ce que l'on ait tenu des Eſtats Generaux, ou de telles Aſſemblées qui ayent pouuoir de les abroger: De peur que le ſalut du peuple ne ſoit cependant en danger.

Des nouueaux Digeſtes des Loix.

APHORISME LIX.

Que ſi les Loix entaſſées les vnes ſur les autres

viennent à s'accroiſtre en vne ſi grande quantité de volumes ; ou ſi elles ſont trauaillées d'vne ſi grande confuſion, que l'vſage deſire qu'on les retracte de nouueau ; & qu'on les redige en vn corps ſain & diſpos. Entreprenez cela auant toutes choſes ; & que cét ouurage ſoit vn ouurage heroïque : & que leurs Autheurs ſoient à bon droit mis au nombre des Legiſlateurs & de ceux qui les ont dreſſées.

APHORISME LX.

Cette façon de purifier les Loix ; & ce Digeſte nouueau eſt parfait en ces cinq façons. Premierement, que l'on laiſſe les choſes deſaccouſtumées que Iuſtinian nomme Fables anciennes. De plus, que l'on reçoiue d'entre les Antinomies, celles qui ſont les plus approuuées & que l'on aboliſſe les contraires. En troiſieſme lieu, que l'on efface les Homionomies, ou les Loix qui ſignifient vne meſme choſe ; & ne ſont que redites ; & que celle d'entr'elles qui eſt la plus parfaite ſoit retenuë pour toutes. En quatrieſme lieu, s'il y a des Loix qui ne determinent rien, mais qui propoſent ſeulement des queſtions & les laiſſent puis apres indeciſes, qu'on les rejette ſemblablement. En dernier lieu, que l'on ſerre plus à l'eſtroit celles où il y a quantité de paroles, & qui ſont par trop longues.

APHORISME LXI.

Il ſera treſbien fait de digerer & d'arranger en ce

nouueau Digeſte des Loix; d'vn coſté celles qui ſont communément receuës & comme immemoriales en leur origine; & de l'autre, les Ordonnances qui y ſont adjouſtées de temps en temps: veu qu'en pluſieurs choſes, quand l'on rend Iuſtice l'on n'interprete pas la Loy & le Statut en la meſme ſorte & l'on ne s'en ſert pas de meſme. Ce que Tribonian a fait au Digeſte & au Code.

APHORISME LXII.

Mais en la regeneration de ces Loix, & en la ſtructure nouuelle des anciennes & des liures; que l'on retienne entierement les paroles & le texte de la Loy; bien qu'il fuſt neceſſaire de les recueillir par lambeaux & par parcelles, apres cela qu'on les attache par ordre. Car encores que peut eſtre, ſi l'on regarde à la droite raiſon, cela ſe feroit plus cõmodément & mieux par vn texte nouueau, que par cette rentraiture; toutesfois il ne faut pas tant regarder dans les Loix le ſtyle & la deſcription, comme l'authorité & l'antiquité qui en eſt le patron. Autrement cet ordre ſembleroit ſentir quelque choſe de l'eſcolier; & eſtre pluſtoſt vne methode, que de paroiſtre le corps des Loix qui commandent.

APHORISME LXIII.

Il demeurera reſolu par le Digeſte nouueau des Loix, que les anciens volumes ne ſeront pas tout à

fait abandonnez ny mis en oubly ; mais qu'on les mettra dans les Bibliotheques, quoy que l'on defende de s'en ſeruir communément & en tout. Car il ne ſera pas hors de propos de conſulter & de voir les changemens & les ſuites des Loix paſſées, és cauſes d'importance ; & meſmes c'eſt vne choſe celebre que de meſler auec l'antiquité, ce qui ſe paſſe aujourd'huy. Or ce nouueau corps de Loix doit eſtre entierement confirmé par ceux qui en chaque police, ont la puiſſance d'en faire ; de crainte que ſous pretexte de digerer les vieilles, l'on n'en impoſe à cachettes de nouuelles.

APHORISME LXIV.

Il y auroit à Deſirer que ce renouuellemẽt de Loix, fuſt entrepris durant les Temps qui ſont preferables en Sciences & en la cognoiſſance des choſes, aux plus anciens, dont l'on retracte les actes & les ouurages. Ce qui eſt autrement eſcheu en l'Oeuure de Iuſtinian : Car c'eſt vne choſe malheureuſe, quand par le iugement & par le choix d'vn aage moins prudent les Oeuures des plus anciens demeurent eſtropiees ; & qu'on les compoſe de nouueau. Toutesfois il arriue ſouuent, que ce qui n'eſt pas le meilleur eſt neceſſaire.

Mais que ce ſoit aſſez parlé de l'obſcurité de Loix, qui procede de leur trop grand & trop confus aſſemblage, il faut maintenant paſſer à leur ambiguë & obſcure deſcription.

De la Deſcription douteuſe & obſcure des Loix.

APHORISME LXV.

La deſcription obſcure des Loix vient ou du babil & du trop de paroles qui s'y trouuent, ou de leur grande briefueté, ou du Prologue de la Loy qui eſt contraire au corps de la meſme Loy.

APHORISME LXVI.

Il faut maintenant parler de l'obſcurité des Loix qui procede de leur mauuaiſe deſcription. La trop grande abondance de paroles vaines & inutiles, dont l'on ſe ſert en preſcriuant les Loix, & la longueur en diſcours ne m'agreent pas. Car tant s'en faut que le babillard vienne à bout de ce qu'il veut & de ce qu'il entreprend, que le contraire luy arriue. Et comme ainſi ſoit qu'il deſire de declarer & d'exprimer chaque Cas particulier auec des paroles bien choiſies & fort propres, en croyant le donner pour plus veritable, il ſe trouue au rebours qu'il engendre pluſieurs queſtions ſur les mots; en ſorte que l'interpretation ſelon le ſens de la Loy (qui eſt plus ſain & plus veritable) en deuient beaucoup plus difficile, à cauſe du bruit des paroles.

APHORISME LXVII.

Sans qu'il faille non plus approuuer vne

briefueté trop concise & trop affectée, pour paroistre plus graue & comme en estant plus Royale, en ces siecles principalement; de crainte que la Loy ne soit ainsi que la Regle Lesbienne. L'on doit doncques rechercher la mediocrité & les paroles generales; lesquelles estant bien adaptées, quoy qu'elles n'expriment pas exactement les Cas qui sont contenus dans les Loix, excluent au moins assez clairement ceux qui n'y sont pas.

APHORISME LXVIII.

L'on doit neantmoins expliquer plus au long & monstrer comme au doigt, selõ la portée du peuple, toutes choses dans les Loix & dans les Edicts ordinaires & politiques: où l'on ne se sert pas du ministere de Iurisconsulte; mais chacun s'en remet à son propre sens.

APHORISME LXIX.

Et si ie pouuois supporter la coustume des anciens, ie n'approuuerois pas beaucoup les Prologues que l'on a autrefois iugé impertinens; & qui introduisent des Loix qui disputent & non pas qui commandent. Mais ces Prefaces sont souuent, & principalement en ce temps, adjoustées par necessité, non tant pour seruir d'explication à la Loy, comme de persuasion pour la rapporter en pleins Estats; & d'abondant pour la satisfaction du peuple. Neantmoins

moins qu'on les euite le plus que l'on pourra, & que l'on commence la Loy par la juſſion.

APHORISME LXX.

Bien que l'intention & la raiſon de la Loy ne ſoit pas quelquefois mal tirée des Prefaces & des preambules comme l'on dit ; toutesfois l'on ne doit pas apprendre de là ſa latitude & ſon extenſion. Car l'on voit ſouuent dans le Preambule ce qui eſt de plus plauſible & de plus ſpecieux pour ſeruir d'exemple; au lieu que la Loy en comprend beaucoup dauantage. Au contraire, la Loy en reſtraint & en limite pluſieurs, où il n'a pas eſté beſoin d'inſerer dans le Preambule la cauſe de la limitation. C'eſt pourquoy il faut prendre la dimenſion & l'eſtenduë de la Loy d'elle-meſme ; veu que le Preambule va plus ou moins auant qu'il ne faut.

APHORISME LXXI.

Or c'eſt vn genre de preſcrire les Loix fort vicieux, quand le cas ſur lequel la Loy a eſté faite eſt amplement exprimé dans le Preambule. Et quand apres cela par la force du mot Tel, ou d'vn ſemblable relatif, le corps de la Loy eſt encores referé au Preambule : d'où vient qu'il eſt inſeré & incorporé à la Loy meſme, ce qui eſt obſcur & moins aſſeuré : d'autant que l'on n'a pas accouſtumé de pezer & d'examiner auec autant de ſoing les mots du Preambule, comme

l'on fait les paroles de toute la Loy.

Ie traicteray plus amplement cette partie de l'incertitude des Loix, qui procede de leur mauuaiſe deſcription, quand ie parleray cy-apres de leur interpretation. Partant cecy ſuffiſe ſur le ſujet de l'obſcure deſcription des Loix. Il faut maintenant parler de la maniere de faire clairement voir que c'eſt que le droict.

De la maniere de faire clairement voir que c'eſt que le Droict : & comment il en faut oſter les ambiguitez.

APHORISME LXXII.

Il y a cinq manieres de faire clairement voir que c'eſt que le Droict & d'en oſter les doutes qui s'y trouuent. Et cela ſe fait, ou par les Enregiſtrements des ſentences: ou par les Autheurs approuuez; ou par les liures qui aydent à cela : ou par les leçons : ou par les reſponſes ou conſultations des bien aduiſez Iuriſconſultes. Que s'il arriue, que toutes ces choſes ſoient bien entenduës, elles donneront vne grande lumiere à l'obſcurité des Loix.

De l'Enregiſtrement des Sentences.

APHORISME LXXIII.

Que l'on recueille auant toutes choſes, diligemment & auec fidelité les jugemens donnez aux Cours

Souueraines & principales & aux cauſes d'importance qui ſont principalement douteuſes, & qui ont quelque difficulté & quelque nouueauté. Car les jugements ſont les ancres des Loix, comme les Loix le ſont de la Republique.

APHORISME LXXIV.

La maniere de recueillir ces jugements & de les rediger par eſcrit, ſoit tel. Eſcriuez preciſément les cas & les Sentences exactement: adjouſtez les raiſons, ſur leſquelles ſe ſont fondez les Iuges pour les donner: ne meſlez pas l'authorité des Cas mis pour ſeruir d'exemple auec les Cas principaux; & paſſez ſouz-ſilence les plaidoyers des Aduocats, s'ils ne contiennent quelque belle choſe.

APHORISME LXXV.

Ceux qui ramaſſeront ces jugements ſoient les plus fameux d'entre les Aduocats, qui ſeront payez de leurs peines au deſpens du public. Que les Iuges s'abſtiennent de faire tels Enregiſtrements; de crainte qu'eſtans trop attachez à leurs propres opinions; & ſe tenans forts de leur propre authorité, ils n'outrepaſſent les bornes de Rapporteur,

APHORISME LXXVI.

Rangez ces jugements par ordre & par ſuitte de

temps, non pas par Methode & par titres. Car telles eſcritures ſont comme les Hiſtoires & les narrations des Loix. Et non ſeulement les Actes meſmes; mais auſſi les temps durant leſquels ils ont eſté faits, donnent de la lumiere au Iuge qui eſt prudent.

Des Autheurs authentiques.

APHORISME LXXVII.

Compoſez le Corps de Droict, des Loix meſmes qui font le droict commun: par apres des Conſtitutions & des Statuts, en troiſieſme lieu des jugements enregiſtrez. Outre cela qu'il n'y ait rien d'authentique; ou s'il y a quelque choſe qu'on ne l'admette que fort peu ſouuent.

APHORISME LXXVIII.

Il n'y a rien de ſi important pour la certitude des loix, dont nous parlons maintenant, que de faire en ſorte que les eſcrits authentiques ſoient retenus dans de certaines bornes; & qu'on laiſſe la demeſurée multitude des Autheurs & des Docteurs de Droict; d'où l'intention de la Loy eſt deſchirée, le Iuge ſe trouue eſtonné, les procés deuiennent immortels, & l'Aduocat meſmes ne pouuant ny lire ny venir à bout de tant de liures, recherche les abregez. L'on peut d'auenture receuoir pour authentiques quelque bonne gloſe & fort peu des meilleurs Autheurs

& meſmes peu de leurs liures. Neantmoins que l'on garde les autres dans les Bibliotheques ; afin que les Iuges ou les Aduocats y voyent leurs traictez, quand beſoin en ſera : mais qu'il ne ſoit pas permis de les alleguer en plaidant, & que l'on ne s'y arreſte point.

Des Liures dont on ſe doit ſeruir.

APHORISME LXXIX.

Que l'on ne priue point ny la ſcience de Droict, ny la practique, des liures qui peuuent ſeruir ; mais qu'on les ait pluſtoſt. Il y en a de ſix ſortes. Les Inſtitutions, le Titre de la Signification des mots, & celuy des Regles de droict, les Antiquitez des Loix, leurs Sommaires; & les formules des Actions.

APHORISME LXXX.

Il faut diſpoſer par les Inſtitutes les jeunes hommes, & les nouueaux venus au Droict ; afin qu'ils en puiſſent mieux comprendre la Science & les difficultez. Que l'on compoſe ces Inſtitutes auec vn bon ordre & bien clair; que l'on y parcoure tout le Droict particulier, ſans paſſer ſouz-ſilence certaines choſes ; & ſans s'arreſter par trop à d'autres, mais en diſant quelque peu de chacune d'elles; afin que celuy qui viendra à lire le corps des Loix, ny trouue rien entierement de nouueau ; mais qui luy ſoit deſia aucunement cogneu. Ne touchez pas dans les Inſtitutes, ce

qui eſt du droict public, qui doit eſtre puiſé des ſources meſmes.

APHORISME LXXXI.

Faites vn Commentaire des autres mots de Droict, & ne vous arreſtez, ny trop curieuſement, ny auec trop de trauail à les expliquer, ny à monſtrer quel eſt leur ſens. Car il ne s'agiſt pas de rechercher exactement les definitions des mots; mais les ſeules explications qui apprennent à entendre auec facilité les liures de Droict qu'on lit. Et ne dreſſez pas ce Traicté par les lettres de l'Alphabet, faictes en ſeulement vne table; pourueu que vous mettiez enſemble tous les mots qui ſont ſur la meſme matiere; afin qu'vn d'eux puiſſe ſeruir à l'intelligence de l'autre.

APHORISME LXXXII.

Il n'y a rien qui profite tant pour ſçauoir certainement les Loix, qu'vn bon & curieux Traicté des diuerſes regles de Droict; & il merite d'eſtre fait par d'habiles hommes & par de ſages Iuriſconſultes. Car ce qui eſt fait ſur ce ſujet ne m'agrée pas. Or il faut ramaſſer les regles, non ſeulement celles qui ſont fort cogneuës; mais les autres plus ſubtiles & cachées que l'on peut tirer de l'harmonie des Loix & des choſes iugées: telles que ſont celles qui ſe trouuent parfois dans les bonnes Rubriques: & ce ſont certaines choſes generales que la Raiſon dicte, qui vont parmy les diuerſes matieres de la Loy: & ſont comme le gros

grauier dont l'on charge le Droict.

APHORISME LXXXIII.

Mais que chaque Ordonnance ou diſpoſition de Droict ne ſoit pas priſe pour vne Regle, comme l'on fait d'ordinaire mal à propos. Car ſi cela auoit lieu, il y en auroit autant comme il y a de Loix : veu que la Loy n'eſt autre choſe qu'vne Regle qui commande. Mais tenez pour Regles celles qui ſont attachées à la forme meſme de la Iuſtice : d'où vient que pour le plus ſouuent les meſmes Regles ſe trouuent dans les Droicts Ciuils des Republiques differentes, ſi d'auenture elles ne changent à cauſe du rapport qu'elles ont aux formes des Polices.

APHORISME LXXXIV.

Apres que l'on a recité la Regle en peu de mots; mais qui ſoient fort ſolides ; que l'on adjouſte les exemples & les Deciſions fort claires des Cas afin de ſeruir d'explication : & les diſtinctions & exceptions pour limitation : toutes ces choſes eſtans propres à l'Ampliation de cette meſme Regle.

APHORISME LXXXV.

L'on commande fort à propos que l'on ne prenne pas Droict par les Regles ; mais que l'on faſſe la Regle ſur ce qui eſt du Droict. Auſſi ne faut-il pas

tirer la preuue des mots de la Regle, comme si c'estoit le texte de la Loy : car la Regle monstre la Loy, comme la Bousſole les Poles ; mais elle ne l'eſtabliſt pas.

APHORISME LXXXVI.

Outre le corps meſme de Droict il ſera fort vtile de conſiderer les antiquitez des Loix ; qui ſont reſpectées, quoy que leur authorité ſoit perduë. Or que l'on ait pour antiquitez les Loix, ce qui a eſté eſcrit deſſus elles & ſur les iugemens, ſoit que ce qui a precedé en temps le corps des Loix ſoit imprimé ou non: Car il ne faut pas perdre ces Antiquitez. C'eſt pourquoy vous en tirerez ce qui eſt de plus vtile : veu que l'on y rencontrera pluſieurs choſes vaines & friuoles; & vous le redigerez en vn ſeul volume : de crainte, comme dit Tribonian, que les vieilles Fables, ne ſe meſlent auec les Loix meſmes.

APHORISME LXXXVII.

Il importe beaucoup pour la Practique que le Droict Vniuerſel ſoit redigé par ordre en lieux & en tiltres : auſquels chacun pourra recourir quand beſoin ſera, comme a vn lieu où l'on trouue ce de quoy l'on a affaire. Ces Liures d'Abregez arrangent ce qui eſt eſpars par-cy par-là, & reſſerrent ce qui eſt eſpandu & dilaté dans la Loy. Mais il faut bien prendre garde que ces Abregez ne rendent les hommes qui ſont habiles à la Practique, negligens à apprendre la Science

Science meſme. Le propre de ces Abregez eſt de ramener le Droict en memoire & non pas de l'enſeigner. Au reſte, il les faut dreſſer auec grand ſoing, probité & iugement ; de peur qu'ils ne dérobent quelque choſe des Loix.

APHORISME LXXXVIII.

Que l'on ramaſſe les diuerſes formules d'inſtances en chaque genre d'affaires. Car outre que cela concerne la Practique, elles deſcouurent les Oracles & les ſecrettes intentions des Loix : où il y a tout plein de choſes cachées. Mais dans les formules des inſtances, elles paroiſſent & mieux & plus à l'eſtendu, comme le poing & la paulme de la main.

Des Aduis de Conſeil.

APHORISME LXXXIX.

Il faut trouuer quelque certain expedient pour deſmeſler & reſoudre les doutes particulieres qui arriuent de temps en temps. Car c'eſt vne choſe fort faſcheuſe que ceux qui ſe veulent empeſcher de faillir, ne trouuent pas de conducteur : & que les actes meſmes ſoient en danger de ne rien valoir ; & que l'on ne cognoiſſe aucunement ce que c'eſt que du Droict, auant que d'auoir acheué quelque choſe.

APHORISME XC.

Ie n'approuue pas que les Aduis de Conſeil que

les Aduocats & les Docteurs donnent ſur vn poinct de Droict à ceux qui les viennent conſulter, ayent tant d'authorité qu'il ne ſoit pas permis au Iuge de s'en eſloigner. Que le Droict ſoit pris des Iuges jurez.

APHORISME XCI.

Ie ne trouue point bon que l'on taſche d'obtenir des Sentences ſous des cauſes & ſous des perſonnes ſuppoſees; afin d'apprendre ce que l'on tiendroit ſur vn fait ſemblable. Car cela deshonore la Majeſté des Loix, & doit eſtre reputé vne eſpece de preuarication. Or c'eſt vne choſe monſtrueuſe que de voir les Sentences tenir quelque choſe du Theatre.

APHORISME XCII.

Doncques que les ſeuls Iuges puiſſent donner tant des Sentences, que des aduis de Conſeil: à ſçauoir celles-là touchant les procés qui ſont pendans: & ceux-cy ſur les difficiles queſtions de Droict propoſees ſur vne * Theſe. Que l'on ne demãde pas ces aduis de Conſeil aux Iuges, ſoit dans les affaires particulieres ſoit dans les publiques. Car ſi cela ſe faiſoit le Iuge deuiendroit Aduocat. Il les faut deſirer du Prince, ou de la Republique, qui les commettront aux Iuges qui doiuent apres ce pouuoir, ouyr les plaidoyers des Aduocats, nommez par les parties ou donnés par les Iuges meſmes, s'il en eſt beſoin.

* C'eſt à dire, ſur vne matiere generale.

Qu'ils eſcoutent leurs raiſons; & apres y auoir

bien penſé qu'ils rendent juſtice, & qu'ils prononcent. Que l'on mette les aduis de Conſeil au meſme rang que les Sentences: qu'on les publie, & qu'ils ayent vne ſemblable authorité.

Les Leçons publiques de Droict.

APHORISME XCIII.

Que l'on inſtituë, & que l'on ordonne en ſorte les leçons publiques de Droict, & les diſputes qui ſe font dans les eſcoles des Vniuerſitez; afin d'exercer ceux qui eſtudient; que l'vn & l'autre tende pluſtoſt à appaiſer les queſtions & les controuerſes qui ſont en la Iuriſprudence, qu'à les eſmouuoir. Car c'eſt maintenant le jeu d'vn chacun de faire quantité de Queſtions ſur le Droict, & s'y debatre; & ce par vanité, afin de paroiſtre habille homme. Et c'eſt l'ancien mal; veu que les Anciens faiſoient gloire de pluſtoſt fomenter que d'eſteindre les diuerſes diſputes qui ſe faiſoient comme par ſectes & par factions. Prenez garde que cela n'arriue pas.

Du peu d'aſſeurance qu'il y a aux Sentences renduës par les Iuges.

APHORISME CXIV.

Les Sentences que les Iuges prononcent ſont incertaines, ou par ce qu'elles ſont trop precipitées;

ou à cauſe de la jalouſie qui eſt entre les Cours; ou par ce que les jugements ſont mal & impertinemment enregiſtrées; ou par ce que l'on rend leur effect nul, par la voye d'appel qui eſt libre & ouuerte à vn chacun. C'eſt pourquoy il faut pouruoir. Que l'on ne prononce pas de Sentence que l'on n'y ait en premier lieu bien meurement penſé. Que les Cours s'entre-honorent. Que les jugements ſoient enregiſtrez auec fidelité & auec prudence. Et que le chemin par lequel on les annule ſoit eſtroit, raboteux, & comme tout couuert de chauſſetrapes.

APHORISME XCV.

Si l'on a rendu vn iugement ſur certain fait en quelque Cour ſouueraine; & que le pareil ſe preſente à iuger en vne autre, que l'on ne le iuge pas auant que d'auoir aſſemblé toutes les Chambres pour y deliberer. Car s'il faut reformer ce qui a eſté iugé, qu'au moins on l'enſeueliſſe honnorablement.

APHORISME XCVI.

C'eſt vne choſe qui tient de l'homme de voir les Cours entrer en diſpute & en conflit à raiſon de leur Iuriſdiction: & ce d'autant plus que cette contention eſt entretenuë par vne mauuaiſe ſentence, fondée ſur ce que tout bon Iuge & courageux doit eſtendre ſon reſſort le plus qu'il peut: D'où vient qu'en cette matiere l'on ſe ſert plus de l'eſpron que de la bride.

Mais qu'il arriue de ces altercations, que ces meſmes Cours qui ſont en diſpute, caſſent de part & d'autre les iugemens qu'elles ont donné ſur autre choſe que ſur leurs pretentions, c'eſt vn mal inſupportable & qui doit eſtre chaſtié par les Roys, par la Cour de Parlement ou par la Police. Car c'eſt vne choſe de tres-mauuais exemple; que les Aſſemblées des Iuges qui doiuent mettre la paix entre les Iuſticiables, s'entrebattent enſemble.

APHORISME XCVII.

Que l'on ne ſe pouruoye pas ſi ayſément par appel, par propoſition d'erreur, par reuiſion & par autres moyens, pour faire caſſer les iugemens. C'eſt la Couſtume de certains endroits que le procez eſt attiré pardeuant le Iuge ſuperieur comme s'il ne venoit que d'eſtre intenté ſur l'heure, ſans auoir eſgard, & en ſuſpendant le iugement donné * *par l'inferieur*. En d'autres endroits le iugement demeure à la verité en ſa vigueur, mais il n'eſt pas mis à execution. Ny l'vn ny l'autre ne me plaiſt, ſi ce iugement n'eſt donné dans la baſſe Iuſtice. I'ayme mieux que le iugement ſubſiſte & que l'on procede à ſon execution, en baillant par le defendeur caution de tous les deſpens & de tous les dommages, au cas que le iugement vienne à eſtre infirmé.

* Adjouſté,

Et ce tiltre de la certitude des Loix ſuffira pour ſeruir d'exemple au reſte du Digeſte que ie medite de faire. Et c'eſt par où ie termine la Doctrine Ciuile en

la ſorte que i'ay reſolu de la traicter, y ayant quant & quant parlé de la Philoſophie Humaine, & ſur vn meſme ſujet de la Philoſophie en general. Mais en fin prenant quelque peu d'haleine, & repaſſant les yeux ſur tout ce que j'ay parcouru, il m'eſt aduis que ie ne reſſemble pas mal en ce mien traicté, aux Muſiciens qui en accordant leurs inſtrumens ſonnent des entrées de jeu, qui encores que mal agreables & rudes aux oreilles, font neantmoins que ce qui ſuit eſt beaucoup plus doux. Ainſi me ſuis-je perſuadé de trauailler à bien mettre d'accord le Luth des Muſes & à le rendre bien harmonieux ; afin que les autres qui ont la main meilleure que moy, en pinçaſſent mieux les chordes. Et à vray dire, quand ie me repreſente l'eſtat de ce temps, ſous lequel les lettres ſemblent eſtre reuenuës aux hommes pour la troiſieſme fois ; & quand ie regarde attentiuement auec combien d'ayde & de ſecours elles nous ont viſité : quelle eſt la poincte & la ſubtilité de pluſieurs eſprits de noſtre temps : quels ſont ces grands perſonnages de l'antiquité, qui nous ont laiſſé des Liures, qui ſont tout autant de flambeaux pour nous eſclairer : quel eſt l'Art de l'Imprimerie, qui donne la commodité meſme à ceux qui ſont les moins riches de lire toute ſorte de Liures : * *quelle eſt la merueille* de la deſcouuerte de tant de ports qui ſont en l'Ocean ; & du voyage que l'on a fait d'vn bout de la terre à l'autre ; d'où l'on a rapporté les experiences de pluſieurs choſes dont les anciens n'auoient pas de cognoiſſance ; & dont s'eſt enſuiuy vn merueilleux aduantage pour l'Hi-

* Adjouſté,

ſtoire Naturelle : quel eſt le loiſir dans lequel quantité d'habiles hommes paſſent leur vie és Royaumes & Prouinces de l'Europe, n'y eſtans pas embarraſſez dans les affaires comme l'eſtoient les Grecs, à cauſe de leurs Eſtats populaires ; ny occupez comme les Romains à cauſe de la grande eſtenduë de leur domination : quelle eſt la profonde paix dont jouyſſent en ce temps-cy l'Angleterre, l'Eſpagne, l'Italie, & meſmes la France & pluſieurs autres contrées. Iuſques à quel poinct l'on a puiſé tout ce que l'on peut penſer ou dire de la Religion en matiere de controuerſe, qui a diuerty il y a ſi long-temps tant d'eſprits de l'eſtude des autres Arts : quelle eſt l'excellence de la doctrine qui eſt en voſtre Majeſté ; à laquelle tous les rares eſprits accourent de toutes parts, ny plus ny moins que tous les oyſeaux s'aſſemblent à l'entour du Phenix. Bref, quelle eſt la proprieté qui ſuit le temps inſeparablement, à ſçauoir qu'il enfante la verité de jour en jour. Quand, diſie, ie penſe à tout ce que ie viens de remarquer, ie ne puis que ie n'eſpere que cette troiſieſme * Periode des Lettres ſurmontera de bien loin ces deux premieres qui ont finy chez les Grecs & chez les Romains; pourueu qu'vn chacun veuille bien cognoiſtre & auec prudence ſes forces & les defauts qui y ſont ; & que les vns prennent des autres, la lampe de l'inuention & non le tiſon ardant de la diſpute : & que l'on croye que la recherche de la verité eſt eſtimable, à cauſe que l'on commence à y trauailler genereuſement & non pour le contentement que l'on y prend ; ny pour les belles choſes que

* C'eſt à dire, retour ou reuolution.

l'on y remarque & que l'on deſpenſe liberalement ſon bien en choſes excellentes & vtiles, & non en ce qui eſt triuial & qui ſe rencontre par tout. Quant à ce qui eſt de mon trauail, s'il plaiſt à quelqu'vn de le reprendre, ſoit pour ſe contenter ou pour ſatisfaire à quelqu'autre, il luy repreſentera cette ancienne demande qui va iuſques à la derniere patience: *Frappez, mais oüyez.* Que l'on reprene tant que l'on voudra, pourueu que l'on regarde attentifuement à ce que l'on dit. Et pour n'en mentir pas, l'appel ſera fort receuable, encores que peut-eſtre il n'en ſera pas de beſoin, ſi l'on appelle des premieres penſées des hommes aux ſecondes, & du temps preſent à celuy qui viendra par apres. Ie paſſe maintenant à cette Science, dont ces deux anciennes Periodes de temps ont eſté priuées; parce que ce bon-heur ne leur eſt pas eſcheu. Ie viens, diſie, à cette ſacrée & diuinement inſpirée Theologie, qui eſt le repos de tous les trauaux & le port tres-remarquable de tous les voyages des hommes.

Fin du huictieſme Liure.

DE LA

DE LA DIGNITE' ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERVLAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE IX.

A SON ROY.

*Il n'y a rien icy concernant la Theologie Inſpirée; mais il s'y fait vne ouuerture ſur trois choſes qui ſont à deſirer: ſur la Doctrine du legitime vſage de la Raiſon humaine, en ce qui eſt diuin; ſur la Doctrine des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu; & ſur les * Emanations des Eſcritures.*

* C'eſt à dire, Reſultats.

CHAPITRE I.

SIRE,

Apres auoir fait le tour, tant de l'Ancien que du nouueau Monde des Sciences auec mon petit eſquif, (que la poſterité iuge quels vents ont fauoriſé mon voyage) que faut-il faire maintenant apres auoir acheué, que d'accomplir mes vœux? Mais ce n'eſt pas tout; car ie n'ay pas parlé de la Theologie ſacrée ou Inſpirée, neantmoins ſi ie me mets en ce deuoir, il faudra que ie ſorte de la nacelle de la Raiſon humaine; & que i'entre dans la nauire de l'Egliſe, qui ſeule a la bouſſole diuine, par laquelle ſa courſe eſt fort bien redreſſée. Sans que les eſtoilles de la Philoſophie, qui ont par le paſſé reluy durant noſtre nauigation, nous puiſſent plus ſuffire. C'eſt pourquoy il ſeroit plus à propos de ne mot dire ſur ce ſujet: d'où vient que ie n'y feray point de deuës diuiſions, ie me contenteray d'y rapporter quelque

choſe, ſelon mon peu de capacité, & comme par forme de Vœu. Ce que ie feray d'autant plus volontiers que ie ne trouue aucune Region & contrée dans le corps de la Theologie, qui ſoit en friche; & que l'on n'ait bien cultiué; tant les hommes ont eſté ſoigneux de ſemer du froment ou de l'iuroye.

Ie propoſeray doncques trois dependances de la Theologie, qui traitteront non de la matiere que la Theologie façonne, ou qui en doit eſtre façonnée, mais ſeulement la maniere de la façonner. Sans pourtant que i'adiouſte à ces traittez, ainſi que i'ay appris de le faire aux autres, ny exemples, ny preceptes: Ie laiſſe cela aux Theologiens: car ce que ie diray tient ſeulement lieu de vœux, ainſi que ie l'ay deſ-ja remarqué.

I. La prerogatiue de Dieu comprend tout l'homme, & s'eſtend auſſi bien ſur ſa Raiſon que ſur ſa volonté. C'eſt à ſçauoir qu'il renonce entierement à ſoy-meſmes, & qu'il s'approche de Dieu. C'eſt pourquoy de meſmes que nous ſommes obligez d'obeyr à la Loy de Dieu, bien que noſtre volonté y repugne; auſſi faut-il adiouſter foy à ſon Verbe; quoy que la Raiſon s'y oppoſe. Car ſi nous croyons ſeulement à ce qui luy eſt conforme, nous conſentons aux choſes & non à l'Autheur: ce que nous ne refuſons pas meſmes aux teſmoins, dont la depoſition n'eſt pas trop aſſeurée. Mais cette foy qui eſtoit imputée à juſtice à Abraham eſtoit touchant vn ſujet qui ſeruit de mocquerie à Sarah, qui en cela eſtoit vne certaine repreſentation de la Raiſon naturelle. C'eſt pourquoy,

d'autant plus que quelque Myſtere diuin ſera plus ſans apparence & incroyable, d'autant plus rend-on d'honneur à Dieu en le croyant ; & s'accroiſt la victoire de la foy, comme auſſi les pecheurs qui ont leur conſcience la plus chargée, & qui fondent neantmoins leur foy en la miſericorde de Dieu pour leur ſalut, ils l'honorent d'auantage : ainſi que toute ſorte de deſeſpoir luy fait iniure. Et meſmes ſi nous y regardons de bien prés, il y a plus de merite de croire, que de ſçauoir, comme nous ſçauons maintenant. Car en la Science l'eſprit de l'homme ſouffre du Sens, qui eſt touché par les choſes materielles. Mais en la Foy, l'ame ſouffre de l'ame qui eſt vn agent beaucoup plus noble. Il en va bien tout autrement en l'eſtat de gloire; d'autant que la foy ceſſera alors & nous cognoiſtrons ainſi que nous ſommes cognus.

Concluons doncques qu'il faut puiſer la Theologie ſacrée du Verbe & des Oracles de Dieu, & non de la lumiere de nature, ou de ce que la Raiſon nous dicte. Car il eſt eſcrit: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu*: mais l'on ne trouue nulle part ces paroles: *Les Cieux racontent la volonté de Dieu.* Il eſt dit de cette Theologie ſacrée: * *A la Loy & aux teſmoignages, ſi l'on ne fait pas ſelon cette parole, &c.* Et cela n'a pas ſeulement lieu dans ces grands myſteres de la diuinité, de la creation & de la redemption: mais cela regarde meſmes la plus parfaite interpretation de la Loy morale. *Aymez vos ennemys: faites du bien à ceux qui vous hayſſent, &c. afin que vous ſoyez enfans de voſtre Pere qui eſt és Cieux, qui fait pleuuoir ſur les juſtes & ſur les injuſtes.* Et cer-

* C'eſt à dire, que l'on apprenne de la ſaincte Eſcriture, ce que l'on a à faire.

tes ces paroles meritent cet applaudiſſement. *Ce n'eſt pas la voix d'vn homme*: d'autant qu'elle ſurpaſſe la lumiere de Nature. Meſmes nous voyons que les Poëtes Payens, quand ils parlent principalement auec paſſion, ſe plaignent fort ſouuent contre les Loix & contre les Sciences Morales (qui ſont pourtant beaucoup plus douces & obligent moins que ne font les Loix diuines) comme ſi elles repugnoient à la liberté de la nature auec certaine malignité:

Et ce qui eſt permis par la Nature
Eſt refuſé par l'enuie des Loix.

Ce fut en la meſme ſorte que parla Dindamis l'Indien à ceux qu'Alexandre luy auoit enuoyé: *Qu'à la verité il auoit ouy dire quelque choſe de la reputation de Pythagore & des autres Sages de Grece: & qu'il croyoit qu'ils auoient eſté d habiles hommes: mais qu'ils auoient pourtant eu ce defaut, qu'ils auoient reſpecté & honoré par trop vne choſe phantaſtique, qu'ils nommoient la Loy & les Mœurs.* C'eſt pourquoy il faut tenir pour certain qu'vne grãde partie de la Loy Morale eſt ſi haute que la lumiere de nature n'y peut atteindre. Mais pour le regard de ce que l'on dit que les hommes tiénent auſſi, de la lumiere & de la Loy de Nature, certaines cognoiſſances de la vertu, du vice, de la Iuſtice, de l'offence, du bien & du mal, cela eſt tres-vray. Toutesfois il faut remarquer que l'on prend en double façon la lumiere de nature. Premierement, entant qu'elle part du ſens, de l'induction, de la raiſon & des argumens ſelon les loix du Ciel & de la terre. En ſe-

cond lieu, entant qu'elle reluit dans l'ame par vn instinct interieur selon la loy de la conscience, qui est vne certaine estincelle, & comme les restes de cette entiere & premiere pureté. Et c'est en cette derniere signification, que l'ame est renduë principalement participante d'vne certaine clarté, par laquelle elle regarde & discerne la perfection de la Loy Morale; toutesfois cette lumiere n'est pas entierement claire; mais de telle sorte qu'elle reprend plustost en quelque façon les vices, qu'elle n'apprend ce qu'il faut faire. C'est pourquoy la Religion, soit que vous consideriez les mysteres, soit que vous preniez garde aux mœurs, despend de la reuelation diuine.

Toutesfois l'on se sert de la raison humaine dans les choses spirituelles en plusieurs façons: & son vsage s'estend bien loin. Aussi n'est-ce pas sans cause que l'Apostre nomme la Religion *Vn culte raisonnable de Dieu*. Celuy qui se ressouuient bien des ceremonies & des figures de l'ancien̄e Loy voit assez qu'elles estoient raisonnables, qu'elles signifioient quelque chose; & qu'elles estoient bien differentes des ceremonies de l'Idolatrie & de la Magie, qui estoient comme sourdes & muettes; qui n'enseignoient rien pour la plus part; & mesmes ne remarquoient chose quelconque. La Religion Chrestienne excelle en toutes choses; mais particulierement en ce qu'elle obserue bien mieux la mediocrité dorée, en ce qui est de la raison & de la dispute, (qui est vn enfantement du discours) que ne font les loix des Payens & de Mahommet, qui se portent aux extremitez. Car

la Religion Payenne n'auoit rien d'aſſeuré, touchant leur confeſſion de foy : comme au rebours toute ſorte de diſpute eſt defenduë en la Religion de Mahommet : en ſorte que celle-là porte vn viſage de pluſieurs incertaines erreurs; & celle-cy de quelque certaine fine & cauteleuſe impoſture : au lieu que la ſaincte foy Chreſtienne reçoit & rejette l'vſage de la Raiſon & de la diſpute, mais iuſques à certain poinct.

L'vſage de la Raiſon humaine, pour ce qui eſt des choſes qui concernent la Religion, eſt double. Vne regarde l'explication du myſtere : L'autre les concluſions que l'on en tire. Pour ce qui eſt de l'Explication des Myſteres, nous voyons que Dieu ne dedaigne pas de ſe ſouſmettre à la foibleſſe de noſtre portée, en expliquant en ſorte ſes Myſteres que nous les pouuons fort bien entendre : en antant (par maniere de dire) ſes reuelations dans les intelligences & dans les cognoiſſances de noſtre Raiſon : & en diſpoſant en ſorte les inſpirations pour ouurir noſtre entendement, comme la figure de la clef eſt adjouſtée proprement à la figure de la ſerrure. En quoy nous deuons contribuer du noſtre pour noſtre bien : car comme ainſi ſoit que Dieu meſme ſe ſerue de noſtre Raiſon dans ſes illuminations, nous deuons ſemblablement la tourner de toutes parts : afin d'eſtre plus capables de receuoir & de comprendre les Myſteres; pourueu que l'eſprit, ſelon ce qu'il contient, ſoit dilaté à proportion de la grandeur des Myſteres; & non pas qu'il faille que les Myſteres ſoient reſtraints

à la petiteſſe de l'eſprit.

Pour ce qui eſt des conſequences, nous deuons ſçauoir qu'vn ſecond & relatif vſage de raiſon & de raiſonnement touchant les Myſteres, nous eſt laiſſé: mais non pas le primitif & l'abſolu. Car apres que les articles & les principes de la Religion auront eſté mis en leurs places en ſorte qu'ils ne ſeront aucunement ſujets à l'examen de la Raiſon; pour lors il eſt permis d'en tirer les conſequences & les deduire ſelon leur * Analogie. Mais cela n'a pas de lieu pour ce qui eſt des choſes naturelles: Car l'on y examine les principes meſmes, & ce par induction & non par ſyllogiſme; Et meſmes ils ne repugnent aucunement à la Raiſon; afin que l'on tire les premieres & les moyennes propoſitions de la meſme ſource. Il n'en eſt pas de meſmes en la Religion : où les premieres propoſitions ſont fermes de ſoy & ſubſiſtantes par ſoy : & de plus elles ne ſont pas gouuernees par cette Raiſon qui forme les conſequences ; bien que cela n'arriue pas en la ſeule Religion : mais auſſi aux autres Sciences, tant releuées que de peu d'importance, où les premieres propoſitions ſont à volonté & non pas determinées : car là l'vſage de la raiſon ne peut eſtre abſolu ; veu que nous voyons dans les jeux, par exemple, dans celuy des Eſchets, ou dans d'autres, les premieres regles ou loix du jeu eſtre purement eſtablies ſelon le bon plaiſir de ceux qui l'ont inuenté, qu'il faut ſuiure entierement ſans entrer en diſpute ſur icelles. Mais pour bien ioüer & pour gaigner, il faut qu'il y ait de l'artifice; & y ſçauoir bien diſcourir. Il en arriue

* C'eſt à dire, rapport.

ue de meſmes aux loix humaines : où il y a beaucoup de Maximes comme l'on dit; c'eſt à dire des pures diſpoſitions de Droict, qui ſont pluſtoſt fondées ſur l'authorité que ſur la raiſon, ſans qu'on les mette en controuerſe. Mais ce qui eſt tres-juſte, non abſolument, mais par rapport; c'eſt à dire ſelon la proportion qui eſt entre ces maximes, c'eſt ce qui eſt raiſonnable, & qui donne ſujet aux grandes diſputes que l'on y rencontre. Telle eſt doncques cette ſeconde Raiſon qui a lieu en la Theologie ſacrée : & qui eſt fondée ſur le bon plaiſir de Dieu.

Or de meſme que l'vſage de la raiſon humaine eſt double és choſes diuines : ainſi ſe rencontre-t'il dans ce meſme vſage vn double exces. Vn quand l'on recherche plus curieuſement qu'il ne faut : *Comment le myſtere ſe peut faire*, l'autre quand l'on donne autant de credit aux concluſions, comme aux principes meſmes. Car celuy-là pourra ſembler diſciple de Nicodeme, qui demandera auec trop d'opiniaſtreté: *Comment il ſe pourroit faire, que l'homme deſ-ja vieux peuſt naiſtre.* Et l'on ne pourra point eſtre pris pour diſciple de ſainct Paul, ſi l'on ne fait quelque fois couler dans ce que l'on enſeigne. *Moy & non le Seigneur*, ou cecy. *De mon aduis*, d'autant que ce ſtile ſera fort propre en tout plein de concluſions. Doncques il me ſemble que l'on fera fort bien & fort vtilement, ſi l'on dreſſe vn traitté court & exact, où l'on monſtre vtilement, comment il faut ſe ſeruir de la Raiſon humaine, dans les choſes qui concernent la Theologie, comme ſi c'eſtoit vne certaine Dialectique diuine.

Auſſi deuiendra-t'elle tout ainſi qu'vne Opiate en Medecine, qui non ſeulement aſſoupira ce qu'il y a d'inutile dans les ſpeculations, dont l'eſcole eſt par fois affligée; mais qui adoucira en quelque façon, les fureurs des controuerſes qui eſmeuuent les troubles dans l'Egliſe. Ie place ce traitté entre les choſes qui ſont à deſirer, & ie le nomme Sophron, ou du Legitime vſage de la Raiſon humaine dans les choſes diuines.

II. Il importe beaucoup pour la paix de l'Egliſe, que l'Aliãce que le Sauueur a voulu qui ſe trouuaſt parmy les Chreſtiens, & qui eſt contenuë en deux chapitres, quoy qu'ils paroiſſent differés ſoit bien & clairement expliquée. Dont vn determine ainſi: *Celuy qui n'eſt pas auecques nous eſt contre nous:* & l'autre ainſi: *Celuy qui n'eſt pas contre nous eſt auec nous.* D'où il appert clairement qu'il y a certains articles auſquels quiconque ne conſent pas, doit eſtre eſtimé eſtre hors de l'Alliance. Et qu'il y en a d'autres, dans leſquels il eſt permis d'eſtre de contraire opinion, ſans pourtant ſortir de l'Alliance. Car voicy quels ſont les liens de la Communion Chreſtienne, vne Foy, vn Bapteſme, &c. & non vne ceremonie vne opinion. Nous remarquons ſemblablement que la robbe du Sauueur a eſté toute d'vne piece & ſans couſture: mais que le veſtement de l'Egliſe eſt de pluſieurs couleurs. Il faut ſeparer la paille du grain qui eſt en vn eſpy de bled; mais il ne faut pas arracher tout à fait l'iuroye du champ. Moyſe ayant rencontré vn Egiptien qui ſe battoit auec vn Iſraëlite, ne dit pas, *Pourquoy eſtes-vous aux priſes;*

mais ayant tiré ſon eſpée, il tua l'Egiptien. Vn autre iour ayant veu deux Iſraëlites qui ſe battoient, encores qu'il fuſt impoſſible qu'vn d'eux n'euſt tort, il leur parla en cette ſorte: *Vous eſtes freres, pourquoy vous battez-vous?* Doncques apres auoir bien penſé à cela, ce ſeroit vne affaire de tres-grande importance, & qui ſeruiroit de beaucoup, ſi l'on determinoit qu'elles ſont, & iuſques ou s'eſtendent les choſes qui deſtachent tout à fait les hommes du corps de l'Egliſe; & qui les empeſchent d'entrer en la communion des fidelles. Que ſi quelqu'vn croit que l'on y a deſ-ja trauaillé, que le meſme voye & reuoye auec quelle ſincerité, & auec quelle modeſtie cela a eſté fait. Cependant il eſt vray-ſemblable que celuy qui fera mention de la paix, aura pour reſponſe ce que Iehu dit au meſſager. *La paix n'eſt-elle pas auec Iehu? qui a-t'il de commun entre toy & la paix? paſſe & me ſuis*: veu que pluſieurs aymẽt mieux la partialité que la concorde. Neantmoins il me ſemble bon de mettre entre ce qui eſt à deſirer le Traitté des Degrez de l'Vnité en la Cité de Dieu, comme eſtant fort ſalutaire & fort vtile.

III. Comme ainſi ſoit qu'il y ait tant de parties de l'Eſcriture Saincte, qui apprennent que c'eſt que la Theologie; il faut en premier lieu conſiderer leur interpretation. Au reſte, ce n'eſt pas en cet endroit que ie parleray de l'authorité de les interpreter, qui eſt fondée ſur le conſentement de l'Egliſe; mais comment il y faut proceder; la maniere en eſt double; à ſçauoir Methodique & Libre. Car à vray, ces liqueurs diuines qui ſont beaucoup plus ex-

Lieu remarquable.

cellentes que ces eaux que l'on tiroit des puits de Iacob, ſont preſentées & aualées quaſi en la meſme façon des autres eaux naturelles, leſquelles on ramaſſe dans des ciſternes auant qu'on les boiue ; d'où par apres on les attire par le moyen de pluſieurs pompes & l'on en vſe apres commodément : ou l'on les met tout auſſi toſt dans les vaiſſeaux, afin de s'en ſeruir quand il en ſera beſoing. Et cette premiere ſorte d'Interpretation, dite Methodique, a donné naiſſance enfin à la Theologie Scholaſtique, par laquelle cette doctrine a eſté ramaſſée en Art comme dans vne ciſterne ; & de là les ruiſſeaux des Axiomes & des Poſitions ſe ſont eſpanchez de toutes parts. Mais il ſuruient deux excez dans la maniere d'Interpreter auec liberté. Vn eſt que l'on preſuppoſe dans l'Eſcriture vne telle perfection, qu'il faut que de cette ſource coule toute ſorte de Philoſophie ; comme ſi celle qui n'en viendroit pas eſtoit vne choſe prophane & Payenne. Cet intemperament s'eſt principalement remarqué dans l'eſcole de Paracelſe ; meſmes il a eſté commun à pluſieurs autres : & il a commencé parmy les Rabbins & les Cabaliſtes. Mais ces perſonnes-là ne viennent pas à bout de ce qu'ils deſirent ; d'autant que tant s'en faut qu'ils rendent de l'honneur aux Eſcritures ainſi qu'ils croyent : qu'au contraire ils les abbaiſſent & les poluënt. Car quiconque recherchera le Ciel materiel & la terre dans le Verbe, dont il eſt dit; *Le Ciel & la terre paſſeront : mais mon Verbe ne paſſera pas* ; Celuy-là taſche temerairement de trouuer les choſes paſſageres parmy les eternelles. Car de

meſmes que de rechercher la Theologie dans la Philoſophie; c'eſt tout ainſi que ſi vous cherchiez les viuans entre les morts. Comme au rebours, chercher la Philoſophie dans la Theologie, n'eſt autre choſe que chercher les morts entre les viuans. Mais l'autre ſorte d'interpreter que ie conſtitue dans l'excez paroiſt d'abord ſobre & chaſte: elle ne laiſſe pourtant de deshonnorer les Eſcritures meſmes: & apporte beaucoup de dommage à l'Egliſe. Et voicy quelle elle eſt pour le dire en vn mot: Quand les Eſcritures diuinement inſpirées ſont expliquées en la meſme ſorte que le ſont les Liures compoſez par les hommes. Or il faut ſe reſſouuenir que ces deux choſes qui ſont cachées aux eſprits humains, ſont deſcouuertes à Dieu Autheur des Eſcritures; à ſçauoir les ſecrets du cœur & les ſuites des temps. C'eſt pourquoy, comme ainſi ſoit que les choſes que les Eſcritures dictent ſoient telles, qu'elles ſont eſcrites pour le cœur; & qu'elles comprennent les viciſſitudes de tous les ſiecles, auec l'eternelle & la certaine preſciéce de toutes les hereſies; de toutes les contradictions & de l'eſtat diuers & muable de l'Egliſe, tant en general qu'en chaque particulier: ces Eſcritures ne doiuent pas ſeulement eſtre interpretées ſelon l'eſtenduë & ſelon le ſens preſent du paſſage, ny en regardant l'occaſion qui a fait dire ces mots: ny preciſément à cauſe de ce qui a precedé dans le texte & à cauſe de ce qui ſuit: ny en conſiderant le but principal de ce dire; mais en telle ſorte que nous entendions qu'elles comprennent non ſeulement en gros & en tas; mais

auſſi en detail en chaque periode & en chaque mot vn nombre infiny de ruiſſeaux & de veines, pour arrouſer chaque partie de l'Egliſe & les ames des fideles. Car l'on a tres bien remarqué que les reſponſes de noſtre Sauueur à pluſieurs queſtions qu'on luy propoſoit, ne ſemblent pas eſtre faites à propos; mais eſtre impertinentes. De quoy en voicy deux raiſons: Vne eſt, que comme ainſi fuſt qu'il cogneuſt les penſées de ceux qui l'interrogeoient, non par leurs paroles comme font les hommes, mais immediatement & de ſoy-meſme, il reſpondit à leurs intentions & non ſelon ce qu'ils diſoient. L'autre eſt qu'il n'a pas ſeulement parlé à ceux qui eſtoient preſens alors, mais à nous auſſi qui viuons & à tous ceux du ſiecle, en quelque part qu'ils ſoient, à qui l'Euangile deuoit eſtre preſché. Ce qui meſmes ſe void dans les autres Liures de l'Eſcriture.

Ces choſes ainſi touchées, ie viens à ce Traité que je ſouſtiens eſtre à Deſirer. Et à vray dire l'on treuue parmy les eſcrits de Theologie, plus de Liures de controuerſe qu'il ne faut; & vn grand amas de cette Theologie que i'ay nommé Poſitiue; pluſieurs lieux communs, pluſieurs Traitez particuliers, pluſieurs cas de conſcience, pluſieurs Predications & pluſieurs * Homilies. Bref, on lit pluſieurs grands Commentaires ſur les Liures de l'Eſcriture; mais voicy ce que ie deſire; Vn bref recueil bien-fait & auec jugement des annotations & des remarques ſur les textes particuliers de l'Eſcriture: non en parcourant les lieux communs; ou en ſe jettant dans les controuerſes ou

* C'eſt à dire, diſcours que l'on fait ſur quelque paſſage de l'Eſcriture.

en les redigeant en Methode d'Art; mais il faut que ces obſeruations ſoient eſpenduës entierement çà & là, & qu'elles ſoient naturelles. Ce qui paroiſt parfois dans les plus doctes Predications, qui d'ordinaire ne durent qu'vne année: mais cela n'a pas encores eſté imprimé pour paſſer à la poſterité. Et à vray dire, de meſmes que les vins que l'on fait ſous le pied & qui coulent librement, ſont beaucoup plus doux que ceux du preſſoir, qui ſentent le marc & la grappe. Ainſi les Sciences ſont grandement ſalutaires & ſuaues, qui ſortent des Eſcritures doucement exprimées; & qui ne ſont pas tirées aux controuerſes ny aux lieux communs. Ie nommeray ce Traité: Les * Emanations des Eſcritures.

* C'eſt à dire, Reſultats.

C'eſt maintenant qu'il m'eſt aduis, que i'ay le plus fidelemẽt que i'ay peu couru à l'entour du petit globe du monde intellectuel, & qu'en meſme tẽps j'ay eſbauché & deſcrit ces parties, dans leſquelles ie trouue que les hommes n'ont pas aſſez conſtamment employé leur induſtrie & leur eſtude, ou qu'ils ne les ont pas aſſez bien cultiuées. Que s'il ſe trouue que ie me ſois eſloigné de l'opinion des anciens en cet ouurage, que l'on ſçache que mon principal deſſein a eſté de pluſtoſt profiter que de faire quelque choſe de nouueau ou de paſſer à autre choſe. Car ie n'euſſe ſceu demeurer d'accord auec moy-meſme ou auec le ſujet que i'ay entrepris de traicter, ſi ie ne me fuſſe reſolu d'adjouſter * *quelque choſe*, à l'inuention des autres, entant qu'il ſeroit en moy, auec vn ſemblable deſir de voir mes inuentions ſurmontées à l'adue-

* Adjouſté.

nir par d'autres. Et il paroiſtra combien i'ay eſté equitable ſur cette matiere, en ayant nuëment propoſé mes opinions tout par tout, ſans les fortifier de rien: & que ie n'ay fait aucun effort de prejudicier à la liberté d'autruy, ne l'ayant opiniaſtrément rejettée. Auſſi eſpere-je qu'encores que l'on faſſe ſcrupule d'abbord de receuoir ce que i'ay mis en auant auec raiſon: & qu'encores que l'on obiecte quelque choſe contre, qu'il arriuera qu'en reliſant cela meſmes, la reſponſe ſe preſentera * *pour y ſatisfaire.* Quant aux choſes dans leſquelles il m'eſt eſcheu de faillir, ie ſuis certain que ie n'ay aucunement violenté la Verité par des arguments pleins d'animoſité. Dont la nature eſt quaſi telle qu'ils s'acquierent du credit par les erreurs, & qu'ils l'oſtent aux choſes bien inuentées. Car l'Erreur deuient honorable par le moyen du doubte, & la verité en ſouffre du rebut. Cependant cette reſponſe de Themiſtocle me vient en la penſee, qui ayant eſté entretenu de grandes choſes, par vn certain qui luy venoit en Ambaſſade de la part d'vne petite bourgade, le reprit en ces mots. *Mon Amy vos paroles deſirent vne Cité.* Et à vray dire i'eſtime que l'on peut à bon droict m'obiecter que mes paroles deſirent vn Siecle. Vn ſiecle peut-eſtre tout entier pour prouuer; * *Ce que i'ay mis en auant*, & pluſieurs Siecles pour ſe porter à la perfection. Neantmoins parce que les plus grandes choſes, doiuent leur eſtre à leurs commencements, ce me ſera aſſez d'auoir ſemé pour ceux qui viendront apres moy, & pour Dieu Immortel. La diuinité duquel ie ſupplie tres-

* Adjouſté,

* Adjouſté.

humblement

humblement ſon fils & noſtre Sauueur, qu'elle daigne receuoir en bonne part ces & telles ſemblables Victimes de l'Entendement humain; couuertes de Religion, comme ſi c'eſtoit du ſel; & immolées à ſa gloire.

FIN.

AMY LECTEVR, I'ay reietté à la fin de cet Oeuurage, l'excuſe que ie vous dois pour cette Traduction, que les Doctes eſtimeront inutile & que les beaux Eſprits deſdaigneront; à cauſe qu'il y a des mots qui choquent la politeſſe. Mais les Annotations que i'ay fait Imprimer en marge, les ſoulageront en detail. Et la Traduction du Noueau Monde des Sciences qui vient en ſuitte, leur apprendra en gros le deſſein de l'Autheur, ſur l'inuention de ſes mots noueaux, qui ſont traduits fidellement dans mon François; ſi bien que ie crois me deſcharger, de ce qu'ils auront peine de nommer obſcurité, en vn ſi grand perſonnage que l'eſtoit mon Autheur: qui ſouz le bon plaiſir des Sçauans paſſera dans les mains de ceux qui ſe ſont eſpargnez la ſueur & la froidure que ſouffre la jeuneſſe dans les Colleges; mais qui au reſte ſont capables d'auſsi bien entendre, vn bon liure, que ceux qui ſont accablez de trop de lecture Grecque & Latine.

LE NOVVEAV MONDE DES SCIENCES:

Ou les choſes Deſirées.

LIVRE II.

ERREVRS de la Nature : ou, *L'Hiſtoire des choſes qui eſcheent outre les generations.*

Les Liens de la Nature : ou, *L'Hiſtoire des Mechaniques.*

L'Hiſtoire Inductiue : ou, *L'Hiſtoire Naturelle pour ſeruir à dreſſer la Philoſophie.*

L'Oeil de Polypheme : ou, *L'Hiſtoire des Lettres.*

L'Hiſtoire ſur les Propheties.

La Philoſophie ſelon les anciennes Paraboles.

LIVRE III.

La premiere Philoſophie : ou, *Des communs Axiomes des Sciences.*

La viue Aſtronomie.

La ſaine Aſtrologie.

Continuation des Problemes naturels.
Les Reſolutions des anciens Philoſophes.
La partie de la Metaphyſique des Formes des choſes.
La Magie Naturelle: ou, *La Conduite des formes à l'ouurage.*
Inuentaire des richeſſes des hommes.
Catalogue des choſes fort vtiles.

LIVRE IV.

Les Triomphes des hommes: ou, *Des Eminences de la nature humaine.*
La Phyſignomie du corps dans le Mouuement.
Recits concernans la Medecine.
Anatomie comparée.
De la Cure des maladies que l'on a tenu pour incurables.
De la douce mort exterieure.
Des Medecines Authentiques.
Imitation des bains naturels.
Le fil Medecinal.
Comment il faut prolonger le cours de la vie.
De la Subſtance de l'Ame ſenſible.
Des efforts de l'Eſprit dans le mouuement volontaire.
De la difference de Perceuoir & de Sentir.
La racine de la Perſpectiue : ou, *de la forme de la Lumiere.*

LIVRE. V.

La Chaſſe de Pan: ou, *L'Experience touchant les Lettres.*

L'Organe nouueau.
Les Topiques particulieres.
Les Elenques des Repreſentations.
De l'Analogie des Demonſtrations.

LIVRE VI.

Des Marques des choſes.
La Grammaire qui philoſophe.
La tradition de la Lampe : ou, *La methode aux enfans.*
De la prudence du diſcours particulier.
Les couleurs du Bien & du Mal apparent, tant ſimple que comparé.
Les Antitheſes des choſes.
Les moindres formules des Oraiſons.

LIVRE VII.

La Satyre ſerieuſe : ou, *De l'Interieur des choſes.*
Le Labourage de l'Eſprit : ou, *Du ſoing qu'il faut auoir des Mœurs.*

LIVRE VIII.

Le Secretaire de la vie : ou, *Des Occaſions eſpanduës çà & là.*
L'Artiſant de la fortune : ou, *De l'Intrigue de la vie.*
Le Conſul à hoqueton : ou, *Comment il faut eſtendre les bornes de l'Empire.*
L'Idée de la Iuſtice vniuerſelle : ou, *Des Sources du Droict.*

Sophron : ou, *De l'vſage legitime de la Raiſon humaine ſur les choſes diuines.*

Le Pacifique : ou, *des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu.*

Les peaux Celeſtes à porter vin : ou, *Les Emanations des Eſcritures.*

Acheué d'Imprimer le dix-neufieſme Iuin,
l'an mil ſix cens trente-deux.

Extraict du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres de Priuilege données à Paris, le ſeizieſme iour de May mil ſix trente-vn, Signées, GAVLTIER, Et ſcellées du grand Sceau de cire jaulne, a permis à Mᵉ GILBERT DE GOLEFER, Conſeiller & Hiſtoriographe de ſa Majeſté, de faire imprimer par tels Imprimeurs & Libraires que bon luy ſemblera, la Traduction qu'il auroit faite d'vn Liure intitulé, *Franciſci Baronis de Verulamio, Vice-Comitis ſancti Albani, de Dignitate & Augmentis Scientiarum libri nouem*, laquelle Traduction ledit ſieur DE GOLEFER deſireroit faire imprimer & mettre en lumiere ſouz le titre de *Neuf liures de la Dignité & de l'Accroiſſement des Sciences de François Baron de Verulam, & Vicomte de Sainct Aubain.* Faiſant defenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ladite Traduction, vendre & debiter par tout le Royaume, pays & terres de ſon obeyſſance, ſans le conſentement dudit ſieur DE GOLEFER, ou de celuy à qui il aura cedé ſon droict, pendant le temps de ſix ans, à compter du iour que ladite Traduction ſera acheuée d'imprimer, ſur les peines plus au long portées par leſdites Lettres.

LEdit ſieur DE GOLEFER a eſleu & choiſi pour imprimer ſadite Traduction IACQVES DVGAST, auquel il a cedé & tranſporté ſondit Priuilege, par contract paſſé pardeuant les Notaires du Chaſtelet de Paris.

AMW
12/31/48